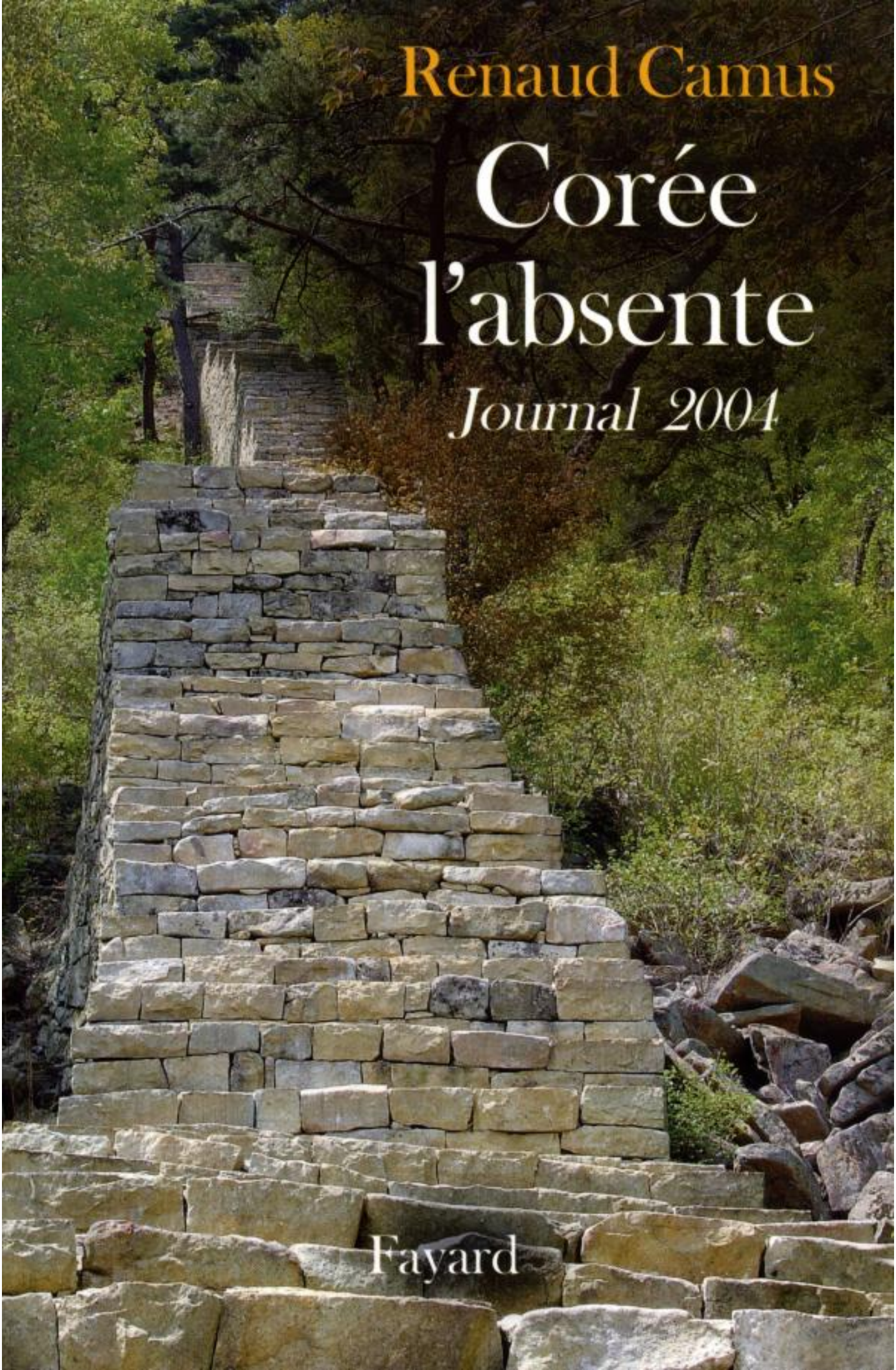
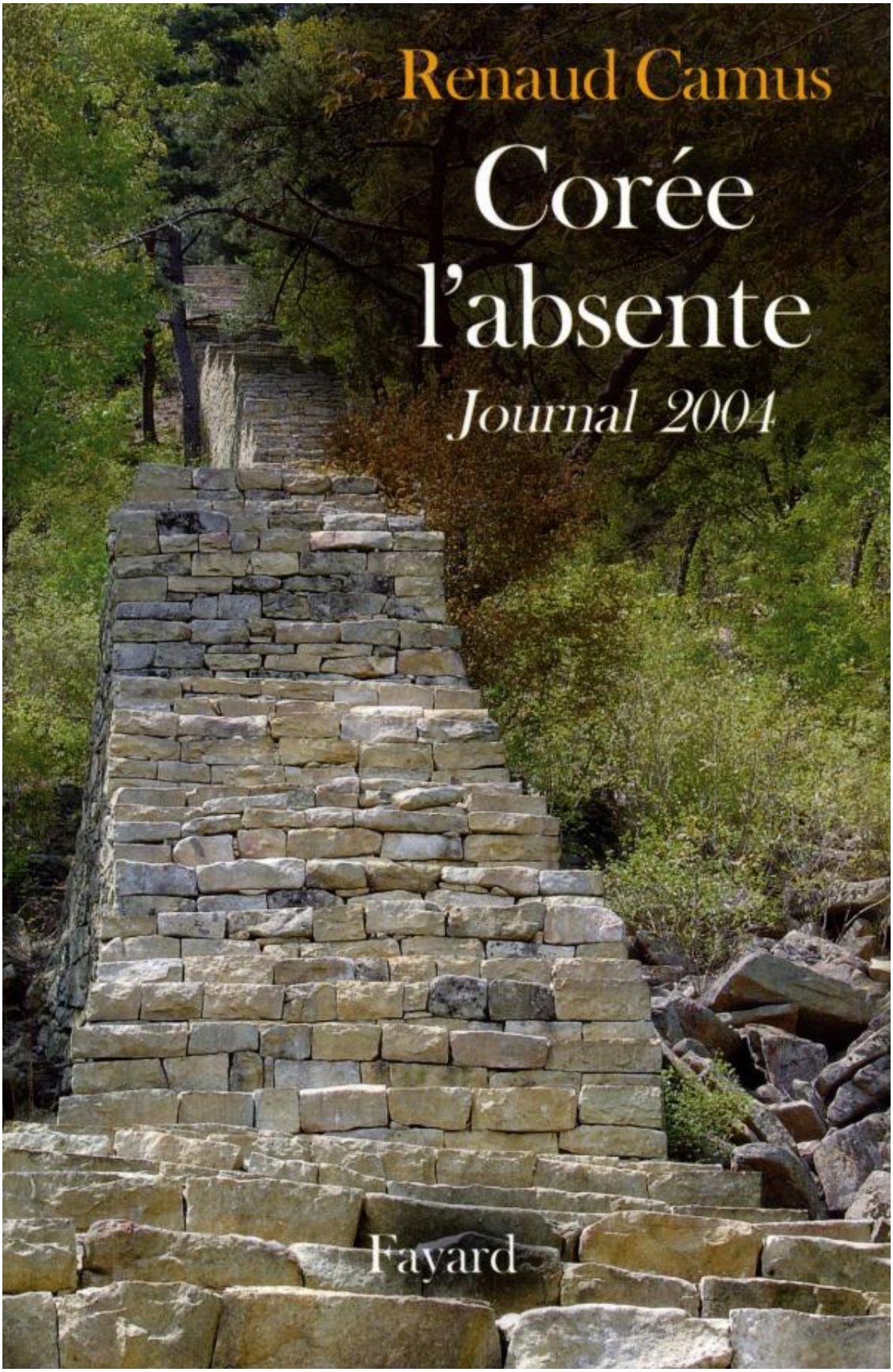


Renaud Camus

Corée l'absente

Journal 2004

Fayard



Renaud Camus

Corée l'absente

Journal 2004

Fayard

Table des Matières

Page de Titre

Table des Matières

Page de Copyright

Epigraphe

Dédicace

DU MÊME AUTEUR

1

Index des noms de lieux

Index des noms de personnes

DU MÊME AUTEUR

© Librairie Arthème Fayard, 2007.
978-2-213-64885-9

comment disais-je il y a des yeux par lesquels je n'ai pas vu des
foules sans moi se sont jetées sur des pierres des vérités sans moi
ont trouvé le bout de leur chaîne
Jacques Roubaud, c

À Sjef Houppermans

DU MÊME AUTEUR

Voir page 691.

Jeudi 1er janvier 2004. Pierre, qui a pris de moi la manie, quand il se rend aux cabinets, d'emporter avec lui un livre pris au passage, presque au hasard, en revient dans un bruit de chasse d'eau, avec cette strophe d'Aragon :

Que ce vous soit une leçon
D'aller faire des cabrioles
À la Saint-Jean dans les moissons
Entre Saint-Flour et Terrasson

Et moi de songer une fois de plus combien je fus imbécile, d'avoir tant de fois dîné avec Aragon comme s'il avait été n'importe quel voisin distrayant, pour ainsi dire sans l'avoir lu. Je méprisais plus qu'un peu sa poésie, je faisais maigre cas de ses romans, presque jamais, et pour cause, je ne lui ai dit un mot *qui connaisse ses livres.* Et ce que je regrette aujourd'hui, plus encore que de l'avoir frustré, peut-être, de ce petit plaisir – me voir m'intéresser à son œuvre –, c'est, égoïstement, de n'avoir pas profité de l'occasion qui m'était miraculeusement offerte de la connaître mieux à travers lui, de ne l'avoir pas interrogé sur elle, de n'avoir pas fait d'elle le sujet de nos échanges, par ignorance et incuriosité. À la place nous parlions de Paris, des garçons, de Staline, des peintres.

Entre Saint-Flour et Terrasson, entre Saint-Flour et Terrasson : tout le Massif central y tient à l'aise. Je ne sais rien qui m'ouvre plus facilement des vers, et d'ailleurs n'importe quelle page, que les noms de lieux, de rivières, de provinces, de villes.

Anactoria, que nous aimions toutes les deux, Attis, vit maintenant dans la lointaine Sardes… (Sappho).

L'Orne comme autrefois nous reverrait encore… (Malherbe).

Aux rois d 'Aragon fidèle,
Dans leurs vieux tombeaux, Tudèle,
Garde leur sceptre de fer (Hugo).

Le long du chemin creux qui penche vers Bilhère (Toulet).

I will arise and go now, and go to Innisfree (Yeats).

J'ai connu pour la première fois toute la douceur de vivre

Dans un wagon du Nord-Express, entre Wirballen et Pskow (Larbaud).

Ah! Pourquoi suis-je redescendu de lieue en lieue au long d'une sombre Broye d 'arrière-automne jusqu'à cette route mutilée! (Gustave Roud).

J'aimerais revoir un film qui s'appelait… – oh, comment s'appelait ce film? (C'était un film irlandais.)

Samedi 3 janvier, neuf heures et quart, le soir. Hier nous sommes allés nous promener. Pierre avait envie d'un petit voyage. La journée n'a pas très bien commencé, parce que nous sommes partis trop tard, à la suite de quelques malentendus entre nous; et j'ai perdu un gant à la première étape, ce qui m'a mis de mauvaise humeur, à cause du gant d'abord, à cause surtout, ensuite, de l'irritation que j'éprouvais contre moi-même pour être si absurdement affecté par sa perte. Mais plus tard les choses se sont arrangées, et la petite sortie s'est très bien terminée, par un dîner très gai dans Bordeaux, au vieux Noailles.

Entre-temps nous avions vu La Réole, où il y a un grand nombre d'Arabes (comme dans toute la vallée de la Garonne, paraît-il), et de superbes ferronneries dans l'ancien couvent des Bénédictins. Le même bâtiment du XVIIIe siècle, très vaste, et qui abrite aujourd'hui la mairie, le tribunal d'instance, l'administration des impôts et je ne sais quoi encore, compte deux superbes escaliers, majestueux et simples. Il m'a fait penser à cette théorie – de Pierre Gaxotte, je crois– selon laquelle la France n'a jamais été si bien administrée que sous Louis XV. Si l'on en croit l'architecture du temps, et celle du couvent de La Réole en particulier, il se pourrait bien qu'il y eût du vrai là-dedans.

La longue façade domine une terrasse, à laquelle on accède par un autre escalier à ferronnerie; et bien sûr le fleuve. Mais au-delà la vue n'est plus très belle, aujourd'hui.

Les bâtiments conventuels sont accolés à l'église gothique, qu'ils enserrent en partie. Cette église, peut-être pour cette raison, fait plus d'effet à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il me semble qu'elle relève de la catégorie des églises-coffres, si répandue dans le Sud-Ouest : une seule nef, et le chœur très large dans son prolongement exact, pour ainsi dire sans transept (comme par exemple à Gimont, plus près d'ici).

Un autre monument intéressant de La Réole, c'est l'ancien hôtel de ville, qui est donné comme le plus ancien de France : il aurait été érigé sur l'ordre de Richard Cœur de Lion, au XIIe siècle. C'est une sorte de haute halle fermée sur trois côtés, ou de *loggia*, si l'on préfère, portant un ou deux étages clos. L'ensemble a subi toute sorte de rapiècements et des restaurations diverses, pour la plupart assez mal venus, mais la loggia proprement dite est divisée en deux travées par une rangée de colonnes hautes et fortes, qui, sur des gorgerins étonnamment cintrés, portent des chapiteaux énormes, magnifiques, tous différents mais tous très puissants, massifs, taillés avec la même rudesse déterminée et savante.

À six ou sept kilomètres au nord de La Réole, en direction de Sauveterre-de-Guyenne, sur une rivière nommée le Dropt, on aperçoit de la route (mais nous sommes allés le voir de plus près) un merveilleux moulin fortifié du XVe siècle, d'une architecture très précieuse, avec plusieurs fenêtres géminées, très délicates, et des échauguettes à tous les angles. C'est un édifice charmant, très pittoresque, dont on imagine qu'il pourrait facilement devenir fameux, tant il a quelque chose pour plaire à tout le monde. Malheureusement il est en assez mauvais état, et tout ce qui l'environne, les deux bras de la rivière, une île, tout cela est laissé sans aucun soin.

Sauveterre a une belle place et des ruines assez importantes de fortifications, en particulier les poternes d'accès. Mais Rauzan, plusau nord, l'emporte haut la main grâce à un vaste château médiéval encore en grande partie debout, sur un piton. Il devait faire grande impression, au Moyen Âge, quand on arrivait sur lui du nord-ouest, le long d'une assez jolie vallée qui serpente autour d'un ruisseau. Cet accès-là, hélas, le plus beau, est aujourd'hui gâché par un camp de vacances, par ses roulottes et par ses pavillons, qu'on voit très bien en contrebas, de la forteresse.

Au milieu de Saint-Jean-de-Blaignac, sur la Dordogne, se dresse entre les cyprès et les tombes une très jolie petite église, fortifiée aux angles elle aussi.

Dimanche 4 janvier, neuf heures et quart, le soir. Officiellement le but du voyage, ou son prétexte, était la fameuse église monolithe de Saint-Émilion, que je désirais voir depuis longtemps. Nous avons eu de la chance, l'office du tourisme organisait quelques visites pour de petits groupes, alors que l'église est fermée neuf mois par an depuis plus de dix ans, et qu'elle doit être de nouveau interdite d'accès dans les jours qui viennent. Il s'y mène de considérables travaux de consolidation, à la suite de graves menaces d'effondrement. Plusieurs des piliers de la nef portent d'énormes ceintures de métal, auxquelles on pourrait trouver une assez belle rudesse à la Kounellis, après tout bien en accord avec les lieux, si elles n'étaient entées à leur tour de rampes incurvées, plus ou moins "post-modernes" d'esprit, moins volumineuses qu'elles ne le sont elles-mêmes, mais beaucoup plus gênantes, et dont on ne comprend pas l'utilité. Ces rampes sont-elles là pour faire joli, ou moins laid, et alors c'est une aberration, car malgré leur légèreté propre elles alourdissent considérablement le dispositif de soutènement et le rendent vraiment insupportable pour l'œil ? Ou bien procèdent-elles d'exigences de sécurité, comme nous l'a assuré d'un air dubitatif la jeune femme qui nous guidait, et alors leur façon de remplir leur office est encore moins intelligible? On ne peut qu'espérer que tout cet appareil disparaîtra un jour, mais ce ne saurait advenir avant plusieurs années, dix peut-être – c'est ce qu'on nous a expliqué.

Le visiteur peut tout de même se faire une idée de ce qu'est ce bâtiment non pas édifié, mais *creusé* dans la pierre, et cette idée esttrès favorable. On songe aux « cruelles latomies » des *Nourritures terrestres*, ou bien à cet antre de la Sibylle qu'on croit avoir vu près de Naples, à Cumes sans doute, dans une autre existence. Ce qui impressionne surtout, outre la beauté, l'ampleur et l'élévation de l'espace à trois nefs – *quatre*

en comptant un conduit latéral, légèrement oblique –, c'est le contraste entre cette architecture, si c'est bien le mot, très âpre, presque sauvage, un peu effrayante, et les rares éléments de décoration qui, sans être très raffinés, sont extrêmement touchants : anges tétraptères à la voûte; figuration sommaire du bien et du mal sur le mur du fond, avec combat contre un monstre; ébauche de modillons romans sur l'un des piliers; à quoi s'ajoutent, du côté de l'entrée, des autels de diverses époques, gothique flamboyant ou classique, et un bel escalier d'accès, orné de superbes balustres à panse carrée, qui paraissent être une spécialité locale.

Comme la configuration très particulière de cette église, d'ailleurs peu ecclésiastique, n'a pas permis son orientation rituelle (les nefs tendent vers l'ouest), on commence par tourner le dos aux autels quand on pénètre sous les voûtes.

L'église monolithe est loin d'être la seule attraction souterraine de Saint-Émilion (où bien sûr il doit y avoir des kilomètres de caves). On visite aussi la grotte où aurait vécu au VIIIe siècle saint Émilion, ermite d'origine bretonne : elle est surmontée d'une jolie chapelle, qui, curieusement, est tout à fait romane à l'extérieur et tout à fait gothique à l'intérieur. Entre la grotte et la chapelle on voit les catacombes, dont l'entrée est couronnée par un merveilleux puits de lumière, autour duquel grimpe vers un lanternon un minuscule escalier creusé dans la pierre, comme tout le reste.

Saint-Émilion, qui s'agence en relief très marqué (on ne cesse de monter et descendre) dans les fonds et au-dessus d'un ou deux cirques, est une petite ville très riche en monuments de tous les siècles, et qui certainement serait beaucoup plus connue pour son intérêt monumental si la gloire de son nom n'était tout entière requise, assurée et occupée par ses vins. Comme nous voulions aller à Saint-Michel-de-Montaigne et visiter la tour et la bibliothèque où furent écrits les *Essais*, nous n'avons pas pu nous attarder autant qu'il aurait été souhaitable. Nous avons tout de même aperçu un très élégant hôtel de ville classique, en chartreuse, nombre de belles maisons, un hautpan de ruines gothiques entre les vignes, au-delà des fortifications, et toute sorte d'ouvertures romanes, de fenêtres à meneaux, de vertiges architecturaux mélangés. Si Saint-

Émilion a connu une époque où presque tous ses monuments furent debout en même temps, elle devait être alors une fière et importante cité, riche et richement ornée. Sa grande église principale est d'ailleurs arrivée jusqu'à nous presque intacte, même si les porches romans en sont un peu élimés.

En été ce doit être l'enfer. Un lendemain de premier janvier, et par grand froid, il y avait déjà nombre de visiteurs, ou plutôt de promeneurs, et peut-être d'acheteurs. Les boutiques sont luxueuses et la plupart vendent du vin, bien entendu, les autres se consacrant aux macarons et aux cannelés, et quelques-unes au foie gras et autres produits de Guyenne, Gascogne et Périgord. Les rues pentues et pittoresques sont très animées, cependant les bâtiments eux-mêmes n'ont pas trop souffert de l'afflux touristique. Quelques façades ont subi le désastreux décrépissage de rigueur, mais la plupart des autres sont en pierre de taille, elles n'avaient donc rien à perdre. Celles-ci se signalent d'ailleurs par leur bel appareil, et par ce grand art de bâtir qui, dans les pays bordelais, a perduré jusqu'assez avant dans le XXe siècle.

Lundi 5 janvier, neuf heures et quart, le soir. Entre Saint-Émilion et Saint-Michel-de-Montaigne, se dirigeant vers l'est, on traverse Castillon-la-Bataille, où eut lieu en 1453 la dernière rencontre de la guerre de Cent Ans. Dans les vastes champs plats attenants à la ville se dresse, non loin de la Dordogne, un monument assez inattendu à lord Talbot, le chef anglais, qui a trouvé la mort dans le combat : c'est une simple colonne portant une statue de la Vierge. À proximité, cependant, on peut voir figurées, sur un plan, les positions des deux armées.

Cependant nous n'avons fait le détour vers le monument à Talbot – premier comte de Shrewsbury, et donc un ancêtre, sans doute, du *sixième* comte, quatrième mari de la formidable Bess of Hardwick, que nous avons beaucoup pratiquée l'été dernier à Hardwick Hall – qu'en *revenant* du château de Montaigne, qu'à l'aller nous avions gagné au plus vite, crainte d'y arriver trop tard pour la visite.

Non. À vrai dire on ne visite pas le château lui-même, mais ce n'est pas une très grande perte, car c'est une grosse bâtisse assez vilaine, construite dans les années quatre-vingt du XIXe siècle, à la suite de l'incendie du bâtiment précédent, qui lui-même, déjà, ressemblait assez peu à la demeure de Montaigne, ayant subi de sérieuses rénovations dans le goût troubadour. Le propriétaire, sous le Second Empire, était Pierre Magne, député de Périgueux, longtemps ministre des Finances de Napoléon III, qui apparaît trois fois dans *Les Châtiments*, où son nom rime avec *Charlemagne.* Un fragment dit aussi :

... Mais le hic
C'est qu'en évitant Magne on tombe dans Béhic.

Une note du volume II des *Œuvres poétiques* de Hugo dans la Pléiade m'apprend que ce *Béhic* n'est autre qu'Armand Béhic, successeur de Rouher au ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics en 1865. Son nom m'est très familier à cause du vers de Levet :

L'Armand-Béhic, des Messageries maritimes…

C'est un tombé des dictionnaires, celui-là aussi. Mais le loyal *Larousse du XXe siècle* dit qu'il « devint en 1853 inspecteur général et bientôt président du conseil d'administration des Messageries maritimes » : c'est là que je le guettais. Ô *ineluctable modalities of the visible* – j'ai oublié d'où venaient ces mots-là, en revanche : *Ulysses* ?

Posé au bord d'un plateau, le château de Montaigne commande au nord une vue immense qui a dû être superbe et qui est encore assez belle, malgré quelques grands pylônes et d'éparses constructions blanches qui déchirent le tissu boisé et velouté d'une vallée large – celle de la Bidonne, je crois, rivière qui plus loin reçoit le Léchou et devient la Lidoire, avant de se jeter dans la Dordogne à Castillon. En face on distinguait dans le soir la façade du château de Montpeyroux, où, d'après ce que j'ai cru comprendre, aurait vécu l'un des frères de Montaigne.

On ne visite pas le château de Montaigne, donc, mais on visite la fameuse tour, et c'est beaucoup plus intéressant, d'abord parce qu'elle est beaucoup plus jolie, ensuite parce que c'est là que l'écrivainpassait ses journées, afin d'y fuir les soucis du monde, de la vie domestique et du mariage. Cette tour agréablement pataude n'est rien d'autre que la

poterne d'accès à la cour d'honneur, une sorte de barbacane où les assaillants éventuels auraient été forcés de tourner à angle droit, ce qui leur aurait fait perdre leur élan.

Mardi 6 janvier, dix heures moins le quart, le soir. La tour proprement dite, ronde, flanque un bâtiment rectangulaire, ou bien c'est l'inverse, car il est plutôt plus petit qu'elle. Il y a aussi, les jouxtant tous les deux, une tourelle dans laquelle est logé l'escalier à vis. Tout cela vous a une forme un peu bizarre, pittoresque, sans prétention, qui, contrairement au château, respire l'authenticité, la simplicité, la vieille campagne française et le domaine fermier autant que la gentilhommière. De cette masse rapetassée partent en des directions divergentes trois beaux murs assez hauts, deux d'entre eux, qui font un angle droit, appartenant à l'enceinte de la cour d'honneur, tandis que le troisième s'éloigne en oblique vers l'extérieur et délimite un espace triangulaire et nu, vide, qui peut-être abritait un jardin potager, ou bien n'avait d'autre fonction que de défense supplémentaire. La pierre et le crépi se mélangent pour un bel effet de grisaille et de temps, très agréable à l'œil.

Oui, elle est parfaite, cette tour. On l'habiterait très volontiers, là où elle est ou bien ailleurs, sur le Cézallier ou dans la Xaintrie.

Elle a trois niveaux, composés chacun d'une pièce ronde, la plus grande, et d'une annexe rectangulaire. Au rez-de-chaussée la pièce ronde est une chapelle et l'annexe une sacristie, peut-être, mais je ne me rappelle pas l'avoir vue. Au premier étage la pièce ronde est une chambre à coucher et l'annexe une salle de toilette, j'imagine (je ne sais plus, je ne m'en souviens pas très bien). Au deuxième étage il y avait dans la pièce ronde la fameuse bibliothèque, flanquée d'un cabinet de travail lui-même doté d'une cheminée. La bibliothèque, hélas, ne contient plus le moindre livre, tous ayant été vendus par la veuve de Montaigne, ou plutôt *cédés*, car elle désespérait d'en tirer un bon prix, son incorrigible scribouilleur de mari ayant écrit dans toutes les marges…

Montaigne avait certainement beaucoup de livres pour un homme de son temps, mais sans doute assez peu au regard de ce qu'en ont pu réunir les amateurs des siècles suivants, et même du nôtre. La salle n'est pas grande. Ce qu'elle conserve de plus précieux ce sont les poutres tant célébrées, qui toutes portent des inscriptions en grec et en latin, préceptes directeurs d'une vie. Le bois en est d'origine, nous assure-t-on, les lettres aussi.

Le guide m'a surpris en nous apprenant, si j'ai bien compris, qu'au temps de Montaigne il n'y avait pas de vitres, qu'il fallait choisir entre la lumière et la chaleur. J'ai peine à croire qu'on était soumis à une option si rigoureuse. Quand on voulait se protéger du froid on devait fixer aux fenêtres des panneaux de bois plein, et donc on se trouvait dans l'obscurité, même au milieu du jour, et il fallait avoir recours aux chandelles : est-il possible qu'il en soit vraiment allé ainsi ? Je suis tout d'un coup très intéressé par l'histoire des fenestrages. Ces fenêtres à très petits carreaux losangés, qui laissent passer la lumière mais pas la vue, ou très déformée, et qu'on nous présente toujours comme typiques du Moyen Âge, est-il possible qu'elles n'aient pas existé? Pierre pense qu'on utilisait du parchemin revêtu d'huile, pour l'isolation. Il ne doit pas être très difficile de s'informer sur ce point, qui tout à coup me semble capital. Après tout il n'y va de rien de moins que l'histoire du regard.

Montaigne au sommet de sa tour, du côté de la cour qui donne sur le plateau, ne jouissait pas d'un panorama aussi vaste que celui qui s'offre du château lui-même, assis qu'il est au bord et au-dessus de la vallée. Mais, grâce à trois ou quatre petites fenêtres réparties entre les pans de livres, sur le pourtour de sa bibliothèque, il pouvait surveiller tout son petit monde, nettement divisé par les hauts murs droits que j'ai dits, moins hauts pourtant que son poste d'observation. Il pouvait observer aussi bien l'intérieur du domaine fortifié que l'extérieur, et toutes les allées et venues de sa maisonnée. Le guide, très gentil, a ouvert pour nous les croisées, afin que nous-mêmes puissions mieux voir, nous rendre compte, et contempler le paysage. C'était à la dernière lumière du jour. Sous la nuit qui venait une épaisse ligne orange apparaissait entre les troncs d'un bois, au couchant.

Mercredi 7 janvier, neuf heures et demie du soir. Depuis bientôt trois mois que je m'active une heure ou deux et parfois davantage, tous les après-midi, à ouvrir des sentiers dans le bois, sous la ferme de la Garrière, je m'inquiétais de la façon dont serait reçue cette initiative. Après tout je ne suis pas chez moi dans ces taillis. Et je prends tellement de plaisir à les fréquenter que je serais bien marri d'en être chassé. Voyait-on mes travaux avec indifférence, ou bien jugeait-on que je me mêlais de ce qui ne me regarde pas? Ce sont les deux seules hypothèses que j'avais envisagées. En fait c'est beaucoup mieux que cela. Non sans un peu d'inquiétude je suis tombé cette après-midi sur Jacques Aeberhard, qui veille sur les domaines de M. de Rigaud. Eh bien il m'a fait de grands compliments ! Selon lui le bois n'a jamais été en aussi bonne condition depuis quarante ans. Il apprécie beaucoup mes allées, et tout spécialement celle que j'appelle "la moyenne corniche", à mi-pente.

Cette rencontre a été pour moi un grand soulagement. Décidément je ne dois à cette forêt que des satisfactions, et elles sont d'autant plus vives à présent que je les sens moins menacées. J'ai ouvert encore un raidillon, aujourd'hui même. Tous les vingt ou trente mètres, comme dans un parc, on peut choisir une direction ou une autre, et dans cet espace assez restreint, malgré tout, on peut faire tous les jours une promenade différente, au moins pendant une semaine. C'est une énorme amélioration à la vie à Plieux.

Je croyais n'aimer pas trop les bois, mais quand ils sont en pente et qu'on peut voir au-delà d'eux, à travers les branches, je m'en accommode à merveille. Cette après-midi ils étaient à la fois très humides et légèrement ensoleillés, on se serait cru dans une énorme serre, ou dans un jardin tropical. D'ailleurs la lumière était magnifique, au retour. Soleil et traînées de brume, il n'y a pas de meilleure combinaison que celle-là. Mais ce n'est pas une découverte.

***

Excepté dans mes activités de défrichage, je trouve mon efficacité au travail très médiocre, ces jours-ci. Il y a presque une semaine que je

travaille à un nouvel “éditorial” pour l’In-nocence : c’est beaucoup trop. Peut-être me fatigué-je trop dans le bois, justement. En fin d’après-midi il m’arrive de tomber de sommeil, et de produireà peine deux ou trois paragraphes. Il est vrai que ces prétendus “éditoriaux” n’ont plus d’“éditorial” que le nom, et que la plupart atteignent les proportions d’un long article de revue. Celui auquel je m’affaire – trop mollement – s’intitule *Racisme, antiracisme, offuscation.* Je comptais le finir en vitesse avant de me mettre à la version augmentée (très augmentée) de ma conférence de novembre à la Sorbonne, mais la première copie imprimée du *journal* 2001, sorte de *préépreuves*, m’est arrivée aujourd’hui, et il va falloir que je me mette à sa correction. Auprès de mon tribunal interne, laxiste, mais vétilleux, j’ai tiré argument du caractère incomplet de cette version pour surseoir de vingt-quatre heures à m’y attaquer. Cependant ce délai ne m’a pas suffi à en finir avec l’“éditorial” pour autant.

À ce *journal*-ci je n’ai à consacrer un peu de temps qu’entre les informations télévisées de huit heures et mon dîner, ce n’est pas beaucoup; et surtout c’est un autre moment de la journée où je ne suis pas très vaillant, ces temps-ci – peut-être le froid joue-t-il aussi son rôle, car il est assez vif sitôt que tombe la nuit. Toujours est-il que j’avance peu, là aussi. Il m’a fallu trois jours pour venir à peu près à bout de notre petit voyage de vendredi dernier, et je crains de n’avoir rendu justice ni à Saint-Émilion ni surtout à la tour de Montaigne, que nous avons visitée avec beaucoup d’émotion et de plaisir, sous la houlette d’un guide très aimable.

Comme je l’ai dit nous avons passé la soirée, ce jour-là, vendredi dernier, dans Bordeaux, où nous étions dès six heures et demie, à temps pour chercher vainement, dans deux ou trois magasins, à remplacer mon gant perdu, pour entrer et sortir de l’immense et magnifique librairie Mollat, qui fermait, et pour séjourner beaucoup plus longuement à la Machine à lire, sur la jolie place Sainte-Catherine. Je crois avoir appris l’autre jour, de la radio, que le libraire de la Machine à lire s’appelle Henri Martin, comme mon historien (presque) préféré, comme le peintre lotois que j’aime beaucoup aussi, comme le marin communiste dont le nom couvrait tous les murs de France, dans mon enfance (« Libérez

Henri Martin ! »), et comme un “personnage”, si c’est bien le mot, de Robbe-Grillet.

Nous avons été très contents de notre dîner au Noailles, où les garçons sont aimables et dont le décor, assez voisin de celui du Balzar, à Paris, m’a toujours plu. Tout juste avons-nous un peudéploré que les ultimes vagues et retombées de la “nouvelle cuisine” soient venues pervertir un peu d’honnêtes plats de brasserie qui n’en avaient que faire et ne savent pas s’en accommoder, se risquant, sous cette influence perverse, à des tentatives de sophistication dont ils n’ont guère les moyens, mais en profitant au passage pour se réduire sensiblement, alors qu’après une journée de courses d’un château l’autre, et d’abbayes en catacombes, on n’aspire qu’à un bon gros pavé de charolais bien épais avec un plein plat de pommes de terre frites (on m’a appris à quatre ans et demi à ne pas dire des *frites*, et voilà pourquoi je suis dans cet état-là, plus d’un demi-siècle après – cela ne m’empêche pas de ne les aimer que trop).

De toute façon il en fallait plus pour gâcher notre plaisir. Nous n’avons même pas résisté à un *vacherin* qu’on nous a proposé, sans que je susse très bien, dans un premier temps, s’il s’agissait d’un fromage ou d’un désert glacé – *dessert*, en l’occurrence. Or le vacherin *dessert* était l’une des spécialités, et pour moi la grande attraction, d’un restaurant de Clermont-Ferrand qu’aimait beaucoup mon père, Le Bœuf Apis, rue Sainte-Claire, à deux pas de notre maison de la rue Fontgiève, au bout d’une courte rue qui se nommait et se nomme sans doute encore la rue Claude-Baccot, du nom d’un élève du lycée Blaise-Pascal qui fut l’un des premiers résistants, et torturé par les Allemands (ou exécuté par la Milice – c’était écrit sur la plaque, il me semble).

Aux destinées du Bœuf Apis présidait un certain M. Vérot, dont mon père, qui était assez difficile à satisfaire en ces matières, appréciait beaucoup la cuisine – et nous aussi, ma mère et moi. Le restaurant était assez exigu, étroit, tout en longueur. Il était décoré de peintures dans le goût créto-égyptien, revu dans un esprit tardivement Art déco. Je vois encore très bien le bœuf Apis lui-même, qui tenait une espèce de miroir entre ses cornes. D’ailleurs je revois très bien *tout*, quoique ces souvenirs-là remontent à la deuxième moitié des années cinquante, je présume. Je me souviens même qu’il y avait dans ce restaurant un menu

à quatre francs cinquante, un autre à sept francs et un troisième à douze ou peut-être même à *quinze* francs, dont la splendeur nous paraissait presque extravagante, inimaginable. Et je me souviens surtout du dessert *vacherin glacé*, qui était une portion d'un gros gâteau rond et blanc et comportait deux couches de glace entre trois couches de meringue, non sans ungénéreux assortiment d'éclats de fruits confits, ou d'angélique. Le vacherin du Noailles ne ressemblait pas du tout à cela, c'était un dessert beaucoup plus petit et sans doute plus prétentieux, avec ce petit air de chapeau de femme vers 1945 qu'ont souvent les gâteaux un peu prétentieux. Comme conducteur du souvenir il n'en était pas moins efficace, la preuve – comme quoi c'est surtout le nom qui compte : *Le nom de gâteau, le nom…*

Jeudi 8 janvier, onze heures et demie du soir. L'autre jour, en cherchant dans Toulet comment exactement s'écrivait *Bilhères*, je me suis rendu compte, une fois de plus, à quel point il était, entre tous, le poète de la peur de la mort. Même ce quatrain des *Coples*, qui s'ouvre sur une amphibologie pour moi si comique (mais certainement involontaire), s'achève sur une image magnifique, qui fait froid dans le dos :

Boy, une pipe encore. Douce m'en soit l'aubaine
Et l'or aérien où s'étouffent les pas
Du sommeil. Mais non, reste, ô boy : n'entends-tu pas
Le dieu muet qui heurte à la porte d'ébène?

Et que dire, sur la même page, de :

Invisibles regards qu'on sait qui nous verront,
Fumée où se dérobe une présence abstraite,
Les flambeaux ont noirci. Quel mystère s'apprête,
Qui met une sueur d'épouvante à mon front ?

Ou de :

O nuit parmi les nuits de laque et de vermeil,

Es-tu l'aurore – ou les degrés d'un noir sommeil?

Encore y a-t-il toujours le vague espoir d'un point d'interrogation. Mais plus loin, plus tard :

Voici que j'ai touché les confins de mon âge.
Tandis que mes désirs sèchent sous le ciel nu,
Le temps passe et m'emporte à l'abîme inconnu,
Comme un grand fleuve noir où s'engourdit la nage.

Même dans ces poèmes minuscules, Toulet ne réussit pas tout. Il y a des vers un peu faibles (*Fumée où se dérobe une présence abstraite*). Cependant l'image de cauchemar, elle, est toujours d'une épouvantable justesse (*Comme un grand fleuve noir où s'engourdit la nage*).

En tout cas la mort est noire – *fleuve noir*, *noir sommeil*, *flambeaux* noircis, *porte d'ébène* :

Tout à coup une voix crie : « On ferme ! »
Nous tombons. Quelqu'un clôt le couvercle. – Il fait noir.

Vendredi 9 janvier, neuf heures dix, le soir. Encore un "renversement proustien", après ceux qu'ont offerts Vincent Dieutre et Jack-Alain Léger, et que j'évoquais en décembre : cette fois il s'agit d'Eugène Nicole – mais bien sûr tous ces cas sont très différents les uns des autres, même s'ils ont en commun une certaine ressemblance avec celui d'Octave-dans-les-choux, pour moi le prototype de la figure du "renversement proustien", autant et plus que Mme Verdurin devenue sur le tard princesse de Guermantes.

Avec Eugène Nicole on ne part pas de très bas – je veux dire qu'il est écrivain depuis longtemps, et qu'il a publié plusieurs livres, dont certains ont obtenu un certain succès – mais on arrive très haut, puisque le mot de *génie* a été prononcé. C'était vendredi dernier, sur France Culture, à l'émission de Jean Lebrun, où Eugène a été reçu seul pendant une heure et demie, deux ou trois jours à peine après cette autre émission de Lebrun où l'animateur avait trouvé le moyen de parler pendant la même durée de

l'exposition de Riom autour de "la veillée" sans évoquer une seule fois la chapelle de Marcheschi, ni Marcheschi lui-même, bien que les fumerolles marcheschiennes fassent partie intégrante de l'exposition, aient été commandées à l'occasion d'elle, et inaugurées en même temps qu'elle.

« C'était la contre-épreuve absolue, dit justement Flatters : effacement total, gloire totale. »

C'est lui qui m'a parlé de la deuxième émission, celle qui célébrait si fastueusement Nicole, et que malheureusement je n'ai pas entendue car à cette heure-là, vendredi dernier, Pierre et moi étionsdans Bordeaux, et précisément à la librairie La Machine à Lire, place Sainte-Catherine, où je découvrais justement, sur la table des nouveautés, le gros volume contenant les trois parties déjà parues de *L'Œuvre des mers*, plus une quatrième, *La Ville sous son jour clair.*

Ce titre d'une œuvre qui voit le jour pour la première fois aujourd'hui m'est extraordinairement familier depuis plus de trente ans – les *Églogues* en attestent suffisamment, je crois, même si dans *Passage*, en particulier, il est surtout question de *L'Aviso Ville-d'Is*, autre récit mythique de Nicole qui lui, à ma connaissance, n'a toujours pas trouvé la forme d'un livre réel. Je parlais alors, avec une certaine insistance (ainsi que j'ai pu le vérifier à l'occasion de mes récents travaux d'indexation des *Églogues*) d'ouvrages qui n'existaient pas, d'épisodes et d'images dont je devais la présence dans mes rêveries, et dans mes phrases, donc, à la seule fréquentation d'Eugène, et à ces récits.

Je l'avais rencontré en 1967, je crois, rue Pierre-Demours, si mes souvenirs sont exacts, dans le XVIIe arrondissement, par l'entremise de Max Odello, peintre et professeur de dessin, qui vivait là en compagnie de l'excentrique et pittoresque Elsa de Dreu, descendante néerlandaise d'émigrés français qui dans la transplantation avaient perdu leur « x ». Tout ce petit monde apparaît plus ou moins marginalement dans le roman de "Rémi Santerre", alias Casimir Estène, *L'Écart*, paru chez Gallimard en 1969, dans la collection "Le Chemin". J'y figure moi-même sous le nom d'*Othon.*

À Eugène Nicole en 1967 je dois deux découvertes dont les échos et vibrations ont traversé très fidèlement les années, celle d'Yves Bonnefoy

et celle du quintette pour clarinette op. 115 de Brahms – encore qu'un doute me vienne tandis que j'écris, comme souvent : n'est-ce pas plutôt à Max Odello, que j'appelais *Maximilien*? Comme Eugène, lorsqu'il était à Paris, habitait chez Max, l'unité de lieu entraîne une certaine confusion.

En compagnie de William Burke j'ai souvent revu Eugène par la suite, en 1969 et 1970, probablement, et sans doute plus tard encore, à New York où il enseignait à N.Y.U. C'est presque certainement grâce à lui que j'ai remplacé une jeune femme enceinte, un été, en tant que chargé de cours à l'infiniment moins prestigieuse U.C.N.Y, *University of the City of New York.* C'était à Queens, et je crois mesouvenir que, me conformant sans doute au programme qui m'avait été imposé, ou bien qui avait été choisi par la jeune femme amie d'Eugène que je remplaçais, je parlais à mes étudiants de Flaubert (*Un cœur simple*), puis de Gide (*L'Immoraliste*). Entre parenthèses, étant donné le niveau moyen des étudiants d'aujourd'hui, les professeurs nous la baillent belle lorsqu'ils parlent sans cesse des heures de préparation qu'il leur faudrait pour le moindre cours; auprès de ceux d'U.C.N.Y. en 1970, en tout cas, avec ce que je pouvais savoir de Flaubert, de Gide et de leur époque, je n'avais à me soucier que de n'être pas trop allusif – pour le reste, il suffisait de relire les textes à commenter, et cela pouvait parfaitement se faire devant eux : il n'était nul besoin de la moindre "préparation".

Surtout c'est à Eugène et à ses amis que William et moi devons une merveilleuse sortie à Tanglewood, dans le Massachusetts, au moment du festival de musique. Nous y avons été reçus, après un magnifique concert, chez la veuve de Koussewitsky, face à l'un des plus beaux paysages que j'aie vus de ma vie : un lac en contrebas, des fonds de montagnes bleues comme dans Poussin, quelque chose d'extraordinairement *composé* et "classique", plus classique que quoi que ce soit qu'on puisse voir couramment en Europe (les Européens, souvent, n'ont pas idée de la beauté et de la majesté des paysages américains, même ceux de la Nouvelle-Angleterre). Et j'ai demandé au jeune (et beau) Michael Tilson Thomas, qui certes n'était pas encore tout à fait le chef fameux qu'il est devenu, mais qui avait dirigé de très grands orchestres et travaillait régulièrement avec Stravinsky, si « lui aussi faisait de la musique? » – c'est une sorte de prévariation sur la

magnifique question d'un Américain dont j'oublie le nom à Aragon, auquel je venais de le présenter :

« Renaud me dit que vous aussi vous êtes écrivain, monsieur Aragon ? »

Je m'aperçois que je ne sais plus où est passé un gros volume relié de bleu, aux pages originellement blanches, où j'ai noté pendant des années les vagues "poèmes" qui me venaient. L'un de ces "poèmes", presque aussi bref qu'un haïku, évoque une après-midi au bord d'un étang où nous nous sommes baignés, Eugène, William, Tilson Thomas (je crois), d'autres encore et moi, au cours de cette expédition en Nouvelle-Angleterre. Un autre, tout à fait en prose, s'intitule*Télégramme refusé par la poste (à un ami de Saint-Pierre et Miquelon)*, et il est bien entendu dédié à Eugène. Presque rien ne m'en revient sinon *que chaque doris qui sombre, chaque…* (les doris sont des barques de pêche, à Saint-Pierre).

Samedi 10 janvier, neuf heures et demie du soir. J'ai oublié de noter hier, ou bien je n'en ai pas eu le temps, et pourtant c'est l'occasion même qui m'incitait à parler d'Eugène Nicole, et celle qui représentait le parachèvement suprême de ce que j'appelle le "retournement proustien" dont il est l'objet, ou le théâtre, que dans *Le Monde* d'hier un très long et très louangeur article était consacré à Eugène, assez belle photographie à l'appui; et que cet article avait pour auteur nulle autre que… *Josyane Savigneau.* («Dites qu'on s'amuse! »)

D'autre part j'ai remis la main sur le "cahier bleu", pour parler comme chez Wittgenstein. Je n'y ai pas retrouvé le très court "poème" inspiré par une après-midi de baignade près d'un lac ou d'un étang de Nouvelle-Angleterre, en compagnie d'Eugène et de tout un groupe d'amis à lui, c. 1969 ou 1970. En revanche était bien là le *Télégramme refusé par la poste*, et le voici :

J'ai bien peur, mon Cher Eugène, et c'est ici, hélas, que commence le péché intellectuel, de vous avoir aimé un peu davantage à découvrir que votre archipel comptait seulement quatre mille huit cents habitants,

contre six mille six cents en 1901, et à éprouver ainsi, non seulement votre rareté, mais, à quoi j'étais plus délicieusement, à la fois, et plus douloureusement, sensible encore, la raréfaction de votre espèce, et que chaque mois qui passe, chaque vieille femme lasse, chaque tourbière épuisée, chaque pêcheur qui renonce, chaque doris qui sombre, vous rendait, à corps absent, plus irrémissiblement précieux.

à E. N.,
29 novembre 1967

C'est plutôt moi qui étais précieux, en l'occurrence…

Flatters a entre les mains le livre d'Eugène, qu'il a reçu de lui. Il m'en parle avec un enthousiasme effréné. Il s'agit à son avis d'un chef-d'œuvre.

Eugène et lui se sont rencontrés récemment, et réconciliés après trois ans de froid. C'était surtout Flatters qui faisait la tête, à cause de moi. Comme souvent, c'est la fameuse "affaire" qui est venue semer le trouble dans des amitiés vieilles de dizaines d'années. Le 2 mai 2000, comme j'étais à New York au pire moment du scandale, et que je devais prendre la parole à N.Y.U., on m'avait prévenu que ç'allait être un moment très difficile, N.Y.U. ayant la réputation, contrairement à Columbia (où les choses ne s'étaient pas trop mal passées, quelques jours plus tôt), d'être un haut lieu du "politiquement correct" et du conformisme idéologique. De fait l'accueil fut glacial, et la séance houleuse. Eugène Nicole n'y assistait pas, bien qu'il soit professeur à N.Y.U. et appartienne précisément au département qui m'avait invité quelques mois plus tôt, et qui maintenant regrettait amèrement de l'avoir fait, ainsi qu'il me le fut très expressément signifié d'entrée de jeu. Eugène donna comme raison de son absence, justement, qu'il n'avait pas voulu être associé à la manière dont il savait que j'allais être accueilli et traité.

C'est le motif qu'il avait présenté quelques jours plus tôt, par téléphone, à Flatters, qui sans doute l'avait appelé dans le cadre de sa grande campagne pour mobiliser en vue de ma défense tout ce qui pouvait l'être. Flatters me dit maintenant qu'il n'avait pas voulu, à l'époque, me faire part en détail de cet échange téléphonique, afin de ne pas m'attrister et assombrir mes relations avec Eugène. Il y avait rue

Berger autour de Flatters, au moment de l'appel, plusieurs de celles que nous appelions à l'époque "les Saintes Femmes", dont Danièle Sallenave. Flatters avait mis pour elles le haut-parleur, considérant que la démarche était en quelque sorte collective. Et celle qui avait manifesté le plus d'indignation à l'égard des propos jugés tergiversateurs d'Eugène, c'était… Danièle Sallenave – laquelle, quelques jours plus tard, allait refuser très emphatiquement et très publiquement, déclaration au *Monde* à l'appui, de s'associer à la pétition dite "en ma faveur" qui était à ce moment-là concoctée chez Flatters, avec sa très active participation à elle…

Quant à Flatters il avait carrément rompu avec Eugène, après cet incident, et laissé très délibérément s'instaurer entre eux trois années de silence.

Toute cette vaste remontée du passé proche et lointain coïncide avec la décision que j'ai prise ces jours-ci, et aussitôt mise en application, d'installer sur mon site Internet, dès la page d'accueil, une rubrique intitulée « Chronologie », constituée pour l'essentiel d'une liste d'entrées au jour le jour, concernant ma propre existence et élaborée par moi il y a de cela plusieurs années déjà, mais que j'ai l'intention d'"enrichir" tous les jours, chaque fois d'une nouvelle entrée de deux ou trois lignes, relative à une date choisie au hasard, en général en ouvrant à l'aveuglette l'un de mes anciens agendas.

– Non, je m'explique mal : la date retenue n'est pas choisie tout à fait *au hasard*. Je me saisis d'un agenda sans savoir à quelle année il est relatif (sur le dos il n'y a aucune indication) ; mais, à l'intérieur de chaque volume, j'ai tendance à donner la préférence à des événements ou incidents un peu marquants (un peu marquants *pour moi*, s'entend). À l'origine le projet était destiné à préciser dans mon esprit à quel moment j'avais fait quel voyage, découvert telle ou telle ville, visité tel ou tel musée; car j'étais et je suis effrayé de n'avoir plus aucune idée précise de l'année où j'étais en Grèce, ou en Espagne, ou au Portugal, ni toujours avec qui. Sur le site le lien vers Chronologie porte le surtitre «Lieux, événements, personnes ». L'entrée d'aujourd'hui est celle-ci (la Chronologie est rédigée à la troisième personne, évidemment, comme dans la Pléiade!) :

« *Vendredi 16 juin 1972*. Avec Marguerite Duras va voir *Breathing Together* (?). Verre ensuite avec elle à l'Apollinaire, où passe Eugène Nicole. »

On peut dire que personne ne se sera donné autant de mal pour faciliter le travail des biographes, comme dit à peu près Tristan Derème (*Je dirai, pour l'instruction des biographes, /Que son corsage avait quarante-deux agrafes)*. L'ennui est qu'il n'est pas très assuré que j'en aie, de biographes. D'un autre côté, si même Jean de Tinan a pu s'en trouver…

Je n'avais aucune espèce de souvenir d'être jamais allé au cinéma avec Marguerite Duras – je présume que *Breathing Together* est un film : je n'en ai aucun souvenir non plus.

L'agenda ne disait pas si Eugène Nicole s'était joint à Marguerite Duras et à moi, à l'Apollinaire. Lui s'en souviendrait sansdoute. Il avait pu connaître Duras par Jacqueline Didier, que l'agenda, à l'époque, appelle *Jacqueline Uytterhoeven*, du nom du mari dont elle n'allait pas tarder à divorcer. Flatters me disait ce matin que c'est par Jacqueline que lui-même avait rencontré Eugène, de nombreuses années après moi. Sans doute était-ce moi qui avais présenté Eugène à Jacqueline. Cette Jacqueline, que j'avais rencontrée aux éditions Grolier, où nous travaillions à la rédaction d'une encyclopédie canadienne, dans un bureau que nous partagions avec Jean-Pierre Sicre (futur fondateur des éditions Phébus), n'est autre que la météorique directrice de *Pli selon Pli*, en 1996 ou 97, à laquelle m'opposa ensuite un long et pénible procès devant les prud'hommes (qu'elle gagna).

Ah ! Rien n'est plus amusant que de vieillir! J'aurais été bien fâché de ne pas connaître ça. La vie ne cesse d'en prendre plus de relief.

Une des phrases qui ont le plus influencé mon "art poétique", c'est celle de Berenson à Ravenne, dans son *journal*, en 1955 (il a alors quatre-vingt-dix ans) :

«La dernière fois que j'ai visité Ravenne, en 1888... »

Lundi 12 janvier, dix heures du soir. Hier soir il n'y a pas eu de *journal* parce que nous avons reçu à dîner Franck Chabot, "webmaster" du site de la Société des lecteurs, et son ami portugais Diniz Sanchez, le danseur.

Par un hasard extraordinaire, tous deux habitent à présent Agen, à quarante kilomètres d'ici. Franck était ingénieur, comme Wittgenstein. Et, après plusieurs années de vie professionnelle en tant qu'ingénieur, il a, comme Wittgenstein, décidé de devenir instituteur. Il a réussi ses examens en vue de cette nouvelle carrière, et il est à présent en stage, mi-étudiant encore, mi-instituteur déjà.

Les nouvelles d'Eugène Nicole, apportées par la presse et par la radio, mais aussi un peu par Flatters qui l'a rencontré ces jours-ci, et qui est en train de le lire avec le plus grand enthousiasme; la décision que j'avais prise, un peu plus tôt, d'installer sur mon site Internet larubrique Chronologie, et d'y ajouter tous les jours une entrée nouvelle, en général inspirée par la consultation d'un des volumes d'agenda; la transmission par ma mère, quand elle est venue ici le mois dernier, d'une serviette pleine de lettres reçues par moi dans les années soixante; et la nocturne lecture régulière de biographies, depuis trois mois – en ce moment celle de Wittgenstein, donc –, tout cela me fait toucher du doigt, très littéralement, souvent, à quel point, depuis toujours, j'ai été obsédé par la *biographie* : moins comme genre littéraire ou comme type de lecture qu'en tant que mode de vie. Peut-être n'ai-je écrit cinquante ou soixante livres, au fond, qu'afin d'intéresser un biographe (c'est la version vulgaire) ou bien dans le dessein de *biographier* ma vie, de l'écrire en la vivant, de la vivre comme une chose *écrite*.

Les agendas sont d'une fréquentation précieuse, dans cette perspective-là. Leur ton impersonnel m'invite à me rejoindre par-dessus les années comme si je n'étais pas moi. J'ai oublié beaucoup des circonstances qui accompagnaient les faits, les épisodes ou les rencontres que je notais assez sèchement, il y a trente ou quarante ans, dans ces répertoires reliés de noir (certains sont de la marque *Travers*, très opportunément). Très souvent je ne sais plus qui sont les personnages. Les noms ne me disent plus rien, ou bien, s'ils me sont familiers, ils n'ont plus assez de force pour faire transparaître un visage, entre leurs syllabes, se lever ou s'étendre un corps, résonner une voix.

D’autres fois ce sont eux-mêmes qui se dérobent. On ne saurait trop mettre en garde les chroniqueurs de leur propre existence contre l’usage exagéré des initiales, ou celui des seuls prénoms. *B., Ch., P., M., Patrick, Daniel, Bernard* – qui cela peut-il bien être? Nous avions pourtant l’air très intimes…

Mais il me revient que le recours aux agendas, qui lui-même a précipité toute cette plongée dans le passé, a été provoqué par un message e-mail d’un certain Gandhi K., qui m’annonçait qu’il avait pensé à moi en consultant un dictionnaire que je lui avais offert «il y a quatorze ans » ; et qu’il était à présent médecin dans la région de Boston. J’ai eu quelques heures d’incertitude, pour l’identifier. Je crois qu’il s’agit d’un Syrien, originaire de Homs. Il me semble qu’il me voulait du bien. Je lui ai renvoyé son salut, mais depuis lors je n’aiplus eu de nouvelles de lui. Il arrive étonnamment souvent que tel ou tel prenne l’initiative de nouer ou de renouer une correspondance et, quand on lui a répondu, pourtant gentiment et chaleureusement, croyait-on, ne donne pas suite et redisparaisse.

Et puis, dans les documents anciens, lettres, agendas ou photographies, il y a tous les amis dont on se souvient mais qu’on a perdus de vue, et dont le sort vous inquiète : que sont devenus Jean-Michel Zurfluh, qui était avec nous à Tanglewood en 1969 ou 70, Olivier Réchou avec qui je parcourais le sud de l’Angleterre en 1968 (il avait seize ans), Patrick Miller, qui habitait au-dessus du train de ceinture, à la Muette – tant d’autres? Les déménagements ont rompu beaucoup de liens, mais beaucoup d’autres n’ont fait que se distendre insensiblement, se perdre dans le temps, sans que personne l’ait voulu (ni bien sûr le contraire).

Mardi 13 janvier, dix heures du soir. Je viens seulement d’envoyer à Luc Charcellay, pour le site de l’In-nocence, cet éditorial qui m’occupe depuis le début de l’année – une dépense de temps que je ne devrais pas me permettre, mais que je me permets tout de même, la preuve, et bien à

tort. Le texte ne compte pas moins de quarante mille signes, presque un petit livre.

Un peu de la même façon, tous les jours au début de l'après-midi je vais dans le bois en me promettant de n'y passer qu'une heure – or c'est chaque fois deux, ou davantage. C'est que la passion d'ouvrir des chemins est en moi irrépressible. À vrai dire j'en ai tant ouvert que l'opération est en train de changer de nature, et tourne au défrichage général. On peut désormais aller partout dans la forêt, mais bientôt ce sera en errant sous les arbres au gré de la fantaisie, sans avoir à suivre des sentiers tout tracés. À force de couper des ronces, j'ai sérieusement réduit tout ce qui était taillis, buissons, fourrés impénétrables. Le regard lui-même traverse les couverts de part en part, à présent, et même à partir des zones les plus profondes, aussi longtemps qu'on reste sur le plateau, on peut apercevoir le château entre les troncs, et c'est une image de gravure romantique dont je ne me lasse pas, non plus que des jeux de la lumière sur la mousse.

D'ici même, de l'intérieur de la maison, en passant des fenêtres à l'ouest aux fenêtres à l'est, on aperçoit deux vallées parcourues l'une et l'autre par un large fleuve, Auroue d'un côté, Arrats de l'autre : il a plu sans interruption pendant quatre ou cinq jours, et tous les fonds sont inondés. Quand on va en voiture à Castet-Arrouy on a l'impression de traverser le Zuider zee (enfin presque).

Une conséquence moins agréable de ce déluge, c'est qu'il y a eu des fuites terribles dans notre chambre, et aussi dans la salle des Vents, et c'est beaucoup plus grave. Le bas de la Carte des Vents a reçu un peu d'eau. J'attends que cela sèche pour mesurer les dégâts. Mais nous sommes à la merci de nouvelles trombes.

La dernière tranche des travaux du toit est programmée avec les Monuments historiques pour cette année, officiellement. Le devis est de vingt mille euros. Inutile d'écrire que je n'en ai pas le premier sou. Le seul plan que j'avais envisagé était de demander à Claude Durand s'il ne pourrait pas me remettre la somme prévue pour la remise du manuscrit du *Journal de* Travers en échange du seul texte brut, complet mais non dégrossi par mes soins. Claude Durand hélas n'a pas l'air très bien disposé envers moi, si j'en juge par ses remarques plutôt pincées dans les

marges de la copie du *journal* 2001 («Vous êtes peut-être parano mais moi je ne suis pas du tout maso... »). Il faut que je me mette de toute urgence à la relecture de cet état du manuscrit, qui m'est arrivé à la fin de la semaine dernière et qui doit repartir pour Paris lundi prochain.

Jeudi 15 janvier, neuf heures et demie du soir. À la radio :

« Il s'est constitué à la Justice. »

***

Alors que l'un des principaux arguments en faveur de la fameuse "clarté" du français était la rigueur et la logique de la place des mots dans la phrase, on observe une très forte tendance, au contraire, à placer les mots de plus en plus étrangement – et par exemple les adverbes *entre* les prépositions et leur régime :

« ... par notamment le Médef »

« ... sur justement la question du voile ».

***

Les joies du lapsus :

«Avec Daniel Pennac et Alexandre Jardin, on travaille pour voir comment combattre l'alphabétisme » (Antoine Gallimard).

Dans le même ordre d'idées, je crois bien que M. Manuel Valls, le jeune maire socialiste d'Évry (que Pierre admire beaucoup), a dit :

« Je fais partie de ces élus de gauche qui font de la lutte contre la sécurité une priorité ».

Mais il y a si près de la sécurité à l'*insécurité* qu'un petit doute subsiste.

***

Au début de l'année, au moment de la catastrophe de Charm el-Cheikh, qui a vu un très grand nombre de voyageurs français s'abîmer en avion dans la mer Rouge, un journaliste de Radio France a dit que beaucoup de ces voyageurs (qui alors étaient déjà morts) ne devaient, selon l'itinéraire prévu pour eux avant l'accident, faire à Paris qu'une étape, à leur retour d'Égypte, «car ils restaient en province ». J'ai mis quelque temps à comprendre que ce très étrange *rester* était mis pour *habiter, demeurer, être domicilié.* Et je me suis souvenu qu'à Clermont-Ferrand certaines personnes disaient : « Il reste du côté de Saint-Jacques » (pour *il habite*) ; ou bien : « Vous savez pas où elle reste ? » (*quelle est son adresse* ou *dans quel quartier elle demeure*). Je croyais qu'il s'agissait d'un idiotisme de la langue populaire auvergnate – mais après tout il n'est pas impossible que les idiotismes de la langue populaire auvergnate aient fait leur chemin jusqu'à France Culture.

Pierre n'avait jamais entendu *rester* pour *habiter*, tournure apparemment inconnue dans l'Ariège.

Une autre possibilité est celle d'un anglicisme. Il me semble qu'en un anglais peu châtié on dit : « *Where do you rest ?* », « *Where are youresting ?* », pour : « Où habitez-vous ? », « Quelle est votre adresse ? », « Où êtes-vous descendu ? ». Cependant je ne trouve pas trace de cet usage dans le Collins non plus que dans le Harrap's.

Le passage de *rester* à *habiter* pourrait s'être opéré par le truchement de *demeurer*, qui est un synonyme de l'un et l'autre mot. *Il n'en demeure pas moins que…*

***

J'ai appris avec accablement que se développait rapidement la télévision dans la voiture, surtout à l'intention des enfants. Un ou deux récepteurs sont placés dans les dossiers des sièges avant, à l'arrière. Ainsi les parents sont tranquilles et les enfants *ne s'ennuient plus en voyage…*

Je l'avais déjà remarqué, pour la plupart des contemporains, voyager, même quand il s'agit de plaisir, c'est gagner tel ou tel point du territoire ou du monde. La destination compte seule. Que la distance a parcourir puisse faire partie du voyage est à peine envisagé, et moins encore qu'elle puisse faire partie du plaisir. Pour ma part, si je n'aime pas voyager en avion, c'est que j'ai l'impression de tricher : je suis peut-être allé à Stockholm, ou à Bucarest, mais *le voyage n'a pas été fait.*

La nouvelle de la progression des postes de télévision dans les voitures, *à l'intention des enfants*, est d'autant plus alarmante que tout se décide avant quinze ans, à mon avis, et peut-être même bien avant. *Voir s'apprend*, j'ai peu de convictions mieux ancrées. Et bien entendu je suis convaincu que c'est un devoir essentiel, pour les parents, que d'apprendre à voir à leurs enfants, et d'abord à voir ce qu'on voit en voyage, la diversité du monde, les différences entre les êtres, entre les maisons, entre les lumières, entre les paysages. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'on voie tant de gens, même cultivés, *ne pas voir* (et passer pour la première fois devant Sainte-Mère, mettons, ou Lavardens, sans interrompre leurs propos ou tourner le regard, à moins qu'on n'attire leur attention sur le spectacle) ? Une variante évidente du fameux : *il les entendait ne pas s'entendre* barthésien, c'est : *il les voyait ne pas voir.* Mais on dirait que nous n'avons encore rienvu, en fait d'aveuglement des vivants ; et que l'autisme de civilisation a de beaux jours devant lui.

Il n'est pas surprenant que le paysage enlaidisse si vite sans que personne semble s'en aviser ou s'en attrister, sauf en de certains automatismes de discours, pures conventions d'échanges rituels, qui ne reflètent aucun sentiment vrai et qui n'ont aucune espèce d'effet sur la marche des choses et la détérioration des lieux (et qui sont elles-mêmes, d'ailleurs, ces déplorations mécaniques, fermement condamnées comme "élitistes" et "réactionnaires", il va sans dire, par les Amis du désastre, lesquels sont bien résolus à nous faire aimer la banlieue généralisée, ne serait-ce qu'au motif qu'elle est seule acceptable idéologiquement). Dans un monde où le virtuel a plus de réalité que le réel, et occupe plus de notre temps, l'espace sensible n'est plus perçu qu'en tant qu'*obstacle*, résistance archaïque de la matière, survivance fâcheuse, temps perdu (et qu'il s'agit d'occuper de la façon la moins fastidieuse possible, comme

on lit des magazines dans la salle d'attente du dentiste) –, certainement pas comme objet de curiosité, et d'amour encore bien moins.

Vendredi 16 janvier, neuf heures et quart, le soir. L'auteur :

« C'est *h'*un roman qui pose la question de qu'est-ce que c'est vivre ensemble. »

Le critique :

« C'est *h'*un roman sur aussi nos insuffisances ».

***

Un *oran-outanggg.*

Le *fluxxx.*

***

On s'étonne que ce ne soit pas arrivé plus tôt, tant les circonstances y prêtaient : après *la maman de la petite Ludivine, la maman deNathalie Sarraute, le papa de saint Augustin*, voici *le papa de l'actuel président* (des États-Unis : George Bush *senior*). Ayant soumis victorieusement les assemblées de parents d'élèves, les crèches, les faits divers, la littérature, la philosophie et l'hagiographie, les *papas* et les *mamans*, grisés par leurs succès, conquièrent à présent la politique et l'histoire…

C'est à se demander s'il n'y a pas un lien secret et mystérieux entre le gnangnanisme et la violence, la brutalité, l'ordure. Dans la langue du jour la concomitance de ces deux traits est extrêmement sensible, audible. Après tout l'un et l'autre procèdent sans doute de ce que Sloterdijk appelle très justement la *désinhibition*. M. Luc Alphand, l'ancien champion de ski, reconverti dans le Paris-Dakar, déclarait avec un naturel

charmant, tout à l'heure, à la télévision, qu'on a beau savoir que ça va être dur, on pense pas « qu'on va tant en chier ».

***

Quand j'étais encore à Paris, au début du mois de décembre, nous avons vu à la télévision, Pierre et moi – sur une chaîne de service public, certainement, qui avait dû trouver que c'était une belle corvée que de devoir monter et montrer ça –, la fin d'une émission qui m'a paru stupéfiante : mais pas stupéfiante par ce qu'elle révélait de *désinhibé* dans son approche (cela, c'est un genre de stupéfaction auquel je suis très habitué, et qui ne me stupéfie plus guère), stupéfiante au contraire par son…, par son…, par son ultraréactionnarisme social et langagier, par son inimaginable côté *vieux con* (voilà que je m'y mets moi aussi), par son *renaudcamusisme* échevelé, si l'on veut.

C'était une émission, en *prime time*, s'il vous plaît (c'est pour cette raison que nous n'en avons vu que l'extrême fin), sur la *courtoisie.* On avait dû juger en haut lieu que toutes ces "incivilités" ne pouvaient plus durer, qu'il fallait injecter à la population une forte dose de baronne de Spock. Je n'en croyais pas mes yeux ni mes oreilles. Louis XVIII ne vit pas ses espérances mieux dépassées par la Chambre introuvable. J'aurais dû tout noter sur le moment, à présent je me souviens mal. Mais je me rappelle par exemple qu'il y avait un jeu-concours, et que l'une des questions était :

« On vous présente à M. Dupont. Que devez-vous lui dire : a) Bonjour, monsieur Dupont ; b) Bonjour; c) Bonjour monsieur; d) Salut ? »

Je crois que la plupart des candidats ont répondu « Bonjour, monsieur Dupont ». Mais ils se sont fait fermement corriger, et on leur a expliqué, comme dans un rêve (pour moi), que pas du tout, il fallait dire : « Bonjour, monsieur. »

Je n'ai pas du tout compris à qui était censée s'adresser cette émission, quel était son public imaginé, ou *souhaité* (je suppose qu'au bout d'un quart d'heure tout le monde avait fui son poste ou cette chaîne, sauf les La Tour-Branlante au fond de leur manoir, qui ont dû se dire que le roi

était revenu). Est-il concevable qu'à "vingt et une heures" France 2 (je suis à peu près certain qu'il s'agissait de France 2) présente à la France profonde des lotissements et des cités une émission où on lui explique (à très juste titre, certes) que selon les règles de la courtoisie française il convient de dire *Bonjour monsieur* et non pas *Bonjour monsieur Dupont*, alors qu'il ne se passe pas de jour sans que je reçoive d'un professeur d'université, d'un conseiller d'ambassade ou du président d'un large cabinet d'avocats une lettre qui commence par *Cher Monsieur Camus*, comme celles des gouvernantes d'autrefois ?

J'ai bien fait de m'acheter cet entonnoir pour sortir en ville : je crois que mon influence secrète est beaucoup plus large que je ne le supposais…

***

À propos de ces affaires de *Monsieur*, *Cher Monsieur, Monsieur Dupont, Cher Monsieur Dupont*, je me rends compte à quel point il y a en moi une compulsion de respect de la règle – en matière de langage, bien sûr, mais aussi d'étiquette, et sans doute davantage : dès que j'entends parler d'une règle inconnue de moi, non seulement je me sens tenu de l'appliquer, mais j'ai le plus grand mal à m'en dispenser, même quand ce serait indubitablement opportun.

J'ai toujours su qu'en France, sauf pour les distinguer les uns des autres dans un groupe ou une assemblée, on n'appelait pas les gens par leur nom de famille après *monsieur* ou *madame*, ainsi que l'arappelé implacablement l'experte de service, à la télévision, *à moins qu'on ne s'adresse à un inférieur.* Ce trait-là, dans mon enfance et encore dans ma jeunesse, était même donné couramment comme une des marques de la courtoisie *française*, en contraste avec les règles de la courtoisie et de l'usage anglo-saxons, qui voulaient que l'on dît *Mr. Smith*, *Mrs. Shopkins.* En revanche je n'ai appris qu'assez tard le tabou qui porte sur *Cher Monsieur* ou *Chère Madame*, et qu'on voit défini très sèchement chez Paul Morand, par exemple :

« “Dear Mrs. X.” est en anglais d’un usage courant. *“Chère Madame”, en français, est non seulement du français incorrect, mais impoli.* “Chère Madame X”, traduction littérale de l’anglais, sert à s’adresser à sa concierge. » (*Journal inutile*, 17 juin 1969.)

Tout cela, comme d’habitude, est absolument inanalysable si l’on ne fait pas intervenir des critères de classe. Le tabou sur *Madame Durand*, ou *Chère Madame Durand*, est bourgeois. Le tabou sur *Cher Monsieur*, *Chère Madame*, est aristocratique et grand bourgeois (ce qui explique que je n’en aie pas été informé enfant).

Il n’empêche que maintenant que je connais l’interdit sur *Cher Monsieur* (essentiellement social, donc, mais tout de même d’origine logique et grammaticale : *Cher mon sieur*), je ne peux pas me résoudre à ne pas l’observer. Or il me complique affreusement la vie. Une part considérable des lettres que je reçois, et parmi les plus polies, commencent par *Cher Monsieur*. Et si l’on commence par *Monsieur* une réponse à quelqu’un qui vous a écrit *Cher Monsieur*, on paraît glacial, distant, et facilement désobligeant. J’essaie de tourner la difficulté en écrivant *Monsieur et Cher Correspondant*, *Monsieur et Cher Ami*, *Madame et Chère Lectrice*, etc.

Il me revient que dans ma famille, il y a quarante ou cinquante ans, on n’interdisait pas *Cher Monsieur* ou *Chère Madame*, mais l’on suivait et recommandait une autre règle encore, selon laquelle ces adresses ne pouvaient intervenir qu’après une ou plusieurs premières lettres, ou mieux encore une rencontre, ou plusieurs – on ne devait pas écrire *Cher Monsieur* à quelqu’un qu’on n’avait pas rencontré, ni commencer de la sorte une première lettre. Il fallait qu’un peu d’intimité se soit créée (l’intimité très relative de cette époque).

Samedi 17 janvier, dix heures du soir. « Il faudra les remplacer *par éventuellement* d’autres centrales nucléaires. »

« Il [*Nicolas Sarkozy*] est candidat assez tôt *pour en plus* porter la dimension du courage ».

***

L'automne dernier, à Paris, j'ai découvert un enregistrement, réalisé par mon voisin Jean-François Gardeil, des mélodies de Milhaud sur *Les Soirées de Pétrograde*, de René Chalupt. Le petit livret d'accompagnement donne le texte des mélodies, de sorte que j'ai pu retrouver, après des années de recherche, ces poèmes qu'aimait tant Jean Puyaubert, et dont ne me restaient dans la tête que des fragments.

Ainsi *L'Infidèle* :

O Catherine Ivanovna,
O ma douce colombe,
Quitte ce vieux banquier qui n'a
Déjà qu'odeur de tombe.
On jase dans tout le district
De nos mains désunies,
Songe à mon cœur fidèle et strict,
À sa peine infinie.

Quand je suis seul dans le bois, je suis capable de dire cela une centaine de fois d'affilée, plus ou moins tout haut. Lorsque je marche avec Pierre, j'essaie de m'en tenir à deux ou trois récitations successives, et je lui demande d'excuser cette pulsion répétitive. Il dit gentiment qu'elle est la marque de l'amour véritable pour la poésie, et la condition pour l'acquisition d'un vaste répertoire. C'est traiter bien aimablement le rabâchage sénile, mais à la vérité je crois qu'il n'a pas tort. L'immense majorité des gens n'aiment pas *vraiment* la poésie (pas plus qu'ils n'aiment les paysages, quoi qu'ils en disent). Leur goût pour elle est de convention pure, un peu comme le mien pour Boulez, et peut-être même pour Bartok (que je n'écoute presque jamais, malgré que j'en aie) : ils veulent bien entendre quelques vers de temps en temps, mais de préférence une seule fois.En revanche Jean Puyaubert et moi, dans ce domaine, étions sérieusement atteints de psittolalie. Une fois que certains vers s'étaient emparés de notre esprit, nous ne pouvions en extraire jusqu'à la dernière goutte la séduction qu'en revenant à eux indéfiniment. (*Songe à mon cœur fidèle et strict, Songe à mon cœur fidèle et strict, Songe à mon cœur fidèle et strict* – avec le merveilleux petit déclic voluptueux de la rime cocasse quand elle se présente…)

Jean n'aimait pas moins *La Perverse* (*Qu'elle était donc tentatrice /* (…) *La gorge de l 'ambassadrice…*) ou *La Révoltée* (mais je n'apprends qu'à présent ces titres à la Couperin) :

Ma tourterelle, mon amie
Suit des cours au gymnase.
Combinant acides et bases
Elle apprend la chimie.
Elle sera prostituée
Et jettera des bombes
Car le sang des reines tuées
Est doux à ma colombe.

Après toutes ces années je crois entendre exactement, non seulement les vers eux-mêmes, mais le plaisir de Jean sur

Elle sera PROS-TI-TUÉE
ET JETTERA DES BOMBES !

Ce *jettera des bombes*, qu'il interprétait avec un magnifique crescendo dramatique, le mettait en joie, ce qui semble impliquer, chez ce vieux monsieur si distingué, des tendances anarchistes mal enterrées. Il m'avait fait connaître aussi, pareillement russes d'inspiration, et à peu près contemporains, les vers ou plutôt les versets du *Prikaz* de Salmon, dont je possède l'édition originale, qui bien sûr me vient de lui (Aux Éditions de la Sirène, MDCCCCXIX) :

Ossip Ossipovitch Apraxine
De la petite noblesse du gouvernement de Toula,
Vous en souvenez-vous, abonnés du Théâtre Michel et du Cirque,
Promeneurs de la promenade des Harengs, rue Grande Morskaïa, le
dimanche ?

Lundi 19 janvier, dix heures du soir. Deux éléments m'ont contraint à bouleverser mon emploi du temps coutumier, ces trois derniers jours. D'une part le chauffe-eau ne marche plus, il n'y a plus d'eau chaude dans la maison, ce qui abolit le rite quotidien du bain musical ou

radiophonique, et force à de petites toilettes furtives, avec de l'eau chauffée à la cuisine, dans un faitout. D'autre part il m'a fallu interrompre mes lectures, et mes travaux d'écriture en cours, pour me consacrer à la correction urgente de la "couche Durand" du *journal* 2001. Le paquet devait repartir ce matin. En fait je n'ai pu envoyer que les neuf premiers mois. Mais à présent tout est fini, et les trois derniers mois de l'année seront emportés par Pierre, qui part demain pour Paris.

*

Au chevalier de Saint-Georges on a donné une rue de Paris. C'est une excellente chose. Mais cette rue qu'on lui a donnée, elle avait un nom avant le sien : c'était la rue Richepance. Richepance, général de division à trente ans, en 1800, est un de ces soldats de la Révolution qui se couvrirent de gloire dans les campagnes du Directoire et du Consulat. Il s'illustra à Altenkirchen, à Neuwied, à Novi, tint tête avec sa seule division, à Engen, à quarante mille Autrichiens, et décida du succès de Hohenlinden. En 1802, sa mauvaise étoile le fit envoyer à la Guadeloupe afin qu'il y réprime le soulèvement des noirs. Ce fut son malheur à l'époque, car il mourut là-bas, cette même année, de la fièvre jaune. Mais c'est de nouveau son malheur aujourd'hui, car son énergie coutumière, dès lors qu'il dut la mettre à la répression des esclaves révoltés, lui coûte à présent sa rue parisienne. Même dans la gloire posthume, fût-elle purement onomastique, on ne peut pas dormir tranquille.

Certains éléments m'échappent peut-être. Peut-être s'est-il montré d'une cruauté exceptionnelle? Mais s'il n'a cru faire que son devoir, sans excès particuliers dans la brutalité, je trouve injuste qu'on lui applique aujourd'hui les critères d'une bonne pensée qui, si pertinente qu'elle nous paraisse, n'avait pas cours de son temps, pas sous cette forme. Quand au chevalier de Saint-Georges, il se trouve un peu déconsidéré, à mon avis, de ne paraître devoir sa promotion qu'à l'opportunité idéologique. Si pour lui donner une rue il faut l'enleverà un général des guerres coloniales, c'est qu'il est honoré comme métis, et non comme compositeur.

Il en va pour lui comme pour Alexandre Dumas, dont l'entrée au Panthéon revêt un caractère un peu vexant, due qu'elle est moins à ses romans, ou à son théâtre, qu'à sa qualité de sang-mêlé. Quand c'est la politique qui tend le tissu pour apprêter les atours de la gloire, l'histoire se sert d'un fil un peu grossier.

Mercredi 21 janvier, neuf heures du soir. Le dérangement, les nuisances, les *nocences*, sont ressenties très différemment selon qu'il s'y mêle ou non un sentiment de désapprobation ou d'indignation morales.

Jacques Aeberhard, à la scie électrique, découpe des troncs d'arbre qu'ont renversés les diverses tempêtes de ces derniers mois. Il fait un vacarme de tous les diables, bien plus fort et bien plus soutenu que celui des motocyclettes pétaradantes qui retentissent ici de temps en temps. Pourtant ce bruit-là me dérange beaucoup moins, m'empêche moins de travailler, n'a pas de conséquences sur mes nerfs. Pourquoi? Parce que Jacques Aeberhard est dans son droit, qu'il fait ce qu'il a à faire, que cela ne sera pas plus long qu'il n'est indispensable, qu'il n'y a rien à lui reprocher…

Donc, ce qui me dérange surtout, c'est *l'indignation* : que les gens, dans les hôtels, regagnent leur chambre à deux heures du matin en parlant fort et en criant, en s'appelant d'un étage à l'autre, ou d'un bout à l'autre des couloirs ; que les voisins, dans les immeubles, ne puissent pas entrer chez eux ou en sortir sans faire claquer la porte; que des parents laissent des adolescents, et que ces adolescents eux-mêmes puissent souhaiter, dans un village, avoir des motocyclettes trafiquées, qui font un bruit d'enfer, et tourner avec elle indéfiniment, pour le plaisir; bref que les uns et les autres soient totalement indifférents au dérangement qu'ils créent; que la tranquillité des tiers ne soit pas pour eux un objet de préoccupation; que peut-être même ils prennent plaisir à la perturber plus ou moins gravement.

Jacques Aeberhard, comme je rentrais ici pour travailler, après ma promenade au bois, m'a dit qu'il avait presque fini ses travaux desciage,

et qu'il n'allait pas me déranger beaucoup plus longtemps. Du coup il ne me dérangeait plus du tout. Et d'ailleurs je l'ai incité à prendre tout son temps.

*

J'ai eu ce matin un appel de la jeune femme qui, à la P.O.L, s'occupe de constituer, sur mes indications, l'index des *Églogues.* Je suis très content que ce travail-là soit en cours, et très impatient de pouvoir me remettre, quand il sera achevé, à la série des *Travers.*

En attendant je compte me colleter dès demain à la version très allongée, livresque, de *Syntaxe, ou l'Autre dans la langue*, ma conférence de novembre dernier à la Sorbonne. J'ai téléphoné, il y a quelques semaines, à Robert Misrahi, qui a bien voulu accepter de mettre par écrit l'intervention qu'il avait faite dans le débat qui avait suivi mon discours, à propos de la *forme* et de *l 'autre*, et de «la forme c'est l'autre». Son texte sera porté en note, ce dont je me réjouis beaucoup.

D'autre part j'ai retrouvé les quelques paperoles qui m'avaient servi, il y a un an ou deux, à Dijon, à prononcer un autre exposé, à la demande de Bruno Chaouat et aux côtés d'Alain Finkielkraut, à propos de la *honte*, qui était le thème d'un séminaire de Chaouat pour des étudiants américains. Avec ces notes je pense pouvoir reconstituer un *Éloge de la honte*, qui lui aussi, comme *Syntaxe*, pourrait faire l'objet d'une publication en volume à la P.O.L. Curieusement les deux thèmes se rejoignent assez étroitement, et ils se complètent assez bien.

*

J'ai beaucoup lu, depuis Noël, Jacques Dewitte, ce philosophe belge installé à Berlin que Finkielkraut a mis en contact avec moi, ce dont je lui suis très reconnaissant (comme de beaucoup de choses). Dewitte m'a envoyé un grand nombre d'articles, parus dans *Critique*, dans *Les Temps modernes*, dans *Recherches*, la *Revue du MAUSS*. Jamais il n'a publié un

livre. Ses articles et ses conférences portent sur les sujets les plus divers, mais dont il se trouve que la plupart m'intéressent beaucoup : le paysage, la ville, l'architecture, le langage,la forme, l'Autre, la circularité, l'indécidabilité des origines, etc. Il dispose d'un outillage conceptuel beaucoup plus élaboré que le mien, bien entendu, et pourtant je suis très frappé, non seulement par l'étonnante convergence de nos préoccupations, mais, dans bien des cas, par l'étroite parenté de nos vues. Il y a d'ailleurs dans ses textes beaucoup d'éléments qui, je crois, vont m'être très utiles pour la rédaction renforcée de *Syntaxe.*

Je compte également m'inspirer de la conférence à la Sorbonne de Gilles Siouffi, ce jeune universitaire montpelliérain, il me semble, qui avait parlé de façon pour moi très suggestive de Port-Royal et des Remarqueurs, et qui paraissait à deux doigts, s'appuyant sur eux, d'entrevoir une acception positive du terme maudit d'*aliénation* – je ne suis pas sûr qu'il ait tout à fait franchi le pas. En tout cas c'était un autre point de convergence, cette fois entre lui et moi. Je lui ai écrit pour lui demander si je pouvais disposer du texte de son intervention. Il m'a répondu très aimablement et doit en effet me l'envoyer, dès qu'il l'aura mis au point pour la publication en volume des actes du colloque de la Sorbonne. Comme *Syntaxe* doit également figurer parmi ces actes (j'ai déjà envoyé ma copie), ce petit essai existera en deux versions, la courte pour le recueil collectif et la longue pour la publication individuelle.

Vendredi 23 janvier, neuf heures et demie du soir. Flatters, qui la semaine dernière à cette heure recevait en son atelier la Société de "mes" lecteurs, s'est beaucoup plaint, non pas certes de cette soirée elle-même, dont il dit au contraire qu'elle était très réussie, très chaleureuse, très gaie, mais d'un épisode sentimentalo-sexuel qui s'est greffé sur elle, "l'impétrant", comme disait Jean Puyaubert, étant resté chez lui jusqu'au début de l'après-midi du lendemain. Je n'ai pas le temps d'entrer dans les détails de cette petite histoire qui ne me concerne pas directement, et dont nous dirons seulement qu'elle s'est très bien commencée (il paraît qu'il

était très séduisant, ce jeune homme, et qu'il se donnait pour très amoureux, ou du moins pour très épris, très *séduit*, cela en tout cas jusqu'au petit matin) et plutôt mal finie (dans l'oubli total, de la part dudit jeune homme rentrant chez lui, de tout ce qu'il avait semblé annoncer,promettre et même *demander* la veille). Ce serait le récit d'une griserie réciproque, intense et longue, longue en heures, suivie par une dégriserie abrupte et courte, qui renvoyait la griserie dans un statut d'inexistence, un non-statut, une non-existence. Ce que je retiens, et qui m'amuse, je dois l'admettre, c'est, comme d'habitude, le *ton* de Flatters, toujours très analytique, aussi objectif que possible (cela ne signifie pas qu'il le soit parfaitement). Je n'ai gardé en mémoire qu'une ou deux phrases, deux ou trois expressions. Le soupçon que quelque chose n'allait pas si bien qu'il y paraissait serait venu à Flatters pendant le déroulement d'une pipe, accomplie sur lui par le garçon, et qu'il qualifie de "pipe hystérique" : où tous les gestes de la pipe étaient accomplis, encore qu'en un certain désordre, mais sans *l'esprit* de la pipe, si je puis dire. La phrase qui m'enchante est celle-ci (et elle me semble du pur Flatters) :

« Je voyais bien qu'il pompait une image. »

Et d'autocommenter :

«J'aurais dû être plus théorique. Il aurait fallu lui dire : "Va donc apprendre à faire des pipes, on verra après." »

Sophie Barrouyer, consultée sur cette histoire (je ne sais pas si elle s'est vu fournir les précisions ci-dessus), en a produit une exégèse éblouissante, paraît-il, et de grand secours pour une récupération psychologique en catastrophe après déception sentimentale. Aurait joué son rôle le fait que tout cela a commencé lors d'une réunion de la Société des lecteurs, chez Flatters, en gloire au milieu de ses œuvres. Le garçon, très "littéraire", paraît-il, aurait été séduit non seulement par le "personnage" Flatters en lui-même, mais plus précisément par le "personnage" qu'il est dans mes livres, et spécialement, bien sûr, dans mes *journaux*, dans ce *journal* – et de fait, d'après le courrier que je reçois, Flatters est de très loin, entre ces pages-ci, la figure la plus «populaire», parmi les lecteurs. Ainsi, quand Flatters dit, sur ce ton pseudo-scientifique que je trouve irrésistible : « Je voyais bien qu'il

pompait une image », l'image en question, ce serait celle que fomentent mes livres !

*

Sophie Barrouyer, qui est une des principales animatrices de cette société, justement, et qui est liée d'amitié avec nombre des sociétaires, dit que mes lecteurs, fort habitués, ne se font pas beaucoup de souci pour moi dans mes problèmes financiers aussi longtemps que je suis seul à les traiter; mais qu'ils s'affolent et qu'ils sont accablés et convaincus qu'un désastre imminent se prépare quand j'écris :

« Je crois que je vais demander conseil à Flatters. »

Un énorme cri silencieux s'élève alors au sein du lectorat (toujours selon Sophie) :

« Oh non ! Non ! Non ! Surtout pas ! »

*

Flatters, mardi soir, au vernissage de l'exposition des dessins de Twombly à Beaubourg, croit avoir aperçu …, qui selon lui a l'air d'un très beau vieillard :

«Très beau, mais un vieillard. Un vieillard, mais très beau. »

*

Mardi soir j'étais pour ma part au cinéma à Lectoure, en compagnie de Mme Lloan, que j'avais entraînée pour voir *L'Esquive*, d'Abdellatif Kechiche. On y voit des jeunes gens "issus de l'immigration", selon l'expression consacrée, jouer du Marivaux dans leur cité. C'est un peu l'idée qu'avions eue Farid Tali et moi quand nous nous amusions avec le projet de faire dire les *Lettres de la religieuse portugaise* par son jeune frère, qui paraît-il a ou avait un très fort accent *caillera.* Ce souvenir est

ce qui m'avait donné envie de voir *L'Esquive.* Et en effet le film a une merveilleuse oreille pour la langue, au point qu'il est construit comme un morceau de musique, sonate ou symphonie, *allegro, scherzo, andante*, etc. J'allais écrire qu'on pourrait l'écouter les yeux fermés, mais ce serait, de mon point de vue, s'aveugler bien fâcheusement sur le personnage principal, un adolescent arabe renfermé, mais très beau, dont on ne comprend pas que l'héroïne, en coquette de Marivaux qu'elle est, ne s'éprenne pas plus vite et plus fort.

Dimanche 25 janvier, neuf heures du soir. Cela dit, malgré ses côtés légers et plaisants, *L'Esquive*, tout comme Marivaux, est un film plus sombre qu'on ne pourrait l'imaginer – et cela à plusieurs niveaux.

Le jeune héros, dont il me revient qu'il se nomme Abdelkrim, et qu'on l'appelle *Krimo*, ne sort pas du mutisme et de l'état de fermeture qui l'empêche d'interpréter Arlequin dans *Le Jeu de l'amour et du hasard* (la femme professeur qui dirige les apprentis acteurs, en classe, et qui fait très bien son métier – l'actrice aussi –, leur explique qu'il n'y a pas de hasard justement; et pas d'amour non plus, finalement). Il n'est pas retenu pour la représentation de fin d'année, à laquelle il assiste à travers une vitre. Et quand la fille qu'il aimait et pour laquelle il s'était lancé dans le théâtre vient enfin sous sa fenêtre et l'appelle, il ne répond même pas (ce sont les toutes dernières images).

D'autre part la bande des jeunes gens, qui, à l'initiative du meilleur ami du héros – très convaincant; d'ailleurs tout le monde joue très bien, dans ce film –, a organisé une entrevue pour tâcher de dénouer la situation sentimentale bloquée, se trouve confrontée à une escouade de policiers extrêmement déplaisants, agressifs et brutaux, violents même : et la scène n'a plus rien à voir avec le registre de la comédie. Les forces de l'ordre sont montrées là sous leur plus mauvais jour. Il est vrai que les adolescents sont dans une voiture volée, ce qui ne dispose pas les policiers en leur faveur, on le conçoit. N'empêche : entre les troupes de M. Sarkozy, telles que nous les montrent la plupart des reportages de la télévision, tâchant comme elles peuvent de maintenir un semblant d'ordre face à une jeunesse haineuse et au sein de laquelle la loi est bafouée en permanence de toutes les façons possibles, et d'autre part le

quarteron de brutes policières qu'exposent les images et les mots d'Abdellatif Kechiche, il est difficile de se faire des idées bien précises.

La veille, lundi dernier, j'avais dû renoncer à regarder tout au long un débat sur France 2 à propos de la religion en France aujourd'hui, centré sur un échange entre MM. Jack Lang et Jean-Louis Borloo. Tout cela me déprimait trop. Bien entendu il ne s'agissait une fois de plus que de problèmes d'intégration. L'immigration, il va sans dire, n'était pas une seule seconde remise en cause. Il n'était question à la vérité que de discuter des moyens qui pourront faire de la France, leplus harmonieusement possible, le plus doucement, le moins douloureusement, un pays franco-arabe, gaulo-maghrébin, judéo-christianno-combo-musulman – une sorte de gros Liban des bonnes époques, en somme, plutôt qu'une autre Terre sainte. Et je ne peux pas regarder cela. Je ne peux pas l'entendre, parce que la perspective qui est évoquée là, à demi-mot, m'est trop pénible. Je suis trop conscient de ce qui *se perd*, à ce jeu-là; et dont personne, au moins parmi les participants des émissions de télévision, ne semble avoir le moindre souci.

Hier nous avons dîné à Montauban chez nos amis Martin-Robin, l'ancienne monitoresse de Pierre lors de sa première année d'enseignement, et son mari sculpteur. Quynh Martin-Robin est d'origine vietnamienne. Elle est venue en France très jeune (le couple est beaucoup plus proche de ma génération que de celle de Pierre). On m'a très peu lu, dans ce cercle-là, et on n'a pas la moindre idée, je crois (et c'est tant mieux), de mes sentiments en matière d'immigration, d'intégration, d'appartenance et d'inappartenance. Si la conversation s'est dirigée de ce côté-là ce n'est en aucune façon de mon fait, et d'ailleurs, dans cette phase, j'y ai à peine participé, me contentant d'écouter. Et si elle a pris ce tour-là, c'est sans doute parce que ce tour-là et ce genre de sujets sont à présent les plus habituels dans les conversations et dans les préoccupations des Français – *l'identité française* est devenue aussi problématique que *l'identité belge* il y a vingt ou trente ans, au plus fort des querelles du bilinguisme.

Ce sont des questions de cuisine qui ont servi de prétexte. Quynh Martin-Robin est une cuisinière hors pair, et elle nous régale une ou deux fois l'an d'un repas vietnamien qui est invariablement délicieux. Hier il

était particulièrement recherché et pittoresque car on était en pleine fête du Têt. Toujours est-il que notre hôtesse a déclaré tout à trac, mais avec beaucoup de douceur et pas le moindre soupçon d'agressivité à l'égard de quiconque, qu'elle ne se sentait ni française ni vietnamienne, et qu'en tout cas elle était incapable de dire *nous* quand il s'agit des Français et de la France, surtout lorsque c'est dans le cadre d'une opposition entre pays riches et pays pauvres. Sa famille aime beaucoup la France, a toujours été très francophile, même, je crois bien, au temps de la colonisation. Néanmoins elle ne peut pas dire sans se forcer *nous les Français* (en revanche elle dit beaucoup, sansy penser, *vous les Français* : « C'est une herbe que vous les Français vous n'utilisez pas du tout... »). Son mari, leurs amis et ses collègues du lycée le lui reprochent, et lui rappellent chaque fois qu'elle *est* française, et cela depuis plusieurs décennies. Cependant rien n'y fait.

Il y a eu un tour de table pour savoir ce que chacun en pensait. J'ai dit que pour ma part je comprenais très bien cette position – ce *sentiment*, plutôt, car ce n'est pas une affaire de volonté, mais la constatation d'un état de fait psychologique, ou culturel, voire ontologique. J'ai dit aussi que s'il y avait opposition à ce propos entre Quynh et son mari, et leurs amis et collègues, j'étais plutôt dans son camp à elle. Nous ne sommes pas allés plus avant et personne ne m'a demandé mes raisons, heureusement. Il a été cité des cas où l'intégration ne semble pas fonctionner, comme celui de cette petite fille de trois ans, née en France de parents espagnols, et qui ne parle pas un mot de français alors qu'elle va entrer à l'école; d'autre part elle a reçu de ses parents le prénom un peu alarmant de *Cacharel-Anaïs* (il paraît que c'est le nom d'un parfum…).

Lundi 26 janvier, neuf heures du soir. Il m'est revenu hier, après avoir noté ce qui précède, que la conversation chez les Martin-Robin à propos de l'immigration et de l'intégration (conversation à laquelle, je le répète, je n'ai pour ainsi dire pas participé, me contentant d'écouter) n'avait pas

eu sa source dans des considérations culinaires, contrairement à ce que j'ai écrit, mais dans les doléances de Pierre à propos d'un sien élève, d'origine chinoise, qui a manqué la classe un jour ou deux, la semaine dernière, à cause du Nouvel An chinois. Pierre trouvait surtout très mauvais que l'élève absent fût revenu avec un mot d'excuse expliquant son absence par les exigences d'une « fête religieuse ». En bon laïcard qu'il est, il jugeait que l'excuse aggravait singulièrement le forfait.

Il paraît que les autres élèves avaient trouvé étrange l'étonnement de leur professeur face à l'absence de leur condisciple :

«Mais m'sieur ! C'est le Nouvel An chinois! ».

Ils estimaient que cette explication expliquait tout et devait clore le dossier.

***

M. Raffarin annonce des mesures pour faciliter l'adoption. Quand il s'agit d'adoption, désormais, il va sans dire qu'on parle de l'adoption d'enfants étrangers : cette donnée n'a pas à être précisée, et j'ignore s'il existe encore une adoption d'un autre type, portant sur des enfants français. Les propos de M. Raffarin n'étaient nullement ambigus sur ce point, car les mesures qu'il entend voir s'instaurer seront la conséquence, il l'a déclaré, d'une concertation plus marquée avec les pays d'origine (des enfants à adopter). Le Premier ministre a promis que, grâce aux nouvelles dispositions qu'il compte arrêter, les chiffres des adoptions (d'enfants étrangers, donc) pourraient plus que doubler.

Je suis un peu embarrassé pour dire un mot de cette question car nos très chers amis R. ont deux enfants adoptés, en l'occurrence en Amérique centrale, que j'aime énormément l'un et l'autre, et dont l'adoption semble un grand succès. Nos amis L., eux, d'autre part, luttent depuis bientôt dix ans pour adopter un enfant, également en Amérique centrale : après des années d'efforts, de voyages, de paperasserie, d'horribles déceptions et, je crois bien, de graissage de pattes, ils ont pu en recevoir un, qui est mort très peu de temps après son arrivée chez eux; reprenant tout da capo, ils essaient à présent d'en adopter un autre. Et les Martin-

Robin eux-mêmes ont un fils adoptif, qui, lui, est d'origine sri-lankaise, et charmant.

Tout cela établit une fois de plus qu'entre les sentiments sur les situations individuelles et les opinions sur les problèmes généraux j'ai le plus grand mal à établir en moi une cohérence intellectuelle (et morale). À mes amis L. je souhaite bien sûr un aboutissement heureux de leurs épuisantes démarches, et le bonheur de se voir confier un autre enfant puisque c'est ce qu'ils souhaitent, après l'effroyable douleur de la perte du premier. Néanmoins, et ce *journal* ne va pas s'en étonner, je suis infiniment réservé, *to say the least*, quant à l'élargissement indéfini de cette pratique déjà très répandue, l'adoption d'enfants venus d'ailleurs.

À cette réserve de ma part il y a plusieurs raisons. D'abord il me semble que l'acte même d'adopter doit avoir son origine dans le besoin, pour les enfants, d'être adoptés; et non pas dans le besoin, oul'envie, ou le très grand désir, chez les parents potentiels, d'avoir des enfants. On voit se mettre en place implicitement une sorte de *droit à l 'enfant* qui me semble une aberration morale. Sans aller tout à fait jusqu'à reprendre à mon compte l'expression utilisée par les ennemis de l'adoption d'enfants par les homosexuels, qui fustigent ce qu'ils nomment les *enfants de compagnie* ou les *enfants de confort*, je pense comme eux, sur ce point, que l'adoption ne saurait avoir sa source dans le seul désir d'enfants.

Mon ennemi d'autre part est toujours l'*interchangeabilité.* Ni les enfants ni les peuples ni personne n'est *interchangeable.* On ne peut pas renouveler la population de la France en la remplaçant par une population qui par son origine serait tout sauf française. Ce qui nous ramène à l'éternel problème de savoir ce que c'est qu'un *Français*, et quel sens il faut donner à cette qualification, pour un être humain : inutile pour moi d'avouer une fois de plus que j'éprouve les plus grandes difficultés à déconnecter totalement l'adjectif de ses implications ethniques. Si l'on remplace les Français par des enfants venus de Birmanie ou du Pérou, j'ai du mal à concevoir qu'on puisse avoir encore un *peuple français* qui soit autre chose qu'une simple association de résidents. Et je n'arrive pas à comprendre que la disparition du peuple français au sens ancien de l'expression – le seul qui ait eu cours pendant des siècles, quoi qu'en disent les propagandistes du nouvel état des choses – ne suscite pas plus

de chagrin : serait-ce parce que cette disparition est déjà consommée, et qu'il n'y a plus personne pour la ressentir comme une perte?

Mardi 27 janvier, neuf heures et quart, le soir. L'antiracisme est merveilleux, indispensable, irremplaçable aussi longtemps qu'il est une morale, une éthique de la bonté, de la générosité, de la douceur et du scrupule. Il enseigne à juger les êtres en tant qu'êtres, et non pas selon leurs appartenances d'origine. Il enseigne à juger les groupes en tant que groupes, et non pas d'après tel ou tel de leurs membres. En revanche il n'enseigne pas *à ne pas juger*, et encore moins *à ne pas voir*. Admirable en tant que morale il devient désastreux dès lors qu'il se pétrifie en dogme, ainsi qu'il n'est que trop arrivé, et qu'il exige de nous, en permanence, la suspension du jugement moral et l'abdication du jugement critique.

Exaspéré de ne pouvoir atteindre son idéal et instaurer l'harmonie et la paix entre les hommes, entre les peuples, entre les ethnies et les religions par le seul appel à la raison et à la justice, il a procédé (un peu comme les grammairiens qui, désespérant d'expliquer les subtilités de l'usage de *de suite*, en viennent à interdire complètement cette locution parce que c'est plus sûr) à un fatal coup d'État, et forcé tout un chacun à croire, et à professer, non seulement qu'il n'y a pas de races, mais que les ethnies ne sont rien, et les peuples non plus, et que, s'ils ne sont pas rien, ni les religions, ni les civilisations, il faut faire néanmoins comme s'ils ne comptaient pas – littéralement ne pas en tenir compte. Il a rendu ainsi le monde inexplicable, et plus il est obscur plus il est dangereux.

***

The Guardian estime que la biographie de Wittgenstein par Ray Monk, que je viens d'achever, est le « *beautiful portrait of a beautiful life* ».

Wittgenstein lui-même, en mourant, a demandé qu'on dise à ses amis qu'il avait eu une vie merveilleuse :

« *Tell them I've had a wonderful life*. »

Évidemment on peut considérer que quiconque a écrit le *Tractatus* et les *Investigations* a eu une vie merveilleuse, mais ce n'est certainement pas ce que Wittgenstein voulait dire. Pour ma part je ne trouve pas sa vie si merveilleuse que cela, bien loin de là.

Par exemple je n'aimerais pas du tout avoir dans la mienne un épisode comme celui de ses relations avec Francis Skinner, qui me paraît horrible.

Skinner, à en croire Monk, est l'un des trois grands objets d'amour de Wittgenstein : celui du milieu, dans les années vingt, entre David Pinsent, avant et pendant la Première Guerre mondiale, et Ben Richards, après la Seconde. Skinner, comme les deux autres, était un brillant étudiant à Cambridge, un jeune mathématicien qui donnait de grandes espérances. À la différence de Pinsent, il était passionnément épris de Wittgenstein. Il n'en a pas tiré de très grandes satisfactions de la chair ou de l'intimité, car Wittgenstein, précoce lecteur de Weininger, estimait que le sexe et l'amour n'étaient pas compatibles, que l'accomplissement sexuel détournaitde l'amour, et même que la fréquentation régulière, entre les amants, détruisait le meilleur de ce qu'il y avait entre eux – bref c'était un ardent partisan et praticien de l'*amour de loin.* C'est au point qu'à peine une liaison sérieuse s'esquissait-elle, il partait au diable, au fin fond de la Norvège, par exemple, non pas pour fuir l'amour mais au contraire pour le vivre dans sa plénitude : seul.

Le pauvre Skinner ne fut donc que très peu avec son bien-aimé (de trente ans plus âgé que lui), mais lui écrivait tous les jours. Le *journal* de Wittgenstein ne fait expressément état que d'un seul échange sexuel à proprement parler, une fois que Skinner avait été admis à venir passer une semaine dans la maison de bois de Wittgenstein, au fond d'un fjord au nord de Bergen. Lorsque quelques années plus tard ils ont enfin partagé un appartement, à Cambridge, ce fut un désastre, et Wittgenstein semble s'être montré extrêmement cruel avec son jeune amant, l'excluant totalement, par exemple, de sa vie intellectuelle, et déplorant sans cesse

de l'avoir dans les pattes et de ne savoir qu'en faire (et se reprochant amèrement de le déplorer).

Peu de joies de l'amour pour Skinner, donc – mais il y a pire.

Wittgenstein a été obsédé toute sa vie par la noblesse du travail manuel, ou peut-être plutôt par les vertus de l'obscur accomplissement d'une tâche obscure, loin des spéculations intellectuelles, vaines, à son avis, dès lors qu'on n'est pas un génie ou que, étant un génie, on ne se trouve pas, ou plus, dans une période de plein exercice de l'intelligence. Lui-même n'a jamais travaillé dans une usine, mais, ayant déjà enseigné à Cambridge, il est allé passer plusieurs années dans la campagne autrichienne en tant qu'instituteur, entre 1920 et 1927; et, pendant la Deuxième Guerre, cette fois titulaire d'une chaire et largement considéré à la ronde, au moins dans le monde anglo-saxon, comme le plus grand philosophe de son temps, il s'est fait engager dans un hôpital londonien en tant que brancardier, ou peu s'en faut. Entre-temps, vers 1935,

Jeudi 29 janvier, dix heures moins vingt, le soir. Avec mon nouveau système de lectures le matin et de travail en cours l'après-midi, auretour du bois, il ne reste au *journal* du moment que le soir, entre le journal télévisé de huit heures (qui se termine vers neuf heures moins le quart) et le dîner, qui commence à s'apprêter vers dix heures et demie. En théorie cela ferait une heure trois quarts, et ce serait bien suffisant; mais cette heure trois quarts est grignotée de toute part. Il faut sortir brièvement les chiens; il faut jeter un coup d'œil à la boîte électronique et très souvent répondre aux messages urgents; il faut, ou plutôt j'aime, consulter le site de la Société des lecteurs et celui de l'In-nocence, et fréquemment intervenir (cela sur le site de l'In-nocence (par exemple pour apporter notre soutien à un appel de Jacqueline de Romilly en faveur des lettres classiques au lycée) ; sur l'autre je mets très rarement mon grain de sel) ; il faut répondre au téléphone; et donc il n'est pas rare qu'il ne reste au pauvre *journal* qu'une petite demi-heure, ou même moins. En plus il arrive quelquefois, assez rarement, qu'à ces moments-là, au lieu d'écrire

ici, je regarde la télévision – ainsi hier soir un téléfilm pas très réussi (mais pouvait-il l'être?) sur Hitler jusqu'à la prise de pouvoir. D'autre part j'ai toujours eu pour règle, depuis des années que je travaille le soir *avant* de dîner (car *après* ce m'est tout à fait impossible), de m'arrêter à dix heures et demie quoi qu'il arrive. Du coup le *journal* reste en plan, comme avant-hier (pour que ç'ait été au milieu d'une phrase il a tout de même dû survenir quelque chose, sans doute un coup de téléphone); tandis qu'auparavant, lorsque je travaillais à d'autres heures, et même si j'avais décidé de ne donner qu'une heure au *journal*, par exemple, c'était une heure extensible, et je pouvais au moins aller jusqu'au bout des paragraphes, sinon des "raisonnements" et des récits…

Entre-temps, vers 1935… Entre-temps, vers 1935… Ah oui : entre-temps, vers 1935, Wittgenstein s'est rendu en Union soviétique, afin de tâcher d'y obtenir deux postes dans une usine, un pour Skinner et un pour lui. Ce plan échoue totalement : les Soviétiques veulent bien donner à Wittgenstein une chaire de philosophie dans une université, ça oui, mais une place de tourneur dans une usine il n'en est pas question – c'est d'ailleurs une chance pour le philosophe, certainement, que son projet n'ait pas abouti : il est assez vraisemblable qu'il n'aurait pas manqué de se retrouver assez vite au goulag…

Toujours est-il que lui n'a jamais travaillé en usine, tandis que Skinner, *sur ses conseils*, abandonne ses études et occupe un emploimanuel, à Cambridge même. Il se coupe ainsi, ne serait-ce que faute de temps, de l'université, de ses camarades, et bien entendu de sa famille, qui est furieuse. Il n'a même pas la consolation de la compagnie de Wittgenstein car Wittgenstein est alors en Norvège et il ne le voit que très rarement. Au début, les choses ne se passent pas trop mal ; ou bien Skinner, totalement sous influence, *se convainc* qu'elles ne se passent pas trop mal, et que c'est un plaisir que de travailler en usine, une expérience merveilleuse, formidablement enrichissante. C'est ce qu'il écrit à Wittgenstein, en des lettres de totale vénération intellectuelle et sentimentale. Mais assez vite il est obligé d'admettre, très timidement, du bout de la plume, que c'est tout de même bien dur, d'autant qu'il n'est pas de constitution très solide. N'importe, il continue. Cela dure des années.

Wittgenstein rentre de Norvège. C'est la guerre. Les amants, qui semblent l'être si peu, partagent un appartement. Wittgenstein, d'après son *journal*, est horrifié par la promiscuité, et en plus il tombe amoureux d'un camarade d'usine de Skinner, que celui-ci a amené chez eux, auquel Wittgenstein donne des cours particuliers (car les intellectuels doivent aller en usine, bien sûr, mais il faut éduquer les ouvriers…) et qui n'apprendra que des années plus tard, par la voix des biographes, la passion dont il a été l'objet.

Tout cela, qui est déjà passablement sinistre, se termine tragiquement par la mort de Skinner, emporté en quelques jours par la poliomyélite, en 1941…

Il aurait peut-être attrapé la poliomyélite de toute façon. En tout cas Wittgenstein n'assiste pas à son enterrement, et c'est sans doute aussi bien pour lui car la famille a prévenu qu'elle ne le laisserait pas entrer chez elle – on la comprend.

Ensuite vient la période du remords, apparemment très intense, et qui ne se terminera qu'avec la mort du philosophe, dix ans plus tard. L'épisode à lui seul me semble rendre difficile d'appeler la vie de Wittgenstein *une belle vie*, encore moins *une vie merveilleuse.*

Moi j'ai certes proposé à Pierre de laisser tomber sa carrière à l'Éducation nationale, ou plutôt de ne pas l'inaugurer. Mais c'était après avoir beaucoup insisté pour qu'il obtienne son agrégation – il est vrai que je n'ai pas eu besoin d'insister : disons plutôt que je l'aifortement encouragé et soutenu. Il me semblait qu'une fois le diplôme en poche on était libre, y compris de n'en rien faire (au moins dans un premier temps). Et ma proposition n'impliquait pas une entrée en usine et une séparation d'avec moi, mais tout au contraire une vie entièrement partagée. La famille a mis le holà à ce beau plan. Je n'ai opposé aucune résistance. Il ne s'agissait de ma part que d'une proposition, qui n'était assortie d'aucune espèce de pression. Et, entre nous, heureusement qu'à cette proposition il n'a pas été donné suite, parce que je me demande bien comment nous bouclerions les fins de mois, aujourd'hui, sans le salaire d'agrégé…

Vendredi 30 janvier, dix heures moins vingt, le soir. Évidemment je ne suis pas Wittgenstein. Mais on lit la vie des grands hommes comme on lisait jadis la vie des saints, afin de se comparer à eux et pour tâcher d'en tirer quelque profit moral. En l'occurrence, il est vrai, je me trouve plus saint que Wittgenstein – mais seulement quant aux relations avec de jeunes amants bien disposés.

C'est peut-être plutôt *plus sain*, qu'il faudrait dire. Cela dit il n'est pas absurde d'évoquer la sainteté à propos de Wittgenstein, car le saint est avec le génie et le fou une des grandes figures archétypales entre lesquelles il a navigué toute sa vie, d'ailleurs très consciemment j'en suis convaincu.

Comme figure du génie il est irréprochable, je présume – encore que je ne sois pas très à même d'en juger.

Comme figure du saint il aurait eu encore quelques progrès à faire, à mon avis, bien qu'il se soit dépouillé volontairement de toute sa fortune, ce qu'à sa place je n'eusse jamais fait, ni ne ferais : mais ma famille et moi avons toujours manqué d'argent, tandis que lui a été élevé parmi les fastes et les privilèges de la plus grosse fortune d'Autriche-Hongrie. Il a presque toujours vécu très modestement, même s'il a été assez familier des palaces, dans sa jeunesse, et s'il est assez régulièrement retourné, à titre d'hôte, dans les divers palais de sa famille.

Apparemment on ne saurait surestimer l'influence sur lui de Tolstoï. Pendant la guerre de 14, au front, il a eu constamment surlui, dans sa vareuse d'uniforme, le petit livre de Tolstoï sur les Évangiles, qu'il recommandait à tout le monde, dans sa correspondance, et dont il a offert plusieurs exemplaires autour de lui.

Il a été assez proche du parti communiste et des idées marxistes, ainsi qu'en témoigne sa tentative d'établissement en Union soviétique, dans les années trente. Lorsqu'il était sous les drapeaux, cependant, et bien qu'il se soit engagé comme simple soldat, il s'entendait assez bien avec les officiers, qu'il a d'ailleurs fini par rejoindre, mais il était horrifié par

la promiscuité avec les hommes de troupe, qui lui paraissaient relever d'une humanité abominable et n'être qu'un ramassis de voyous, de voleurs et de brutes cyniques. Cependant, plus que de sympathies et d'antipathies de classe il peut s'agir de préjugés ou de jugements ethniques, car la plupart des officiers étaient "allemands" (au sens autrichien du terme) tandis que les soldats étaient croates, hongrois, tchèques, slovaques, galiciens et *what do you have.*

De famille juive convertie au catholicisme, il semble qu'il ait eu, vers le tournant des années trente, des sentiments assez antisémites qui troublent beaucoup son biographe. Mais dès avant l'accès d'Hitler au pouvoir il est horrifié par l'attitude des nazis à l'égard des juifs, et par la suite il n'y aura plus trace d'antijudaïsme de sa part. Vers la fin des années quarante, à propos de lectures de la Bible je crois, il déclare que par son approche il est «cent pour cent hébreu». Toutefois il est manifeste qu'en bon lecteur de Tolstoï (et aussi de Dostoïevski) il est fasciné par la figure du Christ et qu'il a lui-même un sentiment très *christique* de l'existence (et de son destin particulier).

Ray Monk insiste beaucoup, plus encore que sur l'admiration pour Tolstoï, sur le culte de jeunesse pour Otto Weininger, que le biographe présente sommairement comme «juif antisémite et homosexuel ennemi du sexe » (sur quoi c'est moi qui présente sommairement la présentation sommaire de Monk). Il semble que ce soit de Weininger que Wittgenstein tienne la conviction, qui ne l'a jamais vraiment quitté, qu'amour et rapports sexuels étaient à peu près incompatibles, et que la passion était d'autant mieux protégée, et même assurée, que les amants étaient plus éloignés l'un de l'autre.

Weininger s'est suicidé. Monk parle d'une formidable "mode" du suicide dans la Vienne du début du XXe siècle. Trois des frères deWittgenstein se sont suicidés, semble-t-il poussés à l'acte par le climat familial plus que par une quelconque *mode*. Le spectre de la folie est d'évidence omniprésent. Quant à l'homosexualité, il est tout à fait clair qu'elle n'est pas vécue sur un mode très joyeux – dès que l'amour se déclare il faut mettre des océans entre l'éventuel partenaire et soi : on part pour la Norvège, pour la guerre, pour n'importe quoi, pour la côte la plus sauvage de l'Irlande, « à onze heures de train de Dublin ».

Samedi 31 janvier, neuf heures et quart. Le site de la Société des lecteurs est plein d'histoires de personnes qui se sont présentées dans des librairies pour demander de mes livres et qui se sont fait très mal accueillir, avec des réflexions telles que : « Nous n'avons pas ce genre de livres ! » ou : « Ce n'est pas un auteur que nous soutenons. » Une acheteuse potentielle a demandé la *Vie du chien Horla*, récemment. Elle s'est entendu répondre d'un air très suspicieux que « non, on ne fait pas ce genre de livres » (non pas le genre « vie d'un chien », le genre « livre de Renaud Camus »). Cependant, en cherchant elle-même, elle en a tout de même trouvé sur les rayons un exemplaire, probablement rescapé de l'épuration. Elle l'a porté au vendeur même qui venait de la décourager. Il a jeté un coup d'œil entre les pages et il a dit :

«Tiens, il essaie de se refaire une virginité... »

Depuis l'"affaire Camus" et même avant, dans certains cas, nombre de libraires se sont montrés au moins aussi acharnés contre moi que les journalistes. Quand on pense que leur métier passe en de certains cercles pour un des remparts de la liberté d'expression, on est effrayé et par la puissance que beaucoup d'entre eux peuvent déployer contre elle, au contraire, et, dans mon cas, par leur effrayante docilité à la rumeur, à la doxa triomphante, au conformisme idéologique ambiant et à ses arrêts.

S'ajoute contre moi, de leur part, à mon odeur de soufre, une vindicte corporatiste. J'ai eu le malheur de déclarer, il y a quelques années, au cours d'une émission sur Arte à propos des rapports des écrivains avec les livres et avec leur propre bibliothèque, que j'aimaissurtout les très grandes librairies, celles où l'on pouvait voir d'un coup d'œil, sur les tables, toute la production d'une saison dans un domaine ou dans un autre, celles où l'on pouvait avoir les livres en main et les feuilleter avant de les acheter, celles surtout où l'on n'était pas obligé de *demander* ceci ou cela, car on ne sait jamais à l'avance si tel ou tel livre va vous plaire, ne serait-ce que physiquement, avant de l'avoir inspecté de près ; et lorsqu'un libraire est allé farfouiller pendant cinq minutes dans ses

réserves afin de chercher pour vous un volume que vous lui avez demandé, vous vous sentez plus ou moins obligé d'acheter ce qu'il vous rapporte, même si l'objet après tout ne vous convient pas – à quoi s'ajoute que, dans les grandes librairies, comme dans les dictionnaires, on trouve souvent ce qu'on ne cherchait pas, et que cette ouverture est ce qu'il y a de plus précieux.

Tout cela se résume en fait à cette vérité simple que je ne suis pas entiché à tout prix et en toute circonstance du *rapport humain* ; que le lien au livre est pour moi, comme pour beaucoup de lecteurs réguliers, je pense, quelque chose de très personnel; et que je ne tiens pas absolument à y mettre qui que ce soit en tiers, sauf pour obtenir tel ou tel renseignement pratique, par exemple – dans quel rayon chercher, quel est l'éditeur –, et bien sûr pour payer. Je ne suis absolument pas de ces gens qui consultent les libraires pour obtenir d'eux des conseils de lecture. Je vais encore aggraver mon cas, mais je dois reconnaître que pareille consultation ne me viendrait pas un seul instant à l'esprit. Sauf situation particulière (« Qu'auriez-vous d'intéressant sur la Corée? »), demander à un libraire ce qu'il pourrait bien vous recommander comme lecture me semble par excellence une idée intellectuellement petite-bourgeoise, et qui jamais ne pourrait germer dans une cervelle véritablement amie des livres et de la littérature.

Bien entendu, à ce beau discours, que d'ailleurs je n'ai pas prononcé jusqu'à son terme, il faudrait apporter des centaines d'exceptions. Je suppose qu'Aux Amis des Livres on devait vous faire de très précieuses suggestions. Et des conseils de libraires, à la vérité, j'en ai reçu d'excellents, dont je leur suis fort reconnaissant. Mais enfin, *de manière générale*, et puisqu'on m'interrogeait sur mes goûts, mes pulsions, mes pratiques librairiennes, j'ai confessé, comme je la ressens, une préférence pour l'anonymat, en la matière, la dépersonnalisation, l'automatisme…

Que n'avais-je pas dit! Ces innocents aveux ont été interprétés comme une apologie forcenée des Fnac – qu'en effet j'aime assez, surtout celle des Halles, mais pas plus que d'autres grandes librairies comme Ombres Blanches ou Compagnie –, et ils m'ont mis à dos la moitié des libraires de France. Cela dit je n'en suis pas à supposer, tout de même, que l'animosité à mon endroit, qui retombe souvent sur les malheureux qui

cherchent mes ouvrages, dans tant de librairies du pays, a son origine principale dans ces trivialités commerciales et professionnelles.

Cette animosité est loin d'être générale, d'ailleurs. J'ai tout de même quelques fidèles, souvent de prestige et de poids. Il m'arrive même d'être un peu embarrassé de constater que mon abondante production ne laisse au pauvre Camus – l'autre – que la portion congrue, sur les rayons. Il va sans dire, néanmoins, que de tels cas sont l'exception.

*

On a donné au titre *La Campagne de France* toutes les significations et interprétations concevables – bataille pour sauver le pays de l'invasion, éloge du retour à la terre, etc. Mais il est assez curieux de constater que personne, à aucun moment, même et surtout au plus fort de l'"affaire Camus", n'a jamais relevé la seule occurrence de ce syntagme, dans le livre lui-même, page 414 :

« *Cinq heures.* Rien à faire : cet été ne veut pas mourir. Il se bat comme un beau diable. Tous les jours on le donne pour vaincu, il perd des batailles, il en gagne d'autres, c'est la Campagne de France (et c'est bien le cas de le dire – j'ai toujours trouvé très drôle que les experts en stratégie militaire n'admirent rien tant, au sein de cet art, que la retraite de Napoléon en 1814, qui n'est qu'une lente approche du désastre, mais formellement admirable). »

Dimanche 1er février, neuf heures et demie du soir. Quatre ans après, l'"affaire Camus" connaît encore quelques soubresauts, d'ailleurs plutôt favorables, de mon point de vue.

Dominique Noguez publie un très joli petit live, très *stylé*, dans lequel il donne au passage, sur quatre ou cinq pages, et sans me nommer tout à fait, une sorte de portrait de moi en vertueuse figure de l'abjection :

«Au lieu qu'en restant "inébranlable jusqu'à la mort, toujours vertueux et *paraissant toujours criminel* ", pariant ainsi sans réserve sur la supériorité absolue de la justice – cette justice dont il incarne la transcendance jusque dans sa chair, quitte à être le plus malheureux des hommes (en quoi il est le frère du Crucifié, plus que Socrate buvant paisiblement la ciguë) –, il est le seul juste accompli. » (Mais là c'est moi qui commets le péché de citation un peu faussée par le retrait de son contexte.)

D'autre part il y a depuis quelques jours une assez discrète "affaire Dantec", entraînée par certaine fréquentation, de la part de Maurice G. Dantec, du site "Bloc identitaire", qui serait d'obédience néo-nazie. Dantec, tout en soulignant ses divergences de vues avec les animateurs de ce site, aurait conversé avec eux assez amicalement et, pis encore, leur aurait envoyé ses vœux, à l'occasion du Nouvel An. C'est du moins ce que je crois avoir compris. Or l'incident est l'occasion, pour Pierre Marcelle, dans *Libération*, de s'étonner du "deux poids deux mesures", entre Dantec et moi :

« Soit deux contemporains écrivains de quantité. En fait de littérature, entre Renaud Camus et Maurice G. Dantec, rien de commun : le premier perçoit le monde au prisme de son style, le second asservit ses écrits à sa perception du monde. J'aime la musique tenue de Camus, le bruit que fait la matrice technoïde des livres de Dantec me fatigue, mais ceci n'est qu'affaire de goût. Pourtant, quatre ans après cette "affaire Camus" (lequel, en son Journal, avait arithmétiquement "compté les juifs" aux ondes de France Culture), Dantec en suscite une autre en se liant politiquement avec les néo-nazis du groupuscule électronique Bloc identitaire (*Libération* du 22 janvier). Là encore, entre les deux affaires, rien de commun : Camus jamais ne put, en écrivant, se concevoir antisémite, quand Dantec, braillant à tous les échos d'Internet, revendique une extrême islamophobie. En ces temps étroits que vit la chose littéraire, la perpétuelle confusion de l'auto et de la fiction, du réel et de l'ego, tient lieu de pauvre ersatz à un défunt désir de "changer la vie".Face à Dantec brandissant l'étendard de sa "chrétienté française" et chargeant furieusement "l'Antéchrist coranique", on s'attendait à voir resurgir les procureurs avides – ceux-là mêmes qui avaient dressé à

Camus ce bûcher monumental où furent consumés l'homme aussi bien que l'œuvre; les mêmes, tiens, qui avaient tressé à Dantec les lauriers de sa gloire technoïdale et intergalactique… Je pense à Sollers Imprecator, à sa maison Gallimard où l'on se déclare "consterné", et à son annexe du *Monde,* où, jeudi dernier, Maurice G. Dantec est discrètement devenu "M. Dantec". Comparé au vacarme médiatique que firent les plumes qui fusillèrent Renaud Camus, le silence qui constate depuis une semaine les délires de Maurice G. Dantec ressortit à un étonnant deux poids deux mesures. On ne s'explique pas cet écart, on ne sait comment l'interpréter. Pourtant, aussi incompréhensible soit-il, il doit bien signifier quelque chose, non ? »

Je découvre au passage le concept d'*écrivain de quantité*...

Il me semble qu'il y avait aussi, ici et là, quelques éléments moins favorables mais, curieusement, je les ai oubliés. C'est dire à quelle sagesse j'atteins…

J'ai lu avec grand plaisir un petit livre envoyé par Sjef Houppermans, *Renaud Camus érographe.* J'avais cru d'abord, d'après le titre, qu'il s'agissait d'un ouvrage sur ma façon de parler du sexe, ou sur le sexe et l'amour dans mes livres, à tel point que j'avais prié Houppermans d'envoyer d'urgence un exemplaire de son ouvrage à Jacqueline Voillat, qui doit prononcer à Genève, ce mois-ci, une conférence sur "L'amour dans l'œuvre de Renaud Camus", justement. Mais en fait l'approche de Houppermans est beaucoup plus large que cela. Certes elle est centrée sur le *désir*, mais le désir dans l'acception la plus vaste, de sorte que ce volume, qui n'est pas très épais, est probablement, à ce jour, l'étude la plus générale qui soit sur mon travail.

Houppermans est un grand spécialiste de Roussel et d'autre part il fut assez proche, je crois, des milieux du "Nouveau Nouveau Roman" et des cercles ricardoliens. Cependant son livre n'est pas exagérément d'esprit scripturaliste et assimilé, et il fait autant de place aux *journaux* qu'aux *Églogues* et aux *topographies* qu'à *L'Inauguration de la salle des Vents* – dont il offre au passage la première et, je crois bien, la seule recension existante.

C’est la troisième pièce d’un triptyque. Les deux autres portent sur *Robbe-Grillet autobiographe* et sur *Claude Ollier cartographe.* Ces deux qualificatifs, surtout le second, m’eussent convenu tout autant qu’*érographe*, ce qui doit établir, je présume, la cohérence du propos critique d’Houppermans.

Je riais, à lire cette élégante plaquette des éditions Rodopi (Amsterdam & New York…) – mais il n’y avait personne pour me voir, heureusement –, en songeant à Montherlant que je voyais jadis, un très lointain *jadis*, dans un petit restaurant de la rue de l’Université que X et moi pratiquions beaucoup, au début des années soixante-dix, et dont j’oublie le nom, dînant seul et lisant des livres sur Montherlant…

Est-ce une coïncidence, il me semble avoir remarqué dernièrement trois ou quatre mentions de Montherlant, dans des écrits récents – et encore ces jours-ci dans le livre de Noguez. Est-ce que Montherlant aurait une chance de remonter des limbes ? Si Paul Morand s’en est à moitié sorti, on ne voit pas pourquoi la même chose ne lui arriverait pas à lui. Je me sentirais un peu moins seul : en voilà un qui détestait la France petite-bourgeoise au moins autant que moi (et pourtant, il n’avait encore rien vu…).

Dans mes lectures du soir je suis passé de la biographie de Wittgenstein à celle de Lévinas, par Simon Malka. Mais elle ne vaut pas grand-chose et ne fait que confirmer mon solide préjugé contre les biographies *françaises.* Je pense que c’est une question d’argent. Les éditeurs français n’ont sans doute pas les moyens d’entretenir un auteur pendant les trois ou quatre ans, voire beaucoup plus, qui sont certainement nécessaires pour accoucher du *James* de Leon Edel, du *Joyce* d’Ellmann, du *Pound* de Carpenter (mon favori), ou même de ce *Wittgenstein* de Monk, sans parler de l’excellent *Balthus* de Nicholas Fox Weber – première exception à laquelle je pense, le *Mahler* d’Henry-Louis de la Grange : mais en fait c’est plutôt une *confirmation*, car la première édition est parue à New York, chez Doubleday. Quand on songe à la masse des frais de déplacement et de séjour qui doivent être nécessaires… Les biographes français s’en tirent en mélangeant les genres, et en fournissant des demi-essais. Mais la plupart du temps on ne se soucie pas outre mesure de ce qu’ils ont à dire *personnellement*, ni de

leurs états d'âme ; et ce quel'on voudrait ce sont des faits, des faits et encore des faits, des dates et encore des dates. Pas moyen.

À cet égard le *Lévinas* de Malka est particulièrement exaspérant. Lévinas et le lecteur sont à peine arrivés à Strasbourg, en 1925 (et encore, on ne sait pas trop comment ni pourquoi), que les voilà déjà à Davos en 1929, pour la fameuse dispute Heidegger-Cassirer (d'ailleurs beaucoup mieux exposée dans le *Heidegger* de Safranski). C'est pour le coup que les sages auraient bien raison – mieux vaudrait mille fois lire Lévinas lui-même.

Mercredi 4 février, neuf heures du soir. Avant-hier lundi il n'y a pas eu de *journal* car Pierre et moi sommes allés à Toulouse avec Mme Lloan, pour y voir l'exposition "Fra Galgario" : au retour nous avons dîné ici tous les trois. Et hier il n'y a pas eu de *journal* non plus car je suis allé à Fleurance voir *Elephant* avec Mme Lloan : après la séance j'ai dîné chez elle.

Comme j'appelle de mes vœux depuis des années une exposition "Ghislandi", ou "Fra Galgario", ce fut pour moi une immense surprise de découvrir à l'automne qu'il s'en préparait une à Toulouse, à deux pas de chez moi, alors que je ne sache pas qu'il s'en soit jamais tenu à Paris, et qu'en Italie même elles sont rarissimes : une à Bergame en 2003-2004 (est-ce la même que celle de Toulouse?), une à Milan en 1995.

Mon grand regret est de n'avoir pas retrouvé à Toulouse un tableau qui m'obsède, que je suis certain d'avoir vu quelque part mais je ne sais plus où (en Italie, certainement), dont je croyais avoir une reproduction en carte postale mais ce n'est pas le cas, et dont une photographie figure dans un des catalogues de ma bibliothèque, mais je n'arrive pas à mettre la main sur elle : c'est le portrait d'un homme en tricorne, un aristocrate d'âge moyen, extrêmement antipathique et dédaigneux, au point qu'on comprend mal comment le peintre a pu lui fournir une image aussi déplaisante de lui-même – mais peut-être n'était-elle pas déplaisante selon les critères de l'époque; et de toute façon Ghislandi n'a guère

accoutumé de flatter ses modèles. Toujours est-il que je suis incapable deme débarrasser du souvenir de ce tableau, du désir de le revoir et de la frustration de ne l'avoir pas revu (parvenir à le localiser serait déjà précieux).

Je crois avoir découvert Ghislandi en même temps qu'un autre grand portraitiste bergamasque, du XVIe siècle celui-ci, Moroni. L'un et l'autre ont une originalité qui m'avait beaucoup frappé. Le premier ou l'un des tout premiers tableaux que j'ai vus de Fra Galgario était sans doute le portrait de *Giovanni Secco Suardo avec un domestique*, qui figure bien, lui, dans l'exposition de Toulouse. Sa place virtuelle dans mon exposition virtuelle des "anachronistes", "Hors du temps", cette toile la doit autant à la bizarrerie du costume du personnage central, qui s'est fait représenter en habit polonais, et surtout à l'étrangeté de son visage par rapport à l'époque (il a les cheveux courts et il n'a pas de perruque), qu'à la technique picturale à proprement parler. Pourtant il n'est pas douteux que celle-ci soit très particulière.

Vittore Ghislandi, dit Fra Galgario, a vécu très longtemps, de 1655 à 1743. Il semble qu'il ait fait une partie de ses études artistiques à Venise et il n'est pas sans évoquer quelquefois, par sa manière, le génie de Piazzetta, autre artiste de première grandeur qui n'est pas en France à sa vraie place, et qui est représenté à l'exposition de Toulouse, où il y a d'autres œuvres que celles de Ghislandi, par un superbe *Jeune Porte-étendard*, venu de Dresde, et beau comme un Manet. Mais il est d'usage d'associer très étroitement notre peintre à l'école bergamasque, et c'est sans aucun doute légitime.

Pierre, par coïncidence, avait vu la semaine dernière à Paris, au musée Jacquemart-André, une exposition Largillière, et il en a rapporté le catalogue. Largillière, né en 1656 et mort en 1746, est presque exactement le contemporain de Ghislandi et comme lui il est surtout connu comme portraitiste. À côté de Largillière, artiste extrêmement brillant, chargé de grandes commandes, œuvrant à Paris, à Versailles et en Angleterre, c'est-à-dire au centre de la vie sociale, économique et culturelle de son temps, Ghislandi fait figure de marginal, de provincial et presque de naïf. Mais tous ces éventuels défauts se retournent très facilement en qualités, et même en supériorités. Ghislandi est infiniment

moins virtuose que Largillière, encore qu'il le soit aussi, dans son domaine et dans son styleparticuliers, si particuliers. Il est plus viril, plus original, plus artiste, plus *peintre* – ce qu'estimant je ne sous-estime pas du tout Largillière, qui ne saurait être réduit au simple statut de portraitiste mondain, dont j'aime beaucoup depuis longtemps *La Belle Strasbourgeoise*, et qui figure dans l'exposition de Toulouse avec deux tableaux, dont l'un au moins est superbe. Mais enfin Ghislandi a dix fois plus de personnalité.

Je vois dans le catalogue, pourtant bien sommaire et pour tout dire assez médiocre, qu'il a donné lieu à des interprétations *marxistes* et qu'on a vu en lui, selon l'expression consacrée, un « critique de la société de son temps ». Ces interprétations sont écartées par le commentateur, sans doute à juste titre. Mais je me souviens avoir dit en plaisantant, dans l'exposition, à Mme Lloan qui fut plusieurs décennies durant membre du parti communiste, qu'elle devait être contente de voir *un peintre de gauche.* Je voulais dire *esthétiquement* de gauche, bien sûr, sans que je sache trop ce que cela peut bien signifier. Je serais bien en peine de le préciser, et pourtant je crois qu'il y a là quelque justesse – un refus de se dorer la pilule, peut-être, tout simplement, et de la dorer pour les autres…

Jeudi 5 février, neuf heures et demie du soir. Peut-être une sorte d'emblème de ce que j'essayais d'exprimer hier soir, à propos de Fra Galgario – qu'esthétiquement il était un "artiste de gauche" – est-il offert par sa façon de traiter les perruques des hommes. Sans doute certaines données nous échappent-elles, évidemment. De même qu'une mode populaire actuelle requiert les adolescentes de laisser paraître au-dessus de leur pantalon les cordons qui tiennent leur « string » (et qui indiquent qu'elles en portent un), peut-être une mode bergamasque des années 1730 exigeait-elle qu'on montrât un peu du crâne, sous la perruque. Je n'ai jamais vu cela chez aucun autre peintre. Le crâne rasé, ou presque rasé, revêt chez Ghislandi une importance extrême. Quelquefois les personnages masculins n'ont pas de perruque du tout, comme Giovanni

Secco Suardo, comme le *Gentilhomme en costume oriental*, comme le docteur Bernardi ou Ghislandi lui-même dans son autoportrait. Plus souvent ils portent les énormes perruques du premier tiers du XVIIIe siècle;mais ils les portent très en arrière, un peu « trop » en arrière, de sorte qu'on voit leur crâne rasé ou leurs cheveux coupés très courts, sous la perruque, en avant d'elle : c'est le cas du *Gentilhomme de la maison Finardi*, c'est le cas du *Gentilhomme à la veste rouge*, c'est le cas surtout du jeune comte Tassi.

Cet exemple-ci est le plus frappant parce que ce tableau a tous les caractères, à ce détail près, du grand portrait d'apparat. Le comte Tassi est jeune et beau, il est vêtu somptueusement, son habit est orné d'une passementerie blanche éblouissante. Il porte une énorme perruque blanche; mais cette perruque est placée si haut, et si en arrière sur le crâne, qu'on voit très bien, en sommet du front, la ligne de cheveux bruns, coupés très courts. Cette bizarrerie est-elle une affectation de dandy avant la lettre? Ou bien est-elle un signe disposé par le peintre pour désigner emphatiquement la perruque comme *perruque*, et tout ce somptueux costume, par contagion, comme *défroque*, vain appareil, pure apparence sociale impuissante à faire oublier le *crâne*, c'est-à-dire la vanité de tout? Inutile sans doute d'aller chercher en un douteux *prémarxisme* les éléments d'une quelconque "critique sociale". "Critique sociale" il y a bien, peut-être, mais il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'elle fût toute chrétienne, et d'abord spirituelle. Fra Galgario est un moine, après tout. Galgario est le nom de son couvent.

Une de ses plus grandes réussites est justement le portrait du jeune carme Giovan Battista Pecorari degli Ambiveri (une œuvre de vieillesse : 1738). Là s'observe au plus haut degré le caractère d'intensité de l'expression, si notable chez Ghislandi, maître des regards fiévreux. Tout juste pourrait-on reprocher peut-être une un peu trop étroite conformité aux grands modèles hispano-napolitains, zurbarano-ribéresques, du début du siècle précédent. Le tableau n'est pas un des plus *caractéristiques* de Fra Galgario. Mais c'est un des plus beaux.

La palme est difficile à décerner. Le *Gentilhomme à la veste rouge* a l'air un peu trop bête pour être choisi, la signora *Bertrama Daina de' Valsecchi* a l'air un peu trop poule. Restent le *Comte Tassi*, l'autodidacte

Francesco Maria Bruntino, qui a les honneurs de la couverture du catalogue et du carton d'invitation (la reproduction du tableau étant alors absurdement gâchée par un affreux rectangle orangé, enhaut à droite, censé peut-être figurer quelque "logo" du musée), ou bien *Isabella Camozzi de' Gherardi,* à propos de laquelle le catalogue déclare, à juste titre :

«Nous sommes bien là en présence d'un des grands portraits européens. »

Il dit aussi :

« L'expression est un condensé de frustration, d'aigreur, de morgue et de maintien. Toutefois, les grands yeux écarquillés brillent d'une vie inextinguible. Rarement un portraitiste n'a [*sic*] exprimé avec une telle économie de moyens le poids d'une existence, l'histoire d'une classe sociale et la force de la dignité humaine. »

Tout cela est très juste, même s'il faudrait sans doute dire un mot, aussi, de la maladie : cette fois la *fièvre*, cette fameuse *fièvre* ghislandienne, n'est pas seulement une ardeur à vivre, à voir et à se montrer, comme chez le jeune comte Tassi – elle est aussi quelque chose qui consume et qui décharne.

Il est regrettable que le tableau ait été coupé vers le bas, nous privant sans doute d'une très belle main. Beaucoup de noirs, un peu de blancs, le triangle d'or d'une ganserie étroite et riche, cette chair veuve et ce regard qui proteste, et qui défie : on est plus près du Greco, un Greco sécularisé par Philippe de Champaigne, que de Largillière.

Vendredi 6 février, neuf heures du soir. Mardi soir j'ai vu *Elephant*, de Gus Van Sant, à Fleurance, avec Mme Lloan. Il en allait pour moi de Gus Van Sant un peu comme de Ghislandi, toutes proportions gardées : c'est un artiste pour lequel j'ai une haute considération, en raison de nos bonnes relations passées, construites en l'occurrence sur une seule œuvre, ce *My Own Private Idaho*, qui est un de mes films préférés. C'est à cause

de *My Own Private Idaho* que je voulais voir *Elephant*, qui en soi ne m'eût probablement pas attiré.

Le sujet, ou le prétexte, c'est ce massacre qui a eu lieu dans un lycée de l'Oklahoma, si je ne me trompe, à Columbine; et qui a déjàfait l'objet d'un film documentaire de Michael Moore : des adolescents ont tiré sur leurs camarades, et en ont tué un grand nombre.

Je ne peux pas dire qu'*Elephant* m'ait *déçu* – comme on dit quand on est déçu. C'est un film auquel il n'y a rien à reprocher. En le voyant on a constamment l'impression de regarder l'œuvre d'un très bon cinéaste, peut-être même d'un *grand* cinéaste. Rien n'est bête, tout cela est parfaitement *tenu*, du début à la fin il n'y a aucune faiblesse. L'ennui est qu'on a l'impression que toute cette belle qualité, toute cette intelligence, tout ce défaut de bêtise, plutôt, ne servent à rien. Ces vertus mises bout à bout ne font pas un grand film. On ne s'ennuie pas, parce que le metteur en scène a l'art de filmer les corps, les peaux, les mouvements. On ne s'ennuie pas sur le moment – c'est le souvenir qui s'ennuie (si j'en puis juger avec trois jours de recul).

Autant *My Own Private Idaho* était agité et baroque, *shakespearien* bien sûr, riche de thèmes mêlés et de situations imbriquées, autant ce film sur un massacre, cet *Elephant*, est lent, long, vide et amoureux du vide. C'est très délibéré, évidemment : pas d'explications, pas d'invitations sérieuses à la haine, au mépris, à l'amour ou à la peur, pas d'implication possible pour le spectateur. Sur le papier tout cela est bien joli, mais le prix à payer est trop élevé. On a l'impression d'une tentative réussie pour être intelligent – si réussie qu'elle n'est rien d'autre, qu'elle n'a pas de consistance, pas d'épaisseur, presque rien à offrir à la mémoire et à l'admiration.

*

Un autre film très shakespearien, comme *My Own Private Idaho*, c'est *Léo jouant "Dans la compagnie des hommes"*, d'Arnaud Desplechin, en partie d'après Edward Bond, que j'ai vu à la télévision la semaine dernière. Il y est beaucoup question d'*Hamlet*, mais l'on pense presque

autant à *Henry IV*, comme chez Van Sant. Sami Bouajila y est excellent, Jean-Paul Roussillon aussi, mais le traître, dont j'oublie le nom, est exaspérant, beaucoup trop *traître*. Surtout je me demandais tout du long si je ne devenais pas sourd. On comprend une phrase sur quatre. Pour un cinéma (et un théâtre) aussi verbeux, c'est fâcheux. Je me suis lassé.

Je l'ai un peu regretté le lendemain car le film, qui sortait dans les salles juste après sa diffusion sur Arte, faisait l'objet dans *Le Monde* d'un article dithyrambique, qui donnait rétrospectivement l'envie de l'avoir mieux regardé, et mieux écouté. Tout ce que je puis en dire est que laissé à lui-même, sur un petit écran, il ne m'a retenu qu'épisodiquement.

*

Comme Flatters est fou d'un jeune acteur qui s'appelle Nicolas Duvauchelle, et que moi j'aime beaucoup le metteur en scène Érick Zonca, depuis *La Vie rêvée des anges*, j'ai regardé aussi, mais il doit bien y avoir de cela quinze jours ou trois semaines, un téléfilm de Zonca dont j'oublie le titre, avec Nicolas Duvauchelle dans le rôle principal. M'a surtout frappé un acteur qui joue un rôle très secondaire, et presque muet, celui du frère aîné, encore plus brutal, du chef de la bande de petits voyous à laquelle s'intègre le marmiton Duvauchelle. Cet homme a un visage étonnamment stylisé, comme celui d'une statue de Bourdelle ou de Despiau. Il ressemble un peu à mon ami Denis Smadja vers 1985, mais dans une version très augmentée. Il est difficile de lui donner des rôles de tendres (contrairement à Denis Smadja). Dans le film de Zonca il se fait faire une pipe par l'apprenti malfrat Duvauchelle, sous la menace d'un revolver. Et quelques jours plus tard, en zappant, je l'ai retrouvé en tueur yougoslave, je crois, dans un film extraordinairement violent et grand-guignolesque, mais sexy, d'Éric Rochant. L'action se situe dans les solitudes du Larzac, il me semble – dans l'Aveyron, en tout cas – et prodigue des vues intéressantes sur Samuel Le Bihan allongé nu sur une table de tortures. Je n'aime pas du tout les tortures elles-mêmes, mais si l'on en fait abstraction (rien ne se laisse prendre très au sérieux, dans ce film-là), on doit reconnaître que l'épisode a du bon. Quant à mon ami

Despiau, il échoue à violer une jeune captive, qui en pince plutôt pour Le Bihan. Je ne lui en veux pas du tout.

*

Le goût de Flatters pour Nicolas Duvauchelle, c'est surtout sentimental. Il raconte que Duvauchelle, invité à une émission de télévision vaguement prétentieuse (à cette échelle) en compagnie d'unejeune actrice un peu mieux dégrossie que lui-même, avec laquelle il avait tourné, la laissait répondre la première à toutes les questions sur leur film préféré, leur cinéaste favori ou le dernier livre qu'ils avaient lu ; et quand venait son tour il se contentait de dire :

« Pareil. »

Ce *Pareil* viril et minimal a totalement tapé dans l'oreille de Flatters, et il ne se lasse pas de l'imiter. À toute opinion qu'on émet devant lui il réplique : *Pareil*, sur différents tons. Cependant, pour des émotions mieux au-dessous de la ceinture, à Duvauchelle il préfère un acteur du cinéma porno, qui selon lui est une merveille de la nature, sexuellement, *la bête* to end all *bêtes*.

D'autre part je lui parle beaucoup de Wittgenstein, ces temps-ci. Il s'est décidé à le lire. Je lui demande où il en est de ce projet. Il me dit qu'il manque d'argent, qu'il est bien sorti pour acheter le *Tractatus*, mais qu'il est rentré avec *Petites Chattes de l'Est* :

« Tu comprends, c'était l'un ou l'autre... »

Il paraît d'ailleurs que *Petites Chattes de l'Est*, où brille l'objet de son idolâtrie, est une espèce de film culte, dans sa catégorie. Flatters l'a demandé assez timidement, dans le magasin, mais cette requête lui a valu la considération des autres clients, et surtout celle du marchand, qu'il décrit (ce qui ne nous rajeunit pas) comme *le Claude-Jean Philippe du cinéma porno* :

« Ah, je vois que monsieur est un connaisseur... », avait-il l'air de dire.

Samedi 7 février, neuf heures du soir. Dans *Le Monde* daté d'hier on peut lire, au milieu d'un article de Jean Birnbaum sur le livre de Didier Eribon, *Hérésies. Essais sur la théorie de la sexualité*, qui vient de paraître chez Fayard :

« Dans un fort développement consacré à ce qu'il appelle "*le phénomène de l'abjecteur abjecté*", Eribon revient sur les "*ratiocinations racistes*" de Renaud Camus, auteur de *La Campagne de France* (Fayard, 2000). Qualifiant l'écrivain de "*petit-bourgeois qui joue àl'aristocrate*", il note qu'il serait nécessaire d'"*étudier la mythomanie sociale chez les gays, qui est, assurément, l'un des facteurs explicatifs importants de leur inclination vers la droite et l'extrême droite*".

«Face à cette "*tradition de l'homosexuel de droite, voire d'extrême droite*", il s'interroge sur les "*mécanismes psychologiques*" de l'antisémitisme gay : est-ce une "*surenchère dans l'adhésion à un ordre"* dont l'homosexuel se trouve lui-même exclu? Peut-être. »

*

La publication du *journal* de l'année 2000, *K. 310*, chez P.O.L et non pas chez Fayard, d'une part, puis la décision de Fayard de ne pas publier en novembre dernier le *journal* de l'année 2001, mais seulement maintenant, en février (en fait ce sera plutôt mars, car je n'ai toujours pas reçu les épreuves), ont beaucoup désorganisé mes finances, qui Dieu sait n'avaient pas besoin de cela. De la P.O.L je n'ai pas touché un sou pour *K. 310*, qui tombait dans mon contrat général avec cette maison, celui qui m'assure les mensualités qu'elle me verse, et que ce livre n'a nullement affecté. Certes, Claude Durand, pour m'arranger, a accepté de me verser la moitié de ce que Fayard m'aurait payé pour le livre, mais en l'affectant sur le *journal* 2001, tandis que les mensualités que je touche de Fayard à présent, et jusqu'en juin prochain, sont relatives celles-là au *journal*

2002, que je n'ai pas commencé de revoir. Bref tout est décalé. Et la somme que je touche habituellement, à chaque nouveau contrat, en plus des mensualités, du fait qu'un volume du *journal* paraît habituellement tous les huit mois et non pas tous les douze mois (ce qui m'assure quatre mensualités d'un coup, moment essentiel de remise en ordre de mes affaires, chaque fois), ne m'a pas été versée en novembre, ne le sera pas ce mois-ci et ne le sera toujours pas en juin prochain, si tant est que je vende alors le *journal* 2003, qui ne devrait paraître qu'un an plus tard (à vrai dire je ne comprends pas très bien comment les mensualités que je touche à présent peuvent être celles du *journal* 2002 et pas du *journal* 2001 – pourtant on me l'a expliqué en grand détail l'autre jour : j'ai dû toucher l'an dernier des sommes que j'ai oubliées…).

Le résultat est que je n'ai pas payé les grosses factures qui se présentent régulièrement en fin d'année, tous les ans. La plussérieuse est celle des assurances, les assurances combinées de la maison et de la voiture. Le mois dernier j'ai obtenu de l'assureur qu'il accepte d'attendre son règlement jusqu'à la fin du mois de février; mais je me suis engagé à lui verser alors deux mille euros, et je ne saurais y faillir. Où les trouver?

Pour ne pas mourir de froid j'ai dû faire un chèque de mille euros à mes grands amis de Totalgaz. Ce chèque n'a pas encore été touché, et pourtant mon compte bancaire se trouve déjà à la limite du découvert autorisé, trois mille euros. Pour comble de malheur le compte n'est pas "repassé positif " ce mois-ci, même pour un ou deux jours comme d'habitude, parce que la P.O.L a effectué en retard son virement coutumier, ce qui arrive quelquefois et constitue chaque fois une catastrophe. Totalgaz, ayant reçu son chèque, a effectué une livraison avant-hier. Au moins la cuve est-elle pleine, donc. Mais comme elle était presque vide une nouvelle facture d'au moins quinze cents euros va me tomber dessus d'un jour à l'autre.

Il m'arrive de considérer la situation en l'inversant et en me projetant dans l'avenir, et alors de parvenir à l'envisager sous un jour un peu meilleur. Je me dis que si j'arrive à tenir encore dix-huit mois je devrais aller un peu moins mal, financièrement. Mais je suis comme un qui devrait subir une importante intervention chirurgicale et qui, pour se rassurer, se plairait à imaginer sa vie après qu'il l'aura surmontée.

L'intervention chirurgicale est double, en l'occurrence, ou *triple* selon les façons de compter. Il ne reste plus qu'une seule tranche de travaux à faire au toit : vingt mille euros, dont la moitié devrait être remboursée par les Monuments historiques; ensuite je serai tranquille de ce côté-là. D'autre part il ne reste plus que deux remboursements de cinquante mille francs (sept mille cinq cents euros chacun?) à faire à la B.N.P. pour me libérer de ce qui me revient personnellement des dettes de *Pli selon Pli.* Une fois cet effort surhumain accompli je n'aurais plus de *grosses* dettes, ni de gros travaux à faire absolument. Mais comment m'assurer vingt-cinq mille euros ?

De ce côté-là j'ai bien un plan, mais je ne suis pas sûr qu'il vaille grand-chose. J'ai l'intention d'écrire d'un jour à l'autre à Claude Durand pour lui faire deux propositions – ou plutôt une sollicitation et une proposition.

Il a signé avec moi, au nom de Fayard, un contrat pour le *Journal de* Travers (1976-1977), que Pierre est en train de taper. J'ai touché la moitié de la somme prévue à la signature du contrat. L'autre doit m'être versée à la remise du manuscrit, comme d'habitude. Je vais demander à Durand s'il accepterait de me payer cet argent-là à la remise d'un manuscrit *complet*, certes, mais *brut*, non revu par moi, et exactement conforme, donc, à ce que j'ai écrit il y a bientôt trente ans. Un tel état du texte pourrait être obtenu assez rapidement, en donnant un sérieux coup de collier. Il y a trente-cinq cahiers, Pierre en a déjà tapé huit. Si Claude Durand apportait son agrément à ce plan je pourrais me mettre moi-même à ceux de la deuxième moitié du lot, qui concernent l'automne et l'hiver, c'est-à-dire précisément les saisons que j'ai besoin d'explorer pour les nouveaux volumes des *Églogues*, *Travers III* et *Travers IV.*

Quant à la proposition, elle porterait sur une *Anthologie de l'amour des hommes*, un vieux mien projet. Là aussi, Pierre pourrait m'aider – il est d'accord. Paul serait furieux, mais mon contrat global avec lui, qui mentionne tous les genres littéraires pour lesquels je m'engage à lui donner ma production, ce qui ne laisse expressément de côté que le genre *journal*, ne dit pas un mot des *anthologies.* Or, une *anthologie achrienne*, il doit y avoir un public pour cela (Pierre au moins en est convaincu…).

Si j'ai quelque doute quant au succès de ces propositions auprès de Claude Durand, cependant, c'est que ma faveur auprès de lui me semble sujette à caution. Ses annotations en marge de la "copie" de *Sommeil de personne* (l'état du texte qui précède les épreuves) ne m'ont pas paru témoigner une très bonne humeur à mon endroit. Et d'autre part, d'un point de vue plus strictement économique, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que le chef d'entreprise, en lui, commence à s'alarmer sérieusement de mon coût par rapport aux infimissimes rentrées que je puis commander. Ainsi j'ai touché près de quarante mille euros pour *L'Inauguration de la salle des Vents*, dont je ne suis pas sûr qu'il se soit vendu cent exemplaires. En même temps je ne me sens qu'*à moitié* coupable, car il pourrait bien s'agir du plus "achevé" de mes romans : au moins n'ai-je pas fourni, contre l'argent qu'on me donnait, un petit produit bâclé à la va-vite, mais un livre qui, si à mon "œuvre" on accorde un jour un peu d'importance, y figurera comme une pièce essentielle. Il n'en reste pas moins quecette expérience-là, commercialement, ne constitue pas un encouragement pour de nouveaux essais.

D'un autre côté Jean-Paul me dit qu'il a reçu une lettre charmante de Claude Durand, en remerciement du catalogue de Riom, qu'il lui a envoyé. Nous avons choisi de voir là un signe que notre crédit commun n'était pas tout à fait épuisé. C'est même ce qui m'a décidé, ainsi que les encouragements de Flatters, à écrire la lettre que je projette de rédiger demain ou après-demain. De toute façon je ne peux pas ne *rien* faire…

*

J'ai passé janvier à rédiger un trentième "éditorial" pour l'Innocence, long de quarante mille signes (*Racisme, antiracisme, offuscation*) ; et surtout à mettre au point la version longue de ma conférence de novembre dernier à la Sorbonne, *Syntaxe, ou l'Autre dans la langue.* Le texte original (qui doit être publié avec les actes du colloque) avait vingt-deux mille signes. Je l'ai plus que doublé, j'ai dépassé aujourd'hui les cinquante mille signes, sans finir tout à fait. Comme les épreuves du *journal 2001, Sommeil de personne*, ne devraient m'arriver que mardi

prochain, je compte m'assurer d'ici là un premier état complet de la version "longue", celle qui est destinée à la publication séparée en volume. Je reviendrai à elle aussitôt que j'en aurai fini avec les épreuves de *Sommeil de personne*, dans une semaine. La version définitive devrait être prête à la fin du mois. J'espère seulement n'avoir pas trop encombré de citations et de références le texte assez fluide de la première version. La deuxième tient compte d'objections qui m'ont été faites (par Gilles Siouffi, par Jacques Dewitte), elle envisage diverses hypothèses contradictoires. Fasse le ciel que je n'aie pas trop chargé la barque en accédant au vœu otchakovskien d'un texte plus long, pour l'édition d'un livre.

À la P.O.L on travaille à l'index des volumes déjà parus des *Églogues*, ce qui me réjouit infiniment. Ce devrait être un instrument merveilleux pour circuler à l'intérieur de la masse constituée par *Passage*, *Échange* et les deux premiers *Travers.* Dès que j'en disposerai, *Sommeil de personne* tout à fait prêt et *Syntaxe* expédié, je pourrai me mettre à *Travers III* (avec mes ombreux coauteurs).

De ce côté-là les choses ne vont donc pas trop mal. D'ailleurs il y a beaucoup de côtés où les choses vont même plutôt bien. Il fait un temps magnifique, on nous a livré du gaz, ma vie domestique et sentimentale est toujours aussi sereine, ma santé me laisse assez tranquille. Ah ! si seulement je n'étais pas harcelé par ces soucis d'argent, qui me réveillent au milieu de la nuit et « me refusent les sourires radieux», comme écrivait à Barthes le Marocain Jilali…

Dimanche 8 février, dix heures moins le quart, le soir. Le livre de Salomon Malka sur Lévinas n'est pas si mauvais que j'ai dit. Après tout il ne se donne pas tout à fait pour une biographie (*Emmanuel Lévinas, la vie et la trace*). On finit par apprendre un certain nombre de choses, malgré tout. Les deux tiers de la matière semblent constitués par la transcription souvent presque littérale de conversations avec des témoins, proches, disciples, amis du philosophe.

Ce qui frappe c'est l'importance énorme des activités "communautaires", dans cette vie ; mais aussi parmi les juifs de France, et spécialement les intellectuels. Il n'est question à chaque page que de conférences, colloques, congrès, bureau permanent des intellectuels juifs de France, "lectures de Rachi", leçons talmudiques, réunions à la synagogue, et bien sûr à l'École normale israélite orientale, que Lévinas a dirigée pendant des lustres. On a souvent l'impression de sortes de super Rotarys ou Lions Clubs de l'esprit. En effet toutes ces réunions et occasions de réunions ne sont pas religieuses ou confessionnelles, loin de là. Alors quoi? La plupart des adjectifs qui se présentent me feraient sérieusement taper sur les doigts, encore une fois… « Communautaires »?

Je me souviens bien du tombereau d'insultes que m'a valu l'aveu du fantasme qui me vient parfois d'une association des "Vieux-Français", des Français au sens ancien, au sens "cratylien", du terme; et de tout ce qu'a pu m'attirer d'invectives la remarque que pour ma part je me sentais français, *aussi*, comme les juifs se sentent juifs et comme les arabes se sentent arabes, et les Japonais japonais : c'est-à-dire d'une façon qui n'a rien à voir avec les simples assurances d'un passeport ou d'une carte d'identité. J'ai du mal à comprendre, je l'ai reconnu, que le droit d'être ce que l'on est à titre héréditaire,ancestral, atavique, soit refusé aux seuls Français d'ascendance française alors qu'il est si naturellement reconnu à tous leurs concitoyens. Mais on ne s'est pas privé de me promettre de m'expliquer, à la manière forte.

Et bien sûr je range parmi les belles ironies de l'histoire, un peu amères, que cette façon ancienne d'être français – nullement incompatible avec la judéité, au demeurant, mais récusée de toute part avec violence (sauf au profond du peuple silencieux, peut-être) – ne survive nulle part si exactement qu'en la manière juive d'être juif, et dans la manière juive d'être israélien. On devrait pouvoir se comprendre, au moins… Et d'ailleurs il y a quelques exemples, et même de plus en plus nombreux.

Mardi 10 février, neuf heures vingt, le soir. Je connais (en fait je ne l'ai rencontré qu'une fois) un jeune homme assez sympathique, mais néanmoins exaspérant. Il écrit pour un magazine, ou une revue. Il est si naturellement mufle que c'en est une merveille. À moins que ce ne soit l'époque qui produise "naturellement" des jeunes gens de ce type?

Lors de notre unique entrevue il m'avait assuré être un ardent lecteur de mes livres, et de fait il intervient assez souvent sur le site de la Société des lecteurs, et aussi sur celui de l'In-nocence. Sa "copine" aussi me lit beaucoup, paraît-il :

« Oui », avait-il précisé, et c'est là que nos relations avaient mal commencé, « oui, ça va vous étonner : j'aime beaucoup vos livres et pourtant je suis hétéro... ».

Aujourd'hui voilà qu'il me téléphone pour m'apprendre que le moment est venu de faire l'entretien qu'il m'avait proposé et que, me dit-il, j'avais accepté – je n'ai pas le moindre souvenir de pareille acceptation mais je me dis que, si je me suis engagé, il me faut tenir ma parole.

«J'espère que ce n'est pas trop pressé », dis-je. En effet j'ai reçu ce matin les épreuves de *Sommeil de personne.*

« Je peux vous envoyer tout de suite mes questions. Il faudrait que j'aie vos réponses demain soir. »

Je l'assure que c'est tout à fait impossible. Il en semble contrarié et surpris. Je lui dis qu'une autre fois, peut-être… Sur quoi cette jolie perle de muflerie :

« Ben oui, vous pouvez toujours répondre à mes questions, pour une autre fois. Mais je suis pas absolument sûr que mon rédacteur en chef acceptera de publier. Tandis que là, si vous m'aviez répondu pour demain, *c'était sûr*... »

En somme on me trouvait assez bon pour boucher un trou…

Il arrive assez souvent que des personnes de bonne volonté m'informent qu'elles pourraient peut-être *obtenir* qu'on «fasse un papier sur moi » ici ou là, qu'on publie un entretien avec moi, voire qu'on

accepte un texte de moi. Je n'encourage pas du tout leurs efforts, et en général, même, j'essaie de les en détourner. C'est que je vis dans la convention ancienne qu'un entretien, par exemple, que j'"accorderais", comme on dit, à tel ou tel journal ou magazine, ce serait une faveur de ma part, et que l'obligé, en l'occurrence, ce serait l'autre partie. Bien entendu il s'agit là d'une fiction totale. Mais je m'y tiens obstinément. L'idée qu'on me ferait une grâce en publiant de ma prose me met hors de moi.

(Le jeune homme avait l'air de trouver tout naturel que je réponde à toutes ses questions sans aucune certitude de voir mes réponses publiées – *on pouvait toujours essayer…*)

*

G., l'écrivain, a proposé à Flatters de faire un livre avec lui. Il ne s'agirait pas d'accompagner des textes de lui, mais les *Illuminations* de Rimbaud. G. ne produirait qu'une étude préliminaire, que d'ailleurs il a déjà écrite.

Pour l'éditeur, il a une idée très précise. Il s'agit d'un homme dont on parle beaucoup depuis quelques années, et que la rumeur dépeint surtout comme ayant beaucoup d'argent, voire «des moyens illimités ». G. assure à Flatters que ce T. est très enthousiaste quand au projet.

Rendez-vous est pris à l'atelier. Quelques minutes avant l'heure convenue, Flatters reçoit un coup de téléphone de l'éditeur, qui luidemande de se nommer : en effet il a bien noté dans son carnet l'heure du rendez-vous, et l'adresse, mais tout cela a été fait trop vite, il ne sait pas qui il vient voir…

Mauvais début, pense Flatters, à qui G. avait dit que T. avait manifesté beaucoup d'intérêt à l'idée de venir le voir.

La visite ne se passe pourtant pas trop mal, au commencement. T. inspecte l'atelier et dit grand bien des œuvres. « Aucun regard», dit néanmoins Flatters, qui pourrait bien avoir hérité cette expression de X, à travers moi.

Puis on en vient à parler du livre envisagé avec G., qui bien sûr est là aussi. T. est surpris que Flatters n'ait pas un avant-projet ou même un projet à lui montrer :

« Là, comme ça, je ne peux rien vous dire, dit-il. Dès que vous aurez quelque chose montrez-le-moi. Je prendrai une décision à ce moment-là. »

Flatters est tellement furieux qu'il doit se dominer à grand mal pour ne pas mettre tout le monde à la porte. Le plus surprenant est que G., le lendemain, trouve que l'entrevue s'est *plutôt bien passée*, et juge que le projet a *d'assez bonnes chances d'aboutir*. Lui, qui a nos âges, et qui n'est pas un inconnu, trouve parfaitement normal qu'un éditeur demande à des artistes quinquagénaires, écrivains ou peintres, qui ont publié trente livres ou fait des dizaines d'expositions, de lui présenter un projet très détaillé avant de se dire intéressé ou non par la publication d'un livre illustré. Il n'a pas l'air de comprendre du tout que Flatters soit hors de lui et ne veuille plus entendre parler de cette affaire. Il l'exhorte à être un peu patient…

Et nous de comprendre que G. a absolument besoin de ce contrat, qu'il est disposé à avaler toute sorte de couleuvres pour l'obtenir, et qu'à force d'en avoir avalé de toute espèce il ne les sent même plus passer.

Dimanche 15 février, dix heures dix, le soir. J'ai dû délaisser ce *journal* plusieurs jours durant afin de m'occuper des épreuves de *Sommeil de personne* (cinq cent soixante pages !), puis de la révision etdu renforcement de l'index, qui de toute façon ne sera jamais complet – il y a des personnages très contemporains dont il est impossible de connaître la date de naissance; pas tout à fait *impossible*, sans doute, mais il y faudrait chaque fois une demi-journée, on se dit que le jeu n'en vaut pas la chandelle…

Je me suis également consacré, aujourd'hui, à l'installation sur mon site personnel, dans l'interminable rubrique "Affaire Camus : documents", de plusieurs articles parus à la fin de l'année 2000 dans la

revue américaine *Politics and Culture*, An International Review of Books, publiée par le département d'anglais du Connecticut College, à New London. C'est Luc Charcellay qui les a découverts et me les a signalés. L'un est de Charles Porter, cet ancien professeur à Yale qui là-bas fut l'un des deux organisateurs, avec Jan Baetens, du colloque autour de mes travaux, en 2000. Un autre est de Lawrence Schehr, qui fut le plus virulent de mes opposants, durant ce même colloque. Son texte m'est bien sûr très hostile. Les trois autres, sans me "soutenir" à proprement parler, me sont plutôt favorables, ou du moins présentent en ma faveur quelques arguments parfois précieux.

Cette après-midi nous avons eu la visite de Jimmy Rodriguez et de son amie Chloé Wegmann. Jimmy nous apportait son nouveau livre… *Chloé Wegmann*, qui paraît ces jours-ci aux éditions Bénévent. Le livre est signé Mathieu François du Bertrand. Voilà une situation "paratextuelle" inédite, je crois. L'héroïne d'une œuvre littéraire y porte son vrai nom, qui donne même son titre au volume. En revanche le nom de l'auteur relève de la fiction. Ceci est moins singulier que cela, mais la combinaison, à ma connaissance, n'a guère de précédent.

Sur la couverture on voit un photomontage où se fondent le visage de Chloé Wegmann et la silhouette du château de Plieux.

J'ai emmené ces jeunes gens voir "mon" bois, pendant que Pierre attendait de pied ferme des visiteurs qui s'étaient annoncés et ne sont pas venus. Dans le bois je ne m'occupe plus de tracer de nouvelles allées mais de percer des esplanades, des places, de vastes clairières là où n'étaient jusqu'à présent que d'énormes buissons de ronces. Il y a bientôt cinq mois que je passe là-bas deux ou trois heures par jour, et cette Amazonie de poche est devenue un Pré Catelan.

Lundi 16 février, neuf heures et quart, le soir. Dans *Sommeil de personne* que je parcourais encore une fois ces jours-ci, j'ai retrouvé l'anecdote rapportée par Boulez selon laquelle Paul Sacher, grand bourgeois de Bâle et richissime mécène, confessait avoir eu quelque difficulté, du fait de la piètre apparence de Webern, à se convaincre du génie du compositeur viennois, dont Boulez lui-même, bien entendu, se portait garant auprès de lui :

« Il avait l'air d'un professeur, d'un *tout petit professeur...* », répétait Sacher.

Je sombrerais facilement dans des préjugés du même type à propos de Lévinas. De la biographie de Salomon Malka, et particulièrement des chapitres relatifs au long séjour de Lévinas à la tête de l'E.N.I.O., l'École normale israélite orientale, à Auteuil, avec toute la famille logée sur place et surveillant les entrées et sorties des pensionnaires, se dégage une vague odeur de soupe aux choux dans l'escalier, un peu balzacienne, qu'on a du mal, certainement à tort, très à tort, à associer avec une haute et grande pensée. Le jour du shabbat des internes choisis sont invités à partager le repas familial, et tout le monde appelle le directeur "monsieur Lévinas". Lui-même appelle Finkielkraut "monsieur Finkielkraut", quand il dialogue avec lui sur les ondes d'une radio juive. Il y a aussi quelque chose du « tout petit professeur » évoqué par Sacher à propos de Webern, ou peut-être plutôt de l'étudiant endimanché, dans le jeune Lévinas tel qu'il pose à Davos, en 1929, avec une canne et arborant un costume mal coupé, entre Eugen Fink, alors assistant de Husserl, serré, lui, dans des vêtements trop visiblement fastueux, au contraire, et le futur professeur Ludwig Bulnow, qui a opté pour sa part pour un habillement résolument montagnard, dans la grande tradition des intellectuels germaniques tartarinant sur les Alpes. Je dois confesser que j'éprouve peu d'attirance, et même un certain éloignement, pour le visage d'un Lévinas encore antérieur, celui, grassouillet déjà, l'air astucieux, qui pose au côté de Blanchot à Strasbourg, où ils sont tous les deux étudiants, et très amis l'un de l'autre, environ l'an 1925. Le chantre du visage ne m'attire pas par le sien – contrairement par exemple à son maître et ami Jean Wahl, dont le même ouvrage de Malka donne une photographie merveilleuse, où se lisent *directement* l'intelligence et la bonté, sous la chevelure tumultueuse de vieux liondécoiffé. Mais mon grand favori quant à l'apparence pure, en matière de philosophie française, a toujours été Bergson.

Le style littéraire et philosophique de Lévinas, lui, n'a rien du « tout petit professeur », heureusement (non plus que la musique de Webern, certes!). Toutefois, dans cette direction-là aussi, je rencontre un obstacle superficiel mais agaçant, c'est celui de la ponctuation. Je possède deux

éditions de *Totalité et Infini*, toutes les deux au Livre de poche, hélas, car l'édition originale de Martinus Nijhoff, à ma connaissance, est depuis longtemps introuvable. Ces deux exemplaires ont beau être sortis des presses à presque dix années d'écart, et n'avoir pas exactement la même couverture, ce qui donne à penser qu'on n'a pas affaire à un simple retirage, ils présentent exactement les mêmes fautes d'impression aux mêmes endroits (ainsi *en derhos* pour *en dehors*, p. 23). D'autres imperfections maintenues ne sont pas attribuables aux imprimeurs, à mon avis, mais bel et bien à l'auteur. Ainsi cette phrase de la page 24, difficile à comprendre au premier abord, me semble-t-il, pour des raisons qui ne tiennent pas à sa signification :

« L'irréversibilité ne signifie pas seulement que le Même va vers l'Autre, autrement que l'Autre ne va vers le Même. »

On peut discuter de l'opportunité du deuxième *ne*, mais la virgule centrale, elle, me paraît tout à fait indéfendable. Or c'est tout le système des virgules qui est hautement inorthodoxe, chez Lévinas. En particulier il a la manie, que je trouve très dérangeante, de placer une virgule entre le sujet, ou le groupe sujet, et son verbe :

«Le mouvement de transcendance se distingue de la négativité par laquelle l'homme mécontent, refuse la condition où il est installé » (p. 30).

Ou bien :

« L'altérité d'un monde refusé, n'est pas celle de l'Étranger, mais de la patrie qui accueille et protège » (p. 31).

Ou encore :

«La perfection que ce passage à la limite désigne, ne reste pas sur le plan commun au *oui* et au *non* où opère la négativité » (*ibid.*).

On pourrait trouver presque à chaque page plusieurs exemples de cette sorte. Du moins les procédés lévinassiens en matière de ponctuation ont-ils le mérite d'être cohérents, sinon avec la logique et avec la règle, du moins avec eux-mêmes. En revanche j'ai lu récemment le *Dicours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, à la fois dans une édition de poche, Folio-Gallimard, achetée par Pierre quand il était en classe préparatoire, il y a cinq ou six ans, et dans un volume d'une

édition complète de Rousseau, publiée en 1829 (Armand-Aubrée) et dont les dix-sept tomes élégamment reliés me viennent de la bibliothèque des Garnaudes. Eh bien, contrairement à ce qu'on pourrait croire, c'est l'édition récente qui est la plus archaïque, et de très loin, car elle reprend le texte de l'édition de 1755, celle de Marc-Michel Rey, à Amsterdam – Lévinas et Rousseau se sont l'un et l'autre fait publier en Hollande…

Rousseau était fort mécontent de Marc-Michel Rey mais il est bien difficile de savoir ce qui, dans la bizarrerie de l'état du texte de 1755, est imputable à l'éditeur, à l'auteur ou tout simplement à l'époque, qui ne s'était pas encore avisée de la nécessité de prendre de fermes partis en matière typographique. À cet égard l'édition de 1829 est tout à fait conforme à nos usages. Manifestement les règles ont beaucoup moins changé, entre 1829 et nos jours, qu'entre 1755 et 1829. C'est apparemment à cette époque-là, la fin du XVIIIe siècle, le début du XIXe, que se sont établies les lois typographiques et les principes de ponctuation (ce n'est certes pas la même chose) sur lesquels nous vivons encore, tant bien que mal. Tandis que nous lisons dans l'édition Armand-Aubrée cette phrase qui ne nous étonne en rien par son apparence :

«Lorsque les anciens, dit Grotius, ont donné à Cérès l'épithète de législatrice, et à une fête célébrée en son honneur le nom de Thesmophorie, ils ont fait entendre par là que le partage des terres a produit une nouvelle sorte de droit, c'est-à-dire le droit de propriété, différent de celui qui résulte de la loi naturelle », les lecteurs du XVIIIe siècle, eux, devaient se débattre avec ceci :

«Lorsque les Anciens, dit Grotius, ont donné à Cérès l'épithète de législatrice, et à une fête célébrée en son honneur le nom de Thesmophories; ils ont fait entendre par-là que le partage des terres, a produit une nouvelle sorte de droit. C'est-à-dire le droit de propriété différent de celui qui résulte de la Loi naturelle. »

Si, chez Lévinas, c'est le système des virgules qui est très étrange et perturbant, chez Rousseau c'est d'abord celui des capitales. On ne parvient absolument pas à reconstituer une espèce de règle à laquelle son imprimeur, ou lui-même, ou leur époque, aient paru vouloir se plier :

« À mesure que le Genre-humain s'étendit, les peines se multiplièrent avec les hommes. La différence des terrains, des Climats, des saisons, put les forcer à en mettre dans leurs manières de vivre. Des années stériles, des hyvers longs et rudes, des Etés brulans qui consument tout, exigèrent d'eux une nouvelle industrie. Le long de la mer, et des Rivières ils inventèrent la ligne, et le hameçon; et devinrent pêcheurs et Ichtyophages. Dans les forêts ils se firent des arcs et des flèches, et devinrent Chasseurs et Guerriers; Dans les Pays froids ils se couvrirent des peaux des bêtes qu'ils avaient tuées; Le tonnerre, un Volcan, ou quelque heureux hazard leur fit connoître le feu, nouvelle ressource contre les rigueurs de l'hyver : Ils apprirent à conserver cet élément, puis à le reproduire, et enfin à en préparer les viandes qu'auparavant ils dévoroient crues. »

Pourquoi une majuscule à *Étés* mais pas à *hyver* ? À *Chasseurs* mais pas à *pêcheurs*? À *Volcan* mais pas à *tonnerre*? Après les points-virgules, souvent, mais pas toujours?

Dans l'édition de 1829 tout cela a été parfaitement normalisé, ponctuation et régime des capitales sont ceux qui auraient cours à notre époque. La lecture en est rendue beaucoup plus fluide, plus immédiatement agréable. On est plus libre d'apprécier le style, et de suivre le cours de la pensée. Mais peut-être ne sont-ce pas *exactement* le style et la pensée de Rousseau? Et l'état du texte de 1755, que reprend l'édition Folio-Gallimard, a sans doute, outre une fidélité indubitablement plus grande à l'auteur et à son temps, le mérite et les charmes d'un plus grand pittoresque, une sorte de rudesse qui séduit, un éloignement dont on peut penser que nous nous devons, par ascèse et par raffinement, de nous l'imposer. Au fond la querelle est tout à fait proche de celle des "instruments d'époque" en musique : si Bach et Scarlatti avaient connu le pianoforte, et Beethoven le grand Steinway de concert...?

Le lecteur qui fait choix de l'édition Folio-Gallimard ne se ménage pas un chemin de roses, car l'appareil de notes, d'ailleursexcellent, reprend celui du Rousseau de la Pléiade, de sorte que pour chaque page de texte il faut avaler quatre ou cinq pages de notes, en petits caractères et du plus grand intérêt, au point qu'une autre question se pose, quant au plus grand

respect témoigné à l'auteur : est-ce de ne lire *que lui*, pour donner en soi toute leur résonance à son style et à ses raisonnements; ou bien est-ce de se reporter toutes les quatre ou cinq lignes à des notes de plusieurs paragraphes, qui précisent les enjeux du discours, et le replacent dans le climat intellectuel qui l'a vu naître?

Mercredi 18 février, neuf heures du soir. Alors que je m'étais interrompu avant-hier, ci-dessus, au milieu d'un paragraphe ou d'une phrase, j'ai continué hier la même série de réflexions, au contraire, sans signaler le changement de date. Cependant je ne veux pas prendre cette habitude-là. L'unité des "entrées", dans un *journal*, me semble devoir être la date ou le moment de leur survenue, non pas celle d'un thème quelconque – sans quoi l'on aurait tôt fait de se retrouver avec une suite de petits essais, sur les sujets les plus biscornus : "la ponctuation chez Lévinas", "les diverses éditions de Rousseau et leurs partis éditoriaux", etc.

D'un autre côté le seul moment de la journée dont je dispose ces temps-ci pour tenir ce *journal* implique, pour chaque entrée, une fin abrupte. Quand j'écrivais ici en début de matinée, ou en début d'après-midi, je pouvais aller chaque fois jusqu'au bout de la "pensée" ou du sujet quelconque que j'étais occupé à traiter : quitte, pour ce faire, à déborder sur la tâche suivante que je m'étais assignée. Mais je ne veux absolument pas m'arrêter pour dîner à une heure plus tardive que dix heures et demie du soir, serait-ce seulement parce qu'il n'est pas question de faire attendre davantage le pauvre Pierre. Donc, à dix heures et demie, je m'interromps brusquement, quand bien même j'éprouve la tentation de taquiner un peu plus avant le sujet en cours, et même si je n'ai pas le sentiment de m'être bien expliqué, serait-ce seulement à moi-même.

Aujourd'hui, par exemple, j'aurais pu parfaitement faire comme je l'ai fait hier, et continuer, sans marquer la moindre césure, à aligner les considérations sur les perplexités inhérentes à la lecture deRousseau ou, *for that matter*, de n'importe quel auteur qui demande une attention un

peu soutenue. La question, que je me posais juste avant de fermer cet appareil, de savoir s'il était plus pertinent et opportun de lire toutes les notes d'une édition savante ou de s'en tenir exclusivement au texte lui-même, a une réponse fort évidente : il faut faire ceci *puis* cela, c'est-à-dire qu'il faut lire deux fois. Mais ce judicieux parti implique qu'on dispose d'un temps infini. Et si l'on disposait d'un temps infini il n'est pas douteux qu'il serait très profitable aussi de pratiquer assidûment, à propos d'un grand texte donné, toute la littérature secondaire, qui comprend elle-même, dans la plupart des cas, des ouvrages de première importance. S'agissant de *La République* de Platon ou du *Contrat social*, et même de la *Démocratie en Amérique*, il y faudrait toute une vie. Et de fait nombre d'excellents esprits consacrent leur existence entière à creuser de tels textes aussi profondément qu'ils le peuvent, ou bien *La Phénoménologie de l'esprit*, ou bien les *Méditations cartésiennes* de Husserl – lesquelles, comme leur nom l'indique, ne sont elles-mêmes que des réflexions au sujet d'un seul auteur, et d'un seul de ses livres. Et alors qu'advient-il de tout le reste ?

S'il est un thème qui ne m'a jamais quitté, et dont j'espère qu'il est bien repérable d'un bout à l'autre de mes travaux et jusqu'en leur moindre recoin, c'est celui de l'incommensurabilité, entre notre intelligence – et d'abord la mienne, bien entendu – et l'ensemble de la connaissance, l'ensemble du monde sensible, la totalité du monde tout court, avec ses villes, ses monuments, ses jardins, ses balustrades, ses campagnes, ses chemins de traverse, ses solitudes, ses bibliothèques et tous leurs livres, ses musées et tous leurs tableaux, ses salles de concerts et toutes leurs musiques, ses collections de disques et tous leurs disques. La mesure de cette incommensurabilité, il va sans dire que c'est le temps. Nous n'avons le temps que de gratter une part infime de ce qui pourrait être connu, vu, compris, aimé, éprouvé. C'est pour cette raison que l'ennui m'est totalement inintelligible.

La manifestation dans l'espace sensible de cette incommensurabilité, c'est la précipitation en voyage, la hâte inguérissable. Je regrette de n'avoir pas en tête de plus haute expression poétique de cette réalité à la fois tragique et exaltante (comme il convient aux réalités tragiques) que

ce petit poème de Hesse que j'ai découvert surle tard et qui dépeint exactement mon sentiment, quand je suis sur les routes :

Nur keine Zeit, nur keine Zeit,
Wir hasten mit, es ist noch weit
Bis Bivio, bis Chur, Paris, Berlin,
Wir hasten auf der hageren Strasse hin,
Wir sehen grat-entlang die Wolken ziehn,
Das Steingeröll mit blinden Wasserlachen ;
(…)
Wir fliehen, fliehen, und wir fühlen : « schade »

Nous fuyons, nous fuyons, en pensant : « Quel dommage ! »

Interdite nous est la jouissance tranquille, le repos, le long "petit café" si cher aux voyageurs paresseux, ou que la curiosité d'un musée de plus, d'une dernière petite place, d'encore un nom de village sur la carte, d'encore une route bordée de vert, ne torture pas. Il nous faut lire les notes, nous ne pouvons pas nous en empêcher. Il nous faut aller jusqu'au bout de ce chemin, il nous faut savoir ce qu'il y a de l'autre côté de ce promontoire, il nous faut profiter jusqu'à la dernière goutte, la dernière lueur, de ces ultimes restes du jour.

Si seulement nous pouvions établir des lois ! Si seulement nous pouvions nous dire que *La République* est lue, qu'il n'y aurait rien à gagner à y revenir! Si seulement nous pouvions nous reposer sur un peu d'acquis ! Mais comme le disait très justement Aragon, rien n'est jamais acquis à l'homme, *ni sa…*, *ni sa…* : les paysages ne sont pas les mêmes selon les saisons, selon les heures, selon nos humeurs ou l'état de nos souvenirs; les grands textes ne sont pas les mêmes selon les éditions, selon les traductions, selon notre âge et nos dispositions à les lire, selon même les itinéraires qui nous ont conduits jusqu'à eux; il n'est pas jusqu'à la ponctuation, le régime des capitales ou la préparation de copie en général sur lesquels il soit impossible de se mettre d'accord une bonne fois, ne serait-ce qu'avec soi-même.

Il est tout à fait faux en effet que les règles typographiques soient gravées dans le marbre, et qu'elles échappent aux caprices du temps, à

ceux des correcteurs et ceux des imprimeurs. Le seul fait d'avoir deux éditeurs ne cesse de me rappeler combien il y a encore de flou, dans tout cela, et combien il y en aura toujours. À force de travailleravec les correcteurs de la P.O.L j'avais fini par me convaincre que certaines règles étaient sacrées. Il n'est pourtant pas rare que chez Fayard on en suive d'autres. Est-ce une loi qui n'est applicable qu'à moi, par exemple, et relève-t-elle du principe de précaution, je ne sais, on a décidé rue des Saints-Pères qu'au mot *juif*, quand il s'agissait de personnes, il fallait *toujours* une capitale : un Juif, des Juifs. J'avais cru comprendre à d'autres écoles que ne prenaient de capitales que les qualificatifs d'origine ou d'appartenance correspondant à des États ou à des régions déterminées : un Français, un Grec, un Israélien, un Lomagnol, etc. ; et que, assez bizarrement il est vrai, on n'écrivait *un Juif, des Juifs*, que pour les Juifs de l'histoire ancienne. Non, il faut écrire *un Juif* dans tous les cas. Bien, mais alors il faut écrire aussi *un Arabe*, en bonne logique, et je remarque d'ailleurs que le correcteur, en effet, après avoir mis des capitales à tous mes Juifs en met à présent à tous mes Arabes – ce que je n'approuve guère, pour des raisons purement typographiques, bien entendu. Faut-il une capitale à *islam*?

Jeudi 19 février, neuf heures vingt, le soir. Faut-il une capitale à *un Musulman*, les *Musulmans*? En faudra-t-il bientôt une à *un Chrétien*, les *Chrétiens*? Il est bien difficile d'être cohérent. Je crains même que ce ne soit impossible.

Je crois que Claude Durand aussi bien que le correcteur de Fayard, M. Massuyeau (qui pourtant ne sont pas toujours d'accord, loin de là), voudraient me faire supprimer la virgule devant le verbe, lorsqu'il y a plusieurs sujets grammaticaux; et cela pour la raison excellente qu'il ne doit pas y avoir de virgule entre le sujet et le verbe (mais éventuellement deux virgules ou davantage, bien sûr, s'il y a des incises). Pourtant, dans une phrase telle que celle-ci : «Les champs, les forêts, les étangs, baignaient dans un épais brouillard», il me semble qu'il faut une virgule entre *étangs* et *baignaient*, ou du moins qu'elle est admissible, car son absence introduit une inégalité entre les trois sujets grammaticaux. On a l'impression que les étangs baignaient plus directement dans le brouillard que les champs et les forêts. L'opportunité de la virgule est encore plus marquée, à mon avis, quand les divers sujets sont de véritables membres de phrases :

«Les champs tout juste labourés, les forêts où se pouvaient lire les premiers signes de l'automne, les étangs tapis au creux du vallon, baignaient dans un épais brouillard. »

Si cette virgule avant le verbe n'intervient pas, la phrase me paraît déséquilibrée.

Mais ces cas-là n'ont rien à voir, bien sûr, avec l'extraordinaire obstination de Lévinas à mettre une virgule entre le sujet et son verbe alors qu'il n'y a qu'*un seul* sujet. Cette obstination est si marquée qu'on finit par se demander si elle ne veut pas dire quelque chose, soit que l'auteur, de parti délibéré, par une bizarrerie à ce point appuyée, veuille produire un effet de sens, soit que cette étrangeté, involontaire, n'en soit que plus chargée de signification. En effet il n'est pas rare que le phénomène se présente en série :

«Le doute au sujet des objets, implique l'évidence de l'exercice même du doute. Nier cet exercice, serait encore affirmer cet exercice. En réalité, dans le *cogito*, le sujet pensant qui nie ses évidences, aboutit à l'évidence de cette œuvre de négation, mais à un niveau différent de celui où il a nié. Mais, surtout, il aboutit à l'affirmation d'une évidence qui n'est point affirmation dernière ou initiale, car à son tour, elle peut être mise en doute » (*Totalité et Infini*, p. 93).

Le modèle de la dernière phrase est un peu différent. Il n'y aurait rien à en dire s'il y avait une virgule avant *à son tour*.

Quelquefois c'est entre le verbe et son complément qu'interviennent ces virgules inexplicables, mais obstinées :

«De sorte qu'on tire de cette rupture, la conscience elle-même » (p. 96).

Ce qui donne à penser qu'il doit bien y avoir un sens à ces césures apparemment inutiles, et même nuisibles, c'est que parfois la virgule qu'on juge parasite s'exaspère en *tiret*, comme si elle n'était pas encore assez :

« Cette présence de la clé qui interprète dans le signe à interpréter – est précisément la présence de l'Autre dans la proposition, la présence de celui qui peut porter secours à son discours, le caractère enseignant de toute parole » (p. 98).

N'a-t-on pas affaire après tout, se dit-on, à un champion de la *séparation* ?

Mais à peine s'est-on à moitié convaincu que ces idiosyncrasies sont à la fois délibérées et légitimes, on tombe sur des exemples qui paraissent bien indéfendables :

« Le signe ne signifie pas le signifiant, comme il signifie le signifié. »

Il est évident qu'il faut comprendre :

«Le signe ne signifie pas le signifiant comme il signifie le signifié. »

Mais c'est comprendre la phrase *mieux* que l'auteur, si j'ose dire. Car, à le lire scrupuleusement, littéralement, à la virgule près, on pourrait comprendre aussi bien que, d'une part, le signe ne signifie pas le signifiant, alors que, d'autre part, il signifie le signifié. Le caractère

totalement illogique de la ponctuation est d'ailleurs très proche, ici, de celui que je relevais hier ou avant-hier dans cet autre exemple :

« L'irréversibilité ne signifie pas seulement que le Même va vers l'Autre, autrement que l'Autre ne va vers le Même. »

Ce sont des phrases qui rendent fou.

Vendredi 20 février, dix heures moins le quart, le soir. La ponctuation de Lévinas est souvent aberrante, mais je trouve plus étonnant encore qu'un livre comme *Totalité et Infini,* qui est une sorte de classique moderne, dont les impressions, tirages et retirages ont certainement été nombreux, puisse arriver jusqu'à nous, dans une édition toute récente, avec d'aussi incontestables scories que :

« Dans le besoin, je puis mordre sur le réel et me satisfaire assimiler l'autre » (p. 121), ou bien :

«La séparation par excellence est solitude et la jouissance – bonheur ou malheur – sont l'isolement même » (p. 122).

Me satisfaire assimiler l'autre? *sont* l'isolement même? Sans doute ces fautes-là sont-elles le résultat de distractions de l'auteur, mais jen'arrive pas à comprendre qu'elles n'aient pas été effacées, depuis le temps. Le livre est de 1961. Lévinas est mort en 1995. Il est plus que vraisemblable que plusieurs rééditions ou retirages ont eu lieu de son vivant. Comment se fait-il qu'il ne se soit pas corrigé? Je suppose qu'à présent personne n'osera plus le faire. Il est pourtant certain que ce texte déjà difficile à lire est rendu beaucoup plus ardu, très inutilement, par des bizarreries et des négligences qu'il serait assez facile de faire disparaître.

Quand on lit (toujours p. 122) : «L'étant, par excellence, c'est l'homme », est-on autorisé à comprendre tout simplement : « L'étant par excellence, c'est l'homme », ou bien faut-il se fatiguer à chercher quelque sens improbable selon lequel « L'étant c'est l'homme » et cela « *par excellence* » ?

Au demeurant Lévinas pose des problèmes typographiques dès la seule inscription de son nom. Le correcteur affecté par Fayard à la relecture du *journal* 2001 m'a fait enlever l'accent aigu de la première syllabe, et a collé en marge de mon texte, selon sa scrupuleuse habitude, une petite note me faisant remarquer que le Larousse écrit *Levinas* et que telle est bien l'orthographe lituanienne (en effet, dans le livre de Salomon Malka, on trouve la reproduction de la carte d'identité de Yehiel Levinas, le père, et bien entendu l'on n'y voit pas le moindre accent). Impressionné, j'ai cédé. Mais je le regrette à présent. Lévinas n'est pas un philosophe lituanien, c'est un philosophe français. Dans le *Dictionnaire encyclopédique du judaïsme* je lis *Lévinas.* Sur la couverture du livre de Malka je lis *Lévinas.* Sur celle de l'ouvrage de François David Sebbah, aux Belles Lettres, *Lévinas.* Sur celle de *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*, chez Vrin, *Lévinas.* Sur celle de mon édition de poche de *Totalité et Infini*, *Lévinas.*

Argument en sens contraire – je m'en avise en écrivant, au prix d'une petite excursion vers les rayons de la bibliothèque –, les volumes parus aux éditions de Minuit, *Quatre lectures talmudiques*, *L'Au-delà du verset* ou *À l'heure des nations*, respectivement en 1968, en 1982 et en 1988, c'est-à-dire bien sûr quand Lévinas était vivant, portent le nom *Levinas.* Même chose pour *Le Temps et l 'Autre*, aux Presses universitaires de France (*Le temps et l'autre*, d'ailleurs, mais c'est une autre histoire). Et le contrôleur orthographique de cetordinateur, d'accord avec Larousse, avec M. Massuyeau et avec Minuit, proteste quand j'écris *Lévinas* et pas quand j'écris *Levinas* (au début je croyais qu'il ne connaissait pas le nom, car j'écris toujours *Lévinas* et il fait aussitôt apparaître un trait rouge vengeur; mais *Levinas* rétablit le calme).

Quel casse-tête !

Samedi 21 février, neuf heures du soir. J'ai eu un autre conflit muet avec M. Massuyeau, lors des récentes corrections d'épreuves, à propos de *Nigéria*. Il voulait me faire écrire *Nigeria.* J'ai poussé les hauts cris (dans

la marge). Mais le juge que je me suis donné, en ces matières, c'est le vieux *Larousse du XX*e *siècle*, qui date d'avant la renonciation générale de la France et du français à franciser ou à écrire à la française les noms propres étrangers. Et, malchance, ce vieux Larousse écrit *Nigeria* (peut-être parce qu'il s'agirait d'un mot d'origine latine, ou même plus ou moins latin, latinisé?). Je me suis incliné.

Le même Larousse écrit en revanche *Orégon*, ce que j'approuve fort. *Orégon* me semble être le nom français de l'État d'*Orégon* (qui fut territoire français), comme *Turin* est le nom français de *Torino.* Et je ne sais rien de désolant comme ces jeunes gens incultes qui rentrent d'Italie et qui, parce qu'ils en jugent par les seuls panneaux de signalisation routière qu'ils ont rencontrés là-bas, vous disent qu'ils sont passés par *Torino*, *Genova* et *Pisa.*

Mais mon principal combat – lequel, comme la plupart de mes combats, connaît plus de phases d'insuccès que de succès – porte sur la défense du é de Léopardi. Dans le é de Léopardi je lis toute l'ancienneté de l'amour de la France pour l'homme de Recanati. Musset écrivait *Léopardi*, même si les éditions modernes le corrigent. Je pense que Larbaud faisait de même, encore que je n'en sois pas sûr du tout, car je n'ai pas d'édition ancienne de *Jaune Bleu Blanc.* Le Larbaud de la Pléiade porte *Leopardi*, mais cela ne prouve rien. Le Larousse du XXe siècle, *Léopardi* (Léopardi est très apprécié dans l'Orégon); mais il dit (*comte Giacomo*), ce qui évidemment n'est pas très cohérent, car l'orthographe *Léopardi* paraîtrait impliquer lafrancisation en *Jacques.* Dans le Grand Larousse des années soixante, déjà, on lit *Leopardi* ; de même, bien sûr, dans le *Grand Dictionnaire encyclopédique.*

Larbaud lui-même avait beaucoup de difficulté avec l'accent de son propre prénom, ou plutôt son *absence* d'accent. Il tenait beaucoup à s'appeler *Valery* et non *Valéry*. Aujourd'hui encore les vrais larbaldiens se reconnaissent à cette absence d'accent sur le *e*, religieusement transmise. Larbaud lui-même a eu beaucoup de démêlés typographiques, et il a même écrit une *Lettre aux imprimeurs*, qui figure dans *Sous l'invocation de saint Jérôme*, où il les assure qu'«On ferait une grosse anthologie avec les plaintes de vos victimes ».

Mais mon propos pour cette fois n'était pas de me plaindre des imprimeurs, et encore moins des correcteurs. Il était plus métaphysique. Il portait sur l'impossibilité d'établir des lois, de s'y tenir, et qu'elles soient communes à tous les auteurs imprimés, tous les imprimeurs et tous les correcteurs.

Dans le pénultième paragraphe, ici même, il y a par exemple la question de la capitale dans la citation : « On ferait une grosse anthologie... » Je pense que la plupart des correcteurs plaideraient pour sa disparition, au motif qu'elle intervient *à l'intérieur* d'une phrase, et non pas après un deux-points et des guillemets ouvrants, qui ni l'un ni l'autre ne suffisent à la motiver. Mais elle figure dans le texte de Larbaud, puisque sur elle s'ouvre une phrase. Il me semble que les citations doivent être scrupuleusement exactes. J'ai tendance pour ma part à n'y rien changer, même par souci d'adaptation de la phrase citée à son nouveau statut de citation. Et je ris des correcteurs qui, emportés par leur élan, corrigent Chateaubriand ou Mallarmé, quand on les cite. Il est vrai qu'on ne cite jamais que Chateaubriand ou Mallarmé, ou a fortiori Rousseau, tels qu'ont bien voulu nous les mettre sous les yeux les éditeurs et imprimeurs de l'exemplaire précis que nous citons…

Un minuscule problème qui revient sans cesse dans mes corrections d'épreuves, et pour cause, c'est celui de l'"affaire Camus" – on peut dire elle m'aura embêté jusqu'au bout, celle-là. Moi j'écris plutôt "l'affaire Camus". Mais les correcteurs, pour une fois presque unanimes, penchent nettement pour l'"affaire Camus". Je ne trouvepas que ces guillemets intervenant au milieu d'une syllabe soient très heureux. D'une part ils sont fort vilains à l'œil, d'autant qu'ils paraissent, s'il s'agit de guillemets "anglais", prolonger l'apostrophe et faire une masse indifférenciée très disgracieuse. D'autre part, ce qu'on ressent comme un besoin de mettre entre guillemets, parce que c'est ce qui s'est dit en effet, c'est "l'affaire Camus", pas la "affaire Camus". Sur ce second point le doute est permis, hélas, et cette incertitude me pousse à capituler, chaque fois, face à l'insistance des correcteurs, qui semblent toujours très sûrs d'eux. On souhaiterait qu'ils le fussent plus encore, et qu'ils vous communiquassent leur assurance. L'ennui c'est qu'à peine vous ont-ils convaincu il en vient

d'autres, toujours aussi sûrs d'eux, mais qui voient le monde et les lettres différemment.

Lundi 23 février, dix heures dix, le soir. En fait je suis à ce *journal* depuis un moment, mais je terminais l'entrée précédente, que j'avais avant-hier laissée en plan. J'ai eu aussi un assez long échange téléphonique avec Flatters, auquel j'essayais de soutirer de l'argent. J'ai promis à l'assureur, le mois dernier, de lui payer ce que je lui dois avant la fin de ce mois-ci, et je n'ai pas la moindre idée du moyen de tenir parole.

Le temps déjà trop bref imparti au *journal* s'est vu amputé de divers moments passés devant la télévision, récemment. Hier nous avons été victimes – moi surtout : Pierre, beaucoup moins bon public, résistait un peu, il avait raison, mais je l'ai entraîné dans la débâcle – d'une intense campagne publicitaire destinée à instiller aux téléspectateurs un immense désir de voir une émission sur l'éruption du Vésuve au-dessus de Pompéi, en 79 : depuis des semaines on nous annonce ce programme comme la merveille des merveilles, plusieurs couvertures de magazine lui ont été consacrées, on avait l'impression que ç'allait être quelque chose d'extraordinaire et qu'il fallait bien que ce le soit pour qu'une émission sur un tel sujet fût diffusée à neuf heures du soir. En fait le désir si savamment créé, et dont j'ai été la naïve proie, n'avait aucune raison d'être. Le film, fort ordinaire, n'aurait en rien surpris à quatre heures de l'après-midi sur la chaîne didactique.

La veille nous avions été enchantés, en revanche, de l'*Arabella* du Châtelet, diffusée sur Arte avec deux ans de décalage. Il est vrai que j'ai pour *Arabella* un attachement dont d'aucuns pourraient juger qu'il ne plaide pas en faveur de la finesse de mon goût musical. Mais je trouve cette musique irrésistible et elle était merveilleusement interprétée, en particulier par Karita Mattila et par le beau Thomas Hampson, un Mandryka très convaincant. Le décor et les costumes n'avaient rien de très exaltant, et le rôle de l'officier Matteo était tenu par un gros garçon

affublé Dieu sait pourquoi d'une ridicule coiffure à cheveux dressés qui diminuait beaucoup la tension dramatique et sentimentale impliquée par la situation – si le rival de Mandryka n'a aucune séduction, alors que le garçon-fille Zdenko-Zdenka, la sœur d'Arabella déguisée en garçon, se consume d'amour pour lui, toute la ronde schnitzlérienne du désir se rompt. Mais je sais depuis longtemps que l'opéra est le genre par excellence de l'imperfection. Et Strauss suffit à maintenir la danse exquisément, quand il est servi par un bon chef (Christoph von Dohnanyi) et des voix qui doivent être les meilleures du moment, je présume, en tout cas les mieux adaptées à ce genre de musique.

J'avais déjà vu *Arabella* à Glyndebourne, il y a presque vingt ans, avec Philippe Stoeckel et grâce à lui; et déjà j'en avais ressenti un grand enthousiasme, au point de me dire que *Cosi fan tutte*, même, ne me donnerait pas tant de plaisir. Me frappait comiquement, cette fois-ci, à quel point Mandryka c'est *la bête*, comme dirait Flatters. Le livret ne cesse de souligner ce point : une virilité presque sauvage. D'ailleurs ce voyageur arrive tout droit de ses profondes forêts de Slavonie, où il s'est trouvé confronté, lui ours, avec une ourse. Le metteur en scène avait eu bien de la chance de trouver en Thomas Hampson un interprète qui puisse donner crédible chair à pareil personnage, tout en chantant superbement. Dommage qu'il ait eu la main moins heureuse avec Matteo. Quand à Karita Mattila, elle n'est plus tout à fait en âge de jouer les jeunes filles à marier, mais sa distinction, sa beauté et surtout sa voix la rendent irrésistible.

Mardi 24 février, neuf heures vingt, le soir. Irrésistible également, dans un autre genre, et passablement *la bête* lui aussi, quoiqu'un peutrop indubitablement beau pour incarner la quintessence de ce genre-là, le jeune rugbyman Frédéric Michalak, qui était reçu dimanche soir chez Marc-Olivier Fogiel nouvelle manière : il nous a facilement détournés de l'éruption du Vésuve. Tout le monde est béat devant lui, même ma mère, qui tirait grande fierté, au moment du championnat du monde de rugby,

de son appartenance à l'équipe de Montferrand, si je ne me trompe – maintenant il est à Toulouse, tout en demeurant le plus décoratif fleuron, bien sûr, de l'équipe de France. Je ne trouve pas désagréable d'être pour une fois en parfait accord avec le sentiment général.

La veille, samedi, après *Arabella*, j'avais assisté, au cours de l'émission de Thierry Ardisson, à une scène singulière – ou plutôt c'étaient les paroles qui l'étaient, au moins à mon oreille. Ardisson recevait une Iranienne, un écrivain qui vit à présent aux États-Unis, je crois, et qui a écrit un livre intitulé *Lire Lolita à Téhéran*, ou quelque chose comme cela. Je ne sais pas ce qu'il y a vraiment dans le livre, ni quel est son point de vue; mais, d'après la présentation succincte qu'en donnait l'animateur, le *Lolita* de Nabokov, avec sa petite fille «violée par un vieux dégueulasse » (*sic*), y fonctionnerait comme une allégorie de la situation iranienne, et de la jeunesse d'Iran soumise à la tyrannie des affreux vieux mollahs. Je me suis soudain avisé, avec la plus totale stupéfaction, que pour Ardisson et son émission, dans le climat d'hystérie antipédophilique qui règne parmi nous depuis des années, *Lolita* était l'histoire d'un criminel vieux bonhomme, comparable aux mollahs de Téhéran, qui viole une petite fille et qui prétend en faire sa chose comme le clergé chiite, à en croire la Persane invitée, a fait sa chose de la jeunesse de Perse.

Évidemment je n'avais jamais songé à voir les choses de la sorte. Humbert Humbert était pour moi un séduisant intellectuel européen, fin, drôle, libéral et immensément cultivé, d'un suffisant attrait pour susciter aussitôt la passion de Mrs. Haze, la mère, et pris dans les filets d'une relation impossible avec une nymphette perverse, la fille, allumeuse, inculte, mentant sans cesse et qui, si je ne me trompe, a déjà eu, avant sa liaison avec le nouveau mari de sa mère, une relation avec le psychanalyste marron de son lycée. Certes je vois bien en quoi Lolita, ce terrible petit bourreau, est elle-même une victime. Mais elle me semble l'être plus de sa terrible et imbécile mère, du système éducatif et de la société provinciale américaine telsque les décrit génialement Nabokov, que de Humbert Humbert. Il a ses torts, ce n'est pas douteux. Il veut pour Lolita une vie à ses côtés et selon ses termes à lui, dont elle ne veut pas entendre parler, et à laquelle elle se dérobe par tous les moyens à sa

disposition. Si effrayante qu'elle soit par son ignorance crasse, sa vulgarité, son total amoralisme et sa mythomanie, elle est aussi touchante. Mais justement tout cela est complexe, contradictoire, indécidable et par-dessus tout merveilleusement drôle (quoique tragique). Comment est-il possible de faire de Humbert, qui est l'intelligence même, l'humour, et le dépositaire désespéré, ultime, peut-être, ou se ressentant comme tel, de tout ce qu'il y a de plus précieux et de plus subtil dans la culture occidentale, un emblème des mollahs et de leur tyrannie ?

Je ne suis pas sûr du tout que ce soit ce que fait cette dame iranienne, dans son livre. Mais c'est bel et bien ce qu'a fait ou voulu faire Ardisson, avec son opportunisme coutumier, que j'avais rarement vu poussé aussi loin.

L'épisode m'a rappelé cette production de *Fils de personne*, de Montherlant, à la télévision aussi, dans les années quatre-vingt. Je m'étais étonné à ce moment-là que sur le petit écran on montrât Montherlant, déjà très profondément enfoncé dans son purgatoire, et surtout cette pièce-là, qui n'est pas l'une de ses meilleures mais l'une de celles où apparaissent le plus à découvert sa haine de l'époque et son mépris pour la société dont la télévision, justement, est la figuration la plus parfaite. *Fils de personne*, croyais-je, c'est une pièce sur le drame d'un père qui découvre que son fils, élevé loin de lui par une femme qu'il a délaissée, est un garçon médiocre et sympathique, intellectuellement, moralement et spirituellement *commun*. Bien entendu le père a de grands torts, comme Humbert Humbert, et le fils est touchant, comme Lolita (et infiniment moins pervers qu'elle ne l'est). Il reste que le drame principal est celui du père, confronté à un fils et à une société dont il ne peut s'accommoder parce qu'il leur est infiniment supérieur.

À la télévision, c'était tout le contraire. *Fils de personne* était devenu le drame d'un fils ordinaire, normal, gentil et plein de bonne volonté, confronté à un père despotique, fermé sur ses certitudes et sur des codes intellectuels et moraux d'un autre âge.

Fils de personne n'est certes pas une œuvre de la dimension artistique de *Lolita*, mais ici comme là, et à la télévision dans les deux cas, j'aurai assisté à un retournement complet du propos de l'auteur – la différence,

une des nombreuses différences, étant que *Lolita* en a vu d'autres et poursuit sa carrière ailleurs, j'espère, tandis que le pauvre *Fils de personne* n'a pas souvent l'occasion d'essayer de rétablir sa vérité, dont personne ne veut.

Montherlant avait prévu ce qui allait lui arriver, à mon avis. Je ne sais plus dans lequel de ses livres on voit une grande danseuse espagnole de flamenco sur le retour, grandiose et tragique, susciter, par son intensité dramatique, l'hilarité d'un public parisien de music-hall – ce que constatant l'organisateur de spectacle, ardissonien avant la lettre, met devant la scène, pour sauver sa mise, un panneau annonçant : *NUMÉRO COMIQUE*.

Mercredi 25 février, neuf heures du soir. L'émission la plus désespérante est tout de même celle de Guillaume Durand.

Quand j'écris et répète que nous vivons dans une société "postlittéraire", que la littérature s'est retirée de nous, que l'ère qu'elle a marquée est révolue, il entre de ma part un peu de pose dans cette litanie. Je joue à me faire peur. J'espère que quelque chose ou quelqu'un va se lever pour me démentir, me reprocher de noircir le tableau, me démontrer que j'analyse mal. Mais quand je vois "Campus", ce qui m'arrive rarement parce que j'en suis chaque fois trop déprimé, je me dis que je n'ai pas du tout exagéré, et que la réalité est bien aussi sombre que je l'avais dépeinte.

Il s'agit d'une émission "littéraire", officiellement. Mais si c'en est une, *littéraire* ne veut plus rien dire. Il faudrait inventer un autre adjectif : *libraire, livraire, librarienne*, quelque chose qui veuille dire qui-concerne-les-livres. *Les livres*, on s'en avise en effet, ce n'est pas du tout la littérature. Ce ne l'a d'ailleurs jamais été. Mais à présent, pour se distinguer d'eux, elle ne dispose plus d'aucun lieu à elle.

À "Campus" on invite des gens qui ont écrit des livres. Ce ne sont pas nécessairement des écrivains. Ce n'en sont même presque jamais. Ils sont là parce que leurs livres s'accordent plus ou moinsharmonieusement avec le thème de discussion choisi. Le thème est lié à l'actualité. Il est "un

sujet dont on parle”. Les livres, eux aussi, sont des “livres dont on parle”. Et les auteurs également, pour la plupart, sont des “gens dont on parle”. On ne parle pas d’eux parce qu’ils sont écrivains, ils sont écrivains parce qu’on parle d’eux. Pour vendre des livres et pour passer à la télévision il faut être connu. Mais pour être connu la méthode la moins sûre est bien de se consacrer à la littérature. Mieux vaut passer par la politique, la prison, le cinéma, la chansonnette, la télévision, les ligues de vertu et de vigilance idéologique. Les plateaux des émissions “littéraires” – celle de Giesbert ne vaut guère mieux – sont donc remplis de ministres ou d’anciens ministres, de maîtresses de ministres, de militants syndicaux, d’acteurs et d’actrices, de chanteurs, d’amuseurs, de footballeurs et de rubgymen. Parmi eux se maintiennent à grand mal quelques écrivains, étant bien entendu qu’être “écrivain” n’implique en aucune façon qu’on s’occupe de littérature. S’il arrivait que ce fût le cas, aucun privilège ne s’ensuivrait. Un livre est un livre est un livre. Quiconque se hasarderait à faire état de considérations proprement *littéraires* ne serait absolument pas compris. On ne saurait pas de quoi parle cet imprudent. Ce qui distingue un ouvrage d’un autre, c’est qu’il a un sujet vraiment dans l’air du temps; ou bien qu’il a un auteur “dont on parle”, parce qu’il fait du cinéma ou bien parce qu’il a une place dans la rubrique des faits divers. Si ce peut être ceci *et* cela, c’est encore mieux.

L'honneur suprême est de n’être pas *sur* le plateau, mais de faire l’objet d’une visite personnelle de Guillaume Durand, chez soi ou dans un grand hôtel parisien. Ce traitement de faveur, au début, était réservé à des personnalités culturelles de grand prestige, Claude Lévi-Strauss, Alain Robbe-Grillet, George Steiner. Ces temps sont révolus : maintenant c’est Guillaume Depardieu que Durand va voir en grand arroi. J’espère que Stomy Bugsy ou Michalak vont rapidement écrire un livre : au moins ce sera plus excitant à regarder.

Guillaume Depardieu a tout pour lui : il fait du cinéma, il est le fils d’un acteur célèbre, il a des démêlés interminables avec son père, il brandit des revolvers aux terrasses de café pour écarter des admirateurs importuns, il a attrapé dans un hôpital une maladie nosocomiale qui a rendu nécessaire qu’on lui coupe une jambe et il préside une association des victimes de maladies nosocomiales. Surtout il estcomplètement

abruti, ennuyeux comme la pluie et persuadé qu'il est une figure maudite de la rébellion générale, du franc-parler et de l'éternel combat contre les imbéciles. Moyennant quoi l'animateur d'une des toutes dernières émissions prétendument littéraires va respectueusement recueillir les miettes de sa folle sagesse.

Mais le moment le plus intolérable, et le plus éloquent, dans l'émission, est une espèce de prélude sur "l'actualité des livres de la semaine", où ceux-ci sont classés d'après leurs chiffres de vente dans les librairies. Untel a bien réussi son coup, son livre part très fort. Cet autre a raté son affaire, sa compilation ne décolle pas. À l'image on voit la couverture, avec à gauche une flèche qui monte ou descend, suivant les cas. Ce magazine dans le magazine est présenté par un bonhomme qui fait froid dans le dos, tellement sa vulgarité intellectuelle est sûre d'elle, tellement elle est assurée d'être en accord avec l'époque, tellement lui-même semble ne pas soupçonner un seul instant qu'il puisse exister, ou avoir existé, une autre façon de parler des livres, d'autres nuances du sentiment littéraire, une autre conception de la littérature.

Ce commissaire-priseur n'est autre que le presque fameux Pierre-Louis Rozynès, qui fit beaucoup parler de lui l'année dernière en tant que héros de *Pourquoi le Brésil* et objet de la flamme de l'auteur, Christine Angot. Il dirigeait alors la rédaction de *Livres Hebdo*. Cependant il ne doit pas être aussi en accord avec les temps que je le soupçonnais et qu'il en donne l'impression, car il a été écarté de son poste. Or, le plus effrayant, c'est qu'il n'a nullement perdu sa place parce qu'on le jugeait tout de même trop vulgaire, ou trop peu littéraire, mais *au contraire* parce qu'on le trouvait trop raffiné, trop intellectuel, trop exigeant culturellement. C'est du moins ce que j'ai cru comprendre l'automne dernier à la lecture d'un entrefilet très sévère à l'égard de ces marchands de soupe de *Livres Hebdo* : quoi, écarter un Pierre-Louis Rozynès, qui avait tant fait pour la qualité de leur magazine ! Fallait-il que ces gens fussent cyniques !

*

Fayard m'avait envoyé à ma demande le livre de Didier Eribon, *Hérésies*, où cinq ou six pages me sont consacrées. Pierre avait eu la gentillesse de les recopier pour moi, et je les avais installées sur monsite, parmi l'énorme dossier de presse relatif à l'"affaire Camus". Mais ce matin e-mail d'Eribon en personne, m'enjoignant d'avoir à retirer ce texte sans délai d'entre mes *Vaisseaux brûlés* et leurs plages, faute de quoi « mon avocat » serait chargé de prendre toute disposition adéquate pour faire réparer le préjudice subi. J'ai obtempéré aussitôt, bien entendu, en précisant, pour les visiteurs de mon site, que ce texte retiré à la demande de son auteur pouvait être trouvé dans le volume *Hérésies*, en vente dans toutes les bonnes librairies – ainsi espérais-je contribuer à la réparation du préjudice…

Je regrette tout de même d'avoir dû faire disparaître du dossier cette pièce capitale. Il s'agissait d'un des textes les plus insultants à mon égard de toute la collection, puisqu'aux thèmes désormais classiques de mon antisémitisme virulent et de mon racisme général se mêlaient tout du long ceux de mon imbécillité et de ma nullité littéraire. J'aimerais placer ici quelques exemples, mais il faut que je prenne bien garde à ne pas dépasser les limites autorisées par la loi. On m'a à l'œil :

«Les remarques de Camus sur les Juifs ne sont évidemment pas isolées, mais font partie d'un vaste ensemble de considérations rétrogrades – et souvent racistes – qui prolifèrent depuis fort longtemps dans ses livres, sur la fin de la culture et la débâcle du bien-parler, d'où la dénonciation itérative des gens du peuple et des immigrés qui massacrent la langue, de l'inculture généralisée, dont l'envers est la manière quelque peu ridicule dont il se présente lui-même comme étant au contraire un homme de goût et de culture[1].

(…)

« Il n'y aurait pas lieu de s'attarder sur cet écrivain plus que mineur, s'il ne s'inscrivait dans la continuité d'une tradition de l'homosexuel de droite, voire d'extrême droite, qui a été représentée avant lui par nombre d'écrivains, dont certains avaient, eux, un très grand talent. Je pense notamment à Marcel Jouhandeau, dont l'œuvre me semble autrement plus intéressante et plus importante. »

Jeudi 26 février, neuf heures et demie du soir.

FACE AUX AMÉRICAINS, ON BOSSE MOINS (ON SAVAIT)
ET MOINS BIEN (ON DÉCOUVRE).

C'est le titre d'un large article du *Monde*, "Chronique de l'économie", en dernière page, dimanche 15-lundi 16 février 2004 : personnellement, je trouve l'emploi intransitif des deux verbes transitifs encore plus vulgaire et laid que celui de *bosser*, un mot que pourtant je déteste particulièrement – mais je suppose que je ne fais que confirmer, par ces aveux, le portrait que dresse de moi Eribon…

Dans les pages qui suivent celles dont je rapportais hier quelques extraits, il parle de Jouhandeau comme il l'annonçait, et il cite ce beau paragraphe trouvé dans *De l 'abjection* (p. 145) :

« Bonheur des injures. C'est une révélation que d'être insulté, méprisé publiquement. On fait la connaissance de certains mots qui n'étaient jusqu'alors que des accessoires de tragédie et dont on se voit tout d'un coup affublé, accablé. On n'est peut-être plus celui qu'on croyait. On n'est plus celui que l'on savait, mais celui que les autres croient connaître, reconnaître pour tel ou tel. Si quelqu'un a pu penser cela de moi, c'est qu'il y a quelque vérité là-dessous. On essaie d'abord de prétendre que ce n'est pas vrai, que ce n'est qu'un masque, une robe de théâtre qu'on vient de jeter sur vous par dérision et on veut les arracher, mais non; ils adhèrent tellement qu'ils sont déjà votre visage et votre chair, et c'est soi-même qu'on déchire, en voulant s'en dépouiller. »

*

J'ai eu l'occasion de voir deux fois à la télévision, ces dernières semaines, d'assez longues parties du film de Barbet Schroeder, *LaVierge des tueurs*, d'après un roman du Colombien Fernando Vallejo. Ce n'est

pas un très grand film et Flatters le juge même très mauvais – il me semble qu'il exagère. En tout cas j'ai trouvé passionnant ce que j'en ai vu, pour des raisons qui ne relèvent pas au premier chef de l'art cinématographique.

Peut-être ses mérites viennent-ils du livre dont il est tiré. Flatters a lu ce livre, car je ne sais qui avait eu l'idée de demander à Fernando Vallejo une préface pour le catalogue de l'exposition marcheschienne qui devait avoir lieu à Cayenne (et qui finalement n'aura pas lieu, essentiellement parce que là-bas, à cause de la chaleur et de l'humidité, tout pourrit en quelques jours ou quelques heures, paraît-il, à commencer bien sûr par des œuvres sur papier). Là non plus, le contact n'a pas été enthousiasmant.

La Vierge des tueurs dépeint les amours, dans Medellín, d'un écrivain sur le retour (littéralement : il a été absent de longues années) et d'un tout jeune homme, plutôt joli – il y a déjà là de quoi m'intéresser un peu. Cependant ce n'est pas cela surtout qui m'a retenu.

Le jeune homme est vaguement prostitué, du moins au début, mais surtout il est *tueur*. Je veux dire qu'il a en permanence sur lui un pistolet (il faudra que je finisse par apprendre la différence qu'il y a entre un pistolet et un revolver – je ne sais jamais quel mot employer), et qu'il s'en sert pour tuer ceux qui le menacent ou qui le dérangent. Or, à Medellín, grande capitale de la drogue, tout le monde menace et dérange tout le monde. La ville, telle que la dépeignent Schroeder et sans doute Vallejo, et telle qu'elle est sans doute *vraiment*, est une figuration assez précise de l'enfer hobbesien, et de la guerre de tous contre tous. Mais ce que le film montre très bien, avec beaucoup de détermination, même, c'est le lien entre cet état de société, qui est certainement le pire qu'on puisse imaginer, et la petite nocence quotidienne, permanente, expression continuelle de l'indifférence de tous au bien-être de chacun.

Le voisin des amants est un jeune homme qui s'essaie aux percussions à toutes les heures du jour et de la nuit – surtout de la nuit. Dans le métro tout neuf les mères laissent leurs enfants aux chaussures sales se tenir debout ou accroupis sur les sièges. Dans les taxis, les chauffeurs imposent à leurs passagers une musique tonitruante.Quand leurs clients leur demandent de baisser un peu le son, l'échange dégénère très vite,

eux arrêtent la voiture, en descendent et menacent ces imprudents avec des chaînes. Le tueur adolescent règle tous ces différends par l'assassinat. L'écrivain est d'abord très désapprobateur, car il a le souvenir d'une vie plus douce, dans la même ville. Et puis il s'habitue…

Le tableau n'est nullement onirique, plutôt réaliste, au contraire. On se dit, à tort ou à raison, que la vie doit être à peu près comme cela en effet, à Medellín (amours en moins d'écrivains sur le retour et de sympathiques jeunes tueurs, peut-être). Et l'on se dit aussi que l'existence, dans nos propres métropoles, semble se rapprocher de plus en plus de ce modèle-là : un combat de tous les instants pour la survie, dans une société sans loi, sans autre loi que celle du plus fort (ou du mieux armé).

Vendredi 27 février, neuf heures et quart. Je compte envoyer à Paul, lundi matin, le 1er mars, la version "définitive" de *Syntaxe, ou l 'Autre dans la langue*, ma conférence de la Sorbonne, qui depuis qu'elle a été prononcée en novembre dernier a triplé et presque quadruplé de proportions. J'espère qu'elle n'aura pas souffert de la multitude des ajouts que je lui ai apportés. Pierre a lu ce matin le dernier état (qui va encore être modifié et "enrichi" d'ici à lundi), et il en a semblé favorablement impressionné.

Au début du mois de janvier j'avais envoyé le texte originel à Robert Misrahi, lequel avait accepté de mettre par écrit l'intervention qu'il avait faite lors du débat qui avait suivi la conférence, un mois et demi plus tôt. Nous étions convenus de placer ce texte en note. Trois semaines passent, quatre, cinq, six, pas de réponse de Misrahi. Je me suis dit qu'il avait sans doute changé d'avis, et j'étais à la veille de baisser les bras, ne voulant pas jouer le rôle de celui qui insiste. Je me suis tout de même décidé à téléphoner, de peur d'un malentendu. Malentendu il y avait bien, Misrahi n'avait rien reçu. Je lui ai renvoyé le même texte, il m'a fait parvenir sa note – deux ou trois pages – presque par retour du courrier. Elle est parfaite, et me réjouit grandement. Comme quoi, par chance, le paranoïaque n'a pas *toujours* raison…

J’ai reçu aussi une lettre de Claude Durand, en réponse à mes diverses propositions. Dans l’ensemble, cette réponse est plutôt favorable. Le *journal* de l’année 2001 paraît ces jours-ci, celui de 2002 devrait paraître en novembre prochain; celui de 2003 en février ou mars 2005; et celui de 2004 (celui que je suis en train d’écrire, *celui-ci*) en novembre de la même année. Grâce à Fayard, et donc à Claude Durand, l’écart entre l’écriture et la publication aura donc été réduit de cinq ou six années à une seule.

Durand accepte de me verser dix mille euros en mai prochain à la remise du manuscrit brut, dactylographié mais non révisé, du *Journal de* Travers. C'est déjà bien beau, mais évidemment j’aurais préféré les treize mille cinq cents euros qui restent dus au titre de ce contrat-là. J’en ai le plus grand besoin pour le toit. Dans une nouvelle lettre, toute honte bue, je me suis permis d’insister un peu, alléguant que juillet me suffirait, quant au délai, et qu’à cette date j’espérais pouvoir lui remettre une version déjà en grande partie révisée. Pierre, qui tape le manuscrit, en est au douzième cahier, sur trente-cinq. Si mon plan est accepté, et il l’est déjà en grande partie, je taperai moi-même les cahiers de la deuxième moitié de la série, à partir du numéro dix-huit, par exemple, et ce faisant je les corrigerai au fur et à mesure.

D’autre part Claude Durand semble assez intéressé par le projet d’anthologie. Seulement il se soucie de la question des droits relatifs aux poèmes choisis, et il voudrait savoir si j’ai l’intention d’inclure beaucoup de textes qui ne seraient pas dans le domaine public. Je peux évidemment essayer de me limiter, dans cette catégorie-là : trente ou quarante suffiraient sans doute. Le problème est celui des traductions : car des textes qui par eux-mêmes seraient dans le domaine public peuvent très bien n’exister en français qu’en des versions qui, elles, ne le seraient pas. Pour tourner cette difficulté je puis traduire moi-même tout ce qui est en anglais et, dans une moindre mesure, en italien. Luc Charcellay me dit qu’il peut se charger du russe, et que l’un de ses amis m’aiderait volontiers pour l’espagnol. Il reste le latin, le grec, l’arabe, le persan, le chinois, le japonais, l’allemand et que sais-je encore. Nous en sommes là. J’attends une nouvelle réponse de Durand.

En janvier je m'étais engagé à payer à l'assureur, M. Capdecomme – le mari de mon médecin ! –, le solde complet de ce que je lui devais,mille cinq cents euros, et cela avant la fin de février. Le temps passait et je ne trouvais pas de solution. Finalement j'ai arraché, d'ailleurs sans difficulté, sinon ma propre mauvaise conscience (mais j'ai surmonté cet obstacle), mille euros au pauvre Flatters, qui pourtant n'a pas un sou, et même moins que cela, et qui se ruine en indispensables travaux dentaires. Rien ne me paraissait pire que de ne pas tenir mon engagement auprès de l'assureur, qui est bien patient et arrangeant. Cette après-midi je suis allé à Fleurance pour déposer à la banque le chèque de Flatters, puis je suis passé au cabinet de M. Capdecomme, à Lectoure, pour lui verser les quinze cents euros dus, dont cinq cents ne sont pas couverts du tout, et les autres fort peu. Mais c'est tout de même une épreuve de surmontée…

Les suivantes se présenteront d'un jour à l'autre : électricité, téléphone, ne parlons même pas des impôts. La pire est comme d'habitude celle du gaz. Pour m'acquitter de la précédente facture j'ai envoyé trois chèques, qui doivent être touchés respectivement au début de mars, au début d'avril et au début de mai. Mais depuis lors est arrivée une nouvelle facture, de près de deux mille euros : remplissage de la cuve, plus "abonnement", plus entretien. Or il va bientôt falloir passer une nouvelle commande. Ce matin il neigeait à gros flocons, c'était très joli. La neige n'est pas restée, mais ce soir il fait grand froid. La tentation est forte d'augmenter le chauffage, mais bien sûr il n'en est pas question. Je ne pourrais y être autorisé, éventuellement, que si Pierre n'était pas là. Quand il est là, c'est lui qui assure le supplément thermique nécessaire – d'ailleurs très efficacement, mais pas lorsque je suis à ce bureau, et je me gèle (lui aussi).

*

Les pires moments de la journée : les cinquante pompes que je me force à faire, pendant le journal de France Culture, à midi et demi (pour une fois France Culture n'y est pour rien – et ce sont surtout les dix dernières qui sont dures); la nécessaire sortie du bain pour se savonner le

corps, à peu près une heure plus tard; la *véritable* sortie du bain, cinq minutes après.

Le meilleur moment de la journée : l'extinction des feux, quand je me serre contre Pierre, à une heure ou une heure et demie du matin.

J'aime bien aussi le petit déjeuner, que nous apporte Mlle Céline, dans la bibliothèque, à huit heures et demie du matin : jus de poire préliminaire, café noir brûlant, tranches de poulet rôti, saucisses de volaille, yaourt aux fruits, pruneaux d'Agen – j'ai dû renoncer à mon bien-aimé muesli, pour des raisons diététiques. On entend Marc Kravetz, qui a une belle voix, puis le pénible Benassayag. Jusqu'à Puycasquier et au-delà on domine la campagne encore mal éveillée, brumeuse, et ce matin tout enneigée.

Samedi 28 février, neuf heures et demie du soir. J'aime bien aussi le moment où j'ouvre mon ordinateur, le matin, et me connecte avec le net – c'est juste après le "journal" de neuf heures, en général, sauf les jours où nous écoutons Finkielkraut, le samedi, ou bien l'émission de philosophie, quelquefois, ou celle d'histoire : mais il faut vraiment que le programme nous intéresse particulièrement pour que je lui sacrifie une heure de travail ou davantage.

Je regarde mon courrier électronique, qui en général m'apporte nettement moins d'embêtements que l'autre – envoyer les factures par voie cybernétique ne semble pas encore trop répandu, Dieu merci. Je jette un coup d'œil au site de la "Société des lecteurs", qui souvent m'amuse, ou m'intéresse, ou m'informe, ou les trois, et à celui de l'In-nocence. Je fais un ou deux ajouts à ma propre *Chronologie*, après consultation des agendas. J'en fais un ou deux autres, quand j'y pense, et quand j'ai le temps, à mon *Anthologie générale* (un recueil de "belles" phrases). Je tiens mon agenda, et note en abrégé ce qui s'est passé depuis la veille (peu de chose, la plupart du temps). Je regarde ma situation bancaire (mais là nous sortons nettement de la liste des bons moments). Après

quoi je téléphone à ma mère, puis me mets à la lecture (de Lévinas, ces jours-ci).

Entre une heure et deux la toilette, malgré les horribles instants où il faut sortir du bain chaud dans l'air glacial de la salle de bain, est plutôt un bon moment, elle aussi, car c'est celui où, *depending on* l'intérêt plus ou moins grand du programme de France Culture, j'écoute de la musique – ou *nous écoutons* de la musique, car pendant l'année scolaire Pierre est ici le samedi, le dimanche, le lundi et le mardi jusqu'à deux heures, tandis que les autres jours je suis seul(mais depuis quinze jours il ne m'a pas quitté, grâce aux vacances d'hiver).

Il est rare qu'une après-midi commence sans une assez longue conversation téléphonique avec Flatters. Vers deux heures et demie, un peu plus tôt ou un peu plus tard, je me dirige vers le bois, et cela aussi c'est un excellent moment, bien que je travaille là-bas comme un possédé, et cela depuis la fin de l'automne. Ces jours derniers nous avons fini d'aménager un vaste salon de verdure, dans la partie la plus haute, celle qui regarde la maison; puis percé une large trouée qui descend de là jusqu'à l'endroit où la dénivellation se fait très forte, et d'où se dégage une sorte de rampe en oblique, sur la gauche. Ce n'est plus Robinson, c'est Rambouillet. La question que je me pose, c'est de savoir si tout cela va se refermer aussitôt, au cas où je cesserais de jouer quotidiennement des cisailles et du sécateur…

Pierre et moi – lui surtout – avons traîné jusqu'au salon de verdure supérieur (*Rond-point de Diane*? *Carrefour Ottokar* ? *Clairière du haut* ?) un gros tronçon d'un arbre de la chartreuse qui avait été abattu par l'orage et que Jacques Aeberhard a scié. Il a été placé en guise de tabouret en un site méticuleusement choisi, d'où l'on a à la fois la plus belle vue sur le château (façade ouest) et le meilleur coup d'œil sur la profondeur du bois (grâce à notre récente trouée). J'ai l'intention d'aller lire le journal à cet endroit, tous les jours : c'est-à-dire de commencer à jouir de mes travaux plutôt que de les poursuivre indéfiniment. Mais je crains que leurs heureux effets ne se diluent dans la nature, et sous sa pression, si je les interromps; et que tous mes chemins ne disparaissent…

Lorsqu'on revient des zones les plus écartées, et qu'au lieu de dévaler la nouvelle trouée on la gravit, on a, pour peu que la lumière soit

favorable, un moment d'émerveillement lorsqu'on arrive à l'emplacement du tabouret, ou bien de la *colonne tronquée* : la lumière de l'après-midi frappe de plein fouet le haut mur presque aveugle de la façade occidentale du château, percé seulement par la grande fenêtre de la salle des Vents et par celle, beaucoup plus étroite, qui est au bout de la bibliothèque. Dans cet éclairage-là l'édifice paraît presque blanc, et, entre les derniers troncs de la forêt, on le voit se dresser sur sa butte, au loin, comme une enluminure de livre d'heures, au-dessus des premiers arbres en fleurs. On se dit alors qu'iln'est pas si mal, décidément, malgré tous les soucis qu'il cause, et qu'on n'est pas trop à plaindre.

Les bons moments, c'est évident, sont beaucoup plus nombreux que les mauvais, et ils durent plus longtemps. Je n'aurais guère à me forcer pour ranger parmi eux les heures de travail proprement dit, qu'elles soient consacrées à *Syntaxe* – celles de la fin de l'après-midi, dernièrement – ou bien à ce *journal*, plus tard dans la soirée. Et comme nous sommes aussi bien réglés que les Le Quesnoy de *La vie est un long fleuve tranquille*, « le samedi c'est poulet sauté », dans cette maison : et je m'en réjouis par avance, car cette grande spécialité de Pierre est mon plat préféré (parmi les plats "ordinaires", *that is*)…

Si tout cela risquait de faire un tableau un peu trop rose, j'ajouterais qu'il fait grand froid, même et surtout entre ces murs; que je porte quatre gros pull-overs l'un sur l'autre en écrivant ceci, et que je me gèle. C'est au point que nous est venue tout à l'heure la tentation de monter un peu le chauffage, déjà à mi-régime – mais nous avons vaillamment résisté.

Mardi 2 mars, neuf heures du soir. Hier et avant-hier, à cause de *Syntaxe*, je n'ai pas pu tenir ce *journal*. Dimanche soir j'avais encore trois petits ajouts à faire : l'un une citation de Lévinas, le deuxième une référence à Sloterdijk, le troisième un paragraphe sur le totalitarisme nouvelle manière, dictature sans dictateur, tyrannie sans autre tyran que l'imbécillité organisée.

Hier lundi tout était prêt dès le matin pour l'envoi à Paul, comme prévu. Mais il a souhaité que je tape ou "saisisse" moi-même la note envoyée par Robert Misrahi, ce que j'ai fait. Cependant, puisque le délai arrêté (par moi) était dépassé, et que ce n'était pas exactement de mon fait, je me suis offert une relecture supplémentaire, qui bien sûr n'était pas inutile. Le texte n'est finalement parti que ce matin. Les deux seules personnes qui en ont eu connaissance, Pierre et Flatters, en sont très enthousiastes.

Pierre a vendu la petite voiture, une Clio, que ses parents lui avaient offerte il y a trois ans. Il l'avait un peu prise en grippe, dernièrement, parce qu'il a dû trois fois faire opérer sur elle desréparations, rien que cette année; et d'autre part il était lassé d'avoir à en payer l'assurance. Je crois qu'elle valait six mille euros, selon l'*Argus*. Le garagiste de Castet-Arrouy a proposé à Pierre d'essayer de lui trouver un client pour cette somme ou à peu près, ce qui à son avis risquait de prendre un certain temps; ou bien de la lui racheter lui-même directement, pour une somme assez inférieure. Pierre lui en a demandé cinq mille euros, et il les a obtenus. L'ensemble de cette transaction rondement menée a pris deux fois dix minutes.

Avec une partie de l'argent Pierre a déjà payé l'électricité et le téléphone, comme d'habitude. D'autre part il pourra sans doute acheter un billet pour m'accompagner le mois prochain en Corée – un projet auquel il avait presque renoncé, sous la pression des événements.

Je l'ai accompagné à la gare d'Agen, cette après-midi. En rentrant ici, et comme je me dirigeais vers la porte, à partir du portail du bas, j'ai entendu et entr'aperçu des promeneurs, de l'autre côté de la haie de lauriers-roses, qui regardaient le château et qui parlaient fort :

« À mon avis il va bientôt crouler, a dit une dame. Il ne sera pas là longtemps... »

Sottement je n'ai pu m'empêcher de dire :

« Eh bien… Merci beaucoup…

– Qu'est-ce qu'il a dit? Qu'est-ce qu'il a dit?» se sont demandé entre eux les promeneurs. Mais j'étais déjà loin.

M’attendait sur cet appareil même un nouveau message électronique de Didier Eribon, se plaignant que les extraits de son livre dont il avait exigé de moi la suppression figurassent encore sur mon site, sous une autre entrée :

« La ruse est assez grossière et votre mauvaise foi patente. »

Je lui ai d’abord assuré que ces extraits avaient bel et bien été retirés, l’autre entrée qui restait, déjà ancienne, se référant à un lointain article de *Têtu*, où figurait il est vrai un court passage de son *journal*, que j’allais bien sûr faire disparaître puisqu’il me le demandait. Mais en fait, je m’en suis avisé en procédant aux opérations annoncées, il avait raison (sauf sur “la ruse grossière” et la “mauvaise foi patente”) : comme j’avais oublié l’existence de la première entrée« eribon.html », j’avais donné le même nom à la deuxième, qui du coup avait “écrasé” la première, comme je crois qu’on dit – deux liens très éloignés menaient en fait au même texte, supprimé là mais survivant ici. J’ai donc dû faire une deuxième réponse à Eribon, pour le prier d’excuser ce malentendu technique. Je pensais qu’il n’y croirait pas, étant donné ses dispositions générales à mon égard, mais il m’a tout de même envoyé un “merci”, une fois le second retrait effectué. “Je vous en prie”, ai-je répliqué. Nos échanges deviennent d’une cordialité sans limites.

*

Claude Durand m’a envoyé ses réactions écrites à ma réplique à sa réponse à mes propositions éditoriales. Comme d’habitude elles sont assez accommodantes. Il accepte de porter de dix mille à douze mille cinq cents euros, sur les treize mille cinq cents qu’il me reste à recevoir à propos de ce contrat-là, la somme qu’il me donnerait à la remise du manuscrit complet, mais *brut*, du *Journal de* Travers, en juillet prochain.

«Il faut néanmoins que je garde un reliquat d’avance symbolique pour la remise du texte définitif».

Cela me semble en effet bien légitime. L'ennui est que je vais devoir demander à la banque un “prêt-relais” pour payer les vingt et un mille

euros de la tranche annuelle des travaux du toit, en attendant le remboursement, deux ou trois mois plus tard, de la moitié de cette somme par les soins des Monuments historiques.

S'agissant de l'anthologie, les nouvelles sont un peu décevantes. Il ne serait possible, finalement, d'y mettre qu'une trentaine de textes n'appartenant pas au domaine public; et d'autre part l'avance que je toucherais pourrait s'élever à sept mille cinq cents euros, c'est-à-dire nettement moins que je ne l'avais imaginé. J'avais espéré pouvoir m'acquitter au moins, grâce à ce travail-là, des deux versements de cinquante mille francs qui me restent à faire à la B.N.P., cette année et l'année prochaine, en remboursement des dettes de *Pli selon Pli*. Or l'arrangement proposé ne me permettrait même pas d'en faire un seul, car cinquante mille francs c'est à peu près sept mille cinq cents euros, je crois, et le versement qui me serait fait par Fayard seraitsensiblement diminué, comme d'habitude, par les prélèvements de la Sécurité sociale. En plus il n'est pas dans l'usage que la somme soit versée tout entière à la signature du contrat. J'essaierai de voir Claude Durand à Paris, où je dois me rendre la semaine prochaine, pour la première fois depuis l'automne dernier. Je tâcherai d'obtenir de lui que le projet d'anthologie me permette d'acquitter au moins le versement B.N.P. de cette année. Si ce n'est pas possible je renoncerai sans trop de regret à l'entreprise, mais je me retrouverai confronté au problème entier de la somme d'argent à trouver. Quant à la somme de travail à fournir, je préfère ne même pas y penser.

Samedi 6 mars, neuf heures et quart, le soir. La semaine n'aura guère été productive, quant au travail; et je ne puis m'en prendre qu'à moi-même. Je me suis mal *tenu*, en ce sens que je n'ai pas eu sur moi assez d'autorité, et que je ne suis pas arrivé à me faire faire la moitié, ni même le quart, de ce que nous avions inscrit à mon programme, le devoir, le besoin et moi. J'ai traîné, j'ai perdu du temps, je ne me suis pas suffisamment botté les fesses.

Il faut dire qu'il a fait grand froid – non pas tant dans le pays que dans la maison. J'étais frigorifié, surtout le soir. C'est au point que j'ai cru la chaudière en panne, de nouveau. En fait Céline a découvert ce matin que la machine était réglée sur *3*, le niveau le plus bas. C'est probablement Pierre qui a pris cette disposition d'économie, la semaine dernière, un jour qu'il faisait beau et presque chaud. Il aura oublié de revenir à notre habituel *4*, lorsque les températures extérieures sont redevenues normales pour la saison. Nous nous interdisons le *5*, et a fortiori le *6*, qui seuls sont efficaces en période de grand froid, mais qui vident la précieuse cuve de gaz en un tournemain.

Mercredi j'ai passé la journée à Toulouse, invité à déjeuner à la brasserie des Beaux-Arts par Guy Claverie, en la compagnie d'une de ses amies, une dentiste, grande lectrice, paraît-il, et collectionneuse d'œuvres gravées à la pierre noire.

Guy Claverie se plaint un peu, gentiment, de ce que je dis de lui dans les volumes récents de ce *journal*; en particulier lorsque je luireproche de me proposer une "commande publique" – un livre qui sera précisément intitulé *Commande publique*, sur l'installation d'art dans le métro toulousain – sans me donner de précisions sur les conditions financières de l'opération, et en paraissant très déçu, et presque choqué, que je m'en inquiète et m'en informe avant de lui donner ma réponse. C'est du moins l'impression que j'avais ressentie, et que j'avais notée. Mais sa fille, qui me lit, dit que le portrait que je fais de lui (et qui est très partiel) n'est pas exact, et qu'elle ne l'y reconnaît pas. Lui ne s'y reconnaît pas non plus. Cependant il ne conteste aucun point particulier, et demeure très amical.

Flatters, à qui j'ai lu les passages concernant la grande affaire du métro toulousain, et surtout les conditions du concours pour les différentes stations, dans le volume de *journal* qui paraît ces jours-ci, voulait me les faire retirer (tout en sachant fort bien, de son propre aveu, que je n'en ferais rien). Je n'ai pas caché cette réaction marcheschienne à M. Claverie, ni qu'il était encore une fois beaucoup question, dans ce tome dont la publication est imminente, donc, de la Smat (la Société du métro de l'agglomération toulousaine), de la Smtc (la Société mixte de transports en commun – c'est du moins ce que je suppose que veut dire le

sigle), du jury de sélection des œuvres et des artistes, de nos séances de travail. Il n'a pas paru s'en inquiéter outre mesure.

Il est vrai que lui-même va probablement quitter la Smat, de nouveau, alors qu'il vient tout juste d'y revenir, après une période de mise au placard et d'arrêt-maladie, entraînée par ses relations, qu'il dépeint comme *exécrables*, avec l'élu qui coiffe les opérations, le sénateur Plancade, président de la Smtc.

Il me dit aussi que tous ces messieurs étaient affolés par ma présence dans le jury, au moment de l'"affaire", et juste après. Il aurait eu tout le mal du monde à les apaiser. Du moins ont-ils eu le bon goût de ne pas m'exposer leur émoi.

Mercredi je n'ai pas tenu ce *journal*, donc, parce que je suis rentré vers neuf heures du soir, qu'il a fallu promener un peu les chiens, jeter un coup d'œil aux différents types de courrier, parler à Pierre au téléphone – j'ai essayé d'abréger la conversation et il l'a un peu mal pris. Surtout j'étais épuisé et gelé, épuisé *parce que* gelé. J'ai dîné vêtu de trois pull-overs l'un sur l'autre, et drapé dans la somptueuse robede chambre de cachemire, ou d'alpaga, je ne sais plus, que m'a offert à l'automne dernier Jacqueline Voillat.

Jeudi soir je n'ai pas travaillé non plus, et hier soir de même, parce que j'ai regardé sur Arte le long téléfilm en deux parties de Benoît Jacquot sur Marie Bonaparte, avec Catherine Deneuve. Je n'ai pas trouvé qu'il fût bien remarquable, mais le sujet m'intéressait – d'ailleurs le deuxième épisode était assez supérieur au premier, m'a-t-il semblé. Je regrette évidemment que Jacquot ou ses scénaristes, soit par purisme esthétique et intellectuel, soit par manque de moyens, aient gommé l'aspect "royal" de ce personnage et de toute cette histoire, qui leur donne beaucoup de leur attrait à mes yeux. Ainsi je crois me souvenir, car j'ai lu en son temps la biographie écrite par Célia Bertin, que Marie Bonaparte, quand elle exerçait la psychanalyse tout en restant princesse Georges de Grèce, bru, belle-sœur ou tante du roi de Grèce du moment, emmenait ses patients en vacances avec elle, pour ne pas interrompre la cure, et les faisait loger près d'elle au palais royal, à Athènes. Ce versant-là des choses n'a pas intéressé le metteur en scène. La seule satisfaction de cet ordre qu'il offre à l'amateur, c'est de donner à dire à Marie, quand elle s'apprête à faire

sortir Freud d'Autriche, en 1938, et qu'elle est suivie dans la rue, à Vienne, par un agent de la Gestapo :

« Je suis la princesse Georges de Grèce et de Danemark, née Bonaparte – vous savez, comme celui d'Austerlitz... »

La diffusion d'hier était suivie par un long documentaire sur l'histoire de la psychanalyse, bien fait, où brillait à maintes reprises, et longuement, ma grande amie Élisabeth Roudinesco. On y voyait de très intéressantes séquences d'archives, montrant Freud dans la dernière partie de sa vie, à Vienne et à Londres. Tout cela a bien dû prendre trois heures ou davantage, et quand ce fut fini je n'étais pas en état de travailler, parce que de pareilles doses de télévision m'épuisent et que j'étais ravagé par le froid. J'ai d'ailleurs très mal dormi, avec un beau mal de tête.

Paris, front de Seine, mercredi 10 mars, neuf heures moins le quart, le matin. Cinq jours plus tard, le mal de tête est toujours là. Je ne seraispas étonné qu'il ait eu pour origine une affaire de lunettes. Mes plus récentes lunettes se sont cassées, dernièrement; la monture a rompu. Je n'ai eu d'autre recours que de reprendre les précédentes, qui sont moins fortes (*1* au lieu de *1 1/2*), et qui ne sont plus adaptées à ma vue. Il faudrait commander une nouvelle paire : j'en serais bien empêché pour le moment (embranchement ici vers les problèmes financiers – mais nous allons peut-être laisser ce chapitre tranquille pour le moment…).

Mon emploi du temps est dans un grand désordre depuis une semaine, et plus exactement depuis l'achèvement de *Syntaxe*, à la fin de février. J'ai noté plus haut quelques-unes des raisons de ce désordre – beaucoup de télévision, par exemple. Dimanche soir, à l'heure où d'habitude je tiens ce *journal*, j'ai encore vu *Huit femmes*, de François Ozon, assez distrayant, sans plus, mais surtout bien insignifiant. Ce me fut surtout l'occasion de constater la constance de mon goût pour Fanny Ardant – un goût typique d'homosexuel, dit méchamment Flatters. N'importe, quand je vois Fanny Ardant, je suis content. Quelque chose d'agréable se passe :

un certain accord avec la voix, le rythme, l'expression. Ce doit être cela, être un "fan". Si je devais être un "fan" d'un acteur ou d'une actrice contemporains, ce serait de Fanny Ardant.

Le lendemain, lundi, en arrivant à Paris, et après avoir déposé ma mère chez son amie Madou, rue de l'Église, j'ai vu ici même la fin d'un absurde téléfilm sur Élisabeth d'Autriche, avec Arielle Dombasle. Arielle Dombasle est bien meilleure quand elle ne joue pas. Sur le plateau d'Ardisson, par exemple, elle est excellente, et très sympathique. Elle a aussi une jolie voix. En tant qu'actrice, en revanche, elle est moins convaincante. Mais surtout ces téléfilms français tournés à l'économie, qui mettent l'Autriche-Hongrie en Russie parce que c'est moins cher, et qui font de Sissi une championne de la cause des femmes – celui-ci était diffusé au soir de la "journée de la Femme" ! –, ne tiennent pas debout. C'est irregardable. Mais je regarde tout de même.

A tenu également un rôle très important dans la fâcheuse mise à bas de mon emploi du temps une fréquentation très assidue, la semaine dernière, du site de la Société de (mes) lecteurs, où l'on s'interrogeait savamment sur l'origine de certaine "fleur sur leplancher", très récurrente dans *Échange*, en particulier, et qui pouvait être liée, d'après les différents contextes, à Nice, à Cannes, à l'hôtel ou résidence des Princes, à Paul Nash et à l'une de ses photographies, à Palerme et à l'hôtel des Palmes, à la mort de Roussel et à l'achèvement de *Parsifal*, au Perceval des *Vagues*, à la légende comme genre et à cette façon qu'elle a de transporter d'une version à l'autre, obstinément, alors que tout a changé – les lieux, les épisodes, le nom des personnages et les personnages eux-mêmes –, de simples objets dont la signification n'apparaît pas bien nettement, *une fleur sur le plancher*, un arc abandonné, un geste de la main, une simple intonation inexplicable. Nous sommes deux ou trois à qui cette "fleur sur le plancher" a donné un terrible fil à retordre. Et d'ailleurs nous ne sommes pas venus à bout d'en découvrir l'origine, si tant est qu'elle en ait bien une. En revanche ce fut un festival érudit de mises au jour de liaisons dont j'avais oublié la plupart, mais qui sont bien là, et parfaitement opératoires, près de trente ans plus tard. En ce sens c'était un exercice agréable. Mais il a dévoré beaucoup de mon temps. On se convainc qu'on est à deux doigts de découvrir le fin mot de l'histoire et

qu'il serait absurde de renoncer alors qu'on est si près du but, et des heures se consument à feuilleter frénétiquement James (*Les Ailes de la colombe*), Sciascia (*Actes relatifs à la mort de Raymond Roussel*), Wagner (le livret de *Tristan*, dans l'édition annotée), Ricardou (*Problèmes du Nouveau Roman* et *Pour une théorie du Nouveau Roman*), Virginia Woolf et quinze ou vingt autres. Et dans cette quête, qui n'est que trop plaisante, ou excitante pour l'esprit (ce n'est pas loin d'être la même chose, heureusement), sombrent des matinées entières.

Lundi matin, juste avant que je quitte Plieux, me sont arrivés les premiers exemplaires de *Sommeil de personne*, le *journal* de l'année 2001. C'est un fort volume de près de six cents pages, index compris. La couverture me semble moins réussie que celle du tome précédent dans la série Fayard (le *journal* 2000 est paru chez P.O.L), qui montrait un détail d'un tableau de Cecco Bravo et que j'aimais beaucoup. Peut-être Henri de Valenciennes est-il un peu faible pour supporter pareille mise en exergue. Il y a surtout que le tirage me semble exagérément bleuté. Un peu de rouge dans la titraille – le nom de l'auteur, le sous-titre *journal 2001* – n'aurait peut-être pas été mauvais. Mais enfin le résultat n'est tout de même pas désastreux,loin de là (contrairement à la couverture du *journal* de 1996, *Hommage au Carré*, qui, elle, était très mal sortie des presses). Je veux croire que c'est même assez joli. Toutefois, tant que M. Flatters ne s'est pas prononcé, on n'est sûr de rien.

Je suis venu de Plieux jusqu'ici en passant par Royat et Clermont, afin d'y prendre ma mère, qui voulait profiter de mon voyage pour faire elle-même un séjour à Paris. Je constate avec déplaisir que les voyages en voiture, que j'ai tant aimés, et surtout que j'ai *seuls* aimés, car les autres me font horreur, commencent à me fatiguer terriblement. Lundi soir et toute la journée d'hier j'ai eu "mal aux reins", comme on dit, c'est-à-dire que j'étais sérieusement courbatu. Je n'en suis pas moins allé chez le dentiste, hier matin, à l'autre bout de Paris, pour une séance assez pénible. Et l'après-midi, après avoir vainement essayé de dormir un peu, je me suis forcé à travailler à un trente-et-unième "éditorial" pour l'Innocence, à propos de la "question sociale", sur laquelle un usager du site nous interrogeait courtoisement. Comme il était à prévoir, le texte ne vient pas très bien. J'ai cependant réussi à débloquer la situation, plus ou

moins. Quand j'en aurai fini avec cette tâche je me mettrai à l'*Éloge de la honte*, Paul estimant avec raison que ce livre-là ne sera jamais écrit si je me lance à nouveau, directement, dans l'énorme chantier des *Églogues.*

De toute façon il n'a pas l'air très impatient de me publier. Hier, au téléphone, il m'a dit du bien de *Syntaxe*, mais il n'a l'intention de faire paraître ce livre qu'à l'automne prochain. En novembre dernier, après le prononcé de la conférence à la Sorbonne, je lui avais proposé février ou mars de cette année-ci, pour la sortie en librairie. Il me semble qu'il m'avait alors parlé de *mai*, au motif que les plans de publication étaient déjà arrêtés, pour la fin de l'hiver. À présent ils le sont aussi pour le printemps, et *Syntaxe* n'y figure pas. Je suis un peu déçu, mais tout cela n'a pas grande importance. L'*Éloge de la honte* paraîtrait aussi en octobre ou novembre, en même temps que *Syntaxe*, en même temps aussi que le *journal* 2002 chez Fayard (mais de cela nous ne parlons jamais, Paul et moi).

Hier soir il n'y a pas eu de *journal*, non plus que la plupart des soirs précédents, parce que Pierre m'a entraîné au petit restaurant coréen que nous aimons bien, dans le voisinage. Il a un peu insisté, ce qui a fait fondre mes résolutions de travail. Et il a bien fait, carnous avons passé un excellent moment. Et la nuit aussi fut délicieuse, à ceci près que lui devait se lever à six heures, et que je ne me suis pas rendormi, de sorte que je ne suis pas très vaillant. Mais je renonce à lire le matin, malgré la règle récente, pour essayer de me mettre à jour ici.

*

La lecture d'un beau poème de Zbigniew Herbert, *Rovigo*, qui figure dans un petit recueil bilingue envoyé par Wojciech Karpinski, m'a inspiré et presque dicté, immédiatement, dans les minutes qui suivaient, ces quelques "vers" (qui du coup pourraient s'intituler, *à la* Liszt, *Sur une lecture de Zbigniew Herbert*) :

Souvent nous prend la tentation
De descendre de l'histoire

Comme on descend d'un train en une ville de hasard,
Poussé par le seul amour de nulle part.
On sort de la gare vers des rues inconnues
Et l'on devient à soi-même inconnu.
On marche côte à côte avec cet étranger
Et l'on tâche d'imiter son détachement.
Pourquoi ce café-là plutôt qu'un autre ?
L'essentiel est d'être invisible.
Pourvu que le garçon soit poli
Nous allons entrer dans l'oubli.

*

Le grand mot à la mode est *acter* :

« Finalement le ministre *acte* que le dossier n'est pas réglé » (informations de France Culture – le ministre est Jacques Aillagon et le dossier celui des "intermittents du spectacle").

Et quelques jours plus tard, à la même source :

« On peut acter que le gouvernement pénalise le travail. »

Du rapprochement de ces deux phrases je crois pouvoir conclure que *acter* doit vouloir dire, au moins dans l'esprit de la journaliste qui parle, *prendre acte du fait que…*

À propos de la "journée de la Femme", il a été question à plusieurs reprises (toujours sur le poste culturel!) de *la* gente *féminine.*

Au sujet d'Emmanuel Carrère, dont le film, *Retour à Kotelnitch*, est paraît-il très bien, a toutefois été émis ce petit reproche radiophonique :

« Il ne nous montre rien de pourquoi il est venu. » L'émission sur le cinéma, où s'expriment surtout des cinéastes invités, donnant leur avis à propos des films des autres comme le feraient des critiques, me semble celle où l'on parle le plus mal. Les cinéastes, dans l'ensemble (mais pas du tout Rohmer, que j'ai entendu lundi après-midi dans la voiture, entre

Clermont et Paris), doivent être le corps de métier dont le français est le plus vilain – je me demande s'ils ne battent pas les "enseignants"…

Les journalistes restent tout de même en excellente position :

«La S.N.C.F., *avec dix mille personnels*, continue d'inspecter les voies. »

Et toujours et de plus en plus, que ce soit dans *Le Monde* ou sur France Culture – il est vrai que c'est plus ou moins la même maison –, *l 'argot, l 'argot, l'argot* (personne ne semble imaginer que parler publiquement en argot, ce soit injurier les auditeurs ou les lecteurs (qui n'ont pas nécessairement gardé les cochons avec les journalistes)) :

« En tout cas c'est un *bosseur*» (aux "informations", à propos de Jacques Blanc, le président de la Région Languedoc-Roussillon).

Ou bien :

«Ce Salon, qui concerne *la bouffe* sous toutes ses formes... » (le Salon de l'agriculture).

Et sans cesse, au détour d'une phrase, on se rend compte que ces gens ne savent absolument pas de quoi ils parlent.

Ainsi on apprenait à la fin de la semaine dernière que « Claude Nougaro serait enterré ce lundi dans la cathédrale *de* Saint-Cernin ».J'ai d'abord été sensible au *de*, qui semblait impliquer que dans l'esprit du locuteur Saint-Cernin était une ville, dont l'existence ne paraissait pas l'étonner. Puis je me suis souvenu qu'en plus la basilique Saint-Cernin n'était pas du tout une cathédrale, ni de Toulouse ni de "Saint-Cernin".

La mort de Claude Nougaro est d'ailleurs une nouvelle et éclatante démonstration de l'invasion de tout le champ culturel, et du champ public tout court, du champ médiatique, par le trivial et par la seule culture populaire. Je n'ai absolument rien contre Claude Nougaro (même si je n'ai jamais pu supporter de l'entendre), mais je ne suis même pas sûr que dans sa catégorie ce soit un artiste de première grandeur. Je suis sûr en revanche que sa catégorie artistique, si c'est bien le mot qui convient, est absolument mineure. Pourtant sa mort est un événement national *majeur*, jusques et y compris dans les media qui passent à tort ou à raison pour avoir encore quelques prétentions culturelles. *Le Monde* lui a consacré au

moins une double page, que j'ai vue, et plusieurs autres articles. France Culture prépare une soirée spéciale d'hommage. À la télévision, les programmes ont été entièrement chamboulés pour lui faire place.

Quelques jours plus tôt, de tous les côtés, et des mêmes, il n'y en avait que pour Claude François, parce que c'était je crois le vingtième anniversaire de sa mort, et parce que sort sur les écrans, très opportunément, un film de Yann Moix qui lui est plus ou moins consacré, ou plutôt au culte dont il est l'objet, et à l'une de ses doublures. Ce culte, pendant longtemps, était assez étroitement circonscrit, ou du moins le croyais-je. Jean Puyaubert portait beaucoup plus d'intérêt que moi au music-hall et à la chanson, mais il y avait au moins un point sur lequel nous étions d'accord, dans ce domaine, c'était l'insignifiance de Claude François : nous jugions l'un et l'autre qu'il y a toujours une explication au succès, mais en l'occurrence nous n'arrivions pas à la trouver. On a beaucoup vu et revu Claude François ces dernières semaines, et mon opinion, ou mon incompréhension, n'ont pas changé d'un iota. Je trouve que ce personnage d'une fadeur sans nom, toujours atrocement accoutré dans le goût des patineurs sur glace (qui sont les individus les plus atrocement attifés de la terre, toujours), et dont les propres chorégraphies, si l'on peut appeler cela ainsi, sont disgracieuses et ridicules au dernier degré, relève de la farce et de rien d'autre. Jadis je me disais d'ailleurs que l'aberration qui avait pu lefaire apprécier allait passer, et qu'elle serait rapidement reconnue comme telle, même par les malheureux et malheureuses qui en avaient été atteints. Mais c'est tout le contraire qui s'est produit. Claude François est entré dans la légende, et, pour avoir vécu en même temps que lui, nous sommes tous supposés avoir tiré de lui la lumière de nos jours, ou leur musique.

Il en va de même exactement pour Dalida. Quand j'apercevais Dalida au temps de sa carrière *réelle*, je me disais que le peuple était bien charitable et généreux de donner sa chance à cette grande femme si maladroite, si ridicule, si comique, aussi faite pour monter sur les planches de la gloire, à mon avis, qu'un camionneur travesti ou une imitatrice pour anniversaire au sauna. Je croyais que tout cela était une plaisanterie, dont cette malheureuse était en grande partie la victime abusée. Mais à présent Dalida est aussi fermement installée que Claude

François au cœur du panthéon national, et l'on parle d'eux sur le même ton dont on usait pour parler non seulement de Piaf mais de Colette ; ou de George Sand, de Cocteau ou de Paul Claudel.

Tout un pan de la réalité qui ne jouait aucune espèce de rôle dans l'existence des gens cultivés – être "cultivé", c'était justement savoir à peine ce que c'était que Claude François, Dalida ou Claude Nougaro, et n'y attacher aucune importance – s'est élargi monstrueusement jusqu'à barrer tout le paysage, et presque le constituer seul. Tout un pan de l'histoire dont les plus sérieux d'entre nous estimaient qu'il n'appartenait pas à l'histoire, ou très marginalement, a fini par être à lui seul *toute* l'histoire, toute l'histoire en tout cas telle qu'en prend acte l'espace public. Ce qui n'était pas la culture ne s'est pas contenté de chasser la culture mais parade en ses lieux et place, et sous son nom. Ce qui n'était pas l'histoire, ce dont on n'imaginait pas une seule seconde que ce pût jamais être l'histoire, se donne à présent pour nos seuls souvenirs.

Je me rappelle avoir regardé le mois dernier, avec la fascination consternée qui est mon plus habituel rapport à la télévision, une longue émission sur la bien nommée "lady Di", l'ex-princesse de Galles. Je n'aimais pas trop le personnage quand il vivait, mais maintenant qu'il est devenu un mythe, lui aussi, comme Claude François, Dalida ou Claude Nougaro, j'en arrive à le détester presque. Ces pauvres Windsor ne sont sans doute pas des intellectuels, mais jeconçois qu'ils aient été horrifiés, à commencer par la reine et par le prince Charles, de découvrir quelle parfaite petite oie ils avaient imprudemment introduite au sein de leur famille. Je suis persuadé que Diana marquera un moment de l'histoire, celui où la prolétaropetite-bourgeoisie culturelle est arrivée en triomphe sur les marches du trône, et a bien failli le renverser – elle n'a d'ailleurs pas dit son dernier mot. Certes la jeune lady Spencer était la fille d'un pair du royaume, mais justement, la grande nouveauté était sans doute que la fille d'un pair du royaume pouvait parfaitement, désormais, après la grande révolution culturelle occidentale (c'est-à-dire la grande *déculturation*), avoir les goûts exacts, les curiosités et les fantasmes de n'importe quelle shampouineuse lectrice de la presse de caniveau. Je n'ai tout à fait compris cela qu'assez tard, quand j'ai vu la princesse idolâtrée élire Saint-Tropez comme séjour de vacances. Mais les personnes qu'il

convient d'interroger si l'on veut tout savoir de Mlle Spencer, ses amis les plus proches, ses véritables confidents, les seuls qui l'aient véritablement comprise, ne laissent subsister aucun doute à ce sujet : ce sont son esthéticienne, justement, son masseur astrologue, son garde du corps, son valet de chambre, une femme qu'il faut aller interviewer dans sa boutique de chaussures ou de sacs à main et, par-dessus tout, l'un de ses premiers amants, petite frappe vieillissante dont la vulgarité morale et la bassesse sautent aux yeux avant même qu'il ait ouvert la bouche (après qu'il a parlé elles vous submergent : on dirait un méchant dans Hitchcock, un de ces personnages tellement antipathiques qu'ils ne peuvent avoir commis le crime, ce serait trop facile…).

Cette pauvre famille royale a donné l'un des tout premiers rôles en son sein à une petite personne dont le rêve, en somme, était d'être honorée de l'amitié d'Elton John. Il a chanté à son enterrement, s'en souvient-on assez? Et ce n'était que justice. Diana a pu manifester ainsi, une ultime fois, son merveilleux accord avec la première civilisation de l'histoire, à ma connaissance, qui ait donné à la chansonnette une place éminente jusqu'au bord des tombeaux. Je me souviens avoir été accablé d'entendre Sheila à l'enterrement de mon neveu. Thierry Fourreau, curieusement, car il ne passe pas pour avoir mes opinions, décrit une scène assez semblable, et manifeste une réticence à peine moindre, dans son petit livre *Perfecto* : en l'occurrence c'est *Arriva Gigi l'amoroso* qui se fait entendre au crématorium,pour la plus grande horreur du narrateur. Il ne suffisait pas que le trivial imposât sa loi à la totalité du vivant. Il fallait encore qu'il se soumît jusqu'à la mort.

Jeudi 11 mars, cinq heures moins le quart, l'après-midi. L'actualité est surtout éditoriale. Hier matin, Paul et moi nous sommes disputés comme des chiffonniers, par téléphone. À vrai dire c'est surtout *lui* qui a perdu son sang-froid. Moi j'étais d'excellente humeur, quand il m'a appelé. Néanmoins c'est moi qui ai mis sur le tapis le sujet de litige, la remise à l'automne prochain de la publication de *Syntaxe*, dont Paul m'avait dit

plus tôt qu'elle aurait lieu en mai. Je n'étais pas du tout agressif, je me plaignais presque pour rire, d'autant qu'objectivement, mai ou octobre, cela n'a pas la moindre importance. Mais justement c'est mon ton badin qui a mis Paul hors de lui. À ma grande stupéfaction j'ai vu sa fureur monter, et il a fini par me raccrocher au nez. On peut dire qu'il est joliment soupe au lait…

En rentrant le soir j'ai trouvé dans ma boîte à lettres électronique un courriel de lui, très conciliant. J'y ai répondu aussitôt, en en rajoutant dans l'esprit de conciliation, et en plaidant le total malentendu, dû sans doute à mon excès de bonne humeur et à ma légèreté, qu'il avait interprétés comme un excès de désinvolture (j'aurais voulu, moi qui n'y connais rien, lui dicter les rythmes de publication de sa maison). En fait, lui expliquai-je, je n'avais aucune revendication à poser, je ne réclamais nullement le retour à mai, je me contentais de jérémier en riant – il n'y avait rien là à prendre au tragique, pas même au sérieux.

Ce matin, par un deuxième e-mail, Paul est convenu qu'il avait un peu "*overreacted* ", et tout s'est apaisé. Ouffffffa…

Ce matin également j'ai été reçu par Claude Durand, rue des Saints-Pères. Je me sens un peu coupable à son égard. Quand on lit ou feuillette *Sommeil de personne*, je crains qu'il n'apparaisse presque uniquement comme, si j'ose dire, une vache à lait, quelqu'un auquel je m'adresse quand j'ai besoin de ceci ou de cela, c'est-à-dire essentiellement d'argent (et Dieu sait que j'en ai souvent besoin!). Or c'est insuffisamment mettre en avant sa grande bienveillance, sagénérosité et sa patience. Flatters, qui lit le livre, justement, trouve que Durand est vraiment de bonne composition, à mon égard – c'est la vérité pure.

Il l'était encore ce matin. Je l'ai beaucoup remercié du plan de publication de ce *journal*, qui me convient excellemment, et selon lequel ce que je suis en train d'écrire, le *journal* 2004, paraîtrait à la fin de l'année 2005, c'est-à-dire dans dix-huit mois, l'écart entre l'écriture et la sortie en librairie ayant en quelques années été réduit de six à un an, et cela uniquement grâce à la détermination et à la fidélité de Claude Durand, justement.

Je lui ai exprimé ma gratitude, aussi, pour son acceptation de me donner en juillet prochain, à la remise du manuscrit “brut” du *Journal de* Travers, douze mille cinq cents des treize mille cinq cents euros qui me restent dus sur ce contrat-là.

Mais surtout nous avons parlé de l’*Anthologie de l’amour des hommes (et des garçons)*. Malgré ses inquiétudes quant aux droits à payer sur les textes choisis, il est d’accord pour se lancer dans l’entreprise. Et il a accepté, d’une part de relever les avances sur droits d’auteur (ou plutôt d’anthologiste) de sept mille cinq cents euros à huit mille deux cent cinquante, d’autre part de me régler tout à la signature du contrat, c’est-à-dire très vite – de sorte que la somme, Sécurité sociale déduite, puisse servir le mois prochain à constituer mon règlement annuel de cinquante mille francs (sept mille six cents euros) à la B.N.P.

Le seul problème qui subsiste quant à cette anthologie est que Paul va sans doute être furieux que je la fasse ailleurs que chez lui. Avant de signer quoi que ce soit il faut d’ailleurs que je vérifie que dans mes contrats avec lui je ne suis pas lié pour le genre *anthologies* (je suis pratiquement lié pour tout ce qui n’est pas de l’ordre du *journal*). Mais même si je ne suis pas lié *juridiquement*, et j’espère ne l’être pas, je suis un peu lié *moralement*, *amicalement*, de sorte qu’encore une fois je ne me sens pas très à l’aise. D’un autre côté je suis strictement tenu de payer ces sept mille six cents euros le mois prochain, et ce n’est certes pas Paul qui va me les donner. Je n’ai donc guère le choix.

Claude Durand suggérait que le livre, l’anthologie, parût chez Pauvert, qui est une dépendance de Fayard, plutôt que chez Fayardsoi-même, si cela devait moins mécontenter Paul. Mais ce qui mécontente Paul c’est que j’aille voir ailleurs (que je sois allé voir ailleurs *après qu’il m’avait partiellement chassé*, tout de même) – et peu lui chaut qu’ailleurs soit Fayard ou Pauvert, je crois bien.

Cela dit le chien Hapax aboie et proteste très fort quand je caresse un autre chien, et ma mère, qui déteste que j’excite pour rire sa jalousie, prétend qu’il aboie pour me faire plaisir, afin de jouer au jaloux – il est très possible que Paul, lui aussi, aboie pour jouer au jaloux : Dieu sait que je ne suis pas une possession si précieuse et rémunératrice, pour un

éditeur, que la perspective de me perdre, ou de me voir commettre quelques écarts, doive provoquer l'affolement dans les services.

*

Pierre et moi, hier, en compagnie de Jean-Christophe Cambier et de son amie Hélène, avons vu l'exposition "Twombly, cinquante années de dessins" au Centre Pompidou. Flatters m'en avait dit grand mal. En particulier il juge que les dernières salles sont désastreuses, et que toute l'œuvre est compromise par ce qu'il estime être « la catastrophe finale », qui en quelque sorte rétroagit, et établirait que l'ensemble du corpus n'a jamais représenté grand-chose.

Je ne suis pas de l'avis de Flatters. Il est vrai que les deux ou trois dernières salles impressionnent moins que les cinq ou six premières; mais c'est peut-être en grande partie, en ce qui me concerne, parce que les périodes qu'elles couvrent, les plus récentes, me sont beaucoup moins familières que les précédentes, et que souvent je découvre non seulement les pièces qui sont exposées là, mais le *style* auquel elles appartiennent. Il n'y a qu'une sculpture, une sorte d'énorme pouce d'où sortent deux ou trois fleurs raides, et que d'ailleurs le catalogue ne reproduit pas, qui me semble aussi faible que ce que dépeint Flatters. Pour le reste je demeure absolument fidèle aux goûts de ma jeunesse, et pourrais dire de Twombly ce que Jean Puyaubert disait de Masson ou de "Mme Colette" :

« C'est tout ce que j'aime. »

Les premières salles, en particulier, et d'abord le large vestibule d'entrée, sont pour moi un enchantement. Twombly a le génie derendre le griffonnage majestueux et le majestueux lyrique, intime, frissonnant de fleurs écrasées, de poètes au-dessus d'une mer mythologique, et d'ombrages propices à l'amour.

Le catalogue reprend le très beau petit texte qu'avait écrit Barthes pour Yvon Lambert et qu'il lui avait dédié, ainsi qu'à William Burke et à moi, non sans s'excuser du nombre de dédicataires pour si peu de pages. Est également remercié William Burke, pour son concours à l'exposition (et

peut-être pour ses prêts). Il n'est pas douteux que mon amour pour Twombly lui est entièrement dû. D'un autre côté, c'est tout autant à travers lui que je me suis familiarisé avec l'œuvre de Warhol ou avec celle de Jasper Johns, par exemple, et Warhol ni Johns ne m'ont jamais inspiré une dilection aussi intense – d'où je crois pouvoir conclure que mon amour pour Twombly n'est pas uniquement mimétique, que ce ne sont pas mes seules jeunes années que j'aime en lui, et qu'il y a bien quelque chose de *personnel* dans le très fidèle attachement et dans l'admiration que je porte à son travail.

Vendredi 12 mars, quatre heures et quart, l'après-midi. Décidément il est écrit que mes relations avec *Le Nouvel Observateur* seront mauvaises – ou bien vaudrait-il mieux dire *avec le journalisme en général* ?

Il y a déjà plusieurs mois de cela, j'ai été contacté par un journaliste du *Nouvel Observateur*, assez connu, qui écrit une biographie, je crois bien, de Roland Barthes. Il voulait me rencontrer, sans doute pour que je lui dise ce que je sais de la vie de Barthes (et qui est assez peu de chose) et de mes relations avec lui. Nous sommes convenus que lui me téléphonerait quand je viendrais à Paris, et que nous déciderions alors d'un rendez-vous – ce qui fut fait.

Le rendez-vous était mercredi dernier, avant-hier, le matin. Mais, mardi, coup de téléphone de ce monsieur, il avait un empêchement pour le mercredi : pouvait-on remettre à vendredi ? Très bien, *no problem*. Tous les échanges étaient fort courtois, avec même, de ma part, ce supplément de politesse qu'on met aux rapports qui interviennent en marge de situations délicates et mal engagées, commel'est éminemment la mienne vis-à-vis de l'*Observateur* – la courtoisie, en ce cas-là, consistant en l'élaboration d'un espace de neutralité, à grand renfort de prévenances.

Bien. Ce matin à l'heure dite exactement, dix heures et demie, par un temps épouvantable, abondante pluie glacée sur la ville, j'arrive au lieu convenu, le Sélect, à Montparnasse. Je rencontre le journaliste, souriant,

aimable, toujours tout à fait poli dans ses discours et attitude, mais m'informant d'emblée qu'il a un petit problème : sa compagne vient d'être opérée et… Moi aussitôt de lui donner toute assurance que rien n'a d'importance auprès de cela, et de témoigner au plus haut degré ces marques de compréhension extrême et de préoccupation qui sont coutumières sitôt qu'il est question d'opération chirurgicale. Et j'espérais que l'opération n'était pas trop grave, et qu'elle s'était bien passée. Et non, l'opération n'était pas grave du tout, très peu de chose, en fait, et elle s'était si bien passée, même, que la compagne du journaliste pouvait sortir de la clinique plus tôt que prévu – elle venait de lui téléphoner pour le lui dire, et pour lui demander de venir la chercher. Pouvait-on remettre le rendez-vous à une autre fois ?

Mais oui, bien sûr, comment donc – jusqu'à la fin ce ne furent qu'assauts de politesse, de part et d'autre. Il n'y a pas eu le moindre éclat. Ce n'est qu'après que nous étions repartis chacun de notre côté qu'une redoutable vague d'irritation m'a saisi, et elle ne m'a plus lâché jusqu'à présent. Car enfin je comprendrais fort bien qu'on annule un rendez-vous en toute dernière minute, et même au-delà, quand on est dans l'inquiétude à l'égard d'un être cher; et je ne me serais en aucune façon formalisé, il va sans dire, si ce monsieur m'avait informé qu'on était en train d'opérer sa compagne, que les choses ne se passaient pas trop bien et qu'il était obligé de me quitter pour courir sur place. Mais tel n'était pas du tout le cas. Les choses se passaient très bien au contraire; beaucoup mieux que prévu, même; et c'est justement pour cette raison qu'il y avait un changement dans les horaires arrêtés, et que la compagne du journaliste pouvait rentrer chez elle *avant* l'heure indiquée. Donc il n'y avait aucune urgence, en somme. Je me suis pourtant entendu dire qu'on allait partir sans m'attendre, au moment où j'étais arrivé, et bien que je n'eusse pas une seconde de retard. Tout ce qui pressait était que la compagne, ayant subi avec plein succès une très bénigne opération,avait l'occasion de regagner son logis plus tôt que prévu, et elle entendait bien en profiter…

J'ai essayé de transposer, pour bien juger du cas. J'ai moi-même subi plusieurs petites opérations, ces dernières années, et d'ailleurs pas si petites que cela. S'il m'avait été proposé de rentrer chez moi deux ou

trois heures avant le moment convenu, il ne me serait pas venu à l'esprit d'exiger de Pierre, par exemple, qu'il vienne me chercher toutes affaires cessantes, qu'il annule un de ses cours, par exemple, ou décommande un rendez-vous avec quelqu'un qui s'y serait déjà rendu. Et si j'avais été Pierre je n'aurais pas une seule seconde envisagé de faire une chose pareille, par considération pour mes élèves ou par respect pour la personne qui se serait déplacée pour moi. En somme, pour le journaliste, il s'agissait seulement d'éviter à sa compagne l'ennui d'une ou deux heures d'attente dans une clinique, attente à laquelle elle aurait déjà dû être résignée, puisque c'était celle qui était prévue. Et dans ce dessein il s'accommodait de m'avoir fait traverser la moitié de Paris par un temps horrible, pour rien, et perdre toute une matinée de travail. C'était là, me semble-t-il, me traiter bien cavalièrement. Et je n'étais pas loin, je ne le suis toujours pas, de me convaincre qu'il existe une muflerie spécifiquement journalistique, et que j'en étais une fois de plus la victime – ces gens-là sont tellement habitués à ce qu'on attende tout d'eux, et à ce qu'on supporte tout pour s'attirer leurs bonnes grâces, et à ce que leur parole ne vaille rien du tout, qu'un rendez-vous arrêté ne compte pas à leurs yeux, et qu'ils n'hésitent pas à l'annuler, pour un motif futile, à l'heure même où il devait avoir lieu.

La colère a fait de tels ravages en moi, depuis cet incident, que je n'ai pas hésité, pour tâcher de l'apaiser, à consulter tous les amis que j'ai eus depuis lors au téléphone. Les avis sont partagés. Jean-Christophe est absolument de mon avis, dit que les gens sont devenus d'une grossièreté inimaginable, et il multiplie pour mon bénéfice les exemples à l'appui de sa thèse. Mme Lloan est beaucoup plus mesurée : elle dit qu'on ne sait pas ce qu'est une opération "bénigne", et même que cela n'existe pas; elle estime que le journaliste a pu minimiser le sérieux de la situation par politesse à mon égard, et par discrétion. Jean-Paul pense à l'amour : il me rappelle que nous avons toujours estimé qu'à l'amour il faut tout sacrifier, et trouve assez compréhensible que le journaliste ait immolé ses devoirs envers moià ses sentiments pour sa compagne, et à ses inquiétudes à son endroit. Paul ne juge pas très différemment du cas, et il estime qu'il convient de laisser à l'accusé le bénéfice du doute. Bon, bon bon…

*

Hier soir, invités par Stéphane Martin, qui était lui-même accompagné de son ami Cyril, l'officier de marine, Pierre et moi avons assisté à la Cité de la musique à un très beau concert du cycle Berio/Bach, qui explore en neuf séances les relations du compositeur italien avec son illustre prédécesseur. La soirée d'hier confrontait trois motets de Bach, *Komm, Jesu, Komm*, BWV 229, *Jesu, meine Freude*, BWV 227 et *Lobet den Herrn, alle Heiden*, BWV 230, interprétés par le chœur Accentus sous la direction de Laurence Equilbey, et le grand *Laborintus II* de 1965, qui m'est très familier depuis longtemps par le disque, mais qui a pris avec les années, ou bien était-ce grâce à l'Ensemble intercontemporain, excellemment dirigé par Jonathan Nott, un caractère de classique intemporel, qu'on entend désormais sans surprise mais avec le même recueillement, le même respect, et, je dois le dire, plutôt plus de plaisir et d'excitation, pour ma part, que les morceaux les plus consacrés du Cantor. Le récitant, parfait, n'était autre que Federico Sanguineti, « né à Turin en 1955, philologue, critique littéraire et professeur d'histoire de la langue italienne à l'université de Salerne », dont j'imagine qu'il est le fils d'Edoardo Sanguineti, le responsable du livret, où se mélangent des textes de Dante, de la Bible (en latin), de Pound et de Sanguineti lui-même, telquellien notoire, auteur de *Capriccio italiano* et, beaucoup plus tard, des *Postkarten*. Bref, comme les dessins de Twombly vus la veille, *Laborintus II* c'est toute ma jeunesse (quoique je n'aie tout de même pas assisté à la création, à la Maison de la radio en 1965). Et à en juger par ces deux exemples, ma jeunesse se porte très bien. Tout le monde était enchanté de sa soirée.

***

Décidément le verbe *acter*, qui est je crois un nouveau venu, sauf sans doute en philosophie, balaie tout sur son passage. À propos du président d'Haïti, Aristide, qui se retrouve en République centrafricaine et raconte

à qui veut l'entendre qu'en fait de démission il aété déposé contre son gré par les Américains et les Français et arraché de force à son palais présidentiel :

« Il y a bien eu démission formelle et cette lettre de démission a été *actée*. »

Mais là on ne comprend pas exactement si la formule signifie que de la démission d'Aristide il a été *pris acte*, ou bien si elle a été, *par l'action*, rendue *active*, ou *actuelle.*

***

Pierre, est-ce ma mauvaise influence, commence à détester presque autant que moi les voyages en commun et les agressives promiscuités qu'ils impliquent.

L'autre jour, dans le TGV, entre Bordeaux et Paris, il avait pour compagnons de travée trois Japonaises, une femme d'âge mûr et deux jeunes filles, qui revenaient d'Espagne, et trois jeunes gens. Les jeunes gens ont essayé de lier conversation avec les Japonaises, en français d'abord, puis, quand ils se sont aperçus qu'elles n'y entendaient goutte, en anglais, qu'elles comprenaient à peine mieux. Renonçant alors à tout échange avec elles ils se sont mis à parler d'elles, bien fort, en français, avec une invraisemblable grossièreté. Les malheureuses paraissaient bien se douter qu'elles étaient la cible de moqueries, mais elles ne pouvaient être sûres de rien, ni faire quoi que ce soit pour se défendre. Pierre a quitté emphatiquement les lieux quand l'un des garçons a dit gracieusement de ces dames qu'elles « avaient des gueules de poêles à frire ». Plus tard il a vu ces jeunes gens en conversation amicale et familière avec un agent de la S.N.C.F., et il en a retiré l'impression qu'ils appartenaient eux-mêmes à la S.N.C.F.

Ce n'est pas une garantie de délicatesse et d'in-nocence, en effet. Ici, sur le front de Seine, je continue d'être martyrisé, comme à chacun de mes séjours, par la gare de Javel et par ses haut-parleurs, ses infernaux *jingles* et ses annonces mille fois par jour réitérées. Je ne suis pas la seule victime, j'imagine qu'elles se comptent par centaines, ou par milliers. Et

je n'arrive pas à comprendre qu'elles ne protestent pas davantage, qu'elles subissent passivement, qu'elles ne s'en prennent pas plus énergiquement à la société nationale, ou à la gare, ou aux installations.

J'ai le choix entre le gel à Plieux, où je passais mes journées à trembler de froid, ces temps derniers, et l'incessant vacarme d'ici, concurremment assuré par la gare et par les voisins. Ceux-ci, évidemment, pourraient être encore bien pires qu'ils ne sont. Je ne crois pas qu'ils aient d'active volonté de nuire. Mais ils n'ont pas de très active volonté de *ne pas* nuire, et les cloisons sont si minces, dans cet immeuble, nous sommes tellement les uns sur les autres (ce studio doit avoir à peine plus de trois mètres de large, et d'un côté comme de l'autre il y a des colocataires, ou copropriétaires), que, sans effort constant de discrétion, on se rend très vite la vie insupportable les uns aux autres. Ils parlent fort, ou seulement "normalement", à une ou deux heures du matin, leurs placards claquent presque aussi fort que leurs portes, et ils écoutent plusieurs heures par jour de la "musique", cette "musique" pour moi haïssable qui, même quand elle n'est pas diffusée à haut régime, fait entendre indéfiniment la même pulsation rythmique, toujours la même ou peu s'en faut, semblable à un énorme cœur qui bat, comme dans les appareils d'une salle d'opération. Cela n'arrête jamais, sauf à la mort du patient – moi?

***

Lévinas est souvent difficile à comprendre, mais sa ponctuation, et c'est là le pire, donne souvent l'impression qu'il ne se comprend pas lui-même. Elle pourrait dissuader le lecteur de persévérer dans l'effort. Ainsi cette phrase :

«L'objectivité toujours identique à elle-même, se placerait dans les perspectives de la vision ou des mouvements de la main qui palpe » (*Totalité et Infini*, p. 205).

De toute façon elle est fautive. Mais on ne sait pas comment la rétablir. Soit on ajoute une virgule après *l'objectivité*, et ce qui se donne à entendre c'est que l'objectivité, qui est toujours identique à elle-même, se placerait *etc.* ; soit on supprime la virgule existante (puisque aussi bien il

est impossible de la maintenir si elle est seule), et le sens est alors que l'objectivité, *si elle était* toujours identique à elle-même, se placerait *etc.*

Ou bien cette autre, *à la même page* :

« La *Critique de la raison pure*, en découvrant l'activité transcendantale de l'esprit a rendu familière l'idée d'une activité spirituelle qui n'aboutit pas à un objet, même si dans la philosophie kantienne, cette idée révolutionnaire s'atténuait du fait que l'activité en question constituait la *condition* de l'objet. »

Et cette autre, *qui suit immédiatement* :

«Une phénoménologie transcendantale de la sensation justifierait le retour au terme de sensation caractérisant la fonction transcendantale de la qualité qui lui correspondrait – fonction que l'ancienne conception de la sensation où intervenait cependant l'affectation d'un sujet par un objet – évoquait mieux que le langage naïvement réaliste des modernes. »

Il ne saurait s'agir d'une méconnaissance de la langue, car le problème, je crois bien, serait le même dans n'importe quelle autre langue. Il y a vraiment là la marque d'un trouble de l'esprit, d'un véritable défaut de logique. Du coup on échappe mal au soupçon que le même défaut risque d'opérer dans des élaborations conceptuelles qu'on a souvent bien du mal à démêler, et on se sent beaucoup moins d'ardeur à en explorer avec soin les arcanes.

Samedi 13 mars, neuf heures et quart, le soir. Hier nous avons dîné chez Jean-Paul en compagnie de Luc Charcellay. Jean-Paul est tout occupé d'une émission de radio qu'il doit faire ces jours-ci, et au cours de laquelle il doit parler de Piero della Francesca – il est dans Piero jusqu'au cou. Ces messieurs se sont très savamment entretenus de néo-platonisme et de Marsile Ficin. J'avais d'autant plus de mal à tenir ma partie dans cet échange savant, le temps passant, qu'un grand épuisement s'est abattu sur moi, à peine le repas terminé. Il est vrai que j'avais beaucoup trop mangé, car je m'exempte de toute règle diététique lorsque

je dîne chez Flatters. Nous avions aussi trop bu pour vouloir courir le risque d'être arrêtés en voiture par la police et de nous voir retirer la moitié de nos points de permis. Nous avons donc couché sur place.

À la fin de la matinée d'aujourd'hui, donc, rentré ici, j'ai téléphoné à ma mère qui souffrait de sciatique et qui était à la veillede renoncer à un déjeuner que donnait pour elle la belle-fille de Madou, son hôtesse, littéralement à l'autre bout de Paris, du côté de la porte Dorée. Madou a demandé si je ne pourrais pas servir de chauffeur. Je me suis exécuté et n'ai regagné cette tour que sur les cinq heures. Mais je n'ai pas assisté au déjeuner.

***

Flatters s'obstine dans son antitwomblisme, avec pour argument principal, toujours, que l'évolution de l'œuvre ces vingt dernières années, qu'il juge catastrophique, agit rétroactivement et compromet l'ensemble du corpus, dont on ne peut pas ne pas se dire, d'après lui :

«Ainsi, ce n'était donc que cela... »

Comme il n'a à la bouche que Piero, en ce moment, il rapproche les deux artistes par-dessus les cinq siècles qui les séparent, et trouve que le contemporain est un Lilliputien auprès de son prédécesseur. La marque du grand artiste, selon lui, c'est qu'il donne indéfiniment à *penser* :

«Le moindre détail d'une *reproduction* de Piero peut me donner à penser pendant des jours. Twombly ne me donne pas du tout à penser... »

Je m'obstine tout de même. Au reste je ne suis pas sûr du tout que *donner à penser* soit par excellence la marque du grand peintre (même si de très hautes époques, et des cercles infiniment estimables, en ont bel et bien jugé de la sorte). Twombly ne me donne peut-être pas précisément à *penser* (et encore…), mais il me donne infiniment à ressentir et à… *rêver* –, non, *rêver* ne va pas; d'ailleurs il y a un problème en français avec ce verbe, dont les connotations sont trop exclusivement oniriques. Il faudrait un verbe à *rêverie*, car ce n'est pas de *rêve* qu'il s'agit, mais de

méditations flottantes, de songeries, plutôt, où le souvenir, l'imagination, la pulsion et l'érudition s'entremêlent.

Twombly avait d'ailleurs toute sa place au cours des assauts d'exégèse auxquels on s'est livré récemment sur le forum du site de la Société des lecteurs, car il n'y a qu'un pas de cette *fleur sur le plancher* dont l'origine n'a toujours pas été découverte au *hyacinthe écrasé danssa course par un berger sur un sentier de montagne* que Twombly n'en finit pas de faire figurer dans sa peinture, et qu'il n'hésite pas à *nommer*, citation savamment griffonnée à l'appui, en hommage et référence à Sappho. Sappho est d'ailleurs pour beaucoup dans mon amour de Twombly – et Virgile, et Keats, et Mallarmé…

*

Flatters me rappelait hier à table, je ne sais plus à quelle occasion (à propos de fromages, probablement), un très cocasse épisode de mes lointaines relations avec Élisabeth Roudinesco, qui ne manquait pas une de mes lectures publiques, selon lui, et figurait toujours brillamment dans les petites soirées que je donnais rue du Bac, aux côtés de Barthes, des Robbe-Grillet, de Paloma Picasso et ses deux maris, comme on disait (c'est-à-dire de son mari et de l'ami d'enfance de son mari).

Je me demande si Flatters ne confond pas un peu les époques. Par exemple j'ai plutôt l'impression d'avoir rencontré Élisabeth Roudinesco *après* la mort de Barthes. Mais je peux me tromper.

Flatters raconte, donc, et je n'en ai qu'un souvenir très vague, que la comtesse Baruzy, venue en voisine, était arrivée chez moi, à l'une de ces soirées, porteuse d'un magnifique plateau de fromages, recouvert d'une large et élégante serviette blanche. Comme l'appartement était minuscule, et terriblement encombré les jours où s'y pressaient soixante ou soixante-dix personnes, on avait posé, par inadvertance, précipitation ou manque de place, le plateau sur une chaise de la cuisine. Or il advint qu'Élisabeth Roudinesco non seulement se serait assise sur lui, dixit Flatters, mais aurait beaucoup vanté l'exceptionnel moelleux du siège. La forme des fromages, forcément, s'en serait un peu ressentie. Mais il

paraît qu'ensuite nous expliquions aux invités qu'aurait pu troubler leur configuration un peu comprimée qu'il fallait y reconnaître l'empreinte même, et combien auguste, de la psychanalyse et de son histoire…

Jean Puyaubert, me rappelle aussi Flatters, était très impressionné par Élisabeth Roudinesco, non seulement pour elle-même mais parce qu'elle était la fille de sa mère, comme lui médecin des hôpitaux de Paris – à l'époque où ce titre voulait encore dire quelquechose, disait-il –, et qu'il avait bien connue. Il avait aussi beaucoup de considération pour le *père*, le docteur Roudinesco, collectionneur et bibliophile de renom. J'ai dû déjà relever que je conserve à Plieux l'énorme et somptueux coffret de *Haute Folie*, commande du docteur à Vlaminck, que m'avait offert Élisabeth aux temps bien effacés de ma haute faveur auprès d'elle.

*

Le léger excès de bleu dans la couverture de *Sommeil de personne* ne frappe que moi, apparemment. Tout le monde, et le difficile Flatters lui-même (qui jugeait complètement ratée la couverture d'*Hommage au Carré*), me fait grand compliment de celle-ci.

Lille, hôtel des Tours, lundi 15 mars, onze heures du soir. Nous avons failli être découragés de ce petit voyage dans le Nord par deux articles du *Monde*, l'un de Geneviève Breerette, l'autre de Philippe Dagen, à nous signalés par Mme Lloan, et qui coupaient l'envie de se rendre à Lille pour voir l'exposition Rubens, et pareillement de faire le détour d'Arras pour y contempler l'exposition complémentaire, "Rubens contre Poussin, la querelle du coloris dans la peinture française du XVIIe siècle". Hier soir, en nous couchant, affectés par ces deux lectures, nous avions renoncé à prendre la route. Et puis ce matin un remords m'est venu, je me suis souvenu que d'une manière générale, en matière de voyage, mieux valait

faire que *ne pas faire*, quand on hésitait, voir que ne pas voir, entretenir des remords que des regrets – et nous voilà partis, sur les dix heures.

Arras nous a plus touchés que Lille, je crois bien, “Rubens contre Poussin” que “Rubens” tout seul, la marge supposée que le centre officiel. Arras est fort décatie et a toutes les allures, presque, d’une ville sinistrée. Le musée lui-même, dans les beaux bâtiments de l’abbaye de Saint-Waast, impressionne par son état de délabrement. Cependant, peut-être en conformité avec un idéal nordique de mépris du paraître, ce qui semble presque en ruine à l’extérieur se révèle fort bien tenu à l’intérieur, et si l’exposition nous a plu, avec ses quelques Rubens et Poussin, certes, mais aussi ses Charles de LaFosse et ses Parrocel, également passionnants, ce sont les collections permanentes, très riches et excellemment présentées, qui nous ont surtout impressionnés. *Le Martyre de saint Matthieu* est certainement l’un des plus beaux Claude Vignon qu’il m’ait été donné de voir, et, par son originalité, sa force, la rustique brutalité de sa touche, il n’est pas sans évoquer une sorte de Serodine français – ce Serodine que méprise tant Bonnefoy, et c’est un de mes rares désaccords avec lui (non, il y en a d’autres dans l’art contemporain).

J’ai peur de confondre un peu Blanchet et Blanchard, mais nous avons beaucoup aimé le *Caprice sur l’arc de Constantin et le Colisée*, de Thomas Blanchet (1614-1689). Dans un genre infiniment différent, au deuxième étage, parmi les collections du XIXe siècle, une petite pièce un peu écartée du circuit principal contient un portrait très enlevé du peintre Ernest Duez, par Paul Mathey (1844-1929), excellente couverture virtuelle pour quelque roman des années 1880, dans la collection 10-18 ; un exquis bouquet de fleurs presque digne de Fantin, je n’ose dire de Manet, par Antoine Vollon (1833-1900); un fort paysage de Ravier, *Vallée de la Fusa, près de Crémieu* ; et un minuscule et précieux *Concert champêtre* de Monticelli, très heureusement jeté. Je suis d’ailleurs certain qu’on trouverait bien d’autres occasions de se réjouir et de s’émouvoir, en s’attardant un peu parmi le très riche patrimoine de ce musée dont on parle fort peu, je le crains, ce qu’a déploré avec nous une gardienne charmante, une femme en uniforme, aussi formellement irréprochable qu’aimable et savante, qui, étonnés que nous étions par une passionnante

maquette d'Arras en 1719, nous a expliqué ce qu'il en était de la ville et de la cité, de saint Waast et de Saint-Waast, de l'ancienne cathédrale, dont il ne reste rien sur place, et de la nouvelle, œuvre de l'architecte de la Madeleine de Paris (il n'y paraît guère), et successeur en son emplacement d'une riche abbaye effondrée.

Nous aurions pu écouter cette dame une heure ou deux. Son amour de sa ville était touchant, d'autant que nous n'étions pas loin de le partager déjà, et son sentiment de l'injustice qu'il y a dans l'ignorance où Arras est tenue. Mais il nous fallait courir vers Lille, car demain mardi tout eût été fermé, et que ce qui n'aurait pas été vu aujourd'hui eût été manqué tout à fait.

L'un dans l'autre, il faut reconnaître que les deux articles du *Monde* ont plutôt raison, surtout celui de Mme Breerette à propos de l'exposition du palais des Beaux-Arts de Lille. C'est *une* exposition, disait-elle à peu près je crois bien, ce n'est pas l'exposition du siècle. C'est tout à fait juste. Lille a peut-être vu trop grand en prétendant offrir au monde, à l'occasion de son année officielle en tant que "capitale culturelle de l'Europe", une exposition générale rétrospective d'un des plus grands et des plus prolixes des peintres du continent. Lille ne rend pas justice à Rubens, c'est vrai : les accrochages sont médiocrement inspirés, les éclairages sont franchement mauvais, les œuvres choisies sont loin d'offrir un panorama suffisant de l'œuvre en tous ses aspects. Mais une exposition Rubens, même à moitié réussie, reste la présentation éclatante d'un des plus grands artistes de tous les temps, et, ayant échappé à la déception grâce au *Monde*, qui nous laissait assez peu à attendre, nous demeurons enchantés d'avoir pris la route.

Paris, front de Seine, mardi 16 mars, dix heures du soir. La journée fut longue et je n'aurai pas le temps d'en noter ici les divers moments et les sites, mais je ne doute pas qu'elle me laisse un excellent souvenir, articulé surtout autour de la visite de Chaalis, où nous étions seuls, par un magnifique soleil pâle d'hiver désarmé.

Ce matin, avant de quitter Lille, nous nous sommes adressés par téléphone au syndicat d'initiative pour savoir ce qui pouvait bien être ouvert un mardi, dans la région. À vrai dire on ne savait pas trop. Le musée d'Art moderne de Villeneuve-d'Ascq, que je crois n'avoir vu qu'une fois, avec ma mère, il y a dix ou quinze ans, était en tout cas fermé. On ne pouvait nous diriger que sur la Piscine, le nouveau musée de Roubaix, dont je crois comprendre qu'il expose surtout des textiles, ce qui n'a pas suffi à nous retenir, même si le bâtiment lui-même et ses aménagements sont je crois très intéressants. C'est peut-être l'hôtel des Tours qui nous avait un peu brouillés avec Lille, et dissuadés d'y demeurer plus longtemps : il est assez bien placé, et il possède un garage, et nous l'avions choisi pour cette raison; mais il fait partie de ces établissements aménagés à l'économie pour répondre exactement et littéralement aux critères de la catégorie àlaquelle il a décidé d'appartenir, certains éléments s'y déglinguent déjà, toutes les portes y claquent dès huit heures du matin, et surtout les clients en quête de petit déjeuner y sont invités à s'asseoir à des tables aux nappes pleines de taches et parsemées des miettes de leurs prédécesseurs, quoique les couverts aient été remis là-dessus comme si de rien n'était. Il paraît que ce "Politel" était naguère encore géré par la police ou par l'un de ses comités d'entreprise, et qu'il leur appartient encore. La propreté n'y gagne pas, au moins dans la salle à manger. Mais si l'on vous a donné une chambre "double" plutôt qu'une "twin", sur l'assurance prodiguée par vous que cela n'avait pas d'importance, on vous demande trois fois de suite si vous êtes bien sûr que c'est bien là ce que vous souhaitez. Bref on est un peu lourd…

Nous quittâmes Lille, donc, tout bien conscients que nous étions qu'il y avait certainement mille choses intéressantes à y voir, et dans les environs aussi, mais sans doute ce n'était pas le bon jour.

J'avais dans la tête de découvrir Raray, qu'a rendu fameux *La Belle et la Bête*. Ce château est à peu près à mi-chemin entre Lille et Paris. Mais nous dirigeant vers lui à la mode buissonnière, nous avons fait une première étape à Tilloloy, village chargé d'associations littéraires, car Cendrars y fut affecté en 1915, il en parle dans *La Main coupée*; tandis

que Cocteau y vint assez souvent chez son amie Thérèse d'Hinnisdal, au château.

Construit vers 1640 à la suite de la démolition, sur l'ordre de Richelieu, d'un édifice précédent, ce château est du type Moulinsart, grossièrement, mais il a subi au XVIIIe siècle d'assez sérieuses adaptations au goût du temps – surtout en son corps central, si j'en puis bien juger. Cependant ce n'était encore rien. La Grande Guerre le mit presque complètement à bas. Il fut relevé à l'identique, à partir de 1932, par l'amie de Cocteau je crois bien, une femme assez férue de modernisme ambigu, ou peut-être d'économie, car les structures sont en béton : je dois reconnaître qu'il n'y paraît guère.

Autant que pour son château, que pour Cendrars et pour Cocteau, Tilloloy est un peu fameux pour son église, assez gothique de dos mais Renaissance de face, et de l'esplanade du château c'est la façade que l'on voit. Cour et avant-cour, cette esplanade est large et grandiose. Les très beaux bâtiments des communs y font face au portail sur rue de l'hôtel d'Hinnisdal, rapporté de Paris. La perspective se perd dansla campagne picarde, et c'est hélas le point le plus faible, car cette pauvre contrée, jamais bien luxuriante sans doute, est aujourd'hui ravagée par les méfaits conjugués de l'agriculture ultra-productiviste et de la banlocalisation rampante, qui se traduisent par une sorte de plat désert sans un arbre, parcouru en tous sens d'autoroutes, de voies de chemin de fer à grande vitesse et de pylônes.

Mercredi 17 mars, neuf heures et quart, le soir. Après Tilloloy nous sommes passés hier, vers midi, à l'abbaye du Moncel, plus au sud, entre Pont-Sainte-Maxence et Pontpoint, sur la rive méridionale de l'Oise, en aval de Compiègne. Il aurait fallu attendre qu'il soit deux heures pour visiter; la première impression, du portail, n'était pas enthousiasmante; nous n'avons pas insisté – et, comme d'habitude, je l'ai un peu regretté par la suite.

À deux pas de là nous avons vu le porche et le beau clocher trapu, Renaissance, de l'église de Pont-Sainte-Maxence; mais là non plus nous n'avons pu pousser la porte.

Quant au prieuré Saint-Christophe, encore un peu plus au sud, au milieu de la forêt d'Halatte, entre Pont-Sainte-Maxence et Senlis, je ne puis m'en prendre qu'à moi, lui, si nous ne l'avons pas inspecté d'assez près. Il y a là, je crois, un centre de rééducation pour les enfants. Je ne sais s'il s'agit de jeunes délinquants ou de jeunes infirmes, ceci me semble plus vraisemblable que cela. Et je dois avouer, une fois de plus, et non sans embarras, que je suis terrorisé par le spectacle des infirmités graves, surtout quand elles affectent des enfants; et que je n'arrive pas à associer le tourisme, en somme, la curiosité archéologique, l'excursion d'art, à tout le malheur que je crois concentré là, en me l'exagérant peut-être (espérons que je me l'exagère). Pierre voulait s'approcher de la belle église : nous avons fui sur mon insistance.

La carte Michelin donne ce prieuré comme une ruine. La chapelle en est une en effet, mais une ruine très peu ruinée, dont l'état d'abandon est signalé seulement par les fenêtres béantes. Quelques-unes de celles-ci sont romanes, m'a-t-il semblé de loin, et elles m'ont paru de très bonne venue. Mais c'est surtout le site quiimpressionne. Ce Saint-Christophe exigu est posé sur une butte assez abrupte, très isolée en son escarpement, et qui domine de ses deux cents mètres à peine, je suppose, non seulement la forêt d'Halatte mais tout le pays d'alentour, jusqu'à Senlis et bien au-delà, Chantilly, Beauvais, Compiègne et ses bois, la plaine à perte de vue.

Il est désespérant que *rien* ne soit préservé : on aurait pu imaginer que la forêt d'Halatte faisait l'objet d'une protection un peu sérieuse, mais en son beau milieu se développe une zone industrielle, ou commerciale, et là aussi les lotissements vont bon train : elle est attaquée sur tout son pourtour mais aussi à partir de son cœur même.

Quand je dis *rien* j'exagère un peu. Les *monuments* sont préservés, pour la plupart, bon an mal an ; et quelques sites particuliers le sont aussi, dans une moindre mesure. Mais on en arrive à se demander si cette protection étroitement ciblée ne sert pas d'excuse, ou de cache-misère, de part du feu à l'envers. Car autour de ces monuments et de ces sites c'est

tout le paysage qui est dévasté, irrémédiablement – de sorte qu'eux-mêmes ne chantent plus, ou, s'ils arrivent encore à émettre quelques notes, elles sont d'une tristesse infinie.

Je suis du reste obligé, ici même, comme souvent, de pousser ma chanson sur deux registres à la fois, pour tâcher de faire entendre à ces pages une journée qui fut passionnante, et délicieuse, pleine de découvertes et de retrouvailles très précieuses, et en même temps le trop véritable effroi dont m'emplissent ces régions trop soumises à l'homme, toutes ces campagnes sans campagne et très souvent sans arbres, trop fertiles terrains vagues.

Au nord, en Picardie, c'est l'agriculture intensive qui a fait les plus sérieux ravages, je crois, aggravés par les exigences d'une circulation effrénée, celle des voitures, celle des trains, celle de l'électricité. Les champs paraissent avoir chacun cent hectares ou davantage, il n'y a plus de haies, seules les autoroutes, les voies express, les lignes du chemin de fer traditionnel et celles du TGV, celles aussi des pylônes à haute tension, séparent les unes des autres les immensités des cultures ou bien se dressent au-dessus d'elles. Je trouve terriblement oppressantes ces terres sans repli. Ce n'est pas qu'on veuille nécessairement *se cacher,* mais on tremble à songer que ce serait tout à fait impossible, si l'exigence s'en faisait sentir. L'homme, en ces parages, est sans protection aucune sous l'œil de ses maîtres et de ses dieux.Pas un bosquet, pas un chemin creux, pas une ride de la terre, pas l'ombre d'un couvert où disparaître.

À mesure qu'on s'approche de Paris c'est encore pis : ce sont les champs eux-mêmes qui abandonnent le terrain, blessés qu'ils sont de toute part. On ne les aimait guère, ces champs sans limites, sans relief et sans arbres qui défiaient Virgile et Nerval tout autant; mais on s'aperçoit, face à leur mort atroce, qu'ils étaient tout de même, à leur façon morne et plate, encore un peu de nature parmi nous. La ville les chasse devant elle, qui elle-même, telle qu'elle avance là de tous les côtés en même temps, n'a plus rien d'une ville, puisqu'elle n'est pas faite de maisons et de rues, de monuments et de places, mais de centres commerciaux et de parkings, d'entrepôts et d'usines, d'échangeurs, de bretelles et d'autoroutes encore, entre rien et rien. À peine passé Ermenonville, quand on vient du nord, partout on peut observer les bétonnières à l'ouvrage, de concert avec les

pelleteuses. Ce ne sont de tout côté qu'appareils gigantesques, ponts vers nulle part, terres sans arbres, sans fleurs, sans herbe et sans terre, impatience du néant.

Les villages ont encore un peu forme de siècles, les *vieux* villages, mais eux sont dévastés par un autre mal, la pelade généralisée. Plutôt que *France moisie* à la Sollers, c'est *France pelée* qu'il faudrait dire. Chaque fois qu'une maison, une ferme, un manoir, passe du premier au second degré, si l'on peut dire, c'est-à-dire qu'ils deviennent résidence secondaire, *affectation* de ferme, *prétention* de manoir, *imitation* de maison, il faut, par compensation symbolique, inauthentique surcroît d'authenticité, que soient montré leur pauvre corps de pierre, arraché le revêtement qui faisait leur pudeur et leur âge, dénoncée leur essence de ferme, de manoir, de maison; et cela au profit de la seule *représentation*, naïvement prétentieuse et fausse. Jamais au cours des âges les villages n'ont eu cet air-là, *hideux* qui plus est, et surtout tellement bête. N'importe : ils l'auront désormais, maintenant qu'ils ne sont plus des villages, mais des banlieues comme tout le reste.

Jeudi 18 mars, cinq heures de l'après-midi. Ce matin a eu lieu au Zebra Square, à côté de la Maison de la radio, l'entrevue avec HervéAlgalarondo, le journaliste du *Nouvel Observateur* qui avait dû me quitter dès mon arrivée auprès de lui, la semaine dernière, au Sélect, lors de notre première tentative de rencontre. Comme il n'y avait pas unanimité contre son attitude dans mon entourage, je m'étais abstenu de rompre tout à fait les liens, comme j'en avais eu un moment l'intention. J'ai sans doute bien fait. L'homme était tout à fait courtois, et notre échange s'est déroulé très paisiblement. Si sentiment de culpabilité il doit y avoir entre nous, à présent, c'est plutôt moi qui l'éprouve, car je crains de n'avoir rien eu à lui dire de très intéressant. Il n'écrit pas une biographie de Barthes comme j'avais cru le comprendre, mais un récit inspiré par les derniers mois de sa vie. Je crois qu'il envisage pour titre *La Mort d'un maître à penser.*

*

J'espère avoir hier évacué toute ma bile, quant au grand désastre que subit le paysage, au nord et à l'est de Paris. Ce n'est pas du tout le thème que j'avais à l'esprit lorsque je me suis mis à écrire. Dominait plutôt dans mon souvenir de la journée de la veille l'impression d'heures très agréables, d'intéressantes visites et de précieuses découvertes. Mais souvent ce *journal* s'écrit tout seul. Il sait mieux que moi ce que je pense et ce que je ressens. Je ne suis jamais sûr de ce qui va sortir de lui.

Dégringolant de la butte de Saint-Christophe, et nous dirigeant cette fois vers l'est, nous fûmes à Raray, beau village que la manie de détruire les anciens crépis n'a pas encore totalement dévasté, mais qui est posé sur cette plaine terrible que j'essayais de décrire, ou peut-être n'ai-je su dire que les sentiments de désolation et d'effroi qu'elle m'inspire. Le château est séparé du hameau par de hauts murs mais ses deux façades, on ne peut plus classiques, s'aperçoivent parfaitement du bout des deux perspectives qu'elles commandent. On peut s'en approcher sans difficulté, de toute façon, car il est un hôtel, enté d'un golf. Il s'agit d'un hôtel de luxe, apparemment. Et certes il en a bien l'allure, mais ses prix m'ont semblé très abordables, et ceux de son restaurant de même, au point que nous aurions pu nous laisser séduire par un déjeuner, dont il était à peu près l'heure – mais tout était fermé le mardi.

Sur la porte du bureau de réception du golf était affiché cet avis, que je transcris de mémoire, ayant surtout été sensible à son ton nettement péremptoire, ou dissuasif :

«Ne dites pas que vous jouez au golf *au* Raray puisque ce golf est celui du château *de* Raray; ni que vous allez *au* Raray puisque vous êtes *à* Raray. »

Nous avons pu voir parfaitement les fameuses parois aux formes chantournées, et surmontées d'une abondante statuaire à thèmes cynégétiques, qui flanquent de part et d'autre la cour d'honneur et qui ont été beaucoup exploitées, si je ne me trompe, dans *La Belle et la Bête.* Elles sont l'élément le plus original de Raray, et en effet fort singulières.

L’ensemble des bâtiments pâtit grandement, selon moi, de la conscience où l’on est qu’au bout de ce domaine il n’y a d’un côté comme de l’autre que cette campagne en forme de terrain d’aéroport, en mettant les choses au mieux; mais il y a tout de même un petit bois, immédiatement attenant au château – et j’imagine donc qu’on a loisir de marcher un peu, quand on fait là un séjour, qui peut sans doute n’être pas désagréable. Je crois me souvenir que les châteaux français à golf appartiennent souvent à des Japonais, ou bien à des sociétés japonaises. Un homme d’origine asiatique a traversé la cour, en effet. Mais des Japonais seraient-ils aussi pète-sec sur les manières de dire en français? Même moi, qui ne passe pas pour un tendre, en ce domaine, je n’affiche pas chez moi, à l’intention des visiteurs, des panneaux d’instruction sur le langage à tenir…

Plieux, samedi 20 mars, neuf heures du soir. Je suis arrivé ici il y a deux heures, ayant, en compagnie de Pierre, ramené ma mère de Paris à Royat, puis déposé Pierre à la gare de Valence-d’Agen, comme au bon vieux temps : de là il prenait un train pour son village de l’Ariège, afin d’y voter demain.

Deux sujets d’accablement qui, pour être traditionnels, n’en sont pas moins virulents : d’abord la laideur du paysage et l’accélération de son délabrement esthétique, presque partout en chemin, mais surtout du côté de Cahors, de Castelnau-Montratier, de Lauzerte – de toute part ont éclos de nouvelles “stabulations”, comme dit Pierre,de nouvelles bicoques, de nouveaux prétextes de toute espèce à déchirer la terre, à la blesser, à en réduire l’étendue herbue, ou boisée; et d’autre part, ici, l’accumulation du courrier arrivé, les livres d’amis, de connaissances ou d’inconnus, les magazines, les revues, les journaux, tout ce que je sais que je ne pourrai pas lire et dont la non-lecture annoncée me ravage de culpabilité.

Culpabilité encore : j’ai donc laissé ma mère dans son appartement de Royat, que je trouve sinistre à cause principalement de son état de désordre et, il faut bien le dire, de saleté. Mais quand bien même j’aurais

les moyens d'offrir à ma mère une femme de ménage elle ne m'en saurait aucun gré : non seulement l'ordre et la propreté ne lui causeraient aucune espèce de plaisir, mais elle souffrirait d'être dérangée dans ses habitudes – elle trouverait vraiment que c'est de l'argent jeté par les fenêtres…

Il y a aussi, pour me faire m'affliger de moi-même, que je ne me suis guère occupé d'elle, et même pas du tout, pendant les deux petites semaines qu'elle a passées à Paris, entre le moment où je l'y ai amenée avec moi et celui où je l'en ai ramenée : je n'avais pas de temps, je n'avais pas d'argent, et les rares moments dont je disposais je préférais les passer avec Pierre, évidemment. Il est vrai qu'elle ne facilite pas les choses en faisant comme si Pierre n'existait pas, ce qui n'encourage pas à les réunir. Ainsi il a fallu lui cacher le voyage à Lille, alors qu'elle aurait certainement eu grand plaisir à voir là-bas l'exposition Rubens, et surtout à *aller* la voir, à redécouvrir Arras où nous sommes passés ensemble il y a quinze ou vingt ans, et à marcher dans le parc de Chaalis.

Ses amies parisiennes, par chance, s'emploient très activement à la distraire. Pas plus tard qu'hier ces dames sont allées visiter une exposition sur Schiaparelli, au musée de la Mode; puis elles ont pris le thé à l'hôtel Régina. Nous aurions très bien pu tomber sur elles du côté des Pyramides, Pierre et moi, car nous étions allés ensemble au Printemps, où il a acheté un très joli costume de lin blanc; à la galerie Schmitt, où nous avons vu un joli Delacroix, un merveilleux pastel de Degas, un superbe Matisse du pont Saint-Michel, un Bonnard de très haute qualité et bon nombre d'attrayantes babioles de ce genre; chez Galignani, puis, le long des arcades de la rue de Rivoli, jusqu'à la Fnac des Halles.

J'avais rendez-vous chez Jean-Paul, en fin d'après-midi, avec des jeunes gens et une jeune fille de Sciences-Po, qui font un travail dont je n'ai pas très bien compris la nature sur les écrivains qui sont passés par la rue Saint-Guillaume. J'avais prévenu celui qui était entré en contact avec moi, Jérémie Allain, que je n'avais pas de l'institution un souvenir très vif, l'ayant somme toute assez peu pratiquée car je n'assistais presque jamais aux cours magistraux, et d'autant moins que je faisais en même temps des études de droit et de philosophie, sans compter le plaisir, qui dévorait beaucoup de mon temps. Et de fait il me semblait que je n'avais

pas grand-chose de bien intéressant à leur dire – la culpabilité, toujours. Mais ils étaient fort polis, et ne semblaient pas mécontents.

J'attendais chez Jean-Paul un coup de téléphone d'Eugène Nicole, rencontré la veille, avec grand plaisir, au Salon du livre, et que j'avais prévenu que je serais sur les six ou sept heures rue Berger. Nous avions envisagé de dîner ensemble, avec Pierre et Jean-Paul. Malheureusement il n'a pas appelé. Peut-être avait-il mal compris ce que je lui avais dit de mes plans, car Jean-Paul a trouvé des messages de lui sur son répondeur, mais déposés à d'autres moments. Dîner partagé avec lui il n'y eut pas, en tout cas, et je le regrette, car je me réjouissais beaucoup de le retrouver, et comptais sur lui pour démêler toute sorte de points obscurs de notre passé commun, qui m'ont intrigué dernièrement quand j'ai commencé à tenter de mettre au net ma propre "chronologie" et me suis plongé à cette fin dans les vieux agendas : ainsi, comment William Burke et moi nous étions-nous liés – à travers lui, Eugène, j'en suis presque sûr – avec le milieu musical de Nouvelle-Angleterre, avec Michael Tilson Thomas, avec la veuve de Koussevitski ou Aaron Copland?

Flatters n'était pas libre, de toute façon. Pierre et moi nous sommes rabattus sur un projet antérieur, aller voir aux 3 Luxembourg *Une visite au Louvre*, de Straub et Huillet, en présence des réalisateurs, qui devaient participer à un débat. Mais, sans doute à cause de cette présence annoncée, il y avait une file d'attente de cent ou deux cents mètres de longueur, rue Monsieur-le-Prince, et jusqu'à la rue Racine. Il pleuvait, et surtout nous imaginions mal que tant de gens puissent finir par entrer dans une de ces salles assez exiguës, d'après mon souvenir. Nous nous sommes découragés et sommes rentrés chez nous. Je regrette de n'avoir pas vu un peu longuement Eugène ;je regrette de n'avoir pas vu le film des Straub; mais je ne regrette pas d'être rentré à la maison, car nous avons pu faire hier soir, de la sorte, le déménagement que sans cela il aurait fallu accomplir ce matin, et alors en grande précipitation, car le train à prendre par Pierre à six heures, cette après-midi, à Valence-d'Agen, impliquait un départ assez matinal, étant donné le détour nécessaire par l'Auvergne.

Comme d'habitude c'étaient surtout des livres, et quelques disques, qu'il fallait transporter de notre douzième étage de la tour au coffre de la

voiture, dans le garage. Comme chaque fois j'ai fait d'assez nombreux achats, au Salon du livre, à la librairie Compagnie, à la Fnac, chez Galignani, au prétexte que j'avais besoin de ceci ou de cela pour les *Églogues* ou bien pour l'*Anthologie de l'amour des hommes (et des garçons)* – je n'ai pas touché un sou sur ce livre-là, jusqu'à présent (et pour cause, le contrat n'est même pas signé…), mais il m'a déjà coûté une fortune en "documents de recherche" : William Cliff, Jean Sénac, Auden, Ginsberg, etc.

Je rapporte aussi les catalogues de l'exposition de Lille (dont un exemplaire pour Mme Lloan) et d'Arras, et plusieurs de ces énormes "*coffee table books*" pour lesquels *I am the ultimate sucker* – non seulement je ne peux pas leur résister, mais, quand je leur résiste, je m'en mords les doigts : ainsi ce magnifique *Fautrier* que j'ai lorgné des mois et peut-être des années durant chez mon principal fournisseur en ce domaine, la librairie Visions, boulevard Saint-Germain; il était là en solde pour un prix dérisoire, dérisoire en tout cas par rapport à son *vrai* prix, qu'il a maintenant regagné et au-delà, car il est devenu une rareté.

Je ne comprends pas du tout pourquoi tous ces « beaux livres » sont en général tenus en si piètre estime par les beaux esprits, et si rapidement et si longuement en solde, justement, à la librairie Visions ou dans une autre que je pratique également pour ce genre d'achats, rue Tronchet, derrière la Madeleine. Beaucoup d'entre ces volumes richement illustrés sont très bien faits, les textes sont souvent de bien meilleure qualité qu'on ne pourrait le supposer, et les photographies non seulement font rêver mais peuvent avoir une importance déterminante sur notre vie et ses voyages : car souvent c'est entre ces pages que se forge l'envie de voir tel château perdu, tel jardin détourné, ce tableau, cette sculpture, cette église baroque de Slovaquie ou cette pagode sino-palladienne du Wiltshire.

Lundi 22 mars, dix heures du soir. J'arrive très tard à ce *journal*, *trop* tard, parce que j'ai dû répondre, sur le forum de l'In-nocence, à des questions de Luc Charcellay à propos de mon plus récent éditorial, le trente et unième, "In-nocence et 'question sociale' " ; et parce que d'autre part, cette fois pour le forum de la Société des lecteurs, j'avais rédigé un assez long message à l'intention de Valérie Scigala, une habituée, dite parfois "Mme de Véhesse" (parce qu'il lui arrive de signer de ses seules

initiales, *VS*), au sujet du mystère dit de “la fleur sur le plancher”, qu’elle avait beaucoup contribué à tâcher de réduire, avec d’autres, et que j’ai résolu par hasard.

La fleur sur le plancher d’*Échange* vient de Jean Starobinski, et plus précisément de Starobinski citant Saussure lui-même, dans son livre *Les Mots sous les mots, les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Gallimard, «Le Chemin », 1971.

À propos de la légende en général, de la légende médiévale, Saussure note dans ses carnets :

« Les deux genres de modifications historiques de la légende qui peuvent passer probablement pour les plus difficiles à faire admettre sont

« 1° La substitution de noms.

« 2° Une action restant la même, le déplacement de son *motif* (ou *but*).

« – À chaque instant, par défaut de mémoire des précédents ou autrement, le poète qui ramasse la légende ne recueille pour telle ou telle scène que les *accessoires* au sens le plus propre théâtral [*sic*] ; quand les acteurs ont quitté la scène il reste tel ou tel objet, une fleur sur le plancher, un [ ] [2] qui reste dans la mémoire, et qui dit plus ou moins ce qui s’est passé, mais qui, n’étant que partiel, laisse marge à – » (p. 18 de *Les Mots sous les mots*).

Je suis arrivé à cette découverte grâce au *Journal de* Travers, que j’ai aujourd’hui entrepris de recopier moi-même, en commençant à l’automne 1976, c’est-à-dire au cahier XXIII, Pierre recopiant, lui, tous les premiers (il en est je crois au cahier XIII). J’ai choisi l’automne parce que c’est la partie qui est censée “inspirer” ou “informer” *Travers III* (*L'Amour l'Automne*), à quoi je ne travailletoujours pas, parce que Paul m’a fait remarquer que si je n’écrivais pas maintenant l’*Éloge de la honte*, je ne m’y mettrais jamais (ou pas avant très longtemps, avant l’achèvement des *Églogues*). Étant venu à bout de *Syntaxe* (à la fin de février), puis de l’“éditorial 31” (vendredi dernier), je me suis mis aujourd’hui à la rédaction “définitive”, et considérablement élargie, de la petite communication que j’avais prononcée à Dijon, à la demande de Bruno Chaouat, et à côté d’Alain Finkielkraut, au printemps dernier.

Je pourrais n'être pas trop mécontent de ma journée, aujourd'hui, si je n'avais cédé à un affreux accès boulimique, en rentrant de promenade, vers quatre heures de l'après-midi. Ce qui a entraîné ma chute, ce sont les nourritures acquises pour les visiteurs d'hier, Frank Horvat et sa compagne Véronique, qui sont repartis ce matin. Comme ils devaient prendre un ou deux repas ici, ce qu'ils ont fait en effet, et un petit déjeuner, il y avait eu des achats de foie gras, de saucissons, de fromages divers, de croissants, de confitures un peu rares (au moins dans cette maison), qui, bien entendu, sont restés en abondance après leur départ, et que je n'ai pas eu le cœur de jeter. Je me suis rendu dans la cuisine pour me faire du café parce que je me trouvais abruti, et tandis que le café chauffait (toujours un moment critique), je me suis gavé de ceci et de cela, en sirotant du champagne éventé…

Mais à cet incident près je me suis assez bien comporté, puisque je me suis attaqué à ces deux tâches nouvelles, la mise au net de la conférence de Dijon sur la honte (dont il ne serait pas mal d'avoir une première version complète avant de partir pour la Corée le 13 avril), et la dactylographie du *Journal de* Travers (qui doit être remis complet à Claude Durand à la mi-juillet). J'ai aussi lu Lévinas, classé quelques-uns des livres et catalogues rapportés de Paris et de Lille, copié pour l'*Anthologie de l'amour des hommes* (autre tâche nouvelle) un poème de William Cliff, et réglé tant bien que mal l'affaire du billet d'avion de Pierre pour Séoul : mon billet à moi est offert, mais il a dû payer le sien en donnant son numéro de carte bleue, et sa banque a refusé de débiter la somme (le paiement de la pénultième facture de gaz et l'achat de son joli costume blanc l'ont ruiné, malgré la vente de sa voiture).

Mardi 23 mars, neuf heures et quart, le soir. Le froid opère une nouvelle attaque, espérons que ce sera la dernière. Le chauffage est réglé à son degré le plus bas, je me bute, j'essaie de ne pas le remonter. J'ai payé huit cent cinquante euros à Totalgaz en janvier. Deux ou trois semaines après est arrivée une nouvelle facture de quinze cent cinquante euros ; et, celle-ci, c'est Pierre qui l'a réglée, grâce à la vente de sa voiture. Je croyais que nous étions tranquilles pour quelque temps; que, même, nous allions pouvoir tenir jusqu'au printemps. Hélas je me suis aperçu dès samedi soir qu'il y avait eu en notre absence une nouvelle

livraison, nullement sollicitée par nous. Céline raconte que ces messieurs lui ont dit qu'ils étaient dans les parages, qu'ils avaient voulu nous en faire *profiter*. Au moment de leur passage, et selon leurs dires, la cuve n'était déjà plus pleine qu'à quarante-cinq pour cent, malgré l'énorme livraison antérieure, celle des quinze cent cinquante euros. Toujours est-il que m'attendait une nouvelle facture – encore huit cents euros.

M'attendait aussi une lettre de la directrice de la B.N.P. de Fleurance, qui menace de me retirer tous mes moyens de paiement – carte bleue, carnet de chèques –, parce que mon compte est à découvert depuis trop longtemps. J'espère qu'elle ne va pas prendre de mesures aussi draconiennes avant notre voyage en Corée. Je suis toujours à découvert, bien sûr, mais surtout je suis à l'extrême limite du découvert autorisé. Je ne puis donc rien payer du tout. Et pourtant, facture Totalgaz, taxe d'habitation (de l'année dernière), note du téléphone, avis de prélèvement Agessa, etc. – impossible de monter le chauffage…

Mes journées sont divisées en tranches de plus en plus nombreuses, vouées chacune à une tâche particulière : ajouter un poème à l'*Anthologie de l'amour des hommes*; ajouter une phrase à l'*Anthologie générale*; ajouter une entrée à la *Chronologie*; lire Lévinas ; faire une demi-heure de gymnastique; promener les chiens, aller au bois, lire le journal; écrire *Éloge de la honte*; "saisir" une journée ou deux du *Journal de* Travers ; tenir ce *journal*-ci….

Je ne parle pas du courrier, des interventions sur les sites divers, du téléphone, des questions administratives à régler (aujourd'hui j'ai signé le contrat de l'*Amour des hommes*, après avoir vérifié sur mes plus récents contrats P.O.L, qui n'ont pas été faciles à retrouver, queles anthologies ne figuraient pas dans la liste des genres littéraires dont la puissante firme de la rue Saint-André-des-Arts s'assurait l'exclusivité au sein de ma production).

Ce soir je peux me dire que j'ai rempli la plupart de mes devoirs quotidiens. Néanmoins je n'ai pas lu Lévinas, car ayant recopié pour l'anthologie un poème de Sénac je me suis plongé dans ses œuvres complètes, et toute la matinée y a passé. Toujours la même constatation : le plus difficile n'est pas de défendre le bien contre le "mal" (le "mal" étant par exemple de céder à une crise boulimique, qui, entre autres

méfaits, entraîne la perte d'une demi-heure ou deux), mais de défendre le bien contre le bien (lire Sénac, ce n'est pas du temps perdu; c'est même du "travail", en l'occurrence – mais ce n'est pas le travail que je m'étais imposé, ou que prévoit l'emploi du temps arrêté après mûre réflexion).

On peut dire que je me serai joliment battu, toute ma vie, avec ce bonhomme cabochard et paresseux, *moi*. Pas une seconde la lutte ne se relâche. Les moments de demi-victoire sont les plus dangereux. Puisqu'on vient de marquer des points, se dit-on, on peut bien se traiter un peu plus doucement. Las, à peine la paresse (ou la *demi*-paresse – lire Sénac, encore une fois, ce n'est tout de même pas de l'autocomplaisance…), à peine la paresse sent-elle que le climat lui est plus favorable, elle met un pied dans la porte, elle s'introduit, elle vous fourgue ses aspirateurs et ses encyclopédies médicales, vous êtes perdu…

L'un de mes devoirs les plus urgents est de lire deux livres de Robert Misrahi, qui m'attendaient ici à mon retour, et qui étaient peut-être arrivés depuis une ou deux semaines. Misrahi m'a fait l'honneur d'assister à ma conférence de novembre dernier, il y est intervenu, il a bien voulu mettre par écrit, pour *Syntaxe*, le texte de son intervention : j'ai à son égard une dette de reconnaissance. En plus, lire ses livres ne m'ennuie pas du tout. Mais je ne me sors pas de Lévinas, je n'ai toujours pas lu la transcription du séminaire de Barthes sur le roman, je n'ai pas lu *L'Œuvre des mers* dans sa nouvelle version, ni *Poésie et Terreur*, ni l'essai du jeune philosophe sur Michel Henry, ni…, ni…, ni…

Parmi les nombreux ouvrages que je viens de rapporter de Paris figurent des livres coréens, ou des livres sur la Corée, dont je m'étaispromis de m'offrir la lecture avant notre départ pour Séoul le 13 avril. Mais je ne peux pas remettre à mon retour, le 1er mai, de lire Robert Misrahi et surtout de lui écrire! Donc il était essentiel d'avancer ce matin dans Lévinas, et je ne l'ai pas fait. Voilà pourquoi je ne puis pas être content de moi ce soir, malgré une assez belle série de victoires partielles.

Je me suis aussi engagé auprès de Frank Horvat à lui donner quelques pages, ou plutôt à les lui *vendre*, mais à très petit prix, pour le riche recueil qu'il prépare autour de *La Véronique*, la maison qu'il partage en Provence avec Véronique sa compagne.

« C'est très français, disait-il, ce sont des paysages, c'est tout à fait pour vous... » (ou même : « il n'y a que vous qui puissiez faire cela... »).

Cette préface, elle aussi, doit être remise à l'artiste *avant* le voyage en Corée…

Dimanche après-midi, alors que les Horvat étaient ici, Jimmy Rodriguez m'a fait une visite, afin de m'emprunter une serpe pour son minuscule jardin de Toulouse, et des catalogues de Twombly. Il était muni d'un exemplaire de *Graal-Plieux* et d'un autre du *Journal d'un voyage en France*, qu'il a laissés sur mon bureau, afin que je les dédicace. Or j'ai porté une attention insuffisante à cette partie-là de sa démarche, et, voyant ces deux livres sur mon bureau, j'ai cru qu'ils avaient été apportés par les Horvat, et je les ai dédicacés à leur intention. Une fois que les dédicaces étaient écrites, on ne pouvait plus reculer, malgré les protestations des dédicataires, m'assurant que ces livres n'étaient pas à eux. À la légère irritation de devoir commander pour Jimmy un *Journal d'un voyage en France*, dont je ne possède aucun exemplaire et qui je crois est assez difficile à trouver, s'ajoute celle, plus insinuante et subtile, d'avoir cru à tort, et d'avoir montré que j'avais cru, que les Horvat m'avaient apporté des livres à dédicacer, illusion un peu ridicule; et aussi de leur avoir offert des volumes du *journal*, alors qu'ils sont, lui surtout, des lecteurs de *Du sens* et de l'*Éloge du paraître*, et qu'ils ne se souciaient pas du tout, peut-être, de l'espèce d'intimité qu'implique la lecture du *journal.* J'ai l'air de les poursuivre de ma prose, ce que je déteste par-dessus tout.

Mercredi 24 mars, neuf heures et demie du soir. Tout à l'heure j'ai reçu un coup de téléphone d'un certain "Patrick", qui s'est présenté comme "le Gitan", et qui n'était autre qu'un des deux frères gitans, en effet, que j'aimais tant à l'époque lointaine du Manhattan, rue des Anglais. Peut-être y a-t-il trente ans que nous ne nous étions pas parlé… Des amis à lui lui ont donné mon numéro à Paris, il croyait que c'était celui de la rue du Bac, où il est venu bien souvent. En fait il est tombé sur Pierre, dans le studio du front de Seine. Et Pierre lui a donné mon numéro ici.

J'étais très heureux de l'entendre. J'aurais souhaité avoir aussi des nouvelles de son frère, mais je n'ai pas trop osé en demander, parce que celui-ci était très jaloux de l'autre, à l'époque, et apparemment il l'est

encore un peu, parce qu'il m'a dit avec une certaine nuance d'amertume que son frère avait toujours été plus beau que lui. Nous lui cachions nos relations, son frère et moi. D'ailleurs nous les cachions à tout le monde, car ce frère était marié, à l'époque. J'ai appris qu'il ne l'était plus, se portait à merveille, et vivait avec un garçon…

Il me semble bien que nous nous étions tout de même retrouvés une fois dans le même lit, tous les trois. Mais peut-être n'est-ce là que fantasme rétrospectif, illusion de la mémoire. Tous les deux étaient extrêmement sympathiques, en tout cas, et plutôt jolis – surtout le frère en effet, ce que je peux bien noter ici, car une de leurs particularités à l'un et à l'autre, qui m'avaient beaucoup impressionné, c'est qu'ils ne savaient pas lire : ils avaient les pires difficultés, dans le métro, dès qu'ils quittaient les lignes familières…

(Je m'aperçois que la rencontre du frère est un des chapitres de *Tricks* : «Le frère de Jacques » (*Jacques* est Patrick). Par discrétion je dis que le héros « a l'air d'un gitan ». C'était le 23 mars 1978 – vingt-six ans presque jour pour jour; mais *Jacques* je le connaissais avant.)

*

Frank Horvat adhère sans réserve à cette idée de Nietzsche selon laquelle les peuples honorent entre toutes la vertu la plus contraire à leur caractère, celle qu'ils possèdent le moins, qui leur est le moins naturelle. Nietzsche donne l'exemple des Allemands qui, s'ils placent au premier rang la loyauté, c'est parce qu'ils sont traîtres comme pasdeux. Je suis un peu étonné par ce prétendu trait national, mais Horvat le confirme d'enthousiasme : il dit que les Allemands, même les plus amicaux, finissent toujours par vous donner un coup de couteau dans le dos…

D'autre part il fait un jeu de cette "théorie" nietzschéenne, et l'applique à tous les peuples les uns après les autres. Je ne me rappelle plus ce qu'il en est des Anglais. Les Français mettent au pinacle la politesse et la courtoisie, et prétendent en faire les vertus nationales, parce qu'à la vérité ils ont l'impolitesse chevillée au corps. Les

Espagnols disent n'apprécier rien tant que le courage, parce qu'en réalité ils sont très lâches. Etc.

Jeudi 25 mars, neuf heures dix, le soir. J'ai été interrompu hier soir, au cours de mon exposé des vues horvato-nietzschéennes sur les différents peuples, leurs qualités principales et leurs plus gros défauts, par un abrupt téléphonage de Sylvie Topaloff, à la fois furieuse et au bord des larmes, selon les moments, et parfois ceci et cela en même temps. Elle a d'abord exigé de moi que je ne note rien ici de ce coup de téléphone, pas un mot, et c'est un engagement que je déteste prendre, mais je devais en passer par là pour l'apaiser un peu. Dieu merci nous sommes parvenus ensuite à un autre arrangement, qui de mon point de vue est infiniment préférable. Elle va m'écrire une lettre où elle m'exposera aussi longuement et aussi rudement qu'elle le souhaitera ses griefs à mon égard, et je placerai cette lettre ici, sans y rien changer bien sûr, et sans y apporter le moindre commentaire. En échange, elle me rend ma liberté. *Fair enough.*

Le motif de son ire est *Sommeil de personne*, qu'elle venait d'*acheter* – après que *L'Inauguration de la salle des Vents*, dédié à Finkielkraut lui-même, n'eut pas entraîné la moindre réaction, j'avais rayé cette petite famille de la liste de mes envois. Sylvie Topaloff se juge affreusement traitée par le *journal* 2001. Les deux passages qui l'horrifient surtout sont celui où Pierre et moi sommes invités par elle et par Alain au restaurant japonais Benkay, notoirement ruineux, et où je suppose, par écrit, qu'elle pourrait bien s'être « mordu les doigts » de ce choix dispendieux car elle était « horrifiée par les prix » ; l'autre est relatif au studio du front de Seine, que ne pouvant plusdéfendre pour nous, juridiquement, face à la masse des créanciers de ma mère, elle envisageait d'acheter : et je notais que j'allais avoir du mal à expliquer à ma mère, qui est absurdement attachée à ce studio, que l'avocate sur laquelle elle comptait pour lui en garantir la propriété maintenue se proposait d'en devenir elle-même propriétaire – bien sûr c'était uniquement pour nous rendre service, et je doute que quelque lecteur que ce soit ait pu imaginer une seule seconde

que Me Topaloff, le grand avocat, ait pu avoir un intérêt quelconque à s'assurer la possession de ce studio minuscule.

Elle me reproche aussi, et très véhémentement, d'avoir écrit qu'elle paraissait disposer de «capitaux», après ses grands succès dans les différentes affaires de l'amiante. Elle juge qu'à me lire on croirait qu'elle a profité du malheur des victimes. Tout ce que je voulais dire, évidemment, est qu'un grand avocat ayant marqué des points considérables contre des groupes industriels très riches et très puissants a dû percevoir, très légitimement, des honoraires assez substantiels, et cela me paraît correspondre à ce qu'elle disait à l'époque, plutôt gaiement, heureuse qu'elle était de ses victoires. À quoi elle réplique qu'elle a d'abord travaillé sans gagner un sou et pendant des années, comme une possédée, ce dont je ne doute pas un instant; et que pour une femme comme elle, qui s'est longtemps battue pour gagner correctement sa vie, et qui n'a pas de "capitaux", quatre mille francs pour un dîner de quatre personnes, c'est une chose extraordinaire, stupéfiante, dont il est loisible de s'étonner entre intimes, sans être exposée à retrouver ses remarques dans un *journal.* Que vont penser les gens? Que vont penser ses clients ?

D'une façon générale elle estime que je ne montre aucune délicatesse, aucune amitié, aucune attention aux autres et à leurs sentiments dans ma façon de parler d'eux et de rapporter leurs paroles. Je me suis gardé de lui apprendre que la relation du dîner au restaurant Benkay avait fait l'objet de ma part d'une réduction de dix à un, précisément dans le dessein de ne blesser personne, et surtout pas elle, à qui je dois tant (au propre et au figuré), sans parler de son mari…

Elle est fort mécontente de son portrait. Mais je crains bien que tous mes "modèles" ne le soient, à l'exception de Flatters, de Pierre, du gendarme Éliézer et de quelques autres. Ma mère serait horrifiée, et blessée à mort, si elle lisait ce que je dis d'elle. Dans l'ensembletout le monde est très mécontent de se retrouver entre mes pages. C'est que je n'ai rien d'un Boldini, moi, ni d'un Sargent – je ne suis pas un portraitiste mondain. D'un autre côté, je ne suis pas un Daumier non plus. J'essaie surtout d'être exact. Le résultat, c'est que personne ne se reconnaît :

« Je ne suis pas du tout comme cela », répétait Sylvie Topaloff. Grâce à la lettre qu'elle va me faire, et que je n'aurai qu'à coller ici, elle aura

tout loisir de retoucher à son gré le tableau.

***

Pour en finir avec la théorie de Frank Horvat sur les tempéraments nationaux, et pour reprendre le fil interrompu de mon discours – mais mon “discours” n’est qu’interruptions… –, les Suisses se targueraient d’être le peuple le plus hospitalier de la terre parce que l’hospitalité est la vertu qui leur est le plus naturellement étrangère. Hélas! je ne me souviens pas de ce qu’il en est des Italiens, des Brésiliens, des Américains. Les juifs, eux, dixit Horvat toujours, et ce n’est pas le moins étonnant, mettent en avant leur sens de la psychologie parce que la psychologie, justement, ils n’en ont aucune…

Nous fûmes au Bois, lui et moi, l’après-midi, pendant que sa femme se reposait. Mais nous dûmes rentrer assez vite parce qu’il ne peut pas marcher beaucoup, surtout quand il y a des côtes : il souffre du cœur (il est né en 1928).

Il m’a offert une très belle photographie que je lui avais dit aimer particulièrement, celle d’un jeune homme dans une favela de Rio, c. 1962 ou 63. Il m’a dit ne s’être jamais avisé que ce jeune homme était assez beau, comme je le lui avais fait remarquer. Mais s’il avait pu m’offrir avec cette image une petite titillation érotique je n’étais pas en reste, ajoutait-il, car Céline, ma camériste, était superbe – elle a dû beaucoup l’impressionner en effet car il m’en parle encore dans son e-mail de château.

Vendredi 26 mars, neuf heures et demie du soir. Le jeudi de la semaine dernière, à Paris, en compagnie de Pierre, je suis allé au Salon dulivre, à la porte de Versailles. C’était le soir de l’inauguration. Et l’initiative n’était pas sans risque, car il s’agissait de ma première sortie en une manifestation littéraire aussi concentrée depuis l’“affaire”. De fait

beaucoup de mes ennemis étaient sur le pont. Élisabeth Roudinesco siégeait au beau milieu du stand Fayard, mais elle a prétendu ne pas me voir, bien que je sois passé très près d'elle, ou bien elle ne m'a pas vu, ou bien elle m'a vu et elle ne m'a pas reconnu. Raphaël Sorin, en revanche, m'a carrément hélé – après que je l'avais salué à distance, il est vrai, car je trouve presque impossible, et surtout terriblement ridicule, en général (c'est y attacher tant d'importance…), de ne pas saluer les gens qu'on connaît ou qu'on reconnaît.

« Je voulais vous remercier de vos pages sur Houellebecq, m'a-t-il dit. D'ailleurs je les lui ai envoyées... »

Je me demande s'il voulait dire par là qu'il a envoyé à Houellebecq la photocopie (par exemple) de deux pages très favorables à son sujet, en effet, dans *Sommeil de personne*, ou bien, ce qui semble plus vraisemblable, le livre entier, où malheureusement, dans un autre passage, beaucoup plus bref, je dis de Houellebecq, un peu légèrement sans doute, et aussi de Coetzee dont je le rapproche à ce moment-là, que ce ne sont pas de "grands artistes", malgré tous les mérites que je leur trouve. Si Houellebecq tombe là-dessus il ne retiendra sans doute que la demi-ligne de réserve (une réserve de taille, je dois l'admettre); et il ne me saura aucun gré des deux pages de compliments…

Plus fort encore, après avoir reçu les amabilités de Raphaël Sorin, j'ai affronté en souriant le tigre Weitzmann, cette fois-ci sur le stand P.O.L. Il est passé à cinquante centimètres de moi. Je l'ai salué de la tête, pour les mêmes raisons que plus haut. Il m'a tendu la main, je l'ai serrée. Quelques instants plus tard il est revenu près de moi et m'a dit :

« Décidément, vous êtes plus aimable que votre éditeur…

– Pourquoi, il est fâché contre vous ?

– Ça oui…

– Ce n'est pas à cause de moi, j'espère?

– Qu'est-ce que vous pensez ? »

Passant du sourire au rire, ou presque, je lui ai pris le bras, et j'ai fait mine d'aller vers Paul :

« Voulez-vous que je vous réconcilie?

– Hmmm, je ne crois pas que ça puisse marcher... »

Mais je ferais mieux de ne pas citer de propos de Marc Weitzmann, parce qu'en général il me fait interdire de les reproduire, sous menace d'avocat, et en plus il soutient que ce que j'en rapporte est inexact. Il a peut-être raison. Par exemple je ne suis pas sûr du tout qu'il ait dit :

« Je ne crois pas que ça puisse marcher. »

C'était peut-être :

« Il n'y a aucune chance »,

ou bien :

« Je ne pense pas que ce soit une bonne idée ».

Et en effet Paul est furieux contre lui, et s'est montré indigné de me voir lui parler. Il a dit qu'il n'en croyait pas ses yeux, qu'il n'y comprenait plus rien. Lui était hors de lui que Weitzmann s'attardât sur son stand (de fait il y a passé presque une demi-heure, à bavarder avec les uns et les autres), et jugeait que c'était de la provocation.

Le stand était très animé, l'un des plus denses du salon, en curieux contraste avec celui des éditions de Minuit, par exemple, presque en face, où il y avait très peu de monde. J'ai serré la main de Jean-Paul Hirsch; de Thierry Fourreau auquel je venais d'écrire pour le féliciter de *Perfecto*, son très réussi et très émouvant petit livre; de Jean-Luc Mingus, le très sympathique correcteur de mes proses poliennes. J'ai embrassé Camille Laurens, Emmelene Landon, qui remplissait le rôle de maîtresse de maison, et aussi, grande surprise pour moi, Eugène Nicole, pas vu depuis dix ou quinze ans, lui non plus, très élégant, peu changé, tout auréolé du succès de *L'Œuvre des mers* et très chaleureux : comme j'ai dû le noter déjà, il a alors été question que nous dînions ensemble le lendemain soir, vendredi dernier, il y a une semaine exactement, avec Pierre et Flatters, mais à mon vif regret ce projet n'a pas abouti.

Toujours au même endroit, décidément hautement stratégique, j'ai rencontré Éric Laurrent, le romancier, que je ne connaissais pas et qui m'a fait de grands compliments de mes *journaux*, ce qui étaitagréable à entendre mais un peu embarrassant en présence de Paul, puisque les *journaux*, précisément, ne sont pas publiés chez lui. Impressionné par

tant d'amabilité j'ai acheté depuis lors plusieurs livres de Laurrent, qui figurent en dix ou douzième position sur la liste de mes lectures urgentes – la plus urgente étant celle de Robert Misrahi…

Laurrent m'a été présenté par Daniel Martin, le critique littéraire, qui officiait jadis à Clermont-Ferrand et y officie encore, je crois, quoiqu'il ait fait beaucoup de chemin depuis lors. Il m'a appris que Laurrent était Clermontois comme nous.

J'ai rencontré aussi Mathieu Lindon, que je n'avais jamais approché ni entendu, il me semble, et qui a une très curieuse élocution, une sorte d'accent étranger, pas du tout désagréable mais assez inattendu. Il était tout à fait aimable.

Mais le plus chaleureux était comme d'habitude Emmanuel Carrère, auquel j'ai pu dire tout le bien que je pensais de son film, *Retour à Kotelnitch*, que nous avions vu quelques jours plus tôt. Dans ce film on boit sec et ce soir-là nous buvions assez sec nous aussi, non sans de redoutables mélanges entre les champagnes, vins blancs, vins rouges dont on était abreuvé ici et là, et d'abord sur le stand de Colette Kerber, la libraire des Cahiers de Colette, toujours extrêmement généreuse en flûtes pétillantes et petits fours. Mais après tout c'est sans doute grâce à ces petits secours de la vigne que j'ai pu affronter plusieurs situations un peu délicates avec une maîtrise et un détachement dont je n'étais, je l'avoue, pas mécontent (je me fais peut-être de grandes illusions…).

Samedi 27 mars, dix heures moins cinq, le soir. Il est déjà presque dix heures, je n'arrive à ce *journal* qu'à présent car nous avons regardé à la télévision deux documentaires assez intéressants, l'un sur la peinture de paysage en Italie entre la fin du XVIIIe siècle et le début du XIXe (il y était question de Thomas Jones et l'on y voyait beaucoup le temple de la Sibylle à Tivoli), l'autre sur l'année 1824 en France et sur son importance dans l'histoire de la peinture, avec la mort de Géricault et le triomphe de Delacroix.

Le dimanche 14 mars, il y a maintenant presque quinze jours de cela, nous avions rendez-vous pour dîner avec Paul Otchakovsky et Emmelene Landon dans un restaurant japonais de la rue Saint-Augustin. Mais à Paul, qui l'avait choisi, et qui s'y trouvait avant nous avec Emmelene, ce restaurant ne plut pas, et nous en cherchâmes un autre au hasard, du côté des Grands Boulevards et au-delà. Celui auquel Paul se rangea, assez voisin du siège de ma chère B.N.P., était japonais également, mais d'un japonisme un peu spécial puisque le patron y portait la kippa et qu'un large panneau y avertissait la clientèle que les cuisines étaient placées sous le contrôle du Beth Din.

Nous parlâmes surtout du film d'Emmanuel Carrère, *Retour à Kotelnitch*, que Pierre et moi avions vu immédiatement auparavant, dans ce cinéma de la rue de Rennes, j'oublie son nom – le Bilboquet ? non, *l'Arlequin* –, qui jadis était très spécialisé dans les films soviétiques et dont j'étais assez amusé de constater qu'il persévérait contre vents et marées dans sa tradition russophile.

Je me souviens très bien d'une conversation avec Emmanuel, il y a deux ans, dans un café voisin de la Maison de la radio, où nous venions d'enregistrer avec Finkielkraut l'émission dont fut tiré depuis le petit livre *L'Étrangèreté.* Emmanuel devait repartir très peu de temps après pour la Russie, et précisément pour Kotelnitch, où il avait fait une première visite. La jeune femme qui est le personnage principal du film n'était pas encore morte, alors, elle n'avait pas encore été assassinée – assassinée dans la réalité et dans le film aussi, car la frontière est mince. Mais l'auteur était déjà immergé dans la gravité et la force de ce projet, et il avait instillé en moi, à son propos, une grande curiosité.

Elle n'a pas été déçue. Le film n'est pas sans quelques liens avec le beau *Mon voyage d'hiver* de Vincent Dieutre, et aussi, beaucoup plus lointainement, avec *L'Arrière-Pays* de Nolot, que j'ai vu en partie mercredi dernier, à la télévision, mais malheureusement c'était le soir du terrible coup de téléphone de Sylvie Topaloff et j'en ai raté une grande partie, sans compter que je n'étais plus, ensuite, dans les meilleures dispositions pour voir quoi que ce soit. Dans les trois cas il s'agit de films autobiographiques sans transposition aucune, où l'auteur apparaît sous son nom et joue son propre rôle. Et dans lestrois cas ce sont des films à

caractère fortement *géographique*, si l'on peut dire, où les lieux ont une importance capitale. Les trois narrateurs ont à peu près le même âge, aucun n'est un jeune homme, aucun n'est un vieillard. Et dans les trois cas le vieillissement, ou l'*âge*, tout simplement, est un thème essentiel.

Cela dit les films de Dieutre et de Nolot (celui de Nolot plus encore que celui de Dieutre) sont beaucoup plus "professionnels" que celui de Carrère – qui précisément tire beaucoup de ses vertus d'un refus très délibéré, et peut-être un peu *joué*, du professionnalisme : on n'a pas seulement affaire à un film en train de se faire mais à un cinéaste en train de s'inventer, de se découvrir comme tel : avec plaisir, apparemment, car maintenant l'auteur va lui-même tirer un film de son roman *La Moustache.*

Emmanuel m'en veut un peu, je crois, de mettre toujours en avant, chaque fois que je parle de lui dans ce *journal*, son aménité, sa gentillesse, l'espèce de perfection sociale dont il est l'incarnation à mes yeux. Il préférerait que je parlasse de son talent artistique, ou bien des aspects les plus sombres et de son art et de sa personnalité, cette fascination pour le crime, pour le mystère des êtres, pour la noirceur au fond des vies en apparence les plus limpides.

Dimanche 28 mars, neuf heures et quart, le soir. La gauche remporte un immense succès aux élections régionales. Ou bien plutôt la droite essuie un terrible revers. Toutes les régions sauf l'Alsace seront gouvernées à gauche. Pour ma part j'ai voté blanc la semaine dernière, et pas voté du tout cette fois-ci.

*

J'ai dû m'interrompre brutalement, hier, dans la tentative d'exposé de mon point de vue sur Emmanuel Carrère et sur son film *Retour à Kotelnitch.* Bien entendu je ne nie en aucune façon tout ce qu'il y a de

noirceur et de sombre complexité, d'obsession, de fascination pour les abîmes psychologiques, dans l'œuvre carrérienne. Et je vois parfaitement tout ce qu'à ces aspects-là elle doit de richesse, de force et aussi d'attrait. Mais je crois aussi qu'Emmanuel a tort d'interprétercomme une réserve, de ma part, ma propension à monter en épingle son aménité, sa délicatesse, ses qualités morales personnelles, comme s'il pensait que dans mon esprit elles nuisaient à sa production; ou comme si mes compliments sur elles étaient en quelque sorte une compensation pour la chicheté de mes compliments sur ses livres, et maintenant sur son film. Il n'y a pas de réserve de ma part à l'égard du corpus. Et *Retour à Kotelnitch* m'a aidé à mieux comprendre que ces qualités humaines de l'auteur étaient en même temps, indissolublement, des qualités *artistiques* : en l'occurrence elles sont une qualité du regard ; elles sont une qualité du montage; elles sont une qualité de la présence – pas seulement de la présence du cinéaste dans son propre film en tant qu'"acteur" ou que personnage, mais une qualité de la présence des choses, des lieux, des paroles, du temps même, des visages. Il y a dans ce film une sorte de coprésence de l'auteur avec l'heure, avec l'espace, avec les destins, avec l'histoire elle-même, *l 'Histoire*, qui en est l'une des plus hautes vertus et qui a très profondément quelque chose à voir, j'en suis convaincu, avec ce qui rend Emmanuel si rare et si précieux en tant que personnage de la comédie sociale, en tant qu'individu dans le monde, face aux autres individus.

J'aime beaucoup que dans *Kotelnitch* le personnage ("réel", bien sûr, comme tous les autres) que tout désigne pour être le moins sympathique, le mari de la morte, le chef de la police, l'ancien des services secrets, celui qui est largement soupçonné, et même *accusé*, d'être au moins indirectement responsable de l'assassinat de sa femme, soit en fait, de tous les êtres qui sont là observés et montrés, le plus sage, le plus sensible, le meilleur – le plus désespéré sans doute aussi. On le voit demander à Emmanuel de ne pas faire de cette histoire, le meurtre, un supplément gratuit inattendu, en somme, une aubaine, pour un film qui ne serait pas digne de la morte, de la mort, de son chagrin à lui, de l'absurde défaut de sens de ce petit désastre perdu contre l'Oural. Que sa requête ait été merveilleusement exaucée, on ne s'en étonnera pas.

*

En quittant la belle cour, les portiques et les parterres du château de Raray pour nous diriger vers Chaalis, le 16 mars, un mardi, à notreretour de Lille, nous avons fait un minuscule détour pour voir les ruines du château fort de Montépilloy, qui dresse sur une butte un très haut et très étroit pan de mur, une sorte de vieux croc effilé et carié, que de loin on s'explique mal, tant est étrange la survie sur pareille hauteur d'un morceau de donjon pareillement isolé, alors que s'est effondrée autour de lui, jusqu'au sol, toute une énorme forteresse. Était-ce la beauté de cette après-midi ensoleillée de commençant printemps ? Était-ce le silence qui régnait entre les quelques maisons de ce village très ouvert? Est-ce la séduction de ces curieuses buttes qui dominent d'assez haut ce pays plat et paraissent, comme au prieuré Saint-Christophe, être ravies en plein ciel, comme des saintes en paisible extase? Nous avons beaucoup aimé cet endroit.

Du château il reste un peu plus qu'on ne peut l'imaginer de loin – sa forme circulaire est en tout cas nettement observable encore. Une grosse ferme occupe l'espace anciennement fortifié. À partir de la large esplanade qui précède la poterne nous avons suivi sur la droite le fossé de défense, à l'extérieur, et sommes arrivés ainsi à un petit bois de coudriers, en contrebas, où fleurissait tout un tapis de jonquilles. En évitant soigneusement les fleurs nous y pissâmes, c'était l'un de nos desseins, et ce faisant fûmes saisis là par le charme de mars, cette acidité que j'ai dite ailleurs (et peut-être tous les ans), cette vivacité de vieux livre d'enfants, ce côté Boutet de Monvel : troncs de noisetiers dans le soleil, haute herbe verte, fleurs jaunes, murailles moussues, grand recueillement du temps. Jambes écartées, bites solidement en main, œil sur les siècles et les ombres, nous rencontrâmes l'esprit de la saison, qui s'étirait là en toute simplicité éternelle.

Sur le mur de l'église, à l'autre bout du village, il y a une plaque à la mémoire de Jeanne d'Arc, posée en 1929, à l'occasion du cinquième centenaire de son passage. Je regrette d'avoir oublié quel jour exact, du

mois d'août, je crois bien, la Pucelle, au cours d'une période plutôt faste de son équipée, coucha à Montépilloy, qui devait être un très gros château, à en juger par ce qui s'en voit encore. Ces plaques de 1929 me sont très familières. Leur texte varie dans le détail, mais leurs formes et leurs caractères sont partout les mêmes, sur tout le parcours de la libératrice. Quand j'étais enfant mes parents s'arrêtaient toujours à Bonny-sur-Loire, entre Clermont et Paris, et me montraient celle qu'on voit là, pareillement sur l'église : il y est question de la bataille de Jargeau, où l'héroïne fut blessée, le22 mai 1429 – ce qui nous ramène à Boutet de Monvel, car je crois bien que c'est dans son album sur Jeanne d'Arc que j'appris ce que mars a de gaiement médiéval, entre les voix.

Mardi 30 mars, neuf heures dix, le soir. Hier après-midi nous avons fait une très belle promenade avec les chiens et Hapax lui-même, d'ailleurs en grande partie *pour lui*, car il n'aime que les départs en voiture, et dédaigne de nous accompagner quand nous nous dirigeons vers le bois ou vers la rivière, ici, plutôt que vers des sites plus éloignés, qu'on ne peut pas atteindre à pied. Il regarde la direction que nous prenons, et suit ou ne suit pas selon que nous marchons ou non vers la voiture et sa remorque. Dernièrement, à cause de la grande faveur auprès de moi du bois de la Garrière, derrière la ferme des Aeberhard, j'ai rarement pris la voiture pour les promenades d'après-midi; et j'avais scrupule de voir le vieil Hapax se morfondre, sans aller jamais nulle part. Il me semblait que je lui devais de *vraies* promenades comme celles de jadis, et qu'il me fallait le ramener aux lieux qu'il a tant pratiqués avec moi, et tant aimés.

Nous sommes allés à Notre-Dame de Tudet, et nous avons marché de là jusqu'à Godonville. Hapax ne suit pas très longtemps, il ne fait avec nous que quatre ou cinq cents mètres, il s'arrête au bord du chemin près d'un blouson ou d'un pull-over que nous lui laissons pour compagnie, et pour garantie que nous allons revenir. Ainsi il ne se fait pas de souci, et nous non plus.

Le temps était ensoleillé, avec beaucoup de vent. Sauf lorsqu'il menace mes fragiles propriétés, et à moins qu'il ne soit glacé, j'ai toujours aimé le vent. Sur le chemin qui mène à Godonville, et qui s'élève progressivement entre les champs jusqu'à dominer tout le paysage d'entre crêtes tolosanes et Pyrénées, le vent s'engouffrait en nous, entre nos bras, entre nos cils, entre nos bronches, pour nous rendre toujours plus légers, toujours plus voisins de la nature de l'air, toujours mieux mélangés d'espace, amis du ciel, amis du vide.

Dans la combe que traverse le chemin avant d'entamer sa montée vers les hauteurs, les troncs sont assez nombreux pour faire un bois, s'il le fallait, mais aussi assez espacés, en réalité, pour rester des*troncs*, des piliers gris-noir sortant de terre aux divers niveaux de la pente, sur l'herbe très verte de mars, tendue bien lisse comme un fond de portée musicale, et parsemée de boutons-d'or. Boutet de Monvel toujours, ou bien les livres d'heures – et toujours ce vent jeune, tout juste assez mordant pour vous fouetter les sangs.

Comme nous regagnions la voiture il a fallu malheureusement qu'un cultivateur s'approchât de nous pour nous *rappeler*, disait-il, qu'il est interdit de marcher dans la campagne avec des chiens en liberté, que les sociétés de chasse y trouvent à redire, et que les gendarmes sont prompts à verbaliser. Lui ne nous parlait que dans notre intérêt, ajoutait-il. Nos chiens ne le dérangeaient pas, nous pouvions faire comme nous voulions. D'ailleurs il n'était pas désagréable.

Cette intervention a un peu affecté mon humeur, néanmoins. C'est que je suis très partagé, comme souvent. Je suis très désireux de respecter la loi, et de ne déranger personne. D'un autre côté, un monde où des chiens qui ne sont qu'amabilité, qui ne chassent pas, qui n'aboient pas, qui ne s'en prennent aux bêtes ni aux gens, et pas davantage aux lieux, ne peuvent courir ni marcher en liberté dans la campagne, en liberté surveillée, en ronde autour de leur maître – un tel monde me paraît sinistre. Il faut laisser s'éteindre la race canine, si elle n'a plus d'avenir que la laisse. On va dans des lieux reculés pour que nos animaux y soient aussi au large que nous-mêmes, et il faudrait les tenir serrés ? Je veux bien que ce soit la loi, mais cette loi qui défie des millénaires de promenade, de solitude, de liberté et d'amitié avec les chiens me semble

aussi effrayante que l'industrialisation de la campagne, que j'étais arrivé à oublier un moment.

*

En fin d'après-midi, et après quelque hésitation, nous sommes allés à Toulouse, afin d'y assister place du Capitole, à l'"Espace Écureuil" de vif souvenir pour moi (c'est là qu'eut lieu en 1996 l'exposition "Collection du château de Plieux"), au vernissage d'une exposition consacrée aux trois artistes vainqueurs des concours destinés à assurer la présence de l'art contemporain dans les trois plus récentes stations de la ligne A du métro toulousain (en attendant la ligne B). Ce sont Damien Cabanes, Jacques Vieille et Jean-Michel Othoniel.

L'une des raisons de mon hésitation à me rendre à ce vernissage, outre la pensée de ce qu'il allait m'en coûter de temps – pas de travail à *Éloge de la honte*, pas de travail au *Journal de* Travers, pas de travail à ce *journal*-ci, qui n'a même pas atteint notre après-midi à Chaalis il y a quinze jours –, c'était que se trouveraient présentes, j'en étais sûr, toutes les personnes et personnalités liées à cette interminable affaire de l'art dans le métro, et qu'elles n'ont guère de raisons, peut-être, d'être satisfaites de moi. En particulier je craignais les conséquences de la lecture, par ces personnes, de *Sommeil de personne*, le *journal* 2001, où il est beaucoup question d'elles, et des concours de sélection des artistes à Toulouse, et du jury dont j'ai fait partie.

Sur ce point-là j'avais grand tort de me faire du souci. Il y a tout de même un point qui me protège assez efficacement, c'est que personne ne me lit. Même le fidèle Éric Dupont, qui était venu de Paris pour accompagner et soutenir son artiste Damien Cabanes, et qui compte depuis longtemps parmi mes lecteurs les plus attentifs, ne savait pas que *Sommeil de personne* était paru. Quant à Guy Claverie, le principal responsable de l'ensemble du projet artistique du métro toulousain, qui récemment m'a invité à déjeuner, et que j'avais alors prévenu de la publication du livre, sans doute ne s'y est-il pas plongé, ou bien c'est un

excellent acteur. Il n’y a pas fait la moindre allusion, et s’est montré tout à fait aimable, comme toujours.

D'ailleurs tout le monde était très aimable avec moi, y compris les artistes, Othoniel, Vieille, Cabanes, avec lesquels j'ai parlé assez longuement, l'un après l'autre. Et cette amabilité, cette gentillesse, cette *confiance*, dirai-je, accroissaient mon sentiment d'être un traître, peut-être pas tout à fait encore un traître avéré, plutôt un traître putatif. Il semble y avoir une certaine attente pour mon ouvrage *Commande publique*, de longue date à moi commandé, et que je dois livrer à la fin de l'été 2006. Sera-t-il ce qu'on en attend dans ces cercles-là? C'est infiniment peu probable – d'autant que ma relation à l'art contemporain en général est de plus en plus ambiguë. Plus généralement encore, ce sont mes relations avec mes contemporains qui sont de plus en plus ambiguës, et risquent même de se faire de plus en plus tendues, en grande partie à cause de ce *journal*, et plus encore à mesure que décroît la durée qui sépare son écriture de sa publication. Parmi ceux qui y figurent, personne n'est content de lui. Personne ne peut l'être. Il faudrait vivre retiré du monde.

Sylvie Topaloff, Paul Otchakovsky, Jean-Michel Othoniel, même Damien Cabanes et Éric Dupont, pour ne rien dire de Guy Claverie : je suis voué à les décevoir, à leur déplaire, ou pis encore à les *blesser*. Dans cette spirale de vérité où je n'en finis pas de glisser, je ne puis que détacher tout le monde de moi. Et comme il s'agit d'une vérité contradictoire, dont je ne suis jamais sûr, dont m'attire éternellement le revers et qu'il me faut quitter à peine atteinte, en m'éloignant des uns je ne me rapproche pas du tout des autres.

Mercredi 31 mars, neuf heures et demie du soir. Nous avions bien aimé Montépilloy, qui est une attraction modeste; mais surtout nous fûmes enchantés de Chaalis, le jour de notre retour de Lille, le 16 mars dernier.

J'ai du mal à croire que je n'étais jamais allé à Chaalis. Peut-être y étais-je allé, d'ailleurs, car la fréquentation assidue de mes vieux agendas me confirme tous les jours que j'ai oublié beaucoup d'excursions anciennes. Mais non : je me serais souvenu de ce beau grand palais

abbatial du XVIIIe siècle, dont j'ignorais jusqu'à l'existence il y a quinze jours. Je croyais qu'à Chaalis il n'y avait que des ruines. Or il y a bien des ruines, au demeurant assez chiches, mais il y a aussi beaucoup d'autres choses. Il y a un beau jardin à la française, il y a une modeste roseraie derrière un joli portail Renaissance, il y a une sainte chapelle nettement trop restaurée au XIXe siècle, il y a de grandes pièces d'eau et de nombreux étangs, il y a des bois tout alentour, il y a donc un paysage parfait car isolé par la forêt de toutes les horreurs qui le guettent; et il y a ce vigoureux palais, devenu simple château, œuvre de Jean Aubert, l'architecte de l'hôtel de Biron, avec Gabriel, et des Grandes Écuries de Chantilly. Surtout il n'y avait personne, ce jour-là, et grand soleil.

Nous croisâmes dans le parc quatre ou cinq promeneurs mais dans le bâtiment nous étions seuls. Un unique gardien était assis sur une chaise, au premier étage : sans doute était-il aussi attaché que nous à sa solitude, car il disparut à notre approche. Nous avons passé là deux heures délicieuses.

Les collections ne sont pas ce qu'il y a de mieux, pourtant. Elles ont été réunies par Nélie Jacquemart, portraitiste de son état maissurtout épouse, puis veuve, du richissime M. André. Mme Jacquemart-André acheta l'abbaye en 1903, après la mort de la précédente propriétaire, la princesse Murat, elle-même héritière de Mme de Vatry, qui avait tenu là, sous le Second Empire, un salon très fréquenté. Pour meubler sa grandiose acquisition Nélie André acheta un peu de tout, ou plutôt *beaucoup* de tout, plutôt trop. Je ne trouve pas pour ma part que ces sobres architectures du XVIIIe siècle s'accommodent très bien d'une accumulation passablement gratuite, bien que ruineuse, sans aucun doute, de meubles médiévaux, de bustes antiques, de tissus coptes, de monnaies et médailles, de peinture primitive, de bimbeloterie birmane *and what do you have.* Tout cela est nettement trop serré, malgré l'espace immense; et les vitrines modernes disposées par les administrateurs contemporains, membres de l'Institut de France, l'actuel propriétaire, ne sont pas toujours très heureuses. Les salles les plus belles, quant au mobilier et à l'accord avec les lieux, sont les divers salons et salles à manger du rez-de-chaussée, qui se contentent d'être abondamment fournis en meubles précieux des XVIIe et XVIIIe siècles, mais n'en font pas étalage comme

dans un musée. D'autant que ce musée manque par trop de chefs-d'œuvre, m'a-t-il semblé. J'ai vu dans le livre des visiteurs que nous avait précédés le groupe des Amis de la Frick Collection – ils ont dû ressentir un certain complexe de supériorité. En tant que pièce individuelle ce qui m'a le plus impressionné, un peu au hasard, est un admirable autoportrait aux trois crayons de Pierre Dumonstier, tout à fait digne de Clouet.

Cela dit on ne s'ennuie pas une seconde. Tout cela est un peu fouillis mais c'est très amusant. Bien que nous soyons restés assez longuement nous n'avons pas pu tout voir, faute de temps. Il y a un petit musée Jean-Jacques Rousseau, sans doute à cause du voisinage d'Ermenonville. Il y a des pièces Empire dédiées à la mémoire du prince et de la princesse Murat. Il y a même une ou deux salles consacrées à Émile Mâle, qui fut gouverneur du domaine, en tant qu'académicien. Et l'appartement privé de Nélie André est touchant, avec ses vues magnifiques sur le parc.

Ce qu'il y avait de plus émouvant était la lumière, comme toujours, le silence, la solitude, la *lontananza* et l'heureuse compagnie. Merveilleusement laissés à nous-mêmes – ah voilà un musée où on ne vous embête pas, en tout cas ! –, nous aurions pu nouscroire maîtres des lieux. À défaut c'était de l'heure, du moment, des dernières blondeurs de l'hiver, entre les ultimes futaies d'Île-de-France. Nous avons même dû nous frayer un chemin parmi une chasse à courre, en partant!

Jeudi 1er avril (en plus !), sept heures du matin. Je viens de faire un rêve vraiment bizarre, qui m'a réveillé aux petites heures. Je donnais un dîner, un "grand" dîner, pour Alain Finkielkraut et Dominique Strauss-Kahn. Il y avait aussi leurs épouses, mais le rêve ne les montrait pas beaucoup. À vrai dire il ne montrait pas beaucoup Finkielkraut non plus : il était nettement centré sur Dominique Strauss-Kahn.

Le rêve et le dîner avaient lieu dans un grand hôtel, et dans un salon particulier de ce grand hôtel. La première partie du repas s'était bien passée, mais il y avait une curieuse interruption dans le service, un

moment de battement au cours duquel Strauss-Kahn et moi étions assis côte à côte dans un profond canapé. Il m'expliquait qu'il allait toutes les semaines à Berlin, où il passait une nuit, parce qu'il faisait là-bas un cours à l'université. Je lui expliquais moi que je *suivais* un cours à Sciences-Po, parce que j'avais besoin d'un certificat supplémentaire pour un doctorat, et que cela faisait une curieuse impression de retourner sur les bancs de cet institut après trente années.

L'interruption dans le repas devenait plus marquée encore. Je me trouvais seul dans le cabinet particulier, mes hôtes étant allés faire un tour dans les salons de l'hôtel. Pourtant les maîtres d'hôtel avaient déjà apporté le dessert, qui était somptueux (à dominante rouge, dans une belle argenterie). Je songeais que ce dîner allait coûter une fortune mais que ce n'était pas le moment de tergiverser, que grâce à la carte bleue je m'en tirerais toujours sur le moment, qu'on verrait bien après. Je songeais aussi que les serveurs avaient apporté le dessert sans qu'on ait proposé à mes hôtes de fromage, alors qu'ils en désiraient peut-être; et que c'était regrettable.

Mais à ce moment-là non seulement j'étais seul mais j'étais nu. J'avais décidé de rafraîchir ma toilette, j'étais en train de me rhabiller,mais je constatais que mon col de chemise était à la fois taché et élimé. Je renlevais ma chemise que je venais de remettre et j'arrachais de son col la couche supérieure de tissu. Le résultat n'était pas très satisfaisant mais tant pis, il me fallait à tout prix me rhabiller, j'entendais mes invités se rapprocher, ils allaient entrer dans la pièce d'un instant à l'autre.

Hélas je n'arrivais à rien. C'était une scène assez semblable à ces poursuites de cauchemar, au cours desquelles on n'avance pas, malgré des efforts énormes. Je ne parvenais pas à me rhabiller, je m'embrouillais dans les manches de la chemise, elle était maintenant à l'envers, j'étais nu, les Strauss-Kahn et les Finkielkraut étaient à la porte du salon particulier, ils allaient entrer dans quelques secondes. Pourtant je gagnais un peu de temps parce que Dominique Strauss-Kahn demandait au personnel de l'hôtel, derrière la porte, s'il était possible de disposer d'un poste de télévision, ou s'il y avait quelque part un téléviseur, pour qu'il puisse y suivre les résultats des élections.

Ce qui suit, et qui est le plus inattendu, n'appartient plus tout à fait au rêve mais plutôt à la "réalité", à ma présence dans mon lit, seul (Pierre est à Paris), au petit matin, entre le rêve et le réveil. J'ai eu l'impression que j'étais en train de pisser. Mais pas du tout, erreur, j'étais en train de "jouir" – *si l'on peut dire*, car je n'éprouvais pas du tout de jouissance; cependant, étendu sur le ventre, je répandais bel et bien mon foutre sur le drap, où il est encore…

Éléments éventuels pour une exégèse. Nous avons vu Dominique Strauss-Kahn à la télévision dimanche, le soir des résultats des élections régionales. Je me souviens avoir dit à Pierre, à ce moment-là, que décidément je ne le trouvais pas sympathique, que j'espérais qu'il ne deviendrait jamais président de la République, qu'il me paraissait bouffi d'orgueil; mais je lui ai rappelé ce qui m'amuse toujours beaucoup, que ma mère prétend que sa sœur Suzanne, "Belou", ne connaît rien de plus "sexy" (ce n'est pas le mot de ma mère) que Dominique Strauss-Kahn, qu'il est son idole, peut-être pas son idole *politique* mais son idole sexuelle, qu'il est pour elle l'incarnation même de la virilité.

D'autre part les inquiétudes quant au coût du dîner ont certainement quelque chose à voir avec les récents reproches de Sylvie Topaloff, qui est très mécontente que j'aie pu écrire, dans le plusrécent volume publié de ce *journal*, qu'elle avait été horrifiée par les prix du restaurant japonais où elle et son mari nous avaient invités Pierre et moi. Dans la conversation des Finkielkraut apparaît assez souvent, en passant, la mention furtive de dîners avec de grands personnages de la vie publique (je veux dire que quand il est question "naturellement" de ces personnages dans la conversation, on s'aperçoit qu'ils les connaissent personnellement – aucune ostentation).

La référence à Sciences-Po vient très probablement de mon entretien récent avec des étudiants de la rue Saint-Guillaume, qui m'interrogeaient sur mon passage dans cette institution. Je crois que Dominique Strauss-Kahn donne des cours dans quelque prestigieuse université, mais sans doute aux États-Unis plutôt qu'à Berlin.

Beaucoup plus douteux : Dominique Strauss-Kahn a été ministre des Finances, c'est actuellement la saison des déclarations d'impôts, j'ai reçu la semaine dernière une sommation du percepteur; sur le site de l'In-

nocence on discute ces temps-ci du programme fiscal du Parti; et il est courant de dire que le fisc vous prend *jusqu'à votre chemise*. Mais Dominique Strauss-Kahn ne me prenait nullement ma chemise, il n'était d'ailleurs pas du tout antipathique, mais au contraire très aimable.

D'autre part, et toujours parmi les éléments que je ne crois pas pertinents (mais bien sûr j'imagine que le b.a.-ba de l'analyse de rêve consiste, pour l'analyste, à juger tout spécialement pertinents les éléments dont l'analysé déclare qu'à son avis ils ne le sont pas…), je suis en train de lire *Un juif laïque en France*, livre que m'a envoyé son auteur, Robert Misrahi.

Neuf heures et quart, le soir. En quittant Chaalis, ce fameux mardi maintenant presque lointain (mais ce *journal* n'arrive plus à suivre), nous nous dirigeâmes vers Noisiel, où Pierre devait être à cinq heures et demie, pour une réunion de parents d'élèves. Cependant nous eûmes encore le temps de voir, au prix de quelques détours, Juilly, lié pour moi à mon ami Philippe Stoeckel, qui y fit ses études chez les oratoriens, ce dont il garde un puissant souvenir, et Nantouillet, un peu plus en aval sur le ru du Rossignol, au confluent de la Beuvronne.

Juilly est un peu décevant car le fameux collège n'a plus grand-chose de la frémissante austérité et de la grandeur subrepticement voluptueuse, à la Montherlant, qu'on lui imagine d'après sa haute réputation ancienne. Je me trompe peut-être, mais si l'on en juge d'après les nombreuses mères du voisinage qui attendaient leurs bambins à la sortie des classes, devant le digne portail, l'institution, comme la plupart des autres en le domaine scolaire, a beaucoup perdu de ses traits spécifiques. On dirait un "collège" tout à fait comme un autre, au sens moderne et administratif du mot.

Il est vrai que nous ne sommes pas entrés dans les cours. Mais les bâtiments, assez disparates vus de l'extérieur, ni le temps qui passait, n'encourageaient à pousser plus loin la curiosité. Et puis il faut bien dire que sont assez déprimants ces terribles pays d'après le cataclysme, lequel d'ailleurs n'est pas fini : ce n'est pas la ville, ce n'est certes pas la

campagne, ce n'est pas encore tout à fait la banlieue, c'est quelque chose qui n'a pas de nom et n'en appelle même pas car cela n'a pas de forme non plus, pas de silhouette, pas de matière – une sorte de gigantesque no man's land où s'affairent les pelleteuses, où les bretelles attendent leurs autoroutes, où les ponts précèdent leurs voies express et leurs chemins de fer, où rien ne pousse plus, et surtout pas les arbres, et où se serrent comme ils peuvent, terrorisés, autour de leurs clochers ou de leurs châteaux, de pauvres vieux villages eux-mêmes passablement pelés par l'exigence dérisoire et bien mal obéie d'avoir l'air "rustiques".

Nantouillet est de cette sorte, accroché comme il peut à ce coin de lune. Nous y étions attirés, comme souvent, par le signe "beau château" de la carte Michelin, en général assez judicieusement attribué. Et en effet il s'y voit les vestiges assez importants d'un vaste quadrilatère fortifié, qui fut édifié par le cardinal Duprat, chancelier de France sous François Ier. De ce château de Nantouillet qui nous a fort impressionnés, peut-être par le contraste entre sa grande allure et sa situation désolée, je lis dans le Guide bleu, a posteriori, que :

« Contemporain de Chenonceaux il a marqué l'introduction de l'art de la Renaissance en Île-de-France ».

Son portail délabré est si monumental que je l'avais pris d'abord pour une façade d'église, d'autant que je croyais y reconnaître un Christ en gloire, et bénissant – il s'agirait en fait d'un Jupiter.

Nous n'avons pas pu entrer dans la cour, apparemment très vaste. Notre Guide bleu, qui a trente ans, parle d'une *exploitation agricole*. Peut-être ces nobles bâtiments éprouvés ont-ils été vendus et en partie restaurés depuis lors, car on distingue, d'ailleurs assez mal, de l'arrière, du côté de la rivière, un édifice encore assez médiéval de style, qui semble en bon état et paraît habité. Il fallait aimer vraiment l'architecture et les "vieilles pierres", comme on dit, pour se lancer dans cette entreprise de sauvetage. L'idée d'habiter pareille contrée n'est pas très engageante. Mais peut-être est-on bien chez soi, à l'intérieur de ce qui reste d'enceinte.

J'ai laissé Pierre à son lycée et, l'attendant, je suis allé à Champs, comme j'avais fait déjà l'année dernière, je crois, en de semblables

circonstances. Et comme l'année dernière le château était fermé, bien sûr, et le parc aussi. En revanche j'ai pu marcher longuement dans le parc de Noisiel, qui est immédiatement attenant. Il ne reste rien du château des ducs de Lévis, où Chateaubriand vint souvent. De Mme de Lévis il dit dans les *Mémoires d'outre-tombe* que :

« Personne n'a répandu dans ma vie plus de quiétude, chose dont j'ai grand besoin. Les moments les moins troublés de mon existence sont ceux que j'ai passés à Noisiel, chez cette femme dont les paroles et les sentiments n'entraient dans votre âme que pour y ramener la sérénité. Je les rappelle avec regret, ces moments écoulés sous les grands marronniers de Noisiel! L'esprit apaisé, le cœur convalescent, je regardais les ruines de l'abbaye de Chelles, les petites lumières des barques arrêtées parmi les saules de la Marne. Le souvenir de Mme de Lévis est celui d'une silencieuse soirée d'automne. »

En bas du parc, près de la Marne, se dressent les vastes et très pittoresque bâtiments construits par Eiffel pour les Chocolats Meunier. Bien restaurés, ils constituent à présent le siège de la compagnie Nestlé. Un château bourgeois, immédiatement au-dessus, abrite l'Établissement public d'aménagement de la ville nouvelle de Marne-la-Vallée. Il semble un peu modeste pour le somptueux portail 1900, en demi-lune, qui constitue l'entrée principale de son parc, plus haut sur la colline.

Un arabe d'une trentaine d'années, qui était installé là sur sa motocyclette, trouva mauvais que j'examinasse ce portail, dont le grand luxe m'amusait. En me tutoyant, il me demanda ce que je luivoulais. Le ciel m'est témoin qu'à lui je ne voulais rien du tout. Le soupçon me vint qu'il croyait que je le draguais. Comme je n'avais pas l'intention de me laisser chasser par lui, ni d'écourter à cause de lui mon observation, je restai sur place, sans le regarder, mais toujours à observer les balustrades et les opulentes ferronneries. Lui ne semblait pas pouvoir concevoir qu'on s'intéressât à rien de pareil. Il me pressait de lui fournir une explication à ma présence, et même il m'incita d'un geste à m'approcher de lui, afin de répondre à ses questions – ce à quoi, bien sûr, je me refusai obstinément. Mais finalement, comme il continuait à m'apostropher en me tutoyant, la moutarde m'est montée au nez, et je lui tins à peu près ce langage :

«Monsieur, je ne m'occupe absolument pas de vous, et, si vous vouliez bien ne pas vous occuper de moi, tout le monde serait content. Je regarde ce portail parce qu'il m'intéresse, en ce qui me concerne vous pouvez faire ce que vous voulez – mais j'aimerais bien que vous me laissiez faire ce que je veux. »

Je craignais que ces propos un peu vifs ne provoquent un incident, mais contre toute attente ils l'apaisèrent. Même il changea du tout au tout. C'était à lui de me donner du *monsieur*, à présent, et de me vouvoyer gros comme le bras :

« Excusez-moi, monsieur, dit-il, je croyais que vous me surveilliez. Je ne fais rien de mal, rien du tout. »

M'avait-il pris pour un policier? Nous nous sommes quittés presque bons amis.

Vendredi 2 avril, neuf heures et demie du soir. Au journal télévisé, tout à l'heure on apprenait qu'en Espagne une bombe avait été découverte sur une voie ferrée, «près de *Toledo* ». Une carte montrait qu'il s'agissait bien de Tolède. J'ai pensé que le journaliste, ou la chaîne elle-même, qui sait, avaient peut-être décidé que désormais on donnerait à toutes les villes étrangères leur nom dans la langue du pays étranger dont elles font partie, mais nous fûmes également informés que la ligne de chemin de fer était celle qui reliait « Madrid à *Séville* », pas à *Sevilla.* Donc mon explication n'était pas la bonne (heureusement, en un sens). Et donc le journaliste ne sait pas ce quec'est que *Tolède*, ni que cette ville a un nom dans la culture et dans la langue françaises, un nom illustre…

***

Sur France Culture le militantisme de gauche est parfois tempéré, de façon inattendue, par l'ignorance de la langue. La semaine dernière, avant le deuxième tour des élections régionales, nous fut transmise

l'information selon laquelle « le succès socialiste *risque* de se transformer en raz de marée » (la journaliste voulait dire que le succès socialiste *avait de bonnes chances* de se transformer en raz de marée, ou, de façon plus neutre, qu'il le *pourrait bien*).

J'ai bien aimé ceci, aussi (à propos d'une autre bombe en Espagne, qui celle-là a entraîné la mort de deux cents personnes, il y a trois semaines) :

« On ignore pour l'instant avec précision la cible qui était visée. »

C'est assez escherien, mais l'on voit bien comment le journaliste a pu en arriver là : il a dû estimer, non sans quelque pertinence, qu'*ignorer* était la même chose que *ne pas connaître, ne pas savoir*; or c'en est bien l'équivalent sémantique mais pas l'équivalent syntaxique – d'où ce merveilleux *ignorer avec précision.*

D'autre part la règle de la double traduction, dont j'ai relevé le succès depuis longtemps, tend à se généraliser : de la langue étrangère en français, et, dans le même temps, d'un niveau de langue neutre, moyen, en argot ou en dialecte prolo-petit-bourgeois.

Ainsi si James Ellroy dit : « *I love the war in Irak* » (une déclaration déjà retentissante), le résultat final, après passage dans la machine à double-traduire (une petite jeune femme qui est là), est :

« La guerre en Irak, ça m'botte. »

Moins spectaculaire, et d'autant moins que l'affreux *ça fait*, considéré il y a trois ou quatre ans encore comme extrêmement vulgaire, s'est entre-temps généralisé, au point que l'on n'entend plus que lui :

« *I have not been living in L. A. for twenty years* » devient évidemment :

« Ça fait vingt ans que je n'habite plus Los Angeles. »

Au cours de la même émission fut produite cette assez jolie perle, mais cette fois idéologique, pas langagière :

« John Ford, pourtant dit de droite, avait eu une position morale extrêmement ferme. »

Quand j'avais vingt-cinq ans, trente ans encore, et peut-être même quarante, jamais on ne serait arrivé à me faire croire que *ce midi*, considéré alors comme appartenant au langage des [*je ne trouve pas de*

mot convenable], fleurirait un jour presque quotidiennement sur une station de radio dite “culturelle” :

«Les dirigeants du Parti populaire se sont réunis *ce midi* à Madrid. »

*

J’éprouve décidément beaucoup de difficultés à me maintenir dans le strict respect du strict emploi du temps dont l’observance est pourtant indispensable pour l’accomplissement de mes trop nombreuses tâches. Très rares sont les jours où j’y parviens. Et comme toujours ce n’est pas la tentation de la paresse qui triomphe de moi, c’est celle du travail. Ce n’est pas le *mal* qui me détourne du *bien*, c’est le *bien.*

Mes journées de travail sont divisées en tranches de deux heures, et parfois d’une seule heure, ou même moins (recopier *une* phrase pour l’*Anthologie générale* ne me prend pas très longtemps, même s’il faut d’abord la trouver). Or la tranche de temps qui déborde ignominieusement sur toutes les autres c’est celle qui est dévolue à l’*Anthologie de l’amour des hommes.* Officiellement, il ne s’agirait chaque jour que de recopier *un* poème (ce qui peut prendre plus ou moins de temps selon sa longueur). Mais travailler à ce livre-là, l’anthologie *gay*, me fascine, je ne peux pas résister à la tentation de regarder chez Callimaque ou dans une anthologie chinoise ce que je pourrais bien découvrir et choisir, je tends le bras, je suis perdu.

J’ai passé plusieurs heures entre les sonnets de Shakespeare, aujourd’hui – le comble étant que je n’en ai jamais été fou (non plus que des sonnets de Michel-Ange, d’ailleurs (mais l’on peut difficilement s’en passer)).

Mardi 6 avril, neuf heures et quart, le soir. Pas de *journal* samedi soir, car nous avons regardé sur Arte les deux premières livraisons de *L’Origine du christianisme*, série d’entretiens avec des historiens et des théologiens, par Gérard Mordillat et Jérôme Prieur : c’était intéressant, mais je dois être un peu plus savant que je ne croyais, ou meilleur chrétien, car je n’ai pas l’impression d’avoir appris grand-chose. Il faut

en tout cas que cette pauvre religion soit bien morte, au moins dans nos contrées, pour que même ses prêtres acceptent de discuter tranquillement, et paraissent souvent s'accommoder, d'hypothèses ou de faits historiques qui sont radicalement incompatibles, d'évidence, avec leur foi supposée…

Pas de *journal* non plus dimanche soir, car nous avons essayé de regarder, toujours sur Arte, un documentaire sur l'époque de construction des cathédrales. Le temps de nous rendre compte que, malgré toute notre bonne volonté, il était vraiment irregardable (le genre de documentaire "historique" avec personnages en costumes, un assez sûr critère d'irregardabilité – cela dit la séquence de l'effondrement de la cathédrale de Beauvais, au ralenti, avec Beauvaisiens empanachés ne faisant pas un pas plus vite que l'autre, mais constatant avec un étonnement mesuré que, tiens, la flèche de la cathédrale est en train de s'écrouler, était irrésistible), il était trop tard pour me reporter à cette chronique, d'autant que j'avais passé l'après-midi à ma déclaration de revenus, et que c'était loin d'être fini. Le calcul des "frais réels", surtout, est interminable. Nous ne sommes allés poster la chose qu'hier soir, à sept heures, à Saint-Clar, longtemps après la fermeture de la poste et la dernière levée; mais la limite autorisée était *minuit*, sans autre précision sur le moment réel de départ de l'enveloppe vers le centre fiscal.

J'ai gagné en 2003 quatre-vingt-six mille quatre cent vingt-huit euros. Mes "frais réels" déclarés s'élèvent à trente-cinq mille cent un euros, tandis que j'inscris comme déductions quatorze mille cent soixante-douze euros au titre de l'emploi d'un salarié à domicile (Mlle Céline), et quatre mille huit cent quatre-vingt-dix-huit euros au titre de frais d'entretien d'un monument historique.

À l'automne dernier, cinq cent malheureux euros que j'avais envoyés au fisc comme gage de bonne volonté et comme premier paiement sur mes impôts sur le revenu, justement, me furentrenvoyés sous la désignation "trop-perçu", avec l'assurance que je ne devais plus rien. Je crus à une erreur de l'administration, ou supposai qu'un bienfaiteur anonyme payait mes impôts dans mon dos. La vérification méthodique de mes comptes, hier et avant-hier, m'a fait découvrir que ni l'une ni l'autre hypothèse n'était la bonne, et qu'en fait j'avais payé d'un coup tout ce

qui m'était réclamé, au mois de juillet précédent, après règlement par Fayard des sommes afférentes au *Journal de* Travers. J'avais fort bien fait d'agir ainsi, certes, mais ce paiement intégral et pas trop tardif, pour une fois, de l'ensemble de ma dette fiscale me ressemblait si peu que je ne pus me convaincre, quelques semaines plus tard, que j'y avais procédé en effet; et que mon été fut un peu gâché par l'exigence où je croyais être encore d'avoir à m'acquitter de cette somme.

Et hier il n'y eut toujours pas de *journal*, car nous reçûmes à dîner notre chère Mme Lloan. Elle est arrivée avec un énorme pot de foie gras, de sorte que ce petit dîner insignifiant à dû lui coûter une fortune, et que c'est bien embarrassant.

*

Il n'est bruit ces jours-ci que de la "visite d'État" de la reine d'Angleterre en France, à l'occasion du centième anniversaire de l'Entente cordiale. La France voudrait y mettre un peu de faste, mais notre pauvre pays, dans cet art-là, a vraiment perdu la main. Non seulement tout cela est embarrassant d'amateurisme et de modestie, comparé à l'art britannique en la matière, mais c'est même étonnamment laid. La Garde républicaine a encore assez belle allure, mais en avant et en arrière d'elle, autour de la voiture des chefs d'État, parade je ne sais quelle garde municipale, dirait-on, vêtue de pauvrets blousons de nylon et montée sur de non moins pauvrettes motocyclettes, qui ruine tout espoir d'un peu de grandeur. Les barrières dressées de toute part sont ces horribles barrières de fer-blanc qu'on voit partout à Paris, même les jours où la reine d'Angleterre n'est pas là, et qui ont un effet radical pour dépouiller de leur beauté les perspectives les plus nobles et les plus augustes monuments. Comment contenait-on la foule, au temps jadis? Avec des barrières de bois, peintes en blanc, qui par la suite ont été jugées malcommodes, trop lourdes? De toute façon on dirait bien qu'il n'existe plusaucune volonté, ni chez les dirigeants ni parmi le peuple, de faire les choses de la grande façon, et d'ailleurs on ne saurait plus. Cela n'amuse plus personne, ne suscite aucune espèce d'envie. Ce qui

préoccupait surtout les Parisiens, la semaine dernière, c'était leur refus d'être confrontés de nouveau aux encombrements entraînés cet hiver par la visite du président chinois. Faites joujou si vous voulez avec votre visite d'État, avaient-ils l'air de dire aux autorités, mais ne nous dérangez pas dans notre vie quotidienne, déjà bien assez difficile comme cela. Ce n'était pas très courtois pour la visiteuse.

Mme Chirac multiplie devant elle les révérences ou les esquisses de révérence, ce qui me surprend beaucoup et me choque un peu. Est-ce que Mme Chirac n'est pas l'épouse du chef de l'État français, et à ce titre représentante de la France, qui, elle, ne saurait faire la révérence devant la Grande-Bretagne, à moins de réciprocité? Ou bien considère-t-on désormais que "femme du président" ce n'est pas une fonction, qu'on n'est pas "présidente de la République", "Madame la Présidente", et que Mme Chirac, simple citoyenne, doit ployer le genou devant une reine, puisque elle-même n'est pas chef d'État?

Les journalistes se surpassent en témoignages criants qu'ils n'ont pas la moindre idée, non seulement du protocole, mais de la réalité et de la culture britanniques. L'un déclarait hier, au journal télévisé de huit heures, qu'on n'allait pas tarder à voir paraître "Son Altesse" (il s'agissait bien sûr de la reine – est-il concevable qu'on puisse sortir d'une école de journalisme, et trouver un emploi sur une chaîne de télévision nationale, sans connaître la différence entre une "Altesse" et une "Majesté" (on objectera qu'il y a peut-être plus important, et c'est vrai; mais le plus important ils n'ont pas l'air de le connaître non plus) ?). Le même, ou un autre, expliquait savamment que la reine, il ne fallait pas l'oublier, était tout de même « chef d'État, *au sens législatif de l 'expression* ». J'imagine qu'il voulait dire *juridique*, ou peut-être *constitutionnel*. De toute façon j'ignorais qu'il existât plusieurs sens à *chef d'État*.

Mais Sa Majesté déjeunait je ne sais plus où, *ce midi*…

Mercredi 7 avril, neuf heures du soir. Renaud Machart, l'un de ces dimanches récents, faisait entendre sur France Musique*s* la *Pastorale* de Delius, qui ne m'a pas autrement marqué; et, à ma vive satisfaction, le *Sommernacht* de Schoeck, qu'il est allé jusqu'à rapprocher des *Métamorphoses* de Strauss, autre grande pièce pour cordes seules, et qui date de la même année (1945). Tout juste ai-je regretté qu'il n'évoque pas

un peu davantage – mais c'était peut-être par décence – les images que suggère le poème de Gottfried Keller qui inspire de très près le poème symphonique, au point qu'on peut presque parler de *musique à programme*. J'aime ces vigoureux jeunes gens qui avancent la nuit par les chemins des pentes, en route vers le champ de blé de quelque veuve ou d'une orpheline, qu'ils moissonneront pour elle sous les étoiles, afin de lui en faire la surprise au matin. Torse nu, qui sait, ils marchent la faux sur l'épaule, puis ils fauchent dans l'épaisse lumière de la lune. Il y a pour moi dans ce grand nocturne bucolique un érotisme à la Gustave Roud que la musique de Schoeck flatte admirablement, sans que le compositeur l'ait voulu, sans doute.

L'émission de Machart était consacrée à l'élégie, je crois, ou bien au crépuscule, ou bien encore au *paysage* en musique, à la campagne, au soir sur la solitude des champs, des montagnes, des bois. Je n'ai pas pu la suivre jusqu'au bout, car je devais aller dans ma petite forêt. Mais elle eût accueilli à merveille le *Into the Twilight* de Bax, d'inspiration ouest-irlandaise, et qui est sans doute la pièce qui me reste le mieux à l'esprit, au cœur, dans le souvenir musical, après plusieurs mois d'une fréquentation assez assidue de l'ample et sonore corpus baxien.

Lors de mon plus récent passage à Paris j'ai trouvé enfin un enregistrement de la première symphonie de Szymanowski, dont je crois avoir dit du mal ici même, tout à fait sans savoir, au seul motif qu'elle semblait peu gravée, ce qui m'avait donné à penser qu'elle ne valait sans doute pas grand-chose. De fait le texte d'accompagnement du disque que j'ai trouvé a presque l'air de s'excuser, en expliquant que Szymanowski, après ce premier essai dans le genre symphonique, avait tout à fait changé de voie, et renié son wagnérisme de jeunesse. Je n'aime pas ces livrets de présentation qui diminuent les morceaux qu'on va découvrir, et qui disposent l'auditeur à une écoute condescendante. La première symphonie ne mérite pas du tout ce dédain. Elle est au contraire pleine d'énergie, très vigoureuse, pas plus wagnérienneque cela; et elle témoignait d'emblée d'une forte personnalité – ce n'est pas du tout une œuvre mineure.

J'ai entendu un jeune compositeur, récemment, ou bien était-ce Dusapin, tout simplement, dire qu'il n'était pas donné à tout le monde de

finir sur une septième de Sibelius, qu'il paraissait considérer comme le plus sublime des chants du cygne. Du coup, impressionnés, nous l'avons écoutée plusieurs fois, récemment, avec un peu d'incertitude – je ne suis pas sûr de très bien voir en quoi elle se distingue radicalement des précédentes, et par exemple de la quatrième, dont je dois le culte à Pierre, qui la place plus haut que tout (ou presque). Mais elle nous a menés à la première, qui est couplée avec elle sur un enregistrement de Bernstein. Et là encore, quel début! Ce qui n'empêche pas qu'il m'aura fallu cinquante ans pour commencer à aimer Sibelius; je veux dire à l'aimer vraiment, à avoir *besoin* de lui…

Je vois dans l'*Observateur* que Gérard Pesson publie son *journal*. Jacques Drillon en dit le plus grand bien. Je voulais acheter celui de Ned Rorem, le mois dernier, à Paris, mais j'ai finalement oublié de le faire. Cela dit, je doute que les mérites soient les mêmes, entre ces deux compositeurs-écrivains, non plus que ceux de leurs œuvres respectives : c'est seulement le *journal* qui fait liaison.

*

Robbe-Grillet, interviewé récemment à l'occasion de son élection à l'Académie française, dit à plusieurs reprises *chez Minuit* (« C'est moi qui l'ai fait entrer chez Minuit», « Nos livres étaient publiés chez Minuit, c'est tout ce qui nous unissait», etc.). Si Robbe-Grillet académicien dit couramment *chez Minuit*, les chances deviennent insignifiantes de faire jamais comprendre à X ou à Y que mieux vaudrait ne pas dire *chez la Différence* ou *chez Actes Sud* (comme ils le font tous les jours).

*

En matière d'évolution de la langue, on aimerait connaître le moment exact où un phénomène quelconque *prend*, se pétrifie, devient d'un seul coup la norme, ou peu s'en faut. À quelle dateexacte, par exemple, tout le monde s'est-il mis, pour ainsi dire en même temps, à fourrer l'adverbe,

systématiquement, entre la préposition et son régime? Quand on s'en aperçoit il est trop tard : cette pratique qui la veille était non seulement inconnue mais presque inimaginable, personne ne semble plus imaginer qu'on puisse s'en passer, et qu'on s'en soit jamais passé :

« ... entraîné par justement ce mouvement dont vous parliez... »

« ... veiller sur à la fois les finances publiques et à la fois son plan de carrière... »

« ... J'étais très impressionné par effectivement les pièces de guerre d'Edward Bond. »

***

Et d'autre part :

« Il faut s'attendre à de la pluie sur la majorité du pays. »

« Deux ans ne seront pas de trop, c'est ce qu'avait prévenu Bertrand Delanoë. »

« On ignore pour instant avec précision la cible qui était visée. »

(J'aime décidément beaucoup, et je ne suis pas le seul, semble-til, l'idée d'*ignorer avec précision*... – c'est tout à fait mon rapport à la connaissance.)

Jeudi 8 avril, neuf heures du soir. Dans le recueil d'articles de Robert Misrahi, *Un juif laïque en France*, qu'il m'a envoyé le mois dernier et que je viens de lire, il y a un récit de 1947, «Le signe », «restitué à partir d'une traduction américaine », qui met en scène un personnage, un jeune homme, suppose-t-on, qui, sous l'Occupation, arbore pour la première fois, puis retire, l'étoile jaune. Du moins le lecteur comprend-il que c'est bien de cela qu'il s'agit, mais d'Occupation il n'est jamais expressément question, et l'étoile jaune n'est jamais nommée. Dans le corps du texte le mot *signe* lui-même n'apparaît presque pas. L'auteur dit *il* (« *il* est si

éclatant que leur regard va sefixer sur lui »), *le* (« ils vont *le* voir avant même de regarder mon visage»), *lui* (« c'est à travers *lui* qu'il voit mon visage »). Ce parti, ce titre, l'invention de ce mot, *signe*, ce mot des mots, et sa disparition (comme de l'étoile elle-même, que le narrateur enlève) confèrent à ces quelques pages, qui pourtant ne sont même pas un *original*, mais la retraduction de sa traduction, une très grande force.

Étoile est un mot puissant, plein de rayonnement, mais il n'a pas les formidables vertus, si agissantes et si discrètes, du simple *signe. Signe*, pour évoquer la situation dont il est question là, est d'une prodigieuse efficacité (si le mot n'est pas trop trivial). Je veux dire qu'en pareil contexte ses résonances sont pour ainsi dire illimitées. *Signe* est apparition-disparition, et bien sûr on songe à Perec, que Misrahi évoque justement, trente ou quarante ans plus tard, et deux cent cinquante pages plus loin, dans une analyse très rigoureuse de *W.* J'ai d'ailleurs été surpris par ses talents de critique littéraire, que je ne connaissais pas, et qui, pour autant que je sache, n'ont guère été exploités.

Le Misrahi commentateur de Spinoza m'est par définition plus familier, puisque c'est celui que j'ai rencontré il y a trente-cinq ans, lorsque je suivais ses cours à la Sorbonne. M'a davantage étonné le commentateur de Sartre, et bien sûr de *Réflexions sur la question juive.*

L'auteur est là dans une situation délicate (qui, à bien y songer, m'est assez coutumière), car il a à l'égard de Sartre une dette d'amitié, d'admiration et de reconnaissance, y compris pour ce livre lui-même, dont il ne cache pas tout ce que les juifs lui doivent; en même temps il tient à souligner, et il le fait avec beaucoup de courage et de netteté, tout ce que l'ouvrage a d'insatisfaisant, de contradictoire, d'ombreux. Il parle d'un «bienheureux malentendu». Je dois dire que je ne suis pas autrement surpris, parce que j'avais été souvent déconcerté, au contraire, par le très haut crédit accordé à ces *Réflexions* par ceux-là mêmes qui selon moi auraient dû en être, pour bien des raisons, chiffonnés. Il est passionnant de voir ces raisons méthodiquement exposées (ce dont j'eusse pour ma part été bien incapable, il va sans dire, fût-ce pour moi-même).

*

Mme Lloan m'a transmis la photocopie d'une page de Danièle Sallenave, dans son nouveau livre *Dieu.com.* Quoique je ne sois pas nommé Mme Lloan m'avait senti visé, et ce n'est guère déniable :

«Si l'extrême droite est une alliée objective (quoique compromettante) dans ce combat contre l'invasion arabo-musulmane, l'extrême gauche est un adversaire à éliminer dans la mesure où elle déclare ouvertement son désaccord avec la politique menée par Israël en Palestine. Pour en venir à bout et intimider ceux qui seraient tentés de la rejoindre une équation infâme (un "intolérable chantage" selon les auteurs d'un ouvrage collectif publié par les éditions La Découverte) s'est donc mise en place : l'antisionisme est une forme d'antisémitisme. D'où l'invention d'une nouvelle figure, celle de l'"antisémite de gauche" [*l'"antisémite de gauche", une "nouvelle figure"?*], le "nouveau judéophobe". Ce n'est pas l'antisémite "classique", l'antisémite de droite, qui pense ou écrit qu'il y a trop de juifs sur les ondes des radios nationales ou qu'un juif ne comprendra jamais Racine. À celui-là beaucoup sera pardonné : après tout ne s'attaque-t-il pas aux Arabes et à tous ceux qui menacent "nos valeurs"? N'assure-t-il pas le renouveau de cet "antisémitisme modéré" dont, selon Golda Meir, le peuple juif a besoin? (Michel Warschawski). Du reste, il n'a rien contre Israël : il y verrait plutôt une solution à la "question juive"...»

Il va sans dire que je ne me reconnais guère dans ce portrait en creux, bien que je le reconnaisse pour une tentative, agressive et polémique, de portrait de moi (et pour une charge contre Finkielkraut, une de plus). Mais Danièle Sallenave serait certainement confortée dans son point de vue à me voir et savoir en si profond accord, sur tant de points (et d'abord sur Israël, bien sûr), avec un Robert Misrahi. Il n'y a que sur la Turquie que nous divergeons. Encore ne le sais-je que par Stéphane Beaumont, qui est en correspondance avec Misrahi et qui même le voit quelquefois, je crois. Il dit que Misrahi, dont les parents sont venus de Turquie en France, est très favorable à l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne. Moi je me réjouis grandement au contraire, aujourd'hui, que l'UMP, encore sonné par sa retentissante défaite aux élections régionales et cantonales, vienne de changer de position sur la question, et de se proclamer opposé, au moins pour le moment, à cette

entrée. Sans doute ne faut-il voir là qu'opportunisme électoral, que renverseraitle plus léger vent contraire. Mais le parti de l'In-nocence, pour marquer le coup, s'est tout de même fendu d'un communiqué de satisfaction (ils ne sont pas très fréquents…).

*

Il y a trois semaines aujourd'hui, au Salon du livre, où j'étais à bavarder avec Emmanuel Carrère, j'ai été abordé par une jeune femme souriante, qui s'est un peu plainte qu'Emmanuel ni moi ne la reconnaissions, et qui nous a dit être Nadine Vasseur – un nom très familier en effet. Elle a ajouté, toujours aussi souriante, que je l'avais « oubliée sur (ma) liste, (ma) fameuse liste...».

Je suppose qu'elle voulait dire que je l'avais «oubliée» dans mon énumération des journalistes juifs du "Panorama" de France Culture – je ne vois pas très bien ce qu'elle aurait pu vouloir dire d'autre. L'étrange, si tel était bien son message, est qu'elle paraissait très aimable néanmoins, ce qui est tout à son honneur. J'aurais pu lui répondre, mais m'en suis bien gardé, que je n'avais nommé que les journalistes juifs qui faisaient constamment état de leur judéité, et qui mettaient, avec une fréquence un peu abusive à mon gré, des "sujets juifs" sur le tapis, transformant peu ou prou cette émission supposément "généraliste" en programme "communautaire"; or ce n'était pas du tout son cas.

Semble-t-il elle est une autre victime des mises à pied laure-adleriennes, car elle paraît n'avoir plus rien à voir avec la radio (et peut-être le regretter).

Vendredi 9 avril, neuf heures et quart, le soir. Je pars demain pour Paris et mardi pour la Corée, si tout va bien. Je suis content d'être arrivé à mener à bien, durant ces huit derniers jours, les trois tâches dont l'accomplissement devait absolument intervenir avant mon départ :

rédiger ma déclaration de revenus (ce qui est très long et fastidieux à cause de la nécessité d'additionner toutes les factures, même les plus petites, pouvant contribuer à la masse des "frais réels"); écrire les quelques pages de préface promises à Frank Horvat pour son nouveau recueil de photographies; lire au moins l'un deslivres que m'a envoyés Robert Misrahi et lui écrire pour l'en remercier. La déclaration de revenus a été postée lundi dernier, la préface pour Horvat et la lettre pour Misrahi sont parties ce matin. La préface a été expédiée par le courrier électronique, le destinataire en a déjà pris connaissance et il en paraît fort satisfait, ce qui me réjouit beaucoup.

Mais les victoires sur un front signifient l'effondrement de tous les autres, comme d'habitude. Je n'ai pas travaillé depuis une semaine à l'*Éloge de la honte*, pas non plus au *journal* de 2002, à peine au *Journal de* Travers. En revanche mon phrasier d'*Anthologie générale* continue de grossir d'une phrase par jour, ce qui n'est pas très difficile, et l'*Anthologie de l'amour des hommes* s'augmente aussi de plusieurs strophes tous les matins. Ce travail-là est un peu vain, toutefois, car j'ai décidé de ne pas me soucier pour le moment de l'ennuyante question des "droits", et de tendre à ce que serait pour moi, en la matière, une anthologie « idéale », indépendamment de ce qu'il sera possible ou non, juridiquement et économiquement, de reproduire et conserver. Je crains que Claude Durand ne soit pas très satisfait de ce parti-là, qui consiste en somme à lui abandonner, pour plus tard, la désagréable responsabilité d'élaguer. Il m'est impossible à ce stade de juger de ce que nous pourrons garder ou pas.

En ce moment je suis dans Genet. Comme ma politique globale consiste à présenter, sauf exceptions inévitables, des poèmes entiers et non pas des extraits, je recopie *Le Condamné à mort* (que certainement nous n'aurons pas le droit de reproduire – pas intégralement, en tout cas). À quelques vers près, les plus *hard* (*... enfante pour ma joie / Un consolant enfer peuplé de beaux soldats / Nus jusqu'à la ceinture et des frocs réséda / Tire ces lourdes fleurs dont l'odeur me foudroie*), je dois dire que je suis peu sensible à cette poésie-là. J'estime que pour des raisons "historiques", si l'on veut, ces strophes doivent absolument figurer dans une anthologie "achrienne", mais je suis bien loin de penser

qu'elles sont de très haute qualité. Elles sont affectées presque constamment d'une kitscherie souvent pénible (*Ô viens mon ciel de rose, ô ma corbeille blonde!*), dont on s'accommode mieux au théâtre, il me semble, parce qu'elle lui est plus naturellement accordée. Je préfère de très loin les proses intercalaires, ou complémentaires :

Originaire du Puy-de-Dôme, il avait un peu l'accent d'Auvergne. Les jurés, offensés par tant de grâce, stupides mais pourtant prestigieux dans leur rôle de Parques,…

Dans l'ensemble, cependant, je suis ces temps-ci mille fois plus touché, même *érotiquement*, par la poésie mélancolique et aérienne d'un Gustave Roud, par exemple :

Mais un corps, mais ce seul corps ici qui s'arrête et s'appuie au soc, arrête avec soi le monde et jusqu'à l'horizon le convie à son propre repos.

*

Depuis deux ou trois mois qu'on discute à n'en plus finir des mérites et des tares du film de Mel Gibson, *La Passion du Christ*, revient indéfiniment le reproche, qui me paraît absurde, d'inexactitude *historique* : les Romains n'avaient pas en Palestine ces pouvoirs-là, les juifs n'étaient pas juridiquement organisés de la sorte, les plus récentes recherches archéologiques prouvent absolument que… Il me semble que c'est à peu près comme si l'on confrontait la plus récente version cinématographique des *Trois Mousquetaires* à l'état ultime de la connaissance relative à la vie quotidienne sous Louis XIII. Qu'on juge Gibson sur sa fidélité plus ou moins grande aux Évangiles, parfait; mais qu'on lui fasse grief de prendre des libertés avec l'histoire…

À l'émission de Guillaume Durand, hier soir, Jean Delumeau reprochait aux auteurs de la grande série actuellement diffusée sur Arte, *L'Origine du christianisme*, leur indifférence aux sentiments des chrétiens, qui, en pleine semaine sainte, doivent voir méthodiquement exposée, heure après heure, l'absurdité de leur foi. Delumeau faisait

justement remarquer qu'on n'infligerait pareille blessure ni aux musulmans ni aux juifs – lesquels d'ailleurs, surtout les premiers, ne la toléreraient pas (un tel programme à propos de l'islam mettrait le pays et le monde à feu et à sang!). L'observation de Jean Delumeau a suscité la fureur de MM. Mordillat et Prieur, qui, à cette occasion, sont sortis du bois avec beaucoup plus de netteté qu'ils ne le font dans leur film.

Je n'ai vu que les deux premiers épisodes. On se rend bien compte, à les suivre, que le christianisme n'est pas là à la fête, mais ill'est rarement, et les apparences d'une haute rigueur scientifique sont à peu près conservées. Pourtant le doux reproche de Delumeau a provoqué chez les deux auteurs une violente remontée à la surface de ce qui est apparu alors comme leur vraie nature, une extraordinaire véhémence dans l'hostilité, qui ôte beaucoup de son intérêt à la suite de la série. Jérôme Prieur assumait pleinement un terrifiant masque haineux, et Gérard Mordillat, ne se contrôlant plus, redoublait de ses accents faubouriens – presque dignes de Straub, le champion toute catégorie du genre – qui font un si curieux contraste avec ses prétentions érudites. Voyant le tour que prenait l'échange, le nonagénaire "confesseur" de Mel Gibson, spectaculaire prêtre traditionaliste que s'arrachent les plateaux cette saison, a préféré se retirer, non sans avoir lâché lui-même quelques énormités («L'antisémitisme, ça n'a été qu'une *mode*, dans l'Église») qui faillirent bien faire s'étrangler ses vis-à-vis.

Paris, front de Seine, samedi 10 avril, neuf heures du soir. Pierre prétend que Sei Shônagon, dont il est en train de lire les *Notes de chevet*, était « la Renaud Camus du Xe siècle » :

«Les gens qui, dans leurs lettres, emploient des termes montrant leur manque d'éducation sont vraiment haïssables. Ah ! que leur style est détestable lorsqu'ils négligent grossièrement les distinctions mondaines. D'ailleurs, il est en vérité fort mauvais de se montrer trop respectueux envers des gens auxquels on ne doit pas tant d'égards. Naturellement, on

trouve détestables des lettres de ce genre quand, soi-même, on les reçoit; mais on les juge encore telles lorsqu'elles sont adressées à d'autres.

«La plupart des gens, quand ils sont en face de vous, manquent de correction; on se demande comment ils peuvent s'exprimer ainsi, c'est insupportable. À plus forte raison est-on surpris en entendant ceux qui parlent de la sorte aux personnes de qualité ! De telles gens sont stupides et tout à fait détestables. *Etc.*»

Mais cette dame d'honneur de la princesse Sadako note aussi :

«À propos de la cascade de Furu, on a vraiment du plaisir à penser qu'un empereur, après avoir abdiqué, serait allé la voir.»

***

En venant en voiture de Plieux à Paris, cette après-midi, j'ai écouté, sans en éprouver de satisfaction particulière, la deuxième sonate de Schumann, par Wilhelm Kempff, puis, dans un véritable enchantement, et par le même interprète, les *Scènes de la forêt.*

Contrairement à ce que je pensais jadis (mais c'est donc que jadis les mêmes passages me touchaient?), je trouve à présent qu'il y a chez Schumann beaucoup de passages assez peu inspirés, peu *habités*, presque mécaniques – il semble tirer à la ligne, sans trouver d'idée véritable. Pour la sûreté de la touche et pour la densité du langage musical, il est loin d'égaler Chopin. Mais à peine se barde-t-on contre lui, et décide donc d'être plus sévère qu'on ne l'a été jusqu'à présent, plus exigeant, plus attentif à nos *véritables* réactions d'auditeur (plutôt qu'à nos préjugés favorables), voilà que retentit à nouveau, presque par surprise, ce que dans sa voix il y a d'absolument unique, et dont on ne se passerait pour rien au monde une fois qu'on l'a goûté (la troisième des *Waldszennen*, par exemple, *Einsame Blumen*).

J'ai également écouté, dans un autre genre, la deuxième symphonie d'Egon Wellesz, qui est couplée avec la neuvième sur un enregistrement de l'Orchestre radiosymphonique de Vienne que m'a envoyé, avec d'autres disques, Bertrand Dermoncourt, le rédacteur en chef de

Classica. Je suis stupéfié par le nombre et, admettons-le, la qualité (mais leur qualité est un peu compromise par leur nombre…) de ces “grandes” (d’aucuns diraient moins aimablement de ces “grosses”) symphonies romantiques, ou postromantiques, ou néo-romantiques, qui ont été écrites jusqu’à des dates très avancées du XXe siècle – cette deuxième de Wellesz est de 1948 ! En l’écoutant non sans plaisir, je pensais qu’elle n’était pas terriblement éloignée des symphonies de Bax, de la Première de Walton ou de la sixième de Vaughan Williams, ces grandes machines que j’ai beaucoup pratiquées à l’automne dernier. Mais je m’aperçois que cette deuxième symphonie est justement sous-titrée “Anglaise”, et je lis qu’elle reflète le désir de Wellesz, qui s’était installé à Oxford après l’Anschluss, et qui voyait bien que le style de ses premières œuvres «aurait été trop nouveau pour l’Angleterre, qui en musique avaitconnu une autre évolution que le continent» (on n’est pas plus délicat…), de s’adapter à sa nouvelle patrie.

Je doute que cela soit porté à mon crédit, mais je dois reconnaître que ce langage symphonique anglais du deuxième quart du XXe siècle (qui d’ailleurs doit plus au romantisme allemand et, dans le cas de Bax, à Sibelius, qu’à Elgar et à la tradition anglaise), trouve mon oreille immédiatement bien disposée. Toutes ces œuvres sont bien loin d’être insignifiantes. Elles sont même souvent très belles. La seule chose qui soit un peu préoccupante (j’y faisais allusion à l’instant), c’est que, paraissant *toutes* très réussies, et offrant à l’auditeur sans préjugés de grands plaisirs d’écoute, elles ne tardent pas à insinuer en lui le soupçon qu’il n’y a pas de raison de s’arrêter, et que des adagios et des *allegro maestoso* de cette sorte, on pourrait en écrire des kilomètres, une fois qu’on a le coup de main…

*

Chronique de Sei Shônagon :

«...un livre qui vient de sortir chez Spiritualité vivante...»

(Mais Pierre : «Après tout ce pourrait très bien être un nom de personne, *Spiritualité Vivante* – un chef indien, ou bien un vieux

bonze...»)

En feuilletant rapidement *Le Nouvel Observateur*, j'ai été agréablement surpris par cette publicité pour la Poste, en gros caractères :

ENFIN UN CHÈQUE QUI NE PARLE QUE D'ARGENT. Cela me paraissait un argument publicitaire à la fois très juste et très subtil, bien à même en tout cas d'être très agissant, au moins sur moi qui suis exaspéré par tous ces chèques qui veulent à tout prix faire les malins et complaire à l'infantilisme du public, et qui arborent des vignettes de bandes dessinées ou des photogrammes; et par toutes ces publicités bancaires qui parlent de tout sauf d'argent, justement, comme si même la banque, et la poste, et les pompes funèbres, devaient à tout prix se montrer "ludiques", comme tout le reste. Hélas, c'était trop beau, j'avais mal lu. Le texte véritable était :

ENFIN UN CHÈQUE QUI NE PARLE *PAS* QUE D'ARGENT.

Mais la publicité la plus imbécile et la plus révoltante me semble tout de même celle qui vise à promouvoir auprès du public la Peugeot 607 (trop tard – j'ai déjà cédé) : une vaste campagne décline par tous les moyens et sur tous les médias le thème du chat et de la souris. *Féline*, dit la légende : la Peugeot 607 est censée être un chat particulièrement redoutable, et toutes les autres voitures de petites souris terrorisées. Dans un film qui passe à la télévision, on voit ces autres voitures, serrées les unes contre les autres, trembler de peur à l'approche de la 607. Dans les magazines, on voit l'une d'entre elles sortir d'un trou à rat, guettée par une énorme 607. Pour une fois, jouissance bien rare, c'est moi qui suis du côté du "politiquement correct" : à l'heure où tout tend à tâcher de réduire l'insécurité routière, comment Peugeot peut-il impunément présenter les rapports entre automobiles, et donc entre automobilistes, comme une partie de chasse entre un prédateur et ses proies ? Et comment la marque peut-elle se montrer assez insultante à l'égard de ses acheteurs éventuels (et de ses acheteurs effectifs, hélas) pour imaginer que ce qui peut les séduire le plus (ou les a déjà séduits), c'est l'idée de faire régner la terreur dans le parc automobile? Je ne sais pas qui doit se sentir le plus méprisé, de ceux qui n'ont pas de 607 (ces rats) ou de ceux qui en ont ou qui vont en avoir (ces chasseurs de rats).

Lundi 12 avril, onze heures du matin. Jusqu'à présent j'avais à l'égard de la Corée des sentiments parfaitement neutres et très peu intenses, tout juste un peu colorés par la curiosité générale et plutôt bienveillante que je porte à n'importe quel pays de la terre. La Corée ne fait certes pas partie des contrées qui m'inspirent le plus grand désir de connaissance et d'intimité, mais j'étais tout de même content de m'y rendre, et cela d'autant plus que c'est la première fois que je vais en Asie (même si je l'ai beaucoup contemplée de Mytilène…). Je suis encore heureux de faire ce voyage, mais voilà que des préjugés négatifs commencent à s'insinuer en moi.

Mon correspondant là-bas, l'homme qui m'invite, et qui est je crois l'attaché universitaire, si une telle chose existe, ou le directeur des relations universitaires, m'a beaucoup dissuadé, comme le font toujours les spécialistes d'un pays, de faire confiance aux guidescourants; et beaucoup recommandé de lire tous les ouvrages d'un certain Patrick Maurus, qu'il présente comme le seul expert vraiment sérieux. Je suis en train de lire *Passeport pour Séoul* – rien que le titre… – qui réussit le double tour de force de me rendre antipathiques et l'auteur et le pays.

C'est un livre très mal écrit, dans un style *jusqu'à récemment* et semi-argotique (*cinquante-deux ou cinquante-quatre heures de boulot*), très conforme à celui que pratiquent tous les guides *sympa* (d'ailleurs le seul guide de la Corée qui trouve grâce aux yeux de l'auteur est *Le Petit Futé*, comme par hasard, et lui-même use volontiers d'un ton péniblement *Petit Futé*). Or la Corée qu'il laisse transparaître est pour moi assez décourageante, je dois le reconnaître. Très récurrent chez lui, par exemple, le thème de la *surpopulation*, qui est bien celui qui peut le plus efficacement me rendre déplaisant n'importe quel pays de la terre :

« Partout où il ira, il [*le voyageur*] aura droit à un rappel de ce que signifie surpopulation.»

Aïe… Moi qui n'ai rien aimé tant que les territoires où il n'y a personne, la Lozère, le Cézallier, l'Artense, l'Espagne intérieure, le

Monténégro, l'Orégon, l'Écosse…

En feuilletant Valéry, récemment, à la recherche de phrases pour mon *Anthologie générale*, je suis tombé sur celle-ci, qui a mon plein accord :

« La fortune accroît la vie, en tant qu'elle accroît la *possibilité*, qui est la vie même ressentie ».

Plus qu'à toute autre chose, je l'applique aux relations que permet la fortune, ou qu'elle ne permet pas, avec les différentes régions de la terre.

Adolescent j'étais convaincu que l'Écosse tiendrait dans mon existence une place considérable. Je ne doutais pas une seule seconde que j'y vivrais un jour, que j'y passerais au moins quelques années, ou, mieux encore, quelques mois de chaque année. Cette envie ne m'a pas quitté, et notre voyage de l'été dernier l'a au contraire fortement ravivée. D'ailleurs je suis en train de commencer à mettre sur pied un autre voyage en Écosse, qui se déroulerait celui-ci vers la findu mois prochain, et où j'aurais pour compagnie ma mère, à laquelle il me semble que je me dois de montrer ce que je connais de plus beau, Jacqueline Voillat et peut-être Mme Lloan, si elle n'est pas déjà prise par d'autres plans. Le rêve écossais est autrement plus insinuant en moi que le rêve coréen, qui m'a toujours laissé assez tranquille! Et d'ailleurs ce n'est pas un voyage, ni deux, ni dix, qui suffirait à apaiser ma soif pour les Highlands, les Borders, la Tay, la Tweed, la Dee et les Îles. La pensée de vivre entre les lochs est rarement absente de mon esprit, et elle encore attisée chaque fois que je suis confronté à la laideur croissante, littéralement galopante même, des paysages familiers, tels que je les ai traversés avant-hier encore avec accablement, entre Plieux et Castelnau-Montratier, par exemple.

Flatters et moi avons été également frappés, par contraste, et séparément, par une publicité pour l'Écosse et pour le tourisme en Écosse qui nous est arrivée en supplément de quelque hebdomadaire, et qui montrait un château-tour au bord d'un loch, justement – de quoi rendre fou le désir. On voyait aussi, presque aussi séduisant, le village de Plockton, à l'orée du loch Carron, sur une presqu'île qui fait face à Skye. On a beau savoir tout ce que ces photographies publicitaires ont en général de trompeur, la rêverie s'engouffre en elles et peut vous y

entraîner pour des heures, des semaines, des vies entières. D'ailleurs, dans mon expérience, les belles images des magazines et des publicités de tourisme sont beaucoup moins menteuses quand il s'agit de l'Écosse que des autres pays. Mais comment vivre en Écosse? Le temps manque autant que l'argent.

Flatters parlait hier soir, sur France Culture, avec beaucoup de hauteur, de science et d'autorité, de Piero della Francesca. Était également interrogé Alain Buisine, qui disait qu'il faisait tous les ans, au moment de Pâques, le voyage d'Arezzo, de San Sepolcro, d'Urbin et de Rimini. Ces paroles, jointes à tout ce que Flatters lui-même disait par exemple de notre chère *Déposition* du Rosso à Borgo San Sepolcro, m'ont plongé elles aussi dans une rêverie à la fois douloureuse et voluptueuse, désirante et frustrée. Moi aussi, en effet, j'ai toujours imaginé qu'au moins une fois par an, au moment de Pâques, et de préférence davantage, je tournerais à loisir en Toscane, en Ombrie, dans les Marches. Et le temps passe, et l'heure passe, et la vie passe et… Depuis combien d'années ne suis-je pas allé en Italie, dans l'Italie profonde?

Ah oui, les riches vivent bien davantage, il me semble – au moins s'ils ne sont pas trop bêtes, ni trop ignares : non seulement ils ont plus d'argent, mais leur argent leur achète plus de temps…

Il y a malgré tout un élément de la Corée qui me séduit d'emblée (mais peut-être appartient-il à tout l'Orient extrême), c'est la façon de *nommer*, et surtout de nommer les lieux – le système toponymique : porte de la Bienséance élevée, porte de la Bienveillance florissante, porte de la Pureté solennelle, porte de la Droiture révélée, palais du Bonheur resplendissant… Patrick Maurus écrit que les Japonais, durant leur occupation coloniale, non seulement s'étaient efforcés de troubler les lignes de force géomantiques, capitales pour les Coréens, mais encore, on les en soupçonne, ils avaient disposé certains bâtiments essentiels, à Séoul, de façon à tracer au sol les trois caractères de *tae-il-bon*, soit grand-jour-racine, ou Grand Japon. Et de commenter :

«Aussi sournois qu'infect, dans un pays confucianiste, c'est-à-dire celui des dénominations correctes.»

J’aime assez aussi que les Coréens soient très portés sur les courbettes. Je préfère mille fois les courbettes à toutes ces embrassades et tapes sur l’épaule, ou sur le ventre, à la Bush, dans lesquelles nous somme englués depuis dix ou vingt ans.

Plus inquiétantes, en revanche, les considérations de Maurus, sans doute très justes, sur les différences entre les conceptions de l’*original*, en matière de bâtiments, par exemple, chez les Coréens et chez nous :

«La notion nationale [*en Corée*] d’originalité ou d’authentique n’est pas la nôtre, laquelle d’ailleurs est elle-même fort récente, et doit beaucoup à Mérimée. Pour un Français, c’est la chose d’origine. Pour un Coréen (Chinois, Japonais), c’est *comme* à l’origine. Notre original est vieux, le leur est neuf. Notre origine a forcément vieilli, leur origine était neuve à l’origine. Donc retaper constamment un bâtiment est tout à fait *naturel.* On peut se demander quand même ce que signifie le reconstruire, quand il a disparu si longtemps.»

C'est le couteau de Lichtenberg. La plupart des rares monuments de Séoul sont des reconstitutions complètes, semble-t-il. Cela dit, ce qu’y perd sans doute notre œil occidental, notre esprit occidentalle regagne peut-être, invité qu’il est à réfléchir sur des concepts, *origine, originalité, authenticité*, qui certainement ont tout à gagner à un peu ou beaucoup d’ébranlement.

Sept heures et demie. Cette après-midi nous sommes allés voir les salles coréennes du musée Guimet. C'est un exercice un peu vain, dans notre cas, car cet art-là nous est si peu familier que nous serions bien incapables de distinguer des autres les pièces exceptionnelles, et que nous aurions toute chance de nous tromper si nous nous y risquions.

De façon assez cruellement symbolique, alors que le musée Guimet a une forme de triangle, les salles coréennes occupent l’un des angles, un peu à l’étroit entre un long côté chinois et un long côté japonais. On n’y voit rien de tout à fait aussi remarquable, au moins pour le béotien, que ce qui a pu frapper l’œil ici ou là : les magnifiques armoires impériales

chinoises, par exemple, énormes autant que somptueuses et belles, ou bien les jarres de grès japonaises, ou encore la porcelaine verte.

Pour mieux comprendre la peinture sur soie, il nous faudrait un cours accéléré sur les religions de l'Asie. Pierre a fait l'acquisition, à défaut, d'un gros volume d'histoire de la Corée.

Il faisait beau, nous sommes rentrés à pied. Mais cette promenade agréable a été un peu gâchée par l'allure déplorable que je trouve à la ville, et par l'attitude de beaucoup des gens qu'on y croise, ou qu'on y observe.

Est-ce de vivre à la campagne? Est-ce que mon seuil de tolérance à la saleté de la ville est en train de baisser dangereusement, ou bien est-ce qu'objectivement cette ville-ci est beaucoup plus sale et plus mal tenue qu'elle ne l'était?

Entre ces deux dernières hypothèses, tout est fait bien sûr pour convaincre chacun que seule la première est la bonne, et que la nostalgie d'un Paris plus pimpant, plus net, plus soigneux de lui-même n'a d'autre fondement qu'une absurde idéalisation d'un passé révolu. Pour ma part, faut-il l'écrire, je n'en crois rien.

Je me souviens que dans les années soixante et soixante-dix, venant de Paris, j'avais été stupéfié par la saleté de New York, etpar l'état de délabrement inconcevable de son métro, dont toutes les parois étaient couvertes de graffiti, déjà, et les sols parsemés d'immondices. Le métro parisien, par comparaison, était immaculé, et j'étais convaincu que le public français ne consentirait jamais à vivre quotidiennement au milieu de pareille crasse et de semblable désordre. Aujourd'hui le métro parisien n'a rien à envier sous ce rapport au métro new-yorkais, mais il me semble qu'à partir de lui la saleté se répand en surface comme une marée de rats. Il n'y a sans doute pas à incriminer directement la municipalité, ni bien sûr la R.A.T.P. J'imagine qu'elles font ce qu'elles peuvent. Mais la population a changé, ses habitudes ne sont plus les mêmes, les interdits jadis intériorisés (après des siècles d'effort!) ne sont plus agissants, les contraintes que presque tout le monde acceptait sans difficulté et même avec plaisir, comme allant de soi, ne sont plus connues ni même imaginables. On ne cesse de croiser des gens dont on a grand mal à éviter

les crachats, d’autres s’explorent méthodiquement les dents sans aucune gêne, tout le monde hurle, tout le monde mange et tout le monde jette tout à terre, de l’enveloppe du sandwich au mégot, du journal gratuit à la serviette en papier, de la boîte de pizza aux prospectus, aux gobelets de carton, aux bouteilles vides et aux billets de métro. On marche constamment, partout, entre une double haie de détritus.

Tous les jardins voisins du Trocadéro, de la tour Eiffel et de la Seine étaient tout à l’heure envahis de promeneurs, de badauds et de touristes qui se vautraient sur ce qui reste de pelouse et dévastaient en toute bonne conscience les plates-bandes. L'autorité a baissé les bras, semble-t-il, et d’ailleurs on n’en voyait aucun représentant. Trente ou quarante jeunes hommes de je ne sais quelle origine, turque, kurde, azerbaïdjanaise ou pakistanaise, des touristes, apparemment, avaient franchi le grillage de protection d’un malheureux gazon et faisaient cercle sur leur séant, bras autour des genoux, talons bien enfoncés dans le sol, casse-croûte à portée de main – et il semblait peu vraisemblable que les emballages prissent jamais la direction des poubelles.

Il y a pourtant des corbeilles à papier partout, elles sont toutes pleines, et même la plupart débordent. Alors qu’en France nous considérons comme une victoire morale et civique magnifique, presque inespérée, de convaincre les citoyens de mettre leurs détritusdans les poubelles et dans les corbeilles à papier, j’ai remarqué l’été dernier, en Grande-Bretagne, que ce bel accomplissement paraissait là-bas insuffisant et presque coupable, et que le public était fermement invité, plutôt que d’encombrer les poubelles et de forcer à leur multiplication, à assumer une pleine responsabilité sur ses détritus, et à les rapporter à la maison pour leur faire subir le même sort, et selon les mêmes voies que les déchets domestiques. Dans un jardin, dans un parc, dans les plus belles artères des plus belles villes du monde, il n’est pas suffisant – et pourtant nous en sommes bien loin – d’obtenir des promeneurs qu’ils ne jettent pas au sol ce qu’ils croient avoir à jeter, et qu’ils utilisent les réceptacles mis à leur disposition à cet effet. Ces réceptacles eux-mêmes sont affreux, et totalement incompatibles avec l’effet qu’essaie d’atteindre et le plaisir que devrait procurer un beau jardin, ou une ville d’art. Ils sont d’autant plus incompatibles avec la beauté de Paris, de ses parcs et de ses ponts,

en ce moment, qu'à cause des exigences de la sécurité ces réceptacles sont transparents et qu'ils exposent à tous les yeux, à travers leur matière plastique verte, leur répugnant contenu.

On se demande, d'ailleurs, non seulement pourquoi les gens jettent tout à terre, mais pourquoi ils ont tant à jeter. On dirait qu'ils passent leur temps à manger, et qu'ils ne peuvent pas concevoir de traverser un beau jardin ou de suivre de belles avenues sans combiner ce plaisir avec celui de la consommation dégoulinante de pizzas, de glaces en pot, de cheeseburgers et de sodas, tous objets gros producteurs de détritus. Où est le bon temps où les gens mangeaient et buvaient chez eux ce qu'ils avaient à manger et à boire, dans les cafés, dans les restaurants, et non pas nécessairement dans les trains, comme aujourd'hui, dans les métros, dans les jardins des Tuileries, du Trocadéro et du Champ-de-Mars, comme si contempler et s'empiffrer n'étaient plus séparables, et comme s'il fallait à tout prix imposer à la terre entière, qui vous le rend bien, le spectacle de ses sustentations graisseuses, crémeuses, précaires, friables et sur le pouce?

Je ne vois pas de mot français qui soit au bien ce que *complice* est au mal ; qui signifie qu'on est associé, au moins de volonté, pour un heureux résultat, et non pas pour un méfait; qu'on est également désireux, dans un groupe donné, dans une société tout entière, de concourir par son attitude, par ses actions positives, et par les interdits qu'on observe, à l'harmonie de cette société ou de ce groupe, àleur bien-être, à leur dignité, à leur prospérité, à la beauté qui les entoure et qu'ils sécrètent. Il n'y a pas de mot ; mais surtout il y a de moins en moins la chose. On dirait qu'un souci partagé de rendre la vie commune aussi agréable que possible, la ville aussi propre, ses artères aussi belles, ses transports en commun aussi bien entretenus par tous qu'il est concevable pour la satisfaction de tous, on dirait qu'un tel souci, *civique* par excellence, ne s'observe plus nulle part – et certainement pas à Paris.

Je ne partage pas, inutile de l'écrire, le mépris et l'animosité où sont tenues par la bonne pensée triomphante ces personnes qui s'associent, sur un territoire donné, afin d'observer strictement, entre elles, les règles qu'elles estiment nécessaires pour la survie, la défense ou la création du mode de vie harmonieux auquel elles aspirent; et qui se protègent

d’autres personnes qui, elles, n’ont pas souscrit les mêmes engagements et qui témoignent jour après jour qu’elles ne les respectent pas. On affecte de ne vouloir voir en de telles associations qu’un mode de ségrégation économique et social, voire racial; et je veux bien qu’il y ait en elles, sans doute, un peu de cela, ou même beaucoup. Mais que ne voit-on qu’elles ne font que renouveler, comme il est nécessaire de le faire indéfiniment, hélas, le pacte social fondamental? Et que le contrat social primitif, tout mythe qu’il est certainement, reposait sur les mêmes principes? Il ne s’agit jamais que d’associer les bonnes volontés pour tâcher de venir à bout de la violence, de la saleté et de la laideur inutiles, gratuites, évitables, en s’associant entre individus résolus à faire tout ce qu’ils peuvent pour s’abstenir d’en produire et d’en infliger aux autres – bref à s’interdire la *nocence.* Je ne vois rien de mal pour ma part à ce que ces traités d’in-nocence réciproque établissent des frontières, ou des barrières, autour de leurs zones d’application.

Si ces frontières ou ces barrières ne sont pas nécessaires, c’est encore mieux. Si un espace donné, un territoire, un continent, peuvent se maintenir sans exclusion dans cet état d’in-nocence en connaissance de cause, heureux soient-ils ! En ce qui me concerne j’aspire très fort en tout cas à la vie sous pareils auspices, la seule à mon sens qui permette à chacun d’entre nous d’être tout ce qu’il peut être – c’est d’ailleurs tout son objet. Il est hélas évident que semblable vie n’est plus à espérer dans les grandes villes, et par exemple à Paris, où toutes les nocences individuelles paraissent se donner librecarrière, et se voir à peine entravées dans leur exercice, tant elles ont pour elles non pas encore tout à fait le droit, certes, mais, alliés autrement formidables, l’esprit du temps, le sentiment dominant, la doxa, le flasque et implacable corpus doctrinal du *sympa*.

Contre elles la répression ne pourrait pas grand-chose, d’ailleurs. L'in-nocence est une affaire de volonté des sujets, et l’in-nocence dans la cité est une affaire de volonté commune, de préférence générale des citoyens. Quand volonté de cette sorte il n’y a pas, on peut se battre pour tâcher de la susciter, ou bien, plus modestement, plus mélancoliquement, on peut essayer d’aller la chercher ailleurs, en des terres où la décivilisation paraît moins avancée, où le désir de ne pas se déranger les uns les autres

est encore prévalent, où une véritable envie continue de se manifester de protéger un territoire de paix, de sécurité et de beauté, un mode in-nocent d'habiter. N'être pas trop serré est certainement de bon secours, en ces desseins. Et dois-je ajouter que pareille méditation, si c'en est bien une, pointe encore une fois vers l'Écosse?

Quand on suit dans la désolation et le dégoût ces rives de la Seine de toute part souillées, comment peut-on ne pas penser aux rives du loch Rannoch, du loch Ericht, du loch Carron ; à la pureté de l'air, là-bas, à la transparence des eaux, à la noblesse insouillée des lieux?

Tout le monde vous ressort toujours, dès qu'on commence à réfléchir un peu tout haut le long de ces motifs-là, la phrase éternelle qu'Hitchcock prête à l'un de ses personnages, dans je ne sais plus lequel de ses films, ou bien est-ce Welles inspiré par Greene dans *Le Troisième Homme*, sur la bien civique et bien proprette société suisse, qui a produit le coucou, tandis que la Rome crasseuse, incestueuse, cupide et emplie de meurtres des Borgia produisait la Renaissance italienne. C'est une réflexion typiquement catholique, le catholicisme ayant toujours considéré que la vertu et les hauts accomplissements, et d'abord dans le domaine de l'art, ne pouvaient survenir qu'au-dessus de la fange, si ce n'est *au milieu* d'elle. Il faut du mal pour le bien, du vice pour la vertu, de la saleté pour la propreté, des immondices pour l'exquisité, du bruit pour le silence ou la musique, du désordre pour la sérénité. Rien là au demeurant qui ne soit compatible avec les principes fondateurs de l'In-nocence, selon lesquels c'est la nocence qui est *première* et nous ne cessons d'essayer de nous corriger, de nous amender, de nous former, de nous formaliser, denous *reprendre*. Il reste que les Pays-Bas d'avant le multiculturalisme étaient fameux pour leur civisme et pour leur propreté, et qu'après tout cette civilisation-là a produit un art qui n'est pas tout à fait incomparable, en qualité, à celui de l'Italie du Centre et du Sud…

Il est vrai que de grandes civilisations ont prospéré dans l'ordure, mais si Léopardi sentait mauvais, cela ne prouve pas que les grands poètes doivent s'abstenir de se laver.

Mardi 13 avril, deux heures et demie, l'après-midi.

« Bonjour,

« En parcourant votre site web, vous dîtes que vous avez fait une étude sur le livre “Le viol des foules par la propagande politique”.

«Étant étudiant en licence, pouvez vous m’envoyez cette étude pour que je comprenne un peu mieux ce livre que je devrai lire l’année prochaine pour en faire mon mémoire?

« en vous remerciant

«christophe

***

Dans les premières scènes du film de Vincent Gallo, *Brown Bunny*, que nous avons vu dimanche, on voit le héros, Bud, au volant d’un van, prendre de l’essence dans une station-service, regarder avec insistance la caissière, une jeune fille timide, échanger quelques mots avec elle, lui dire qu’il se rend en Californie, l’écouter exposer timidement la curiosité qu’elle a toujours eue pour la Californie, la supplier soudain de venir avec lui, et la convaincre en quelques mots, et surtout en quelques regards. La petite jeune fille laisse un bref message sur la porte de cette station-service de campagne, à l’intention de son oncle et de sa tante, qui sont ses employeurs : elle part. Elle se fait déposer chez elle, afin d’y prendre ses affaires. Bud lui fait promettre qu’elle n’en aura pas pour plus de cinq minutes, mais le spectateur est bien persuadé qu’il n’y a aucun danger qu’elle le fasse attendre, elle est bien trop fascinée par lui. Or c’est *lui* qui s’enva pour ne plus revenir, à peine est-elle entrée dans la maison afin d’y réunir en hâte ses effets.

Ainsi commence le film. Plus tard le personnage de Bud gagne en humanité. On comprend qu’il est sous le coup d’un chagrin irréparable, que c’est un homme vidé, condamné à une errance de plus en plus désolée, de plus en plus dépourvue de sens, comme sont dépourvus de sens et désolés chacun de ses gestes, chacune de ses relations

pareillement avortées avec d'autres femmes, qu'il tient un instant entre les bras puis dont il se sépare sans raison, sans autre raison que sa propre vacuité, son état de désolation totale.

Il s'agit d'un beau film, très bien filmé, très émouvant. Mais, pour ma part, le voyant, je ne me remets pas du choc du premier épisode. Le "héros" est pour moi un ennemi mortel, je n'ai aucune possibilité d'empathie avec lui : il est l'homme qui est capable de séduire une pauvre fille innocente dans une station-service perdue, de la supplier de le suivre, de lui promettre, au moins implicitement, l'amour et la Californie, de la faire tout quitter pour lui et de partir aussitôt sans un message, sans un mot d'explication, pendant qu'elle prépare ses affaires pour le suivre. Dans mon système de valeurs il s'agit là du crime des crimes : je ne vois pour ainsi dire pas de péché plus grave (sauf peut-être abandonner les reliefs de son pique-nique dans une clairière de campagne, ou sur les pentes de l'Himalaya) – et je m'avise à cette occasion que je suis très fidèle à moi-même, et même à mon enfance, puisque cette configuration dramatique est très voisine de celle qui m'avait si fort ému et tellement indigné lorsque j'avais neuf ou dix ans, au cinéma Le Foyer, à Clermont, dans *Calle Mayor*, de Bardem, avec Betsy Blair.

Cette observation m'aide d'ailleurs à ne pas perdre de vue que la conception de l'amour qui transparaît dans ce film, la façon générale qui s'y laisse observer d'envisager les relations avec les femmes, avec les partenaires au sein des relations sexuelles et sentimentales, l'idée qui s'y expose des liens sociaux dans leur ensemble, tout cela m'est totalement étranger, malgré les remarquables qualités de l'acteur et du metteur en scène, qui sont en l'occurrence une seule et même personne, Vincent Gallo (il est également producteur, et beaucoup d'autres choses). Lors de la scène désormais fameuse, ou presque, de la fellation dans une chambre d'hôtel, Bud parle de sa queue, et dudésir présumé de la femme pour elle, et pour lui, d'une façon que je connais bien et que j'ai toujours détestée, et qui d'ailleurs m'a toujours, à tort ou à raison, semblé particulièrement américaine : l'autre est rabaissé par son désir pour moi, il ou elle veut ma queue, il ou elle est donc une pute, une salope, etc. – thème bien repéré,

et que j’ai toujours trouvé haïssable, y compris dans les films pornographiques.

«C'est bon, hein ? T’aimes ça, hein, salope ? Elle te plaît, hein, ma queue? Dis-moi qu’j’te fais bien jouir, allez, dis-le-moi, je veux l’entendre, etc.»

Certes ce n’est pas exactement le discours que tient Bud – lequel n’est pas si disert; mais enfin il se situe tout de même, assez nettement, dans cette tradition-là. Et je suis persuadé qu’il y a un lien entre cette tradition-là, justement, et la possibilité d’une attitude comme celle du héros dans les premières scènes, laquelle me répugne si fort. L*'autre* sexuel y est toujours une sorte d’ennemi, et cela du fait de son désir même, qui le rabaisse et le déconsidère. Dans la tradition exactement inverse, à laquelle je me flatte et me félicite d’appartenir, au contraire (il n’y a pas à s’en vanter, je suppose que l’on n’y est pour rien…), l’autre sexuel, et surtout s’il me désire, est un immédiat objet sinon d’*amour*, hélas, n’exagérons pas, du moins d’affection, de reconnaissance, voire d’émerveillement.

Le désir n’abaisse pas (sauf quand il est criminel – et encore : il n’est pas volontaire). Au contraire, c’est l’absence de désir, le défaut de curiosité, la sinistre *envie de rien*, qui font le monde si morne et si plat. Et le garde républicain de l’Élysée n’avait pas tort, qui disait au prêtre venu s’enquérir de l’état de Félix Faure mourant que la *connaissance* du président venait de sortir par l’escalier de service. Entre connaissance et désir, il y a étroitement partie liée. Connaître, c’est avoir envie de connaître, de savoir, et d’abord de *voir*. C'est une question de regard, d’avidité du regard, de sentiment que la jouissance (et la connaissance qu’elle implique) peut à tout moment survenir, à condition de rester éveillé, les yeux ouverts, les yeux levés. *L'oiseau, de tous nos consanguins le plus avide d'être...*

C'est de l’avidité d’être, du désir, de la curiosité, de l’envie de connaissance, et donc de la connaissance, que la dépression prive l’être, prive l’individu, mais aussi la société, les sociétés qui en sont affligées – affligées peut-être parce que le désir y est limité au désir de consommation,qui consomme et consume avant tout celui qui n’éprouve

aucun autre, comme l'insinue honnêtement la dangereuse proximité des deux verbes, subsumée par le bien nommé *consumérisme.*

Tout ce que j'entends dire ces temps-ci des relations sexuelles des uns des autres, et en particulier de la croissante absence de lien, qu'il me semble observer indirectement, entre sexualité et socialité, même minimale, me donne à penser que la tradition dont témoigne, d'ailleurs de très belle manière, et peut-être sans prendre parti (après tout il s'agit d'un film de fiction – le "héros" s'appelle *Bud*, il ne s'appelle pas *Vincent*), le film de Gallo est en train de l'emporter sur la surface de la terre. Et ce n'est pas rassurant.

*

Embêtement de dernière minute, ou de *première* minute, je m'aperçois que j'ai perdu, ou peut-être oublié à Plieux, et peut-être jeté par inadvertance, même, une carte d'assurances, du format d'une carte de crédit, prodiguée par la République, par l'intermédiaire de l'agence Égide, à ses missionnaires en mission. Ça, comme on dit, commence bien – mais c'est tout de même moins grave que si j'avais perdu mon passeport, ou mon billet…

Séoul, hôtel Koreana, Taepyeong-no, *mercredi 14 avril, onze heures moins le quart, le soir.* Nous rentrons d'un dîner avec notre hôte, ou "sherpa", M. Dayez-Burgeon, l'attaché aux relations universitaires. Il nous a conduits dans un de ces pittoresques restaurants de grillades en plein air dont il dit que les Coréens de condition, embarrassés par eux, et par leur caractère un peu tiers-mondien, prétendent qu'ils n'existent plus; mais qui en fait existent fort, et sont même extrêmement fréquentés, et très vivants. Le nôtre se tenait dans un quartier de ruelles basses, évoquant à la fois le Shanghai du *Lotus bleu* et les alentours du marché aux puces de Saint-Ouen, avec un peu des *mews* londoniens *thrown in*, et

quelque chose de l'animation débraillée des bas quartiers d'Athènes, ou de n'importe quelle ville dépassée par une urbanisation trop rapide, et gardant un pied, ou un ultime orteil, dans les flaques du sous-développement. Nous étions assis seuls à uneterrasse étroite, surélevée de deux ou trois marches, à l'angle de deux rues, tandis qu'une troisième convergeait sur nous en oblique : poste idéal pour deux heures de comédie humaine, sans un instant de relâche, contemplée en perspective raccourcie, comme au théâtre olympique de Vicence – à ceci près que la pièce et ses décors étaient un peu triviaux, et que nous étions assis au beau milieu de la scène.

À peine sortions-nous de table notre guide nous a présentés Patrick Maurus, dont il m'avait recommandé de lire les livres sur la Corée, et qui lui aussi dînait là, au restaurant le plus voisin du nôtre, en compagnie d'un journaliste de R.F.I. dont je n'ai pas retenu ni même bien entendu le nom, mais qui avait l'air, lui, de bien me connaître, ce qui n'est pas forcément très flatteur, ni un gage assuré de popularité. Nous avions fait gaiement un excellent dîner, et nous sommes revenus ici à pied, au relatif étonnement de M. Dayez-Burgeon, qui, après nous avoir gentiment proposé de nous raccompagner en taxi, et nous avoir remis sur une très grande avenue, Jong-no, a pris le métro pour rentrer chez lui.

Non seulement nous avons regagné sans encombre ce très central et très confortable hôtel Koreana, mais nous avons fait un détour jusqu'à l'hôtel de ville, dit apparemment *City Hall*, un peu plus au sud, l'un des derniers témoins architecturaux importants de l'occupation japonaise, et d'un style Art déco bien roide, à peine un peu nipponisé, si peu qu'il pourrait être aux États-Unis. En face de lui se dresse le tout récent Plaza Hotel, qui le domine d'une cinquantaine d'étages. Et, sur un autre côté de la même place centrale, qui est le centre du centre, on voit le beau portail de bois, vieux rouge, du Deoksu-gung, palais de la Longévité vertueuse.

C'est dans cette résidence annexe de la vieille monarchie que mourut, le 21 janvier 1919, l'avant-dernier souverain, le roi-empereur Gojong. Il n'était plus sur le trône depuis longtemps, à cette époque. Et d'ailleurs il n'y avait plus de trône, sinon celui du mikado, de l'autre côté de la mer de l'Est, comme il convient de dire ici (et surtout pas "mer du Japon"). Gojong, dès 1907, avait été contraint par les Japonais d'abdiquer en

faveur de son fils, Sunjong, lui-même détrôné en 1910, toujours par les envahisseurs. Mais les funérailles de Gojong, le 1er mars 1919, furent l'occasion d'immenses manifestations indépendantistes, à travers toute la Corée; et spécialement,à Séoul même, dans le parc de la Pagode, le Tapgol, que nous avions aussi aperçu après avoir quitté le restaurant, le long de Jong-no, à travers les pans ajourés de son portail à lui.

Plus tôt, à notre arrivée à l'aéroport, à trois heures et demie de l'après-midi, M. Dayez-Burgeon nous attendait, et il nous a conduits directement ici, à cet hôtel, dans une voiture de l'ambassade. Il s'est montré de la plus extrême obligeance. Ce qui semble surtout l'avoir disposé en ma faveur, à l'entendre, c'est mon immédiate acceptation, à l'automne dernier, de sa proposition de me recevoir en Corée. Il dit que la Corée suscite très peu d'enthousiasme, en général; et qu'il a donc été très agréablement surpris par ma curiosité à l'égard de ce pays.

Il dit aussi que sa collègue chargée des arts de la scène a beaucoup plus de difficultés avec ses "missionnaires" qu'il n'en éprouve lui-même avec les siens; et que les musiciens, danseurs, acteurs et autres metteurs en scène ont beaucoup plus d'exigences que les universitaires, dont lui s'occupe surtout, et que les écrivains. Une revendication assez courante, paraît-il, c'est celle d'un billet de première classe. Je n'en ai pas formulé de pareille, pour ma part, mais je dois dire que je la comprends assez bien, celle-là, et qu'elle ne m'indigne pas. À partir d'un certain âge de l'impétrant, en tout cas, elle me semble même très légitime. Robbe-Grillet m'expliquait, il y a dix ans déjà, qu'il n'acceptait de se rendre ici ou là qu'en première classe, sans quoi la fatigue est trop grande. Ces voyages de dix ou douze heures sont épuisants, en effet. Et puis, un pays qui se flatte tout particulièrement, comme le fait la France, de son respect pour la culture, devrait mettre un point d'honneur, il me semble, à ce que ses intellectuels et ses artistes soient au moins aussi bien traités que ses hommes d'affaires, pour lesquels a été inventée la confortable classe du même nom.

Mais les requêtes impérieuses des champions de l'art sont bien loin de se cantonner aux conditions de leur voyage entre Paris et le pays où ils sont invités. Il semblerait que rien ne leur aille jamais, et qu'ils sont pour la plupart d'insupportables enfants gâtés, qu'il convient de ne pas quitter

d'une semelle, et dont il faut exaucer la moindre fantaisie. Moi, par comparaison, je suis un modèle d'accommodement, paraît-il. Et certes il est bien agréable d'être le bon élève de la classe, pour une fois, et de se l'entendre dire.

Les douze heures de vol sont assez éprouvantes, c'est vrai, d'autant qu'elles sont précédées de trois heures d'attente et de formalités aéroportuaires, de formalités aéroportuaires et d'attente – sans compter la grosse heure qu'il faut déjà pour gagner Roissy, de Paris. Dans l'avion j'ai lu longuement Patrick Maurus, justement, *Passeport pour la Corée*, et j'ai à peine fermé l'œil. À mon réveil nous étions au-dessus de la Mongolie. Une épaisse couche de nuages, malheureusement, empêchait de voir quoi que ce soit. Par chance elle s'est progressivement dissipée. Entre Oulan-Bator et la Chine, et encore au-delà de la frontière, je crois bien, nous avons volé longuement au-dessus d'un désert sans bords, que j'ai cru d'abord couvert de neige, mais c'était plutôt une espèce de sable, et plus rose que blanc dans le soleil levant. Vue du ciel et du nord, la Chine se présente d'abord comme un énorme désert rose, effrayant et gracieux.

Ensuite les montagnes se font plus affirmées, le relief plus accidenté. Cependant on commence à y distinguer des routes et des hameaux, des villages, de petits centres industriels et bientôt des villes. Dès que le terrain devient à peu près plat, aux abords de la mer Jaune, l'occupation du sol est presque continue. Pierre me dit d'ailleurs qu'entre Pékin et la côte ne s'étend plus désormais qu'une agglomération unique.

Elle est fort laide, à en juger par ses toits. Sur une rive comme sur l'autre de la mer Jaune on ne distingue que des bâtiments à toits plats, dont il n'est pas facile de dire, sauf par la taille, éventuellement, s'il s'agit de maisons particulières ou d'usines, d'étables industrielles, de containers ou de hangars à bateaux. Ainsi se présentent, quand on vient de l'Ouest, la plupart des nombreuses petites îles qui précèdent la Corée, puis les abords mêmes de Séoul.

Plus que *mauvaise impression* Séoul fait d'abord une impression *nulle*, sinon celle d'une ville énorme, très animée, et qui ne se serait jamais souciée de sa beauté. À peine à l'hôtel nous avons pris un bain rapide et sommes aussitôt ressortis, pour aller jeter un premier coup d'œil au palais

royal, le Gyeongbok-gung, commodément situé au bout de l'avenue même où nous sommes installés. Malgré sa proximité relative il n'est pas facile à atteindre, car les grandes artères de Séoul sont presque impossibles à traverser. Qu'on puisse projeter de le faire paraît n'avoir même pas été envisagé. Pour y parvenir il fautaccomplir de longs détours vers des passages souterrains à peine signalés ou bien rejoindre, toujours au prix de considérables ajouts aux parcours à vol d'oiseau, des passages cloutés très éloignés les uns des autres, et qui n'offrent au piéton latitude d'avancer qu'après dix minutes ou un quart d'heure d'attente. Tout le monde – et c'est beaucoup de monde – se montre très patient, résigné et discipliné. Que le piéton ne soit dans la ville qu'un citoyen de deuxième zone, un marginal, qui doit montrer à tout instant sa soumission à l'univers automobile, cela semble parfaitement établi dans tous les esprits.

Les divers bâtiments du palais royal ont à peine dix ans d'âge, pour la plupart. Ils sont la reconstitution plus ou moins scrupuleuse de ceux qu'avaient détruits les Japonais dans les années trente, et ceux-là n'étaient eux-mêmes, déjà, que la reconstitution ottocentesque des édifices "originaux", brûlés par les mêmes Japonais en 1592, lors de leurs premières incursions. Instruit avec insistance de la différence entre les concepts d'"originalité", en matière d'architecture, tels qu'ils ont cours en Orient et en Occident, on passerait sur cette circonstance, un peu défrisante à mon gré, que rien n'ait d'âge ; mais les aménagements récents – une profusion maladroite de disgracieux pavillons de commodité et de pièces de mobilier urbain tout aussi peu décoratives – paraissent ne se soucier guère, décidément, de ménager la beauté telle que nous l'entendons ou telle que, peut-être, je suis le seul et le dernier, à tort, à l'entendre.

À ce palais mal authentique, les collines du nord de la ville font un assez joli fond, d'autant qu'elles sont en fleurs, en ce moment. Mais l'on n'a pu se résoudre à les laisser tout à fait tranquilles, et même si elles paraissent exceptionnellement protégées, eu égard au désastre écologique et esthétique qui les entoure et les assaille de toute part, elles ne sont pas entièrement exemptes de ses avancées et de ses enclaves. Il y pousse

quelques premières verrues, et, dans ces conditions, il est trop évident que ce qui leur reste d'attrait n'est qu'un sursis.

Cela dit, à qui n'attend rien, quelle déception pourrait survenir? Ce voyage, ce n'est pas moi qui en ai eu l'idée. À la Corée je n'eusse jamais songé tout seul, ou bien en cent vingt-septième position. Quant à Séoul, de ma vie je n'ai imaginé que ce fût une belle ville. Ce sont là d'assez saines conditions pour m'estimer bien heureuxd'être ici, d'autant que je m'y trouve en la meilleure compagnie que je puisse rêver, et que nous y sommes très bien accueillis. Ce n'est donc pas sans amusement que je me prépare à dire ce que je vois comme je le ressens, et ce qui arrive comme je l'éprouve, avec une bienveillance curieuse, aimablement dépassionnée.

Jeudi 15 avril, dix heures du soir. Aujourd'hui il a fait un temps gris et jaune, ou plutôt tout à fait sans couleur. Nous sommes allés ce matin à l'office du tourisme, afin de nous y renseigner sur les possibilités de location d'une voiture. On nous y a donné deux numéros de téléphone, que nous ne pourrons appeler que demain, car cette journée-ci était férié à l'occasion des élections législatives.

Était ouverte toutefois, comme l'office du tourisme, l'immense librairie Kyobo, souterraine, à deux pas de la statue de l'amiral Yi Sun-sin. Nous y avons passé un long moment, et acheté des livres d'histoire, des recueils de poésie (avec traduction en anglais) et un album de photographies en noir et blanc, assez beau, sur l'architecture coréenne.

Pour l'essentiel, la journée s'est passée au palais principal, le Gyeongbok-gung, que nous n'avions fait qu'apercevoir hier, lors de notre première sortie. Il est fort vaste mais il s'y pressait un peuple considérable, au demeurant presque exclusivement coréen. Le jour férié n'a pas dû arranger les choses pour la solitude et pour la sérénité, mais il paraît que de toute façon il y a partout un monde fou en permanence, où qu'on aille. Je vais d'ailleurs m'abstenir de m'en plaindre, parce que je sais que je suis sous haute surveillance, et qu'elle n'est pas bienveillante. Didier Eribon me reproche de déplorer le nombre de touristes à Rome,

comme si j'étais moi-même autre chose qu'un touriste. Un jeune Belge d'origine italienne, je crois, qui faisait lors du colloque de Yale une conférence sur l'Italie dans mes petits travaux, me tenait rigueur idéologiquement, lui, de ne pas parler toujours très favorablement de cette péninsule, non plus surtout que des Italiens, et il m'invitait à me réformer. On estime en général, parmi mes censeurs, que je suis trop critique à l'égard des pays étrangers, de leurs mœurs et de leurs habitants – j'aimerais autant ne pas aggraver mon cas.

Le Gyeongbok-gung est une attraction mineure, à l'échelle internationale. À l'aune du Taj Mahal ou de la Cité interdite, je ne suis pas sûr qu'on lui donnerait une seule étoile. La plupart de ses bâtiments n'ont pas dix ans d'âge, mais ils sont la reproduction, ni très adroite ni très scrupuleuse, d'édifices détruits au siècle dernier. Quand on tombe (chaque salle est un bâtiment indépendant) sur une salle d'apparat qui par exception remonte au XIXe siècle, c'est-à-dire date d'une réfection antérieure du palais original plusieurs fois détruit, on a l'impression, par comparaison, d'atteindre à une sorte de saint Graal architectural. Mais ce sentiment tout relatif dure peu.

On serait plus enclin à se montrer plus compréhensif si le cadre compensait un peu ce que les monuments eux-mêmes ont d'insatisfaisant, avec cette allure rustaude qu'ils affichent de maquettes grandeur nature. Ce n'aurait pas été tout à fait impossible, au moins d'un côté, le côté nord, où le Gyeongbok-gung s'appuie sur des collines au profil accusé qui eussent pu lui offrir un décor magnifique. Hélas, on a permis que s'élèvent là divers édifices et édicules, la plupart administratifs ou hospitaliers, à première vue, et qui, bien qu'ils soient peu nombreux et les arbres en fleurs, suffisent à détruire et à interdire tout sentiment de jouissance lié au palais royal : tout cela est trop bête, décidément, il y a trop d'extincteurs partout et trop de panneaux explicatifs aux meilleurs endroits, on se soucie trop peu de culture et de beauté.

La visite n'est pas ennuyeuse, on voit force cours et force murettes, force chambres dérobées pour les concubines et force petites portes menant à d'autres cours et à d'autres jardins; mais enfin, pour être séduit, on voit aussi trop d'exécrables peintures de fond, trop de béton armé sous

les tuiles vernissées et trop de mannequins de cire échappés à des vitrines de grands magasins pour venir jouer là, sommairement reconvertis, les eunuques de cour ou les conseillers du prince. Ce dont tout cela a l'air, en mettant les choses au mieux, c'est une reconstitution à l'échelle, cimenteuse et froide.

Nous n'en sommes pas moins allés en pèlerinage, sincèrement attristés et dûment indignés, jusqu'à l'endroit, au haut bout du parc, où l'impératrice Min, la femme de Gojong, l'avant-dernier souverain, fut assassinée par les affreux Japonais, le 8 octobre 1895, puis son corps brûlé avec une essence préalablement amenée à cet effet.Et nous avons visité deux musées : le Musée folklorique, sous une haute pagode récente (mais tout est plus ou moins récent), et le Musée national de Corée.

Le Musée folklorique est très didactique, on n'y voit guère que des répliques d'objets traditionnels et des reconstitutions de scènes diverses de la vie quotidienne en Corée aux temps anciens, salles de classe, fêtes au village ou cérémonies de mariage, le tout à l'aide de ces mannequins qui sont décidément très prisés de la muséographie locale. C'est assez instructif, et Dieu sait que nous en avions besoin. C'est aussi très consciencieusement agencé, mais fort dépourvu de grâce; et cela ne fait pas rêver le moins du monde, d'autant que le bâtiment est très vilain et les salles aussi amènes qu'un centre culturel à Garges-les-Gonesse ou qu'une galerie d'art à Timisoara au temps de Nicolae Ceausescu.

La Corée est à présent une grande puissance économique, sans doute, l'un des "quatre dragons" de l'Asie, mais on sent à de nombreux signes qu'elle n'a accédé que tout récemment à cet enviable statut et que les effets de la prospérité qu'il implique, bien visibles en surface, sont loin d'avoir atteint toutes les couches de la population, mais non plus, et surtout, tous les niveaux de la vie sociale, tous les degrés de la conscience urbanistique, architecturale, décorative. On voit beaucoup de marbre sur les façades, la plupart des automobiles sont récentes et presque luxueuses, les gens sont vêtus comme en Europe ou en Amérique ; mais les rues sont souvent défoncées, beaucoup des restaurants qu'on aperçoit sont tenus comme des gargotes à la yougoslave, il règne dans beaucoup de lieux publics un étonnant désordre et même dans les musées les cafétérias et les librairies sont pauvrettes, il

n'y a pas de jolies cartes postales, pas de beaux livres, les distributeurs de boissons fraîches sont placés aux endroits les plus inattendus et les moins opportuns, on est encore nettement plus proche de la Moldavie que du Massachusetts, et sans doute de la Chine communiste que du Japon capitaliste.

Pour en rester aux musées, les collections elles-mêmes ne sont pas très riches, il faut bien le dire. Le Guide bleu donne trois étoiles et au Musée folklorique et au Musée national, mais je crains qu'en pareille largesse il ne faille voir surtout une indication de la pauvreté comparative des autres musées du pays. Le Musée national a pour clous, sil'on ose dire, un Bouddha méditatif du VIIe siècle, d'une grande beauté, une couronne de Silla très comparable, mais en bien meilleur état, à celle que nous avons vue il y a trois jours au musée Guimet, et surtout, à mon gré, une magnifique collection de céladons du temps de la dynastie Goryeo, que détrônèrent nos amis les Joseon, en 1392. Il n'y a pas à regretter la visite, loin de là. Mais, à tort ou à raison, on n'en retire pas du tout l'impression qu'on est dans un grand pays d'art.

En rentrant à cet hôtel Koreana nous avons voulu en faire le tour, c'est-à-dire explorer, dans l'idée d'y trouver un restaurant, peut-être, le quartier encore en pleine évolution que nous pouvons observer de notre fenêtre, à l'arrière de l'établissement. Nous avons ainsi découvert une rue assez désuète, qui, après qu'on y a dépassé le siège ancien et très néo-classique américain de l'Armée du Salut, grimpe et redescend entre de hauts murs, du côté de l'ambassade des États-Unis. Et nous nous sommes ainsi retrouvés sur la place de l'hôtel de ville, devant le portail de ce palais Deoksu-gung, ou de la Longévité vertueuse, que nous avions déjà atteint hier soir lors de notre raid d'information jusqu'au *City Hall*. Hier le portail du palais était fermé. Ce soir il était ouvert, à notre grande surprise car il était sept heures et demie du soir et les panneaux annonçaient la fermeture à sept heures, sans aucune exception prévue. On nous a pourtant vendu un billet et nous avons pu errer dans ce parc, très agréablement, à la nuit tombée mais dans la plus parfaite solitude.

Même le musée d'Art contemporain et le Musée royal étaient ouverts, tout au fond. Nous sommes entrés dans le second, non sans nous être étonnés de son architecture, assez seyante mais très inattendue : il s'agit

d'un palais de style occidental, en pierre, construit au tout début du XXe siècle pour le malheureux Gojong, le veuf de la reine Min. Dans l'espoir de ménager tout le monde ce souverain en situation délicate avait fait appel à un architecte anglais, à un architecte russe, à un autre japonais et à un autre chinois, je crois bien. Le résultat tient de Chatsworth, de la préfecture d'un gros chef-lieu français et d'une opulente plantation de Louisiane, avec un vague accent colonial apporté par les larges balcons, sous la plantureuse colonnade.

À l'intérieur, qu'on nous dit avoir été néo-classique au rez-de-chaussée et rococo au premier étage (le voyageur a un peu de mal àle croire), tout a été consciencieusement saccagé malheureusement. Les salles du Musée royal, ailleurs appelé assez abusivement *musée d'Histoire*, sont modernes et leurs plafonds surbaissés. Elles sont d'ailleurs peu nombreuses et leurs collections assez pauvres, là encore. On voit de magnifiques pierres gravées de façon à servir de très complexes cadrans solaires, et encore une fois de beaux céladons; mais quiconque aurait espéré un cours accéléré d'histoire de la dynastie Joseon ne pourrait qu'être déçu. On s'étonne en particulier que ces souverains, qui sont restés sur le trône jusqu'en 1910, et dont il est constamment question lorsqu'on visite Séoul, aient laissé si peu de traces photographiques. Quelle tête avait le roi Gojong, qui se fit empereur in extremis, pour tenter, mais en vain, de conjurer le mauvais sort? De quoi pouvait bien avoir l'air la malheureuse impératrice Min ? Et leur fils Sunjong, qui fut forcé d'épouser une princesse japonaise et de renoncer à son trône et à l'indépendance de son pays? Ce n'est pas là qu'on l'apprendra.

Mais on pourra errer comme nous le fîmes entre les pelouses et les divers bâtiments qui sont là, la plupart beaucoup plus anciens que l'ultime palais construit par la dynastie. Il y a dans l'un d'entre eux une salle du trône de style coréen classique, beaucoup plus convaincante que celle du Gyeongbok-gung, le palais royal principal. On rencontre en ces parages tout le dédale traditionnel de cours et d'arrière-cours, avec leurs murs couronnés de tuiles vernissées et les portails qui les séparent. Il y a même un haut jardin boisé, tout à fait à l'arrière, et, plus près de l'entrée, la statue du grand roi Sejong, le plus prestigieux souverain de la dynastie Joseon, ou Choson, fameux surtout pour son *Hunmin chöngün*, "Sons

corrects pour l'instruction du peuple", traité fondateur du *hangeul*, l'alphabet qui est resté celui des Coréens (et l'un de leurs grands motifs de fierté, au point qu'une fête annuelle lui est consacrée). Certes on est de bout en bout au pied des très hauts immeubles du centre de Séoul, qui enserrent et dominent ce parc de toute part. Mais à huit heures du soir en avril, quand on a pu s'introduire là on est seul, les arbres sont en fleurs, les angles des toits se relèvent comme dans *Le Dernier Empereur*, et, pour les infortunés héros de tous ces beaux désastres, on est libre de ressentir une sorte de tendresse fraternelle et apitoyée – l'histoire de la Corée n'a certes pas été facile, dans l'ensemble, ni très heureuse.

Vendredi 16 avril, onze heures et demie du soir. Une bonne partie de la journée s'est passée à des problèmes techniques. Nous avons toujours eu l'intention de louer une voiture afin d'explorer les provinces, mais ce matin on nous a appris, à l'agence Avis, qu'il fallait absolument, pour conduire sur les routes coréennes, un "permis international". Pierre n'a rien de tel, il n'a que son permis national français; et ce peu est encore ce que, pour ma part, j'ai oublié en France, de sorte que l'affaire paraissait bien mal engagée.

J'ai enrôlé à notre secours M. Dayez-Burgeon, avec qui nous avons déjeuné au sommet de la montagne de Namsan, atteinte en téléférique. Il a tâché d'obtenir pour nous un document officiel de Mme le consul, mais elle lui a fait savoir que le même problème s'était présenté récemment et que la préfecture de police de Paris s'était montrée intraitable, ne consentant à personne le droit de délivrer pareille pièce, qui est exclusivement de son ressort. Entre-temps, Dieu merci, nous nous étions transportés en personne à l'agence Avis de la gare centrale de Séoul, où une jeune préposée coréenne, beaucoup plus accommodante que celle avec laquelle je m'étais entretenu par téléphone ce matin (en anglais, bien sûr), avait accepté de nous réserver une voiture pour dimanche, comme nous le souhaitions, malgré notre défaut de permis de conduire international, qui semblait ne troubler en rien cette souriante jeune personne. Nous n'allions pas nous montrer plus rigoristes qu'elle, puisque son laxisme ou son ignorance exauçait nos vœux. Restera à tâcher d'éviter d'être arrêté par la police. Mais enfin nous ne sommes plus condamnés aux seuls transports en commun, dont la perspective

m'avait fort effrayé, d'autant qu'elle est peu compatible avec nos intentions d'itinéraires buissonniers.

Le matin, ne disposant que d'assez peu de temps avant notre rendez-vous avec M. Dayez-Burgeon, nous étions retournés à notre cher Deoksugung tout voisin, à quelques centaines de mètres de l'hôtel. Nous y avions marché dans le parc, surtout dans sa partie la plus haute et la plus solitaire, celle qui jouxte l'ambassade britannique. Et nous y avions vu, dans le bâtiment qui relève du musée d'Art contemporain, une exposition intitulée "Academism & Beyond", pour une grande part consacrée à la peinture en Corée au temps de l'occupation japonaise. Je me souviens surtout d'un portrait de femme exécuté vers 1930 par un certain (aïe, troucomplet), et du portrait d'un jeune intellectuel en gabardine, qui ferait une couverture parfaite pour *La Condition humaine* : toute la condition tragique des *litterati* dans une société orientale en cours de refonte complète.

Là encore, malheureusement, j'ai oublié le nom de l'auteur, que j'aurais dû noter sur le moment. Retenir les noms propres est une des grandes difficultés du séjour dans ce pays, pour un Occidental – quant à retenir les noms communs, il ne faut même pas y songer…

Il y a que ces noms sont épouvantablement compliqués, *for one thing*, mais il y a aussi que leurs transcriptions varient et ne s'accordent pas entre elles d'un livre ou d'un "support" à l'autre, d'une langue occidentale à l'autre. Pour arranger les choses, chaque salle de chaque palais est à elle seule un bâtiment autonome, séparé des autres, et ce bâtiment préférerait mourir plutôt que de n'avoir pas un nom à lui. Pis encore, tous ces noms ont varié avec le temps, selon les aléas des régimes, des âges et des destins. *Nommer* est une activité capitale, en Corée, pays qui doit à son héritage confucianiste un grand souci des *justes* dénominations. Pendant une partie de notre voyage en avion était diffusé une sorte de téléfilm où un jeune couple et ses parents étaient à couteaux tirés à cause du prénom à donner à une petite fille qui venait de naître. Le père du marié, usant de ses privilèges d'aïeul, avait déjà alloué un prénom au nourrisson, mais la mère de l'enfant ne voulait pas accepter cette appellation, qu'elle jugeait trop démodée et ridicule, et elle en avait

proposé une autre. Tout le conflit des générations portait sur cette question-là.

Après notre déjeuner à Namsan et notre victoire à la gare centrale – victoire que j'espère définitive, mais nous ne sommes sans doute pas tout à fait à l'abri d'un revirement d'Avis, avec blâme à la jeune vendeuse, ou *loueuse*, pour s'être laissé circonvenir par nous –, nous sommes repassés ici puis ressortis pour une modeste et tardive excursion à un palais que le Guide bleu ne daigne même pas signaler mais qui nous intriguait parce qu'on en aperçoit de loin quelques toits entre les arbres, de la fenêtre de notre chambre. C'est le Gyeonghuigung, à l'ouest de l'axe principal de Séoul – il fut d'ailleurs connu comme *palais de l'Ouest*, et son nom originel, au XVIIe siècle, était Gyeongdeokgung. Entre autres bâtiments il comprend le salon privé du roi, Jajeongjeon, et sa chambre à coucher, Yungbokjeon ou Hoesangjeon.

Comme presque tout à Séoul il a connu de grands malheurs durant l'occupation japonaise, qui vit sa destruction presque complète. Il a été en grande partie reconstruit depuis lors, avec toute la médiocre délicatesse que témoignent les Coréens dans ce genre d'exercices. Il a toutefois une grande qualité, c'est qu'on s'y trouve à peu près seul, et tout de même un mérite, celui d'être directement accolé à la montagne, ce qui lui confère le prestige sans doute usurpé d'une sorte de distance prise avec la ville. On distingue le premier feuillage d'une fausse campagne, au-delà de ses hauts murs.

Immédiatement attenant se dresse le vaste musée d'Histoire de Séoul, *de l'histoire de* Séoul. Il s'agit d'une bien absurde affaire, tout juste menée à bien, ou à mal, sur l'insistance supposée des habitants de la capitale, qui ne pouvaient plus supporter, nous assure-t-on, de ne pas disposer d'un musée consacré à leur gloire, à leur histoire et à leurs malheurs. Je ne sais s'ils s'estiment satisfaits de ce qu'on leur a offert. Ils ne se pressent pas sur les lieux, en tout cas, malgré la tardive ouverture des salles (nous y étions encore à huit heures du soir).

L'extérieur est très ingrat et présente l'énorme défaut de dissimuler à la vue, du centre de la ville, les jardins et les toits recourbés du Gyeonghuigung, étalés sur les contreforts de la montagne. Quant à l'intérieur, il est ridicule. Un gigantesque escalier, d'un modernisme

pompeux et très archaïque, qui fait penser aux fastes révolus des défuntes démocraties populaires, occupe à lui seul près de la moitié de tout l'espace et du volume disponibles. Le reste n'est que recoins, angles morts et couloirs se carapatant vers les bords comme des crabes. Je ne crois pas avoir jamais vu musée plus mal fichu – et pourtant il a été conçu pour être ce qu'il est, ce qui est presque inexplicable. Quant à la muséographie, elle ne fait rien pour commencer d'essayer d'accomplir la tâche impossible qui lui était dévolue, corriger comme elle le pouvait les monstrueux défauts de l'architecture. Les collections ne sont pas inintéressantes, numéro par numéro, mais elles n'ont ni queue ni tête. Elles mélangent l'artistique et le didactique, c'est-à-dire, selon le péché mignon, apparemment, de la muséographie coréenne, les pièces originales et les répliques. Et elles s'acquittent très mal de leur mission supposée de rendre compte de l'histoire de la ville. Mais enfin on les parcourt sans ennui, et même avec un certain amusement, à l'occasion. On s'arrange même pour tirer d'elles un peu d'instruction : ainsi j'ai vuenfin une photographie du roi Gojong, avec son fils et même son petit-fils, si je ne me trompe; et l'on peut suivre quelques précieux fragments de très vieux films, merveilleusement révélateurs, eux.

Samedi 17 avril, onze heures et quart, le soir. Ce soir, je sens qu'essayant de tenir à jour ce *journal* je ne vais pas longtemps résister à la fatigue, car la journée fut longue et nous avons des kilomètres dans les bottes. Je vais donc me contenter de noter pour mémoire et *pour une autre fois* ce que nous avons vu, sans beaucoup de commentaires.

Partant d'ici dans les directions de l'est et du nord nous sommes d'abord entrés dans le petit parc de la Pagode, ou Tapgol, sur la grande avenue Jong-no. Ce jardin est fameux, d'une part, pour sa pagode bouddhique du XVe siècle, que protège aujourd'hui une haute armature de verre et de fer ; mais plus encore par le mouvement antijaponais du 1er mars 1919, qui eut là son point de départ. Cet épisode capital de l'histoire de la Corée est commémoré par diverses statues, monuments et bas-

reliefs, la plupart exécrables, surtout les bas-reliefs. Mais on a eu la bonne idée de reproduire en diverses langues, dont l'anglais, la déclaration solennelle des insurgés ou de leurs chefs, dont j'ai recopié une partie : or c'est un texte magnifique, curieusement modéré dans son expression, d'une très grande dignité et d'une hauteur de ton qui n'a rien à envier à d'autres et plus illustres déclarations collectives.

«Nous proclamons solennellement ici et maintenant l'indépendance de la Corée et la liberté du peuple coréen. Nous les proclamons à la face du monde au nom de l'égalité des nations, et nous entendons les transmettre à nos descendants comme leur droit inaliénable.

«Nous procédons à cette proclamation en ayant derrière nous cinq mille années d'histoire et les vingt millions de citoyens d'un peuple uni et loyal. Nous nous décidons à franchir ce pas dans l'intention d'assurer à nos enfants, pour les âges à venir, la liberté personnelle en accord avec la conscience d'une ère nouvelle. C'est en conformité avec la claire volonté de Dieu et avec les principes fondamentaux de notre époque que nous formulons une revendication quivaut pour toute la race humaine. Les valeurs qui nous inspirent ne peuvent pas être écrasées, ou écartées, ou bâillonnées, ou supprimées de quelque façon que ce soit parce qu'elles sont universelles.

« Victimes de maux d'un autre âge, celui où régnaient la force brutale et l'esprit de pillage, nous avons dû, après plusieurs milliers d'années d'existence nationale, éprouver l'agonie de dix ans d'oppression étrangère, avec toutes les atteintes concevables portées au droit de vivre libres, toutes les restrictions imaginables à la liberté de penser, tous les dommages qui peuvent être imposés à la dignité de la vie ; et nous avons perdu toute possibilité d'accès à notre juste part dans les avancées contemporaines de l'intelligence.

« De toute évidence, pour que les défauts du passé puissent être corrigés, pour que l'horreur du temps présent se dissipe, pour que nous échappions à l'oppression dans l'avenir, pour que la pensée soit libérée, pour que la liberté d'agir retrouve une place, pour que nous ayons notre part de progrès, pour que nous délivrions nos enfants d'un héritage de honte et de douleur, pour qu'au contraire nous puissions transmettre à ceux qui viendront après nous des chances intactes de prospérité et de

bonheur, la première de toutes les conditions à remplir est l'indépendance sans réserve de notre peuple. Que ne peuvent espérer vingt millions d'êtres humains, quand chaque homme a dans son cœur une épée, en un âge où l'espèce humaine se dresse tout entière pour réclamer justice et liberté?

« Quelles barrières ne saurions-nous briser? Quels buts sont hors de notre portée?

«Notre intention n'est pas d'accuser le Japon d'avoir foulé aux pieds tous les traités solennels passés depuis 1836, ni de lui reprocher de choisir avec soin, pour enseigner dans nos écoles et pour administrer notre pays, des hommes qui considèrent l'héritage de nos ancêtres comme leur bien propre et qui traitent notre peuple et sa civilisation comme s'il s'agissait de sauvages, ne trouvant de plaisir qu'à nous humilier et à nous écraser.

«Notre intention n'est pas de proclamer déplorable l'absence de justice que témoigne le Japon et son mépris à l'égard de notre civilisation et des principes sur lesquels repose notre nation; non, nous avons bien trop à nous reprocher à nous-mêmes pour perdre notretemps à faire le procès des uns et des autres; et nous n'éprouvons nul besoin, quand nous avons de façon si urgente un futur à bâtir, de passer de vaines heures sur ce qui est passé et révolu. Notre besoin urgent est de reconstruire notre maison, pas de nous interroger sur les responsabilités de ceux qui l'ont détruite, ou sur les raisons qui ont causé sa ruine. Notre tâche est d'en finir avec les défaites et cela en plein accord avec les exigences de notre conscience. Ne nous laissons pas envahir par l'amertume et par le ressentiment à propos de désastres passés et d'anciens motifs de colère. »

Je traduis à la va-vite un texte anglais lui-même assez approximatif, apparemment, de sorte que ma version française est doublement éloignée de l'original, sans doute. La déclaration se poursuit en continuant d'avoir recours à ce mode de la prétérition qui lui fournit son armature rhétorique et sa saveur si particulière de fermeté délicate, ou de délicatesse résolue, un peu surprenante dans les circonstances, mais qui est largement inspirée, probablement, par les divers mouvements religieux, bouddhistes, catholiques mais aussi syncrétistes et originaux, inédits, *ad hoc*, qui semblent avoir joué un rôle déterminant dans le mouvement –

mouvement malheureux, sans doute, cruellement réprimé (il ne lui a même pas manqué sa Jeanne d'Arc, Yu Kwan-soonn, une adolescente de seize ans, torturée à mort), mais qui tout de même a dû jouer son rôle pour l'entretien de l'espoir et de la flamme nationale.

De Tagpol nous avons suivi la rue Insadong que les guides indiquent comme la rue des antiquaires, des galeries d'art et des cafés à la mode. En fait d'antiquaires il n'y a guère que de médiocres brocanteurs et des marchands de porcelaine industrielle, les galeries d'art sont pour la plupart des boutiques de chromos, et les cafés sont aussi "à la mode" que ceux de la place du Tertre ou de Pigalle.

Le palais Changdeok (je crois comprendre que la désinence *gung* signifie *palais*, auquel cas "palais Changdeokgung" serait un pléonasme, quelque chose comme "château de Windsor Castle") m'a d'abord exaspéré par l'obligation où se trouve le visiteur de le visiter en groupe guidé, ce que je déteste, et surtout par l'évidence du caractère extrêmement récent, comme partout ailleurs, de la plupart de ses édifices et des galeries qui les relient. Et puis ce Changdeokgung, palais de la Vertu illustre, finit par vous séduire malgré tout, et Séoulavec lui, ou peu s'en faut, par l'abondance de ses recoins, par quelques poutres, quelques piliers et quelques battants de portes qui paraissent tout de même avoir un peu connu le roi Gojong (ce qui n'est pas beaucoup demander); et surtout par sa relation avec les collines qui le continuent vers le nord. Cette relation a nom *Piwon*, ou *Biwon*, ou encore *Huwon*, le "Jardin secret", et pour une fois je suis d'accord avec les guides et avec tout le monde, c'est ce qu'il faut voir à Séoul si on ne voit qu'une chose (enfin : dans l'ordre "touristique", s'entend). Je crois comprendre que le pavillon qui domine l'étang, du côté nord, était la bibliothèque du roi Jeongjo, l'un des derniers des souverains érudits et le beau-père de cette dame Hong dont nous lisons avec une attention plus ou moins suivie les Mémoires, Pierre et moi : c'est bien l'un des rares édifices de cette ville qui m'inspirerait un fantasme d'établissement, sans doute à cause de ses larges galeries extérieures et de son délicieux emplacement.

Encore plus au fond du parc du Changdeokgung, dans une combe, il y a le très joli bâtiment où étaient logés, je crois, les serviteurs. Étant donné si modeste office il n'a pas été peint dans la dominante rouge habituelle,

et on lui sait gré de son bois naturel, qui fait meilleur accueil à l'épaisseur du temps.

Dans l'enceinte de Changdeokgung mais contre le mur qui sépare le parc de celui du Changgyeonggung un autre palais encore, plus à l'est, se dresse un ensemble de bâtiments assez modestes, mais exquis, le Nakseonjae, qui, chose extraordinaire, a servi de résidence jusqu'en 1989 à la dernière "princesse héritière" ("*Crown princess*", dit le dépliant que j'ai sous les yeux), Yi Bang-Ja, et à la princesse Dokhye (sa fille?). Yi Bang-Ja, d'après mes calculs nécessairement approximatifs, devait être l'épouse du frère cadet, Eun, du dernier "empereur", Sunjong (Sunjong est mort en 1927, mais il avait été déposé par les Japonais dès 1910).

Pascal Dayez-Burgeon dit que les Coréens ne s'intéressent en aucune façon aux descendants de leurs souverains et m'apprend qu'il n'existe pas de parti monarchiste, si modeste soit-il. Je trouve cela extrêmement étrange, car il existe peu de villes et sans doute de pays au monde où le visiteur soit aussi souvent confronté au souvenir des anciens rois. Tout ce que l'on visite les évoque à chaque pas. Pourtant leur progéniture a disparu sans laisser de traces. Notre informateurexplique ce phénomène par le fait qu'elle serait devenue japonaise. À force d'épouser des Japonaises, de par la volonté de l'occupant, les enfants et les petits-enfants du roi Gosong seraient devenus japonais. Ils vivraient même au Japon. Ne demeureraient en Corée qu'un rameau adultérin, ce qui ne serait pas grave s'il n'était tombé très bas, financièrement et surtout socialement. Un représentant de cette branche aurait récemment demandé à la municipalité de je ne sais quelle ville un logement au titre de descendant des Jeoson, et sa requête aurait été agréée.

Du parc du Changdeokgung on pourrait passer directement et facilement dans celui du Changgyeonggung, mais les visites sont agencées de telle sorte, hélas, qu'il faut ressortir de l'un pour gagner l'autre, en suivant longuement des avenues de grand trafic, bordées de hauts murs. Du Changgyeonggung, le plus oriental des palais royaux, et d'ailleurs le seul qui soit tourné vers l'est, une passerelle permet de passer sans toucher terre dans le parc boisé du Jongmyo, le sanctuaire consacré au culte des ancêtres de la dynastie. Ces trois immenses jardins parsemés de palais de bois et de pavillons innombrables, quelques-uns

très beaux, kiosques, maison de thé, serre, lieux de culte, résidences pour les mères, salles d'examen pour les meilleurs étudiants militaires, salles d'entretien avec les meilleurs apprentis érudits, sont à Séoul ce qui prête le mieux à la rêverie aimante et au début d'attachement du voyageur – et cela malgré les gratte-ciel et les barres d'immeubles qui malheureusement dépassent de partout, ou presque (il n'y a qu'au Piwon qu'on arrive à s'en débarrasser tout à fait). On pourrait y marcher des heures et c'est d'ailleurs ce que nous avons fait, avec une satisfaction croissante.

À notre premier retour ici, vers sept heures, nous étions tout de même un peu fatigués, ayant fait entièrement à pied cette très longue promenade – c'est possible, cela dit, la preuve : et ceux qui prétendent qu'à Séoul on ne peut pas marcher se trompent, et abusent ceux qui les écoutent; en quatre jours, sauf pour aller avec M. Dayez-Burgeon à Namsan (et encore en sommes-nous revenus à pied), nous n'avons pas pris une seule fois un moyen de transport.

Cependant nous pensions dîner près de l'hôtel, mais, à force de ne nous enthousiasmer ni pour cet établissement ni pour cet autre,nous nous sommes retrouvés presque aussi loin que certains des points que nous avions atteints cette après-midi. Il est vrai que nous avions décidé, une fois que nous avions constaté qu'à nouveau nous étions à des lieues de nos bases, de tâcher d'apercevoir le seul des palais qui ait échappé à nos investigations – mais il n'est pas du même type que les autres –, celui du régent Heungseon Daewon-gun, le père du roi Gojong. Nous avons dîné à peu près en face, et somme rentrés bien sûr à pied.

Je noterais bien aussi que toutes ces excursions eussent été encore plus agréables un autre jour qu'un samedi, peut-être, parce qu'il y avait partout beaucoup de monde, même au fond des parcs, même et surtout dans la belle serre édifiée par Gojong au haut bout de son Changgyeonggung, tandis que croulait son empire. Mais je vis dans la terreur de Didier Eribon, qui, je crois l'avoir déjà noté, juge scandaleux et même abject, idéologiquement parlant, qu'un touriste déplore la quantité des autres touristes, ou promeneurs. Et puis je ne suis pas sûr qu'un autre jour c'eût été différent – «un jour désert, écrit Patrick Maurus, notion à peu près inconnue ici ».

(J'avais décidé de me réconcilier avec Maurus – *in petto* –, ne serait-ce que pour me simplifier la vie maintenant que je l'ai rencontré et lui ai fait des grâces, même, l'assurant, ce qui était la vérité pure, que je le lisais religieusement. Mais non, décidément ce n'est pas possible :

« Y avoir un café favori (avec hôtesse attitrée) [*à Apkujongdong, dans le quartier sud*] est aussi nécessaire et symbolique que de tutoyer un barman à Paris. »

Je sais bien qu'il est sans doute ironique, mais tout de même…)

Yannggu, motel sans nom déchiffrable, dimanche 18 avril, onze heures du soir. Ce matin Pierre est allé chercher à l'agence Avis de la gare du Sud, à Séoul, la voiture que nous avions retenue avant-hier. J'ai payé avec fortitude une note de plus d'un million de wons à l'hôtel Koreana et nous avons bravement quitté la ville vers midi, en direction de l'est.

Nous avons suivi presque constamment la route 46 et nous avons vu trois choses, plus ou moins par hasard – un hasard un peu forcé, tout de même.

La première étape fut pour le Geumgong-neung, près de Namyang, encore assez près de Séoul. Il s'agit des sépultures des deux empereurs, les *seuls* empereurs de Corée et les plus faibles souverains de ce pays : Gojong, roi de 1873 à 1897 puis empereur de 1897 à 1907, et l'aîné de ses fils, Sunjong, "empereur" – mais le mot n'a jamais sonné plus dérisoirement (sauf peut-être pour Pou-yi en Mandchourie) – de 1907 à 1910. Sunjong est mort en 1927. À en juger par la tombe qu'il s'est fait édifier, et qui est paraît-il la plus grande du pays, il jouissait encore de moyens financiers considérables (assurés par les Japonais?). D'ailleurs on voit au Changdeokgung de Séoul la Cadillac et la Daimler qu'il utilisait dans les années vingt. J'imagine que son statut ressemblait un peu à celui du bey de Tunis sous le protectorat français. Il était maintenu dans ses palais, mais plus ou moins en prisonnier, et sans pouvoir aucun. Je suis décidément très intrigué par l'existence qu'a bien pu mener, dans cette séduisante et très traditionnelle résidence annexe du

Changdeokgung, le Nakseonjae, et tandis que tout alentour poussaient les gratte-ciel du Séoul moderne, une princesse de sa famille, sa belle-sœur, je crois, qui s'est maintenue là jusqu'en 1989 : comme elle était japonaise d'origine, sa situation était on ne peut plus délicate. Peut-être ne sortait-elle jamais, ou n'allait-elle jamais plus loin que le Jardin secret?

La deuxième étape fut pour un musée d'art moderne, consacré presque exclusivement à la sculpture, et qui s'est rencontré attenant à un restaurant chinois où nous nous étions arrêtés un instant pour le déjeuner du petit. Ce qui m'a attiré à lui n'était que son nom, pour des raisons anagrammatiques et purement églogales : *The Moran Museum of Art.* Les collections y étaient exécrables.

La troisième étape (ah non, j'oubliais : il y eut aussi un long temps mort et perdu dans Chuncheon, assez grosse ville bien honnêtement et sournoisement provinciale (je veux dire qu'elle étale bien honnêtement, avec beaucoup d'évidence tranquille, une ordinaireté qui ne peut être que trompeuse (et comme telle assez "jouissive", *somehow*) puisque tout de même nous sommes à Chuncheon, chef-lieu du Gangwondo, et l'on se demande bien ce que nous pouvonsfaire là (un peu comme si des Japonais, pour découvrir l'Europe, erraient dans Saint-Étienne ou Montluçon, un dimanche) !) où nous eûmes le plus grand mal à trouver un distributeur de billets qui acceptât ma carte de crédit, de sorte que nous courûmes beaucoup et eûmes même un échange, un véritable échange humain, en hachis Parmentier d'anglais, avec des jeunes filles que notre seule existence paraissait divertir *no end*) m'a réconcilié avec la Corée, ce qui presque tous les jours s'avère nécessaire.

Cette fois en effet j'étais presque découragé. Nous avions fait cent ou cinquante kilomètres depuis que nous avions quitté Séoul et, les nécropoles royales exceptées (et encore, car elles ne sont pas d'un art bien raffiné, et les municipalités voisines n'ont pas pu s'empêcher de dresser d'immenses et affreux immeubles dans toutes leurs perspectives, comme partout; et puis leurs entours sont désastreux), nous n'avions rien vu que d'horrible, un interminable filet de ville étalant de part et d'autre de la route ses constructions d'un modernisme criard, né décati : une sorte de Las Vegas du pauvre, à l'infini. Je me disais qu'il était bien fou d'essayer de faire du "tourisme", reconnaissons-le, et de s'y ruiner, dans

un pays qui s'y prête aussi peu que possible, et où le concept, d'évidence, n'est absolument pas pertinent. Et puis, attirés par la mention d'un temple, sur la carte, mention confirmée par de discrets panneaux de signalisation routière, nous avons quitté la route, bien que l'après-midi fût déjà finissante, fait huit ou neuf kilomètres sur une voie secondaire, passé un col, dévalé au fond d'une vallée perdue et, de là, suivi à pied un sentier qui grimpait dans les bois, le long d'un ruisseau ponctué de savantes cascades (elles tombaient si bien, si élégamment, qu'on aurait juré qu'elles étaient un effet de l'art). À la nuit tombante, et non sans avoir dépassé à mi-course une très belle et très décatie construction de bois, entièrement à jour, pas du tout "restaurée" celle-ci, et qui servait de placard à balais, nous sommes arrivés, assez haut dans la montagne, à un sanctuaire en activité, totalement coupé du monde, au moins pour le regard, lequel ne rencontre, à partir de ses terrasses, que des pentes rocailleuses et des bois.

Le lieu se nomme Cheongpyeongsa. Nous n'en avons trouvé mention dans aucun guide. Il est vrai que les guides disponibles en anglais et en français sont tout à fait sommaires. Et je soupçonne ceux qui sont rédigés en coréen à l'intention des Coréens de n'êtrepas beaucoup plus détaillés. Le mode qui m'est familier de voyager et de percevoir l'espace, essentiellement par ses monuments, il faut bien le dire, ses "curiosités", ses sites, ses vestiges, n'est pas reçu en ces parages. Il existe bien un tourisme, et même un tourisme de masse, mais il paraît porter presque exclusivement sur des lieux assez peu nombreux et hautement répertoriés, qui tiennent du parc d'attractions ou du parc national, du centre de repos de comité d'entreprise et de la station thermale autant et plus que de l'édifice individuel – *l'individuel*, voilà ce qui ne semble guère pris en compte, ni quant à ce qui pourrait être à voir ni quant au voyageur. Or, si ledit voyageur parvient à surmonter les obstacles qui lui sont suscités par le seul fait que, pas une seule seconde, sa survenue, ni le type de curiosité qu'il peut manifester, n'ont été envisagés, il se trouve avec les lieux, et peut-être avec les êtres, dans un type de relation d'une étonnante fraîcheur; sans compter que je ne puis pas me plaindre à la fois du tourisme et de son inexistence…

(Oh là là, je tombe de sommeil, je suis affreusement mal installé, j'ai des courbatures et je tourne le dos à la seule lampe de cette chambrette, qui doit avoir une puissance de vingt watts : ce n'est pas le moment de me soumettre, *journal*, à des contradictions insurmontables ! J'ai le sentiment de n'avoir pas été très clair à propos de Chuncheon, un peu plus haut (ni de l'être). Nouvelle tentative : j'ai (un peu) aimé cette ville parce qu'elle n'avait rien d' (e spécialement) aimable. Et comme nous y étions entrés pour une raison purement pratique (trouver de l'argent liquide), son défaut de tout caractère remarquable, son *mutisme*, l'espèce de *vacance* que lui conféraient le dimanche et ses larges avenues plutôt mornes, faisaient de s'y trouver (à vingt mille kilomètres de "chez soi") une expérience assez singulière (et qui serre étrangement le cœur, mais plutôt agréablement) – un peu comme de surprendre la fameuse *table de cuisine quand on n'est pas dans la cuisine* dont il est question dans *La Promenade au phare* (mais dans ma hâte d'en finir et de me coucher et de fermer cet ordinateur et de me déplier le dos je m'embrouille de plus en plus…))

Quand nous sommes arrivés à Cheongpyeongsa (la désinence *sa* semble désigner les temples, comme la désinence *gung* les palais, la désinence *no* les avenues et la désinence *do* les régions, les départements, les divisions géographiques : *Gangwon-do, Chungcheongbuk-do, Chungcheongnam-do, Gyeongsangbuk-do* (parfois, selon les transcriptions,il y a des tirets partout, presque entre chaque syllabe, et parfois il n'y en a pas du tout : *Gang-Won-Do*, *Gangwondo* (c'est très facile, le coréen))), un jeune moine gravement courtois nous a invités très poliment à entrer dans l'édifice principal. Il nous a aussi offert des rouleaux de papier imprimé, que j'imagine figurer des prières. Dans un autre temple psalmodiait un autre moine, très âgé celui-ci, au rythme d'un gong qui résonnait merveilleusement dans la haute vallée. Dans un troisième, beaucoup plus petit, c'était une vieille femme, à voix plus basse. Tout cela était exactement ce que j'avais imaginé d'un voyage en Asie profonde, sur le versant le plus favorable.

Il faisait nuit noire quand nous avons regagné la voiture, après être repassés, à la descente, devant le petit… quoi, *temple? édicule ? grenier à grains*, comme dans le nord du Portugal*?* qui m'avait tant plu à la

montée. La route 46, poursuivant son cheminement en est (et un peu vers le nord), saute d'un mode d'être au plus opposé, et, après n'avoir été longtemps qu'une longue et laide avenue de banlieue, elle serpentait maintenant à travers des contrées montagneuses qui, dans l'obscurité, nous ont semblé parfaitement désertes jusqu'à ce que nous y fussions ralentis et presque arrêtés par une interminable théorie de tanks peints en des couleurs de camouflage, recouverts de sable, de boue et de feuillages, et cornaqués par des soldats en même appareil, le visage maquillé de terre et le casque orné de branchages. Nous n'apercevions tout cela que dans la lueur des phares, après des kilomètres de virages en épingle à cheveux à travers des contrées sans une seule lumière. Nous avons imaginé un instant, pas trop rassurés, que par inadvertance nous étions passés en Corée du Nord; ou bien qu'avait éclaté quelque guerre dans notre dos. Mais les petits arbres nous faisaient de grands signes, et d'autres signes à leurs camarades dans leurs monstres à chenilles, pour que ceux-ci s'écartassent et que nous fût ouvert un passage.

Après cette diversion militaire et nocturne, onirique et mythologique, impressionnante, mais pittoresque (et si ces soldats s'étaient avisés de nous demander notre permis de conduire international?), nous nous sommes arrêtés pour la nuit dans la première petite ville rencontrée, qui se trouva être Yannggu, chef-lieu du Yannggu-gun (les *gun* doivent être des subdivisions de *do*, à première vue, comme les départements au sein de nos "Régions"), et où nous crûmes d'abord ne jamais trouver un hôtel. C'est que nous ne connaissionspas les signes qui les désignent (des sortes de fait-tout d'où sort une épaisse fumée, et que nous avions cru signifier plutôt des restaurants…). Après nous être installés non sans mal dans ce très modeste établissement-ci – la tenancière n'arrivait pas à comprendre que nous pussions ne vouloir qu'une seule chambre –, nous nous sommes aperçus qu'il y en avait à proximité plusieurs autres, sans doute ni plus ni moins confortables. Dans une gargote d'une ruelle du centre, tapissée de photographies de soldats (on est très près de la frontière, et la zone est décidément très militarisée), nous avons fait un excellent dîner, un peu toujours le même (viande grillée devant vous sur la table même, et qu'on roule dans des feuilles, avec des condiments divers) mais plutôt plus savoureux que d'habitude (ou qui m'a paru tel à cause de la couleur

locale, et du bruyant accompagnement fourni par la jeunesse du cru, aux tables voisines).

Seoraksan National Park, Seorak Tourist Hotel, lundi 19 avril, dix heures du soir. Aujourd'hui il a plu presque toute la journée et il pleut encore à présent. Cependant, malgré cette déconvenue et quelques autres – sites fermés, accès interdits, routes incarrossables –, nous nous sommes arrangés pour faire deux promenades splendides et pour passer des moments excellents.

Partis de la peu riante Yannggu vers dix heures du matin, après un petit déjeuner pris dans une boulangerie, nous étions à pied d'œuvre un peu avant midi dans le Seoraksan, grande région touristique du pays, au nord-est (au nord-est du *Sud*, bien sûr). Une première tentative pour voir un temple désigné par un panneau de signalisation et par une mention sur la carte (croix gammée à l'envers) s'est soldée par un échec : ou bien nous n'avons pas trouvé le temple, ou bien ce Seokhwangsa n'est qu'un petit temple de rien du tout, tout à fait récent et plutôt laid, dans un paysage quelconque.

Tentant notre chance par un autre flanc, nous avons essayé de voir le temple des Cent Points d'eau, Baekdamsa. Nous espérions qu'on pouvait l'atteindre en voiture, à partir de notre vieille route 46 et de la vallée de la Bukcheon, à l'ouest du massif. Mais en fait il aurait fallu laisser l'automobile sur un parking et faire dix ou douze kilomètres à pied. Nous y avons renoncé, faute de temps. Et nousn'avons soupçonné que plus tard, trop tard, qu'il existait peut-être une navette de minibus, qui du parking nous eût rapidement menés à bon port – à la vérité tout semblait bien désert.

Autre contrariété, le sentier qui mène à la cascade de Daeseung, à partir de Jangsudae, n'est pas ouvert au public en cette saison. De toute façon il tombait des cordes. Nous nous sommes consolés en allant jeter un coup d'œil, à quelques kilomètres au sud de la route 44, à ce que nous prenions pour une station thermale égarée, *Pilrye Mineral Water*, et qui

sans doute n'est qu'une source, que nous n'avons même pas trouvée. Un coup d'œil était encore trop pour ce rien.

En revanche, toujours au sud de la route 44, c'est-à-dire à droite, un peu plus à l'est, après le col de Hangyeryeong (à neuf cent dix-sept mètres d'altitude), il était possible de se rendre à pied à la cascade de Yongso ; puis, le long d'un sentier dévalant sur les bords de la rivière Sibidamgyegok, d'atteindre un temple, assez loin en aval. Le temple était sans autre intérêt qu'une assez jolie galerie de bois, en balcon au-dessus du torrent, mais la cascade, elle, bien que d'élévation modeste, était plaisante au possible, à cause de la transparence de son eau, de la beauté de la pierre, ocre et grise, d'où elle prenait son envol, et des hauteurs déchiquetées qui lui servaient de cadre. Les peintres orientaux n'ont pas menti, ou à peine. Les montagnes et les torrents, les rochers et les pins sont bien tels qu'ils les ont décrits, abrupts et torturés de formes, vertigineux et ravinés, presque incroyables pour un Européen.

Nous avons dévalé le sentier pendant deux heures à peu près, dans l'enchantement d'une découverte à chaque pas. Longtemps nous avons été seuls. Sont passés en trombe un millier d'enfants coréens, tous des garçons, qui sans doute se rendaient à quelque gîte, près d'une source minérale, encore plus bas. Une fois qu'ils nous ont eu tous dépassés, nous avons retrouvé notre solitude, plus précieuse que jamais dans ces paysages de paravents chinois. La remontée jusqu'à la route demanda quelques efforts, mais nous nous en acquittâmes sans trop de fatigue.

Ayant récupéré la voiture, et prétendant éviter Yangyang, Naksan et toute cette côte orientale qui ne nous disait rien de bon et que nous allons devoir suivre de toute façon en nous dirigeant vers le sud, nous nous sommes aventurés dans l'arrière-pays, si l'on peutdire, entre le massif de Seorak et le rivage. Le prétexte à cette exploration était une curiosité de Pierre, qui s'intéresse au fameux "mode asiatique d'irrigation", et qui voulait que je prenne pour lui des photographies, malgré le temps gris. Hélas, du côté de hameaux nommés Gamgok ou Geumpung (Gamgok-ri, Geumpung-ri, dans le Yangyang-gun), nous n'avons pas tardé à nous perdre et à devoir renoncer, d'une part parce que notre atlas routier n'est pas très précis (ah, de bonnes cartes Michelin !), d'autre part parce que les routes elles-mêmes se perdaient, s'effilochaient, dégénéraient en

chemins défoncés ou en lits de rivière. Des paysans nous regardaient avec un étonnement désapprobateur ou dissuasif.

Naksan ce fut donc, mais en vitesse et sans y voir grand-chose, au moins pour cette fois; puis Sokcho par curiosité pure, parce que c'est la grande ville de ces parages, la capitale du Seorak, une ville balnéaire très fréquentée. Comme il fallait s'y attendre, et comme je m'y attendais, c'est aussi une ville abominable, comme toutes celles que j'ai aperçues en Corée jusqu'à présent, Séoul non exceptée. L'idée de passer des vacances d'été dans un pareil endroit, ou toute une vie, remplit l'âme elle-même de terreur.

De Sokcho où nous avions perdu un temps fou dans de terribles embouteillages nous regagnâmes le Seoraksan, les montagnes, dont nous avions à peu près fait le tour par le sud et par l'est; et cette fois nous atteignîmes son cœur même, l'entrée officielle du parc, Seorakdong, sur la rivière Ssangcheon (d'autres écrivent Sangion-gang). Nous prîmes nos quartiers de nuit au dernier des hôtels sur la route avant qu'elle soit fermée au trafic, le Mount Sorak Tourist Hotel. Nous y avons une chambre avec un beau balcon face aux sommets. Mais à peine y avions-nous déposé nos affaires – il était à peu près six heures – que, mus par l'impatience et la curiosité, nous sommes ressortis pour une première exploration pédestre des environs. Nous avons suivi vers l'amont la rivière Ssangcheon, et cela jusqu'à un rocher que des panneaux donnaient toujours pour prochain – on connaît la chanson… –, et qui se nomme le Biseondae : il s'observe à partir d'une passerelle métallique enjambant la rivière au-dessus d'autres chutes, de trous d'eau et de grosses pierres lisses, et il est fort impressionnant, toujours dans la catégorie qu'*in petto* j'appelle très à tort *sinisante*, et qui est très représentée dans cette région.

Cette fois-là nous avons presque autant marché que la précédente, et il faisait nuit noire quand nous avons atteint le restaurant de l'hôtel, dans un bâtiment différent, en contrebas du principal. Nous y avons fait un très médiocre dîner, mais qui ne suffit pas à effacer, malgré la mauvaise humeur qu'il m'a inspirée quelques instants, les magnifiques images que nous rapportions de ce jour de pluie.

Seoraksan National Park, Seorak Tourist Hotel, mardi 20 avril, dix heures du soir. La fenêtre de notre chambre avait une si jolie vue, ce matin, que nous avons décidé de rester ici un jour de plus. M. Dayez-Burgeon a paru un peu surpris, l'autre jour, à Séoul, et peut-être légèrement choqué, quand je lui ai fait part de ma première impression, qui se confirme, selon laquelle les Coréens sont très désordonnés. Il a fait toute la journée un temps magnifique. Il a fait toute la journée un temps magnifique. Je croyais avoir facilement le vertige, mais Pierre est bien pire que moi. Considérées à partir de leurs sommets, ces montagnes du Seoraksan apparaissent pour ce qu'elles sont, un assez piètre massif de banlieue. J'aimerais bien savoir quelle est la pierre qui donne de si beaux rochers, gris et un peu jaunes. Il faut vraiment que des hôteliers soient vicieux, quand ils n'ont dans leur établissement que deux couples de clients, pour les installer dans des chambres exactement attenantes, alors que tout le reste de l'hôtel est vide. Plutôt qu'un parti politique, je pense que j'aurais dû fonder une religion. Nous avons commencé par prendre le téléférique, ce matin, sur la grande esplanade d'accès du parc national, puis, parvenus à la station supérieure, nous avons en quinze ou vingt minutes marché jusqu'au sommet du Gwongeumseong. L'art bouddhique, de toute façon, n'est pas un de ceux auxquels je suis le plus sensible. Il n'est peut-être pas trop tard. Je songe à l'impératrice Min. Il n'est peut-être pas trop tard. C'était vraiment très joli, ces soldats dans la brume et la nuit, déguisés en lauriers ou en saules pleureurs, comme des Daphnés militaires. Il est curieux que les Coréens du Sud soient tellement associés – plus ou moins par un accident de l'histoire, il est vrai – à la lutte contre le communisme, alors qu'ils sont si portés, semble-t-il, sur les activités collectives, si ce n'est sur le collectivisme. Nous avions repéré un petit pin déchiqueté près d'un rocher, sur un fond de montagnes abruptes,idéal pour des photographies. Enfin je dis *une religion*, mais il s'agirait essentiellement d'une *éthique*, entée bien sûr d'une *poétique* (ou l'inverse). Du sommet des rochers d'Ulsanbawi, de même, on voit beaucoup trop cette horrible ville de Sokcho, où nous sommes passés

hier, et surtout les énormes immeubles (des hôtels, sans doute, ou des centres de vacances) qui poussent à toute allure sur ses confins occidentaux, et jusqu'au pied du massif. Gravées dans la pierre de blocs énormes, le long du chemin, les inscriptions en caractères chinois, et parfois coréens, sont magnifiques. En France, quand on dit *groupe* on pense à quarante ou cinquante personnes; ici c'est plutôt mille ou quinze cents, chaque fois. Didier Eribon ne me quitte pas une seule seconde. Un groupe de quatre femmes a remarqué notre intérêt pour cet arbre et pour ce rocher, et sans doute ont-elles trouvé légitime et fondée sa faveur auprès de nous car elles se sont approchées de lui tous appareils photographiques en avant, impatientes de nous succéder pour profiter d'un site si favorable. Ce ne sont donc pas les points culminants, en ces parages, qui donnent de grandes émotions esthétiques, bien au contraire, mais les différentes étapes, merveilleusement variées, des itinéraires qui y conduisent. Je ne comprends pas que le soir ne soit pas plus aimé. On pense un peu au Sidobre, mais à un Sidobre nettement plus vertical. Que je sache, il ne s'agissait pourtant pas d'un jour férié. Le vacarme que font nos voisins, qui parlent, qui rient et qui crient comme s'ils étaient seuls au monde, est en train de gâcher mon humeur, qui était pourtant excellente après cette superbe journée. Nous nous sommes révoltés, ce soir, contre les exigences du Seorak Tourist Hotel, qui prétendait nous faire dîner (et quel médiocre dîner, nous nous en souvenons d'hier!) avant sept heures et demie du soir; et nous sommes allés prendre notre repas "en ville", c'est-à-dire en dehors du parc national, malgré notre crainte, qui se révéla sans fondement, de ne pouvoir y rentrer au sortir de table. Depuis sa réflexion écrite, dans son livre, sur le côté abject et ridicule de mes déplorations romaines à propos du trop grand nombre de touristes à Rome, comme si moi-même je n'étais pas un touriste, Eribon, dans mon esprit, a succédé à Roudinesco ou Weitzmann comme mauvaise ou bonne conscience idéologique, je ne sais. Dès l'aube, de notre balcon, nous avons vu se diriger vers les sites un large flot continu de visiteurs, enfants ou adolescents pour la plupart, tous en groupe. Comme je suis incapable de prendre une photographie correcte avecle sentiment que je dois me hâter parce que quelqu'un attend pour passer, ou pour se mettre à ma place, et comme ces dames ne se cachaient nullement de guetter la seconde où nous aurions fini pour prendre notre

place, je leur ai abandonné le terrain, pensant qu'elles le garderaient pour elles quelques minutes seulement, si ce n'est moins. Évidemment, dans les conditions qui ont cours ici, le concept de "monument historique" ne veut pas dire grand-chose. La photographie est un art du soir. La photographie est un art du soir. Ma conférence de la Sorbonne sur la syntaxe comme "autre dans la langue", mon «Éloge de la honte» prononcé à Dijon il y a deux ans, et cet «Éloge du chuchotement» que je dois donner à Séoul la semaine prochaine (et pour lequel je ferais bien de travailler un peu, d'ailleurs), constitueraient les textes fondamentaux de la religion nouvelle. Au restaurant "coréen" du Seorak Park Hotel, un peu plus bas dans la vallée, nous avons fait un excellent dîner – peut-être pas *excellent* au sens finement gastronomique du terme, mais décemment préparé et décemment servi, et suffisamment abondant pour deux hommes qui venaient de faire sans sauter le moindre ermitage en chemin l'"escalade", facile, certes, mais laborieuse, du rocher d'Ulsanbawi. La société petite-bourgeoise se plaît à raconter ou à répéter indéfiniment des histoires de princesses, comme "Sissi", comme "Diana", comme "Dame Hong", épouse du prince héritier Sado au XVIIIe siècle, qui ont souffert horriblement de l'étiquette de la cour de leur mari, de leur beau-père ou de leur belle-mère. Rien n'est beau comme ces pins au tronc rouge qui se détachent sur le fond de puissants rochers gris. Mais les quatre femmes, une fois maîtresses des lieux dont nous avait chassés leur impatience, s'y sont installées à demeure et se sont même assises comme si elles s'apprêtaient à tenir salon. Les deux exigences absurdement contradictoires de mon fantasme de voyageur, les grands espaces et le confort, la rudesse et la civilisation, le désert et l'apprêt, c'est encore l'Écosse qui les satisfait le mieux : elle offre en même temps la solitude à qui la veut et un très appréciable raffinement de l'accueil (au moins par comparaison) ; des étendues infinies où n'erre âme qui vive et des soins hôteliers attentifs et prévenants. Les Coréens agencent à merveille leurs sentiers de randonnée, ils savent même construire, pour aider à gravir les pentes les plus raides, des degrés de grosses pierres qui ont l'air d'avoir toujours été là, bien éloignés de ces vilains escaliers qu'on voit sur beaucoup de sites européens, en morceaux demarbre concassés, par exemple, reliés par un épais ciment. De toute façon, il est peu de discours plus étroitement surveillés, et plus exposés à la censure des grands

prêtres et sous-diacres de la rectitude idéologique, que les observations de voyageurs, ne fussent-elles accompagnées d'aucun commentaire. Je ne suis pas sûr que le triomphe des codes américains sur les codes français, comme aune internationale des rapports sociaux, soit un grand progrès de civilisation. Moi pour qui le petit déjeuner est un repas essentiel, puisqu'en général je ne déjeune pas, je déplore que partout dans ce pays il soit d'aussi piètre qualité, dans un grand hôtel de Séoul comme en un modestissime café-pâtisserie de Yannggu, et dans ce touristique Seoraksan pareillement. Un jeune couple à qui toutes ces séances de pose, les nôtres et celles des quatre dames, avaient donné des idées d'imitation, a essayé d'obtenir de ces partisanes du *j'y suis j'y reste* qu'elles voulussent bien se pousser au moins le temps d'une photographie; mais elles ont fermement refusé, arguant que ce n'étaient pas les arbres pittoresques, les rochers et les aimables décors qui manquaient. Ancien, neuf, il en va ici comme de ce volume de Voltaire que mes parents m'avaient reproché d'avoir emporté en classe parce qu'il datait du XVIIIe siècle et qu'à leurs yeux j'étais coupable de pose, en montrant à mes camarades que je disposais d'un livre de Voltaire dans une édition presque originale; tandis qu'eux, mes compagnons d'études, avaient conclu de l'observation de ce volume que décidément nous étions dans la misère, puisque mes parents ne pouvaient même pas m'acheter des livres neufs. Que ce soit dans un boui-boui de province ou dans un café relativement cosmopolite de la capitale, comme la terrasse panoramique de Namsan, que ce soit dans les boutiques de Yannggu ou devant les maisons de la campagne coréenne, que ce soit au pied des temples ou aux abords des buvettes le long des sentiers du parc national, il traîne partout des cuvettes, des jouets, des cartons d'emballage, des instruments de travail, des caisses de bouteilles, des bouteilles, des pneumatiques, des chaises empilées, des réfrigérateurs abandonnés, tout un véritable et universel "Tchernobyl", comme Antoine Rodriguez appelle la chaotique arrière-cour de son voisin, laquelle, malheureusement, s'étend juste au-dessous de sa terrasse, à Plieux.

Beauty Valley Motel, près de Taebaek, mercredi 21 avril, dix heures et demie, le soir. Nous avons quitté le parc national du Seoraksan vers onze heures du matin. Il est difficile de comprendre pourquoi les Coréens se

montrent à ce point avares s'agissant du petit déjeuner, et cela dans les grands hôtels comme dans les petits, alors que leur tradition culinaire tend au contraire à la profusion, à l'accumulation, à la multiplication généreuse des plats et de leurs accompagnements divers. Je n'entrevois pas très bien à quel genre de personnes est destiné le Guide bleu, de nos jours. L'une des plus grandes catastrophes culturelles du XXe siècle aura été la destruction systématique des cultures, des civilisations, des codes et des modes de vie aristocratiques. Pierre s'intéresse beaucoup, en bon géographe qu'il se défend d'être, aux rizières, aux cultures, aux systèmes d'irrigation, aux significations agronomiques du paysage. Les élections législatives de dimanche dernier ont nettement conforté l'actuel président coréen dans ses positions, alors qu'il fait l'objet d'une procédure de destitution devant la Cour constitutionnelle. M. Dayez-Burgeon dit que les orientaux sont sensibles à la beauté d'un objet, d'un site étroitement cadré, d'un monument particulier, et qu'ils sont parfaitement capables de faire abstraction de tout ce qui l'environne à gauche et à droite, au-dessus et au-dessous. Tout le rivage de la mer de l'Est, comme on appelle ici la mer du Japon, est bordé de fils de fer barbelés. Nous sommes allés voir le temple de la Compassion, Naksansa, à Naksan. J'espère que je ne vais pas me mettre à prendre en grippe la Corée, que dirait Didier Eribon? Il est très difficile d'apercevoir dans ce pays une maison d'habitation ou, *for that matter*, quelque édifice que ce soit, qui ait plus de trente ans. Pourtant, dans tous ces livres chinois de récits de voyages et d'excursions, tels que mon cher *Randonnées aux sites sublimes*, de Wang Wei, il me semble qu'il est beaucoup question de panoramas, et de vues magnifiques *parce que rien ne les gâche*, c'est bien précisé, ou bien parce que tel ou tel détail latéral du paysage ajoute infiniment au motif central. Je ne suis pas fou du tout de confiture par exemple, mais ici elle est traitée comme s'il s'agissait d'or en barre ou au moins de caviar iranien, et offerte chaque fois, au Koreana comme au Sorak Tourist Hotel, dans un café de Séoul comme dans une pâtisserie de Yannggu, en un minuscule boîtier dans lequel ne tiendrait pas un domino. L'armée est extrêmement présente dans toute la région du Nord-Est. Il faudrait, pour apprécier les monuments de ce pays, avoir la capacité de renier totalement en soil'échelle culturelle et esthétique des valeurs telle qu'elle s'applique en Occident, à commencer par le très grand prix que nous

attachons à l'ancienneté et à l'authenticité. Si j'avais un seul message à délivrer à l'humanité, il serait en faveur des doubles portes dans les hôtels, et d'ailleurs partout. Il faut reconnaître que l'"idéologie du sympa" marque de nombreux points, en Corée, et se voit très souvent confortée malgré qu'on en ait, par exemple quand elle soutient, selon sa pente, que les meilleurs repas qu'on puisse faire sont ceux qui sont servis dans les restaurants les plus modestes, lesquels, bien souvent, ne sont même pas des restaurants mais des édicules de bord de chemin, des tentes, des stands, des comptoirs volants. Je n'ai pas bien compris si tout ce déploiement de fils de fer barbelés en rouleau, le long des plages, reflétait la crainte d'une invasion militaire ou celle d'un afflux de réfugiés et de fuyards, dans les deux cas venant du Nord. Le découragement m'a pris. Le découragement m'a pris. La photographie que donne le Guide bleu de la grande statue d'Avalokitesvara, au Naksansa, avait bien éveillé ma suspicion, mais les trois étoiles qui accompagnent le commentaire relatif à l'ensemble du site m'avaient tout de même donné à penser qu'une visite ne serait pas inutile. De fortes pressions s'exercent sur le Conseil constitutionnel, à présent, pour qu'il abandonne la procédure d'*impeachment.* Toute cette côte orientale est d'une laideur épouvantable, à la brève exception de quelques sections rocailleuses, trop abruptes pour qu'on ait pu y édifier les bâtiments plus monstrueux les uns que les autres qui sont la règle générale sur ces rivages. Pierre est en train de regarder, sans le son, des films pornos coréens à la télévision de la chambre. Nous avons visité également, dans la banlieue de Gangneung, Ojukheon, la maison de Sin Saimdang, fameuse érudite du XVIe siècle (1527-1572) et mère de quatre poètes, dont le philosophe et administrateur Yi Yul-gol (1536-1584 – du moins sont-ce les dates que donne le Guide bleu : Mrs. Saimdang eût été mère à neuf ans ?). Cela dit les gens de ce pays ont certainement les mêmes difficultés à percevoir les implications, les hiérarchies et les significations véritables de notre culture à nous que nous en rencontrons à pénétrer la leur. J'ai mieux dormi dans le modestissime "motel" de Yannggu, où par je ne sais quel miracle la chambre avait une porte double, je veux dire deux portes successives la séparant du couloir, qu'au presque luxueux Koreana de Séoul où, faute du même avantage, on était chaque fois réveillé par le dernier rentré et par le premier sorti, à deux ou trois heures

d'intervalle.De tous les monuments qu'on rencontre, temples ou palais, il vous est expliqué qu'ils ont été édifiés au XIVe ou au XVe siècle, quand ce n'est pas au VIIe ou au VIIIe, dévastés cinq fois par des incendies, détruits par les Japonais en 1592, déplacés, changés de nom, réduits en cendres au moment de la guerre de Corée, reconstruits aussitôt après, réédifiés en 1968 après un tremblement de terre ou un glissement de terrain, et encore une fois en 1999. Que quelqu'un puisse parler français il n'en est pas question une seule seconde; mais même l'anglais ne sert pas à grand-chose. Une maison d'écrivain, et même de trois ou quatre, on imaginerait que cela, au moins, ce pût être un lieu un peu intime, un peu privé, un peu réservé au voyageur sensible prêt à faire tous les détours pour satisfaire sa curiosité et son espoir d'un contact avec ce qui pour lui, certainement à tort, est la réalité poétique du pays, j'allais dire son essence, son épaisseur de temps. Les enfants vous disent *Hi* à tout bout de champ, et ne semblent pas pouvoir imaginer un seul instant qu'étant occidental on puisse être autre chose qu'Américain. Personnellement je serais assez favorable à des peines de prison pour les gens qui jettent des papiers d'emballage ou des bouteilles vides sur les sites de promenade et aux abords des temples. Si c'est légitimement que le Guide bleu donne sans ciller trois étoiles à cet horrible Naksansa, avec sa statue de Bouddha qui a l'air d'un nain de jardin géant, et qui n'a pas dix ans d'âge, alors il n'y a pas dans ce pays un seul monument artistique et archéologique au sens où nous l'entendons. Ou bien les Coréens ne sont vraiment pas doués pour les langues étrangères, ou bien il leur est impossible, pour des raisons phonologiques, par exemple, d'apprendre et de parler correctement une langue occidentale. Lycéens et lycéennes sont tous en uniforme, ce que j'approuve fort. Pour atteindre la vallée de Mureong, derrière Samcheok, il faut traverser un énorme complexe industriel, très producteur de hautes fumées.

La nourriture coréenne est très bonne à Paris, et très bonne en Corée les deux ou trois premiers jours, et certainement très bonne en soi, mais tout de même si peu variée, pratiquement, au jour le jour, au moins dans sa version courante la plus répandue, qu'on en arrive à s'en lasser et qu'on aimerait bien changer un peu.

Même ceux qui disent parler anglais s'abusent, la plupart du temps, ou bien ont abusé leur employeur, qui vous recommande de vous adresser à tel ou tel d'entre eux, mais ce grand spécialisteprétendu hoche la tête avec stupéfaction, dès qu'il vous entend, et vous dirait oui d'un air enthousiaste si vous lui demandiez s'il est bien exact qu'il a couché avec sa petite sœur. Nous avons fait également un détour pour voir le petit pavillon de Najodae, entre Yangyang et Gangneug : il ferait, sur son rocher dominant la mer, une assez gracieuse image pour boule de verre à la *Rosebud*, mais, comme de tout le reste, sa dernière version a trois ou quatre ans. Nous avons tellement entendu dire, depuis deux ou trois lustres, que la Corée est devenue une grande puissance économique, et nous avons si bien intégré cette donnée, que nous sommes très surpris de constater qu'elle est aussi, qu'elle est *encore*, par bien des côtés, un pays en voie de développement, voire un peu sous-développé : certes tout le monde a l'air très bien nourri, certes il y a d'excellentes voitures plein les rues et les routes, certes les tours de trente étages ou quarante poussent de tous les côtés comme des champignons, et tout le monde a un téléphone portable, même les vieillards des campagnes les plus reculées, et le taux de connexion à Internet est me dit-on le plus fort du monde; néanmoins les petites routes s'interrompent sans crier gare ou deviennent d'un virage à l'autre des fondrières, sur de prétendues autoroutes d'importants travaux se manifestent pareillement impromptus, des restaurateurs vous hèlent pour que vous leur accordiez votre clientèle, en province il est fréquent qu'il n'y ait pas de trottoirs et souvent on se croirait plus dans la Roumanie profonde, ou sur les plages de la mer Noire, qu'à Zurich, Hambourg ou Boulogne-Billancourt. Ce peuple est passé du jour au lendemain à la civilisation occidentale, et il l'imite avec enthousiasme, mais, pour ce qui est de l'architecture en tout cas, il témoigne un très compréhensible mais très flagrant défaut de discrimination. Même à la résidence d'un poète classique et de sa mère, on a l'impression qu'on visite un stade, ou une foire d'exposition, et l'énorme usine à traiter à la chaîne du tourisme de masse, lycéen ou de troisième âge, fonctionne à plein rendement. Je hais les gueulards de couloirs d'hôtel et les claqueurs de porte à une heure du matin (ou à cinq heures de l'après-midi, peu importe) – l'ennui c'est qu'ils semblent constituer la grande majorité de l'humanité.

Les autres, par définition, on ne les entend pas.

Il faudrait aussi dire un mot de ladite “musique d’ambiance”, cette autre calamité.

Que leur a fait le silence?

D’ailleurs le Guide bleu dit grand bien des rochers d’Ulsanbawi, en quoi il a parfaitement raison, mais vante surtout à leur sujet la “vue splendide” qu’on a du sommet, ce qui prouve que le rédacteur n’y est pas allé, ou qu’il ne sait pas voir, ou qu’il ne sait pas ce que sait qu’une “vue splendide”, ou qu’il est convaincu qu’il s’adresse à des imbéciles.

Andong, jeudi 22 avril, onze heures du soir. Chaque fois que je suis au moment d’envoyer la Corée à tous les diables, avec ses monuments historiques qui ont éternellement été construits en 1999, il survient quelque chose qui me fait surseoir au jugement, et me dire qu’après tout… Les dix ou douze lecteurs qui sont en liaison avec moi, soient qu’ils m’écrivent directement, soient qu’ils se manifestent sur le site de la Société des lecteurs, détestent, de façon générale, et en leur grande majorité, cette forme de *journal* où les phrases sont indépendantes les unes des autres, sans liaison logique immédiate. *Mais je songe à Coré l’absente.* Le vote est toujours très régional, paraît-il, et c’était particulièrement net lors des récentes élections législatives : l’est du pays vote à droite, l’ouest vote à gauche (les Séouliens étant dans une situation particulière, et tenant un rôle d’arbitres). Il n’en reste pas moins qu’une “belle ville”, au sens où nous l’entendons, au sens où Lucques, ou Salamanque, ou Bordeaux ou même Genève, et Paris, sont de belles villes, c’est quelque chose qui pour autant que j’en puisse juger n’existe pas dans ce pays, et peut-être à peine en Asie. Pierre s’est baigné nu dans un torrent de montagne, vers le haut de la vallée de Goseon, au nord de Hyendong, entre Tabaek et Andong. L'académie confucéenne nommée Dosanseowon, fondée au XVIe siècle, près d’Andong, à la mémoire du grand érudit Toegye Yi Hwang, nous a beaucoup plu. Les voyageurs qui compteraient sur leur maîtrise de la langue anglaise pour être compris des

Coréens se feraient de grandes illusions. Ce demi-vers de Bonnefoy m'obsède, *unsurprisingly*, et d'autant plus que je n'arrive pas à en retrouver la suite. Au bout du chemin il y avait une femme grave près d'une petite maison, elle travaillait dans son jardin. Il y a tout de même au moins Kyoto, je présume. La femme qui peint demande au fils des Ramsay, dans *La Promenade au phare*, de quoi s'occupe son père, en philosophie(il est professeur à l'université). Nous avons fait un considérable détour par l'est, par les alentours des villages ou petites villes de Sangni, Hyendong, Nammyeon, afin de nous approcher de deux temples, Naecheongnyangsa et Oecheongnyangsa; nous avons dû renoncer à la voiture bien avant eux car le chemin que nous suivions était vraiment trop défoncé pour notre malheureuse automobile de louage; et lorsque enfin nous sommes arrivés à leur pied nous avons dû constater, déçus et vexés, qu'il y avait là plusieurs automobiles tout à fait comme la nôtre et même un autocar, arrivés là *par l'ouest*, eux, au moyen d'une route et d'un pont sur la rivière Nakdonggang qui ni l'un ni l'autre ne figurent sur notre atlas routier, pourtant publié en 2003 (par les soins de la maison Sung Ji Mun Hwa). Nous avons vu enfin quelques maisons anciennes, dans un village très pauvre, en face de Socheon. Mais je ne sais pas si les lecteurs détestent cette formule parce qu'ils ont des goûts littéraires conservateurs, tout simplement, et n'aiment pas être bousculés dans leurs habitudes, ou bien pour la simple raison qu'elle ne fonctionne pas, objectivement. Le fils répond, impitoyable : *Subject and object and the nature of reality.* Il faut dire qu'il tombait des trombes d'eau, sur le Dosanseowon ; et que du coup nous nous y sommes trouvés seuls, ce qui est toujours un plaisir, Eribon *or no* Eribon. La femme du magasin-café voisin du motel Beauty Valley où nous avons essayé de nous constituer de bric et de broc quelque chose qui ressemblât vaguement à un petit déjeuner, ce matin, était vraiment désagréable. Je me demande si Yi Hwang, l'homme du Dosanseowon, et son contemporain Yi Yul-Gol, le fils de Sin Saimdang, se sont connus. Nous pratiquons en voyage ce que nous appelons entre nous "la méthode *Vice-Consul* " mais qui mériterait plutôt le nom de "méthode *Femme du Gange*". Andong est parfaitement aussi laide que toutes les villes de Corée que nous avons vues jusqu'à présent. Pierre dit que la région de Dogye et de Taebaek ressemble à l'Ariège, et que d'ailleurs les gens y sont aussi désagréables qu'en

Ariège, où ce n'est pas l'usage, d'après lui, de faire des grâces aux étrangers. *Toi que l'on dit qui boit de cette eau presque absente /Souviens-toi qu'elle nous échappe, et parle-nous* : en fait je ne suis même pas sûr qu'il s'agisse du même poème. À vrai dire je vois mal qu'on puisse jamais faire de la Corée un grand pays touristique, et d'ailleurs je ne sache pas qu'elle y aspire. Habiter une maison ancienne est en ces parages un signe de pauvreté. La méthode *Vice-Consul* consiste à tâcher de se perdre selon le procédé décrit auxpremières pages de ce livre-là et pratiqué dans les Cardamomes par "la femme du Gange". Il n'est certes pas facile d'essayer de voir quotidiennement autant de choses que possible, de prendre des dizaines de photographies et de les transposer sur cet appareil, d'avoir une vie sexuelle à peu près normale, de lire ce qu'on peut sur la Corée, d'écumer les guides et les cartes et d'essayer dans le même temps de tenir à peu près régulièrement ce *journal*. Ce matin nous avons repéré une discrète petite route qui s'enfonçait au creux d'une vallée perdue, en direction d'un hameau nommé Goseon et bien au-delà, entre les montagnes Cheongoksan au nord, Wangdusan et Gakwasan à l'ouest; et nous l'avons suivie aussi loin que nous l'avons pu, en voiture d'abord, puis, quand vraiment elle est devenue trop mauvaise, très longuement à pied. En voyage, loin de sa bibliothèque, on passe son temps à *chercher des phrases* (ou des vers), sans avoir les moyens de les reconstituer. *Good heavens !* s'écrie la femme qui peint (dont j'ai oublié le nom). À la fermeture du Dosanseowon, comme il pleuvait toujours aussi fort, les deux gardiens nous ont proposé de nous ramener en voiture jusqu'au parking, à quelques centaines de mètres des bâtiments de l'« académie », et, comme ils dînaient sur place, assez curieusement, avant de finir leur journée de travail, ils nous ont invités à partager leur repas. Les gens auxquels on dit qu'on voudrait louer une voiture ne comprennent pas pourquoi on a pareil désir, le plus souvent, tâchent de vous en dissuader, et vous assurent qu'il y a en Corée un excellent réseau de chemins de fer et d'autobus, ce qui est certainement vrai. Chercher une phrase, et même plusieurs : « Il faut… il faut être… se disposer à ne plus reconnaître rien de ce qu'on connaît, se diriger vers le point de l'horizon le plus hhhhhhmmmm, le plus mmmmmmm, le plus.....». J'ai maintenant compris pourquoi cet absurde musée d'Histoire de la ville de Séoul avait

un hall d'accueil et un escalier si larges, si disproportionnés à l'étendue des salles et à la richesse des collections : c'est qu'il faut faire manœuvrer dans ces espaces jamais assez vastes des lycées entiers d'un seul coup, mille ou quinze cents adolescents à la baguette, qui doivent pouvoir en croiser mille ou quinze cents autres (le musée municipal de Gangneug est organisé selon les mêmes principes : immensité des espaces communs, relative pauvreté des collections). Nous avions vraiment l'impression, le long de la vallée de Goseon, d'être cette fois dans la Corée profonde, l'inqualifiable, celle qui n'ayant rien de spécialement remarquable par elle-même, et ne présentant aucunmonument d'intérêt particulier, défie l'adjectif, l'exotisme, l'étonnement et, à condition qu'on soit à l'autre bout du monde, se présente avec une évidence à proprement parler hallucinante. *Mais je* pense, plutôt que *songe.* Le fils des Ramsay (j'ai oublié lequel c'était) voit qu'il est allé un peu loin et il explique : « *Think of a kitchen table, then,* when you are not there ». Cet atlas routier est vraiment sadique, surtout pour quiconque a plus de quarante ans : les "curiosités touristiques" y sont portées en rose pâle sur un fond vert pâle, en de minuscules caractères transparents. « Il faut apprendre que le point de l'horizon qui vous porterait le plus à le rejoindre n'est sans doute pas le plus…….., ni le plus mmmmmmmmmmmmm, mais que c'est le point qu'on ne penserait pas à juger du tout qui l'est.» L'hôtel où j'écris ceci est assez voisin de la gare, à Andong, et le boulevard qui le sépare d'elle est hanté de jeunes femmes parfois très jeunes, qui vendent leurs charmes sous les rares lampadaires. Eh bien pensez à une table de cuisine quand vous n'êtes pas là. Le Dosanseowon a été entièrement reconstruit, si ce n'est "construit", en 1970 : il est donc à peu près neuf, à nos yeux, comme la plupart des palais, des résidences, des académies et des temples du patrimoine culturel coréen; mais des arbustes et des fleurs ont poussé entre ses pierres et ses planches trop neuves, de hautes frondaisons l'encerclent sans l'étouffer, le site est beau et tout cela fait, avec la pluie, la solitude, l'extrême gentillesse des gardiens, que ce lieu-là nous a tout à fait séduits, et réconciliés avec le pays avant même que nous ne fussions brouillés, lui et nous; alors que Ojukheon, la maison de Sin Saimdang et de ses fils, à Gangneug, nous avait, par son caractère "lobotomisé", où rien n'a de vie, c'est-à-dire d'âge, de trace,

d’expérience du temps, tout à fait découragés, et presque dégoûtés de la Corée. Ce que la petite bourgeoisie régnante ne peut pas comprendre et même pas entrevoir, puisqu’elle a commis l’imprudence, sans seulement y penser, de tuer sous elle toutes les autres façons de voir le monde et de l’appréhender, c’est que l’étiquette, le protocole, le rite, puissent être *aussi* un objet de jouissance. Or, sans voiture, Goseon n’aurait jamais été possible, ni la vallée du Cheongnyangsan, ni Cheongpyeongsa le premier jour, tous ces endroits où nous avons *marché*. La femme du magasin voisin du motel de la nuit dernière, au-dessus de Taebaek, ne nous a dit ni bonjour ni au revoir, et chaque fois que nous lui demandions quelque chose, du café, de petites bouteilles de jus de fruits, des biscuits, elle commençait par nous présenter la somme de ce que nous lui devionsdéjà. La reine Élisabeth a eu soixante-treize ans à Andong, en 1998. Voyager c’est tâcher de surprendre la table de cuisine. Moi je trouvais plutôt que la région de Dogye et de Taebaek ressemblait à Rive-de-Gier, à Firminy, à Saint-Chamond, à tous ces pays-là qui dans mon enfance représentaient le comble de l’horreur et de la tristesse, vus de Chamalières. *Mais je pense à Coré l’absente. Mais je songe à Corée l'absente* (et à la table de cuisine). Malheureusement, à cause de notre radicale insatisfaction quant à notre petit déjeuner, nous avions, contrairement à nos habitudes, et surtout aux miennes, déjeuné, aujourd’hui, et tardivement, à notre retour sur la grande route, au sortir de la vallée de Goseon ; et nous n’étions guère à même de faire honneur comme il aurait fallu aux propositions gastronomiques de nos amis les gardiens du musée – j’espère que nous ne les avons pas désobligés par notre manque d’appétit.

Andong toujours, Park Tourist Hotel, vendredi 23 avril, onze heures et demie du soir. Nous avons décidé ce matin de garder cette chambre un jour de plus, non pas que cet hôtel ni Andong aient rien de particulièrement attrayant, mais par simple commodité, notre intention étant alors de visiter plusieurs sites autour de cette ville, ce que nous avons fait.

Nous avons commencé par repartir en arrière, ce matin, et donc par remonter vers le nord-est le cours de la rivière Nakdong, pour explorer les pentes de la montagne Cheongnyang, que nous avions dû abandonner hier à cause de la pluie, après que nous avions été trompés par les sérieuses inexactitudes de l'atlas routier de Corée publié par les éditions Sung Ji Mun Hwa. Il y a longtemps que je n'avais autant marché que pendant ces "vacances", ni surtout sur des flancs si abrupts. Nous sommes montés jusqu'à un temple, et plus haut jusqu'à une cascade, hélas presque sans eau; et encore plus haut jusqu'au sommet d'une hauteur boisée qui paraissait fort escarpée sur la plupart de ses côtés, à la mode asiatique, mais cependant ménageait sur son versant septentrional une approche de promeneur, entre les bois. J'ai été vexé de constater, une fois sur son faîte, qu'elle ne s'élevait qu'à six cent cinquante mètres, ou quelque chose comme cela. Sans doute surgit-elle du niveau de la mer, car elle est tout de même assezéprouvante pour les cuisses et pour les mollets, surtout s'ils sont encore mal remis de l'escalade des rochers d'Ulsanbawi, dans le Seoraksan.

Le Seoraksan est un parc national, le Cheongnyangsan n'est qu'un parc *régional* – de la province d'Andong, je présume. Les aménagements des "camps de base", comme dit tartarinement Pierre, sont un peu plus sommaires ici que là, mais d'ardents travaux se poursuivent. Quant aux paysages ils sont un peu moins spectaculaires que dans le nord-est, la nature des rochers est moins belle, plus mélangée, moins massive, plus sédimentée je crois, mais la plupart des vues sont tout de même très attrayantes. Du temple principal on peut dire la même chose que de la plupart des temples qu'on voit dans ce pays, et sans doute une approche religieuse, spirituelle, ou mystique serait-elle, comme à Lourdes ou à Fatima, plus fondée qu'une approche touristique, ou artistique, qui reste sur sa faim. En revanche, pas très loin de ce Naecheonghyongsa, ou Oecheonghyansa (je ne sais pas lequel est lequel), au même niveau, c'est-à-dire tout de même assez haut au-dessus de la vallée, se tient un bâtiment assez modeste qui paraît un peu moins restauré ou rebâti que les autres, et qui fut la résidence d'un certain Yi U (1469-1517), haut administrateur érudit. Dans cet édifice même, fit l'éducation de son neveu Yi Hwang, le grand homme du Dosanseowon où nous étions hier

et qui nous a plu, et où il fut tant plu. Yi Hwang aurait lui-même enseigné là et y aurait composé ses *Twelve Songs of Tosan.* L'endroit et la maison, isolés le long d'un étroit sentier dans un repli boisé de la montagne, sont délicieux.

J'ai constaté l'autre jour au musée Guimet qu'il existait en français une histoire de la littérature coréenne, publiée chez Fayard. Nous lui avons préféré l'histoire du pays. J'aimerais bien la lire ou la feuilleter à présent, ne serait-ce que pour mieux situer d'une part Yi Hwang, ou *T'oegye* de son nom de plume, et d'autre part Yi Yulgol, *Yi-I* de son nom de plume – car tous ces messieurs ont des noms de plume, et la mort même ne les protège pas d'un ultime changement de nom, en général honorifique. Différences de transcriptions par là-dessus, selon les époques et les langues d'accueil : la question onomastique en Corée est le cauchemar de l'étranger.

Je crois tout de même comprendre que *gang* signifie *rivière*, et que donc il ne faut pas dire, ou écrire, *la rivière Nakdonggang* (c'estle nom qu'on voit sur les cartes) mais *la rivière Nakdong* ou bien *le Nakdonggang*, ou encore le Nakdonk car je vois que c'est un fleuve, et même un assez grand fleuve, il se jette dans la mer près de Pusan, ou Busan (pouf, quel casse-tête!), à la pointe sud-orientale de la péninsule. La désinence *san*, elle, indiquerait une montagne, ou un massif. Le *Seoraksan* (d'autres écrivent *Soraksan*, ce qui m'arrangerait bien pour des raisons anagrammatiques et églogales, mais la transcription semble moins fidèle), c'est le massif du mont Sorak (toutefois le plus haut sommet du Seoraksan ne s'appelle pas le mont Sorak, ou Seorak, ce serait trop simple, mais, toujours d'après cette maudite carte illisible, le *Daecheongbong*, mille sept cent huit mètres (et c'est le plus haut sommet de la Corée du Sud *continentale*, car il y a un sommet de près de deux mille mètres dans une île)).

Dans une minuscule anthologie en anglais de la poésie coréenne, *Mirrored Minds : A Thousand Years of Korean Verse*, réunie et traduite par le père Kevin O'Rourke – c'est un livre que nous avons acheté à Séoul la semaine dernière –, on peut lire ces quelques vers de Yi Hwang, qui pourraient très bien se rapporter à la maison que nous avons vue sur les pentes du mont Cheongnyangsan et qui est peut-être ce que j'ai le plus aimé dans ce pays jusqu'à présent (avec le Jardin secret de Séoul, tout de même; et le petit palais Nakseonjae ; et le sentier qui mène à la cascade de Yongsopo ; et les inscriptions dans la pierre, près des ermitages d'étape, quand on monte vers Ulsanbawi ; et le chemin le long de la rivière, dans la vallée de Goseon ; et le Dosanseowon ; et… et… et….

This is a remote place ; visitors seldom come ;
deep mountains folds where the sun sets easily.
Life here I know is poor,
but is better than having the body rule the heart.

Ce qui traduit de l'anglais pourrait donner à peu près :

Ce lieu est reculé, les visiteurs sont rares;
Le soleil se couche tôt dans ces montagnes.
La vie y est peu de chose, soit, mais vaut mieux
Que de laisser le corps régir nos sentiments.

Ce Togye est surtout connu comme un des grands maîtres du confucianisme. Quant à Yi I je le confonds, assez excusablement,j'espère, avec Yi U. Yi I, ou *Yulgol*, donc, est lui aussi un grand érudit confucéen et lui aussi est représenté dans la petite anthologie du père O'Rourke. Il a vécu de 1536 à 1584. Il ne peut donc avoir été l'oncle de T'oegye (1501-1570), et encore moins avoir assuré son éducation dans le délicieux Ch'ongnyang Ch'ongsa ("pavillon du mont Ch'ongnyan", ailleurs appelé Cheonghyan – j'ai pour source principale ici un panneau métallique aux lettres noires obligeamment placé par les autorités sur la murette extérieure du "pavillon", près de la porte, à l'intention des marcheurs, et que j'ai prudemment photographié; il faut dire que ce pavillon est le bien culturel n° 214 du Kyonsangbukdo, région

ou province que l'atlas, lui, appelle Gyeongsangbuk-do (cependant le poète a raison : la nuit doit y tomber un peu vite…)).

J'ai bien cru que le site intitulé "maisons traditionnelles d'Ocheon", entre le Cheongnyangsan et Andong, allait de nouveau me brouiller avec la Corée. La plupart de ces "maisons traditionnelles" ne sont pas achevées, et la construction se poursuit activement. Il faut dire à la décharge (relative) des aménageurs que le village reconstitué là a été submergé par les eaux d'un barrage, un peu plus bas, et que, dans une certaine mesure, ce que nous voyons est le résultat d'un sauvetage. Pierre fait remarquer d'autre part, très justement, que l'architecture profane coréenne, très simple, faite pour l'essentiel de pièces de bois en assez petit nombre, sommairement ou savamment assemblées, est une sorte de "préfabriqué" avant la lettre, qui se prête à merveille au déplacement et à la reconstitution. N'empêche : tous ces "sites archéologiques" où de nouveaux monuments sortent du sol pratiquement sous les yeux du visiteur sont éminemment troublants pour un occidental.

Il me semble, d'une façon générale, que je pourrais donner deux ou trois excellents conseils au ministre coréen du Tourisme et de la Culture (je crains que ce ne soit le même, ce qui est toujours très mauvais signe). Je commencerais par le remercier vivement de l'excellent travail d'information que fait partout son administration, qui multiplie dans l'espace de très utiles panneaux explicatifs, de sorte que l'on sait à peu près toujours, au moins sommairement, ce que l'on voit, et ce qui s'est passé là (je n'ose dire *dans les bâtiments* que l'on voit, car encore une fois ces bâtiments, presque toujours, sont flambant neufs). Mais aussitôt après je supplierais le ministre de mettre *ailleurs* ses panneaux d'information, qui ne sont pas laidsen soi mais qui interfèrent avec la contemplation de ce que l'on visite, car, dans le zèle didactique et louable des aménageurs, ils ont été presque immanquablement placés à côté des portes, au centre des façades, au beau milieu des perspectives principales. Et ils ne sont pas seuls à gêner le regard. Je sais bien que les bouches d'incendie sont indispensables, mais faut-il qu'elles soient toujours accrochées aux endroits les plus en évidence? Et les panneaux d'interdiction d'aller plus avant? Et les objurgations d'avoir à enlever ses chaussures ? Tout cela est éminemment utile et légitime, mais ne devrait

pas se mélanger à ce que l'on vient voir et qui mériterait d'être vu seul, sans tous ces éléments parasites, et exigerait, même, pour donner vraiment du plaisir, d'être débarrassé d'eux.

J'ai toujours été convaincu que les personnes qui sont responsables des sites, des monuments, des jardins, des paysages, devraient pratiquer intensément l'art de la photographie. La photographie voit mieux que nous, et plus sévèrement. À moins d'appartenir au genre réaliste et complaisant, "ami du désastre", elle ne laisse pas passer un seul papier gras ni une seule poubelle, un seul panneau explicatif brillant dans le soleil ni un seul poste à incendie, ne parlons même pas d'une "stabulation" de parpaings à toit de tôle ondulée ou du ciment blanc d'un transformateur électrique : sur l'image, fût-elle de papier ou de cristaux liquides, ces pustules attirent toute l'attention.

Je ne sais comment je m'arrangerais pour inciter délicatement Son Excellence à lutter par tous les moyens contre le désordre des Coréens, qui est vraiment, l'impression se confirme (oh là là, j'espère que Didier Eribon n'entend pas…), l'un de leurs plus graves défauts : ce n'est pas très frappant dans les sites officiels, mais même là il arrive que les coulisses débordent sur la scène, comme elles l'envahissent partout ailleurs, dans les restaurants aussi bien que dans les basses-cours. Et puis j'adjurerais le ministre, avec la dernière insistance, d'essayer de faire quelque chose sur la question du petit déjeuner, dont la situation désastreuse nuit énormément au moral du voyageur.

Cette après-midi nous avons vu aussi, à l'ouest d'Andong cette fois, outre un joli pavillon isolé sur une butte, près du village de Sosan, je crois, le Byeongsanseowon, une autre académie confucéenne, qui nous a beaucoup plu, et le fameux village d'Hahoe, qui nous a beaucoup intéressés et beaucoup agacés. Mais il est plus d'une heuredu matin et vraiment je suis trop fatigué pour en parler. Ah, et entre ceci et cela nous avons failli nous ensabler, en essayant de suivre une route qui figure distinctement sur l'atlas routier Sung Ji Mun Hwa et qui en fait est un exécrable chemin défoncé, lequel finit par se perdre tout à fait dans les sables et dans les roseaux, le long du fidèle Nakdonggang, que nous n'aurons jamais tant vu. Non seulement la carte ne signale pas des routes qui existent bel et bien, comme nous l'avons éprouvé hier au pied du

Cheongnyangsan, mais elle en signale qui n'existent pas, ainsi, donc, entre Byeongsan et Hahoë, au sud-ouest de Pungsan, dans une boucle du fleuve. Cependant je lui pardonne pour cette fois parce que ce coup d'épée dans l'eau – ou plutôt dans le sable, car nous faillîmes bien ne pas pouvoir dégager la voiture et il fallut beaucoup pousser et fabriquer des lits de roseau, à cause de ces bureaucrates de la Sung Ji Mun Hwa Co., qui font des cartes sans sortir de leur bureau… – nous fut l'occasion de découvrir, à l'ouest du hameau de Byeongsan, une merveilleuse maison, ce que ma mère appellerait une "propriété", *privée*, apparemment, recueillie sous ses toits incurvés derrière un porche solennel et de hauts murs eux-mêmes superbes, entre les champs et les collines boisées, en pleine campagne (je crois qu'on ne peut l'atteindre qu'à pied) : la plus belle habitation, et de loin la plus poétique, la plus isolée, la plus recluse, que nous ayons aperçue en Corée jusqu'à présent.

Noterai-je, pour finir décidément sur une note aimable, que l'architecture traditionnelle coréenne est vraiment très belle, surtout, me semble-t-il, dans sa nuance confucéenne ?

Danyang, hôtel Edelweiss, samedi 24 avril, onze heures et quart, le soir. Aujourd'hui, après l'est et l'ouest hier et avant-hier, nous avons exploré la région qui s'étend *au nord* d'Andong, et nous avons ce faisant commencé à nous rapprocher de Séoul, donc – ce moment un peu mélancolique, dans tout voyage, où, ayant atteint le point le plus éloigné de notre quotidien séjour, on se met à *rebrousser chemin* (il est vrai que je dois encore me rendre à Pusan, dans l'extrême Sud – mais ce sera en TGV, c'est presque comme l'avion, ça ne compte pas vraiment). Nous avons vu un grand Bouddha en partie taillé dans le rocher, au bord de la route, à une lieue environ de la ville; et nousavons visité le temple Bongjeong, au nord-ouest; l'école confucéenne Sosuseowon, près de Punggi ; et enfin le temple du Rocher, Buseaksa, encore un peu plus au nord, sur les premiers contreforts du Taebaksan, non loin de la limite entre le Gyeonsangbukdo et le Gangwondo.

Certains points se confirment : j'aime mieux l'architecture confucéenne que l'architecture bouddhique, et que l'art bouddhique en général; et je préfère l'architecture profane, civile, à l'architecture religieuse.

Cependant, à peine se confirment-ils qu'il faut les nuancer sérieusement, comme d'habitude : ainsi certains des plus beaux édifices profanes sont-ils attenants à des temples, et englobent-ils eux-mêmes un bâtiment cultuel. Je pense par exemple à ce qui semble bel et bien avoir été un lieu d'habitation, ou d'enseignement, les divers édifices, assez modestes de taille et très simples de décoration, qui s'ordonnent autour d'une exquise petite cour, au plus haut point du Bongjeongsan, à droite du temple principal, une vingtaine de marches plus haut. Voilà bien, avec le Dosanseowon de Yi Hwang et l'école confucéenne de Byeongsan, à côté d'Hahoë, le plus délicieux ensemble d'architecture que nous ayons vu dans ce pays. Je crois même qu'il dépasse en attraits les deux autres, et aussi la résidence des serviteurs, au fond du parc du Changdeokgung, au-delà du Jardin secret, à Séoul ; ou encore la maison de Yi U, l'oncle de Yi Hwang, sur les pentes boisées du Cheongnyangsan.

Voilà qui commence à faire toute une collection de bâtiments pour lesquels je m'avise, non sans un peu de résistance, que j'ai un goût marqué. Il y a plusieurs mois que Pierre m'appelle quelquefois *Marou*, en vertu de transpositions et de symétries qu'il serait embarrassant d'exposer par écrit. Or nous découvrons que le *marou*, ou *maru*, suivant les transcriptions, est un élément capital de l'architecture traditionnelle coréenne. Il s'agit de ces vérandas, ou de ces galeries ouvertes, à colonnades de bois, qui flanquent les parties closes des maisons anciennes, et qui leur confèrent cet aspect aérien, transparent, presque impalpable, dont procède une si grande part de leur personnalité et de leur charme. Je suis fort satisfait d'être un marou.

Un trait que je m'explique mal est le caractère étonnamment *méridional*, presque tropical, très exposé à l'air, en tout cas, de la plupart des maisons traditionnelles de la péninsule, alors que leclimat y est plutôt rude, volontiers porté sur les extrêmes, et surtout très froid en hiver. On comprend difficilement comment ces maisons-là, si légères, tellement offertes à tous les vents, pouvaient être habitables à la mauvaise saison.

Pierre, rendu très savant par la lecture quotidienne d'un ouvrage intitulé *Reading the Korean Cultural Landscape*, de Je-Hun Ryu, professeur à l'université du Texas à Austin, attire mon attention sur le très ingénieux système de chauffage *par le sol*, appelé *ondol*, qui utilise et diffuse dans toute la maison la chaleur produite à la cuisine lors la préparation des repas. Pour les habitants des chambres closes, l'inconvénient du procédé viendrait plutôt, à en croire le professeur Ryu (Ryu ? *Ryu* ? mais c'est la grande famille d'Hahoë, justement (il est vrai que les paronymes coréens sont notoires pour leur petit nombre…)), de sa trop forte efficacité. En effet il n'y a pas moyen d'interrompre le fonctionnement de l'installation. En été, la chaleur qu'il produit dans les chambres devient intolérable – d'où l'habitude de se transporter alors presque à l'air libre, sur le *marou*, et d'y dormir…

Les temples eux-mêmes possèdent des édifices qui ressemblent fort à des *marous*, même si techniquement ils n'en sont pas, et si leur fonction est tout autre. On rencontre au temple du Rocher, où nous étions à la fin de cette après-midi, un des meilleurs exemples que nous ayons pu observer de ces pures galeries, pavillon à colonnade de bois, sans aucune paroi pleine. On a de lui, et à travers lui, une vue magnifique sur une vallée de vallées, en contrebas, immense étendue de hautes collines séparées par d'étroits défilés, le tout venant buter sur une ligne de montagnes beaucoup plus sérieuses, à l'horizon du Midi.

Une autre de ces structures ouvertes, la plus grande peut-être, la plus longue sans doute, s'observe dès l'entrée du Byeongsanseowon, l'école confucéenne voisine d'Hahoë (« Construite en 1572, elle fut agrandie en 1614, quand on bâtit un sanctuaire pour le lettré Ryu Songryong », dit le Guide bleu, qui a tout de même eu le mérite de nous y entraîner). De cette sorte de halle surélevée, qui était en fait une salle de lecture, si je comprends bien, et *sous* laquelle on doit passer pour accéder au bâtiment principal, c'est la large rivière Nakdong, toute proche, qu'on peut contempler à loisir.

J'ai eu tort d'écrire qu'il était presque impossible d'apercevoir en Corée un bâtiment d'usage courant qui ait plus de trente ans. Je croisque c'est assez vrai pour la province du nord-ouest, le Gangwondo, où nous étions d'abord. Ce l'est déjà beaucoup moins dans le Gyeonsangbukdo,

autour d'Andong. On rencontre là d'assez nombreuses maisons traditionnelles, soit dans des villages "folkloriques" comme Ocheon et surtout Hahoë, très riches en superbes demeures mais assez pénibles par leur qualité de "beaux villages professionnels", avec tout ce que ce statut implique d'affreuse bimbeloterie; soit dans des hameaux "véritables", ou bien isolés à travers la campagne – mais dans ces derniers cas ils sont bien menacés : il n'y a plus pour les protéger que le triste "second degré", et elles mènent sous son égide une existence de "citation", confortable, sans doute, mais aseptisée (ainsi l'ancien chat de gouttière devenu chat de compagnie d'une vieille fille casanière, dans *Arche*, de Manuel Torga).

La plus belle des maisons traditionnelles que nous ayons pu voir reste tout de même celle sur laquelle nous sommes tombés lors de notre vaine et périlleuse tentative pour rejoindre directement Hahoe à partir du Byeongsanseowon, sans faire le tour de la presqu'île ou de la boucle de la rivière, simplement en suivant celle-ci au plus court, vers l'aval. Les murs ocre qui entourent le domaine et les toits qui dépassent d'eux ne me sortent pas plus de l'esprit que *Coré l'absente*, ou *Corée l'absente*, ce qui prouve bien que l'architecture peut être un objet de battologie au même titre que la poésie, et qu'il existe une palilalie visuelle autant que langagière. Je remarque au demeurant que la structure close de cet édifice et de ce domaine est celle-là même de la villa gallo-romaine classique, en somme, et du domaine mérovingien, tel que leur modèle a perduré dans la Beauce ou la Brie jusqu'en la première moitié du XXe siècle. Le type a toute chance d'être universel, donc (manque ici une citation de Flaubert sur le maître qui, de la pièce où il se tient tout le jour, peut surveiller d'un seul coup d'œil tout son avoir) : mais cet échantillon des rives du Nakdong est spécialement satisfaisant pour le regard, pour l'esprit et pour la rêverie.

J'ai eu tort aussi de dire, si je l'ai dit, que *tous* les paysages sont gâchés par la laideur presque sans exception de tout ce qui s'est construit depuis trente ans dans ce pays, et c'est beaucoup. Telle était l'impression que j'avais retirée, avec mauvaise humeur, de l'interminable sortie orientale de Séoul ; et la traversée du Gangwondo, Seoraksan excepté, ne l'avait pas démentie. Mais quand on entredans le Gyeonsangbukdo le tableau s'améliore assez sensiblement, même si Andong est une ville affreuse,

comme toutes les autres, et qu'elle pousse ses tentacules de dévastation assez loin dans toutes les directions. Du temple du Rocher on jouit d'un immense panorama presque intact, et il est magnifique je l'ai dit; et pour venir ici, à Danyang, nous avons traversé au crépuscule une chaîne de montagnes de grandiose aspect.

Séoul, hôtel Koreana, lundi 26 avril, onze heures et demie du matin. Me voici de nouveau à Séoul, et de nouveau à l'hôtel Koreana, où nous sommes arrivés hier soir vers onze heures, venant de Suwon. Pierre s'est fait réveiller à six heures pour aller prendre son avion de retour, comme il a toujours été prévu qu'il le ferait puisque ses vacances se terminent demain. On nous a donné ici une chambre plus grande et plus somptueuse que la dernière fois, avec un grand lit et un petit : cela par décence, j'imagine, car les Coréens ont toujours l'air extrêmement surpris que nous demandions simplement une chambre double, sans préciser qu'il faut deux lits. Ils semblent considérer qu'il ne peut s'agir que d'une erreur, due aux difficultés de traduction. Cette fois ils ont corrigé d'eux-mêmes. La chambre donne sur la plus grande avenue de Séoul, celle qui est exactement dans l'axe du principal palais royal. Elle est exactement en face du Seoul Finance Center. Et, *speaking of* Finance, je crains qu'elle ne coûte une fortune. Je suis tenté de demander à en changer, maintenant que je suis seul, mais la paresse, la certitude que j'aurai le plus grand mal à me faire comprendre, le goût du confort et de l'espace, le sentiment de ma dignité et un certain appel de la catastrophe pèsent ensemble pour me dissuader de cette démarche fastidieuse.

En sens inverse me travaillent l'angoisse économique, la claire conscience de la dépense inconsidérée, l'image de tout cet argent que coûte à chacune de ses étapes ce voyage, et qui me le gâche en partie, ou qui du moins m'empêche de l'apprécier aussi sereinement qu'il le faudrait. Je sais que toutes ces dépenses vont me valoir un mois de mai très difficile – or à la fin de mai je dois emmener ma mère en Écosse, flanqués que nous serons de Mmes Voillat et Lloan, auxquelles j'en ai déjà

parlé, qui ont déjà pris des dispositions en cesens, de sorte qu'il n'est plus possible de reculer, et d'ailleurs je ne le souhaite nullement. Bien sûr la partie "privée" de ce voyage-ci était à ma charge, et à celle de Pierre, qui y a beaucoup contribué, en particulier en tirant de l'argent liquide des distributeurs avec sa carte bleue à lui, car je n'ose me livrer à la même opération, de crainte que ma carte à moi ne soit avalée sans retour. Mais même la partie "publique", "officielle", qui commence aujourd'hui, de mon séjour s'annonce très coûteuse, car on n'est plus au temps où toutes les dépenses, dans ce genre de circonstances, étaient d'emblée prises en charge par la République. Je vois par exemple que je dois faire l'avance du coût de mon billet pour Pusan, où je dois me rendre après-demain. Bien sûr j'aurai un titre de transport pour me faire rembourser, mais ces remboursements de l'agence officielle d'envoi des "missionnaires" sont, je le sais par expérience, la croix et la bannière à obtenir. J'ai apporté des complications au programme prévu, je n'étais pas seul, je suis venu plus tôt qu'il n'était suggéré, j'ai greffé un voyage d'agrément sur le voyage "professionnel", j'ai émis une préférence pour ce quartier des palais quand j'ai demandé qu'on me suggère un hôtel et qu'on a fait pour moi une réservation, et je suis d'ailleurs loin d'être sûr que même à partir de maintenant mes dépenses au Koreana soient prises en charge par le service qui organise tout cela. M. Dayez-Burgeon, qui m'a invité et qui me reçoit, n'a pas donné grand signe qu'il doive en aller de la sorte; et là encore je répugne, pour les mêmes raisons que plus haut – difficultés linguistiques en moins – à tâcher de mettre les choses au point. Après moi le déluge, certes; mais après moi ce sera toujours moi.

Je me suis mis à écrire ceci en attendant un chauffeur de la compagnie Avis, qui doit venir chercher ici la voiture que nous avions louée et que Pierre n'a pas pu rapporter aujourd'hui à l'agence comme il était convenu, puisqu'il est parti avant l'aube pour l'aéroport et pour Paris. Je ne peux conduire cette voiture moi-même, car non seulement je n'ai pas de permis international, comme il le faudrait, mais je n'ai même pas mon permis de conduire français, que j'ai stupidement oublié. Le chauffeur, qui devrait être là depuis une heure, n'arrive pas. Il va falloir rappeler, ce qui ne me réjouit pas du tout, car chaque échange, s'il a un thème précis, est une épreuve pour l'étranger, en ces parages, tant l'anglais est peu et

mal pratiqué. Je n'en reviens pas du nombre de Coréens qui sont arrivés à persuaderleur patron (j'imagine) qu'ils parlaient l'anglais alors que ce n'est pas du tout le cas (ou très peu). Quant au français, on n'a pas plus de chances de tomber sur quelqu'un qui le parle que n'en aurait un Coréen, en France, de tomber sur un Français qui parlât coréen.

Dix minutes plus tard. Je viens de rappeler l'agence et, comme prévu, c'était une petite épreuve, une de ces épreuves qui ensuite paraissent des gags, quand on se les remémore une fois rentré au port. On vous passe d'une personne à l'autre, chacune s'étant acquis dans le bureau, sans doute, la réputation totalement erronée de parler anglais. Mais je crois comprendre que le chauffeur est en route, et qu'il va m'appeler du hall de l'hôtel d'une minute à l'autre.

*

Hier dimanche, dernière journée du séjour de Pierre, n'a pas été la meilleure du voyage. Il y a même eu un peu de tirage entre nous, car je lui reprochais d'avoir payé avec de l'argent liquide le dîner de la veille et le petit déjeuner du matin, alors que l'argent liquide est une denrée extrêmement précieuse en voyage, qui doit être utilisée seulement quand on ne peut pas faire autrement. C'est particulièrement vrai dans ce pays-ci, car une autre réputation abusive de la Corée c'est qu'on peut y retirer de l'argent partout avec une carte internationale. Nous avions eu un mal fou à nous en procurer le dimanche précédent, à Chuncheon, et la même comédie s'est reproduite hier dans Chungju. La plupart des distributeurs automatiques n'acceptent que les cartes "domestiques", et certains ne consentent à communiquer avec vous qu'en coréen, une langue auprès de laquelle le hongrois ressemble à de l'espéranto. Nous avons pu finalement nous assurer le précieux liquide sur une aire d'autoroute, mais l'après-midi était déjà bien avancée.

Il faut dire aussi que Danyang n'avait pas contribué à me mettre de bonne humeur, et que les "huit merveilles de Danyang", dont nous n'avons vu que deux, vite dégoûtés, furent la plus grosse déception de ce voyage.

À condition de bien cadrer elles sont extrêmement photogéniques, soit, ce qui leur permet de servir d'emblème touristique à toute laCorée. Le Guide bleu en donne deux images exquises, que j'avais remarquées depuis longtemps et qui avant-hier nous ont in extremis décidés à nous diriger vers Danyang, alors qu'au sortir du Buseoksa nous roulions déjà vers le Gangwondo et Yeongwol, en contournant la montagne Okdolbong, dans le nord du Bonghwa-gun.

Une pagode au milieu des eaux, sur un rocher escarpé; une autre entre les arbres, au bord d'une falaise précipiteuse : conçoit-on rien de plus essentiellement *Asie, Asie*, pour l'imagination occidentale, ni de plus engageant? Eh bien, à Danyang, l'imagination occidentale est bien punie de sa complaisance pour des clichés à ce point éculés, car si temples ou pagodes il y a bien, et sur leurs rochers respectifs, ils sont contemplés d'un immense parking, ceint de boutiques de toute sorte, elles-mêmes chaperonnées par un long bâtiment hideux où se pressent cafétérias, toilettes, centre de conseils touristiques (!) et magasins de souvenirs. Sur l'autre rive de la Namhangang les champs sont entièrement recouverts de plastique, comme sur les pires versants de Lomagne. Ajoutons pour la bonne mesure qu'à droite passe une voie express surélevée, montée sur piliers de béton. Une vilaine statue dorée de mon ami Yi Hwang, inventeur du concept affreusement fécond de "merveilles de Danyang", ne peut que constater, avec une équanimité dûment confucéenne, l'étendue du désastre. Jamais l'industrie touristique ne s'est étalée avec tant de cynisme et de brutalité, ni ne l'a-t-on vu massacrer plus crûment son objet supposé. J'en veux au Guide bleu d'entraîner ses pauvres lecteurs, ne serait-ce que par les photographies trompeuses qu'il leur offre, dans un piège aussi grossier. Quand bien même on vous explique prudemment, pour se couvrir si nécessaire, qu'il ne faut pas entendre *merveille* au sens moderne français, mais plutôt, je présume, à celui qui avait cours dans une expression telle que *cabinet des merveilles*

(curiosités, bizarreries, phénomènes dignes d'intérêt), il n'y a aucune "merveille" à Danyang – plus maintenant.

Trois heures et demie. L'homme d'Avis s'est finalement présenté vers une heure. Je l'ai conduit à la voiture, qui était commodément garée dans une petite rue à l'arrière de l'hôtel, du côté de l'ambassade britannique. Il l'a inspectée, a déclaré ou plutôt signifié que tout allait bien, et il est parti avec elle, après m'avoir fait signer une décharge.

Ayant accompli un peu laborieusement cette délicate mission j'ai décidé, malgré la pluie qui tombait à verse, et tombe encore, d'aller voir le seul des palais de Séoul qui nous ait échappé lors de notre premier passage, le palais Unhyeon, qui fut celui du régent Heungseon Daewon-gun (en "anglais" *T'aewon' gun*, 1820-1898), père du roi Gojong – au passage je ne comprends pas très bien pourquoi le père d'un roi est régent et non pas roi avant lui : est-ce que Gojong tenait de sa mère ses droits à la couronne?

Hélas, j'ai trouvé clos Unhyeon – le lundi est le jour de fermeture. Je me suis rabattu sur le grand magasin Lotte, que nous avions cherché en vain un soir de la semaine avant-dernière parce que le Guide bleu, toujours lui (et d'ailleurs faut-il écrire *guide Bleu* ou *Guide bleu*, qui à première vue semblerait plus logique?), recommande les *cinquante* restaurants des onzième et douzième étages : je voulais savoir s'ils étaient ouverts le soir; ils le sont jusqu'à neuf heures et demie. Le grand magasin lui-même respire l'abondance et la prospérité et n'a rien à envier, au contraire, à ceux de Paris (à ceci près, peut-être, qu'à l'étage du mobilier beaucoup des meubles exposés, surtout quand ils sont d'inspiration européenne, sont d'une laideur et d'une vulgarité inqualifiables; c'est assez surprenant parce que tout le reste, et pour commencer les vêtements, est assez *stylish*).

J'ai profité du voisinage pour jeter un coup d'œil à l'hôtel Lotte, que le Guide bleu vingt-deux fois nommé donne pour « le plus grand hôtel de Séoul». Le hall de réception est gigantesque et ouvre par endroits sur un jardin asiatique, avec d'assez convaincantes cascades artificielles. Par

comparaison l'hôtel Koreana a l'air d'une pension de famille étriquée. Cette constatation a un peu apaisé mes inquiétudes financières. Je me suis dit qu'en étant descendu ici plutôt qu'à l'hôtel Lotte je faisais de considérables économies. Tel qui trouve ruineux le Lutétia ou le Pont-Royal n'a qu'à se promener au Crillon ou au Meurice et se convaincre de la sorte qu'il gère avec parcimonie son petit budget… (Ma mère, elle, dans un cas pareil, fait une soustraction hâtive et estime qu'elle peut disposer de la somme ainsi obtenue, puisqu'elle est en train de l'économiser.)

La première conférence que je dois donner a lieu demain après-midi. Elle est destinée aux élèves d'un institut de traduction et consiste en un "Éloge des niveaux" – *niveaux de langue* s'entend biensûr, dont il me semble que nombre de traductions ne tiennent pas assez compte. Il convient d'autant plus que je me mette à y travailler que sur le "programme" concocté par M. Dayez-Burgeon, et que j'ai trouvé hier soir en arrivant ici, je vois que je dois parler *une heure et demie*; puis une heure et demie le lendemain sur un autre sujet, à Pusan, et une heure et demie encore le surlendemain sur un troisième, de nouveau à Séoul.

En grande vitesse, donc : nous vîmes hier le Woraksan, massif montagneux et parc national qui ne nous a pas déplu, et la ville de Suwon, dont la forteresse est ornée par le Guide bleu de trois étoiles et inscrite par l'Unesco au "Patrimoine mondial de l'humanité", ce qui – ceci comme cela – nous a semblé le comble de l'absurdité.

Au Woraksan m'attirait surtout le nom. C'est un massif de moyenne montagne, ainsi appelé sans doute à cause du mont Worak, qui culmine modestement à mille quatre-vingt-quatorze mètres, ou du village de Worak, que nous traversâmes et qui est fort indifférent, d'une belle vacance très "Corée l'absente". En voiture nous sommes allés au bout de plusieurs vallées en cul-de-sac, assez belles. Dans le Woraksan semble s'être retiré à plusieurs reprises, mais surtout du temps des invasions mongoles, le pouvoir menacé de la Corée. Il existe également un lien, mais nous n'avons pas pu comprendre exactement lequel, entre ces montagnes reculées et la reine-impératrice Min, la bête noire des Japonais, celle qu'ils assassinèrent au haut bout du Gyeongbokgung, le 8 octobre 1895.

La vallée principale, descendant du sud-est vers le nord-ouest, était fermée au nord-ouest par des portes fortifiées impressionnantes, deux au moins, dont nous avons inspecté surtout la seconde, la plus haute. Elle se prolonge du côté de la montagne par une très belle muraille, qu'on peut suivre en marchant sur son faîte, à condition de ne pas craindre les marches d'escalier pouvant atteindre en hauteur, par endroits, la moitié de la taille d'un homme ou davantage. De façon générale la Corée est le pays des hautes marches. Les escaliers sont tellement abrupts que souvent, quand on les cherche de l'œil à partir d'une terrasse ou d'un palier pour en descendre, on ne les voit pas et l'on croit qu'on est au bord du vide. Mais ceux de la muraille du Woraksan sont de loin les plus raides que nous ayons rencontrés. Comme ils sont très sommairement agencés, en grossespierres non appareillées, on pourrait les prendre pour originaux, et sur certaines parties de leur cours ils le sont peut-être. Ils ont en tout cas belle allure, entre les arbres, et rien n'est agréable comme d'avancer sur eux à hauteur des branches, entre les rochers, comme les écureuils que je vois de ma fenêtre, à Plieux, et qui semblent ne toucher jamais terre.

La porte que flanquent ces murs-escaliers paraît neuve, et elle l'est certainement. C'est une reconstitution sans doute assez fidèle de celle qui s'est toujours dressée là, et le paysage grandiose au milieu duquel elle s'élève lui donne fière allure, à condition bien sûr de ne pas l'inspecter trop en détail.

Cette condition doit s'observer presque partout mais jamais tant qu'à Suwon, grande ville des environs méridionaux de Séoul où le roi Jeongjo (1776-1800), fils du malheureux prince Sado et, je crois, de cette dame Hong dont nous lisons un peu cavalièrement les Mémoires, eut un moment l'intention, peut-être, de transporter sa capitale. Il fit en tout cas édifier une gigantesque forteresse, Hwaseong, qui enclôt la ville ancienne. Cette ville ancienne a aujourd'hui trente ou quarante ans, elle est assez misérable. Autour d'elle, à l'extérieur des murailles, se dressent les tours et les immeubles-barres d'une gigantesque mégapole, qui ne fait qu'une avec Séoul. Entre les deux les fortifications, que les Japonais avaient entièrement mises à bas et qui ont été relevées entre 1975 et 1979, mais les travaux ne sont pas terminés.

Les travaux ne sont jamais terminés, en Corée. Je veux dire qu'ils se poursuivent indéfiniment, surtout en matière de monuments historiques. Comme le dit très justement M. Pierre, c'est un pays qui n'en finit pas de se bâtir un passé. C'est sans doute très méritoire, et, si c'est à ce point nécessaire, il ne faut en incriminer que le malheur des âges, la dureté des envahisseurs et les ravages des guerres. On comprend mal néanmoins comment l'Unesco a pu inscrire pareille reconstitution, d'autant plus dépourvue de grâce qu'elle se dresse au milieu d'un paysage urbain sens dessus dessous, sur la liste des plus précieux trésors de la culture universelle. On soupçonne qu'ont dû intervenir dans cette décision, pour des raisons de politique internationale et de symétrie dans la répartition des faveurs, des honneurs et des subventions, de très sérieux aménagements de la bonne doctrinearchéologique : car je veux bien qu'il y ait eu du mérite à reconstruire tout cela, mais enfin Suwon, tel qu'il se présente, inscrit au Patrimoine mondial de l'humanité, c'est une sorte d'équivalent esthétique à la présidence libyenne de la Commission internationale des droits de l'homme. Autant inscrire Pierrefonds, Neuschwanstein ou Disneyworld – et après tout pourquoi pas (au moins pour les deux premiers)? Cependant l'on n'est pas loin de juger criminels les rédacteurs du Guide bleu, qui n'hésitent pas, en les persuadant qu'ils vont voir un autre Taj Mahal ou du moins une autre Carcassonne, à envoyer se perdre dans cette sinistre banlieue de malheureux voyageurs qui n'auraient pas comme nous la chance de pouvoir s'échapper en voiture, et qui devraient coucher sur place :

« La rue orientée au nord-est, que l'on trouve en sortant de la gare ferroviaire, regorge de *yeogwan*» (les *yeogwan* sont de petits hôtels bon marché, aujourd'hui plus couramment dénommés *motels*, tel celui qui nous abrita à Yannggu).

Cela dit nous avons fait une assez agréable promenade sur lesdits remparts, d'une porte à l'autre, dans le soleil couchant. Et beaucoup plus tôt nous avions découvert par hasard une très jolie maison, près de Seseong je crois, entre le Woraksan et Chungiu. C'était celle de je ne sais quel érudit, éducateur et poète du XVIe siècle, comme Yi Hwang. Elle a été transportée là à la suite de l'inondation de son site primitif, lors de la construction d'un barrage. On voit près d'elle, au bord d'un étang

minuscule, un très joli petit pavillon à balcon, que j'ai beaucoup photographié. Mais là encore il fallait surveiller étroitement le cadrage : grande route à proximité, avec barrières latérales métalliques; travaux en cours, comme partout; parpaings en attente, etc. N'empêche, un entêtant petit charme à la "Asie profonde".

Apparemment les Coréens ne connaissent pas le dimanche, sauf pour envahir encore plus massivement que les autres jours les parcs nationaux, les jardins publics, les monuments historiques et les temples. Les bureaux sont fermés, je suppose. Mais les magasins sont ouverts. Dans Chungju où nous cherchâmes en vain de l'argent liquide, les rues étaient pleines de monde et le commerce allait bon train.

Il faut surtout ne pas confondre Chungju avec Cheongju, et encore moins avec Chuncheon, ni Chuncheon avec Chilcheon ; niJanggu avec Jangsu ou Jangheung ; ni Jecheon avec Jeongseon. C'est épuisant. Je suis profondément vexé par mon incapacité à ne pas mélanger les noms coréens, et à distinguer une bonne fois le Gyeongbokgung d'avec le Gyeonghuigung, le Changdeokgung d'avec le Changgyeonggung, pour ne rien dire du Deoksugung – à les distinguer *onomastiquement*, je veux dire; topographiquement je n'ai aucun problème.

Dix heures et demie du soir. Malgré la forte pluie qui tombe sans discontinuer, et malgré la tentation de dîner à l'hôtel même, j'ai opéré une sortie, vers ces restaurants des derniers étages des grands magasins Lotte que j'avais repérés ce matin. J'ai cru d'abord qu'à l'instar du magasin lui-même ils étaient fermés, malgré ce qu'annonçait le dépliant publicitaire que j'avais recueilli plus tôt. Mais ils disposent d'une entrée particulière, et j'ai pu dîner dans l'un d'entre eux en effet. Cependant ce n'est pas encore la solution. À midi ils ont l'air assez vivants, le soir ils sont sinistres. Je m'y suis rendu trop tard et n'ai pu y prendre un repas qu'à la-vite, parmi les derniers clients.

À Séoul et dans toute la Corée l'idéologie du sympa triomphe, friande qu'elle est de ce que le Guide bleu appelle avec sympathie des "gargotes" : ce sont les sympathiques "gargotes" qui offrent la meilleure

nourriture et sont le plus commodes pour tout le monde. Je pense qu'il existe quelques grands restaurants agréables où l'on réserve sa table, et où l'on va parce qu'on les connaît de réputation. Encore semblent-ils très rares. Quant au restaurant de catégorie moyenne, "ordinaire", raisonnablement confortable et raisonnablement bon, l'espèce en semble inconnue. Je veux bien croire qu'elle a quelques représentants, mais on ne tombe pas sur eux par hasard. Tout ce qu'on trouve en marchant dans la rue, mais alors là par centaines, ce sont ces bouis-bouis où l'on dîne sur un tabouret, et où l'on s'essuie la bouche avec de minuscules serviettes en papier. Il est convenu de raffoler de ces endroits. De fait ce qu'ils offrent n'est pas mauvais, c'est même plutôt meilleur que ce qu'on trouve dans les restaurants d'hôtel, par exemple. Mais comme l'"idéologie du sympa" n'est pas la mienne, j'ai tendance à me lasser de ces cantines, et j'en suis déjà lassé. Moi je suis un disciple de Giorgio De Chirico, à qui l'on vantait, sur le mode "sympa" avant la lettre, les merveilleusespetites tavernes de Venise, et qui répondait tranquillement qu'elles étaient certainement charmantes mais que, pour sa part, il préférait les bons restaurants confortables, où le service était efficace, poli et silencieux, et où l'on ne recevait pas des coups de genou dans les reins à chaque bouchée. C'est exactement mon sentiment. À Séoul le bon restaurant "bourgeois" ne se rencontre pas. Il n'y a que de grands restaurants de luxe ou de fête, que je n'ai pas les moyens de pratiquer, et de sympathiques tripots par milliers : rien au milieu.

D'autre part cette ville doit être parfaitement inhabitable pour les gens de plus de soixante-dix ans. En tout cas ils ne peuvent pas y marcher. Les avenues sont intraversables et pour les franchir il faut descendre dans des passages souterrains, très profonds, très longs et très compliqués, qui ne s'atteignent qu'au prix de dizaines de marches et de plusieurs paliers.

D'ailleurs c'est toute la Corée dont il faut absolument déconseiller la visite aux personnes dont la mobilité n'est plus ce qu'elle était, ou n'a jamais été très bonne. Tout ce qu'il y a de plus intéressant à voir ne s'atteint qu'au prix de longues marches, les temples mettent un point d'honneur à être très haut dans la montagne et très loin de toute route, les marches à gravir sont innombrables et exceptionnellement élevées. C'est

un voyage dont une femme comme ma mère, par exemple, ne tirerait aucune espèce de profit. On ne pourrait pratiquement rien lui montrer.

J'ajoute que cette observation n'est en aucune façon un reproche.

Mardi 27 avril, dix heures du soir. La "conférence" de cette après-midi ne s'est pas trop mal passée, sans plus. J'avais l'impression en la prononçant que mes jeunes auditrices – Ehwa est une université de filles – ne comprenaient pas un mot de ce que je disais, et que je parlais uniquement pour leurs professeurs présents, deux ou trois. D'ailleurs l'une de ces professeurs m'a demandé de parler moins vite, et, comme j'avais eu en tête, en préparant mon intervention, la durée d'une heure et demie de temps de parole indiquée sur mon programme d'activités, mon texte s'est trouvé trop long, et il a fallu couper. Mais ensuite une jeune fille a posé une question trèspertinente dans un français excellent, de sorte que je ne sais plus à quoi m'en tenir. J'ai tout de même l'impression que cette jeune fille et sa maîtrise parfaite de notre langue constituaient un cas exceptionnel.

J'ai appris d'autre part que les hôtels étaient à ma charge, même pendant la partie "officielle" de mon séjour. M. Dayez-Burgeon m'a dit que j'allais toucher cent quatre-vingt-quinze euros par jour de "per diem", et que sur cette somme je devais m'acquitter de mes frais de logement. Je dois même faire l'avance des frais de déplacements, qui seront éventuellement remboursés. Si tel est bien le système actuel – et il n'y a aucune raison de penser que ce ne le soit pas –, le régime applicable aux "missionnaires" des affaires étrangères a bien changé depuis mes séjours au Brésil et en Suède, respectivement en 1995, il est vrai, et en 2000. Alors j'avais été logé aux frais de la République, et je n'avais eu à m'occuper de rien. Il y avait bien un "per diem", mais il servait d'argent de poche, pour les repas et les dépenses diverses. Peut-être a-t-il été un peu augmenté; il n'en reste pas moins que le nouveau régime me semble bien austère, et même plutôt coûteux, pour les "invités" des Affaires étrangères.

Ce que sachant j'ai tout de même fait une petite folie. Je pars demain pour Pusan et en reviendrai après-demain. Il aurait fallu faire mes bagages, ce que je déteste, et laisser ceux qui ne vont pas à Pusan dans le hall de l'hôtel. Par paresse, ou par sympathie pour le désastre, j'ai préféré garder cette chambre-ci, c'est-à-dire la payer même pour la nuit où je ne serai pas là.

Tout cela est passablement absurde. Je ne suis pas un bon conférencier, et de toute façon, quand on est un auteur inconnu, il est à peu près impossible de parler de façon significative à des auditeurs ou des auditrices que ne savent rien de vous, n'ont pas d'envie particulière, et pour cause, de vous entendre vous, et comprennent à peine ce que vous pouvez bien leur raconter. Je suis "invité" mais cette invitation, comme souvent les invitations, va me ruiner. Et je doute que la Corée, sauf son respect, et nonobstant l'escalier du Woraksan, ou la maison de Yi U sur les pentes du Cheongnyangsan, tienne jamais dans mes rêveries, ni dans ma vie, une très grande place.

Séoul toujours et de nouveau, hôtel Koreana, vendredi 30 avril, neuf heures du matin. Je suis revenu à Séoul hier, au milieu de la journée, par le TGV comme j'en étais parti la veille, pour Pusan. J'ai regagné ici ma chambre au Koreana, que j'avais gardée entre-temps, y laissant toutes mes affaires. Je n'avais même pas emporté cet ordinateur, mais seulement la sacoche qui le contient d'habitude, avec mes affaires de toilette et une chemise de rechange.

À Pusan j'ai été reçu et piloté par le directeur de l'Alliance française locale, M. Hubert Sevan, un homme barbu assez jeune, un Breton tout à fait aimable, détaché de l'Éducation nationale, instituteur de carrière m'a-t-il expliqué, mais qui a déjà été en poste au Mexique, à Cuba et en Thaïlande, je crois bien. J'ai pris deux repas, le déjeuner et le dîner, en sa compagnie et en celle de la traductrice qu'il avait affectée à mon chaperonnage, une jeune femme très sympathique elle aussi, et semble-t-il très compétente – en tout cas elle parlait parfaitement le français, ce qui n'est pas fréquent sous ces latitudes (mais la situation de l'anglais n'est pas beaucoup plus brillante, c'est peut-être une consolation).

Le premier repas était un déjeuner, avant-hier mercredi, que nous prîmes à mon arrivée, tous les trois, dans ce qui s'appelle un *buffet* (en

coréen dans le texte), et qui en est un en effet, et ç'aurait été pour moi une excellente formule pendant ce voyage, ces "buffets", car au moins on voit ce que l'on va manger, et la difficulté linguistique est levée sur ce point. Il paraît qu'il y en a dans toutes les grandes villes, souvent aux étages supérieurs des tours. La traductrice m'a dit qu'elle allait noter à mon intention les caractères qui font le son *bu – fet*, afin que je puisse reconnaître ces établissements; malheureusement elle a oublié de le faire, et moi de le lui redemander. À présent il est un peu tard, de toute façon, puisque je pars demain et que ce soir je suis invité par mon hôte principal, M. Dayez-Burgeon.

Le deuxième repas à Pusan fut un dîner, offert par l'actuelle directrice, ou présidente, du département de français de l'université de Pusan, une femme charmante, très souriante, Mme Sookhee Chae (j'ai sa carte de visite sous les yeux – grande importance en Corée des cartes de visites : le Guide bleu, ou est-ce plutôt M. Maurus, m'avait prévenu sur ce point). Ce dîner-là eut lieu dans un restaurant traditionnel, attenant à un très grand hôtel de Pusan. Et ce futcertainement, avec le dîner en compagnie de Pierre au Park Hotel du Seorak Park, le 20 avril, le meilleur repas, et de loin, que j'aie fait durant ce voyage. Y assistaient, outre notre hôtesse Mme Chae (ou *Mme Sookhee*, je ne sais jamais?), M. Sevan, la traductrice, qui est également professeur et dont je regrette de n'avoir pas retenu le nom, et deux autres professeurs, deux hommes, dont l'un était assez beau, dans un genre tchékhovien revu et corrigé sur le mode extrême-oriental, cheveux mi-longs et barbichette.

Un autre professeur coréen, que j'avais rencontré l'après-midi, et qui avait assisté à ma "conférence", après laquelle il est d'ailleurs intervenu, mais il n'a pas assisté au dîner, était un historien, plutôt jeune lui aussi, et qui est un spécialiste – tenez-vous bien, *journal* – du département de l'Allier et du mouvement ouvrier dans le bassin minier de Montluçon dans la première moitié du XXe siècle. Gannat, Commentry, Ygrande, Bourbon-l'Archambault, Émile Guillaumin, il parlait de tout cela comme moi de Chamalières, de Miradoux, de d'Artagnan ou de Blaise Pascal. Nous avons échangé quelques mots sur Charles-Louis Philippe.

J'ajoute, pour en rester au sujet des liens géographiques inattendus, qu'il y avait hier à ma "conférence" au Centre culturel français, ici, à

Séoul, et au petit raout qui a suivi, un homme, un Français celui-ci, professeur de français depuis vingt-cinq ans en Corée, me dit Pascal Dayez-Burgeon, dont la famille est originaire de Combronde (où mon frère fut longtemps secrétaire de mairie, je crois bien); et une dame, française toujours, très aimable elle aussi, fonctionnaire de police m'a-t-elle expliqué, détachée par le ministère de l'Intérieur auprès de l'ambassade de France pour la coopération avec la police coréenne, qui, elle, est native d'Albi et qui a une excellente amie à Miradoux, justement (dont toutefois, sur le moment, elle n'a pas su retrouver le nom – typiquement le genre de choses qui m'arrive dix fois par jour).

Ma "conférence" à Pusan avait lieu dans un beau bâtiment un peu décati, siège de la faculté des langues, si j'ai bien compris, et l'œuvre, m'a-t-on dit, d'un architecte coréen de grand renom : je veux bien le croire, car les volumes en étaient superbes, en particulier celui de l'escalier, ouvrant en éventail sur une immense baie vitrée en arc de cercle, se prolongeant d'étage en étage, et qui offrait une vue magnifiquesur une partie de la ville et sur les montagnes : un des plus beaux escaliers "modernes" qu'il m'ait été donné d'admirer, malgré son assez piètre état.

Je devais parler de "La Forme heureuse", c'est-à-dire l'hypertexte, et faire une lecture en partie "chantée" à partir de mon site "Vaisseaux brûlés", comme je l'ai fait il y a quatre ans à l'université d'Eugène, dans l'Orégon – quatre ans ! Il me semble que c'était hier; et d'autre part ils m'embêtent ces correcteurs qui veulent toujours qu'on écrive *Eugene, Oregon, Nebraska* et pourquoi pas *Seoul*?

Malheureusement il y a eu une panne de connexion – un comble, au pays le plus connecté de la planète ! Il paraît que toute l'université était affectée. Dans ces conditions ma "lecture chantée" a fait long feu, car il me faut beaucoup d'assurance pour la pratiquer, et il est impossible de se préparer à changer de registre à chaque lien si l'on n'est pas absolument sûr que le lien nouveau va bien exécuter son travail de lien et mener quelque part. Cependant nous avons fait contre mauvaise fortune bon cœur, tout le monde était très souriant, très coopératif, très bienveillant, et la lecture prévue, à l'issue de ma semi-conférence sur "La Forme heureuse", s'est transformée en un débat très animé, curieusement, avec

un public d'ailleurs assez nombreux, composé pour l'essentiel de jeunes filles qui avaient l'air très amusées et même intéressées par tout cela, et même par moi. Deux d'entre elles, au moyen d'un téléphone portable, se sont fait photographier à mes côtés, me tenant par les bras et faisant le V de la victoire, ainsi qu'il se pratique beaucoup par ici. Heureusement que je n'ai pas une femme jalouse à Paris : ces images-là, si elles surgissaient jamais, seraient difficiles à expliquer et feraient de mon petit ménage un joli vaudeville!

Objectivement, l'épisode pusanais a dû se dérouler plutôt bien puisque M. Dayez-Burgeon, à mon retour à Séoul, hier, en avait déjà reçu des échos très favorables, m'a-t-il dit gentiment.

De Pusan même je n'ai pas vu grand-chose, puisque je suis passé directement, sous la houlette de M. Sevan, de la gare à l'hôtel Crown, de l'hôtel Crown au restaurant-buffet voisin, puis à l'Université nationale, et de l'Université nationale au restaurant que j'ai dit, où le très agréable dîner, pris en cabinet particulier et composé d'une succession infinie de plats tous plus délicieux les uns que lesautres, a duré de sept heures à peu près jusqu'au-delà de dix heures. Seul petit problème, mes vieux os, et surtout mes muscles, ou ce qui en tient lieu, s'habituent mal à la pose asiatique, et aux repas pris sur le sol : je suis obligé de changer de position toutes les trois minutes et ensuite j'ai le plus grand mal à me relever, tellement tout cela est rouillé. Je puis faire sans ciller vingt ou trente kilomètres parmi les rochers mais m'asseoir en tailleur m'est presque impossible. Cependant pour un empire je n'aurais pas voulu me montrer indigne du seul vrai grand repas coréen classique qu'il m'ait été donné de savourer, derrière les portes coulissantes.

À dix heures et demie du soir, quand Hubert Sevan m'a ramené à mon hôtel, je n'étais pas en état de ressortir me promener, et d'autant moins que je ne savais pas du tout où j'étais et que, de toute façon, la *promenade*, en l'occurrence, le long d'interminables boulevards déserts et peut-être dangereux, ne semblait pas s'imposer comme un concept opératoire. Pusan restera donc pour moi une masse indifférenciée de très larges avenues et de tours innombrables, dont je n'entrevois pas le plan. Tout juste ai-je entr'aperçu un petit morceau de mer et de port, du

parking de la gare, quand M. Sevan m'y a raccompagné pour le train de dix heures, hier matin jeudi.

Je ne recommanderai pas l'hôtel Crown aux utilisateurs du guide Camus. C'est un de ces très nombreux faux grands hôtels comme il en fleurit dans ce pays, qui ont été construits pour dix ou quinze ans de rentabilité, qui ont assez bon air de l'extérieur et jusque dans le hall, mais que leurs propriétaires et gérants laissent se déglinguer à grande vitesse quand ils ont dépassé la limite de leur période de validité. Il faut dire que l'Alliance française, veillant sur mes intérêts puisque c'est moi qui devais payer, suivant le nouveau régime, m'avait réservé une de ces chambres dont les services culturels français à l'étranger, selon mon expérience, ont le secret, et dont en général ils sont très fiers, parce qu'ils ont obtenu pour elles, grâce à leur entregent diplomatique, des prix réduits du tiers si ce n'est de moitié : je ne suis pas sûr qu'ils se rendent bien compte qu'en échange de ces belles ristournes on leur refile des chambres que vraiment on ne peut décemment donner à personne d'autre. À l'hôtel Gloria de Rio les Robbe-Grillet et moi, jusqu'à ce que nous unissions nos forces syndicales pour nous révolter, étions logés au-dessus de la salle des machines, je ne sais pas quelles machines, maiselles faisaient en permanence un épouvantable bruit de forge et de pilon. Avant-hier j'avais un réduit vraiment par trop sinistre, plaqué contre l'ascenseur et ouvrant sur une cour-couloir de deux mètres de large, et la télévision ne marchait pas. Au bout d'un petit quart d'heure d'accablement j'ai demandé à changer. On a dû comprendre à la réception que je voulais bien changer de chambre mais pas changer de prix, car on osait à peine me montrer ce qu'on avait à me proposer en échange, une chambre pareillement serrée contre la cage d'ascenseur, mais sise à un étage plus élevé qui, s'excusait-on, n'avait pas encore fait l'objet d'une restauration. En effet tout y était très élimé, et les vitres de la baie n'avaient pas été nettoyées depuis dix ans. Néanmoins il y avait une baie, on arrivait vaguement à distinguer à travers elle un bout de ciel et quelques échangeurs, la télévision fonctionnait et j'ai décidé d'arrêter là mes tentatives d'amélioration, d'autant qu'il n'était pas prévu que je fisse à Pusan de vieux os, dîner au tapis nonobstant. D'ailleurs je dois cette justice à l'hôtel Crown que ses chambres *y ont deux portes*, merveille, et, autre

merveille, qu'il y existe une salle de petit déjeuner agencée autour d'un buffet tout à fait convenable, où j'ai fait le seul repas du matin à peu près conforme à mes vœux de tout ce séjour en Corée (les guides Camus sont sévères mais justes).

Le voyage aller et retour en TGV, entre Séoul et Pusan, dure environ deux heures et demie dans chaque sens, et il s'opère très en douceur. On voit du train une Corée dans l'ensemble très urbanisée, et plutôt mal, mais aussi quelques beaux paysages, un peu répétitifs : basses montagnes boisées, coniques et pointues. Aux abords de Pusan on suit un large fleuve qui n'est autre que mon vieil ami le Nakdonggang, bien grossi depuis les rives heureuses du Byeongsanseowon, d'où il s'observe paisiblement à partir de la merveilleuse "salle de lecture" à ciel ouvert, ou plutôt à parois d'air, et de paysage : *debout aux fenêtres des fleuves.* Cet amont d'Hahoë paraissait bien lointain, vu d'hier, de l'estuaire et de Pierre en allé. M. Dayez m'a expliqué que le fleuve, en cette ultime partie de son cours, a marqué la limite de l'avance communiste, lors de l'offensive nordiste de 1951, en çà du "réduit de Pusan". Ensuite les Coréens du Sud, puissamment aidés par les Américains, ont reconquis la presque totalité de la péninsule, faisant de Pyongyang une préfecture. Sur quoi sont intervenus les Chinois, soutenant, eux, les Nord-Coréens,et ce front en yo-yo est reparti vers le Sud, pour se stabiliser finalement sur le fameux trente-huitième parallèle, au nord de Séoul. Mais tout le monde sait cela.

C'est curieux : *trente-huitième parallèle, trente-huitième parallèle* – ce doit être un de mes plus anciens "souvenirs historiques" (plus ancien même que le « Nous avons perdu l'Indochine» de ma mère et le « Ça ne m'étonne pas, vous perdez toujours tout...» de mon père).

À l'intérieur du wagon, sur des postes de télévision suspendus, est diffusé un programme de divertissement d'une rare débilité, et où la dignité humaine, même, est abaissée à un point assez rarement atteint. Par exemple : un personnage ayant une très abondante chevelure un peu raide, les autres le renversent, lui trempent la tête dans un seau d'eau sale, et se servent de lui, en le tenant par les jambes comme un balai, pour nettoyer le plancher. On peut toutefois se dire, en guise de consolation, que ce genre de spectacles télévisés ou enregistrés (j'ai vu le

même *deux fois*, à l'aller et au retour) est parfaitement dans la ligne des spectacles populaires de toujours, et par exemple, en Occident, des farces du Moyen Âge, qui ne devaient pas être très raffinées non plus. Les thèmes et les figures sont étonnamment constants, et semble-t-il universels : le travestissement de l'homme en femme, qui a toujours mis en hilarité tous les publics de la terre; le déguisement de l'adulte en bébé, et spécialement en bébé d'avant le *toilet training*; l'embarbouillement du visage, au moyen de pâtisseries dégoulinantes, de crèmes, de soupe, d'eau de vaisselle, de tout ce qu'on peut trouver de plus sale.

La femme de Paul Morand détestait le peuple. La Fontaine aussi, je crois bien : il fait un meilleur paravent. Pendant quarante siècles, se cultiver c'était *quitter le peuple*. Aujourd'hui, par délicatesse morale et scrupule idéologique, on prétend affiner le goût sans sortir de lui et même en retournant en son sein – quadrature du cercle : c'est le désastre de l'éducation contemporaine, où on apprend à lire dans Pierre Perret.

Le voyage, malgré le confort et la facilité dans lesquels il s'opère, est rendu plus pénible qu'il ne serait nécessaire par le constant vacarme des téléphones portables, qui n'en finissent pas de résonner, avec des sonneries toutes plus désagréables, infantiles et ridicules les unes que les autres, que les gens laissent retentir parfois de longsmoments avant de tirer leur appareil de leur poche et de tenir leur partie dans une conversation qui d'un siège à l'autre ne s'interrompt jamais, et qui bien sûr ne peut être menée qu'en criant. Et puis cette manie des usagers des transports en commun d'extraire en toute occasion des boustifailles de leurs sacs, et de s'imposer les uns aux autres des bruits de fermetures Éclair, de boutons-pression, de sacs en plastique qu'on plie et déplie, de papiers qu'on déchire, de bonbons qu'on détache, de biscuits qu'on dégage, sans parler des odeurs de mandarine ni des épluchures et autres détritus qu'on dépose dans les filets derrière les sièges… On se demande bien pourquoi les gens ne sont pas capables de faire un voyage de deux heures et demie sans se gaver de nourriture, et tiennent absolument à déployer en tout lieu leur petit en-cas, non sans faire profiter leurs voisins du spectacle…

Revenu à une heure de l'après-midi à Séoul je suis rentré directement ici, à pied de la gare du Sud, celle où Pierre et moi avions loué la voiture,

et qui n'est pas très éloignée. J'ai passé toute l'après-midi, non sans quelque inquiétude et précipitation, à préparer ma "conférence" du soir, la troisième en trois jours, "*Voix basse*, éloge du chuchotement", qui devait être prononcée à six heures et demie au Centre culturel français. M. Dayez-Burgeon, toujours très attentionné et très élégant, dans d'immaculés costumes gris perle, est venu me chercher à six heures. Il m'a expliqué que très malheureusement l'Association pour la promotion de l'image de la Corée dans le monde (ou quelque chose comme cela) avait choisi justement ce soir-là pour donner son grand cocktail annuel (*wouldn't you know*...), et qu'en conséquence je ne devais pas m'attendre à un très large public. Mais je ne m'attends jamais à un très large public. En fait la salle de conférences était assez exiguë, prévue pour vingt-cinq ou trente personnes à peu près, et elle a finie par être à peu près emplie, par des auditeurs revenant peut-être du susdit cocktail, je ne sais, et qui ont fait leur entrée jusqu'à la dernière minute de ma petite allocution, ce qui ne laissait pas d'être bien dérangeant. D'un autre côté, ils n'interrompaient pas Bergson ou Heidegger… Et puis les gens qui *entrent* à sa conférence ou à son récital de sakuhachi sont tout de même moins désagréables, pour un paranoïaque conséquent, que ceux qui en *sortent* un à un, ou bien en masse.

Ensuite il y eut un petit malentendu. Sur le programme qui m'avait été remis, et que j'ai sous les yeux, il était question d'uneréception au Centre culturel et d'un dîner. La réception avait lieu dans une salle vitrée, au même étage élevé que la salle de conférences, ouvrant ou plutôt n'ouvrant pas, hélas, sur une belle terrasse interdite d'accès, m'a-t-on expliqué, depuis qu'elle a été l'instrument d'une tentative de suicide. Il y avait là de bon vin français, fort appréciable après trois semaines de bek-sé-jo, et de délicieux canapés auxquels je me suis abstenu de faire honneur à l'excès, à cause du dîner qui, croyais-je, devait suivre. Mais en fait ils *étaient* le dîner, de sorte qu'au sortir de cette très cordiale petite réception je me suis retrouvé ayant trop mangé pour avoir vraiment faim, mais tout de même pas assez pour aller me coucher sans repas. Il a fallu que je cherchasse encore une fois dans Séoul un dîner ordinaire à peu près correct, que je n'ai pas trouvé de façon plus satisfaisante que d'habitude. On en finit toujours par ce bœuf grillé et roulé dans ses

feuilles de salade, qui n’est pas mauvais mais devient vite tout à fait lassant. Les restaurants sont innombrables mais, même s’ils ont tout pour plaire à l’“idéologie du sympa”, ils ne sont que très médiocrement satisfaisants à mon gré, bruyants, inconfortables, très moyennement propres et souvent passablement sinistres, l’art de l’éclairage ne comptant pas parmi les principaux talents des Coréens : ils se pressent avec enthousiasme dans des établissements que déjà l’on trouverait blafards s’ils étaient des parkings souterrains. L'incapacité à découvrir, en une dizaine de jours, un lieu de dîner de niveau moyen, à peu près agréable et qui me convienne, fait beaucoup pour m’empêcher de m’attacher à Séoul, malgré la théorie de ses jardins palatiaux. Il y aurait bien la solution des grands hôtels, ou des quelques restaurants renommés : mais je n’en demande pas tant, j’ai peur de la dépense et du temps perdu, je n’aime ni les taxis ni le métro, je n’aspire d’ailleurs à rien de particulier et encore moins de grandiose, seulement à un dîner ordinaire, raisonnablement savoureux et tranquille. Et c’est ce que je n’arrive pas à obtenir (non plus qu’un bon petit déjeuner).

Ce soir je suis invité par M. Dayez-Burgeon, qui doit me faire rencontrer l’un de ses amis coréens, si toutefois celui-ci est disponible. M. Dayez-Burgeon s’acquitte à merveille à mon égard de ses fonctions d’hôte et de pilote, il est d’une ponctualité qui n’a d’égale que la mienne, il est toujours tiré à quatre épingles, et parfaitement aimable, comme d’ailleurs toutes les personnes qui m’ont reçu à titreplus ou moins officiel ou universitaire pendant ce voyage. Mais peut-être se fait-il quelques illusions sur moi. Il ne cesse de m’exprimer son émerveillement devant ma prompte acceptation de son invitation. Il déplore que les Français en général ne soient pas du tout intéressés par la Corée, et souvent refusent d’y venir. Je crains même qu’il n’ait été bien près de lâcher le morceau, involontairement, quand il m’a dit, à propos d’une réunion de chefs d’entreprise qu’avait tâché d’organiser l’ambassade, et toujours sur le thème de la répugnance, qu’il déplore hautement, des Français à faire le voyage de Corée :

« On n’a eu que le menu fretin, comme d'habitude.»

Néanmoins, menu fretin ou pas, il a l’air de compter sur moi, et sur ce *journal*, qui sait, pour parler favorablement de la Corée, et pour inciter

des personnalités culturelles françaises, peut-être, à donner suite à ses propositions de tournées de conférences. Peut-être surestime-t-il un peu mon audience et mon influence. Et, surtout, je ne sais pas du tout si je parle et si je vais parler *favorablement* de la Corée. Je ne suis pas absolument sûr que la Corée et moi soyons très accordés. Mais je me méfie, et hésite à révéler le fond de ma pensée, parce que Didier Eribon est enfermé quelque part dans cet ordinateur, à tout vérifier, et je suis certain qu'il désapprouve fort qu'on émette des réserves sur la civilisation et les mœurs d'un pays visité, à moins, bien sûr, que ce ne soient de bonnes réserves de gauche, éclairées, libérales, progressistes, portant par exemple sur le sort des homosexuels (le moins qu'on puisse dire est qu'on ne les voit pas beaucoup, ceux-là…).

Et comment s'appelle ce gros homme barbu qui organise des festivals d'écrivains voyageurs et qui méprise si vertement, lui aussi, depuis toujours, ma façon de voyager et de me plaindre de tout, au lieu de m'accommoder des manières des gens du pays, de faire à Yannggu comme à Yannggu et de me réjouir des nuits chez l'habitant, ou sur le pavé des temples? Lui aussi est dans les soutes de ce clavier, aux côtés de Jérôme Garcin et de Josyane Savigneau, avec des mines d'inspecteurs du travail dans un atelier de confection chargé à ras bord de Turcs clandestins, au fond d'une arrière-cour du Sentier. Qu'on ne compte pas sur moi dans ces conditions pour critiquer la Corée, je suis sûr que cela ne se fait pas du tout, et je sais trop ce qu'il en coûte. Mais M. Dayez-Burgeon s'abuse en sens inverse, sansdoute, à compter sur moi pour la vanter sans réserve. À vrai dire je n'ai pas de sentiments très forts.

En attendant la matinée est presque achevée. Je comptais faire une nouvelle tentative sur le palais du régent, et retourner peut-être au Changgyeonggung et au sanctuaire royal, Jongmyo, qui m'avaient bien plu mais que Pierre et moi avions commis l'erreur de visiter un jour férié, alors qu'il s'y trouvait un monde fou (Didier Eribon donne de grands coups de pied dans les machines). Cependant il faisait si gris, tout à l'heure, que j'ai préféré mettre à jour ce *journal.* Je suis dans le désagréable état de siège du client d'hôtel qui s'attarde dans la chambre, parmi les impatiences des femmes de ménage et leurs claquements de portes de plus en plus rapprochés (cette fois-ci c'est *Michel Le Bris* –

voilà que son nom me revient – qui tape contre les rouages enfouis du clavier : si je voyageais à dos de yak à travers les steppes de l'Asie centrale, crie-t-il, et si je couchais sous la tente, je ne serais pas dérangé par le bruit des femmes de ménage dans le couloir, ni ne pousserais la même doléance éternelle sur l'absence de double porte… Ah, la correction idéologique et le respect du code sympa ne sont pas faciles, quand on n'a pas le don naturel. Je ne m'intéresse pas assez "aux gens", c'est ça mon problème…).

Huit heures du soir. Il est écrit que je ne parviendrai jamais à faire de photographies de Jongmyo, le sanctuaire royal, qui est pourtant l'un des monuments, et des sites, que je trouve les plus émouvants et beaux à Séoul : aujourd'hui, comme la dernière fois avec Pierre, je m'y suis rendu en fin de promenade et d'après-midi, après avoir visité le palais Unhyeon, résidence, à la fin du XIXe siècle, du régent Heungseon Daewon-gun, le père du roi Gojong, et de nouveau le palais de l'Est, Changgyeonggung, ainsi que sa serre et ses jardins – et à ce stade, c'est chaque fois la même chose, plus d'"espace-mémoire" dans l'appareil; Luc Charcellay m'a bien offert avant mon départ une petite plaquette de mémoire destinée précisément à ces circonstances-là, mais chaque fois j'oublie de m'en munir, ou bien je me persuade, à tort, que je n'en aurai pas besoin.

Le palais du régent est assez joli dans les détails, et plutôt modeste. Je ne comprends pas pourquoi les panneaux explicatifs parlent d'une *résidence somptueuse*, avec une salle réservée aux plus*fastueuses* réunions de la famille royale. Tout cela a les proportions d'une grosse maison bourgeoise. On se rend compte à quel point, d'ailleurs, l'architecture asiatique – mais pas spécialement *coréenne*, bien sûr, plutôt *indochinoise*, je suppose (cependant, vue de Séverac-le-Château ou d'Aire-sur-l'Adour, la différence n'est pas bien grande…) – a eu d'influence ou reçu d'échos fantaisistes dans l'architecture et la décoration bourgeoises de la province française…).

Paris, front de Seine, dimanche 2 mai, sept heures et demie du soir. J'étais impatient et curieux, hier, en rentrant en France, d'avoir des nouvelles directes du pays et de l'Europe, et surtout des échos du grand "élargissement" de l'Union européenne, dont l'entrée en vigueur avait lieu ce jour-là.

Au journal télévisé de huit heures, plutôt minces furent lesdits échos. On apprit toutefois, à deux minutes d'intervalle, que désormais l'Union européenne s'étendait « de l'Atlantique à l'Oural» (une chaîne qui se dresse aux confins orientaux de la Pologne, probablement…), et que cette heureuse évolution avait été rendu possible par la chute du mur de Berlin, « qu'on appelait le rideau de fer ».

On s'étonne ensuite qu'il soit difficile d'apprendre aux enfants l'histoire et la géographie…

*

De l'avion qui me ramenait de Séoul je crois avoir vu Saint-Pétersbourg (*Saint-Pétersbourgue*, comme disent à l'envi radio et télévision). Un doute subsiste dans mon esprit, toutefois, à cause de l'excès de ressemblance entre ce que j'observais du ciel et ce que je crois me rappeler du plan de la ville. On aurait cru contempler une *maquette*, et une maquette de Saint-Pétersbourg il y a deux siècles. La ville n'est-elle pas ceinte d'immenses banlieues, à présent? Ou bien la vision aérienne, très éloignée, réduit-elle tout à l'essentiel, et même à l'essence?

Je n'exclus pas non plus d'avoir pris pour Saint-Pétersbourg une ville beaucoup plus petite, qui présenterait les mêmes caractéristiques, et qui serait dans une situation géographique comparable. Cependant je ne le crois pas, d'autant que de telles villes sont certainement très rares.

En tout cas, au premier jour de mai, une immense partie de la Sibérie et de la Russie est encore recouverte de neige, et leurs lacs sont gelés.

Quant à la solitude, j'ai constaté avec satisfaction qu'il restait pour elle beaucoup d'espace disponible, malgré tout; il est vrai qu'il n'est pas toujours très riant…

Mes observations étaient rendues difficiles, toutefois, par les exigences des hôtesses de l'air, qui voulaient que les rideaux des fenêtres de l'avion restassent baissés, pour ne pas gêner la projection des films. Pendant les onze heures du vol, trois films ont été montrés. Je comprends l'utilité et même l'agrément de ces séances de cinématographie aérienne lors des voyages de nuit, mais je les trouve plus contestables quand les voyages ont lieu en plein jour, comme c'était le cas hier. Voir la terre à partir d'un avion, il n'y a rien de plus passionnant et instructif, il me semble, ni même de plus exaltant. Mais curieusement, cette expérience pour laquelle nos ancêtres eussent donné n'importe quoi, elle n'est prise en compte par aucun discours, elle n'a pas de réputation, ses mérites exceptionnels ne sont nulle part célébrés et, par voie de conséquence, elle n'est que fort peu appréciée et la plupart des voyageurs lui préfèrent la lecture distraite de magazines indifférents, la somnolence ou les conversations molles. On monte sur des tours de trois cents mètres ou des sommets de trois mille mètres pour contempler des villes ou des provinces, on gravit avec effort les centaines de marches d'un donjon, d'un clocher de cathédrale ou d'un phare, on se démène le long de sentiers de montagne ou contre des parois rocheuses afin d'observer l'un ou l'autre crépuscule sur deux ou trois chaînes enneigées et sur autant de vallées profondes, et loin de moi de m'en étonner; mais je suis surpris qu'on tourne à peine le menton pour scruter la moitié de l'Asie la plus rare étalée indéfiniment comme une carte, le cours de l'Ob, les lacs et les forêts de la grave Carélie. Mieux, ou pis, voilà que c'est interdit à présent, et qu'il faut maintenir baissé le rideau de sa fenêtre, à seule fin de protéger dans la carlingue l'obscurité nécessaire aux projections cinématographiques. Le principe est le même que celui de ces écrans de télévision dans les voitures, à l'arrière. Ce qui est assumé ici comme là c'est que la réalité, le paysage, le monde tel qu'on peut l'observer directement, n'intéressent personne. Fiction et documentaire ont toujours le pas sur le phénomène lui-même, ou sur l'événement.

Vendredi soir, pour ma dernière soirée en Corée, j'avais dîné avec M. Dayez-Burgeon, sur son invitation, dans un restaurant de poissons du quartier qu'il habite. Je me suis d'ailleurs félicité, à cette occasion, d'avoir un peu insisté auprès de lui, avant mon voyage, pour être logé dans un hôtel voisin des palais royaux et de leurs parcs, ou qui du moins permette de s'y rendre à pied, plutôt qu'en un établissement qu'il avait proposé d'abord et qui était justement, je l'ai appris avant-hier, voisin de la maison qu'il occupe. Ç'aurait été à dix minutes en métro des centres d'intérêt archéologiques. Mais ces dix minutes en métro sont vingt minutes en taxi, et, dans la propre estimation de mon hôte, une heure ou une heure et demie à pied. Pierre et moi étions autrement mieux au Koreana, qui a au moins l'avantage d'être très bien placé.

Je suis passablement affolé, néanmoins, à la pensée d'avoir encore réglé à cette institution, hier matin, en la quittant, une facture d'un million quatre cent mille wons, après une première d'un million cent mille, il y a quinze jours. Je n'ai pas le courage aujourd'hui de m'informer de ma situation bancaire, qui ne peut être que désastreuse. Il est trop tard pour le faire à présent, nous sommes trop près de la nuit, mon sommeil risquerait d'en être sérieusement perturbé. J'ai perdu la plus grande part de la journée à tâcher de prendre connaissance de mon courrier électronique, ma boîte à lettres refusant heure après heure de s'ouvrir de façon satisfaisante, encombrée qu'elle était de cinq cent quatre-vingt-dix messages, plus de cinq cents d'entre eux relevant du *spam*, cet importun courrier publicitaire qui est une des sources principales, je le soupçonne, de l'antiaméricanisme à travers le monde. Toute cette réclame vient des États-Unis, en effet. On n'en comprend pas du tout l'objet, au demeurant. La publicité a plutôt pour objectif de *séduire*, en général; or celle-là ne peut qu'exaspérer, et faire haïr ce qu'elle prétend promouvoir. Qui pourrait céder à l'attrait de ce qui continue à lui être proposé tous les jours, des mois durant, et souvent trois fois par jour, alors qu'il n'a pas réagi ? *Harcèlement* est le seul mot qui convienne. On dirait que les auteurs de ces messages n'ont d'autre dessein que de pousser à bout les destinataires – mais dans quel intérêt?

Comme cette question est sans réponse, d'aucuns prétendent que les diffuseurs du *spam* se proposent uniquement de répandre des virus

informatiques. Mais là non plus on ne voit pas très bien ce quepourraient être leurs motifs. Nuire pour nuire, il y a peu de choses que mon esprit soit moins armé pour comprendre.

Le site de la Société des lecteurs est encombré, lui, par les messages du fondateur de la dite société, Rémi Pellet, qui se répand en outrages et moqueries, ces temps-ci, à l'égard du programme fiscal du parti de l'In-nocence, et de mon inimaginable niaiserie en la matière. Ces outrages et moqueries ne sont que trop fondés, sans doute, surtout de la part d'un expert comme l'est Pellet, membre de la Cour des comptes, et qui fait un cours à Sciences-Po justement sur ces questions-là. Mais Dieu sait que je ne pose pas au connaisseur en la matière, moi, et j'avais justement demandé à Pellet, très modestement, aux premiers jours de l'In-nocence, s'il ne voudrait pas nous faire bénéficier d'une partie de ses lumières, à titre amical et technique, sans aucun engagement idéologique ou politique de sa part, bien entendu. Or il s'est mis pour ainsi dire du jour au lendemain, il y a deux ans, à me haïr et à s'acharner contre moi avec autant d'énergie et d'esprit d'entreprise qu'il en avait témoigné à me soutenir, et il ne se lasse pas de dénoncer mon ignorance, mon inconscience, le ridicule de mes vues et de ceux qui y adhèrent. Puisqu'il est à présent dans ces sentiments-là, on ne comprend pas pourquoi il ne passe pas son chemin, tout simplement, ni ne va voir ailleurs. Non, il tient à rester sur place, pour brûler ce qu'il avait adoré. Il insiste même pour le faire sur le site de la Société des lecteurs et non pas sur celui de l'In-nocence, qui paraîtrait plus approprié. C'est qu'il entend faire connaître au plus grand nombre de personnes possible mon ignominie et mon imbécillité, et qu'il juge trop facile, pour les lecteurs qui me restent fidèles, de prétendre s'accommoder de mon travail d'écrivain, de mon style, de mes images, en s'aveuglant sur mes aberrantes activités politiques, qui n'en sont que le prolongement.

Flatters est en train de lire un livre d'entretiens avec René Girard, et dit que Rémi Pellet est l'illustration la plus parfaite qu'on puisse concevoir du retournement haineux de la pulsion mimétique et de l'ensemble des théories girardiennes, que d'autre part il admire beaucoup, et dont il estime qu'elles rendent compte à merveille de chaque inflexion de

l'"affaire Camus", que seules elles permettent de comprendre de bout en bout.

Il s'étonne aussi que Pierre, qu'il a vu plusieurs fois depuis son retour de Séoul il y a une semaine, ni moi ne semblions avoirrapporté de Corée d'images bien marquantes, ni surtout un sentiment tranché. Mais cette tiédeur des impressions, elle est précisément notre impression dominante, je le crains. La Corée, à l'évidence, ne s'est pas acquis une place impérissable dans mon esprit : pas d'hostilité, pas d'enthousiasme.

On m'interroge sur les paysages, par exemple. Il y a quelques beaux paysages en Corée, il y en a même plus que je n'avais été amené à le penser au tout début de notre voyage dans les provinces. Il y a des sites ravissants, comme ceux que nous avons rencontrés tous les cent mètres au cours de nos promenades dans le Seoraksan, du côté de la cascade de Yongso ou des rochers d'Ulsanbawi. Mais ces paysages sont trop courts à mon gré, ces sites sont trop chichement circonscrits. Ils appartiennent à des parcs nationaux, qui sont fréquentés en masse. Celui du Seoraksan est très beau mais il est très étroit, ses confins sont toujours très proches, et, au-delà de ses confins, c'est Sokcho ou c'est Yanngyang, des villes qui sont affreuses, des campagnes qui ne sont pas belles, des rivages qui sont dévastés par le pire béton et qui pas un instant ne se laissent oublier; quant à l'intérieur des limites de ces parcs, tout y est réglementé à l'excès, on ne peut pas s'y écarter des rares sentiers tracés, ce n'est pas ce que j'appelle la campagne, ni la liberté, ni tout à fait la beauté et encore moins le charme. Je trouve que la Corée n'a pas beaucoup de *charme*, voilà la vérité. En tout cas il est peu agissant sur moi.

Mardi 5 mai, six heures de l'après-midi. Je ferais mieux de travailler, mais je me suis livré à bon nombre d'activités "culturelles et assimilées", depuis dimanche – la plupart avec Pierre. Lundi nous avons vu l'exposition "Paris 1400", au Louvre; hier, "Des photographes pour l'empereur", à la Bibliothèque nationale; et ce matin, ayant dû retourner au Louvre pour y échanger un catalogue de "Paris 1400" qui était

gravement défectueux, j'ai vu la petite exposition organisée dans les étages autour du *Dante et Virgile aux Enfers*, de Delacroix : après quoi je suis passé à l'atelier de Jean-Paul pour lui porter le catalogue de cette exposition-là, qui me semblait lui revenir de droit. Lundi soir nous avions dîné chez lui, en compagnie de Valérie Scigala, une des plus fidèles habituées du site de la Société des lecteurs et de celui de l'In-nocence.

Hier soir nous avons vu *Printemps, été, automne, hiver… et printemps*, film coréen de Kim Ki-duk, à la Pagode – nous avions traversé sous la pluie la moitié de Paris pour bénéficier là d'une ambiance "asiatique" (je soutiens que la Pagode est plus ancienne et plus "authentique" que la plupart des monuments de Corée…), mais tout l'édifice était recouvert d'une bâche, sans doute à l'occasion de travaux, et le film était montré dans une salle souterraine moderne et insignifiante – de sorte que le forum des Halles, où nous nous étions retrouvés après la Bibliothèque nationale et une visite à la librairie de Colette Kerber, aurait tout aussi bien fait l'affaire.

Le film montre de beaux paysages de Corée, un peu trop beaux et d'ailleurs en partie recomposés au montage – ainsi nous avons reconnu le grand Bouddha d'Incheondong, sculpté dans la pierre d'un rocher à quelques kilomètres au nord d'Andong, au bord de la grande route, mais dans le film transporté au cœur d'une belle nature sauvage telle que la Corée, hélas, en prodigue assez peu. Il s'agit d'une façon de conte philosophique éminemment prévisible en chacune de ses phases, et bien lourd, et bien lent dans son déroulement cinématographique. Si c'est là, ainsi que l'assure la publicité, « le chef-d'œuvre du cinéma coréen », le cinéma coréen a bien du souci à se faire.

L'exposition "Paris 1400" est énorme, et très fatigante à visiter, surtout quand l'âge vous contraint à mettre et enlever sans cesse vos lunettes pour passer de la contemplation de minuscules pièces d'orfèvrerie à celle de grandes sculptures ou de tapisseries, et de celles-ci à la lecture des cartouches. Pour extraire de pareil déballage, au demeurant fort bien ordonné, tout le profit qu'on en pourrait tirer, il faudrait passer une petite semaine à la lecture du catalogue, et retourner sur place avec lui sous le bras, afin de bien comprendre le sens et l'importance de chaque objet. Ce que j'ai surtout retenu, et c'est là-dessus qu'insistent d'abord les

organisateurs dans leurs notices, c'est que la plus grande part du règne de Charles VI, contrairement à ce que l'on croit généralement – et à ce que je croyais en effet –, fut une période de paix et presque d'opulence, caractérisée par un grand développement du luxe et des arts décoratifs, que favorisent "les princes des fleurs de lys", les "beaux oncles" du roi, Anjou, Orléans et Berry, les ducs de Bourgogne et de Bourbon, le roi lui-même et sa reine. Si tout s'achève en catastrophe,à partir de 1415, les années qui vont de la mort de Charles V, en 1380, à la bataille d'Azincourt, sont prospères et plutôt tranquilles.

Ce qui brille surtout, et c'est le cas de le dire, ce sont les arts décoratifs, à commencer par l'orfèvrerie, vraiment remarquable de luxe et de qualité, mais de qualité *technique*, artisanale, plus qu'artistique peut-être. Tout cela semble un peu tape-à-l'œil, et impressionne plus que ce ne touche. Pour ma part j'ai surtout été sensible à la somptuosité moirée d'une coupe de jaspe, *plat du chef de saint Jean-Baptiste*, rouge et jaune-vert, à seize godrons, qui provient, comme tout ce qu'il y a de plus remarquable, des collections du duc de Berry (et qui d'ailleurs, aujourd'hui encore, est conservée à Bourges); et à la vigueur monumentale, mais d'une rare ductilité, de grandes statues de Charlemagne et de du Guesclin, trouvées en 1852 dans les fossés du château de Pierrefonds, et remplacées sur les tours par des copies.

Me frappe tout de même, et cela en contradiction relative avec ce que je notais à l'instant, à quel point l'iconographie, à commencer par celle des livres d'heures, semble en avance sur ce que sera la peinture une ou deux générations plus tard – en France, bien sûr, mais même en Italie. Pour la fabrication d'images, de pures *images*, Paris, en 1400, n'est pas en retard sur Florence, sur Sienne ou sur Padoue, bien au contraire. Ce qui interviendra avec les premiers balbutiements de la Renaissance en Italie, ce sera surtout un changement d'échelle. Les personnages et leurs gestes, leurs expressions mêmes, les compositions d'ensemble, changent beaucoup moins qu'on n'aurait pu le penser.

Le règne de Napoléon III, tel que le reflète la belle exposition de la Bibliothèque nationale, consacrée aux grands albums de photographies relatifs aux grands travaux ou bien aux campagnes militaires du Second Empire, et destinés à l'empereur et aux bibliothèques de ses palais, ce

règne prête à des interprétations aussi contradictoires que celui de Charles VI. Dans l'ensemble, cependant, l'impression est plutôt favorable, et même nettement positive. À feuilleter le long des cimaises ces beaux albums dont on voit dans les vitrines de magnifiques exemplaires reliés, on a l'impression d'une société entreprenante et ouverte, bien administrée sinon bien gouvernée, et très énergiquement désireuse de rendre à la France, avec l'aide de la science et des arts appliqués, une place prestigieuse parmi les plusgrandes nations. Il est assez commun de parler de la vulgarité de la société du Second Empire, de sa brutalité, de sa soumission à l'argent et de son goût pour la fête la plus grossière, loin des délicatesses de l'art, de la hauteur de la vraie pensée et de la distinction (sans doute toute relative) des mondes plus aristocratiques. L'exposition de la Bibliothèque nationale témoigne plutôt en faveur d'un univers sérieux dans ses desseins, fermement dirigé, certes, mais sur un mode plutôt débonnaire et familial, entièrement tendu vers le désir de faire bien et de voir grand. À cet égard, par exemple, entre les dix-huit années de la monarchie de Juillet et les dix-huit années presque immédiatement consécutives du Second Empire, il me semble que le bilan objectif de celles-ci l'emporte largement sur celui des premières. Certes c'est tout à fait par coïncidence que nous avons vu d'un jour à l'autre l'exposition sur le Paris de Charles VI et cette autre, plus limitée, sur la France de Napoléon III. Mais les deux règnes ont quelques points communs. Tous deux se terminent sur un désastre. Et ce désastre a un effet rétroactif, sans doute injuste. Azincourt, Sedan : mais j'apprends qu'avant Azincourt les choses en France n'allaient pas si mal, et j'ai toujours pensé qu'avant Sedan le pays avait connu plusieurs lustres de remarquable dynamisme – qu'attestent à l'envi l'architecture (Paris et la plupart des grandes villes de province, aujourd'hui encore, sont au premier chef des villes Napoléon III) et, donc, la photographie.

J'ai feuilleté aujourd'hui, chez Galignani, le livre de Pierre Milza sur Napoléon III, justement, que je m'attendais à trouver très critique, Milza étant dans mon esprit un spécialiste sévère du fascisme. Mais j'ai eu l'impression, au contraire, que Badinguet se tirait plutôt bien de l'épreuve. La quatrième de couverture parle même de "grand homme", à son sujet (et sans guillemets).

Cela dit l'exposition de la Bibliothèque nationale, très bien présentée comme toujours (nous avions été enchantés de celle qui avait été consacrée à Le Gray – quand était-ce, *l'année dernière*? (chaque fois que je crois que quelque chose est survenu "l'année dernière", en fait quatre ou cinq années se sont écoulées…)), ne saurait se réduire à une fonction de "documentation", même si les photographes qui y sont représentés ont été chargés de missions "documentaires". Plusieurs d'entre eux sont d'abord de grands artistes, à commencer par Le Gray lui-même, bien entendu, qui nefigure là que par une seule image, sans doute parce qu'on a estimé qu'il avait été suffisamment honoré récemment. L'image, c'est *La Table de l'Empereur* au camp de Châlons, tirée de cette série que j'aime tant à propos des manœuvres militaires de 1857, et que j'évoque assez longuement dans *L'Inauguration de la salle des Vents.* Mais il y a aussi les frères Bisson et leurs paysages de montagne, Baldus et ses ponts, Richebourg et ses superbes intérieurs, Aubry et ses natures mortes, Désiré Charnay et ses vues du Mexique. Tous ces noms me sont très familiers depuis ma lointaine période de grande intimité "par alliance" avec la photographie des origines. Il y avait même rue du Bac une de ces grandes épreuves d'assemblages de feuilles mortes dont Charles Aubry avait dédié le recueil au prince impérial. Je connais moins Léon Méhédin, qui paraît s'être plus ou moins autoproclamé chroniqueur officiel de la campagne d'Italie. Merveilleusement viscontien, son paysage de *Valeggio, vue prise du vestibule de S. M. l'empereur*, avec son portail à pots à feu, ouvert, et son improbable château fort, dans le lointain, offre à la rêverie des nuits entières d'aliment.

*

Sur le site de la Société des lecteurs on a beaucoup discuté, pendant mon voyage en Corée, de mon éventuelle cruauté ou de celle du *journal.* Voici l'une des entrées les plus intéressantes, sur ce sujet :

« Soient les phrases : "Ils nous avaient d'abord invités chez eux, à Bourg-la-Reine, mais finalement ils ont préféré le restaurant Benkay de l'hôtel Nikko, à côté de ma tour. Je crains qu'ils ne s'en soient mordu les

doigts, car Sylvie Topaloff était horrifiée par les prix.” p. 57, *Sommeil de personne…*

«Était-il opportun de la part de Sylvie Topaloff de faire cette remarque (vraie, sans aucun doute) ? Était-il opportun de la part de Renaud Camus de la noter dans son *journal*?

« Les réflexions que font naître cette phrase dans le contexte du projet du *journal* ne s’immobilisent jamais. Ici plus que jamais le sens change selon le point de vue.

«1 – Quel effet produit cette réflexion sur le lecteur?

« Le lecteur peut être soit choqué de ce qu’il considérera comme une impolitesse ou une grossièreté, soit amusé de ce qu’il considérera comme une légèreté de la part d’une “tête folle” : spontanéité de Sylvie Topaloff dans le cadre privé, quand on peut supposer que sa profession lui impose une grande retenue. En un sens, on pourrait interpréter cela comme un compliment : Renaud Camus est considéré comme un intime devant qui on ne se surveille pas.

«D’autre part, le lecteur peut être choqué de ce que RC note ce détail, qui peut ternir l’image de S. Topaloff, quand on sait les services que lui a rendus le foyer Finkielkraut (sans compter les services à venir dans la suite du *journal*) : ingratitude de l’auteur, qui aurait pu éviter cela à quelqu’un à qui il est redevable d’un tel engagement en sa faveur. Et donc c’est l’image de l’auteur qui est ternie par cette notation…

«2 – Pourquoi RC a-t-il noté la réflexion de Sylvie Topaloff ?

«– parce qu’il y avait eu réflexion et que le *journal* est une chambre d’enregistrement. Mais cela ne résiste pas à l’examen, parce qu’il est impossible de tout noter, et que quoi qu’il arrive l’auteur joue comme un filtre. C'est malgré tout lui qui choisit ce qu’il note;

«– parce qu’il a été blessé par l’impolitesse de son hôtesse. Il la note comme exemple de cette disparition du paraître qu’il déplore régulièrement.

« Cependant, en la notant, il devient lui-même discourtois envers quelqu’un qui lui a rendu des services bien plus importants, et qui à ce titre mériterait plus d’indulgence. C'est sans doute ici qu’intervient

l’interprétation de Rémi Pellet : “Renaud Camus ne paie pas ses dettes.” Il y aurait fuite en avant, tout service rendu serait payé d’ingratitude en retour, soit pour échapper au fardeau de la dette et à l’obligation de remercier, soit, plus violemment, pour blesser celui qui a aidé (est-ce ici qu’il faudrait parler de “jouissance de la rupture”?). Dans ce contexte, la question “l’auteur est-il ingrat?” est une question amusée, satisfaite;

«– retour à la première possibilité : Renaud Camus note la réflexion de Sylvie Topaloff parce qu’elle a eu lieu. On peut imaginer qu’il préférerait ne pas la noter, mais que le fait d’imaginer ne pas noter quelque chose sous prétexte qu’il ne désire pas le noterprovoque aussitôt le mouvement inverse : notons tout, que cela nous plaise ou non, et surtout si cela ne nous plaît pas et que nous n’avons pas envie de le noter.

«C'est en ce sens que je parlerais plutôt de souffrance du *journal* et douleur du risque. L'auteur est prisonnier de son projet, et en applique la règle au risque de blesser et de perdre à qui il tient. Ici, la question “l’auteur est-il ingrat?” est la question angoissée de qui voudrait obtenir d’autrui réassurance sur lui-même.

«Toute personne qui applique obstinément des règles une fois pour toutes définies quelles que doivent en être les conséquences suscite des sentiments ambivalents : admiration devant une telle fermeté d’âme, désarroi ou mépris devant une telle incapacité à se plier aux exigences communes et à faire passer le vivre en commun avant cette dite règle.

«Évidemment, tout cela est une question de lecture. Peu de choses nous permettent objectivement, dans le texte, de choisir l’une ou l’autre des interprétations. Le choix que nous ferons dépendra de qui nous sommes, des gens et des situations que nous avons rencontrés dans notre vie, de notre façon de lier l’ensemble des indices épars dans le reste de l’œuvre, et pour certains d’entre nous, de la connaissance personnelle de l’auteur (mais cette dernière possibilité dépasse le cadre de l’analyse littéraire, et à ce titre, il me semble qu’elle ne devrait pas être utilisée).»

L'auteur n’est autre que cette Valérie Scigala avec qui nous avons dîné chez Flatters avant-hier. Elle consacre beaucoup de temps à rompre des lances en ma faveur avec le terrible Rémi Pellet.

Jeudi 8 mai, onze heures du matin. Les Coréens sont du plus rigoureux cratylisme (au sens mien du terme, il va sans dire). Ne vous connaissant pas, vous croisant sur quelque site de visite, ils vous demandent immanquablement :

« *Hi. Where are you from?*»

Les plus chaleureux s'écrient :

« *Welcome to Korea !* »

Pas un seul instant ils ne peuvent imaginer – et ils ont raison – que, n'ayant pas le "type" coréen, ou le "type" asiatique, on puisse être coréen, ou "aussi coréen qu'eux", selon la formule consacrée. Imagine-t-on ce qui se passerait si, en France, à chaque personne qui n'a pas physiquement le "type" *français*, "français de souche", à tout arabe ou à tout noir, mettons, quelqu'un s'avisait de demander : « *Where are you from ?* », ou de souhaiter : « *Welcome to France !* » ?

Bien entendu c'est un des points, assez rares, où je me sens beaucoup plus proche de l'"esprit coréen" que de l'"esprit français" – mais l'"esprit coréen" en l'occurrence, et sur ce point particulier, n'a rien de très spécifiquement coréen, et la façon de voir que je viens d'exposer et qui est, *mutatis mutandis*, la mienne, est encore très majoritaire de par le monde. Je me sens plus à l'aise dans les contrées où elle domine (la France et les États-Unis étant probablement les deux pays du monde où elle domine le moins).

Cela dit je ne me sens pas *très* à l'aise en Corée (ni très mal à l'aise), pour diverses raisons. L'une d'entre elles est l'absence à peu près totale de toute stimulation érotique. Une autre, encore plus agissante, est le très net excès, à mon gré, de la densité démographique : les villes sont trop grandes, et elles n'ont pas de forme; les campagnes sont trop "sur la défensive" ; Madeleine Gobeil est de mon avis – il y a de beaux paysages, mais ils sont trop courts (ces immeubles, ces tours, ces grands

ensembles, ces centres de loisirs et de vacances qu'on voit dépasser de partout, dans le Soraksan (qui passe pour la plus belle région du pays)).

Une autre raison de mon peu d'affinités avec la Corée, c'est l'extrême différence entre nos rapports respectifs au temps, à la durée, à l'ancienneté et donc à l'"authenticité", à l'"origine". Peut-être n'est-ce attribuable qu'à une exceptionnelle série de malheurs historiques, et aussi à la place très limitée de la pierre dans l'architecture; mais voilà un pays où il n'y a pratiquement rien d'ancien. Or je me caricaturerais à peine en admettant que l'ancienneté et la beauté sont dans une large mesure synonymes, dans mon esprit – je me caricaturerais tout de même un peu : d'une part il y a en Amérique, par exemple, des paysages de toute beauté (parmi les plus beaux du monde, certainement), à propos desquels le concept d'ancienneté n'est pas très pertinent; d'autre part il existe des bâtiments duXX^e^ siècle qui me paraissent receler beaucoup plus de beauté que des édifices du Moyen Âge (mais enfin ce n'est pas la règle générale).

En Corée il n'y a pas une "belle ville", au sens où nous l'entendons, et, à ma connaissance, pas un "beau village" (et certainement pas ce pénible Hahoë dont les Coréens sont si fiers, près d'Andong, et qui n'est qu'une sorte de parc d'attractions, d'ailleurs pas trop bien tenu, pour le tourisme de masse).

Il y a quelques beaux et même quelques très beaux bâtiments, mais, aux yeux d'un Occidental amateur d'architecture, ils ont toujours quelque chose d'un peu suspect : la plupart sont en bois, et s'il arrive quelquefois que le bois paraisse ancien, ou "marqué par le temps", on s'aperçoit presque toujours que l'ensemble de la structure repose sur des piliers ou des bases de ciment (comme l'affreux Gyeonghoeru du Gyeongbokgung, à Séoul), ou d'aggloméré, ou de pierre recomposée, ou très fraîchement taillée. Une maison ancienne baignant "naturellement" dans son ancienneté, cela n'existe pas. La seule que nous avions cru repérer, entre le Woraksan et Chungju, avait été installée là où elle se trouvait à la suite de la submersion de son emplacement originel du fait de la construction d'un barrage.

De façon générale "l'ancien" est peu aimé, en Corée – dans l'architecture, en tout cas. La présidente du département de français de

l'université Ehwa, quand elle nous a fait faire le tour du campus, chaque fois qu'elle recommandait à notre attention un bâtiment qu'elle jugeait plus intéressant que les autres, ou plus *joli*, désignait l'un des plus récemment bâtis, des plus pimpants – et elle n'accordait pas un coup d'œil à ceux qui aux États-Unis, par exemple, passeraient pour "anciens", et vénérables à ce titre, ceux de la première moitié du XXe siècle, par exemple.

Il est vrai qu'en Corée presque tout ce qui date de la première moitié du XXe siècle a été construit par les Japonais, et pour cette raison se trouve plus ou moins maudit. L'immense palais du gouvernement, édifié par l'occupant en avant de l'ancien palais royal, au cœur de Séoul, a été abattu il y a une dizaine d'années, bien qu'il fût sans doute assez utile, parce qu'il constituait un mauvais souvenir. La charmante et très compétente jeune traductrice qui m'a été affectée lors de mon bref séjour à Pusan me disait qu'il lui faisait mal au cœur, quand elle se rendait à Séoul, de voir des lycéens japonais envoyage se faire photographier fièrement devant l'ancienne gare, d'origine japonaise elle aussi, et dont elle n'était pas loin de souhaiter, pour sa part, qu'elle fût démolie également.

Pascal Dayez-Burgeon, s'appuyant d'ailleurs en partie sur Patrick Maurus, dont je n'aime pas beaucoup le style mais qui est semble-t-il l'un des meilleurs connaisseurs du pays, soulignait discrètement l'extrême ambiguïté des rapports des Coréens avec les Japonais. Où qu'on aille, et par exemple dans toutes les notices touristiques sur les villes ou les monuments, les Japonais sont les méchants, et même les très méchants. Il en est parlé comme des Allemands en France vers 1950. La résistance coréenne à leur égard est très fortement exaltée, ainsi qu'il est normal; elle fut d'ailleurs bien réelle, je crois, et souvent héroïque. La collaboration avec eux est à peine moins avérée, semblerait-il, quoique nettement moins souvent mentionnée. Elle serait à l'origine de bien des grandes fortunes financières et industrielles de la Corée d'après-guerre, et même de la Corée d'aujourd'hui.

Cela dit, le problème est on ne peut plus classique, et probablement sans solution : l'essor économique d'un pays qui fut colonisé, est-ce qu'il le doit à la colonisation, ou bien à sa libération? Toutes les histoires

coréennes de la Corée que j'ai pu feuilleter (histoires en anglais, bien entendu) sont formelles : l'occupation japonaise fut l'occasion d'une exploitation éhontée, par l'occupant, des ressources économiques du pays et de ses richesses; le pays fut saigné à blanc par ses maîtres. Il est assez probable toutefois que ses maîtres l'ont fait passer d'une époque à l'autre, considérablement modernisé, et, sinon enrichi, du moins préparé pour l'enrichissement. Les deux versions ne sont pas forcément aussi contradictoires qu'il y paraît, au demeurant : voulant exploiter les richesses coréennes, il est assez logique de penser que les Japonais ont estimé souhaitable, à plus ou moins long terme, d'enrichir la Corée – et fait ce qui était nécessaire pour cela, de leur point de vue égoïste.

Je crois comprendre que l'industrialisation et la modernisation japonaises de la Corée eurent surtout lieu en Corée du Nord, plus "avancée" à leur époque : de sorte qu'après la guerre et la libération, et même après la guerre de Corée, la Corée du Nord, bénéficiant des "infrastructures" mises en place par l'occupant, était plus riche que la Corée du Sud, chose peu concevable aujourd'hui, et qu'on oublie, ou qu'on n'a jamais su.

Je lisais dans un article du *Korea Herald* que les rares touristes du Sud qui se rendent ces temps-ci en Corée du Nord, et surtout au mont Geumgangsan, le plus haut sommet de la péninsule, non loin de la zone démilitarisée, sont horrifiés par la maigreur des rares habitants qu'ils rencontrent et des soldats qui encadrent leurs groupes, et par la petite taille des uns et des autres, leurs petites mains, leurs petits pieds.

Quand je suis allé en ex-Allemagne de l'Est, peu de temps après la chute du mur de Berlin, il me semblait que jamais au cours de l'histoire la démonstration de la supériorité d'un régime politique sur un autre, d'un type de société sur un autre, n'avait pu être démontrée de façon aussi éclatante que la supériorité du capitalisme libéral sur le communisme, telle qu'en témoignait à un degré stupéfiant la visible différence de prospérité et d'entretien du territoire : à peine avait-on quitté, en voiture, l'opulente Nuremberg, on entrait d'un coup, sans aucune transition, en des contrées où tout était à moitié ou tout à fait en ruine, où les routes étaient des chemins défoncés, où les voitures étaient très rares et très pauvres, où les villes et les villages paraissaient

misérables. Entre les deux Corées les différences sont encore plus sensibles, semblerait-il : elles se manifestent dans les corps eux-mêmes, non pas dans les visages, mais dans les corpulences, et dans les tailles.

D'ailleurs les différences de taille moyenne sont très perceptibles selon les générations, dans la seule Corée du Sud. Nous avons tendance à penser que les Asiatiques sont plus petits que les Occidentaux, mais cette différence s'estompe, ce qui tendrait à prouver qu'elle est d'origine purement économique. Les Coréens ont toujours passé pour plus grands et plus forts que leurs voisins immédiats. Les jeunes Coréens sont en tout cas beaucoup plus grands et beaucoup plus forts que leurs parents. J'ai l'impression qu'en une génération la race (les monuments parlent constamment de la "race" coréenne : les morts coréens de la guerre de Corée sont tombés pour défendre leur "race" et la liberté…) a gagné presque vingt centimètres. Les jeunes Coréens de très grande taille ne sont pas rares du tout – au Sud, donc.

Un point qui m'a surpris est l'extrême abondance de personnes âgées qui sont littéralement cassées en deux, et dont le corps, quand elles marchent (péniblement), fait peu ou prou un angle droit. Cetteaffliction s'observe en Europe, mais dans des proportions beaucoup moindres. Je m'interroge sur les origines de sa fréquence en Corée, et j'ai interrogé mes quelques informateurs, M. Dayez-Burgeon, M. Sevan, et les quelques universitaires que j'ai rencontrés. Les avis divergent. Les uns incriminent la position à table, sans chaise, à même le sol, jambes repliées devant soi; les autres les travaux de ravaudage des femmes – ce sont surtout les femmes qui sont affectées; d'autres encore la période de grande pauvreté qui a suivi la guerre, et qui s'est prolongée jusqu'aux années soixante : ces personnes auraient manqué de calcium dans leur enfance et dans leur jeunesse.

Il paraît que les Japonais seraient beaucoup plus exposés au cancer de l'estomac que les autres peuples – cela tiendrait à certaines particularités de leur alimentation (ce qui ne fait guère de publicité pour la nourriture japonaise, que pourtant j'apprécie tant…).

Les Éthiopiens et les Somalis sont très grands et pourtant, comme dit Pierre, « ils ont toujours crevé la dalle »…

***

À la date du 9 octobre 1998, dans son *journal*, qui vient de paraître aux éditions Van Dieren sous le titre *Cran d'arrêt du beau temps* (emprunté à Proust), Gérard Pesson évoque une visite à Plieux :

«Visite au château de Plieux, chez Renaud Camus. Il vit avec, je ne les ai pas comptés, un grand nombre de labradors magnifiques et irrésistibles. La femelle du groupe est punie pour avoir égorgé quatorze canards (gavés) d'un voisin. Nous sommes allés les promener tous, au loin, sur un tertre. Il les fait monter dans une remorque que tire sa Safrane somptueuse, en quoi il ne varie pas de cette ligne qu'il me réexplique : «Tant qu'à être pauvre, vivons luxueusement.» Son bureau est dans la bibliothèque, la plus grande pièce de la maison qui m'a semblé faire bien dix mètres de long. De chaque fenêtre, une vue extraordinaire. Sa chambre est très nue avec seulement une œuvre de Kounellis. Un salon dont toute une paroi est un magnifique Marcheschi. Vu les Joseph Albers, les *Hommages au Carré*, très intimidants et qu'il ne faut surtout pas voir comme j'ai fait, au pas de course. Camus, comme toujours, civil et peu causant. Cohérence doctrinale : il serait bien la dernière personne de qui onpuisse dire qu'elle est "sympa". Mais une certaine raideur parle chez lui de rectitude et, sûrement, de droiture.»

J'aurais mauvaise grâce à n'être pas satisfait du tableau. Seule minuscule objection à faire, la citation : je suis certain de n'avoir pas dit « vivons luxueusement », ce n'est pas un mot à moi. Peut-être ai-je risqué la plaisanterie éculée : «C'est déjà assez embêtant d'être pauvre, si en plus il faut se priver...» Mais de façon générale il faut bien constater que les propos rapportés, dans un *journal* (ne parlons même pas d'un journal!), sont inexacts. Et c'est certainement le cas, hélas, dans mon *journal* à moi, à moi qui n'ai pas l'oreille du compositeur Pesson.

Je me souviens que j'avais été horrifié par ce que Marc Weitzmann avait dit à Marc Avelot, qu'il n'avait jamais prononcé les phrases que je lui prêtais dans *Corbeaux* (et qu'il a fallu retirer et de *Corbeaux* et plus tard de *K. 310*). J'aurais mis ma main au feu, pour ma part, qu'il les avait bel et bien prononcées. Mais il est possible que nous ayons eu tous les deux raison. Il les avait bel et bien prononcées *en substance*, mais peut-

être pas exactement selon les termes que je reproduisais. Ce n'étaient pas les mêmes phrases… (voilà tout de même l'extrême limite jusqu'à laquelle je puisse aller).

Quatre heures et demie. Nous n'avons pas pu regarder jusqu'au bout « Culture et dépendances », hier soir. Il y a que Pierre se lève à six heures du matin, ce qui n'encourage pas à prolonger longuement les soirées de télévision, dans une unique pièce de douze mètres carrés (ou dix-huit, je ne sais plus). Il y a aussi que le spectacle me met hors de moi : *c'est physique*, comme on dit, je n'arrive plus à regarder ces émissions prétendument "culturelles", que ce soient *Campus* ou celle-là – j'ai envie d'étrangler tout le monde (au moins parmi les hôtes, à défaut des invités). Hier nous étions au bord de nous décider une bonne fois à ne plus regarder du tout la télévision.

Giesbert et les siens recevaient en l'occurrence René Girard, l'idole de Flatters, mais aussi Jorge Semprun, Jean-François Kahn, Axel Kahn, frère du précédent, Ivan Rioufol, d'autres, et un professeur de philosophie dont j'oublie le nom, qui vient de publier un roman dont paraît-il on parle beaucoup en ce moment.

À quelques nuances près, tout le monde est traité selon les règles de la plus stricte égalité. Girard et Semprun sont pareillement deux patriarches de la pensée. De toute façon personne ne peut dire un mot, tout est organisé de façon qu'aucune pensée n'affleure, sans doute parce que la pensée c'est ce que le taux d'écoute déteste le plus. Girard prend tout cela avec beaucoup de patience et de philosophie. Il arrive à placer une phrase et demie de temps en temps, mais chaque fois il est coupé pour faire de la place à Jean-François Kahn. Jean-François Kahn, lui, sait y faire. Il arrive à débiter d'une traite de longs discours, en postillonnant de tous les côtés, à sa manière. La direction des débats l'encouragerait plutôt à ces grandes envolées, puisqu'elles sont apparemment ce que le public réclame, formatées qu'elles sont à merveille pour le petit écran. Entre un René Girard et un Jean-François Kahn, à la télévision, "y a pas photo", selon l'élégante expression consacrée. Kahn est en passe d'être consacré

comme une sorte de deuxième Jean Daniel, en nettement plus agité : un grand journaliste au-dessus de toute critique, un modèle pour les jeunes générations…

Nous avons arrêté là, n'en pouvant plus. Mais Flatters me dit aujourd'hui que la scène s'est prolongée par le meurtre rituel et collectif de Rioufol, chroniqueur au *Figaro.* Je n'en suis pas surpris. Rioufol, qui a plusieurs fois pris ma défense, a souvent des positions très courageuses, et, à mon sens, très pertinentes – je vantais précisément ses mérites sur le site de l'In-nocence, pas plus tard qu'avant-hier. Il vient de publier un livre contre la chape de bonne pensée qui plonge le pays dans le plus total aveuglement sur son sort et sur sa situation véritable. Cela ne pouvait pas lui être pardonné. Flatters en veut un peu à Girard de ne s'être pas suffisamment désolidarisé de la scène de curée qui avait lieu sous ses yeux, et dont il était plus armé que quiconque, pourtant, pour apprécier les mécanismes.

Quant au professeur de philosophie, qui a longtemps travaillé avec Benny Lévy, si j'ai bien compris, et qui enseigne dans le "quatre-vingt-treize", comme il dit (je me demande si ce n'est pas là que j'ai décroché), il estime lui aussi qu'enseignement il n'y a plus et qu'il faut voir la vérité en face : les craintes exprimées par les uns et les autres sur l'évolution de l'Éducation nationale ne sont plus de saison, elles se sont vérifiées au centuple, il ne s'agit plus que de tirer les conclusions inévitables d'un état de fait selon lequel lui, par exemple,a trente-cinq élèves d'origine musulmane pour un seul d'origine française, de sorte que l'enseignement traditionnel n'a pas plus de raison d'être que de possibilité de se maintenir. Tout ce qu'il y a à faire, c'est d'enregistrer les conséquences de la réalité telle qu'elle est, avant qu'éclate la guerre civile. Il paraît que ce monsieur a vraiment évoqué *la guerre civile*, comme je l'aurais fait à sa place. Mais je ne mentionne toute cette scène et ne rapporte ces propos qu'à travers le récit de Flatters, puisque je ne regardais plus. Tout le monde est tombé sur ce professeur, comme sur Rioufol. Mais lui, ne pouvant plus placer un mot, a mis sa tête entre ses mains, sur la table – ce qui est symboliser assez bien l'esprit de ces émissions.

Tandis que les excommunications se multiplient, les canonisations vont bon train, parallèlement. En ce moment c'est Romain Gary qui est

élevé sur les autels du génie, et proposé, que dis-je, *imposé*, à la dévotion des fidèles. Myriam Anissimov, qui avait publié une grosse biographie de Primo Levi, vient de lui en consacrer une. Et Bernard-Henri Lévy a donné la pichenette finale, à midi, chez Marc Voinchet : évoquant les géants de la littérature, il a prononcé dans le même souffle les noms de Malraux et de Gary.

J'ai vu Gary tous les jours de ma vie et souvent plusieurs fois par jour, pendant dix ans, quand nous habitions l'un et l'autre rue du Bac. Parmi les gens de ma connaissance, c'était un personnage qui n'avait pas la moindre existence littéraire. Certes il était très connu, mais il ne relevait pas de la littérature. Il paraît qu'il a terriblement souffert de cet état de fait. Je veux bien le croire. Ce serait même un des thèmes principaux de son œuvre. S'agissait-il d'une erreur judiciaire? C'est ce que nous sommes sommés de reconnaître.

*

Un trait qui m'est a priori très sympathique, dans la civilisation coréenne traditionnelle, c'est la place qu'y tenaient les lettrés, les poètes, les hommes et les femmes de culture. Il semble s'être agi d'un gouvernement par les élites culturelles, ce que j'approuve fort. Comme en la Chine voisine, et conformément au schéma mandarinal, le concours était le pilier du système administratif. Mais, si j'entends bien mes lectures, les concours portaient moins sur l'art de bien gouverner, sur le droit ou sur l'économie, par exemple, que surl'art de faire de bons vers. Je ne puis faire état que d'impressions superficielles, et qu'il faudrait creuser longuement, sans compter que tout cela est certainement très bien connu des experts en choses asiatiques, et même des demi-savants. Mais je crois comprendre que la poésie était étroitement liée à l'érudition, et l'érudition à la science administrative. Les rois, qui plus est – et c'est là peut-être un trait plus spécifiquement coréen –, étaient eux-mêmes des poètes, des érudits, des philosophes, des experts en matière religieuse (tout cela étant étroitement lié) : nous dirions des "intellectuels". Attenant aux principaux palais, on voit des salles spéciales, ou des galeries

ouvertes, qu'utilisaient les souverains pour faire passer eux-mêmes les examens aux meilleurs sujets des écoles. Telle était du moins la tradition, qui n'a pas toujours été respectée. Les derniers représentants de la dynastie Joseon, à partir de la fin du XVIIIe siècle, n'étaient plus assez savants pour tenir personnellement le rôle d'examinateurs.

Ces traits-là doivent être rapprochés de la tradition confucéenne, bien entendu, et sans doute ne peuvent être compris qu'à travers elle. La dynastie Joseon, qui s'installe en 1392, paraît être associée à une restauration des valeurs confucéennes, alors que la dynastie précédente, Goryeo, avait plutôt favorisé le bouddhisme. Si c'est bien le cas – mais sans doute faudrait-il nuancer infiniment, comme toujours –, je serais plutôt joseoniste que goryen, parce que j'aime beaucoup plus les académies confucéennes que les temples, et je préfère l'architecture civile à l'architecture religieuse.

Un des historiens que j'ai lus – André Fabre, sans doute – explique que la faiblesse de l'administration par les érudits et les poètes (cette caste dont un Yi Hwang semble avoir été le plus brillant représentant et le modèle), c'est qu'elle ne descendait pas assez bas : elle se désintéressait du niveau local. Fière de ses diplômes et de sa noblesse, elle jugeait au-dessous d'elle de se préoccuper de l'intendance quotidienne, et, très imprudemment, elle déléguait cette charge à de brutaux petits cheffaillons de villages et de quartiers, peu préoccupés de poésie ceux-là, qui ne songeaient qu'à s'enrichir et qui exploitaient ignominieusement le peuple. C'est ainsi qu'aurait dégénéré le système, pourtant hautement séduisant à mon gré.

À Hahoë, où l'on voit tout de même quelques très belles maisons, malgré le côté un peu déplaisant de l'ensemble, onapprend qu'elles étaient les résidences d'une aristocratie héréditaire, certes, mais qui n'était ni militaire ni administrative au sens strict, ni d'épée ni de robe, en somme, mais de culture et de poésie. Elle ne se distinguait même pas par la fortune, mais par la connaissance et les manières, et par le goût de l'étude. D'ailleurs, dans toutes les maisons nobles, la pièce principale de l'habitation des hommes est celle où se tenait le maître pour *étudier*, vous explique-t-on – trait assez semblable à ce qui s'observe dans la tradition juive. L'érudit ne sortait même pas de cette pièce pour prendre ses repas

puisque ceux-ci lui étaient apportés sur place, sur une table portable, ou bien servis sur celle qui lui servait de bureau. Voilà tout à fait une noblesse selon mes vœux : une “classe cultivée” comme je déplore qu’il n’y en ait plus.

Elle n’a peut-être pas très bien rempli sa mission, à la vérité, puisque tout s’est achevé en catastrophe – après plus de cinq siècles de la dynastie Joseon, tout de même (il est à la fois un peu agaçant et très amusant de rencontrer partout des panneaux d’information qui vous font savoir gravement que tel ou tel monument remonte à la “période Joseon, 1392-1910” : le renseignement manque un peu de précision…). Mais les malheurs de la Corée (comme ceux de la Pologne) viennent surtout de sa position géographique, entre de trop puissants voisins. Et en ce sens, plutôt que déplorer la perte de l’indépendance, à la fin du XIXe siècle, on peut se féliciter qu’elle ait été préservée si longtemps.

C'était une indépendance de fait (la plupart du temps), parce qu’à la vérité la Corée était tout de même un peu vassale de la Chine. Quand le roi Gosong se proclame “empereur”, en 1897, il veut dire, de façon un peu pathétique, que désormais il ne reconnaît plus la souveraineté de l’empereur de Chine, qu’il est un *empereur* comme lui. S'il peut le faire, c’est que le Japon vient de battre la Chine, et que la Chine n’est plus à craindre. Mais le Japon, ainsi que la suite de l’histoire va le prouver rapidement, est bien autrement redoutable.

À l’hôtel Koreana on a le choix entre quatre restaurants : coréen, chinois, japonais et occidental. Cette structure se rencontre dans tous les grands hôtels, apparemment, mais aussi dans les rues des principales villes. Les restaurants chinois et japonais sont presque aussi nombreux que les restaurants coréens. D’autre part la poésiecoréenne la plus classique est pour une très large part écrite en chinois, en langue chinoise. Le roi Senjo le Grand a imposé un alphabet national, le *hangeul*, mais nombre de caractères chinois se sont maintenus jusqu’à nos jours, et seuls les journaux les plus “progressistes”, ceux qui sont destinés exclusivement à la jeunesse, par exemple, refusent de les employer. Le chinois est resté très longtemps la langue de la haute culture et de la bonne société. Certaines formules de politesse un peu solennelle, aujourd’hui encore, ou la présentation rituelle de vœux, appellent les

caractères chinois. Les adolescents ne les comprennent plus. Les parents trouvent vulgaire qu'on s'en passe – un signe de déclassement. D'un autre côté j'ai lu en même temps les *Mémoires d'une reine de Corée* et la biographie américaine d'Hiro-Hito, achetée in extremis à l'aéroport de Séoul, au retour, pour écouler un surplus de wons; et j'ai été surpris de constater l'abondance des points communs, ici et là, malgré un siècle et demi d'écart et la mer du Japon (ou *mer de l'Est*, selon les terminologies). Ainsi les rituels du mariage, que ce soit pour le prince héritier de Corée dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle ou pour celui du Japon en 1920, sont étonnamment proches : choix d'une fiancée parmi les familles nobles de la haute administration, présélection, sélection, stage d'instruction protocolaire et morale de l'élue, etc. Le dernier "*crown prince*" de Corée, que chez les historiens anglophones de Corée on voit tristement partir pour le Japon, en 1910, en qualité d'otage, on le voit arriver à Tokyo, chez le biographe d'Hiro-Hito, et susciter la jalousie du jeune prince japonais parce que son grand-père, le terrible empereur Meiji, en paraît entiché et le préférer à son petit-fils…

Ce que je veux dire est que l'étranger a quelquefois un peu de mal à bien démêler ce qui est spécifiquement coréen entre deux autres cultures et deux autres civilisations qui lui sont plus familières (un peu, très peu), et qui se sont montrées nettement envahissantes. Il a parfois l'impression d'être dans un énorme Luxembourg, et de chercher le luxembourgeois entre le français et l'allemand. Et puis, à la présence chinoise et japonaise, dans la civilisation coréenne, il faut ajouter l'américaine, pour la période contemporaine. M. Dayez-Burgeon me disait que dans certains domaines l'indépendance coréenne était assez relative. L'armée coréenne est commandée par un général américain. Et quand la France essaie de proposer seschars et ses avions de combat, on lui fait comprendre qu'on aimerait bien les acheter, d'autant qu'ils sont moins chers et mieux adaptés aux besoins, mais qu'hélas il n'en est pas question – on ne fait pas ce qu'on veut.

L'armée est extrêmement présente, surtout dans le Nord (dans le nord du *Sud*, je veux dire). Et cela est bien compréhensible, car tous les malheurs du pays ont eu pour source l'impuissance militaire. Le roi Gosong n'avait pour ainsi dire pas de troupes, quand il s'est agi de

défendre l'indépendance de son royaume. Il comptait sur une politique de balance entre ses ennemis. Lorsque l'un d'entre eux a été vaincu par l'autre (par *l'un* des autres, car il fallait aussi compter avec la Russie, avec la Grande-Bretagne, la France, les États-Unis), il s'est trouvé littéralement désarmé. Il a encore essayé d'avoir recours à la diplomatie, en en appelant à la cour de La Haye (un peu comme Haïlé Sélassié, trente ans plus tard, implorerait l'aide de la Société des Nations). Cette action qu'il voulait secrète n'a fait que précipiter, aussitôt connue des occupants furieux, l'effondrement final. On conçoit que dans ces conditions, et avec de pareils souvenirs, la Corée soit disposée à faire de grosses dépenses militaires.

Elle n'en renonce pas pour autant à complaire à ses protecteurs : elle envoie ces temps-ci des troupes en Irak, comme elle en a envoyé naguère au Vietnam.

Vendredi 7 mai, dix heures du soir. La double traduction, toujours : de la langue étrangère en français, d'abord, puis du niveau de langue originel au niveau de langue petit-bourgeois : *vingt-trois heures*, *été manger chez les…*, *j'y vais chaque midi*, *tous les midis*, *cela fait sept ans*, *cela fait trois mois*, *des biscuits maison*, *jusqu'à tard* (mais *jusqu'à tard* est un peu différent, car il s'agit purement et simplement d'une faute de français tandis que les autres exemples sont… quoi, des *fautes de classe*?).

Dans notre littérature à nous, *La marquise sortit à dix-sept heures.*

*

«Je ne suis pas un expert américain [*un expert en matière de questions américaines*], même si j'y suis beaucoup ces temps-ci» (Bernard-Henri Lévy).

«C'est vrai et faux : tout dépend de quel polluant on parle.»

*

Aujourd'hui j'ai déjeuné très agréablement avec Paul, à l'Alcazar, rue Mazarine (j'en étais resté à l'Alcazar music-hall, où d'ailleurs je n'ai jamais mis les pieds).

Il était très amical et chaleureux, et nous avons passé un moment excellent, très en confiance l'un et l'autre. Pourtant il a de graves soucis d'affaires (auxquels il avait fait allusion avant mon départ en Corée, et il semblait alors assez préoccupé – c'est la raison pour laquelle je l'avais appelé dès mon retour, d'où ce déjeuner). Il dit que la maison n'a pas eu de succès de librairie depuis deux ou trois ans, que l'ensemble des livres qu'il a publiés l'année dernière atteint à peine les quatre-vingt mille exemplaires vendus, et qu'il faut deux ou trois cent mille exemplaires pour que la gestion financière soit équilibrée. Dans les années précédentes ce point d'équilibre avait été atteint chaque fois grâce à *un seul* livre, par exemple celui de Winckler, *La Maladie de Sachs*. Je crains de n'être même pas le *worst seller* de l'équipe…

Paul compte beaucoup sur une nouvelle collection policière, qui n'a qu'un seul auteur, un haut fonctionnaire qui lui a envoyé un manuscrit qu'il a beaucoup aimé et qui lui a dit en avoir un ou deux autres à sa disposition. Lorsque Paul, enthousiaste, a parlé d'une *série*, le fonctionnaire a produit quatre autres romans en deux mois…

Les deux premiers volumes paraissent cette semaine. Colette Kerber, que j'ai vue mardi dernier, les a déjà lus et en disait le plus grand bien. Si l'auteur a le succès escompté, et si je le rencontre, je m'abstiendrai de lui faire une réflexion du genre de celle dont j'avais gratifié Marie Darrieussecq, à qui j'avais dit que sa *Truie* était notre vache à lait : je croyais lui faire un grand compliment et lui témoigner ma gratitude – en fait elle ne m'a jamais pardonné.

*

Gérard Pesson évoque Jean Puyaubert, le 12 novembre 1991 :

« Camus m'apprend la mort du bon docteur Puyaubert – le Jean de son journal (jamais cité dans l'index à sa demande expresse). Je me souviens de dîners à la Rotonde et à la Coupole où il tenait table ouverte. Tout dans sa conversation, sa réserve courtoise, son esprit plein de fantaisie, ses saillies imprévues, sa distinction si naturelle dans le parler faisait de lui le témoin et le modèle parfait d'un état de civilisation disparu. J'avais été très impressionné qu'il se souvienne d'avoir vu Erik Satie, frappé par son souvenir têtu de cette petite phrase dite par Raymond Queneau, je crois, en sortant d'un ballet à l'Opéra : "Ils ont bien dansé la gigue." Il parlait en vous regardant pendant qu'il versait obligeamment l'eau gazeuse à côté de votre verre. Il avait collectionné très tôt, par passion, la peinture d'André Masson. Sa maison de la rue Campagne-Première, toute en hauteur, et véritable moulin où ses jeunes amis se donnaient rendez-vous, regorgeait de tableaux.»

Pesson rend à Puyaubert, et presque littéralement, les bons sentiments qu'il lui portait, car je crois bien que c'est de lui que Jean disait, justement après un dîner :

« Ce garçon, c'est la civilisation...»

Opinion que confirme à chaque page *Cran d'arrêt du beau temps.* Je regrette que le projet d'un opéra que nous aurions écrit ensemble, Pesson et moi, et qui devait s'appeler *Pastorale*, n'ait pas abouti. Le compositeur l'évoque à plusieurs reprises, et semble y avoir attaché plus d'importance que je ne l'avais compris, ou qu'il ne m'en souvenait. Pour ma part j'ai surtout été découragé par la perte, au cours d'un accident informatique, de la totalité du travail déjà accompli…

De moi Pesson dit aussi (quelques jours après l'évocation de Jean Puyaubert) :

« Son extrême courtoisie est tout à fait frappante, comme un moyen de tenir éloignés les indésirables, sûrement dans le sens strict du mot.» (Le sens strict d'*indésirables*?)

Plieux, dimanche 9 mai, neuf heures du soir. « Les intermittents ne se satisferont pas que de bonnes paroles» (France 2).

*

Nous avons retrouvé hier soir un Plieux glacé. Aujourd'hui il a fait très beau et l'on avait au moins la possibilité de sortir pour tâcher de se réchauffer un peu dans le soleil. Mais ce soir je porte quatre pull-overs l'un sur l'autre et j'écris en tremblant, mains et pieds gelés.

Il y a des années que j'ai remarqué qu'en général il faisait grand froid autour du 8 mai, dans la région. Ce ne sont pourtant pas encore tout à fait les "saints de glace". Et cette fois-ci il fait froid *partout*. Il a neigé dans les Vosges.

Dans la maison le chauffage est arrêté depuis notre départ pour la Corée. Luc Charcellay et son amie Sophie ont passé une semaine ici, en notre absence. J'espère que la température était alors un peu plus clémente.

*

Il semble n'y avoir pas de limites aux possibilités de variantes qu'offre l'itinéraire que nous empruntons depuis un an ou deux entre Paris et Plieux, par Limoges et Brive et non plus par Poitiers et Bordeaux comme avant. Hier nous sommes allés au mont Gargan, nous avons exploré le massif des Monédières, nous sommes passés au Pouget – la maison de Jean Puyaubert, près de Tulle –, et nous avons découvert Collonges-la-Rouge, puis Turenne.

Le mont Gargan m'intriguait depuis plusieurs mois, à cause d'un panneau le signalant, sur l'autoroute, et où l'on croit deviner, sur un sommet, une sorte de manoir du crime ou de maison hantée, à l'anglaise – on jurerait la couverture d'un vieux roman policier. En fait il s'agit d'une chapelle en ruine, qui ne date que du XIXe siècle. Mais la vue qu'on a de là est très vaste et très belle, et l'allée qui mène au point

culminant est bordée de gros hêtres splendides, qui sans doute doivent au vent leurs formes torturées.

Du mont Gargan on voit très bien le petit massif des Monédières, au sud-est, où nous nous sommes portés ensuite, attirés par sa belle apparence. C'est une sorte de presqu'île, une pointe, une péninsule, une dernière avancée du Massif central au-dessus de la grande plaine de l'Ouest (le mont Gargan, lui, serait une petite île).Le point culminant est le Suc au May, qui n'atteint pas tout à fait mille mètres. On a tout de même une impression de hauteur et presque d'envol, à cause de l'isolement de ces sommets dénudés, merveilleusement déserts, offerts à la contemplation infinie du couchant. Moi qui n'aime que les pentes tournées vers l'ouest, et qui déteste que la vue soit barrée de ce côté-là, je ne saurais rêver solitudes plus amies du soir.

Dans les replis du massif, non loin de Chaumeil, il y a un petit château bourgeois, sans intérêt architectural – pour autant qu'on puisse en juger de loin –, mais qui a le mérite bien grand d'être éloigné de tout. Ce n'est pas le cas de celui du Tourondel, près de Saint-Augustin, beaucoup plus ancien mais trop restauré. Pour l'atteindre, cependant, il nous a fallu traverser le hameau de Barbazanges, qui a peut-être inspiré à Marcelle Tinayre un titre qui ravissait Jean Puyaubert, *La Vie amoureuse de François Barbazanges*.

Marcelle Tinayre, née à Tulle en 1872, était une amie de la grand-mère de Jean, je crois bien, et venait au Pouget. Jean était persuadé d'avoir inspiré un personnage mineur, et peu reluisant, d'un roman tardif de cette dame.

Ayant vu un assez beau retable (du XVIIe siècle, comme la plupart des retables…) dans l'église de Naves, nous étions au Pouget sur les six heures. J'y étais passé une fois déjà, avec ma mère il me semble, il y a peut-être vingt ans. On nous avait montré une collection de papillons, si je ne me trompe, dans des vitrines. Cette fois-ci nous ne sommes pas entrés, et nous n'avons vu personne. Il semble que les deux parties de la maison, l'une assez verticale, l'autre très horizontale, aient subi une espèce de partition. Le jardin est divisé par une haie. L'une des moitiés est plus joliment administrée que l'autre (c'est-à-dire moins). Mais toutes

les deux dominent une merveilleuse prairie, qui dévale la colline en direction de Tulle (qu'on ne voit pas, par chance).

Flatters me rappelle aujourd'hui qu'il a fait un séjour d'été dans une maison voisine du Pouget, louée par l'intermédiaire de Jean, de son neveu Laurent Meynard ou de son amie d'enfance Guilhène Douady (je ne suis sûr de l'orthographe ni de ce nom ni de ce prénom, inspiré par un personnage d'un opéra de Vincent d'Indy, *Fervaal*). Mais Flatters était alors très malade, et surtout il subissaitles effets d'un traitement épuisant : il n'a guère profité du pays, et n'en garde pas un souvenir très précis.

Il avait fait un temps très changeant toute la journée, hier, souvent pluvieux et surtout très froid, déjà; mais sur le Pouget s'est offerte une belle lumière d'après l'orage, qui baignait encore Collonges-la-Rouge une petite heure plus tard. Entre-temps nous avions savamment évité Brive, par Malemort, Saint-Xantin, Lanteuil et Noailhac. On traverse là de belles campagnes, surtout sur les hauteurs (entre Lanteuil et Noailhac).

Je ne sais comment je m'étais arrangé pour ne connaître ni Collonges ni Turenne, à mon âge avancé. Dans une région de beaux villages, ces deux villages fameux méritent tout à fait leur renom. Surtout, ils n'ont pas laissé leur gloire les souiller.

Collonges-la-Rouge, imaginais-je, brille seulement par la couleur de sa pierre. Et certes cette couleur, un beau rouge chaleureux, suffirait pour faire une réputation. Mais cette pierre, en plus, se prête et a servi à des architectures remarquables, une église superbe et toute sorte d'étonnants castels, dont on ne s'explique pas très bien l'origine, quand on manque de renseignements historiques, comme c'est mon cas. Qui habitait là? Qui a fait construire ces ambitieux manoirs de ville, avec leurs tours, leurs tourelles et leurs encorbellements, édifices dont le moindre ferait un très joli château, en pleine campagne? S'agissait-il d'une sorte de "village de nobles", comme il y en a en Pologne, ou bien comme cet Hahoë où nous étions il n'y a pas quinze jours, dans la lointaine Corée ? Petits mystères qu'il ne doit pas être trop difficile d'éclaircir.

Collonges est sans doute un enfer en été (n'en déplaise à Didier Eribon, qui non sans une certaine logique ne veut pas que, touriste soi-même, on se plaigne de l'afflux de touristes), mais ne porte pas encore de traces trop sévères de son immense notoriété. Puissent-elles lui être épargnées à jamais…

Beaucoup plus abrupte, Turenne se dresse vers le ciel, au bord de la vallée suivante, et porte au sommet d'un rocher les ruines de son château fort, délicatement italianisées par un superbe pin parasol. Beaucoup de belles maisons, là aussi. L'une a été achetée, il y a quinze ou vingt ans, par Denise Clergier, grande amie de ma famille et mèrede Sophie, une de mes plus anciennes amies d'enfance, qui est passée me voir ici lors d'un été récent. Je suis allé cent fois dans leur petit château de Vinzelles, entre Malauzat et Volvic, près de Clermont. Et c'est la perte de Vinzelles, qu'elle possédait en indivision avec de lointains cousins, qui a poussé Denise Clergier a s'établir à Turenne.

J'ai identifié sa maison grâce à l'hôtesse du restaurant principal. Cette dame, par ses renseignements, m'a également permis de trouver la demeure de mon ami Alain Soularue, connu, lui, depuis la faculté de droit de Clermont. Mon informatrice a seulement commencé à s'inquiéter quand je lui ai demandé si elle ne savait pas, par hasard, si M. Soularue était chez lui ou pas. Elle a dû imaginer que je préparais un cambriolage. Ma mère m'a dit ce matin que Denise Clergier n'avait plus chez elle un seul meuble de valeur, tous ayant été volés.

Nous avons rejoint l'autoroute à Noailles, où il y a un château certainement ancien, mais tristement embourgeoisé comme c'est assez fréquent dans la région, semble-t-il. Celui-là a même des volets métalliques à plis, ce qui doit bien être l'humiliation suprême, pour un château…

Lundi 10 mai, neuf heures et demie du soir. « Parfois, vous êtes agaçant, m'écrit Jean-Pierre Péroncel-Hugoz, du *Monde* (mais il quitte le journal), avec vos éternelles histoires bancaires qui jamais ne s'arrangent

et font enrager le lecteur qui vous veut du bien et souffre de son impuissance à vous “mécéner”. Je passe sur vos complications intestinales puisque, tout compte fait, votre force littéraire de persuasion est assez convaincante pour “tenir” le lecteur jusqu’au bout, fut-il parfois furieux de sa soumission au diariste...»

Intestinales...? L'auteur de cette lettre doit être un disciple de Jérôme Garcin, dont c’est un des adjectifs préférés. Mais quand on s’aventure sur ce terrain mieux vaut éviter le mot *diariste*, qui suggère des images déplaisantes.

N’importe, j’imagine que mon correspondant veut être aimable. Je crains d’avoir à lui infliger de nouvelles histoires bancaires, hélas, s’il continue à me lire, car mon compte est à quelques euros de lalimite de découvert autorisé, et j’ai trouvé en rentrant ici plusieurs missives de Totalgaz, mon plus fidèle correspondant, dont les envois culminent en une lettre recommandée, grosse de menaces de poursuites, faute d’un versement immédiat de mille euros. Et comme d’habitude : comment payer, comment ne pas payer?

Je dois renvoyer au charpentier-couvreur son devis avec “bon pour accord”, mais je me suis aperçu à cette occasion qu’il y est fait mention de la nécessité d’un versement, au moment de la commande, de trente pour cent de la somme globale…

La plus grande part de la journée a sombré dans ces problèmes, et dans quelques autres du même ordre. J’ai été assez efficace pour gagner du temps, je suppose. Le couvreur accepte de n’être payé qu’après les travaux, à la fin du mois de juillet; et Totalgaz de ne toucher que le vingt-deux de ce mois le chèque que j’ai dû envoyer à ses services comptables : à cette date j’aurai reçu le virement mensuel de Fayard – mais du coup il ne servira plus à améliorer la situation de mon compte bancaire, et à lui permettre, joint au virement P.O.L, de “repasser positif”, au moins pour vingt-quatre heures, selon la contrainte obsessionnelle de mes jours.

Tout cela se dresse sur la perspective de fond d’un voyage en Écosse à la fin du mois, voyage qui bien entendu est une pure folie, dans ces conditions, mais auquel je ne puis en aucune façon me dérober puisque j’y ai de longue date convié ma mère. Mmes Voillat et Lloan doivent nous

accompagner, et elles ont certainement déjà pris leurs dispositions pour ce faire, ce qui achève de rendre toute reculade impossible.

La femme de Totalgaz m'a dit qu'en tout cas il n'était pas question de me livrer du gaz. Je ne lui en demandais pas. J'espère qu'il en reste un peu dans la cuve. La consommation est très faible, en ce moment, parce que le chauffage est arrêté. Et bien sûr il n'est pas question de le rétablir. Pourtant il fait un froid affreux. Il fait même plutôt plus froid en mai, sans le chauffage, qu'en décembre ou en février avec lui, si mal que fonctionne la chaudière, et si faiblement qu'on la fasse tourner par économie.

Soucis d'argent, salles glacées, afflux postier de proses, paperasserie, rien de tout cela n'affecte très favorablement mon humeur.L'herbe pousse plus vite que les mots pour le dire, et la maison n'a pas bon air, avec ses abords ensauvagés.

Le plus récent numéro de la revue des *Vieilles Maisons françaises* est consacré à la Gascogne, justement. Plieux y est évoqué en quelques lignes, mais l'objet de toutes les attentions est le château de Sérillac, que restaure Alain Vircondelet. Plusieurs pages lui sont consacrées, avec un texte du propriétaire lui-même, illustré de nombreuses photographies.

Pour compléter le tableau, nous nous débattons avec un essaim d'abeilles. À la vérité c'est surtout Pierre qui se débat. Il a demandé conseil à la précieuse Émilia, qui elle-même a des ruches, et qui est venue cet après-midi, en la compagnie d'un sien confrère apiculteur. Déjà, en notre absence, il paraît qu'elle a emporté chez elle, dans sa voiture, un premier essaim. Celui-là paraît plus difficile à déplacer. Ce soir il est toujours là.

Pierre, néanmoins, a décidé de se mettre ou remettre au jardinage. Il me promet un deuxième Cawdor, le plus beau des jardins que nous ayons vus en Écosse. Cette après-midi il est allé acheter des instruments et des plants. C'est tout ce que j'ai d'un peu positif à relater. Cependant, à bien y réfléchir, c'est énorme.

***

Gérard Pesson, aux premières pages de son *journal*, parle beaucoup de Rome, où il séjourne à la Villa Médicis, dans la petite maison que j'avais moi-même occupée quelques années plus tôt, et que d'ailleurs il m'a prêtée pour quelques jours, en 1992, je crois, quand j'ai séjourné à Rome avec le gendarme Éliézer et Étienne.

Pesson est très méthodique dans ses visites, comme je l'avais été avant lui. Il va jusqu'à pointer « sur le poster-elenco» (que je revois parfaitement) chaque église visitée :

«Avec le tiercé de la semaine des Biens Culturels, j'en arrive à 72 sur 240, score honorable. Avant-hier donc : Santo Spirito in Sassia, Santa Maria della Consolazione, Sant'Omobono.»

Ce qui me désole, c'est d'être exactement passé par là, et d'en avoir gardé si peu de traces. J'ai su beaucoup de choses du Portugal, de sonhistoire et de sa littérature, j'ai presque tout oublié. J'ai su beaucoup de choses de Rome, j'ai assez bien connu la ville, je l'ai beaucoup aimée, et toute cette science m'a quitté, n'en finit pas de me quitter. C'est tout juste si je pourrais nommer dix ou douze églises en connaissance de cause, c'est-à-dire en assortissant les noms à des images et à des emplacements précis. Bien sûr il est probable que cette science perdue me reviendrait assez vite, comme l'art de la bicyclette ou celui de l'équitation, si j'en reprenais la pratique, c'est-à-dire si je retournais sur les lieux. Mais *quid* alors, en moi, de la science de l'Écosse, du Portugal, de la Lozère, du Gers, ou de la Corée, qui est déjà si courte? *Quid* de ma connaissance de Venise, de Florence, de la Toscane, de la Sicile ? J'ai peur que l'oubli n'œuvre beaucoup plus vite que l'étude, que l'attention, que l'amour et l'effort pour savoir. Il a bien raison, le philosophe (même si ce n'est pas exactement cela qu'il voulait dire) : nous sommes des êtres pour la perte.

Mardi 11 mai. Les irritations minuscules : à Paris, la semaine dernière, nous avons donné sept chemises à laver; l'une nous a été rendue toute brûlée aux manches avec l'explication que nous l'avions apportée telle, et

les six autres se sont déchirées de toute part, ces jours derniers, sans doute parce qu'elles avaient été exposées à une eau trop chaude, ou mises à sécher trop longtemps, et trop fort.

Que peut-on faire ? Rien. Les blanchisseurs nieraient, exigeraient des preuves, nous accuseraient de vouloir nous refaire une garde-robe sur leur dos. Ils ne tiennent en fait qu'un petit pressing de rien du tout, et ne lavent et repassent les chemises que très accessoirement. La plupart de leurs clients font tout eux-mêmes, sur place. Se plaindre ne donnerait aucun résultat, et puis nous n'allons pas, maintenant que nous sommes rentrés ici, rapporter à Paris six chemises en lambeaux (la première a été tout de suite jetée).

Il faudra bien les remplacer, pourtant, et il en coûtera trois cents euros au moins, absolument pour rien, pour aucune amélioration de la vie, du confort ou de l'élégance. L'Agessa m'informe qu'elle va opérer sur mon compte un prélèvement de quatre cent cinquante euros, le quinze de ce mois. J'ai peur que la banque ne rejette le chèque à Totalgaz, cette fois-ci. Et c'est de cette banque-là qu'ilfaudrait que j'obtienne un emprunt, dans un mois ou deux, après les inévitables dépenses écossaises, pour couvrir entièrement les frais de la tranche annuelle des travaux du toit (dont la plus grande part doit être assurée par la remise de la dactylographie des trente-cinq cahiers du *Journal de* Travers – Pierre en est au treizième; moi j'ai attaqué le vingt-troisième et n'en suis pas encore venu à bout…).

La vie n'est pas du tout ennuyeuse, je trouve, mais terriblement ennuyante – toutefois ce sont peut-être les ennuis qui protègent de l'ennui, qui sait?

*

Il a fait beau et presque chaud, aujourd'hui. Nous sommes allés à la rivière et j'ai lu un moment *Le Monde* dans le bois, avant d'accompagner Pierre à Lectoure, pour le bus qui le mène à la gare d'Agen. Mais ce soir je suis gelé, de nouveau (et je ne l'aurai pas pour me réchauffer…).

*

Sur France Culture à midi, quelqu'un disait, à propos des intermittents du spectacle et de la situation du théâtre en France, que le "spectacle vivant" devrait s'inspirer de l'exemple des musées, qui avaient su "mettre le public au centre"…

Ça, pour l'avoir su, ils l'ont su. Le public va au musée pour se regarder lui-même, ou se regarder y étant allé. Je crains que la vérité du nouveau Louvre, où les salles sont moins pleines que les galeries marchandes et les espaces perdus, ce soient les hideuses boutiques qui ont fleuri ces dernières années presque tout le long de la rue de Rivoli, qui est devenu une artère populaire, *à cause du Louvre.* Si ce n'est la vérité du Louvre, c'est celle de son nouveau public, et de la qualité de sa contemplation.

Public au centre, au musée! A-t-on jamais rien entendu de plus vaniteux, pour une société? On présente les œuvres du génie, mais ceux qui font l'objet de toutes les attentions, et qui sont au milieu de l'ensemble du système, ce sont les individus parfaitement ordinaires qui viennent les regarder en masse, ou même ne les regarder pas…

*

Ce parfait exemple de bathmologie, dans le *Journal parisien* de Ned Rorem :

«J'ai le privilège de pouvoir dire "La Sonate au Clair de Lune", étant passé du stade où on le dit alors qu'on ne devrait pas, à celui où l'on sait que c'est inexact, puis à celui où, par un troisième détour, on le dit sur le ton de la semi-plaisanterie parce que cela va plus vite que de dire les numéros d'opus.»

Rorem remarque aussi que les punaises écrasées exhalent « la douce et nauséeuse odeur de l'extrait d'amande ». Tout s'explique pour moi. Je n'ai jamais trop osé le dire, et encore moins l'écrire, mais j'ai toujours trouvé que les cafards sentaient très bon, au moins en mourant. *Extrait d'amande* : une de mes odeurs préférées – j'aime tout ce qui est aux

amandes, la pâte d'amandes, le gâteau Marguery, les calissons d'Aix, le shampooing Garnier ultradoux et le sirop d'orgeat.

Mercredi 12 mai, neuf heures et quart. Je me suis mis à lire le *journal* de Gérard Pesson de façon continue et m'en trouve très bien. L'impression générale qu'on en retire est beaucoup plus riche encore que celle qu'on ressent à une simple lecture feuilletée, si agréable que puisse être la pratique nonchalante. Et puis c'est un plaisir que je me suis peu accordé, dernièrement, que celui d'une lecture *pour le plaisir*, justement, et qui ne procède pas du devoir professionnel, ou intellectuel, ou social.

Je me dis que j'ai été trop impressionné, jadis, par une lettre de lecteur qui me félicitait de ne prendre aucune des libertés que s'accordent généralement les auteurs de journaux intimes, de n'offrir jamais de simples notes ou annotations, de m'imposer toujours de construire des *phrases*. Pesson est mille fois plus cavalier que moi, sur ce point, et le résultat est excellent. Il est vrai qu'il n'est pas écrivain au premier chef, officiellement, que son *journal* n'est pas considéré comme relevant de son art principal ou comme le constituant, et qu'il couvre dix années en un volume plus mince que chacun desmiens pour une seule. Il doit se sentir plus libre, et cela se perçoit très heureusement à la lecture.

Je n'ai publié qu'un seul livre qui soit un recueil de *notes*, de vraies notes prises sur le vif, et qui souvent ne font pas des phrases : c'est *Etc.*, une œuvre avec laquelle je n'ai pas de mauvaises relations, comparativement. Je me suis donc bien trouvé de ce mode désinvolte et, me semble-t-il, le livre aussi. Mais je ne me suis pas risqué à transporter ailleurs le procédé, le non-procédé. Je crois que la phrase du lecteur agissait sur moi, *a contrario*, comme un empêchement.

Beaucoup des annotations de Pesson sont visuelles, et souvent merveilleuses. Comme moi, il est un obsédé des vues. Et comme la première partie de son livre est toute romaine, que d'ailleurs il n'en finit pas de quitter Rome et d'y revenir (au point qu'à la Villa Médicis une de ses amies lui dit qu'il est « le fantôme le plus obstinément récurrent »), et

qu'à Rome il habitait la même maison que moi, couchait et travaillait dans la chambre même qui avait été la mienne quelques années plus tôt, tous les détails de cadrage qu'il rapporte sont pour moi autant de douleurs exquises.

Une fois, parce qu'il n'y a pas d'eau chaude dans "notre" pavillon de San Vittorio, il va prendre une douche chez un collègue, qui occupe une mansarde sous les toits de la Villa elle-même :

« La fenêtre étroite sélectionne une vue qui n'appartient plus à la ville, de hauts arbres lointains, des montagnes bleutées à la Van der Weyden.»

Bien entendu, il me serait absolument impossible de lire des choses pareilles avant de m'endormir. Tous les livres que j'aime sont fatals à mon sommeil – c'est même à cela que je les reconnais.

Pierre était tombé l'autre jour sur cette annotation, qui nous a beaucoup fait rire – Pesson achète à Rome (au Hangar) un flacon de poppers sur lequel on peut lire, en français :

«Tenir hors de portée des infants ».

Il voyage beaucoup, il voit beaucoup de monde, il loge à gauche et à droite chez les uns et les autres. Je me dis que ma vie a sans douté été considérablement étrécie par mon asocialité. Et je me demande ce qui, dans mon isolement social, procède de ma proprevolonté ou bien de la volonté des autres. Je n'ai pas beaucoup tenu à être reçu ici et là, j'ai peu entretenu les amitiés et encore moins les "relations". Mais en face on n'a pas beaucoup insisté non plus. Aucune société ne s'est jamais arraché ma présence. On peut dire que je n'ai pas beaucoup plu – peut-être parce que je n'ai pas cherché à plaire, mais cette explication pourrait bien n'être qu'un paravent pour ma vanité vexée.

Cela dit il est un peu paradoxal d'être entraîné dans ce genre de réflexions par la lecture de Pesson, qui n'est pas particulièrement *social*, lui non plus, même si son métier implique avec le monde plus de relations régulières que le mien. Il est vrai que j'ai aussi lu, ces temps derniers, ou plutôt *relu* après trente ans, et tout à fait par coïncidence – c'est du moins ce que je crois –, le *journal* d'un autre compositeur, Ned Rorem (son *Journal parisien*) ; et celui-ci est *social* on ne peut davantage, puisqu'il ne s'agit sous sa plume, d'ailleurs assez drôlement,

que de Marie-Laure de Noailles, de Cocteau et de Virgil Thomson (qui déplore, dans un vernissage, qu'il y ait trop de tableaux, « on n'arrive plus du tout à voir les gens »). Je lisais Thomson dans la *New York Review of Books*, en des temps très anciens. Rorem et lui sont des chroniqueurs brillants et des critiques amusants, par leur méchanceté, mais des compositeurs insignifiants, je crois bien.

Jeudi 13 mai, neuf heures du soir. M. Jean-Louis Borloo, ministre de la Cohésion sociale (*sic*), a décidé qu'on n'expulsera plus, quand ils n'auront pas payé leurs loyers, « les locataires de bonne foi ». Crainte sans doute de paraître trop laxiste M. le ministre précise toutefois :

« Il faut pouvoir expulser les gens qui foutent le bordel dans le quartier. »

*

Je parlais hier de mon "asocialité", par rapport aux attitudes sociales de Gérard Pesson, puis reniais cette espèce d'opposition entre lui et moi, qui n'a pas lieu d'être car il n'est certainement pas un "mondain" (contrairement à Ned Rorem, par exemple). Rétrospectivement, toutefois, je vois ce qui a pu me suggérer l'idée de cecontraste imparfait : ce sont nos comportements respectifs à la Villa Médicis.

Pesson paraît assez lié avec les autres pensionnaires. Je n'imagine pas qu'il ait participé très intensément à la vie collective, mais son *journal* fait état de liens d'amitié assez soutenus avec les uns ou les autres. Mieux, quand le séjour officiel est fini, il revoit plusieurs de ses anciens condisciples, et il participe même, à plusieurs reprises, en France, à de nostalgiques et chaleureuses réunions de groupe.

Moi, en revanche, à la Villa – et c'est là qu'il y a contraste –, j'ai tout fait pour m'isoler. Il ne m'a pas fallu y mettre grand effort, d'ailleurs : je n'ai eu qu'à rester dans mon coin. Personne n'est venu m'y chercher.

Tout se passait très courtoisement, je n'avais de mauvaises relations avec personne (du moins pas à ma connaissance); mais je n'avais pour ainsi dire pas de relations du tout.

La première année j'étais assez lié avec mon voisin le plus immédiat, le peintre Bernard Frize – qui est devenu presque fameux, depuis lors : j'ai constaté l'autre jour qu'au Centre Pompidou, dans l'actuel accrochage, une salle presque entière lui était consacrée. Mais quand j'écris "assez lié" je veux dire que nous avons partagé une fois ou deux un repas, et que je m'adressais à lui, qui était toujours très cordial et secourable, quand j'avais besoin d'un secours ou d'un renseignement technique (il me semble qu'il était arrivé avant moi).

Je me souviens aussi qu'un historien d'art et sa femme m'ont invité à dîner, un jour. J'ai oublié leur nom mais je me rappelle que leurs très jeunes enfants les vouvoyaient, et peut-être même l'inverse, ce qui m'avait beaucoup surpris au sein de cette génération (ils étaient nettement plus jeunes que moi). Il me revient que la nature de nos liens, à cet historien et à moi, c'est que nous étions tous les deux "délégués des pensionnaires" – chose bien extraordinaire, en ce qui me concerne : mais j'étais celui qui avait protesté le plus fort, à notre arrivée, au sujet du grand délabrement des lieux (à l'époque) et du curieux abandon technique où nous étions laissés. Je me rappelle aussi que ce garçon m'avait dit, à ma grande stupéfaction, que nous faisions une excellente équipe de délégués, lui et moi, car lui était de droite et moi j'étais bien connu pour être de gauche…

Mais enfin ce sont là des liens on ne peut plus superficiels, presque inexistants. Et à toutes les époques de ma vie, liens amoureux et rares amitiés fortes exceptées, je n'en ai connu que de cette sorte. Les "relations sociales", voilà ce dont je ne sais à peu près rien…

La lecture de Pesson me fait m'interroger là-dessus et me demander ce qui, dans cet état de fait, procède d'une volonté délibérée de ma part ou d'une incapacité à séduire, socialement – le plus vraisemblable est que l'un et l'autre facteur se soutiennent réciproquement.

Pesson est souvent à Tunis et à Carthage, ce qui me fait penser à mon ami "Étienne", qui m'avait somptueusement reçu là-bas et que j'ai

complètement perdu de vue, ce que je regrette. La distance prise est de son fait, mais elle a pu être provoquée par mes propres attitudes (ou celles de ce *journal*...). Une hypothèse romanesque est celle d'un petit *innamoramento* stéphanois pour M. Pierre – ce que pourraient insinuer de belles photographies de Pierre prises par Étienne, et qui témoignent, de la part du photographe, d'une attention très… *attentive.*

*

À propos de relations sociales (*or lack of*...), je dois dire que je commence à ressentir, par l'effet du comportement de Rémi Pellet, un désagréable sentiment d'encerclement.

Pellet, ce *journal* s'en souvient, s'enthousiasme pour moi, rompt brillamment des lances en ma faveur (*with no less than* Edwy Plenel), puis, du jour au lendemain (à la suite d'un bref séjour ici (et de mon idée de création du parti de l'In-nocence)), passe avec armes et bagages dans l'autre camp et y déploie à me nuire toute la remarquable énergie et tout le talent tactique qu'il avait témoignés à me soutenir.

Cependant il conserve (au moins jusqu'à une date récente), d'excellentes relations avec Flatters, dont il est un des principaux acheteurs et collectionneurs.

Récemment encore, sur le site de la Société des lecteurs, il se livrait à une polémique féroce avec Valérie Scigala, une lectrice quim'est encore très favorable. Valérie Scigala, Pierre et moi dînons ensemble chez Flatters, lors de mon récent séjour à Paris. Quelques jours après Flatters reçoit un coup de téléphone de Valérie, qui lui demande un rendez-vous. Il se demande bien ce qu'elle lui veut, mais croit qu'elle a trouvé pour lui un livre qu'il cherchait. Pas du tout : elle souhaitait lui remettre une somme d'argent, qu'elle avait été chargée de lui faire passer par… Rémy Pellet.

Quant à Luc Charcellay toute l'intendance du parti de l'Innocence repose sur lui. Mais ces jours-ci il n'y a plus d'intendance, et mes projets de communiqué restent dans les cartons, parce que Luc Charcellay, selon

toute apparence, est en voyage avec… Rémi Pellet (qui est le plus virulent ennemi du parti de l'In-nocence).

En bonne logique c'est maintenant sur Pierre que M. Pellet devrait faire porter ses efforts d'investissement…

Flatters est très amusé par tout cela (surtout depuis que je m'en agace, c'est-à-dire depuis hier et un appel passablement emberlificoté de Luc). Il dit que tout est dans René Girard ; qu'il n'y a pas un coup de cette partie qui ne soit prévue au millimètre près par René Girard ; et que Pellet a bien tort de se ruiner en analyse alors que Girard l'expliquerait à lui-même mille fois mieux que Freud et les siens.

*

L'*Éloge de la honte* n'avance pas trop bien : d'une part parce que je n'ai pas assez de temps à lui consacrer, d'autre part parce que j'ai l'impression de revenir constamment sur des thèmes déjà abordés dans *Syntaxe* et surtout dans *Éloge du paraître* – et encore dans *Éloge du chuchotement*, ma récente conférence de Séoul. Je me retrouve toujours aux mêmes carrefours, aux mêmes mots. Je me répète.

Cela signifie-t-il que je n'ai que très peu à dire, et que ma "doctrine morale" tient en quelques pages, que j'essaie abusivement de gonfler pour en faire plusieurs volumes; ou bien – interprétation plus favorable, *trop* sans doute – qu'elle est extraordinairement cohérente, imbriquée, et que tirant sur un fil en n'importe quel point on fait venir à soi, chaque fois, toute la tapisserie ?

Vendredi 14 mai, neuf heures du soir. Toutes les sagesses veulent nous convaincre qu'il faut accepter le changement, ne pas essayer de l'empêcher, tenter plutôt de s'adapter à lui, voire de le chevaucher. Mais est-ce que ce n'est pas le raisonnement qu'ont dû se tenir à peu près nombre de "collaborateurs", durant la dernière guerre?

***

Pendant des heures, l'autre jour, en avion, comme je revenais de Séoul, j'ai vu, à travers de larges percées dans les nuages, des rivières et des fleuves dont le cours était méandreux à un point que je n'imaginais même pas possible. En Sibérie, certainement, en Russie, peut-être encore – car entre-temps j'avais dormi un peu, et il y avait eu de longues périodes où l'avion lui-même avançait tout à fait dans le brouillard –, j'ai vu des cours d'eau, les uns larges, les autres étroits, mais qui tous faisaient des boucles à n'en plus finir, et souvent sur ces boucles se greffaient d'autres boucles, lits de substitution ou bras morts. Ce phénomène est-il bien connu? Les fleuves qui sont à l'est ou bien à l'ouest de l'Oural sont-ils fameux pour leurs innombrables détours? Et comment ce trait si particulier s'explique-t-il ? Est-il la conséquence de la faiblesse des pentes, du défaut de dénivellation ?

En tout cas le printemps n'est guère avancé, le 1er mai, en Sibérie et en Russie du Nord. Des heures durant nous avons volé au-dessus de contrées encore saupoudrées de neige, et beaucoup des rivières étaient gelées – ce qu'il y avait de plus blanc dans le paysage, c'étaient elles.

J'ai constaté avec plaisir, tout de même, que la solitude avait encore d'amples réserves, sur cette terre – mais sans doute sont-elles un peu âpres…

***

Le *journal* de Gérard Pesson, entre autres grands mérites, et souvent plus littéraires, est d'un grand intérêt *sociologique*, et abonde en renseignements presque inadvertants sur la situation des compositeurs, dans la culture et la société françaises contemporaines.

La place de Pesson parmi les musiciens est certainement plus enviable et plus en vue que la mienne parmi les écrivains, mais lamusique, parmi nous – la musique "savante", veux-je dire –, est dans une situation encore plus dégradée que la littérature. On ne sait même plus ce qu'elle est.

« On est inconnu partout, sans affectation. Quand on nous demande ce qu'on fait dans la vie et qu'on dit "compositeur", les questions immédiates, généralement de deux sortes, sont exténuantes : de quoi ?

dans quel style ? Les plus avisés disent “genre Boulez” ? Et c’est déjà se rapprocher un peu de la vérité que de répondre oui, dans ce cas-là. Ou bien encore : pour quels instruments ? Je réponds que c’est très ouvert, que tout se discute, qu’on peut faire des requiems, sur demande. » (27 avril 1995.)

J’ai souvent remarqué en effet que les gens ne savaient plus ce que c’était qu’un *compositeur*, ou n’imaginaient pas qu’il puisse y en avoir de vivants – à ceci près tout de même que le terme, comme beaucoup de ceux de la musique “savante”, est progressivement annexé par le vocabulaire des variétés, au même titre que *concert, récital*, ou tout simplement *musique.*

Quand on dit – ce qui est déjà considéré comme une grave provocation – qu’on ne s’intéresse pas beaucoup aux “variétés”, justement, à la musique “pop”, au “house”, au “reggae” ou à la chanson populaire, on s’entend répliquer qu’on aime seulement la musique ancienne, alors, qu’on n’aime pas la musique de son époque, la musique “moderne”. Et si là-dessus on proteste en affirmant qu’au contraire on aime beaucoup la musique moderne, la musique contemporaine, l’interlocuteur n’y comprend plus rien, en général, et croit qu’on se moque de lui. La “musique contemporaine”, au sens de cette expression dans l’agonisante “langue cultivée”, n’a pour ainsi dire plus d’existence sociale (encore moins que la littérature, c’est dire…).

De cet état de fait Pesson donne sans peser plusieurs illustrations, sinistres et souvent très amusantes :

« Avant un concert de l’ensemble Fa, le directeur du théâtre d’Arras a programmé un débat sur la musique contemporaine. Or, il n’y vient personne d’autre que les protagonistes de la rencontre, Jean-Marc Singier et moi. Et c’est donc par une fin d’après-midi ensoleillée, dans le petit fumoir XVIIIe siècle, que nous nous posons la question qui ne semble pas encore agiter le Nord-Pas-de-Calais : “Quelle musique pour le XXIe siècle ?” (10 mai 1994.)

Voilà une situation que je n’ai aucun mal, *mutatis mutandis*, à me représenter parfaitement…

Un autre jour, cette notation :

« Deux ouvreuses en uniforme s'assoient à demi, par pitié pour nous, près d'une porte d'évacuation. »

Et Pesson de conclure ce tableau :

« Cette salle vide et dont on a atténué l'immensité par un rideau qui la réduit, c'est l'allégorie de la musique savante, de sa place réelle, vérifiable dans la société d'aujourd'hui. » (20 octobre 1998.)

Souvent il y a des portraits à l'arraché, si bien tournés pourtant qu'on ne doute pas une seule seconde de leur justesse. Mauricio Kagel :

« Il ne parle que de lui, mais avec un tel pouvoir de séduction qu'il laisse l'impression qu'il a parlé de vous » (ce qui entre parenthèses serait une définition excellente d'un *journal* réussi).

Je n'ai peut-être pas si mauvaise oreille après tout, car dans le recueil de pièces diverses en hommage à Dominique Troncin, réunies après sa mort, Pesson juge comme moi que c'est la pièce de Grisey qui est la meilleure. L'évocation de ce recueil a redoublé mon regret de m'être fait voler dans la voiture, sur les pentes du mont Saint-Baudille, au-dessus de Montpellier, l'enregistrement qui en avait été fait, que j'aimais beaucoup et que je ne suis jamais arrivé à retrouver. L'objet n'a pas dû beaucoup réjouir le voleur…

Enfin les citations sont toujours admirables, dans *Cran d'arrêt du beau temps* – ces vers, par exemple, du poète japonais Takuboku, mort à vingt-sept ans en 1912, et qui frappent le diariste « d'un éblouissement » (moi aussi) : – ce qui malheureusement me rappelle ma terreur du moment, que ma précieuse carte bleue me soit arrachée avant le voyage en Écosse…

Respirant l'odeur du papier
d'un nouveau livre d'Occident
de tout mon cœur j'aspire à avoir de l'argent.

Samedi 15 mai, neuf heures du soir.

« Cher Monsieur,

« Je ne sais pas si c'est dans votre interet de répondre à ma demande, mais je formule quand même :

« Réalisant un documentaire sur l'antisémitisme en France, ce qu'il convient d'appeler "l'affaire Renaud Camus" est évoquée à plusieurs reprises dans l'argumentation de différents intervenants.

« À vrai dire les personnes faisant mention de l'affaire s'accordent à dire qu'il n'est pas trés courageux de frapper un homme à terre.

«C'est donc dans la perspective de vous rencontrer que je vous écris, car si votre affaire trouve sa place logiquement dans ce film, votre version des faits serait plus que complémentaire.

« Pourrions nous en parler?

« Bientôt j'éspère,

« Bien à vous,

« Julien John»

(J'ai poliment décliné cette proposition.)

*

Dominique Strauss-Kahn, qui, comme la plupart des socialistes (Bernard Kouchner excepté), a approuvé les prises de position chiraquiennes sur la guerre en Irak, rappelait à midi, sur France Culture, que la France, contrairement aux États-Unis, «a l'expérience du monde arabe ».

La France a certes « l'expérience du monde arabe », en effet, mais elle va pouvoir l'avoir de beaucoup plus près, et la renouveler, puisqu'elle installe le monde arabe chez elle – ce dont son expérience passée, sans doute insuffisante, ne l'a pas dissuadée. Il n'est question ces temps-ci que des efforts du gouvernement pour assurer la formation française d'imams français. Il faut remonter au moins au Concordat pour retrouver une époque où l'État se soit à ce point immergé dans les affaires d'une religion. Le catholicisme ne tient pas dans ses pensées et dans ses efforts le centième de la place que tient l'islam.

Dominique Strauss-Kahn est beaucoup plus sympathique (et même impressionnant) quand il débat avec des journalistes ou des économistes,

sans enjeu politique immédiat, en expert, qu'en les circonstances, hélas plus fréquentes dans les media, où il est face à un adversaire – dans ces moments-là il fait peur.

***

En Corée du Sud le Conseil constitutionnel a finalement abandonné la procédure de destitution du président Roh Moo-hyun, entreprise en mars dernier mais sérieusement compromise par le succès du parti présidentiel aux élections législatives du 15 avril, le lendemain de notre arrivée là-bas. La question qu'avait à examiner le Conseil était purement juridique, certainement, et théoriquement n'aurait dû être influencée en aucune façon par le résultat du vote populaire. Mais dès le 16 personne ne croyait plus, à Séoul, que l'*impeachment* serait mené à terme. La preuve est faite une fois de plus que le droit est une matière très élastique, très soumise aux variations de température de l'opinion, et qu'il n'y a pas de droit qui tienne face à la force politique ou à la volonté du suffrage.

***

France Culture a diffusé toute la semaine une excellente série d'émissions sur Dante. Je suis sûr que beaucoup d'auditeurs, malheureusement, perdent l'occasion d'écouter "Les chemins de la connaissance" parce que ce programme-là est diffusé à deux heures moins vingt, l'après-midi, et qu'entre "Tout arrive" et lui se glissent "Les décraqués", qui incitent beaucoup de monde à fermer son poste, non pas nécessairement par hostilité mais pour la raison que cette émission légère ne paraît pas d'écoute indispensable, quand on a beaucoup à faire – donc on éteint son poste, et on manque "Les chemins de la connaissance".

Il faut ajouter à cela que les dix minutes des "Décraqués" sont prises sur celles des "Chemins", que jadis on pouvait suivre pendant une demi-heure, et maintenant ce n'est plus que vingt minutes. Or "Les chemins de la connaissance", c'est exactement le genre d'émissions qui me semble

répondre aux exigences du cahier des chargesimplicite d'une chaîne de radio culturelle. Si j'avais la haute main sur France Culture (ce qui ne semble pas tout à fait imminent), le type "Chemins de la connaissance" serait le modèle et désignerait le genre recommandé de la plupart des émissions. Bien sûr l'intérêt de tel ou tel auditeur varie en fonction du thème choisi, mais l'esprit général, didactique, curieux, savant, ouvert, est exactement celui qu'appelle à mon avis le service public.

Las, pauvres "Chemins de la connaissance"… Non seulement on leur grignote leur temps d'antenne, non seulement on les encombre de "Décraqués" pour décourager leur public et pour rendre plus difficile d'arriver jusqu'à eux, mais déjà on les a chassés de la tranche horaire qu'ils occupaient depuis des lustres, le matin, et qui certainement leur était bien plus favorable. Ils étaient pourtant autrement instructifs et précieux, à huit heures et demie du matin, que les actuels rabâchages d'instruction civique et travaux pratiques quotidiens de bonne pensée. Mais la station est envahie par l'actualité et le reportage, et passe le plus clair de son temps à faire le travail qui devrait être celui d'une bonne station généraliste de service public – en l'occurrence France Inter, je suppose. Il en va là tout à fait comme dans le système d'enseignement, où, du fait de la déculturation générale, l'université est obligée de faire le travail du lycée, maintenant, et le lycée le travail de l'école primaire, voire celui du jardin d'enfants ou de la crèche…

De même que la société et les règles d'une vie sociale bien ordonnée (c'est-à-dire les principes de l'in-nocence, *in somma*...) devraient avoir pour fin de permettre la solitude et, pour chaque individu, l'extension la plus vaste possible de tout ce qu'il peut être et peut faire de lui-même, de même la politique devrait avoir pour dessein de permettre la culture, la connaissance, la vie avec l'esprit, l'essor de la pensée, "l'harmonie de l'âme". Au lieu de quoi la société dévore la solitude et se substitue à elle, et la politique avale la culture et pareillement se substitue à elle. Dans les deux cas les moyens deviennent des fins, et ce dont ils n'étaient que les moyens disparaît (la solitude, l'individu, la connaissance "pure", la culture, l'art, la littérature, la civilisation, etc.).

Cependant il n'y avait pas que les "Chemins de la connaissance" pour se consacrer à Dante, cette semaine. Dante était partout surFrance

Culture – ce qui contredit un peu, mais de façon toute contingente et circonscrite, la belle envolée ci-dessus. Ce n'est d'ailleurs pas fini car demain doit être diffusée, du Français, la *Divine Comédie* presque intégralement. "Tout arrive" s'est penché sur Dante et la peinture, récemment. Bien entendu pas un mot de Marcheschi, dont l'œuvre est pourtant bien la plus dantienne qui soit, au moins depuis Botticelli et Delacroix. Il envoie d'énormes, somptueux et ruineux catalogues à la Maison de la radio, à tous les responsables d'émission. C'est comme s'il les jetait à la poubelle.

Ce n'est pourtant pas comme s'il était incapable de mettre deux mots à la suite l'un de l'autre. Le récent numéro sur Dante de la revue *Littérature* contient un magnifique texte de lui, aux côtés des contributions de Françoise Graziani, de Mario Luzi, de Michel Deguy et de plusieurs autres. S'il y a un peintre aujourd'hui qui a quelque chose d'intéressant à dire sur le sujet, et qui le maîtrise parfaitement, et qui y a consacré sa vie, c'est bien lui. Mais on donnera la parole a tout le monde plutôt qu'à lui, on parlera de tous les artistes plutôt que de lui, de leurs expositions plutôt que des siennes.

*

Il pratique beaucoup le Dépôt, en fait d'Enfer et de Paradis, et depuis des années il m'en dit à la fois beaucoup de bien et beaucoup de mal – beaucoup de bien parce qu'il s'y presse beaucoup de beaux garçons et que c'est certainement le lieu de drague et d'ébats achriens le plus animé de Paris; beaucoup de mal parce que pour arriver dans les profondeurs éventuellement favorables il faut passer à travers l'"accueil" et être en contact avec les gérants, les propriétaires et leurs sbires, qui selon lui sont des exploiteurs sinistres, détestant leurs hôtes et clients, et faisant régner là une atmosphère épouvantable de bassesse, d'hostilité, de méchanceté et de vulgarité.

Or, ces analyses et descriptions, qui m'ont été faites cent fois, voici qu'elles sont reprises ou plutôt rejointes presque mot pour mot dans le

dernier numéro de *Têtu*, qui part en guerre avec beaucoup de violence, paraît-il, contre le Dépôt, ses gestionnaires et ses préposés.

Flatters, en phase d'optimisme, y voit le signe que nous jugeons bien, que nos tableaux sont exacts, que nos reportages sur la réalitésociale, culturelle, médiatique, médiatico-culturelle (les divers "Dépôts" de la télévision, de la radio et de la presse) sont pertinents; et surtout qu'il suffit d'attendre pour que les vérités que nous énonçons soient reconnues par tous, même par *Têtu.*

Néanmoins il m'apprend aussi que Didier Eribon dispose désormais d'une chronique régulière dans le même *Têtu* – ce qui me paraît témoigner d'une évolution générale peut-être un peu moins favorable à nos vues, et moins disposée à nous rendre justice, qu'il ne veut bien le dire…

Dimanche 16 mai, neuf heures du soir. Aujourd'hui pour la première fois il a fait beau et chaud, en tout cas pas froid, et j'ai passé deux heures à lire (René Girard) sur une chaise longue dans le jardin, ce matin, ce qui m'a fait le plus grand bien. À l'heure de la promenade, qui ces temps-ci se fait sur les cinq ou six heures de l'après-midi, le temps était encore très agréable. Pourtant le froid revient avec le soir, et de nouveau je suis gelé, comme je l'ai été presque en permanence depuis mon retour ici, après la Corée et Paris. J'en viens à me demander si je ne suis pas malade, et s'il est bien normal de claquer des dents avec trois ou quatre pull-overs l'un sur l'autre, à la mi-mai. Mais c'est cette maison qui est glaciale et glacée, et que même le printemps n'arrive pas à réchauffer, jusqu'à présent. Dès qu'on met le pied dehors on change de saison.

*

Je trouve toujours un peu suspects ces gens qui chaque fois tiennent à vous signaler d'urgence un article ou une émission où vous êtes insulté,

au cas où la chose aurait pu vous échapper…

J'ai appris cette fois que Sollers se débattait encore, dans *L'Infini*, avec la contradiction, que d'aucuns pourraient trouver à lui reprocher, entre ses prises de position pour la plus totale liberté d'expression, son emphatique rejet de toute censure, d'une part, et d'autre part son appel à l'interdiction de *La Campagne de France.* Ce qui lui permet de sortir de cette contradiction, c'est ma médiocrité.

*

Parmi les choses que j'aime le moins, en Corée, le bruit de raclement des fosses nasales qui précède le crachat, et qui est souvent l'élément le plus présent et le plus insistant du fond sonore. Je n'aime pas trop non plus le crachat lui-même, à la vérité. Mais bon, je suppose que c'est culturel – il y a des cultures où l'on crache et d'autres où ce n'est pas trop bien vu. J'espère qu'on a encore le droit d'avoir une petite préférence pour celles-ci sur celles-là ; ou plutôt pour ce point de vue-ci que sur cette pratique-là…

Parmi les choses que j'aime le plus en Corée, le gris de la tenue des moines – et du costume traditionnel coréen, peut-être. On remarque dans tout le pays, sur les personnes qui ne sont pas vêtues à l'occidentale (et qui sont infiniment minoritaires), un gris à la fois mat et lumineux, si l'on ose écrire, que je trouve tout à fait merveilleux (et qui n'est jamais plus satisfaisant pour l'œil que chez les moines, assez nombreux). Comme je ne l'ai jamais observé ailleurs, je suis tenté d'appeler ce beau gris le *gris coréen*, alors qu'il est peut-être tout à fait courant en Chine ou au Japon…

La tenue traditionnelle coréenne, d'ailleurs, pour les hommes, ou bien vaut-il mieux dire la tenue coréenne moderne, la tenue moderne *coréenne*, la façon traditionnellement coréenne de s'habiller aujourd'hui, est à la fois tout à fait seyante, à mon avis, et apparemment très commode – pour ma part je l'adopterais volontiers : chemise blanche et longue qu'on porte flottante, veste grise assez haut nouée, pantalon plutôt lâche, et plutôt court; à la belle saison, en tout cas, ou chez soi, ce doit être très agréable à porter.

*

Choses que je n’aime pas en Corée :

* l’aspect flambant neuf des “monuments historiques”

* la manie de mettre des panneaux explicatifs au plus bel endroit des monuments les plus beaux

* la densité de la population

* la laideur des villes

* la brièveté des beaux paysages

* l’absence (ou l’extrême rareté) d’édifices intéressants non signalés, non exploités touristiquement, non restaurés à l’excès

* la manie de faire de tout ce qui peut le devenir un “site touristique”, voire un “parc d’attraction”

* la difficulté qu’il y a à être seul

* les arts décoratifs bouddhiques

* la médiocrité des petits déjeuners

Choses que j’aime en Corée :

* l’architecture civile traditionnelle

* les académies confucéennes

* le caractère aéré de l’architecture, l’abondance des balcons, des galeries ouvertes, des “marous”

* les cascades, les piscines naturelles, les sentiers de montagne, les rochers, l’entente de l’eau et de la pierre

* la tradition des rois lettrés, des administrateurs érudits et du gouvernement par les poètes (même si les résultats ne semblent pas avoir été toujours excellents)

* la nourriture qui grille devant vous

* l’abondance simultanée des plats

* le “gris coréen”

Je serais tenté de dire du mal de la lumière, mais j’ai peur de commettre une erreur judiciaire. Pendant les presque trois semaines de notre séjour nous n’avons pour ainsi dire jamais rencontré, ou éprouvé, de “belles” lumières. Il a fait dans l’ensemble assez beau, mais l’air, l’atmosphère étaient presque toujours d’une espèce de gris un peu jaune, pas du tout joli celui-là, et plutôt terne. Je n’ai aucun souvenir d’un ciel “mobile et léger”, comme dit Proust. Ce n’était peut-être pas la saison… Et puis je n’aime rien tant que les lumières du soir, pour ma part, et la Corée, après tout, est le pays “du Matin calme”. En tout cas la photographie, à qui rien n’échappe, n’a eu l’occasion d’enregistrer aucun de ces moments dont on se dit (avec Barthes) : « Comme la lumière y est belle...» Ce que nous connûmes de plus approchant fut un moment inespéré de solitude au Yeongsanam, bâtiment annexe du temple Bongjeong, près d’Andong, et lieu exquis, de toute façon : il me semble que là la lumière était belle, oui, mais je ne suis pas sûr qu’elle n’ait pas été une création de l’architecture, du jeu des ombres, et de l’ouvert et du fermé, puis de l’ouvert à nouveau.

Mardi 18 mai, neuf heures du soir. Le chien Hapax passe ses journées dans la lavande de l’ex-pseudo-“jardin médiéval” – ce qui fait qu’en plus de toutes ses qualités physiques, intellectuelles et morales, il a une odeur délicieuse.

*

Tous les jours, en ce moment, il faut absolument que je fasse vingt choses, à peu près dans cet ordre chronologique :

1 consulter le courrier informatique

2 consulter le site de la Société des lecteurs

3 consulter le site du Parti de l'In-nocence

4 ajouter une entrée au fichier de ma *Chronologie* (qui recense chronologiquement des dates de mon existence, liées pour la

plupart à des lieux déterminés (“Quand étais-je où?”))

5 ajouter une entrée – une phrase, puisque l’unité est la phrase – à mon *Anthologie générale*, recueil de mes phrases favorites

6 ajouter un poème – ou un morceau de poème, car certains sont très longs – à l'*Anthologie de l'amour des hommes*

7 vérifier mes comptes bancaires sur le minitel, et en noter la situation

8 noter les “événements” (en général c’est un bien grand mot) de la veille sur mon agenda

9 téléphoner à ma mère

10 étoffer l'index des *Églogues* et y ajouter des anagrammes

11 faire une heure ou deux de lecture

12 faire une petite heure de gymnastique

13 téléphoner à Flatters

14 publier un communiqué de l’In-nocence

15 “traiter” au moins une pièce de courrier (répondre à une lettre ou remplir un document administratif quelconque)

16 copier plusieurs pages du *Journal de* Travers.

17 assurer la promenade des chiens et l'entretien des chemins dans le bois

18 travailler à *l'Éloge de la honte*

19 tenir ce *journal*

20 lire une demi-heure ou une heure avant de dormir.

Presque aucune de ces “obligations” ne constitue à proprement parler une “corvée”. Nombre d’entre elles sont au contraire de vrais plaisirs, et la ruse de la paresse consiste à donner à l’une plus de temps qu’il ne serait nécessaire, au détriment d’une autre qui demanderait plus d’effort.

Presque toutes sont quotidiennement observées (sauf la 15). D’autres pourraient et devraient être ajoutées à la liste, mais ne le sont pas faute de temps : ajouter une phrase à *325g*; opérer un ajout ou une modification à *Vaisseaux brûlés*; opérer un ajout ou une modification aux sites *Département du Gers* ou *Château de Plieux* ; etc.

Mais il ne suffit pas de faire cette liste ou de l’avoir faite, et il ne suffit même pas de s’y tenir. La plupart des entrées n’ont de sens et de portée qu’à être elles-mêmes subdivisées en listes, et ces listes à leur tour observées, respectées (gymnastique, par exemple : 50, 50, 50, 50, 10, 25).

Je me suis avisé récemment de cette loi dans la loi à propos de l’actuelle entrée 16, *Journal de* Travers. Le manuscrit complet du *Journal de* Travers doit être remis le 15 juillet à Claude Durand, afin que je reçoive en contrepartie le reste de la somme prévue relativement à ce contrat-là, et puisse payer le couvreur avant la fin du mois de juillet comme convenu. Dans ces conditions, poser qu’il faut tous les jours “copier quelques pages du *Journal de* Travers” ne veut rien dire. “Quelques pages” ce peut être deux ou trois. Or j’ai découvert ces jours-ci, calculs à l’appui, qu’il me fallait copier, ou plus exactement “saisir”, au moins dix pages par jour. Mais ce rythme est presque impossible à tenir pour moi, qui tape très mal et suis un très lent copiste. *Dix pages* ce sont trois heures, plus souvent quatre.

Je me suis également rendu compte qu’un seul cahier manuscrit du *Journal de* Travers comportait en moyenne, transcrit sur cet appareil, cent vingt mille signes. Or il existe trente-cinq cahiers, soit quatre

millions deux cent mille signes ! Les plus gros des *journaux* habituels ont à peu près un million deux cent mille signes. Un volume de quatre millions et demi de signes est à peu près impossible à concevoir. Faire quatre volumes ? C'est une entreprise insensée…

*

J'ai vu l'autre soir une émission sur les grandes ventes internationales et les commissaires-priseurs (émission qui m'a d'ailleurs permis d'entr'apercevoir, dans l'entourage de Jeff Koons, Antonio Homem, qui est assez présent dans le *Journal de* Travers).

Les grands commissaires-priseurs sont vantés pour leur œil infaillible, en matière d'art, leur génie pour reconnaître et évaluer tous les objets de la terre, leur formidable expertise critique. Moyennant quoi tous ceux qu'on voit ont tous ces costumes trop serrés qui font un petit bond sur le derrière, par excès de cintrage, des chemises de couleurs très vives et d'affreuses pochettes bariolées, qui s'épanouissent en bouquets exubérants au-dessus de la poche de poitrine de leur veste trop serrée. Bref la plupart ont nettement mauvais genre, paraissent tout à fait vulgaires, suggèrent de vagues idées de haute pègre, et en tout cas ne donnent pas par leur apparence une très haute idée de leur goût artistique tant vanté – mais peut-être l'expertise n'a-t-elle rien à voir avec le goût?

Celui dont les qualités de regard et les compétences critiques sont le plus emphatiquement célébrées par le reportage déclare :

« Ça fait depuis des années que...»

Est-ce qu'on peut être un grand connaisseur d'art et dire « ça fait depuis des années...»? Sans doute.

*

Aujourd'hui «je n'aime pas la musique » se dit « moi j'aime toutes les musiques ».

*

Me frappe chaque semaine un peu davantage, quand je les aperçois, l'incroyable *honnêteté* des visages de Franz-Olivier Giesbert et de Guillaume Durand – qui d'ailleurs se ressemblent de plus en plus, comme font leurs émissions elles-mêmes par l'effet de lois socio-économiques implacables.

Mercredi 19 mai, neuf heures du soir. J'étais jusqu'à présent horrifié par l'affaire dite "du réseau pédophile d'Outreau" et trouvais, bien qu'aucun des enfants impliqués ne fût mort, qu'elle était presque plus épouvantable encore que l'affaire Dutroux, plus cauchemardesque, parce que cette fois les violeurs d'enfants et les auteurs de sévices n'étaient pas un monstre extérieur à la famille, un ennemi venu du dehors, mais les parents eux-mêmes, organisateurs intéressés, nous disait-on, d'un trafic de chair infantile auquel aurait participé tout le voisinage. Il me semblait que la France, qui s'était montrée si volontiers donneuse de leçons, selon sa pente, au temps de l'affaire Dutroux, était bien discrète, comparativement, sur cet épisode-ci, qui mettait au jour ses propres cloaques, pourtant plus inquiétants encore : car, pour une affaire révélée, on pouvait se dire qu'il y en avait sans doute cent qui restaient cachées, et que cette société était encore plus malade qu'il n'y paraissait.

Et puis tout est en train de se renverser. Ce n'est pas beaucoup plus joli que ce qu'on avait pensé, mais si c'est presque aussi effrayant c'est en sens inverse. Il semblerait que tous les voisins impliqués étaient innocents, qu'ils ont été accusés à tort, détenus, déshonorés, leurs vies brisées, sur la seule foi des déclarations des enfants. Il y aurait bien eu viol ou, en tout cas, relations sexuelles entre adultes et très jeunes enfants, et peut-être sévices (cependant les enfants, physiquement, paraissent se porter très bien), mais ce serait au sein d'une seule famille. Et ce serait cette seule famille qui aurait accusé toutes les autres de participation à des orgies pédophiles, à des scènes de tortures et même à un meurtre. Et la justice, la police et la presse se seraient engouffrées dans ces déclarations, particulièrement celles des enfants, sans un regard en arrière, condamnant de fait des dizaines de personnes, par le biais de

la prison préventive et par l'opprobre, avant toute condamnation juridique.

Condamnation juridique il semble bien qu'il n'y aura pas, finalement, sauf bien sûr pour les parents des enfants, qui à présent reconnaissent les faits et exonèrent les autres accusés. Des personnes qui ont passé trois années en prison se verront déclarées innocentes et, semble-t-il, elles le sont. Le scandale principal, dès lors, n'est plus tant celui qu'on croyait, le fameux "réseau pédophile", mais le climat d'hystérie qui règne en France depuis dix ou quinze ans à propos de la pédophilie, climat d'hystérie que je ne cesse pas de dénoncer de*journal* en *journal*, et qui seul a permis qu'un juge d'instruction, des policiers, tout l'appareil judiciaire et répressif, aient pu agir avec tant d'aveugle détermination, certainement dans la peur d'être accusés de laxisme, ou d'un modérantisme suspect. Quand l'hystérie a parlé, tout le monde doit s'aligner sur elle, à moins d'être emporté par elle. On voit le résultat de ce schéma.

*

Avant-hier soir je ne me suis pas occupé de ce *journal* parce que nous avons regardé à la télévision, en début de soirée, *In the Mood for Love.* Je dois dire que je n'ai pas très bien compris l'espèce de gloire qui entoure ce film hongkongais. Il m'a semblé passablement clippeux, pas seulement d'image, mais d'esprit – regardable, mais tout juste : rien ni personne n'y a beaucoup de consistance ni, pour autant que j'en puisse juger déjà, de résonance (poétique, géographique, historique ou autre).

*

J'ai beau m'en défendre, je n'arrive pas à m'empêcher tout à fait de trouver ridicules tous ces gens qu'on voit, sitôt qu'on va de par le monde, parler au téléphone en marchant dans la rue, en conduisant, en déjeunant au restaurant ou en dînant. Je ne saurais rien de plus embarrassant, pour ma part, que d'être appelé sur un téléphone portable alors que je serais en

compagnie, lors d'un "rendez-vous" ou d'un repas en ville : oh *la honte*... Pourtant je vois bien ce que le "portable" peut avoir d'utile, les grands services qu'il peut rendre, les inquiétudes qu'il peut apaiser, les secours qu'il peut apporter. Mais je vois plus encore la dépendance qu'il crée, et les nuisances qu'il entraîne. Même en mettant de côté – et pourtant ce n'est pas rien : quel formidable instrument inédit de *nocence*, et comme l'humanité a bien su s'inventer là un moyen supplémentaire de se gâcher la vie ! – le dérangement qu'il suscite auprès de ceux qui n'en ont pas, et pour l'ensemble de l'atmosphère sociale, ne serait-ce que par son bruit, il me semble que la faveur extrême dont il jouit est un indice d'une incapacité croissante des contemporains, et peut-être de l'espèce, à se suffire à eux-mêmes, à s'accommoder du silence, à aimer la solitude, le détachement, le murmure en soi de la présence, et de l'absence. Je trouve effrayants tous ces gens qui paraissent vivre enpermanence dans la peur de rater quelque chose ou quelqu'un, dans l'attente d'un appel qui les tire d'eux-mêmes, dans l'impatience de communiquer de plus en plus, de moins en moins. On est un peu embarrassé pour eux qu'ils soient si prompts à faire l'aveu (c'est le *ridicule* dont je parlais en commençant) que seuls ils ne sont rien, qu'il faut à tout prix qu'on les joigne, ou qu'ils joignent, qu'on les sauve, qu'on les tire d'eux-mêmes, de l'ennui de n'être rien par soi-même. Ils me font penser à ces personnes qu'on connaît à peine, ou même pas du tout, et qui, lorsqu'elles déménagent, envoient à la terre entière leur nouvelle adresse, leur nouveau numéro de téléphone (et bien sûr leur numéro de portable), leurs *coordonnées*, en somme, alors qu'on n'a jamais songé un instant à les "joindre", en leur établissement précédent. Regarde-moi, regarde-moi, écoute-moi, "joins"-moi, je t'en supplie…

En Corée c'est affolant. En France il me semble que l'usage régulier du téléphone portable correspond encore à certains types sociaux, ou psychologiques, et de génération; là-bas tout le monde est atteint. Le téléphone portable ne connote pas la jeunesse, la modernité, le dynamisme ou l'immersion dans le flux des activités ou de la socialité ; il connote l'appartenance à l'humanité, c'est-à-dire rien du tout. On voit dans les campagnes des octogénaires à leur module cellulaire, entre les champs. Dans l'un des plus retirés des temples que nous ayons atteints,

après une longue marche ascendante, nous avons vu un unique vieux moine s'asseoir au bord d'une terrasse en suspens sur la solitude et les rochers, et tirer de sa belle vareuse grise le précieux appareil qui allait lui permettre, l'instant d'après, d'être aussi emporté dans le courant commun d'exister que s'il avait été au cœur de la vallée et de ses villes.

Enfin… Peut-être commandait-il de nouveaux lumignons pour ses bouddhas…

*

Cette fois il fait tout à fait beau. Même la maison commence à se réchauffer. Ce sont de ces jours trop rares où l'on comprend tout à fait ce qu'on fait là.

Ce matin je suis allé à Fleurance, pour déposer en urgence à la banque un chèque que m'avait envoyé Frank Horvat, en paiementde la préface que j'ai écrite il y a un mois ou deux pour son plus récent *portfolio* (si c'est bien le mot). Horvat a nettement augmenté la somme qu'il avait mentionnée plus tôt. Je devrais refuser cet argent, mais c'est un luxe que je ne puis guère me permettre. J'espère échapper grâce à lui au retrait de ma carte bleue avant le départ pour l'Écosse la semaine prochaine…

Avec le chèque il y avait un livre magnifique, recueil de photographies de sculpture romanes, avec des textes de Michel Pastoureau.

À l'aller, bien que ce fût une matinée éclatante, premier et deuxième des *Nachtstücke* de Schumann, parfaits. J'ai moins de goût pour le troisième. Je me suis détaché de toutes ces marches trop martelées, un peu folles, que j'ai beaucoup aimées chez Schumann, justement parce qu'elles étaient folles. Ce qu'elles ont de trop sec, même sous les doigts de Wilhelm Kempff, d'un peu vide, me paraît, avec les années, plus gratuit qu'effrayant ou entraînant. J'aime mieux Eusébius que Florestan.

Au retour, première symphonie de Sibelius – il y a peu de plus beaux *commencements*, d'une symphonie et d'une carrière, sinon d'une œuvre. Quelle impérieuse, grave et virile manière de s'*imposer* d'emblée, dans

tous les sens du terme; d'occuper l'espace imparti à son destin. Et dire qu'il m'a fallu cinquante ans pour aimer vraiment Sibelius !

Deux compositeurs contemporains, et parmi eux Pesson dans son *journal*, vantaient avec exaltation la *septième*, dernièrement. J'avoue que je n'en suis pas tout à fait arrivé à ce degré de sophistication – c'est peut-être une symphonie pour compositeurs… (Elle ne s'est appelée *symphonie* qu'a posteriori, peut-être à cause de l'incapacité de Sibelius à donner une *vraie* septième, et bien sûr une huitième.)

(Il faudra qu'un jour j'apprenne enfin comment on écrit *Septième Symphonie, Septième symphonie,* septième symphonie, septième Symphonie, « Septième Symphonie », etc. – je ne suis pas sûr que les experts soient bien d'accord.)

Jeudi 20 mai, dix heures du soir. « Je ne peux même plus chier tranquille à cause du Greco, dit Flatters. Il me déconcentre, il mesuit partout, il s'insinue dans tout ce que je pense, dans tout ce que je fais, je n'arrive plus à faire un geste où il ne soit pas. »

Il est allé passer vingt-quatre heures à Londres, pour voir la grande exposition qui vient de New York. Il en revient avec trois impressions fortes :

– que son hôtel, quoique bien placé, en plein centre, était immonde, on ne sait même pas qu'il peut encore exister des hôtels comme ça, aussi sales, aussi bruyants, aussi sinistres;

– que décidément il n'y a rien de comparable au Greco, qu'il ne voit même pas comment Madeleine peut prononcer le nom de Rubens dans la même phrase;

– que ce qu'il a vu de l'état social de la Grande-Bretagne est enchanteur, que le multiculturalisme là-bas n'a rien à voir avec ce qu'il est en France et que c'est une réussite totale, que tous les peuples de la terre mettent un point d'honneur à se comporter comme de parfaits gentlemen anglais, qu'il règne partout une courtoisie, une gentillesse et

une *bonhomie* (il a répété au moins trois fois ce mot-là) exquises, que d'ailleurs on voit bien que tout le monde, à Londres, a le sentiment d'un monde, d'une civilisation, d'un empire, au centre de soi-même et de son temps, dans la vraie vie et non pas dans une annexe miteuse, dans une impasse comme en France, que tout était pétillant d'énergie, de justesse, de gaieté et, oui, de *bonhomie*, etc.

J'objecte doucement qu'un séjour un peu plus prolongé lui aurait sans doute inspiré des sentiments plus contrastés, que Pierre et moi, qui avons passé un mois en Grande-Bretagne, l'été dernier, et sommes plutôt anglophiles, trouvons qu'en effet la civilisation britannique est très appréciable et les gens, dans l'ensemble, plus *civilisés* qu'en France, plus courtois, mais qu'enfin on rencontrait aussi des Anglais très désagréables, que toutes nos expériences n'avaient pas été délicieuses, que…

Peine perdue. Il dit que la première impression est la bonne, ou du moins que le coup d'œil du voyageur qui débarque, ou ne fait que passer, a sa légitimité unique, révèle une ambiance générale que l'expertise ou le long séjour ne savent plus rendre, est doté d'une fraîcheur et d'une acuité précieuses entre toutes. Comme c'est assez mon avis aussi, je n'ai pu que rendre les armes.

Vendredi 21 mai, neuf heures du soir. Je riais ce matin en pensant à Flatters, qui dit toujours, même et surtout quand un amant de passage n'a pas donné entière satisfaction sur tous les plans (mais qui donne jamais entière satisfaction sur tous les plans?) :

«Remarque, c'est tout de même bon d'avoir un homme dans la maison...»

Ici il aurait été servi. À l'aube se sont présentés les couvreurs, cinq ou six, et certains bientôt torse nu, pour les travaux du toit. Mais ces messieurs ont refusé de dresser plus avant les échafaudages car ils sont tombés sur un énorme essaim d'abeilles, dans une fente des hauteurs. Il a donc fallu faire venir les pompiers, qui se sont présentés sous les espèces de deux très beaux jeunes gens, tantôt assez dévêtus eux aussi, et alors en sueur, tantôt caparaçonnés comme des scaphandriers, ou bien, dans les moments de pause, combinant de façon assez inattendue les deux

possibilités. Je me suis vivement félicité d'être garé des voitures, car je n'aurais pas manqué de me faire écraser.

*

Pour une anthologie bathmologique, Cavafy :

«Avec d'autres gens, de ceux qui se disent "évolués", je ne m'expliquerais pas, car on se moquerait de moi. Mais nous sommes tout de même au-dessus de ces gens "évolués" : notre progrès spirituel plus accompli nous a ramenés à la simplicité; mais une simplicité sans ignorance. Nous avons fait le tour. Nous sommes revenus tout naturellement au point de départ. Eux, sont restés à mi-chemin. Ils ne savent pas, n'imaginent même pas où aboutit le chemin.»

(*À la lumière du jour*, texte français de Bruno Roy, Fata Morgana.)

*

Je me suis aperçu aujourd'hui, en parlant au téléphone à ma nièce, qu'elle tutoyait ma mère :

«Et pourtant je n'arrête pas de lui dire : "Tu n'as pas besoin de tant de bagages!"»

J'en ai été un peu désagréablement impressionné.

Évidemment ma nièce, dans la société où elle vit, qui est celle où nous vivons presque tous, ne peut pas imaginer une seule bonne raison de vouvoyer sa grand-mère : c'est *structurellement* impossible, ce serait ridicule, sans doute ne l'a-t-elle pas envisagé une seule seconde – et Dieu sait qu'il n'y a pas le moindre reproche à lui faire.

D'un autre côté, ma mère, qui vouvoyait son père et son mari, et que personne dans la famille n'a jamais tutoyée avant la génération de ma nièce, a vécu dans une société, et participé à une conception du monde, déjà très minoritaires quand elle est arrivée à l'âge adulte, et aujourd'hui presque complètement disparue, mais surtout *inimaginable*, qui a dû lui

rendre très désagréable, au moins au début, ce tutoiement de sa petite-fille, et sans doute des enfants de sa petite-fille.

Mais elle n'avait pas le choix – c'est cela qui m'attriste un peu. Elle n'avait pas plus le choix que ne l'avait une aristocrate à Paris, en 1795, de se laisser ou non appeler "citoyenne", ou bien "camarade" à Moscou en 1918. Certes elle n'était pas menacée de mort, ni même d'abandon, peut-être; seulement de…, de…, de je ne sais quoi, d'*inappartenance* totale, d'exil intérieur, d'im-pertinence radicale.

C'est une expérience douloureuse que de survivre à son monde. Il est probable qu'au XXe siècle plus d'êtres humains y ont été soumis qu'à n'importe quelle autre période de l'histoire. Il y faut beaucoup d'intelligence et de philosophie, ou bien de lâcheté – disons de *faculté d'adaptation*, la seule catégorie que je trouve où puissent tenir ceci et cela.

Une autre ressource, très exploitée, est l'inculture. L'inculture facilite beaucoup les relations entre les groupes humains très différents : ils n'ont pas, en se renonçant, l'impression de perdre quoi que ce soit. C'est pourquoi l'inculture est si savamment promue et encouragée par notre système d'éducation. Il est convaincu à juste titre, en la diffusant, d'œuvrer pour la paix sociale et la sérénité ethnique. Mais sera-ce suffisant?

*

Le travail sur le *Journal de* Travers me laisse perplexe. Si ce livre est publié (or il est déjà (vendu"!) ce n'est pas lui qui va accroître mapopularité, en tout cas – non qu'il s'y trouve quoi que ce soit de particulièrement choquant, en matière idéologique, mais le petit milieu et le genre de vie qui sont décrits là n'ont pas grand-chose pour les recommander, non plus que le personnage du diariste. Il se pourrait bien que les sentiments le plus largement étalés soient l'égoïsme et la futilité.

Se pose aussi la question de la longueur, ou de l'épaisseur. Tel quel, le livre aurait à peu près le volume du *Who's Who*, ou d'un annuaire

téléphonique new-yorkais. Ne publier que des extraits? Mais tout le parti pris, et tenu, de l'entreprise, c'est l'exhaustivité. L'auteur note tout, sans aucune sélection, y compris d'interminables conversations parfaitement oiseuses, ou bien les détails les plus répétitifs d'une vie quotidienne tout à fait quelconque. Il n'y a pour ainsi dire pas de commentaires, presque aucun "discours". L'"esthétique", si le mot n'est pas trop prétentieux, est beaucoup plus proche de celle de *Tricks* que des *journaux* actuels : une espèce d'impassibilité, en mettant les choses au mieux; un non-interventionnisme littéraire ; un détachement obstiné, peut-être un peu inspiré de Warhol, sans que je m'en sois bien rendu compte.

Une autre solution serait de faire quatre volumes, un par saison, comme pour les *Travers* eux-mêmes. Mais y a-t-il bien matière littéraire, ou seulement "documentaire", à si lourde entreprise éditoriale? Rien ne dit que Claude Durand s'y prêterait, au demeurant : trois ou quatre mille pages, pour *une seule année* du *journal* d'un p'tit bonhomme pas spécialement sympathique et n'ayant d'autre mérite, peut-être, que son empressement à fournir des armes pour se faire battre, c'est vraiment beaucoup.

On peut lui reconnaître au moins la bonne foi de sa mauvaise foi, si j'ose dire. Comme il ne cache rien, sauf peut-être ce qu'il se cache à lui-même, ses contradictions, sa duplicité, l'ambivalence de ses sentiments et parfois de ses agissements s'exposent très à nu et sont parfaitement observables, au jour le jour. Il n'en sort pas grandi.

Samedi 22 mai, neuf heures et demie, le soir. J'ai copié pour l'*Anthologie de l'amour des hommes*, en anglais et en français, ce poème de Ginsberg, *Petite Annonce*, et l'ai lu à Flatters :

« Je vous enverrai aussi une photo
si vous m'en envoyez une de vous.»
R. Creeley
Poète et professeur à l'automne de sa vie
cherche assistant compagnon protecteur ami
jeune amant, âme charitable et détachée
nature exubérante, droit et beau
physique d'athlète, esprit ouvert à tout, courageux

guerrier pouvant aussi aimer les femmes, pas de problème,
pour partager lit méditation appartement du Lower East Side,
aider l'humanité à vaincre sa honte & sa colère,
inspiré par Whitman Blake Rimbaud Ma Rainey & Vivaldi
ami respectueux de la suprême majesté de l'Art, phallique insouciant
ludique inoffensif esclave ou maître, tendre mortel face au temps qui fuit
photographe, musicien, peintre, poète, yuppie ou érudit –
Retrouve-moi à New York seul dans ma Solitude
ma psy me répète Trouvez une place dans votre vie
pour quelqu'un que vous pourrez appeler mon chéri, mon chou, qui vous aime tendrement
ait envie de vous & pose paisiblement sa tête sur votre cœur.
8 octobre 1987

C'est très exactement la démarche de *P. A.*, dix ans avant. Flatters dit que cette petite annonce lui convient parfaitement – non pas pour qu'il y réponde, pour qu'il la contresigne et l'assume. Il y a seulement *esclave ou maître*, qui nous aille moins. Et pour ma part je ne sais pas qui est Ma Rainey. Lui veut en tout cas que je passe ce texte dans mon *journal*, comme se référant à lui, Flatters, avec ses numéros de téléphone, ce que je fais : 01.40.39.03.09 et 01.40.39.07.72. Cependant le premier de ces numéros, qui est celui de l'atelier, risque de n'être pas opératoire très longtemps, car les bailleurs veulent récupérer les lieux

*

Il y avait une discussion très animée, récemment, sur le forum de l'Innocence, à propos du *surendettement*, et des moyens politiques de le résorber. Plusieurs intervenants faisaient remarquer que le surendettement ne frappait pas seulement les personnes à très faibles revenus, ou bien victimes d'un "accident de la vie", mais aussi des gens qui ont des revenus tout à fait convenables, ou même élevés, et se chargent de crédits inconsidérément, ou ne peuvent pas résister à la

dépense. Ce type humain apparemment bien repéré et caractérisé rencontrait peu d'indulgence, de la part des intervenants. Je me suis senti un peu visé.

Sur bien des points, j'ai été très mal élevé. Dans ma famille avoir des dettes, et même tarder à les rembourser, était envisagé avec la plus grande mansuétude. Non seulement cela n'entraînait aucune déconsidération morale, ou sociale, mais j'ai bien peur que ç'ait été considéré au contraire comme éminemment sympathique, socialement gratifiant, et générateur d'un certain prestige. Je ne m'étonne pas, y resongeant, d'avoir d'emblée souligné, dans *Prikaz*, à propos d'Ossip Ossipovitch Apraxin :

Pourtant il engageait ses bois, ses champs, ses chasses
Parce que c'est chic d'avoir des dettes dans la Garde

Ce point de vue m'était d'emblée familier. Mais les In-nocents ne plaisantent pas avec ces choses-là, et ils ont tout à fait raison.

Je suis un bien mauvais In-nocent moi-même, tout "président" que me voilà. Ainsi il ne m'est jamais arrivé de payer mes impôts à l'heure. Jamais je n'ai payé le premier tiers provisionnel, ni le deuxième – jamais quand il aurait fallu, je veux dire (et certainement pas cette année). Tous les ans la somme qu'on me réclame est augmentée de dix pour cent, et quelquefois de vingt. Je n'ai jamais songé qu'il puisse y avoir là mauvaise citoyenneté de ma part. Avoir du mal à payer ses impôts, et les payer en retard, ce me semblait aller de soi. Je crains pourtant que ce ne soit peu compatible avec mes hautes fonctions, avec l'esprit de mon parti et avec les sentiments de mes camarades militants.

*

Je n'arrive pas à me souvenir si je pensais ou non à une publication éventuelle, quand j'écrivais le *Journal de* Travers. Je crois que *non*– ce qui devait être publié, c'était *Travers*, pour quoi le *journal* était destiné à n'être qu'un simple réservoir de phrases, de mots, de noms, de situations. Je crois que *non*, mais il faut faire la part, non pas exactement de la

mauvaise foi, ce serait beaucoup trop dire, mais des strates de la conscience. J'écrivais ce *journal*-là sans penser qu'il fût destiné à la publication, mais en même temps je vivais dans le fantasme du *grand écrivain*, du *grantécrivain*, comme dit Noguez, et ce fantasme implique confusément la publication à terme de tout ce qui est tombé de la plume du maître. Donc la réponse à cette question n'est pas nette.

En tout cas je me montre candide, ou peut-être plutôt *candid*, entre ces pages innombrables.

***

Je ne cesse de penser à cette dame visiteuse qui, étant tombée dans cette bibliothèque, parce que c'est celui qu'on rencontre en premier, sur le département italien, qui doit représenter à peu près *un centième* de l'ensemble, demandait à Mme Lloan si le propriétaire était italien :

« *Italien* ? Non, pourquoi?

– Parce que je vois qu'il a plein de livres italiens...» (ou même : « *que des livres italiens* »).

Il me semble que les mécanismes de la fausseté d'esprit (et de l'erreur scientifique) ont été rarement plus à découvert.

Dimanche 23 mai, neuf heures et demie du soir. J'ai abandonné *La Honte*, aujourd'hui, pour finir de recopier avant de quitter Plieux demain matin un cahier de plus du *Journal de* Travers, le vingt-quatrième. Ce *journal*-là n'est peut-être pas si mal, après tout – si seulement ce n'était pas moi qui le lisais…

***

Jeudi dernier j'ai eu la visite de Jimmy Rodriguez, devenu en littérature Mathieu François du Bertrand (*not a very good name*, àmon avis : trop de prénoms, on s'embrouille). Nous avons marché jusqu'au gué de Brimont. Il se plaint que son livre, *Chloé Wegmann*, ne reçoive aucun écho dans les médias. Je crois que je vois à peu près ce qu'il veut dire. Pauvre garçon – il n'est pas sorti de l'auberge…

***

Je ne compte plus les personnes qui me disent avoir eu des nouvelles de moi par le *journal* de Pascal Sevran. Il a les lecteurs les plus inattendus.

Depuis que j'ai écrit pour remercier du livre, en janvier, silence complet de ce côté-là. Il semble que ma faveur soit révolue, dans ces quartiers. Serait-ce parce qu'on a reçu ma lettre (elle était pourtant fort aimable), ou bien parce qu'on ne l'a pas reçue (il se perd tellement de courrier!)?

***

Ce qu'il y a de bien dans ma situation littéraire, c'est que je ne cours aucun risque d'être *oublié.*

*

Je ne suis jamais devenu adulte, financièrement. Avec les autres adultes, je n'ai pas de rapports économiques d'égal à égal. On sait parmi mes amis que je n'ai pas d'argent. Par exemple je n'invite jamais personne à dîner (pour ainsi dire). Si l'on veut m'avoir à sa table (une envie qui ne démange pas grand monde, au demeurant, et je le comprends, car je ne suis pas brillant causeur), il faut m'inviter. Économiquement impuissant, je suis socialement passif.

Paris, front de Seine, neuf heures et demie du soir. Ce matin, de Plieux, les Pyrénées étaient parfaitement visibles, sans doute pour me charger de saluer de leur part les Highlands. J'ai eu tout loisir de les contempler en me dirigeant d'abord sur Fleurance, afin d'y prendre chez elle Mme Lloan. Il a fait toute la journée un temps magnifique, et comme la nature, de toute part, est dans sa phase laplus exubérante et foisonnante, le voyage, au moins jusqu'à Clermont et Royat, fut un enchantement. Entre Tulle et Laqueuille, la nouvelle autoroute est décidément splendide, surtout dans ce sens-là. Les vues combinées et simultanées qu'elle ménage sur les monts du Cantal, la chaîne des Dore et la chaîne des Puys, sont parmi les plus belles dont on puisse jouir, et aujourd'hui elles étaient à leur meilleur. Bref j'étais de la meilleure humeur de la terre.

Comme d'habitude, le passage chez ma mère, les bagages de ma mère et ma mère elle-même, la pauvre femme, ont considérablement assombri mes dispositions. L'appartement de Royat abattrait la résolution des plus valeureux, et les impedimenta de ma mère pour le moindre petit voyage de rien du tout viendraient à bout des nerfs les plus solides. Comme on m'avait montré, la dernière fois, une petite valise dont on était très fière, et qu'elle me semblait de taille trop réduite, et que je voyais bien qu'elle ne saurait manquer d'être complétée par toute sorte de hideux paquets, qui sont ma hantise, j'avais plaidé, bien imprudemment, pour une *grosse* valise, qui me semblait promettre une appréciable concentration. Grosse valise il y a bien, prêtée par ma nièce Véronique. Mais la petite est aussi du voyage, et pour les paquets, leur nombre est à peine en diminution sur nos précédentes équipées.

Ma mère dit toujours qu'elle n'aime rien tant que voyager, mais personne au monde ne sait le faire moins qu'elle, ni mieux décourager les bonnes volontés accompagnatrices. Elle emmène tout et n'importe quoi, à commencer par une masse de vêtements totalement importables, parce qu'ils sont sales ou déchirés, ou bien rendus tout pelucheux par l'usure, ce dont elle ne se rend pas compte, sans doute, parce qu'elle n'a pas de lunettes adaptées à l'état réel de sa vue, et probablement ne tient pas trop à voir la réalité trop nettement. Son principe opératoire – et disposerait-

elle de douze malles que ça n'y changerait rien du tout – est de remplir tout bagage à ras bord et au-delà, aussi loin *au-delà* que possible, même, de sorte que tout est toujours extrêmement difficile à boucler, il faut chaque fois s'asseoir sur les valises et forcer les serrures pour qu'elles ferment, et les unes et les autres menacent sans cesse de sauter et de se rouvrir dans les moments les moins opportuns, comme la traversée des halls d'hôtels. Entre-temps il y a toujours quelque chose qui dépasse, un morceau de combinaison sale ou de chapeau, ou bien quelques vieux journaux,ou encore les documents paroissiaux dont ma mère fait la razzia systématique dans les églises, au motif que rien n'est plus intéressant, instructif, et utile pour connaître un pays. Et moi je pense constamment qu'il est de mon *devoir* de la faire voyager, puisqu'elle y tient tant et qu'elle ne cesse de proclamer que c'est pour elle le plus grand des plaisirs; mais à peine sommes-nous en route que toutes mes résolutions s'effondrent, mon précaire équilibre psychologique se rompt, et je ne songe plus qu'à échapper au plus vite à l'épreuve.

Fasse le ciel que nos deux placides compagnes de voyage, Mmes Lloan et Voillat – Jacqueline est arrivée ce soir à Paris, de Lausanne, et nous devons mettre le cap demain matin vers la Manche –, servent de tampon ou de coussin intercalaire, entre ma mère et moi. En attendant je ne vois pas comment nos bagages à nous quatre pourraient se caser dans le coffre de ma voiture, qui pourtant n'est pas exigu. J'ai essayé d'obtenir que les deux valises maternelles soient concentrées en une seule, d'ici à demain. Cela ne résoudra pas la question des sacs, ni celle de mes nerfs.

Ma mère est chez son amie M., qui était dans le département de la Loire auprès de son frère presque centenaire, et mal portant. Mais M. rentre ce soir parce que le mari de sa voisine A. est mort ce matin même. C'est A. qui devait ouvrir à ma mère la porte de l'appartement de M., et elle l'a fait. Cette A. s'appelait jadis Camus, elle était l'épouse du cousin germain de mon père, François Camus, lui-même fils de Jean Camus, le sculpteur. Elle et François Camus ont eu deux fils, qui étaient à peu près de mon âge et dont l'un s'est noyé dans le lac de barrage de Neuvic-d'Ussel, je crois, vers le milieu des années cinquante. Je me souviens parfaitement – c'est un de mes plus anciens souvenirs – du coup de téléphone annonçant l'accident. Le drame, dit-on, a détruit le couple des

parents, et ils ont divorcé. A. s'est remariée bien des années plus tard, avec l'homme, un médecin, qui est mort aujourd'hui et qui repose dans l'appartement voisin de celui où se trouve ma mère. Ma mère a appelé A., ce matin, pour lui demander de lui ouvrir ce soir l'appartement de M.; et à cette occasion A. lui a dit que F., son mari, « venait de mourir entre ses bras ».

« Je ne vous propose pas d'entrer chez moi », a-t-elle dit tout à l'heure, en nous ouvrant la porte de M.

Ces trois dames, M., A. et ma mère, ont beaucoup plus de deux cent soixante-dix ans à elles trois. M. et ma mère sont des amies d'enfance, elles ont dû rencontrer A. il y a soixante-quinze ans seulement (mais il faudrait que je me renseigne).

A., que j'aime beaucoup, habitait avec le cousin de mon père et leurs enfants ce petit manoir Directoire de Redon, près de Theix, ou de Thèdes, je ne sais jamais, que j'ai en vain cherché avec Pierre, l'année dernière. Lui aussi est le théâtre de certains de mes plus anciens souvenirs (c. 1952 ?). J'y ai passé de courtes vacances avec mes parents, et sans doute n'y avait-il pas l'eau courante, dans cette maison, car je crois me rappeler une course en camionnette vers une fontaine, avec des bidons d'eau qui brinquebalaient. J'aimerais bien éclaircir ces très lointaines images – mais ce n'est pas le moment.

Pierre lit l'anthologie de Roubaud, *Le Sonnet de Marot à Ronsard.*

Rye Lodge, Rye, mardi 25 mai, sept heures moins vingt, le soir. Je n'ai qu'un bref moment. Qu'il soit pour dire qu'aujourd'hui l'atmosphère était nettement plus détendue qu'hier soir, et que les heures se sont passées très agréablement, par un très beau temps. Grâce à l'aide de son amie M., qui pour le même prix lui a fait la leçon, lui a dit qu'elle était folle d'avoir tant de bagages, et que son fils renoncerait à l'emmener en voyage si elle s'obstinait à lui rendre la vie si difficile, ma mère était passée de deux valises à une seule (la grosse), et de trois sacs à deux. Cela a suffi pour me faire retrouver ma sérénité.

Nous avons quitté Paris vers dix heures, pris le tunnel à Calais vers une heure, gagné une heure grâce au décalage horaire, été à Sissinghurst et à Bodiam Castle, et nous voici à Rye.

Sissinghurst était un peu moins séduisant aujourd'hui que l'été dernier quand j'y étais avec Pierre, parce que lui et moi, alors, y étions seuls, au crépuscule, tandis que cette après-midi il y avait beaucoup de monde, au point que je me suis demandé si ce n'était pas en Angleterre quelque jour férié, du genre "*bank holiday*". Cependant nous avons pu entrer cette fois dans les jardins que l'été passé Pierre et moi n'avions fait que contourner et apercevoir de l'extérieur, par-dessus les douves. Pleine confirmation, sur ce point :j'aime mille fois mieux voir un parc de loin, sans y entrer, savoir qu'il est là, serait-ce pour personne, pour les dieux ou pour quelque privilégié entre les privilégiés, que d'avoir tout loisir d'y marcher parmi la foule, dans une atmosphère de kermesse – *partageur*, voilà bien ce que je suis le moins (du moins en matière de jardins). Je dois avoir, on s'en serait douté, une conception fort peu démocratique de la poésie (mais peut-être n'est-on pas encore tout à fait obligé d'envisager la poésie *démocratiquement*…), car l'expérience de l'année dernière, dans le beau soir solitaire (et amoureux), m'a semblé mille fois plus *poétique*, si le mot n'est pas trop obscène, que celle de cette après-midi parmi les rangs serrés de mes frères humains.

Bodiam Castle était plus tranquille, au crépuscule, et plus sereines les eaux de ses douves à lui, ou sa silhouette se dédoublait sous le ciel blanc du soir. Quant à Rye il ne semble pas y régner d'agitation spéciale, même si nous n'avons pas pu y trouver quatre chambres à la fameuse et très antique Mermaid Inn (« *restaured in 1472*»!), ce qui nous a évité, tant mieux, une grosse dépense. Cet hôtel-ci, très confortable, n'est pas bien pas cher non plus, mais que faire ?

Devonshire Arms, Baslow, mercredi 26 mai, onze heures et quart, le soir. Je me demande si quelqu'un, déjà, a visité *dans la même journée* Bateman's et Chatsworth. Ces deux domaines si différents par tant de

côtés, et d'abord par la taille, et par leur appartenance à des régions de l'Angleterre bien éloignées l'une de l'autre, ont tout de même en commun une inscription semblable dans le paysage. Ici et là, ce sont deux vallées entières qui servent de cadre à une demeure, et qui, par leur splendeur, lui confèrent un caractère édénique. Entre Bateman's et Chatsworth le rapport est évidemment de un à vingt, de *un à cent* peut-être, ou davantage, si l'on compare le faste des deux édifices, l'ampleur de leurs proportions et la vastitude des panoramas qu'ils commandent. Pourtant on croirait observer, ici et là, une même idée à l'œuvre, une même prétention d'archange rentré en grâce, une même résolution démiurgique : exister dans la beauté parfaite.

Bateman's est mon bien-aimé. Je ne connais pas de lieu d'habitation plus enchanteur, ni qui réponde mieux à l'idéal de vivre exempt de toute laideur, dans la magnificence intouchée d'un environnementadmirable. Si la perfection n'est pas de ce monde, je ne sache rien sur terre qui en vienne aussi près.

Chatsworth est une tout autre histoire. Chatsworth est la somptueuse et richissime résidence d'un duc, et le château reçoit chaque jour des milliers de visiteurs. Je ne suis pas fou de l'édifice lui-même (où bien sûr il était trop tard pour entrer, aujourd'hui), et les foules qui s'y pressent en rangs serrés ne font rien pour me le rendre plus cher. Mais son rapport à tout ce qui l'entoure, aux champs, à la rivière, aux bois, aux collines et montagnes environnantes, est incomparable – sauf peut-être à Bateman's, justement. Il est vrai que je suis bien loin de connaître tous les grands domaines anglais, et qu'ils sont sans doute nombreux à avoir mis un point d'honneur à marier avec une aussi méticuleuse rigueur d'harmonie un édifice central à toute la campagne que ses croisées embrassent du regard, selon les préceptes de Capability Brown.

On ignorait ces préceptes à Bateman's en 1634, l'année de la construction de la maison; mais on les a appliqués tout de même, peut-être sans y penser. C'est dire leur adéquation parfaite au tempérament britannique. À Chatsworth ils trouvent sans doute l'une de leurs applications les plus accomplies. Contre toute espérance nous avons pu nous approcher du château en voiture, bien après l'heure officielle d'ouverture au public. Et plus tard encore, juste avant de passer à table en

cette auberge de Baslow, le village où nous avions pris nos quartiers, nous avons, mes trois dames et moi, marché dans ce parc aux allures de paradis avant la chute. C'est pour moi un sujet d'émerveillement que de savoir une telle chose possible, *encore possible*; et qu'il est un lieu sur la terre, d'une telle splendeur, où l'on soit libre, en n'ayant à pousser qu'un portillon, de se promener le soir indéfiniment, quand l'agitation du jour s'en est retirée, et quand il est laissé au seul recueillement de sa beauté. Il y avait jadis le parc de Versailles, ainsi curieusement laissé ouvert, vacant, jusqu'à des heures avancées, à la belle saison (et presque personne ne songeait à en profiter, par chance) – je ne sais ce qu'il en est aujourd'hui. Chatsworth en ses confins a moins de balustrades, de colonnades, de temples à l'Amour et de tapis fleuris, mais plus de cerfs tranquilles, de chênes solitaires, d'orées de bois et de montagnes nues dans les lointains. À la dernière lumière, il y règne un silence à pleurer de gratitude. Je ne sais ce qu'en auront pensé mescompagnes, mais si j'en juge par mon propre amour je n'ai pas beaucoup mieux à leur offrir. Et je me félicite que ma mère, à son âge, puisse encore suffisamment marcher pour s'être aventurée à nos côtés, à la nuit tombante, assez avant dans le domaine, jusqu'à des pentes d'où l'on apercevait au loin le château.

Kipling refusa d'être fait baronnet. Il aurait tout autant dédaigné d'être duc, sans doute; et pourtant, à sa manière, il incarnait mieux que quiconque l'aristocratie britannique et l'instinct aristocratique du peuple anglais, tel qu'à Chatsworth il a reçu, et conserve au mieux, son expression la plus heureuse, la mieux inscrite en terre anglaise.

Entre Bateman's et Chatsworth, un "choix"? Il n'en est bien sûr pas question.

Cross Keys Inn, Ettrickbridge, jeudi 27 mai, onze heures et demie du soir. Je me force à écrire ici le soir, après mon dîner avec ces dames, mais j'en suis en fait totalement incapable, d'autant que nous mangeons trop, moi surtout, poussé par cette fameuse socialité si funeste à la diététique et justement dénoncée comme telle par Karl Lagerfeld (qui estime avec

raison que pour s'en tenir à un régime quelconque il faut prendre seul ses repas).

Comme je ne montre à mes compagnes de voyage que ce que je connais moi-même de plus beau, tout ce que je visite avec elles fait mon admiration, par définition, et suscite mon enthousiasme – un enthousiasme dont j'ai bien du mal à rendre compte ici avant de me coucher, à moitié endormi que je suis.

Ce matin nous sommes retournés à Chatsworth, toujours sans visiter le château, puis nous sommes dirigés vers Hardwick Hall, où nous avons appliqué la même politique – nous n'avions d'ailleurs pas le choix, le bâtiment était fermé, il n'ouvre qu'à onze heures, nous n'avions pas le temps d'attendre; mais de l'extrémité du parc de stationnement on distingue assez bien la façade arrière, la plus remarquable (et je sais que l'intérieur est décevant, parce que tous les rideaux, à cause des exigences de conservation des tapisseries, y sont tirés en permanence, ce qui est criminel, à mon avis, en cet édifice qui doit toute sa beauté et toute son originalité à ses innombrables fenêtres).

En revanche nous avons visité assez exhaustivement Fountains Abbey, ma mère ayant même marché avec nous d'une entrée jusqu'à l'autre, un tour de force. En effet nous avions pénétré dans le domaine, comme je suis persuadé qu'il faut absolument le faire, par la grille de Studley Royal, assez difficile à trouver car elle n'est pas du tout signalée, et rien n'indique que pour l'atteindre il faut passer par Studley Roger. Je trouve cette discrétion surprenante (mais appréciable) car seule la promenade suivie *dans ce sens-là* ménage la grande et splendide surprise qui est le clou de ce parc admirable, l'apparition soudaine des ruines de l'abbaye, au bout de la plus belle perspective des jardins du XVIIIe siècle. Quand, de l'intérieur, nous sommes arrivés à l'autre entrée, la principale, l'officielle, la plus proche des ruines (mais celle qu'il convient d'éviter, à mon avis), j'ai refait tout le chemin à pied pour aller chercher la voiture où nous l'avions laissée. Et j'ai remarqué, en quittant au volant Studley Royal le long de l'axe principal de ce parc dans le parc, qu'on a exactement en face de soi, alors, la cathédrale de Ripon, visible seule, toutes les maisons de la ville étant effacées par la végétation ou par l'art du paysagiste.

Plus tard, et plus au nord, nous avons entr'aperçu le mur d'Hadrien, et franchi les hauteurs désertiques et splendides des Borders. J'aimerais un jour explorer plus avant cette région-là, comme tant d'autres, bien sûr, mais plus que beaucoup d'autres : elle exerce sur moi une véritable fascination, presque égale à celle des Highlands. Par exemple j'aimerais savoir si l'on peut passer d'un pays à l'autre – d'Angleterre en Écosse, donc – le long des chemins de la forêt de Kielder, en suivant les rives de la Kielder Water. Les cartes paraissent diverger sur ce point.

À sept heures, "frontière" franchie, nous étions à Hermitage Castle, un autre de mes favoris (le plus austère), dans une lumière admirable. Il était malheureusement trop tard pour accéder à l'enclos où se dresse le château, mais nous l'avons assez bien vu des bords de la rivière. La petite route qui d'Hermitage rejoint à Burnfoot la grande voie de Langolm à Hawick est une des plus belles que je connaisse au monde, ou du moins l'une des plus conformes à mon goût. Si on voulait savoir ce que j'aime et que j'ai aimé, elle est une de celles qu'il faudrait suivre d'abord. Mais il faudrait aussi se rendre à Bateman's, marcher dans le parc de Chatsworth, sillonner en tout sens les chemins de Studley Royal et du domaine de Fountains Abbey, courir les routes et lessentiers d'entre mur d'Hadrien et sommets des Cheviots – ce serait bien du travail, car je n'ai pas l'amour avare…

L'auberge où Pierre et moi avions couché l'année dernière, à Newmill, en ça de Hawick, n'avait pas quatre chambres pour nous. Dans Hawick le guide Michelin ne signale aucun hôtel, et de fait nous n'en avons pas aperçu. Le même guide, à propos de Selkirk, signale un petit hôtel très recommandé à Ettrickbridge, dans la vallée d'Ettrick, assez loin au sud-ouest de la ville. Nous ne l'avons pas trouvé mais avons découvert par hasard, en le cherchant, cette auberge de village, très agréable et sympathique, et si petite que nous l'avons investie tout entière à nous quatre, je crois bien. Elle nous convient parfaitement. Nous venons d'y faire un très agréable dîner, parmi toute sorte de passionnantes photographies anciennes, sur les murs. Et la vallée d'Ettrick est très belle. Mes trois dames, pour leur première soirée en Écosse, sont tombées au cœur de l'isolement capital.

Vendredi 28 mai, huit heures moins le quart du matin. Pour la première fois depuis le début de ce voyage j'ai très bien dormi, et dans un lit à baldaquin encore, inattendu en cette minuscule auberge de bord de route, d'ailleurs très pimpante. Retourner en Écosse ni en Angleterre n'apaise ma faim de ces pays, ni ne me donne l'impression de les connaître mieux. Au contraire, se creuse chaque fois davantage le sentiment qu'une vie ne suffirait pas à l'intelligence de ces parages, surtout peut-être en celles de leurs régions qui dans l'imagination et le folklore internationaux n'ont pas d'image très forte, et qui sont à ce titre doublement dérobées. Qui par exemple, hormis les indigènes sans doute, s'intéresse aux hautes terres *anglaises* des Borders, lesquelles ne s'appellent probablement pas de la sorte, et relèvent pour la plus grande part du Northumberland, il me semble – je pense à ces territoires qui s'étendent entre le mur d'Hadrien et la frontière écossaise, et sont un haut plateau magnifique, apparemment désert? Nous les avons parcourus hier sous un grand soleil de printemps qui, sans rien leur enlever de leur beauté, leur conférait un aspect presque riant, que j'imagine peu caractéristique.

Cela dit la zone *écossaise* des Borders (qui seule se nomme vraiment *les Borders*, je crois, au moins administrativement) n'a rienà leur envier en splendeur et en désertité, qui l'une et l'autre ravagent l'âme que c'en est un délice. Que ne m'offre-t-on Hermitage Castle, au lieu de le laisser à l'abandon, sublime coquille vide? Ou, à défaut, que ne m'y installe-t-on à demeure, à titre d'(h)ermite ornemental?

Perth, Royal George Hotel, minuit moins le quart. Ce matin, avant de quitter Ettrickbridge, nous avons vu un merveilleux petit château – une simple tour fortifiée, au toit à deux versants, à mi-pente sur un fond de montagnes sans arbres –, alors que nous cherchions cet Ettrickshaw Hotel que nous n'avions pas su trouver la veille. L'hôtel n'est pas inoubliable, mais ce petit château qui se prête si bien au fantasme d'établissement

(que peut bien valoir une simple tour perdue de cette sorte ?) l'est bien davantage.

Aitkins Tower fait pâle figure, par comparaison. Et le vaste Bowill des ducs de Buccleuch est bien ingrat, malgré ses superbes massifs de rhododendrons. Cependant nous avons visité Abbotsford, le petit Versailles de sir Walter Scott, et ma mère en a été enchantée.

L'après-midi fut consacrée à Édimbourg, et spécialement au musée national. J'ai dans la tête deux superbes paysages hollandais de Philip Koninck – le grand, surtout –, un jeune homme au manteau de velours de Jan Lievens, un Courbet de la Loue, dont le ciel est exclu. Un préraphaélite écossais se nomme *James Archer* : on ne mendie pas plus éloquemment une place entre nos *Églogues*. L'auteur d'un paysage qui me plaît beaucoup, une vue de Moniaive, je crois, avec une rivière au premier plan, s'appelle lui *Paterson*, comme dans William Carlos Williams; mais j'ai oublié son prénom.

Nous avons parcouru les places et les *crescents* de la nouvelle ville, sommes descendus en voiture jusqu'à Holyrood et avons un peu marché dans le centre de la vieille ville, entre *City Chambers* et palais de justice, non sans entrer dans la cathédrale, pour y admirer par exemple la plaque commémorative de Stevenson, œuvre d'Augustus Saint-Gaudens. Puis nous partîmes pour Perth, afin d'y prendre nos quartiers à l'hôtel Royal George, où nous dînâmes. Puis petite promenade à quatre sur le North Inch et dans High Street, *and then to this diary* (plût au ciel que ce fût au lit).

Forres, Park Hotel, samedi 29 mai, minuit moins le quart. À Inverness, comme en août dernier avec Pierre, impossible de trouver une chambre. Nous nous sommes rabattus sur Nairn : même jeu. Finalement nous avons trouvé à nous loger dans ce Forres, en une grosse villa victorienne, "hôtel" un peu sur les bords et plutôt mal tenu, mais que nous avons été bien contents de trouver. À peine assurés d'un toit et d'un lit nous sommes ressortis pour dîner, à neuf heures et demie du soir, et c'est un restaurant indien de la grand-rue qui cette fois nous a tirés d'affaire.

Je crois à la vérité de l'architecture – ou plus exactement je crois que l'architecture dit la vérité d'une époque, d'une société, d'un régime politique. À Forres tout ce qui a quelque apparence est victorien (comme la maison où j'écris ceci). La ville vit sur cet acquis depuis un siècle et plus, et elle lui doit tout ce qu'elle a de dignité.

Aujourd'hui, ayant quitté Perth sur les dix heures, nous avons vu le pont d'Aberfeldy, le château Menzies, le mont Schiehallion dans la brume, le loch Rannoch et la gare de Rannoch, le beau loch Laddon, toutes ces terres bien-aimées. Il a fait mauvais presque toute la journée. Nous avons déjeuné au Rannoch Moor Hotel, qui peut faire un assez agréable point de séjour, et pas trop onéreux. Mais l'Écosse est terriblement abîmée par les pylônes.

Nous sommes arrivés à temps à Cawdor pour visiter le château et ses jardins, qui ont remporté un succès assez chiche auprès de ma mère – mais elle était fatiguée, je crois –, plus enthousiaste auprès de ces dames. Sur quoi nous fûmes à Fort George, la forteresse qui clôt à l'est la baie d'Inverness, et qui s'est attiré, elle, tous les compliments. Il est vrai que la lumière du soir était magnifique, dans le soleil après la pluie. On voyait derrière Inverness, au-dessus de la baie, de part et d'autre de la "dépression calédonienne", quinze à vingt sommets bien détachés, sous le ciel lavé.

Ullapool, lundi 31 mai, minuit. Je n'ai pas eu le temps ni la force de noter ici quoi que ce soit hier, et la situation ce soir est à peu près la même – je m'accommoderais assez bien de la condition de *gentil organisateur* (au moins pour très petit groupe), mais celle de *fils*,décidément, est bien lourde pour mes épaules : comment dit Flatters, déjà, sur ces neuf mois dont le loyer serait le plus cher du monde?

Hier matin, grâce à Jeanne Lloan qui en a découvert l'existence dans un de ses guides (elle est la voyageuse la plus attentive, et ne cède pas du tout à cette espèce de paresse qui s'empare si facilement des personnes menées par d'autres à travers des territoires inconnus), nous avons vu la

belle pierre dressée dite “de Sueno”, à Forres, à deux pas de notre hôtel. Nous avons retraversé Nairn et Inverness et, par Beauly et le long de la rivière Beauly, puis à travers le Strathcarron, gagné le loch Monar, où m’attiraient des motifs purement scripturalistes et églogaux, qui en l’occurrence (comme souvent) m’ont excellemment servi, car l’endroit est superbe, et plus encore (comme souvent) le chemin qui y conduit.

Ensuite, ayant rejoints le loch Ness et pris de là la route (magnifique, mais elles le sont presque toutes) qui mène à Skye, nous sommes arrivés dans l’île sur les quatre heures. Nous fûmes d’abord à Elgol, face aux Cuillins d’un côté et à l’île de Rùm de l’autre; puis, par Dunvegan et la côte ouest, sur la tombe de Flora MacDonald, à la pointe nord de la péninsule la plus septentrionale, Trotternish. Nous dînâmes à Flodigarry, à côté du cottage qu’habita Flora pendant quelques années, après son mariage; et nous couchâmes à Portree, la capitale, dans le très médiocre hôtel Bosville, bruyant et qui n’avait pas d’eau chaude, ni d’ailleurs de téléphone dans les chambres bien que fût placardé partout qu’il fallait téléphoner si un incendie se déclarait, etc.

Aujourd’hui nous avons quitté Skye et continué notre périple vers le nord, par Plockton, le loch Carron, la passe du Bétail (*Cattle Pass*), Shieldaig où nous déjeunâmes, le loch Torridon où je demandai en vain si par hasard n’avait pas été conservée, à l’hôtel, la trousse de toilette oubliée par moi l’été dernier, le loch Maree, le phare perdu de Reid Quelque Chose et les jardins d’Inverewe, où nous étions, grâce d’un ciel bienveillant, les derniers et les seuls visiteurs. Je ne suis pas de taille à faire ici et maintenant des commentaires, qui d’ailleurs ne seraient que trop prévisibles : il n’y a selon moi rien de plus beau, et même inimaginablement tel, que l’Écosse. Je n’ai itou que du bien à dire, une fois de plus, de la *Symphonie hébridéenne* de sir Granville Bantock, que nous écoutâmes par une tempête superbeet très appropriée, entre Poolewe et Ullapool – je n’étais pas loin de penser, alors, qu’il s’agissait d’une œuvre de génie.

Mardi 1er juin, sept heures et demie du matin (on ne peut déjeuner qu'à huit heures). Je ne suis pas le seul à déplorer l'invasion de l'Écosse par les pylônes, car je constate que sur les rives de ce loch Broom, très beau, et dans la vallée qui le précède (celle de la rivière Broom), il se mène une ardente campagne contre leur installation, *au nom de la beauté du paysage*. S'il existe une association, je veux en être. Et voilà une cause que le parti de l'In-nocence, qui après tout est un parti européen et international, ne saurait que soutenir avec enthousiasme : *no pylons !*

Hier soir après dîner, et avant l'entrée qui précède, nous nous sommes promenés sur les quais d'Ullapool, où à onze heures et demie du soir il ne faisait pas tout à fait nuit; et nous avons assisté au débarquement du poisson pêché. Les plus grosses prises, toutes luisantes, terribles et magnifiques, gisaient en vrac sur des palans de bois et exposaient à la nuit qui venait, tout de même, toutes les nuances de la couleur argent : du presque blanc au presque noir, rehaussées de rouge sang.

Je me félicite infiniment de la présence dans notre petit groupe de Mmes de Lloan et de Voillat, car la preuve est faite une fois de plus que je parviens très mal à m'accommoder de la seule compagnie de ma mère. Ma mère répète qu'elle n'aime rien tant que les voyages, mais personne au monde ne sait moins voyager qu'elle – encore que, de son unique point de vue, elle ne s'en tire pas trop mal, puisqu'elle fait tout porter par les autres (en l'occurrence par moi, bien entendu) : ce qui à son âge est bien normal, certes, mais serait plus facile à accepter si elle n'était pas si indifférente à la quantité, à la consistance, au volume et au poids de tout ce qu'elle exige d'avoir avec elle; et si elle ne s'encombrait pas, à chaque étape, de tout ce qu'elle peut trouver de suppléments et d'ajouts. Sa grande passion est de faire main basse, en chemin, sur la totalité de ce qu'elle peut atteindre en fait de dépliants touristiques et publicitaires, de notices imprimées, de feuillets d'annonces, de listes de campings et d'horaires de piscines. Quand elle entre ou sort d'une église, elle seprécipite sur la table des informations paroissiales, et elle se saisit de tous les instruments écrits de leur diffusion; même chose pour les annonces de croisières (« On ne sait jamais...»), pour les publicités de parcs d'attractions («Ça peut amuser des enfants »), pour les horaires d'ouvertures des centres de dégustation de whiskies (« Mais ça

m’intéresse beaucoup, moi ! Et puis vous ne savez pas ce que je dois rapporter comme cadeaux! »). Tout est saisi au hasard. Et certes on pourrait le comprendre si cette collecte universelle servait à quelque chose, si elle correspondait à un plan quelconque, littéraire ou sociologique, si elle contribuait à l’élaboration de quelque grand tableau du monde; mais non, elle n’a d’autre utilité que de renforcer et multiplier à l’infini le gigantesque désordre dans lequel vit ma mère, et qu’elle installe dans la voiture exactement comme elle l’entretient chez elle. Il s’agit d’un archivage pour l’archivage, d’une accumulation qui est sa propre fin, entée qu’elle n’est d’aucun projet de classement ou d’exploitation.

D’où vient l’expression *le grand fond Malampia*, qui m’obsède ces jours-ci? Dans mon esprit elle est confusément liée à Gide, à ses *Souvenirs de cour d’assises*, peut-être. N’est-ce pas la Séquestrée de Poitiers, qui vivait sur son *grand fond Malampia* ? Quelque chose comme cela…

Nous promenons le grand fond Malampia sur les rivages calédoniens.

Tain, Royal Hotel, onze heures vingt, le soir. Après Forres, voilà la deuxième ville d’Écosse où nous arrivons guidés par le hasard, en l’occurrence celui des chambres disponibles et indisponibles – il n’y avait rien à Dornich, ce qui semble impliquer que l’Écosse est pleine de touristes entre mai et septembre et peut-être au-delà, car cette fois-ci l’explication ne peut pas être la Pentecôte.

Ce matin nous avons exploré cette curieuse et splendide péninsule, Assynt Coigach, qui s’étend au nord-ouest d’Ullapool. Puis, à Lochinver, nous nous sommes demandé si nous commencions de battre en retraite et nous dirigions vers Inverness, ou bien si nous nous décidions à faire le tour de l’Écosse du Nord et prenions le chemin de John O'Groats, par les abords du cap Wrath. Naturellement, sous lapression de ma mère, c’est le second parti qui l’a emporté. Comme je n’en peux plus de ces déjeuners qui n’en finissent pas, nous avons fait quelques courses à Durness et pique-niqué, malgré le vent, face à la mer du Nord, au sens le plus plein

de l'expression. À cinq heures nous étions à Dunnet Head, point le plus septentrional de la Grande-Bretagne *proper*, face aux Orcades que d'ailleurs on ne voyait pas, à cause du brouillard; entre six et sept à Duncansby Head, pour y admirer les mouettes ou les cormorans, nichant dans les anfractuosités des falaises formidables; et à huit heures, grâce à certain chemin de ma connaissance, nous considérions du rivage Dunrobin Castle, qui décidément est bien vilain, malgré sa superbe position.

De cette chambre minuscule en les hauteurs du Royal Hotel de Tain, bien tombé, je vois quelques feuillages, malgré tout; et entre eux les montagnes de l'Ouest, sous un ciel encore lumineux à onze heures et demie du soir – en France il est minuit et demi.

Ma mère, après dîner, voulait encore ressortir pour faire un tour en ville, selon son usage. Mais cette fois tout le monde s'est fait porter pâle.

Stoney Park, Aberfoyle, mercredi 2 juin, dix heures vingt, le soir. Voici notre première expérience de *bed & breakfast* – à moins de compter le Park Hotel de Forres comme un *bed & breakfast*, il n'en était pas loin : maison bourgeoise victorienne comme celle-ci, mais plus vaste, plus aménagée en "hôtel", avec un "bar" et un bureau de "réception".

L'ennui est qu'ici deux des chambres sur trois n'ont pas de salle de bain attenante. Mais au moins nous sommes entre nous, et occupons à nous quatre tout l'étage. Nos bow-windows donnent (comme à Forres) sur des jardins éclatants de rhododendrons. Et les chambres sont plus que propres, immaculées. On a souvent l'impression en Grande-Bretagne que tout a été repeint de la veille.

La journée a été marquée par un incident pénible, dont je suis entièrement responsable. Mes nerfs ont lâché, ainsi qu'il était à prévoir; et par une coïncidence malheureuse ils ont lâché sur la malheureuse Mme Lloan, qui était bien la moins impliquée et qui n'est en l'occurrence que l'*innocent passer-by.* Je me suis beaucoupexcusé auprès d'elle, mais elle

a paru très affectée par ma sortie, il est vrai parfaitement *déplacée*, au sens le plus littéral du terme.

Quittant Tain un peu avant dix heures, ce matin, et nous dirigeant cette fois résolument vers le sud, et donc vers le retour, nous sommes repassés à Inverness, avons longé le loch Ness, avons traversé Fort Augustus et Fort William, avons jeté un coup d'œil à ce grand hôtel dont j'oublie le nom, au pied du Ben Nevis, et sommes allés au sud-ouest jusqu'au point d'où s'observe le pittoresque Castle Stalker, sur son île. Puis, repartant vers le nord et vers l'est, nous avons suivi le Glen Coe – décidément voué au tragique puisque c'est là qu'a eu lieu en 1692 le massacre des MacDonald par les Campbell (un des épisodes les plus sombres de l'histoire du pays) et là encore que j'ai piqué ma petite crise (dont j'ai grand-honte).

C'était à un point de vue faisant office de parking, ou l'inverse; et d'autant plus densément fréquenté par force voitures et touristes qu'un joueur de cornemuse en grande tenue y pratiquait son art, le dos au site fameux, sur fond de précipice et d'escarpements rocheux. Quand j'ai voulu nous extraire de cette terrasse il y avait des flaques et des crevasses partout, les voitures étaient très serrées les unes contre les autres, un conducteur me suivait de près, un autre arrivait en face, un troisième se préparait à reculer, et en plus il me fallait consulter la carte. Sur quoi Jeanne, qui pense toujours aux autres, m'a demandé si je pouvais relever la vitre de ma mère, dont elle craignait qu'elle ne prît froid. Pris de fureur j'arrêtai la voiture, criai que je ne pouvais pas tout faire en même temps, mis le frein à main et descendis en claquant la porte, créant du même coup un bel embouteillage.

Bien entendu, trente secondes après j'étais revenu, mais je crains que ma petite scène ne laisse des traces. Elle ne s'adressait pas du tout à Jeanne, évidemment, qui n'en fut que l'instrument malencontreux, mais à ma mère qui ne veut pas apprendre qu'une simple pression du doigt sur son accoudoir baisserait ou relèverait sa vitre quand elle le souhaite, alors qu'elle est parfaitement capable de bien d'autres exploits physiques, comme de parcourir une ville entière entre minuit et une heure du matin, après une journée de voyage et d'excursions diverses, qui nous ont tous épuisés mais pas elle. Surtout c'est la pression nerveuse de devoir vaquer

à tout toute la journée – conduire, choisir les itinéraires, consulter la carte, déciderdes restaurants, décider des hôtels (avec le risque qu'ils ne conviennent pas, toujours), monter et descendre les bagages, qui a entraîné cet éclat, sans le rendre excusable pour autant.

Dans une atmosphère tendue nous avons traversé la lande de Rannoch et dévalé le Glen Orchy puis le Glen Aray en direction d'Inveraray, dont nous visitâmes presque en silence le château fameux, aux ducs d'Argyll (chefs des Campbell!). De là vers l'est de nouveau, et de nouveau vers le nord, pour contourner le loch Lomond, rejoint à Tarbet : nous avons aperçu Edinample Castle, sur le loch Earn, puis nous sommes recueillis sur la tombe de Rob Roy, à Balquhidder. De là nous avons gagné les Trossachs, touché au loch Katrine près de l'embarcadère, puis atteint cet Aberfoyle où nous voici. Nous y avons aussi dîné, au village même. Je n'ai ni le temps ni la force de faire des commentaires touristiques, mais ils seraient évidemment très favorables – encore que, maintenant que j'y pense, on puisse préférer sans doute une Écosse moins apprêtée pour impressionner et séduire, plus *personnelle* à chaque voyageur, moins rigoureusement archétypale, moins "Écosse-Écosse" (par snobisme je n'ai même pas mentionné Eilean Donan Castle, où nous sommes passés il y a trois jours, *on our way to Skye*).

Thornhill, George Hotel, jeudi 3 juin, onze heures du soir. Aujourd'hui nous avons vu le loch Katrine de Stronachlachar (ce Bellagio calédonien), le loch Lomond d'Inversnaid, et entre les deux le loch Arklet de ses rives désertes – le tout sous la pluie. Près de la pointe sud-orientale du loch Lomond nous avons vu les ruines de Buchanan Castle, où fut enfermé Rudolf Hess après sa bizarre équipée écossaise. Puis nous visitâmes (j'aurais tendance à écrire *nous visitûmes*, mais les correcteurs de Fayard ne laissent passer aucune de ces fantaisies) Hill House, la passionnante maison construite par Charles Rennie Mackintosh pour l'éditeur Blackie.

Dans Helensburgh, tandis que ces dames déjeunaient et que j'étais pour ma part à la recherche du magazine *Scottish Field*, j'ai été dragué et suivi sur quelques centaines de mètres par un jeune homme, qui traversait les rues à ma suite et qui est même entré derrière moi chez le marchand de journaux. Il était fort explicite quant à ses intentions,se touchant subrepticement la queue chaque fois que mon regard tombait sur lui. C'était bien loin d'être une merveille de la nature, et il ne m'aurait pas intéressé de toute façon – *not my type*. Mais enfin il pouvait avoir entre vingt-cinq et trente ans, il n'était pas laid, et l'épisode m'a fait plutôt plaisir; il y a longtemps qu'il ne m'était rien arrivé de pareil. Vivent les petits Savoyards de Mme Récamier (qui lui faisaient du gringue quand elle avait soixante ans : ils ont un merveilleux effet sur la *Weltanschauung*) ! Cela dit la scène ne reflète peut-être que l'état désespéré de la drague à Helensburgh, où tout vaudrait mieux que rien du tout…

D'Helensburgh nous avons contourné Glasgow comme nous avons pu, puis pris la route de Kilmarnock et d'Ayr, pour finalement nous retrouver, au-delà de Dalmellington, dans ce Galloway qui m'avait tant plu l'année dernière. J'ai commis l'erreur de prendre la *première* route à gauche pour Moniaive au lieu de la *seconde* comme l'année dernière, celle qui part de Saint John's Town of Dalry. La route que nous avons suivie était belle, assez semblable à celles des Highlands, mais justement moins spéciale, moins particulière au pays, plus sauvage, moins "irlandaise" et bordée de champs très verts circonscrits par des murets de pierres (comme dans *The Quiet Man*), que celle que nous avions suivie alors, Pierre et moi, dans ces parages.

Au-delà de Penpont j'ai revu le curieux œuf de pierre de cet Andy Goldsworthy à propos duquel j'ai suivi un splendide documentaire à la télévision, cet hiver. De là nous fûmes à Morton, la ruine romantique, superbe au-dessus du lac sombre où couraient les nuages, dans le grand soir de printemps; et de Morton à Drumlanrig, pour un premier contact, car nous comptons y retourner demain matin. Nous avons fait dans cet hôtel même un plutôt bon dîner, curieusement – "*venison*" tendre à souhait, délicieux "*toffy pudding*" avec "*sexual cream*" (*sic*) (mais les profiteroles de ma mère étaient médiocres, comme il fallait s'y attendre) –, puis nous avons marché jusqu'au bout de deux des rues qui se croisent

au centre de Thornhill, de part et d'autre d'un très joli petit cheval ailé et cabré, au haut d'une colonne cannelée. Comme à Moniaive l'été dernier tout le monde, au rez-de-chaussée des maisons qu'on dépasse, est affalé devant la télévision, en général solitairement. Un buste commémore Joseph Thomson, né à Penpont, qui a exploré les lacs Nyassa et Tanganyikaet écrit *To the African Lakes and Back*. Dans Selkirk, non loin de la statue de Walter Scott, on voit la statue de Mungo Park.

Malvern, The Abbey, samedi 5 juin, neuf heures du matin. Nous n'avons pas trouvé de chambres dans Worcester, hier soir, de sorte que nous voilà à Malvern, décidément assez jolie station thermale, en plein festival Elgar sans l'avoir fait exprès. Mais nous n'avons guère le temps d'en profiter. Comment dit Hesse, déjà?

Wir fliehen, fliehen, und wir fühlen : «schade...»

Wells, the Swan Hotel, onze heures du soir. Wells et sa cathédrale, mon sentiment se confirme, font un des plus beaux ensembles que l'on puisse voir en Europe, et certainement dans le monde – très comparable en intensité de séduction à Bruges et à Venise, et l'emportant peut-être sur elles, même, grâce à la discrétion et au mystère, bien qu'il doive leur rendre les armes, évidemment, sur le chapitre de l'accumulation des trésors. Nous venons de faire le tour complet de la cathédrale, du palais épiscopal, de leurs jardins et de toutes leurs annexes attenantes, tour dont je ne savais pas qu'il fût possible. (Pierre et moi avions rencontré plus de brume et de nuit, à la fin de l'été dernier, et n'avions pas su ou pu faire la liaison entre la promenade le long des douves du palais, sur le flanc droit de la cathédrale, et celle, presque aussi belle, qui permet d'explorer son flanc gauche : en fait elles se rejoignent au bord de prairies tout à fait campagnardes, où paissent des vaches.)

Ce matin nous avons visité l'église de Malvern, malheureusement encombrée de travaux et infestée de ces insupportables rabatteursquêteurs-conférenciers solliciteurs qui sont la plaie de l'archéologie ecclésiastique britannique. Puis nous fûmes sur la tombe d'Elgar et de sa femme, ou plutôt de lady Elgar et de son mari, car c'est ainsi que les présente la pierre tombale. Un heureux hasard et une légère erreur d'itinéraire nous firent apercevoir plus loin le superbe clocher de Tewkesbury, et nous fûmes visiter l'abbaye, non sans nous émerveiller au passage du nombre de belles maisons Tudor que conserve la ville. Après quoi nous gagnâmes Bath, où nous vîmes leRoyal Circus, les trois principaux "*crescents*" plus une place en forme de croissant dont j'oublie le nom (Somerset Place?), et même les bains romains, ou du moins la "Pomp Room" qui les précède – et de là Wells, donc, pour le plus grand bonheur du petit groupe.

Lewes, The White Hart, dimanche 6 juin, minuit. Le premier hôtel dans lequel nous soyons descendus au cours de ce voyage, à Rye, était le plus confortable, au point d'un certain ridicule dans l'affectation chichiteuse; celui-ci, le dernier avant que nous regagnions la France, est incontestablement le plus mal tenu, au point d'être assez répugnant. On a l'impression, tant les draps sont froissés et douteux, d'y coucher dans des lits qui, tels quels, ont déjà servi.

Cependant, après un dernier tour de Wells, ce matin, nous avons aperçu Longleat sans mettre pied à terre (j'ai une dent contre ce beau château), visité Stonehenge et ce que nous avons pu de la cathédrale de Salisbury (où se tenait un office), parcouru (deux fois, pour ma part) les salles de Maumusson House (sur le "*Close*"), pris du thé dans le jardin (très agréablement), et finalement aperçu sous divers angles, mais toujours du dehors (il était près de neuf heures du soir), la maison de Virginia Woolf à Rodmell, à côté d'ici. J'oublie une très jolie église découverte au bord de la route, dans le premier village après Shepton Mallet, entre Wells et Frome, puis, au bord du même *Doulting*

(vérification faite), les bâtiments magnifiques d'une "Manor Farm" médiévale et Restauration. Enfin nous venons de faire une très longue promenade à pied, jusqu'aux deux bouts (ou presque) de l'unique rue de Lewes, sous le château illuminé.

Plieux, mercredi 9 juin, cinq heures et demie de l'après-midi. Quand la patronne de l'hôtel du Cerf Blanc, à Lewes, m'a demandé aimablement si nous étions contents de notre séjour dans son hôtel, je me suis contenté de bafouiller lâchement une non-réponse, au lieu de lui dire en toute franchise que de ma vie je n'avais vu hôtel où les ordures et détritus, de quelque côté qu'on se tournât, tinssent tant de place, sauf peut-être dans l'ancienne Yougoslavie.

Herstmonceux nous a un peu lavés. Il y a des parties du jardin, et surtout de l'immense parc, que je ne connaissais pas et dont je ne soupçonnais même pas l'existence. J'en ai exploré quelques-unes par un soleil magnifique, avec la seule Mme Lloan, tandis que ma mère et Jacqueline Voillat étaient restées du côté du petit musée, du salon de thé et surtout de la boutique, pour d'ultimes achats de cadeaux avant de quitter la Grande-Bretagne.

Ma mère a souhaité que nous traversions Hastings, où elle était venue en "séjour linguistique" – mais cela ne s'appelait pas comme cela, certainement – il y a près de quatre-vingts ans. J'avais oublié que mon propre séjour à Hastings, pendant l'été de 1961, avait lieu déjà sur des traces familiales, c'est-à-dire maternelles, comme presque toujours.

Repassant par Rye nous avons voulu y voir cette fois la maison de James, que nous n'avions pu visiter quinze jours plus tôt, un matin, parce qu'elle n'ouvre au public qu'à deux heures de l'après-midi, et que nous ne voulions pas attendre jusque-là. Ce qui m'était sorti de l'esprit c'est qu'on ne peut y accéder – à partir de deux heures, certes – que le mercredi et le samedi, de sorte qu'elle était encore fermée. Nous nous sommes à peu près consolés de ce contretemps en déjeunant

sommairement, mais très agréablement, au bar du fameux hôtel de la Sirène, à la terrasse.

À trois ou quatre heures nous empruntions le tunnel sous la Manche, et à neuf heures du soir – avant-hier lundi, donc – nous étions tous à Paris. Pierre nous a transmis une invitation de Jean-Paul à prendre un dessert et du vin de Champagne sur son balcon face à Saint-Eustache, et Jacqueline Voillat, Jeanne Lloan, Pierre et moi nous y trouvions sur les dix heures, ayant déposé ma mère chez son amie Madou, rue de l'Église.

Je l'y ai reprise le lendemain matin, hier mardi, pour la ramener à Royat, cette fois en compagnie de Pierre et de Mme Lloan, mais sans Jacqueline Voillat, qui de son côté rentrait à Lausanne, où je viens de vérifier qu'elle était bien arrivée. Pour notre part nous n'avons touché Clermont et Royat qu'à huit heures du soir et même plus tard, après force détours en pays larbaldien.

Nous avions d'abord quitté l'autoroute pour revoir le donjon de La Souche, qui je crois est à vendre, près de Bénezet où nous déjeunâmesau soleil, à la terrasse de l'unique café. De l'autre côté de Montmarault, à l'est, nous vîmes le petit château de Fontariol, très indiqué par des panneaux routiers, et surtout Valbois, la maison de Valery Larbaud, que je n'avais jusqu'à présent entrevue que de loin – je ne sais d'ailleurs pas trop comment, et peut-être me trompé-je, car elle est entourée de grands arbres qui la rendent invisible de la route. Nous avons pu toutefois nous en approcher, et presque en faire le tour. Bien qu'un panneau la désigne pompeusement comme "château de Valbois", c'est une grosse maison bourgeoise, pas particulièrement jolie, qui rappelle un peu, en de certains détails, les Garnaudes de ma propre enfance. Je ne sais quelle vue on a de ses fenêtres, mais de la campagne avoisinante on apercevait hier distinctement le puy de Dôme, et toute la chaîne des volcans.

Surtout remarquable est à proximité la tour de Chenillat, très haute, très noble, très minimale et très belle, dont je m'étonne, tant elle se dresse avec évidence dans le plus proche panorama, qu'à ma connaissance Larbaud n'en parle pas, ni ses biographes. Carrée, avec un toit pointu et une tourelle d'angle, elle doit relever d'un type assez fréquent dans le pays car nous en avons observé une autre à Douzon, à quelques lieues de là, dominant un petit château Louis XV. Nous avions

entre-temps contourné Chareil, château fort bien assis et percé de nombreuses fenêtres Renaissance, comme Plieux (mais la ressemblance s'arrête là).

Près d'Ussel-d'Allier nous fûmes à un tertre d'où la vue est très vaste, sur tout le pays bourbonnais et sur les monts d'Auvergne, et n'aperçûmes que peu de chose du château de La Croizille, au-dessous. De là nous gagnâmes Chantelle, *ô Cantilia*, illustre dans mon esprit pour une ou deux phrases de Larbaud, justement, dans *Allen.* La chose ne vaut pas tout à fait le nom, ni l'histoire, ni les précieuses associations littéraires. D'ailleurs on ne voit presque rien sur place du château des ducs de Bourbon, devenu abbaye; et pour s'en faire quelque idée il faut se rendre, au prix d'un long détour, sur l'autre rive de la Bouble, et en contempler de là les vestiges, assez considérables tout de même, par-dessus la gorge, « le ravin, la grande entaille, le précipice où l'ancienne gloire et splendeur du vieux duché s'est abîmée, quand nous a quittés, fugitif, de ce côté-là, le plus beau et le plus brave de nos garçons» (il s'agit du malheureux connétable de Bourbon).

Charroux, ainsi qu'il appert d'une simple lecture de la carte, est ce qu'on appellerait dans ces régions-ci un *castelnau*, je crois bien : bourg à plan quadrillé, où se pressent en désordre quelques beaux éléments médiévaux et, plus surprenants, "baroques", si l'on veut – en l'occurrence deux portes ou portails faits de grosses pierres arrondies et saillantes, non loin d'une maison dite "du prince de Condé".

Ébreuil m'a un peu déçu. J'en avais gardé un grand souvenir après une visite en compagnie de mon amie d'enfance Sophie Clergier, à partir de Landogne, en juillet 1966, si je ne me trompe (j'ai récemment retrouvé trace de cette excursion le long de la vallée de la Sioule, pour ma "chronologie"). Le clocher-porche est très remarquable de structure, mais vraiment il a été trop rudement restauré – par un certain Millet, vers 1850, vois-je à présent dans le volume *Auvergne romane* de la collection « Zodiaque »; cependant la face latérale, au nord, donne moins l'impression de vieux "neuf" que la "façade" elle-même. On est plus touché quand on pénètre au-dessous de ce porche, aux grosses colonnes rondes et aux arcades étroites, assez sauvage. Je constate avec plaisir que les messieurs de la Pierre-qui-Vire partagent mon admiration pour les

deux heurtoirs de la porte, forts anneaux attachés à des mufles de lion, très stylisés. L'un de ces heurtoirs porte une inscription circulaire que je n'ai pas su déchiffrer, mais dont les bons moines de «Zodiaque» donnent la transcription : ADEST PORTA PER QUAM JUSTI REDEUNT AD PATRIAM (*Voici la porte par laquelle les justes arrivent à la patrie* (de l'âme, je présume…)).

M'avait beaucoup plu, il y a quarante ans, la façade du XVIIIe siècle des bâtiments conventuels, du côté de la rivière. En fait elle est nettement plus modeste qu'il m'en souvenait, et d'ailleurs difficile à voir. J'avais sans doute peu d'éléments de comparaison, à l'époque; et mon expérience essentiellement auvergnate me rendait facile à impressionner.

Une fois ma mère déposée à Royat nous avons repris la route du Gers, dans la nuit tombante. Trois fois nous avons été arrêtés par les gendarmes. Pierre et moi nous plaisions à imaginer qu'ils étaient à la recherche de quelque dangereux criminel échappé mais Mme Lloan, moins romanesque, a remarqué que les trois épisodes sont survenus tous dans le département du Lot, et juge qu'il s'agissait plutôt d'unesimple opération préfectorale de contrôle routier. Toujours est-il qu'il était une heure du matin quand nous la déposâmes chez elle, à Fleurance, et près de deux quand nous atteignîmes enfin notre lit.

Aujourd'hui je me suis débattu dans des problèmes informatiques, et webmatiques. Ce pauvre appareil n'a plus aucune mémoire ni énergie, la boîte à lettres électronique était pleine et refusait de s'ouvrir, les photographies occupent trop d'espace, il faudrait en jeter. Bien préférable serait d'acheter un nouvel ordinateur, celui-ci est vraiment en fin de course (bien qu'il n'ait que quatre ou cinq ans). Le moins qu'on puisse dire est qu'il n'en est pas question. J'ai eu le triste courage de regarder ma situation bancaire. Je l'imaginais désastreuse, elle est bien pire : quatre mille trois cents euros de découvert, alors que la limite autorisée est de trois mille. Et surtout vont me tomber dessus toutes les dépenses écossaises, que je n'ai certes pas comptées, mais qui ne peuvent guère être inférieures à cinq mille euros, au bas mot. Ne disons rien de la traditionnelle facture Totalgaz, ni de toutes les autres.

Jeudi 10 juin, dix heures et demie du soir. J'ai dû finir par accepter, bien piteusement, l'offre insistante d'une participation de ces dames, Jacqueline Voillat et Jeanne Lloan, au coût de la traversée de la Manche par le tunnel. J'avais refusé un chèque mardi soir, il m'a fallu rappeler sans gloire ce matin, pour signifier qu'après tout… Entre hier et aujourd'hui le découvert de mon compte était passé de quatre mille deux cents à quatre mille cinq cents euros. Il faudrait emprunter, et je n'ai plus personne à taper. Je me suis dit que plutôt que d'essayer de tirer de l'argent de personnes qui n'en auraient pas à me prêter, ou ne voudraient pas m'en avancer, mieux valait, dans l'urgence où j'étais, accepter celui qui se proposait. Cependant je m'en trouve bien honteux, d'autant que cette somme ne m'était nullement due, les voyageuses ayant déjà remboursé leur part du prix de tunnel en me servant de banque pendant tout le voyage, c'est-à-dire en me fournissant en argent liquide, pour les petites dépenses, entrées de musées ou cartes postales, quand le besoin s'en faisait sentir. En effet, si je pouvais payer avec ma carte les hôtels et les restaurants (pour ma mère et pour moi), je ne pouvais pas sortir d'argent d'un distributeur, car je craignais que la machine ne la gardât.

Samedi 12 juin, neuf heures du soir. Hier soir nous avons fait un excellent et très agréable dîner à la commanderie d'Abrin, entre Lectoure et Condom, chez les Brossolet, cet homme très cultivé qui était venu me voir au lendemain de "l'affaire", ainsi qu'il est rapporté assez longuement dans un précédent volume de ce journal, et son épouse d'origine tchèque dont je me souvenais qu'elle était, entre autres mérites, une cuisinière hors de pair. Il y avait là les châtelains de Bazian, les Dufau, dont la demeure et les trente années de travaux qu'ils lui ont consacrées font l'objet d'un long reportage photographique dans le dernier numéro de la revue des *Vieilles Maisons françaises* ; et ceux de Malaussane, Maurice Cazeneuve, l'ancien directeur de France 2 et de France 3, avec sa compagne Mme de la Mothe. Tous deux quittent Malaussane, justement, pour s'installer à Abats, c'est-à-dire à quelques kilomètres de Plieux et juste en face de nos fenêtres, à l'ouest, au sommet

de cette butte dont nous faisons ou faisions assez souvent l'escalade, à partir de la ferme de Boué, parce qu'elle offre une des plus belles vues du pays (et précisément sur Plieux, ce que je me suis gardé de préciser). Ce seront donc de nouveaux voisins, très sympathiques.

*

Ce *journal* va probablement être très négligé, dans les semaines à venir. De toute façon je n'aurai sans doute pas grand-chose à noter car je ne ferai que travailler, il le faut. Pour commencer je dois terminer avant le 15, c'est-à-dire dans trois jours, le petit texte sur la honte, développement de ma désormais lointaine "conférence de Dijon". J'ai en fait jusqu'à la fin de juin pour remettre à Paul ce manuscrit, mais il faut que je me consacre tout entier à la "saisie" du *Journal de* Travers, que je dois remettre, complète, à Claude Durand, le 15 juillet, afin de recevoir de Fayard de quoi payer (en partie) les actuels travaux du toit. À la vérité il paraît presque impossible, mathématiquement, de venir à bout pour le milieu du mois prochain de la frappe de ces innombrables pages – trente-cinq grands cahiers de soixante et onze feuillets chacun : en un mois j'en ai tapé seulement deux, jusqu'à présent. Pierre, Dieu merci, en a tapé quinze ou seize, depuis l'automne. Il en reste donc dix-sept ou dix-huit, et il faudra bien que le travail soit fait, sans quoi je vais me trouver dans certains des plus beaux draps financiers de ma carrière, qui n'a pourtant pas manqué de jolie literie.

Grâce au chèque des dames, à celui de ma mutuelle de santé pour une paire de lunettes, et à deux ou trois autres signés de visiteurs, ici, pour des achats de brochures ou de catalogues, j'ai réduit le découvert en banque de quatre mille six cents euros à trois mille neuf cents, hier. Depuis j'ai réussi à extraire du pauvre Pierre encore trois cents euros, que je suis allé porter ce matin à Fleurance, à la banque. À mon retour, justement, coups de téléphone de la directrice de l'agence (qui est ouverte le samedi matin; j'avais reçu hier une lettre assez menaçante). Mais la conversation ne s'est pas trop mal passée. J'ai expliqué que je rentrais de deux voyages à l'étranger, et qu'en monnaies étrangères il

était difficile de contrôler exactement ses dépenses, d'où la petite "embardée" actuelle, que je la priais qu'on excuse. On a paru m'entendre avec une certaine longanimité ("bienveillance" serait tout de même trop dire).

À présent je ne peux plus rien dépenser. Comme je n'ai le temps de rien faire (sauf travailler), la combinaison n'est pas trop mauvaise.

Entre deux paragraphes de *Éloge de la honte* je lis *Rob Roy*, dans un nouvel exemplaire acheté la semaine dernière à Dumfries, à la librairie Ottakar (c'est une "chaîne", je crois – il y a un autre magasin de même appellation à Wells, il me semble, et donc sans doute partout; mais la librairie de Dumfries fait grand usage de la relation de son nom avec *Le Sceptre d'Ottokar*, d'Hergé, dont la couverture est reproduite en très grand format dans l'escalier – est-ce que *Ottakar* et *Ottokar* c'est la même chose ?).

Scott est bien supérieur à ce que j'imaginais d'après mes souvenirs (même si c'est avec infiniment de plaisir, déjà, que je le lisais il y a bientôt cinquante ans, en français).

Lundi 14 juin, neuf heures du soir. À la fin de l'après-midi nous sommes allés à la "fontaine" de Magnas, où nous n'étions pas retournés depuis des mois. Mes efforts pour tracer des allées dans le bois qui est en contrebas de la Garrière, ici, à Plieux, m'ont tenu toute cette année éloigné des lieux classiques de promenade. Après le voyage en Corée et le voyage en Écosse, j'ai beaucoup de mal à maintenir en état, et bien lisibles, et faciles à suivre, les sentiers quej'ai percés tout cet hiver, et l'automne dernier. À Magnas aussi le parc, le domaine et la pièce d'eau que j'appelle la "fontaine", par tradition, paraissent un peu négligés. Les allées n'en sont pas à *disparaître*, car elles sont plus larges et beaucoup plus anciennes que celles de "mon" bois; mais elles sont devenues plus étroites, plus touffues, moins confortables à arpenter.

Pourquoi as-tu laissé les ronces recouvrir

Un haut silence où tu étais venu ?

(Menaces du témoin.)

N'importe, le soir était bien beau. À présent, Pierre est occupé à faire des plantations dans le jardin. Il est allé hier et avant-hier dans sa famille, pour voter à l'occasion des élections européennes, et sa mère lui a donné quelques plantes à mettre en terre.

J'ai voté moi aussi, sans enthousiasme, pour la liste de Philippe de Villiers. Je ne crois pas partager beaucoup des idées de ce monsieur, et moins encore de sa vision du monde, sans doute, mais le parti qu'il a fondé m'a semblé être celui – ceux de MM. Le Pen et Mégret exceptés – qui se prononçait le plus nettement contre l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne. Il est évidemment bien fâcheux qu'il faille avoir recours aux antieuropéens, et leur apporter sa voix, pour défendre l'idée qu'on se fait de l'Europe… Le parti chiraquien se déclare également opposé à l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne, mais on ne peut guère lui faire confiance. Ce que dit Chirac ou rien… D'ailleurs Chirac lui-même s'est à plusieurs reprises déclaré favorable à l'entrée de la Turquie dans l'Union, au contraire, et c'est un point de dissension entre lui et ses propres troupes ! Quant à François Bayrou et ses amis, eux aussi se disent défavorables à l'accueil de la Turquie en Europe, mais je ne crois guère à la force de leur résolution sur ce point.

Un journaliste qu'on interrogeait parmi d'autres sur ce qui l'avait le plus frappé parmi les événements de la semaine, tout à l'heure, sur France Culture, alors que nous écoutions la radio dans la voiture en rentrant de promenade, a dit que c'était le succès du Parti britannique pour l'indépendance, et qu'il estimait de son devoir d'attirer l'attention sur le fait que des millions d'électeurs puissent se porter sur un tel parti, et sur le danger que cela représentait. Tous les autresjournalistes présents ont bien sûr opiné à l'envi. Quelle étrange situation ! Je ne crois pas qu'il s'en soit rencontré de pareille dans l'histoire, en tout cas depuis l'avènement de la démocratie. C'est toujours *moralement* qu'est condamné l'adversaire. Le *British Independence Party* (je crois que c'est son nom) est hostile à l'Europe, ce n'est pas mon cas, mais je trouve qu'il a parfaitement droit à ses positions, et je ne leur vois ni supériorité ni

infériorité morales. Il me semble qu'on a *le droit* d'être hostile à l'Europe sans s'attirer aussitôt le mépris et l'hostilité *morales* d'un journaliste ou d'un autre, tacitement ou explicitement soutenus par l'ensemble de leur rédaction. Il fallait entendre le ton de cet homme quand il exprimait son affolement et son dégoût devant le nombre de citoyens britanniques qui s'étaient prononcés *pour un parti comme ça* (*sic*) ! *Un parti comme quoi*? Pour ma part il va sans dire que je comprends parfaitement que nombre d'habitants du Royaume-Uni veulent faire sortir leur pays de l'Union européenne. Si j'étais leur compatriote, ce qu'il m'arrive de souhaiter, je ne crois pas que je serais de leur avis (je n'en sais rien), mais il ne me viendrait pas à l'idée de m'indigner *moralement* de leur position.

Ah, j'oubliais : ce qui aux yeux du journaliste aggravait très sensiblement encore le cas des électeurs du *British Independence Party*, c'est que la Grande-Bretagne se porte très bien, économiquement. Il aurait pu comprendre un pareil *raidissement* chez les victimes d'une politique, d'un contexte ou d'un système économique désastreux, mais, de la part des habitants d'un pays prospère, c'était encore plus inexcusable et alarmant. Apparemment ce journaliste conçoit l'Europe comme une vaste entreprise de bienfaisance, où les pays riches sont des monstres s'ils ne veulent pas sacrifier leur prospérité au bénéfice des pays pauvres (même si ces pays pauvres, ou *plus pauvres*, sont peut-être en grande partie responsables de leur défaut de prospérité économique).

Quand ce n'est pas l'indignation *morale* qui est déversée sur l'adversaire, c'est l'indignation *intellectuelle.* Thierry Ardisson, l'autre soir, voulait absolument faire dire à Michel Serrault, qui la défendait en tant qu'amie et en tant qu'actrice, que les positions politiques de Brigitte Bardot étaient *débiles.* Il ne voulait même pas le lui faire dire, il lui présentait ce point comme acquis, incontestable, généralement admis. Et de fait le cas est un peu plus compliqué parce que je ne suis pas sûr que la forme et l'expression que Brigitte Bardotdonne à ses vues politiques et idéologiques ne soient pas un peu *débiles*, en effet. Mais enfin ces vues, si je comprends bien, sont celles d'un Français sur dix, ou davantage. On peut y être opposé mais il me semble un peu court, et à vrai dire scandaleux, de les présenter systématiquement comme *débiles* ou comme *ignobles.*

Beaucoup des champions prétendus de l'Europe veulent la dissoudre dans quelque chose qui n'aurait plus rien d'européen, et la plupart des hérauts proclamés de la démocratie ont du débat démocratique une conception qui l'est fort peu : ils ne savent procéder que par exclusion, insulte et anathème.

***

J'aurai fini demain l'*Éloge de la honte*, ou en tout cas je m'arrêterai de travailler sur lui. Je ne suis pas sûr que le développement auquel je l'ai soumis pour le faire passer de vingt mille signes (épaisseur de ma conférence de Dijon) à cinquante mille lui ait été très favorable. J'ai bien peur d'avoir tarabiscoté pour faire nombre, et pour faire poids. Je ne serai pas mécontent d'abandonner pour un long moment ce genre de sujets, *la honte, le paraître, la forme, la paranoïa, la distance, la syntaxe, le détour* and that kind of things, domaines où je pense avoir dit tout ce que j'avais à dire, et où je commence à me répéter plus qu'il n'est admissible. Sans cesse je me retrouve aux mêmes carrefours et le lecteur, qui sans doute a compris, pourrait bien commencer à se lasser (à moins qu'il n'ait été lassé avant de commencer).

***

Le Longleat du tumultueux marquis de Bath, qui avait suscité beaucoup d'hostilité de ma part lors de mon premier passage, avec Pierre, l'été dernier (immense parc de stationnement, parcs d'attractions de toute sorte, énorme entreprise d'exploitation commerciale du visiteur, etc.), m'a moins déplu lors de ma plus récente visite, avec mes dames, il y a une semaine et un jour. Mes passagères ne comprenaient d'ailleurs pas pourquoi je me montrais si sévère avec ce château, son parc et son propriétaire. Elles n'ont pas vu tout ce que Pierre et moi avions vu, il est vrai. Elles et moi n'avons même pas mis pied à terre, cette fois-ci. Nous nous sommes contentés de suivreen voiture les avenues du domaine, et de faire le tour (incomplet) du château. Mais il faut reconnaître que notre

promenade était par bien des côtés éblouissante. Sur des kilomètres, m'a-t-il semblé, nous avons roulé entre des masses énormes de rhododendrons, dressées comme des vagues formidables à distance du chemin mais déferlant vers lui sur les pelouses à la façon d'un océan tumultueux. Le tableau d'Ensor excepté je n'ai jamais rien vu qui évoquât si fort, avec une si convaincante splendeur, *Le Domaine d'Arnheim*. Le marquis de Bath gagne sans doute beaucoup d'argent avec son entreprise un peu trop bien rodée, mais il faut reconnaître qu'il réinvestit généreusement une part considérable de ses profits pour l'éblouissement et l'enthousiasme de ses visiteurs. De ma vie je n'ai parcouru parc d'une pareille et si enchanteresse opulence.

Dimanche 20 juin, neuf heures du soir. Les charpentiers et couvreurs ont terminé les travaux du toit. Les échafaudages sont encore là mais ils seront retirés demain. Je dois dire que je ne suis pas peu fier d'avoir à moi seul – avec l'aide de l'État, il est vrai, qui a remboursé la moitié de la dépense – assuré petit à petit la totalité d'une nouvelle couverture à cette vieille forteresse branlante (qui reste branlante, et mal protégée des vents latéraux, mais où du moins il ne pleut plus – hier nous avons affronté sans nous mouiller une plume notre premier grand orage d'été).

Il reste à payer cette dernière tranche de travaux – vingt mille euros – avant la fin du mois prochain. Je pense pouvoir y arriver, grâce à douze mille cinq cents euros que je dois recevoir de Fayard à la remise du manuscrit du *Journal de* Travers, et grâce à un petit emprunt nouveau auprès de la B.N.P., qui ne devrait pas me le refuser puisqu'il sera appuyé sur le document officiel annonçant le remboursement de la moitié de la somme globale par les Monuments historiques.

Je crois même que je vais pouvoir triompher du grand désordre introduit dans mes comptes par le ruineux voyage en Écosse, venant à la suite du non moins coûteux voyage en Corée. J'ai reçu avant-hier un nouveau contrat de Fayard pour le *journal* de l'année 2003, et ce contrat prévoit, comme le précédent, douze mensualités dequinze cents euros

mais aussi le paiement de deux mille euros à la signature, une somme sur laquelle je ne comptais pas et qui devrait sérieusement m'aider à me tirer d'affaire.

Comme le *journal* 2003 devrait paraître en avril de l'année prochaine, et qu'à ce moment-là, d'après mes accords oraux avec Claude Durand, je pourrai signer un nouveau contrat pour le *journal* 2004 – *celui-ci* ! –, je n'ai pas besoin de douze mensualités mais seulement de huit ou neuf, et je compte demander à Claude, demain, si les trois ou quatre autres pourraient m'être payées dès maintenant. Si c'était le cas je pourrais me débarrasser de l'actuel et presque permanent découvert en banque, régler quelques factures urgentes (Totalgaz, encore!), et même payer une bonne part de mes impôts. Bref j'en suis à envisager une nette stabilisation de mes affaires (et cela sous un toit neuf!).

Je ne dois pas oublier, et je n'en suis nullement tenté, que tous ces beaux accomplissements sont dus pour une très large part à Fayard, et tout spécialement à Claude Durand, bien sûr, qui se montrent à mon égard, à travers les années, d'une loyauté, d'une fidélité et d'une générosité aussi remarquables que – je ne devrais pas trop le dire – *surprenantes* : car enfin je les dédommage bien mal de leurs dépenses en ma faveur. Les contrats m'arrivent sans que j'aie rien à demander, ils sont tout ce que je pourrais souhaiter, et quand je songe à ce qu'ont dû êtres les ventes de *L'Inauguration de la salle des Vents*, et à ce que sont celles de chaque volume du *journal*, je me dis que c'est inespéré.

En compensation je travaille comme un damné. Depuis que j'ai mis la dernière main à l'*Éloge de la honte*, pour la P.O.L, le 15 de ce mois, je me consacre tout entier à la frappe du *Journal de* Travers, afin de pouvoir remettre ce colossal manuscrit le 15 juillet (et toucher la somme y liée). Je n'en suis qu'au vingt-sixième cahier, il y en a trente-cinq. Il me faut en copier un de plus tous les trois jours. Toutes mes journées y passent, je ne peux rien faire d'autre, et pour commencer je ne peux plus tenir ce *journal* : si je reviens à lui ce soir c'est que j'ai descendu mes vingt-cinq pages quotidiennes plus vite que les jours précédents, sans doute parce que le dimanche je ne fais pas de gymnastique, et parce que Pierre a promené seul les chiens, à la fin de l'après-midi. Il tient d'ailleurs un rôle

considérable dans le copiage lui-même, puisqu'il a à lui seul, depuis des mois, "saisi" seize cahiers.

Impossible de me faire une idée nette de ce que vaut ce *journal*-là, celui de 1976. Il confirmera mes ennemis dans leurs pires préjugés, et leur apportera beaucoup de munitions. Le narrateur n'est certes pas sympathique, et son petit monde et lui sont presque en permanence exaspérants – même pour moi, c'est dire. D'un autre côté il y a là une acuité de la description (clinique) qui est peut-être assez forte. Et la lutte entre la rédaction de ces pages et les horloges, ou, pour le dire plus pompeusement, entre l'"écriture" et le "temps", crée certains effets d'abyme, ou plus simplement d'abîme, de gouffre, de sauts continuels et de sautes, qui ne sont peut-être pas sans mérites, littérairement. J'oscille au gré des pages entre l'affolement critique et la satisfaction.

*

Je n'arrive absolument pas, malgré l'évidence, à me résigner à l'idée qu'une partie de ma vie ne se sera pas déroulée en Écosse, dans quelque vieille tour, au bord d'un loch. Il me semble que c'est trop injuste, qu'il a dû y avoir une erreur quelque part; et que l'Écosse m'était promise, qu'à l'Écosse j'étais voué.

Je suis bien loin d'être tout à fait revenu de là-bas, ni d'ailleurs de l'Angleterre, que j'aime presque autant, mais d'un amour assez différent, moins masochiste (l'amour de l'Écosse est un amour du malheur – de la solitude, de l'éloignement, de la rudesse, du mauvais temps, de tout ce qu'il y a d'âpre dans vivre). Et malgré le travail intense auquel je suis soumis, ou peut-être *à cause* de lui, et de la fatigue qui s'ensuit, ma rêverie s'échappe à tout moment vers les Highlands, vers la mer de l'ouest, vers la tombe de Flora MacDonald à Kilmuir, au milieu du grand cercle des îles.

J'ai lu quelque part qu'un homme, un homme d'affaires il me semble, *ayant fait ses affaires* en tout cas, avait, assez jeune encore, acheté l'île d'Egg, en 1975 ; et qu'il y vivait depuis lors avec sa famille, dans une belle maison qu'on voyait.

Dans la revue du Scottish National Trust, je crois, ou bien dans *Scottish Field*, j'ai lu et vu un reportage, aussi, sur des vacances à Canna.

Mais plus encore, entre l'une et l'autre, me fascine Rum, mon "île Noire" : c'est tout ce qu'on en voit d'Elgol, où l'austère Mme Lloan,pouvant à peine parler, a dit qu'elle avait les larmes aux yeux, le mois dernier, tant c'était beau. M'obsède aussi un immense pays mystérieux, presque désert, un no man's land, celui qui s'étend à l'extrême nord de l'Angleterre entre le mur d'Hadrien et la frontière écossaise, et bien sûr au-delà : énorme haute lande aux horizons infinis et dont on ne sait presque rien, en France en tout cas, et qui n'est même pas les *Borders*, il me semble, car les *Borders* sont tout entiers en Écosse, administrativement. Il me faudrait à tout prix avoir au moins une semaine à donner à ces terres-là, un jour pas trop lointain : marcher dans Bellingham, aller jusqu'à Kielder Castle (qui n'est pas un château, que je sache, mais une butte, une forêt, un amas de rocs), en avoir le cœur net des Cheviot.

Lundi 21 juin, neuf heures et demie du soir. J'ai copié vingt-cinq pages aujourd'hui, et terminé la frappe du vingt-sixième cahier (j'ai commencé au vingt-troisième, le premier de la saison d'automne (1976)). Pierre a copié trente pages, et avance à grandes enjambées dans le dix-huitième cahier. Nous sommes allés nous promener au deuxième gué. Au retour, à l'instant, nous avons longuement parlé à Jacques Aeberhard, qui travaillait encore dans son champ de melons. La conversation a porté surtout sur le prix des maisons et propriétés, à partir de l'exemple du Castillon, belle ferme gasconne, bien placée sur une butte (nous étions à ses pieds), dont le propriétaire, cultivateur qui se retire, demanderait trois millions de francs (quatre cent cinquante mille euros, d'après mes calculs – il y aurait un hectare et demi de terrain).

Jacques Aeberhard juge ces prétentions très exagérées, mais nous fait part d'autres transactions qui montrent que les prix ont considérablement augmenté ces dernières années. Dans le village, mes ennemis

idéologiques (enfin, c’est plutôt moi qu’ils considéraient comme tel, au point de me dire à peine bonjour), le musicien et sa femme, auraient vendu un million et demi de francs leur maison (donc ils s’en vont, ce qui ne me chagrine pas trop). Jacques dit que pour un million de francs on ne peut plus rien avoir du tout (et qu’en conséquence un “jeune” ne peut pas s’installer).

On n’en est pas tout à fait aux prix de l’Angleterre et de l’Écosse, on en est même encore assez loin, mais on commence à s’en rapprocher.

Je ne sais pas pourquoi j’ai toujours snobé la fameuse émission “Combien ça coûte ?”. Le prix des choses (et des gens) m’a toujours beaucoup intéressé : celui des maisons, surtout, des domaines, des châteaux, des îles, des tableaux, des meubles, des œuvres d’art, des chambres d’hôtel, des repas, des heures de jardinage, etc. C'est un sujet passionnant.

*

Thierry Ardisson est un des plus grands penseurs de notre époque. Je ne cesse d’admirer la justesse de sa remarque selon laquelle ce qui compte, à propos d’une opinion ou d’une phrase, c’est ce qu’il appelait *le médiateur*, le locuteur, celui qui la soutient et l’émet.

Pierre Birnbaum disait à midi, *ce midi*, à l’émission de Marc Voinchet :

«Quand on considère la liste des gens qui ont compté, au vingtième siècle, en sociologie, dans les sciences humaines, il est stupéfiant de voir le nombre de...»

Il n’a pas fini sa phrase, mais d’après le contexte le petit mot qui manquait ne pouvait pas faire l’objet du moindre doute. C'est passé comme une lettre à la poste – comme il était bien normal que cela passât, certes, car c’est une remarque tout à fait juste. Mais si quelqu’un d’autre l’avait formulée…

L'émission était d’ailleurs tout à fait intéressante, avec pour autre invité Georges-Arthur Goldschmidt.

Birnbaum est très monté contre Hannah Arendt, ce qui m'a fait penser que le finkielkrautisme avait décidément beaucoup de puissants ennemis, et que c'était un mode de pensée qui les suscitait de longue date (dès avant Finkielkraut, même).

Pierre Birnbaum, qui est professeur de sciences politiques, et qui vient de publier un nouveau livre (probablement très intéressant), ne cesse d'en appeler à la science, justement, à la rigueur méthodologique, à la stricte expertise; et de fustiger plus ou moins explicitement, parvoix de conséquence, l'instinct critique, la pulsion intellectuelle, le non-professionnalisme théorique et ce genre de choses (ce n'est pas lui qui parle comme ça). Je tiens pour ma part qu'il n'y a guère de plus dangereux fantasme (et de plus grave aveuglement) que celui de la pure expertise, et d'une quelconque exclusivité de la vérité entre les mains des seuls spécialistes. Même d'un point de vue strictement scientifique je suis persuadé que ce sont les emportés, les visionnaires, ceux qui sautent des étapes, qui font avancer les choses. Les experts sont très nécessaires, certes. Mais s'en remettre exclusivement à eux, à l'exclusion des écrivains, des philosophes, des artistes, des poètes, des amateurs d'observation… L'expérience montre que de tous les "travailleurs intellectuels", artistes et "chercheurs" mêlés, ils sont les plus étroitement soumis au pouvoir, au *vrai* pouvoir – pas au pouvoir officiel, bien sûr, pas au gouvernement, mais à l'idéologie dominante, aux médias, à la doxa, à ce que veut croire et faire croire une époque, et faire passer pour vertu.

Ne sont-ce pas les supposés savants, les experts médicaux du XIXe siècle, qui ont prétendu que la masturbation faisait perdre la vue? Eux-mêmes ont dû beaucoup se branler, à ce compte-là! En tout cas, parmi les "experts", et aux côtés des pédagogues et autres "spécialistes de l'École", ce sont certainement les sociologues qui ont le plus fait, à l'époque moderne et tout à fait contemporaine, pour rendre le monde plus obscur, plus faux, plus menteur, et les citoyens plus aveugles aux évolutions qui se fomentent et se déroulent sous leurs yeux mêmes. Mais pour les rigoureux experts, les citoyens n'ont pas le droit d'avoir des yeux : ils ne font que *croire* voir, *croire* souffrir, *croire* perdre la maîtrise de leur destin et de leur patrie. La réalité, selon ses spécialistes, est tout autre que

ce qui en apparaît à tort aux simples amateurs de l'existence (en fait le niveau monte, l'immigration diminue, la violence régresse, etc.).

*

Ce joli cuir (Pierre me dit qu'il est assez répandu) : «...une question *insolvable*...»

Mardi 22 juin, neuf heures du soir. Force de la suggestion ? Je copie certaines pages du *journal* de 1976, *octobre*, qui me montrent malade, affecté de sérieux maux d'estomac, ce que le professeur Boltanski, le père de Christian, que je vais alors consulter rue de Grenelle, à côté de chez moi, appelle "des faims douloureuses". Or voici qu'aujourd'hui, presque trente ans plus tard, je présente exactement les mêmes symptômes (douleurs à l'épigastre, légères nausées, grande fatigue).

Il est vrai que ces copiages frénétiques m'épuisent. Quand "j'écris" à proprement parler, quand je "compose", je m'arrête entre les phrases, les pauses durent aussi longtemps que la frappe au sens strict. Lorsqu'il ne s'agit que de copier, en revanche, et que le temps presse, il n'y a pas de raison de s'arrêter, il y a toujours plus à copier, le manuscrit est prêt, il attend. C'est moins fatigant intellectuellement mais beaucoup plus éprouvant musculairement (et surtout "oculairement").

Nous venons de faire une jolie promenade sur le plateau, heureusement, du côté de La Rouquette et des carrières. De ce côté-là le ciel est très grand, on est sur une crête, il y a beaucoup d'air. Il soufflait un petit vent qui m'a fait beaucoup de bien. Nous avons rencontré un chevreuil, qui s'est arrêté au milieu du chemin pour nous observer, assez longuement. Il était si gros que nous nous sommes demandé si ce n'était pas une biche. Quel animal gracieux!

Into the Twilight, au retour. Décidément les premières mesures sont un de mes favoris parmi les débuts d'œuvre.

Je suis content d'avoir été sur la tombe de Flora MacDonald un soir de juin, certainement l'un des plus beaux de l'année, et l'un des plus longs. Le lieu était incomparable, en splendeur, à l'aspect qu'il avait présenté

pour nous, Pierre et moi, durant le mois d'août de l'année dernière, puisque cette fois-ci on voyait toutes les îles, les Hébrides extérieures, et le Minch dans toute son étendue.

Quand nous sommes sortis de table à Flodigarry (à côté de la maison de Flora), à onze heures et demie du soir il faisait grand jour (enfin, *jour*).

Pendant tout ce voyage, au grand amusement de Jeanne Lloan, presque chaque fois que je voulais dire *Flora MacDonald* j'ai dit *Flora Tristan.*

(Cette entrée de *journal* vient d'être écrite en douze minutes "chrono" – ce qui contredit ce qu'elle déclare elle-même, que lorsqu'il s'agit de "composition" (*as opposed to* le simple "copiage" ou "recopiage"), les pauses prennent autant de temps que l'"écriture" elle-même. Mais le *journal*, à moins que je n'y règle la question de l'Être et de l'Un, relève peut-être moins de la "composition" que du "copiage", lui aussi : c'est moi que je copie.)

(Aïe : *quinze* minutes "chrono". Or j'ai encore, pour être en règle, à taper sept grandes pages du *Journal de* Travers (vingt-sixième cahier).)

Vendredi 9 juillet, neuf heures et demie du soir. Il me faut trois jours complets de travail, sans rien faire d'autre, même pas la sacro-sainte promenade, pour copier un seul cahier du *Journal de* Travers. Je viens de finir le trente-deuxième, qui se trouve être un peu plus court que les autres, car je ne l'ai pas rempli jusqu'au bout, en févier 1977, préférant emporter en voyage, comme je partais pour Milan, le 16 du mois, un cahier vierge.

Le trente et unième cahier n'avait pas non plus été tout à fait rempli, en décembre 1976. Cette fois-ci je partais pour les États-Unis, avec X, et je ne voulais pas prendre avec moi les pages déjà écrites, de peur de les perdre. Là-bas, d'après le témoignage du trente-deuxième cahier (qui s'ouvre à Paris le 2 février), «je n'ai écrit, et très peu, que sur des carnets de petit format dont j'ai placé les pages, arrachées, dans des enveloppes datées ».

Ces pages arrachées et ces enveloppes datées, nous avons remué ciel et terre, hier et avant-hier, pour les retrouver, Pierre et moi, aidés même un moment par Céline. Toutes mes “archives” sont dans cette bibliothèque même, derrière les livres, à un endroit où la muraille est creuse, parce qu’il y avait là jadis, presque certainement, une cheminée. Sur deux travées les rayons sont très profonds, entre un mètre cinquante et deux mètres, et dans ces profondeurs sont tant bien que mal conservés mes manuscrits (moins les deux ou trois que j’ai vendus, et un ou deux que j’ai donnés), la plupart des lettres que j’ai reçues depuis trente ou quarante ans, des milliers de photographies (en grande majorité prises par moi) et quelques souvenirsdivers. Ces zones sont difficiles à atteindre, serait-ce seulement parce qu’il faut commencer par déposer les centaines de livres qui en barrent l’accès, et plus difficiles à explorer, parce que chaque étage n’a que la hauteur d’un rayon de bibliothèque, alors qu’un bras tendu ne suffit pas, loin s’en faut, à en toucher le fond.

Nos efforts n’ont pas abouti. Sans doute aurait-il fallu être plus systématique, et *tout* sortir, et c’était au-dessus de nos forces, d’autant plus que cette pièce est ouverte à la visite l’après-midi, et il fallait donc que tout soit remis en place pour deux heures. Je suis sûr de n’avoir pas jeté – pas délibérément, en tout cas – ces enveloppes et les feuillets épars qu’elles contenaient. Il me semble même les avoir vus passer et les avoir eus entre les mains lors d’autres fouilles, dans les années récentes. Mais nous ne les avons pas retrouvés. Il y a donc un trou dans le *Journal de* Travers, entre la mi-décembre 1976 et le commencement de février 1977. Si je le regrette, c’est aussi parce que la période couverte, ou plutôt laissée sans écho, celle du voyage en Amérique, n’était sans doute pas parmi les moins intéressantes. Si je ne me trompe c’est pendant ces semaines-là, par exemple, que nous sommes allés voir Rauschenberg à Captiva Island, au large de la Floride, du côté du golfe du Mexique.

Quoi qu’il en soit, le travail de frappe sera sans doute achevé pour le 15 juillet ou à peu près, comme convenu. Nous envoyons à Paris deux “fichiers” par jour, chaque “fichier” correspondant à un cahier manuscrit. Quatorze sont déjà chez Fayard, les quatorze premiers, tous tapés par Pierre, qui en est au vingt-deuxième, alors que j’ai pour ma part commencé la frappe au vingt-troisième. Nos journées sont donc très

laborieuses, assez fatigantes, un peu fastidieuses (*scribble, scribble, scribble*), mais pas vraiment pénibles pour autant car tout se passe dans la bonne humeur, la bonne entente, et, sinon le beau temps (cet été ne ressemble guère au précédent et à sa canicule, jusqu'à présent), de belles lumières, un grand calme, une certaine sérénité, même, *not to mention* la satisfaction d'avoir sur nos têtes, pour la première fois ici, un vrai bon toit, qui résiste avec vaillance aux pluies et bourrasques qui presque tous les jours s'abattent sur nous une heure ou deux – le reste du temps le temps est placide et lumineux, et nos existences avec lui.

Vendredi 16 juillet, neuf heures vingt, le soir. Je connais peu de livres qui ressemblent moins à ce qu'on en attend que le *Rob Roy* de Walter Scott. Je l'avais lu enfant, peut-être même avant de quitter Chamalières et les Garnaudes, dans la vieille traduction Defauconpret et dans un des volumes reliés et cartonnés de l'édition Furne, 1830 (il m'en reste ici quelques-uns, mais pas celui-là). Surtout j'avais vu le film, à peu près à la même époque – au casino de Royat, je m'en souviens. Depuis j'ai vu, et même deux fois, un autre film du même titre, assez récent, et je suis allé à plusieurs reprises en Écosse, où Rob Roy tient dans la mythologie historique, géographique et touristique une place considérable, presque comparable à celle de Mary Stuart ou de Bonnie Prince Charlie. Je me suis même recueilli sur sa tombe, en deux occasions. Mais dans le *Rob Roy* de Scott, pendant des pages et des pages, on voit fort peu Rob Roy. Tout juste si apparaît furtivement, aux premiers chapitres, un certain Robert Campbell, dont le lecteur se doute bien qu'il ne saurait être autre que le héros promis par le titre. Mais le héros du livre, ce n'est pas lui du tout, loin s'en faut. C'est un certain Francis (*Frank*) Osbaldistone, sympathique, mais assez falot.

Mieux encore, il faut dépasser la page deux cent pour que l'action se transporte en Écosse ! Jusque-là elle a eu pour cadre Londres, assez brièvement, puis, beaucoup plus à loisir, l'extrême nord de l'Angleterre.

Autre élément de surprise, ce roman que Stevenson, très largement associé dans notre esprit au roman d'aventures, plaçait plus haut que tout (« *When I think of* Rob Roy *I am impatient with all other novels ; they seem but shadows and imposters* »), ce roman est extraordinairement *statique*. Le long des deux cents premières pages, il ne se passe à peu

près rien : en disgrâce auprès de son père, Francis Osbaldistone séjourne auprès d'un oncle et de cousins éloignés dans le château de ses ancêtres, près de la frontière écossaise; il s'éprend d'une jeune fille orpheline qui a été recueillie dans la même demeure; et il se prend d'une vive hostilité pour l'un de ses cousins – à quelques incidents près, c'est tout.

Je ne le relève pas comme une critique, au contraire. On admire l'art de Scott pour n'ennuyer jamais en disposant si peu d'événements sur le parcours de son lecteur. Mais ce qui domine chez ce lecteur-ci, c'est la surprise : il ne voyait pas du tout le livre comme cela.

Il est vrai que j'ai maintenant dépassé le vingt-cinquième chapitre, et la trois centième page : après un séjour assez animé à Glasgow, on se dirige enfin vers les Highlands. Mais le livre entier n'a pas quarante chapitres, et compte moins de cinq cents pages. Quoi qu'il arrive à présent je peux d'ores et déjà affirmer que *Rob Roy* ressemble fort peu à *Rob Roy.*

Au demeurant, ne pas se ressembler à eux-mêmes, ou à ce que l'on attend d'eux, ou à ce que l'on croit savoir d'eux, c'est sans doute le cas de beaucoup de grands romans. René de Ceccatty, dans un *Monde* récent, faisait la même remarque à propos des *Hauts de Hurlevent* : le cinéma nous a habitués à tout ramener aux amours de Catherine et d'Heathcliff – en fait elles ne sont que la moitié du livre.

***

Une des curiosités auxquelles j'aurai assisté dans ma vie est le passage du mot *bonjour* de deux à trois syllabes. À la radio, où l'on se dit beaucoup bonjour, la prononciation *bon-jou-reuh* est désormais majoritaire. Bien entendu ce n'est pas exactement *bon-jou-reuh*, ce n'est pas exactement trois syllabes – deux syllabes et demie, plutôt, *deux syllabes et quart* pour être très modéré; c'est le curieux ajout d'une sorte de nasalisation finale, qui a fait son apparition sur les syllabes muettes, mais qui a présent n'a plus besoin d'aucun point d'appui, et qu'on peut ajouter à n'importe quel mot. Les locuteurs les plus atteints de jeunisme ne s'en privent pas.

***

Une autre transformation très nette, et qui a pris très peu de temps pour s'opérer – deux ou trois ans au plus, il me semble –, c'est celle du sens du mot *souci* : sens qui s'est d'ailleurs considérablement élargi, de sorte que *souci* est devenu l'un des mots qu'on entend le plus souvent. Le *souci* n'est plus la préoccupation ou l'inquiétude que donne un problème, c'est le problème lui-même. Un *souci* désormais c'est une difficulté, un incident, une *cause de souci.* C'est déjà un incident, ce pourra être bientôt un accident. On ne dira plus que la RATP a *un souci* au sujet de la ligne 9, encore moins qu'elle *se fait du souci* ou qu'elle a *des motifs de souci*, mais qu'il s'est produit *un souci* sur la ligne9. D'ailleurs ce qui prouve bien que le souci c'est maintenant le problème lui-même, et non pas la préoccupation qu'il inspire, c'est que Marie Darrieussecq se propose de « régler le souci » (j'ai oublié lequel).

*

Nous baignons tellement dans la mauvaise langue, nous entendons si peu la bonne, que parfois nous ne savons plus comment il faudrait dire, nous oublions le français.

«Pour les historiens de dans deux ou trois cents ans...», dit France Culture.

Je vois bien que ça ne va pas, je l'entends bien, mais je ne saurais pas corriger :

Pour les historiens qui s'exprimeront dans deux ou trois cents ans...?

Pour les historiens de deux ou trois cents ans d'ici...?

Pour les historiens du vingt-trois ou du vingt-quatrième siècle...?

Il faudrait des dictionnaires *Mauvais français - Bon français* : on sait bien que *solutionner* se disait *résoudre*, mais comment se disaient *acter* ou *instrumentaliser* ?

Samedi 17 juillet, dix heures moins dix, le soir. Le supplément du *Monde* pour la radio et la télévision, cette semaine, contient une très intéressante interview de Laure Adler. Au moins les choses sont claires. Il faudrait, comme on dit, “tout citer”. Ces extraits suffiront :

« Parce qu’elle est une radio généraliste, cette chaîne doit s’ancrer pleinement dans l’actualité, avec une rédaction et des programmes prêts à réagir, maintenant qu’ils ont appris à travailler ensemble.»

«...sa spécificité : approfondir l'actualité.»

«De patrimoniale, notre programmation est devenue réactive.»

« Elle ou il [*l'auditeur type*] est avide d’information, de décryptage des événements de l'actualité.»

«...décrypter un monde de plus en plus complexe...»

« La vision de la culture a énormément évolué. La culture ce n’est plus le patrimoine. C'est l’interrogation de soi-même ; une certaine citoyenneté, une manière de s’ouvrir au monde. »

« Je le répète : les auditeurs viennent sur France Culture pour l’approfondissement de l’actualité qu’elle propose dans les plages quotidiennes, pour entendre des intellectuels, des syndicalistes ou des politiques problématiser et expliquer la vie sociale et politique. »

Donc, ce que les gens comme moi considèrent ou considéraient (je me demande combien nous restons…) comme «la culture», ceux-là peuvent aller voir ailleurs (le problème étant qu’il n’y a pas d’ailleurs, sinon dans les livres). La culture n’est plus “patrimoniale”, la culture c’est “l’actualité décryptée”. C’est là que se situe le grand renversement, celui qui explique à tel point un tel nombre de choses qu’on ne sait pas très bien (tout menant à tout) où commencer à tirer le fil de l’exégèse. Je forcerais à peine la vérité, en tout cas, en rappelant que la “culture” ancienne manière c’était précisément le contraire, ou peu s’en faut, de l’actualité; et que c’était bien sûr – Laure Adler et moi sommes au fond parfaitement d’accord – le “patrimoine”, c’est-à-dire la masse des œuvres et des pensées installées dans la pérennité, soustraites à l’actualité et à

son flux constant (mais éventuellement tirées d'eux, car cette masse n'est pas ou n'était pas close).

Sans doute une telle conception de la culture – la mienne, l'ancienne, celle du monde ancien – n'est-elle plus concevable dans une société résolument, passionnément, obsessivement et même férocement, policièrement *désethnicisée*, dénationalisée, dépaternalisée : une société de fils et non pas de pères, une société de fils sans pères, une société de *fils de personne*, qui n'attendent pas d'héritage et qui de fait n'en ont pas, n'en recevront pas. La culture au sens ancien visait certes à l'universel, dans une certaine mesure (et encore, je me demande si je ne concède pas trop, par facilité à se saisir des mots et des expressions les plus disponibles) ; mais c'était par la voie du groupe, de la nation, du peuple, de l'ethnie, de la race, des morts, des ancêtres. La culture, c'était la voix des morts, et de préférence de *nos* morts, cela que nous léguaient ceux qui nous avaient précédés, et qu'ils avaient élaboré ou bien choisi parce que c'était le meilleur – le meilleur au sein de la création du groupe national ou le meilleur *en dehors d'elle*, mais selon son jugement propre, conçu, affiné, corrigé, au fil des siècles et des générations.

La question est de savoir s'il ne peut plus y avoir de nation parce qu'une telle conception patrimoniale de la culture n'existe plus, n'est elle-même plus possible, ou bien si une telle conception de la culture n'est plus possible parce qu'il n'y a plus de nation, parce qu'on ne veut plus de peuples, d'ethnies, de races, de morts à nous, d'ancêtres. Ce qui me semble incontestable, c'est qu'il y a un lien. Mais je ne suis pas sûr de bien voir dans quel sens il opère.

Dimanche 18 juillet, neuf heures vingt, le soir. Nous sommes confrontés à un petit problème d'horaires. Nous avons découvert, dans les documents qu'envoient en quantité aussi bien *Vieilles Maisons françaises* que *La Demeure historique*, que, pour bénéficier des divers avantages, essentiellement fiscaux, liés à l'ouverture au public des monuments historiques, il fallait que la durée d'ouverture quotidienne fût

au moins de six heures pour qu'une journée soit comptabilisée. Comme nous tenons à protéger l'intimité de nos matinées, le château, depuis le début de la saison d'été, le 21 juin, est donc ouvert de deux heures de l'après-midi à huit heures du soir. En conséquence, la promenade des chiens et la nôtre ne peuvent se faire avant huit heures, ni même avant huit heures et demie ou neuf heures moins le quart, car nous regardons les nouvelles à la télévision. Mais ces heures du soir, entre huit heures et demie et dix heures et demie, entre les nouvelles et le dîner, étaient celles que je consacrais à ce *journal*, dernièrement. Si elles sont raccourcies il ne reste pas assez de temps pour ce travail-là. Hier, par exemple, j'ai bâclé l'entrée relative à l'interview de Laure Adler dans *Le Monde*, dont pourtant il y avait beaucoup à dire, il me semble. Aujourd'hui je me suis contenté de marcher jusqu'au haut du champ Aeberhard, sur le chemin de la rivière, tandis que Pierre allait jusqu'au gué de Brimont en compagnie de Jimmy Rodriguez, alias Mathieu François du Bertrand, qui est arrivé à Plieux ce soir même, le reste de la famille partant demain pour la Suisse.

Ce qu'il y a à dire à propos de l'entretien de Laure Adler avec *Le Monde* ne porte pas sur l'entretien lui-même, sinon comme *signe* particulièrement explicite; et ne vise pas Laure Adler, qui sans doute ne peut pas faire autre chose que ce qu'elle fait, qui d'ailleurs a été nommée pour faire ce qu'elle fait, certainement, et qui semble-t-ils'en acquitte à merveille puisque l'audience de la station a très sensiblement progressé – *doublé*, peut-être – sous son administration.

L'analyse de Laure Adler est juste, selon toute apparence; et le public trouve qu'elle lui apporte ce qu'il désire, puisqu'il la plébiscite par son écoute très augmentée. Le public veut de l'information et de l'actualité, de l'actualité commentée, expliquée, *décryptée* – c'est un des mots qui reviennent le plus souvent dans l'entretien – par des intellectuels, des syndicalistes et des politiques. Le public ne veut pas, ou peu, de culture "patrimoniale", ou qui puisse le devenir. Pour la frange résiduelle qui désirerait encore ce genre de choses, Laure Adler ne se présente pas tout à fait les mains vides :

«Nous lancerons donc deux nouvelles radios sur Internet en octobre, puis sur satellite. Ce seront des "bébés France Culture", avec un éditorialiste pour chaque radio : l'une, intitulée "Les Sentiers de la

création”, sera dévolue au monde artistique; l’autre, “Les Chemins de la connaissance”, relèvera de l’université populaire.»

Je ne tiens pas spécialement, pour ma part, à avoir sur les ondes une université *populaire* (j’imagine que le mot est un clin d’œil à Michel Onfray et à son succès), mais une université tout court m’irait très bien, des émissions didactiques, pourquoi pas, où il soit question de Platon, de Thomas d’Aquin, de Frédéric II de Hohenstaufen, de Góngora, de Thomas Bernhard mais aussi de Pynchon, de Grisey, de Vincent Descombes ou de Mehdi Belhaj Kacem – bref, d’art, de culture, de littérature et de pensée et non pas d’actualité, ou peu, décryptée ou pas. Reste à savoir si ce que promet Laure Adler, en l’occurrence, c’est quelque chose *en plus* ou quelque chose *en moins*. Les nouvelles radios qu’elle annonce, je ne suis pas sûr que je saurais très bien les capter. Et je ne voudrais pas me montrer excessivement méfiant mais je crains fort qu’elles n’aient, entre autres fonctions, celles de servir d’excuse à une disparition presque totale de la culture (au sens ancien) à France Culture.

Je viens de taper le *Journal* de Travers et j’ai été très frappé de constater, d’une part, la place que tenait dans ma vie la télévision, il y a trente ans, et d’autre part la place que tenait la culture, au sens ancien, donc (le nombre de mots va croissant, *culture, musique, français, cinq heures,* que j’ai tendance à employer, exclusivement ou pas, “au sens ancien”), dans les programmes de cette époque. Certes,sur le moment, cette place nous paraissait dérisoire. Par rapport à ce qu’elle est aujourd’hui, elle était gigantesque. Par exemple on pouvait voir deux ou trois fois par semaine, sur le petit écran, un bon film “classique” (“au sens ancien”, là encore – aujourd’hui un film “classique” ce n’est pas *Alexandre Nevski* ou *La Splendeur des Amberson*, c’est *Le Gendarme de Saint-Tropez* ou *La Gifle* : les films les plus souvent rediffusés).

Au fond il n’y a pas parmi nous de figure plus tragique que celle de Jack Lang. Il a été un brillant ministre de la Culture (en tout cas il a brillé), un entreprenant ministre de l’Éducation nationale (en tout cas il s’est fait remarquer), mais il s’obstine à répéter, avec une conviction inébranlée, qu’en matière culturelle les dernières années ont tout changé (c’est vrai), qu’aujourd’hui la culture a un public beaucoup plus large, que l’éducation a fait des progrès foudroyants, que la connaissance est

beaucoup plus répandue dans le public, etc. Bien entendu je crois pour ma part que c'est le contraire exactement qui est vrai. Certes il y a des indices pour plaider en faveur de l'une ou l'autre observation. Il est exact par exemple que les grandes expositions drainent un public beaucoup plus large que jadis, que les musées sont infiniment plus fréquentés, que les villes d'art et les sites archéologiques reçoivent dix fois ou vingt fois plus de visiteurs qu'aux temps anciens. Ce que je remarque surtout, de mon côté, c'est la quasi-disparition de la culture de l'espace public, tel que les principaux médias, en particulier, en sont la figuration la plus juste. Et je dois avouer que j'ai les doutes les plus sérieux sur la qualité de contemplation et la profondeur d'émotion engendrées par la fréquentation de masse des musées et des expositions – à quoi l'on pourra toujours m'objecter qu'on se demande bien ce qui m'autorise à évaluer la profondeur d'émotion des autres…

Ce qui selon moi permet de dissimuler tant bien que mal – plutôt mal que bien, tout de même – l'ampleur du recul culturel essuyé par la dernière génération, et permet à un Jack Lang de continuer à soutenir malgré tout sa thèse optimiste, c'est le formidable trafic qui s'est opéré sur la valeur et le sens des mots. On en revient toujours là. Mais pour ma part j'y reviendrai demain, car il est temps de dîner.

Lundi 19 juillet, sept heures du soir. Il y avait l'autre jour sur Arte une émission doucement critique à propos des *reality-shows* qui, depuis «Loft Story» de glorieuse mémoire, tiennent tant de place sur les autres chaînes (et pourraient bien un jour, au train où vont les choses, déboucher sur Arte soi-même, sous une forme vaguement cultureuse au début). Il était dûment question de la précarité de la gloire ou de la notoriété des garçons et des filles qui se font connaître du grand public par cette voie-là, notamment en sortant vainqueurs de concours et de sélection variés tels que «Star Academy» ou ses divers équivalents dans le reste de l'Europe. Et la gloire de ces jeunes vedettes, chanteurs ou danseurs, qu'il s'agissait bien sûr de rabaisser, était comparée défavorablement à celle des *véritables* chanteurs et danseurs, des *véritables* vedettes de la chanson et des variétés – on dit à présent de la *musique.*

Tout est descendu d'un cran. Jadis et même naguère les artistes de variétés, leur gloire et leur notoriété, présentées comme *illusoires*,

factices, étaient comparés défavorablement aux artistes *classiques*, aux interprètes de la musique classique, par exemple, et a fortiori aux compositeurs, dont la gloire seule était pure, quoique moins tumultueuse sans doute, et qui seuls pouvaient se targuer de la *légitimité* – en anglais d'Amérique on dit ou on disait très couramment, en ce sens-là, *legitimate*, ou même *legit* : Gershwin, par exemple, désirait prendre des leçons de Ravel car il aspirait à devenir *a legitimate composer*, à être reconnu pour tel. On se rend compte aujourd'hui, dans un monde non seulement *postlittéraire* mais bel et bien *post-culturel* (*culturel* "au sens ancien" : un monde où la culture, c'est l'"actualité décryptée"), que la légitimité est entre les mains des artistes de variétés, tous ceux qui font de la *musique*, de la vraie *musique*, et que cette légitimité ils doivent la défendre contre les vedettes "jetables" qui sont le produit calibré, inauthentique, des divers "*reality-shows*".

À l'intérieur même de ces "*reality-shows*" d'ailleurs, et par exemple à "Star Academy", il faut remarquer les divers experts, "professeurs" et "membres du jury", en général d'une médiocrité et surtout d'une vulgarité sans nom, mais qui sont les figures nouvelles de la "légitimité", justement, du professionnalisme, de l'effort, du travail : ceux qui ont pour charge de montrer que la chanson, la danse, les variétés, la "musique" c'est un métier, un art, une vocationqui exigent application, sérieux et goût du sacrifice. Ils parlent avec l'autorité de professeurs au Conservatoire et sont entourés du respect et de la considération qu'en d'autres temps on offrait à Messiaen, à Jouvet, à Gédalge ou à des titulaires de chaires en Sorbonne.

La structure n'a pas du tout changé, les mêmes emplois sont tenus, et les parents veulent bien que leur fille de douze ans fasse du hip-hop ou de la *dance*, mais à condition qu'elle se rende bien compte qu'il y faut une véritable application, de la volonté, de la persévérance et du sérieux. Rien n'est accablant d'ailleurs comme le sérieux sinistre qui pèse sur toutes ces pratiques dont les équivalents anciens étaient fort tolérables en tant que distractions et qu'amusements idiots, mais qui deviennent à pleurer dès lors qu'on les voit entourés de la détermination et de l'esprit d'entreprise qu'on mettait jadis à étudier Spinoza, à maîtriser la sonate de Liszt ou à préparer l'agrégation de grec.

Dix heures. Encore ce respect religieux et cette volonté fermement bandée à l'égard d'une pratique rigoureuse du karaoké ou de la danse du ventre ne s'observent-ils pas seulement chez les enfants, chez les très jeunes adolescents, ou bien à leur propos. Des adultes, des personnes mûres ou même des vieillards manifestent avec le même sérieux, à longueur de journée, leur application tendue vers des fins ou des accomplissements qui paraissent d'autant plus dérisoires qu'ils font l'objet d'un tel engagement résolu de tout l'être, grave comme une profonde exigence morale. On en vient à regretter le temps où l'idiotie savait qu'elle était idiote et se présentait comme telle, au lieu qu'à présent elle est pompeuse comme une séance solennelle à l'Académie des sciences morales et politiques et dévote comme une procession diocésaine de la Fête-Dieu.

Une question claire : est-ce que l'état culturel du pays (pour s'en tenir à lui) et de la population a *progressé* depuis trente ans (comme le croit et le répète notablement Jack Lang) ou bien est-ce qu'il a (terriblement) *régressé* comme je le pense?

Une autre : est-ce que la formidable déculturation que je crois observer était la condition nécessaire de la désethnicisation à laquelle nous sommes très fermement conviés (être français c'est avoir un passeport français), ou bien cette désethnicisation est-elle la cause,au contraire, de la déculturation ? (Je tiens pour acquis qu'entre les deux phénomènes il y a un lien.)

Quelquefois tout me paraît parfaitement évident. Et puis, quand j'essaie de préciser par écrit ma réflexion, beaucoup d'articulations se délitent.

Au centre de ce que j'essaie de penser dans ces matières, il y a la question des classes (forcément déplaisante) : en France se poursuit et s'accélère au XXe siècle un long combat politique et social en faveur de l'égalité ; ce mouvement détruit un à un les privilèges de la classe héréditairement dirigeante (qui est alors la bourgeoisie) ; mais au nombre de ces privilèges il y a la culture (qui peut-être n'a de mode d'existence

qu'en tant que *privilège* ?), laquelle serait donc une… comment dit-on?... "victime collatérale" du processus.

Autre formulation : la petite bourgeoisie combat la bourgeoisie, la vainc et se substitue à elle – mais la petite bourgeoisie est par définition une classe inculte (ou, variante, elle impose comme culture ce qui est *sa* culture à elle, le divertissement, les variétés (rebaptisées "musique"), l'actualité (rebaptisée "culture"), etc.

Là-dessus se greffe (mais je ne sais pas toujours exactement comment) l'énorme affaire de ce que j'appelle aujourd'hui, ce soir, la "désethnicisation" (ou "désethnisation"?) (le métissage, le multiculturalisme, la dépatrimonialisation de l'identité). Il me semble évident que la non-culture petite-bourgeoise (ou la "culture" petite-bourgeoise, la "musique", "l'actualité décryptée" (c'est-à-dire le "sens" en tant qu'il s'oppose à l'art, aux œuvres, et même à la pensée)) est infiniment plus favorable à cette évolution que la culture bourgeoise ou que la culture tout court (au sens ancien) – laquelle étant essentiellement *patrimoniale*, comme le rappelle très justement Laure Adler, résiste à la répudiation des pères, de la patrie, des ancêtres, des morts, de l'héritage, de la "…." (de l'ethnie, du peuple).

Mardi 20 juillet, sept heures et demie du soir. Inutile d'écrire *ethnie* pour *race*, la ruse est éventée, France Culture soi-même la dénonçait aujourd'hui même, par la voix d'un des invités à une discussion fort animée, retransmise de Montpellier *ce midi.*

Un autre invité, ou le même, regrettait qu'en France chacun fût enfermé dans son origine, dans son identité, je me demande s'il n'a pas dit malgré tout *dans son ethnie*, ne serait-ce que pour répudier aussitôt le mot et le concept. Et sans doute l'observation n'est-elle pas fausse. D'où vient que je fasse à peu près l'observation inverse, que je ne crois pas fausse non plus? Il est de fait que l'origine ethnique détermine beaucoup de choses, qu'on le déplore, qu'on s'en félicite ou qu'on ne fasse que le constater. Je regrette pour ma part l'attitude volontariste qui voudrait

qu'il n'en fût jamais tenu compte, alors qu'il est évident que cette origine joue dans les différents phénomènes sociaux et politiques un rôle considérable. La substitution permanente et obligatoire (gare à qui ne s'y plierait pas) de l'*économique et social* à l'*ethnique* comme clef herméneutique des phénomènes ne constitue rien d'autre selon moi qu'un aveuglement volontaire, qui fausse tous les débats au point de rendre caducs et parfaitement vains la plupart d'entre eux.

À Dieu ne plaise, cela dit, que je veuille enfermer qui que ce soit, ou moi-même, dans son origine – c'est bien la dix millionième fois qu'il me faut le réaffirmer. Il est aussi aberrant de tout ramener à l'origine (comme je suis accusé, très à tort, de vouloir le faire) que de prétendre en nier la portée (comme le font quotidiennement la parole et la pensée autorisées). Il me semble que cette aberration-ci menace infiniment plus que celle-là (dans le débat idéologique, en tout cas) : d'où mon insistance à me porter au secours, avec toutes mes faibles forces, de la vérité la plus compromise (dans tous les sens du terme). Je crois sincèrement que je me porterais de tout mon poids de l'autre côté de la barque, si sa façon de pencher se renversait.

Vendredi 23 juillet, sept heures du soir. "Mondanités" : avant-hier, mercredi, nous sommes allés à Argentens pour une promenade vespérale avec Agnès Pébereau et sa fille Iris, puis un dîner avec les mêmes et l'autre fille, Sarah ; hier soir, jeudi, nous avons dîné à l'auberge de Gramont avec Mme Lloan, retour de Saxe, et le jeune Jimmy Rodriguez, en littérature Mathieu François du Bertrand – deux soirs de suite sans *journal.*

Dans les jardins d'Argentens se dresse un grand chapiteau car le fils de la maison, Jérôme, se marie demain. Mme de M. auraitdemandé : "Il épouse une Française ?" (sous-entendu : *au moins ?*). Or c'est cette même Mme de M. qui m'attaquait, et toute sa famille avec elle, au moment de l'"affaire", avec une véhémence telle que Michel Pébereau, d'après Agnès, avait cru de son devoir de prendre vivement ma défense. Mais

j'en apprends de belles sur le caractère précis de l'attaque, à l'époque! Je ne me souviens pas tout à fait des mots exacts rapportés par Agnès, mais c'était quelque chose de l'ordre de : "Avec ces pédés, il faut toujours se méfier…" (ou bien : "Avec ces homos, ça se termine toujours mal..."? – *something to that effect*). Eh bien ! Une femme si "distinguée"… Ce qui est étrange, "idéologiquement", si l'on peut dire, c'est la grande indignation à mon égard, au moment de mon "affaire", combinée avec la question : « Il épouse une Française (*au moins*) ? » Les deux attitudes impliquées ne paraissent pas appartenir aux mêmes quartiers.

Toujours est-il qu'il suffit d'attendre – on finit toujours par avoir les détails…

Autre nouvelle du front social gersois, au moins aussi inattendue : Alain Vircondelet vend son château. On m'a même montré la petite annonce et la photographie, dans *Propriétés de France.* Si l'on songe que Sérillac et son propriétaire étaient les grandes vedettes du dernier numéro des *Vieilles Maisons françaises,* on est stupéfié par la rapidité de l'évolution – d'autant que le texte du reportage était écrit par le propriétaire lui-même, et qu'il semblait fort enthousiaste :

«On se demande, après le choc esthétique que provoque Sérillac...»

«La beauté de Sérillac, à coup sûr un des plus beaux joyaux du Gers...»

«Ici la romancière Ève de Castro déclare, sous le charme : "La beauté de Sérillac est déchirante." Là, Pierre Celeyron, le grand ordonnateur des soirées parisiennes, imagine déjà la fête qui pourrait un jour s'y donner. Macha Méril, en visite, s'émerveille et photographie le moindre détail...»

Compte tenu des délais nécessaires pour faire passer une annonce dans *Propriétés de France*, Agnès pense que la décision de vente était déjà prise au moment de la rédaction de l'article de *Vieilles Maisons françaises* – tout cela est bien mystérieux.

Sarah Pébereau a pris le nom de *Delaunay* pour entreprendre une carrière d'actrice. Par précaution, et selon la volonté parentale, elle a mené à terme des études d'histoire de l'art. Elle part la semaine prochaine pour le château de Suscinio, en Bretagne, où elle doit interpréter, sans être payée, l'une des sorcières dans une production de *Macbeth*. Elle espère, après avoir fait ses preuves, être engagée pour

jouer la pièce en tournée, cette fois avec un salaire. Le premier film d'un jeune réalisateur, où elle joue le rôle d'une standardiste, sort à la rentrée.

Iris est diplômée de H.E.C. Je crois qu'elle a fait un stage d'un an aux États-Unis (bien qu'elle paraisse extraordinairement jeune). Ce qui l'intéresse est le luxe – *professionnellement*, je veux dire. Elle aimerait fonder sa propre entreprise : non pas en tant que créatrice, du moins pour le moment, car elle ne se trouve pas de talent pour la création; mais pour le *conseil*, si c'est bien le mot.

Quant à leur mère, qui me reproche un peu, très gentiment, d'avoir écrit dans un de ces *journaux* qu'elle me « couvrait d'amabilités », elle continue ses travaux de reliure, dont elle fait bénéficier mes petits ouvrages, ce dont je suis très flatté. Et elle persévère dans sa carrière d'"exploitante agricole", dans laquelle elle a dû se lancer pour des raisons juridiques et fiscales, dans la mesure où son mari et elle voulaient être bien chez eux à Argentens, c'est-à-dire avoir des terres. Elle a même reçu des subventions, des "primes", comme on dit :

«Qu'est-ce que vous voulez, je n'allais tout de même pas me faire remarquer en les refusant ! »

Elle tire grande fierté de son domaine, de son blé, de son tournesol, et déplore d'avoir à laisser, toujours pour des raisons juridiques, certaines parties en jachère. Elle a la passion des arbres, qu'elle connaît à merveille. D'Italie elle a fait venir des cèdres nés au Liban, puis élevés plusieurs années durant en Toscane. Je crois avoir compris (je peux me tromper) qu'ils étaient nécessaires à la bonne santé des magnifiques pins parasols du parc.

Nous avons parlé de l'Écosse, où elle s'est rendue l'année dernière avec un groupe de l'Union des arts décoratifs, ce qui lui a permis de voir plusieurs intérieurs et des jardins qui habituellement ne sont pas ouverts au public. Elle doit se rendre à Lisbonne, dans les mêmesconditions. Elle ira aussi en Grèce, à Patmos, qu'elle adore. Mais je ne comprends pas très bien quand doivent avoir lieu tous ces voyages, car si c'est cet été elle ne profitera guère de son bel Argentens. En tout cas elle est fort détendue à propos du mariage, et cela repose agréablement de toutes ces

mères hystériques qui un an à l'avance n'ont plus un instant à elles et ne parlent de rien d'autre, ce qui m'a toujours paru le comble de l'absurdité.

Mme Lloan, que nous avons vue hier soir, elle, à Gramont, est très satisfaite de ses quatre jours à Dresde, prolongés par une excursion dans la "Suisse saxonne", dont je dois dire que je ne connaissais pas l'existence ou bien l'avais oubliée. Elle m'a rapporté un de ces jolis recueils de photographies que j'aime, qui font rêver et incitent au voyage : château de Kriebstein, hôtel de ville de Grimma, monts Métallifères, hôtel de ville d'Oschatz – s'il ne tenait qu'à moi je me constituerais une bibliothèque entière de *coffee-table books* et de brochures érudites, qui couvriraient la terre entière (au figuré d'abord, et finalement au propre).

La seule chose que Jeanne n'ait pas aimée à Dresde c'est "la nuit des musées" : il y avait trop de monde, on ne voyait rien. Mais elle a tout de même pu voir la Gemäldegalerie tranquillement, une autre fois. Elle y a retrouvé tous les tableaux dont il est question dans le gros livre que je lui avais prêté avant son départ, *Entretiens sur le musée de Dresde*, entre Aragon et Cocteau. Je dois le volume à Jean Puyaubert. Tous les matins ces temps-ci, après avoir consacré deux ou trois semaines à Gustave Roud, je copie un poème de Cocteau, pour l'*Anthologie de l'amour des hommes.* C'est travailler pour le roi de Prusse, car certainement nous n'aurons le droit d'en reproduire que deux ou trois, si tout va bien. Et j'ai beaucoup pensé à Aragon, ces temps derniers, car il est très présent dans le *Journal de* Travers, qui nous a tant coûté à recopier.

Jeanne Lloan, comme tous les ans, a également séjourné à Guise, où réside son habituelle compagne de voyage, Mme Husson. Comme il faisait très mauvais, ces dames ont fait beaucoup d'excursions culturelles. Elles ont vu le musée de Saint-Quentin, d'où m'arrive une carte représentant le maréchal de Saxe, par Quentin de La Tour. Elles sont aussi allées à Roubaix, pour y voir le nouveau musée de La Piscine, où se tient une exposition des autoportraits de Leroy.L'exposition dure jusqu'au 19 septembre. J'irais volontiers la voir, si c'était possible – d'autant que les organisateurs ont eu la gentillesse de m'envoyer le catalogue, et que ce semble très beau.

***

Jacques Mazet, le frère aîné de Madou Marécat, l'amie de ma mère, est mort la semaine dernière à Saint-Étienne, à près de cent ans. Ma mère avait des souvenirs de lui remontant aux années vingt, *if not before*, et à des vacances communes à Rouillas-Bas, près du lac d'Aydat. Il avait obtenu des parents l'installation d'un tennis, qui paraît-il existe encore. Sans doute avait-il l'âme d'un organisateur et d'un chef, car il présidait toute sorte d'organisations, d'anciens combattants ou de prisonniers de guerre, je crois, qui étaient représentées en nombre à son enterrement.

Ma mère n'a pas assisté à la cérémonie elle-même mais à la mise en terre, dans un cimetière qui me dit-elle est « très gai », par quoi elle veut signifier, comme je ferais, qu'il est sur une hauteur, et très ouvert à l'air, à la vue. Il y eut ensuite une réunion à Veauche, dans la maison de cette famille, où sans doute je suis allé une fois ou deux, dans mon enfance (je ne m'en souviens pas distinctement). Ma mère me dit qu'on y a bu du champagne, ce qui tout de même m'étonne un peu.

Elle était avec son neveu Ivan, le fils de son frère. Au retour vers Clermont et Royat ils se sont arrêtés à Feurs, étape traditionnelle dans la famille depuis des générations, car il s'y voit un petit monument – une sorte de chapelle, je crois –, bâti sous la Restauration et consacré à la mémoire de huit victimes de la Terreur, exécutées là en 1793, parmi lesquelles un "ancêtre", un certain "Faure, seigneur d'Ouche". Tout cela est très hypothétique, bien entendu. Si ancêtre il y a, en ce qui me concerne, c'est principalement par les femmes. Il s'agit de la famille de ma mère, les Gourdiat. Le père de ma mère, Jean Gourdiat, lui parlait de ce monument dans son enfance, et s'arrêtait là pour le lui montrer, ainsi qu'à son frère et à ses sœurs. La mère de mon grand-père Gourdiat était née Chol, me suis-je vu rappeler à cette occasion. Je ne sais pas comment l'on passe des Gourdiat aux "Faure, seigneurs d'Ouche"; et encore moins aux marquis de Féliçan, ou Felissan, dont mon cousin Ivan possède pourtant les portraits, que j'ai vus auxGarnaudes pendant toute mon enfance, et de là aux Frangipani, ou Frankopan, les ancêtres mythiques.

On peut toujours se vanter d'ancêtres mythiques. Si l'on vous dit qu'ils le sont, il n'est que de répondre que c'est bien ce que l'on dit…

Samedi 24 juillet, neuf heures et demie du soir. Le chien Hapax se meurt doucement – ou du moins il se mourait doucement jusqu'à ce soir, et l'évolution fatale paraît s'accélérer. Il y a plusieurs mois qu'il ne vient plus avec nous en promenade, plusieurs semaines qu'il ne sort plus de mes très courts domaines, plusieurs jours qu'il ne fait plus que se traîner dans la cour. Aujourd'hui pourtant il avait franchi le portillon : je l'ai trouvé couché au milieu de la rue, cette après-midi. Je l'ai rapatrié dans le jardin en le portant, ça n'a pas été une mince affaire. La chaleur l'épuise. Il respire très fort mais ne rentre plus la langue, qui traîne sur le sol. Utilisant en guise de brancard une chaise longue mise à plat, nous venons de le monter jusqu'ici, au deuxième étage, dans la bibliothèque, et nous avons fait reprendre du service, en sa faveur, à un vieux ventilateur. Il est en face de moi, à l'autre bout de la pièce. Il est capable de bouger encore un peu car il vient de quitter le tapis sur lequel nous l'avions installé pour s'étendre sur le carrelage, peut-être parce que c'est plus frais. Je viens de voir dans ses papiers, que j'ai ressortis, qu'il était né le 28 juillet 1992, vingt et un jours après son demi-frère Horla. Horla n'avait pas dix ans quand il est mort. Je ne suis pas sûr qu'Hapax atteigne son douzième anniversaire, dans quatre jours.

*

J'ai déjeuné aujourd'hui avec A., mon ami d'enfance, camarade de classe ou premier amant, comme on voudra (la première appellation est sans doute la moins exacte des trois; la deuxième est incontestable ; la troisième est approximative). Il m'avait invité au Bastard, à Lectoure, où nous avons fait un excellent repas.

Il rentre d'Écosse, dont nous avons en commun la passion. J'ai reçu de lui la semaine dernière une très belle carte postale, comme toujours, représentant cette fois le hameau de Badcall, sur le lochInchard, la plus

septentrionale des indentations marines de la côte ouest, sous le cap Wrath. Malheureusement il a eu un temps affreux, comme lors de son précédent voyage. Je n'en reviens pas de la chance qui a fait que ce printemps comme l'été dernier je n'ai rencontré pour ma part, à quelques exceptions près, que des journées magnifiques.

Lui a expérimenté cette année le *trailer*, ou *camper*, je ne sais pas comment on dit. Dans sa carte il s'en disait très satisfait mais, au retour, ses impressions sont nettement plus mitigées. Il vante beaucoup la liberté du système, évidemment, mais dit que ces maisons roulantes sont assez difficiles à piloter, surtout sur les routes étroites des Highlands. Il a eu quelques anicroches, dont l'une assez sérieuse à Skye, sur la route qui traverse la péninsule de Trotternish. Elle l'a découragé de prendre à Uig, comme prévu, le ferry qui devait le mener aux Hébrides extérieures. Il y a aussi qu'il en avait assez, confesse-t-il, de dix jours d'un temps de novembre à la mi-juillet.

Au restaurant de Flodigarry, chez Flora MacDonald, il a enlevé une jeune Polonaise, qui travaillait là et qui supportait mal cet emploi. Il l'a ramenée jusqu'en Belgique. Il dit modestement que la perspective d'un retour gratuit vers le continent était peut-être le plus grand des charmes que lui trouvait cette jeune personne.

C'est seulement en fin de repas que nous en sommes arrivés à parler de sa fille, qui s'est suicidée l'automne dernier, à dix-neuf ans. Il m'a appris qu'elle était atteinte de schizophrénie, depuis trois ans, et que lui et sa femme, dont il s'est séparé il y a trois ou quatre ans, et dont il vient de divorcer, ne savaient absolument plus que faire d'elle, ni pour elle.

Vers quatre heures il est parti pour Nice, où il doit prendre demain matin un bateau pour la Corse.

Dimanche 25 juillet, sept heures et demie, le soir. Hier soir c'était le Tout-Maubec à Plieux : il faisait déjà nuit mais nous n'avions pas encore passé à table lorsque nous avons eu la visite, dûment annoncée, de Jimmy

Rodriguez et de son grand ami Brice, de Maubec, accompagnés de trois jolies jeunes filles de ce village.

Moi derrière mon bureau et Hapax derrière son ventilateur avons salué dans la bibliothèque ce groupe gracieux, et il a continué sa promenade de salle en salle, malgré l'ombre. *Andiam, compagne belle…*

*

On rêverait d'une vie où il serait concevable de passer quinze jours dans le haut Jorat, d'une auberge l'autre, dans la lumière de Roud, entre ses mots et ses granges, sur ce qu'il peut rester de ses chemins.

*

Le mois dernier j'ai entendu à la radio, par les soins de Marc Voinchet, un entretien avec Aurélie Nemours, dont l'œuvre est actuellement exposée au Centre Pompidou. Toute nonagénaire qu'elle est elle est fort éveillée, et plutôt sympathique. Mais elle dit des choses comme :

«Pourquoi aurais-je mis des courbes dans mes tableaux? *La courbe n'existe pas dans la réalité.* »

Et sans doute, en se donnant un peu de mal, on peut découvrir le point de vue bizarre d'où cette phrase est vraie, au moins pour un instant (de même qu'il est vrai qu'il n'y a pas de *races*). Mais pour un point de vue et pour un moment où cette phrase est vraie, il y en a quatre-vingt-dix-neuf où elle est fausse, absurdement fausse. Il y a quelque chose de typique de la modernité à son pire, hélas, dans l'assurance avec laquelle les artistes modernes, ou modernistes, assènent de pareilles propositions. Les vieux maîtres, il me semble, ne se seraient jamais autorisé pareilles absurdités. Ce qui s'est érodé depuis leur temps, c'est le sentiment de *responsabilité* à l'égard de la parole. La modernité procède par coups de poing, par coups d'État sémantiques, par défis affirmatoires. Elle se montre totalement insoucieuse des niveaux du sens, comme si après elle

plus personne n’allait parler, ni même entendre. C'est peut-être ce qu’elle pressent confusément?

*

Je voyais bien que Steiner prenait de grands risques, et qu’il n’allait pas tarder à s’attirer de sérieux ennuis, sur la route dangereuse qu’il avait choisie ou qu’il n’avait, plus simplement, pas écartée. Et en effet le voici rangé parmi les ennemis du genre humain. Son procès a déjà eu lieu, apparemment. Ou bien il n’y avait même pas besoin de procès. On fait référence à lui comme à une affaire classée. Un des tueurs du *Nouvel Observateur* assassinait paisiblement Jean Clair, l’autre jour (il y a deux ou trois semaines de cela, sans doute, car je ne retrouve pas l’article – d’autre part il est possible que le tueur ait été une tueuse), c’est-à-dire qu’il le couvrait d’injures, mais la pire était la dernière : Jean Clair était « le Steiner français ».

Quand on songe que Steiner fut longtemps l’idole des foules et des médias, une véritable vache sacrée, on mesure ce qu’il en coûte de dire ce que l’on pense, si ce que l’on pense se trouve ne pas apporter d’eau au moulin des Amis du désastre! Quel fantastique retournement!

Mais Steiner, quelle qu’ait été sa popularité en France, a la chance de n’être pas français. Il vit à Cambridge, je crois. Peut-être qu’en Grande-Bretagne les brigades de sécurité de la correction idéologique ne sont pas tout à fait aussi féroces…

*

Un de ces experts en bien-pensance qui défilent tous les matins à France Culture en rangs serrés parlait l’autre jour des “classes de niveau”. C'était une femme. Elle convenait que les bons élèves, si on les mettait ensemble, avançaient beaucoup plus vite que s’ils étaient mélangés à des élèves médiocres ou de mauvais élèves. Les élèves médiocres et mauvais, eux, si on les laissait ensemble, avançaient encore plus lentement que s’ils étaient mélangés à de bons élèves. Énonçant ces

constatations, qui paraissent acquises, la dame ne semblait pas douter non plus, ni envisager qu'on pût douter, de la conclusion évidente qui s'imposait : il convenait manifestement que bons élèves, élèves moyens et mauvais élèves demeurassent mélangés, puisque les derniers ne pouvaient que pâtir des arrangements contraires.

L'exemple est merveilleusement significatif. On a détruit en France tout ce qui relevait de l'excellence, surtout dans le domaine de l'éducation, parce qu'il convenait que l'excellence fût également répartie, et mélangée à tout le reste, afin qu'à tout le reste elle servît de terreau, et qu'elle fît progresser la médiocrité.

C'est la médiocrité qui est le critère, ce n'est pas l'excellence. C'est de la progression des médiocres que l'on se soucie avant tout, ce n'est pas de l'essor des meilleurs, qui devront se contenter, s'ils ne sont pas tout à fait découragés, ni submergés par le flot moyen, du statut peu exaltant de *moins mauvais*.

Deux choses stupéfient, dans ce raisonnement triomphant : qu'à aucun moment il ne soit tenu compte de la civilisation, de la culture, de la société comme un *tout*, différent de la somme de ses parties, et pouvant constituer lui-même un objet d'excellence, grâce aux meilleurs de ses éléments; et qu'à aucun moment il ne soit entrevu que *du point de vue même des élèves les moins bons*, et de leur intérêt à terme, ne serait-ce qu'en tant que membres de la société envisagée comme un tout, le maintien et la protection de l'excellence est précieux, car c'est elle qui constitue la ligne de mire, vers quoi tout tend, même si ce n'est pas dans le dessein que tout y atteigne.

S'aligne-t-on sur la ligne médiocre, il faut de jour en jour la chercher plus bas (la télévision en est le sinistre exemple).

Lundi 26 juillet, sept heures du soir. « Cette commission travaille sur globalement la récidive ». (La radio.)

«Je m'intéresse à quand même les modalités de l'action.» (*Id.*)

*

Pour une anthologie bathmologique (suite) – Hegel :

«Le concept, considéré superficiellement, apparaît comme l'unité de l'*Être* et de l'*Essence.* L'essence est la première *négation* de l'Être, qui devient par là *apparence*; le concept est la *seconde* négation, ou la négation de cette négation, donc l'être restauré, mais comme la médiation infinie et la négativité de l'être en lui-même.» (*Science de la logique*, II, 266.)

*

Moi : classe unique (la petite bourgeoisie triomphante, occupant la totalité du terrain, ne laissant rien à l'extérieur d'elle-même).

Eux : accroissement de la différence entre les classes, "montée des inégalités", etc.

Ces deux points de vue, ou ces deux observations sur la société contemporaine, peuvent peut-être, si antagonistes qu'ils paraissent, se concilier de la sorte :

Dans la longue lutte menée depuis un demi-siècle et plus (par les gouvernements, par les politiques, mais surtout par la société elle-même, au sein d'elle-même) contre les inégalités et contre les privilèges, la grande victoire, incontestablement remportée, aura été d'être venu à bout du privilège le plus fragile, celui qu'il était le plus facile d'abolir, la culture. Les différences économiques demeurent intactes (ou vont peut-être s'accroissant, même), les différences culturelles ont disparu (ou bien ont été très réduites). C'est donc *culturellement*, et culturellement seulement, soit (c'est moi qui dis *soit*), qu'on se retrouve avec une classe unique. Il y a des riches et des pauvres comme avant, des puissants et des misérables, des privilégiés et des "exclus", mais les riches, les puissants et les privilégiés ne comptent plus la culture au nombre de leurs privilèges – du coup ils ne disposent plus d'aucune justification à leur suprématie, alors que la culture c'était une valeur *générale* dont la

défense pouvait légitimer leurs autres privilèges (il fallait qu'il y ait des riches, des puissants, des oisifs, parce que c'est parmi eux que prospère la culture qui est un bien commun à l'ensemble de la société).

S'il y a un peu de justesse à cette analyse, les privilégiés d'aujourd'hui sont dans une situation assez comparable à celle des aristocrates après que la noblesse eut perdu sa fonction militaire. Les privilèges des nobles se justifiaient, à l'origine, par la charge qui pesait sur eux d'assurer la défense de l'ensemble de la société. À partir du moment où cette charge ne leur est plus imposée (où par exemple c'est la monarchie et la conscription qui assurent la défense du pays), ils deviennent une classe de privilégiés *purs*, c'est-à-dire dont les privilèges n'ont plus aucune contrepartie ni justification, et qui ne peut donc susciter que la haine. Les riches d'aujourd'hui sont de même une classe de privilégiés *purs*, qui, n'ayant plus la charge d'assurer la défense de la culture (on la leur a enlevée, parce que l'onconfondait cette charge avec un privilège, qu'elle était aussi), n'ont plus aucune justification à avancer pour leur statut privilégié.

À une aristocratie qui ne défendait plus a succédé une bourgeoisie qui ne connaît plus : de l'une on pouvait dire qu'elle n'était pas vraiment une aristocratie, et de l'autre on peut dire qu'elle n'est pas vraiment une bourgeoisie.

Cependant, ce qui fait que peut-être les privilégiés d'aujourd'hui suscitent moins de haine que les privilégiés d'hier, et en tout cas sont moins menacés par une révolution, c'est que les non-privilégiés, les exclus, les exploités, peuvent voir que les privilégiés, dans la mesure où ils ne disposent plus du privilège et de la charge de la culture (qui consiste avant tout en une exigence de *distinction*, de *discrimination*, au sens positif de ces termes (et accessoirement aussi, bien sûr, en leur sens négatif)), sont *comme eux*, sont *eux*, ne sont rien d'autre qu'*eux avec de l'argent*, de la chance, du pouvoir – c'est Dávila, si je ne me trompe, qui fait remarquer qu'aujourd'hui les riches ne sont plus que des pauvres avec de l'argent (ou que la seule différence entre riches et pauvres, c'est l'argent).

Très significatives à cet égard sont les *représentations* du privilège à la télévision (qui est la représentation permanente des représentations). Je

l'ai déjà noté cent fois, mais c'est tous les jours plus frappant. Chaque fois que la télévision petite-bourgeoise, c'est-à-dire la télévision tout court, le média par excellence de la petite bourgeoisie toute-puissante, montre les privilégiés, les riches, les puissants, ce qu'elle montre en fait ce sont des petits-bourgeois avec de l'argent, au mieux, au pire, cette espèce de haute pègre qu'elle a décidé de nommer la *jet-set*, ces dernières années – ce qu'on pourrait appeler, en gros, l'axe Monaco - Saint-Tropez - Marbella - Las Vegas et j'en passe : le comble du comble de la vulgarité, du mauvais goût et de l'inculture, en somme.

Une contre-épreuve éclatante est fournie par tous ces jeux et ces séries de *reality-shows* où très souvent il s'agit de représenter la grande vie, le luxe, le privilège pur, souvent incarnés d'ailleurs par des personnages qui n'en jouissent pas vraiment dans la "réalité" elle-même très hypothétique impliquée par ce genre de programmes, mais qui ont pour mission de tromper d'autres personnages, et par exemple de mettre à l'épreuve leur désintéressement – mise enabyme du leurre qui le rend insondable. Quoi qu'il en soit on voit bien au passage ce qu'est le genre de vie attribué par la petite bourgeoisie télévisuelle (la classe unique) aux très riches et très privilégiés : la culture n'y tient pas la moindre place, on ne voit jamais un livre dans le décor, il n'est pas question que soit entendu quoi que ce soit qui de près ou de loin relèverait de la musique "classique", tous les signes, et d'abord la langue – privilège ou pas privilège –, restent ceux de la classe unique.

Jeudi 29 juillet, sept heures et quart, le soir. Avant-hier mardi il n'y a pas eu de *journal* parce qu'à la fin de l'après-midi, en compagnie de Jeanne Lloan et sous la houlette de Jimmy Rodriguez – je ne sais plus comment l'appeler, celui-là : depuis qu'il a pris son nom de plume, *Mathieu François du Bertrand*, il ne veut plus entendre parler de l'autre (au grand dam de son père, je crois bien) –, nous sommes allés visiter le château de Marsac, sur l'autre rive de l'Arrats. Jimmy a passé une partie de son enfance à Marsac, où sa mère était en poste en tant qu'institutrice.

La jeune Cécile de Marsac est pour lui une amie d'enfance. Et l'autre soir, alors que nous étions à l'entour du château d'eau de Saint-Créac, et de loin regardions Marsac, où je n'étais jamais entré, il nous a proposé de nous obtenir un tour des salles, grâce à ses hautes relations.

C'est le père de Cécile qui nous a reçus et conduits, très gentiment. Il est agriculteur. Lui, sa femme et leurs enfants habitent un bâtiment perpendiculaire au corps de logis principal, beaucoup moins élevé que lui, et qui un temps fut aménagé en chapelle, comme en témoigne une abside néo-gothique où ils ont installé leur salon, à mi-hauteur des fenêtres ogivales. M. de Marsac, le grand-père, n'était pas là. Je l'ai rencontré il y a quelques années : il était conseiller général, et chargé je crois du tourisme, pour le département du Tarn-et-Garonne. Je me demande même si ce n'est pas lui qui m'a remis certain *Épi d'or* de Lomagne, ou quelque chose comme cela, qu'on m'avait décerné pour *Sept Sites mineurs*. Il assistait à la cérémonie, en tout cas. C'était au château de Gramont, un dimanche. Je ne sais s'il siège encore au Conseil général, mais Jimmy me dit qu'il est toujours maire de Marsac. Nous avons salué sonépouse, très brièvement, dans sa cuisine. Peut-être a-t-elle été victime d'une attaque cérébrale. Elle paraît presque paralysée et elle ne parle que très peu. Elle avait auprès d'elle sa fille, qui est infirmière à Moissac, ou qui l'était. Un arrangement de famille a eu lieu et c'est cette dame, la fille, la sœur du cultivateur, qui est à présent propriétaire du château.

Le cultivateur admire beaucoup sa mère, pour l'énergie qu'elle a dépensée à restaurer le bâtiment et à lui rendre vie. Deux générations s'étaient désintéressées de la demeure ancestrale, et l'avaient même abandonnée. On vivait à Lyon, je crois bien. Mais l'actuel M. de Marsac, le grand-père de Cécile, quand il a eu vingt ans a décidé de revenir sous le toit de ses aïeux, et son épouse a joué un rôle considérable dans la remise en état.

Les lieux méritaient qu'on se donnât du mal en leur faveur. Ce château de Marsac à une très belle façade au nord, Renaissance, cousine de celle de Gramont; il occupe une noble position au sommet de son village; mais sous de certains angles, les plus évidents, il a l'air d'une belle et grosse maison bourgeoise, disons d'une maison forte ou d'une *bastide*, au sens

provençal du terme. Toutes les époques y ont laissé leur marque, en général assez heureuse, et plutôt discrète. Cependant, quand on franchit le seuil de cet édifice très sympathique, intéressant, bien assis et d'importantes proportions, qui toutefois, extérieurement, n'a rien de très exceptionnel (sauf les fenêtres Renaissance du flanc nord, qu'on ne voit guère), on est étonné de découvrir beaucoup plus de remarquables éléments d'architecture qu'à Plieux, par exemple. Le nombre de pièces est très supérieur, le plan est beaucoup plus compliqué, on rencontre beaucoup plus de surprises, de salles inattendues, d'espace perdu. L'édifice lui-même est d'ailleurs beaucoup plus grand, plus complexe, et sa tour beaucoup plus large, et peut-être plus haute. Elle remonterait au XIe siècle. À chaque étage on y trouve une grande pièce, une vaste chambre où trois ou quatre lits tiennent à l'aise. Des plus hautes ouvertures on aperçoit le clocher de Plieux et notre propre tour, de sorte qu'il était possible de se faire des signaux d'un château l'autre. Du sol et des étages d'habitation, en revanche, les contemplations réciproques sont empêchées par les hauteurs qui se dressent au nord de Gramont.

Les morceaux de bravoure sont l'escalier, pas très large, mais très riche et très orné, sur plusieurs niveaux, et la grande cuisine voûtée, aujourd'hui abandonnée (ce n'est pas là que se tenait Mme de Marsac), superbe, et à laquelle je ne trouve à comparer, dans la région, que celle du château de Cassaigne, à côté de Condom. Une pièce assez étonnante aussi est la galerie, exposée au nord, et percée de la plupart des très hautes, très larges et très belles fenêtres Renaissance, à double croisée de meneaux, qu'on aperçoit de l'extérieur sur ce flanc-là. Cette galerie est un ajout du XVIe siècle. Elle a été plaquée sur une façade antérieure qui avait elle-même ses fenêtres, de sorte qu'on avance entre deux générations de croisées, les unes et les autres prenant jour du même côté, et les plus anciennes n'étant pas très sensiblement antérieures, d'ailleurs, aux plus récentes : elles sont elles-mêmes assez ornées et j'aurais tendance à les dater de la deuxième moitié du XVe siècle.

Enchantés de la visite de Marsac, et de l'accueil que nous y avons reçu, nous sommes allés dîner à Auvilar, invités par Mme de Loynes (comme je l'appelle). À la terrasse de l'hôtel de l'Horloge nous avons eu

une table sous les platanes, et nous avons fait un excellent dîner, de sorte que toute cette soirée fut très réussie de bout en bout.

Vendredi 30 juillet, sept heures du soir. Mercredi il n'y a pas eu de *journal*, cette fois-ci parce que je me suis laissé entraîner à regarder sur Arte un documentaire historique qui s'est révélé d'une prodigieuse médiocrité et presque scandaleux, même, d'approximativisme. Il s'intitulait *Le Déclin de la vieille Europe*, et nous avions compris qu'il devait être consacré aux quelques semaines qui vont de l'attentat de Sarajevo, le 28 juin 1914, aux déclarations de guerre, début août – sujet rebattu s'il en est, certes, mais qui est toujours intéressant, surtout lorsque le réalisateur dispose, comme c'était le cas, de très abondantes pellicules d'époque. Pierre voulait enregistrer pour ses élèves cette petite heure de programme, mais il y a bien vite renoncé; et *heureusement*, parce que je me demande ce que ces malheureux, qui déjà, paraît-il, n'ont pas les idées très claires sur cette période-là, ni d'ailleurs sur aucune autre, auraient bien pu retirer de pareille projection, et dans quel désordre accru elle aurait plongé leur esprit.

C'étaient d'abord une accumulation d'erreurs, dans l'identification des images et de leurs personnages. Il est vrai qu'elles passaient si vite que les commentaires sur les unes débordaient sur la diffusion des autres; mais on nous a bel et bien annoncé Pierre Ier de Serbie quand on voyait Nicolas du Monténégro, Édouard VII quand c'était George V, Abdül-Hamid quand passait sur l'écran Mehmet V. La présentation des faits, surtout, était d'une confusion invraisemblable. Au lieu de se concentrer sur la période annoncée le réalisateur, après l'avoir sommairement traitée, nous a embarqués dans la guerre elle-même, puis il est revenu en arrière sur ses causes supposées, puis il est reparti en avant, sous prétexte de nous en exposer les conséquences, jusqu'aux années quarante. Il a bien dû s'apercevoir en cours de route qu'il parvenait de plus en plus mal à traiter le sujet aux contours de plus en plus flous qu'il s'efforçait d'embrasser, car après avoir chamboulé toute la chronologie il s'est

attaché à faire de même pour la géographie : on avait par exemple très nettement l'impression que la renaissance de la Pologne et les agrandissements de la Roumanie à l'issue de la guerre étaient des conséquences directes de la révolution d'Octobre et des dispositions du traité de Brest-Litovsk. Je ne jurerais pas que ce ne soit pas là la conviction de l'auteur-narrateur, si tant est qu'il en ait une, et qu'elle ait quelque clarté dans son esprit. Et comme il voyait la matière de son film se diluer de plus en plus avec chaque minute qui passait, il avait recours au grand palliatif de tous les historiens qui ne connaissent pas l'histoire ou ne savent pas l'exposer : en remettre et en remettre encore dans l'étalement de la bonne pensance. On apprenait ainsi que la guerre c'était vraiment affreux, et que c'étaient les méchantes bourgeoisies nationales au pouvoir avant 1914 qui étaient seules responsables de celle-là. Ne parlons même pas du rôle épouvantable des Européens dans le reste du monde, qui sans doute eût été si tranquille et si pacifique sans eux…

Un thème nouveau, mais qu'on sentait venir depuis longtemps, même si jusqu'à présent il n'osait pas s'afficher si expressément : la haine de la culture bourgeoise, quand bien même elle se confondrait avec la culture tout court. Tout en préparant le carnage, nous est-il expliqué, la bourgeoisie européenne, dans son égoïsme et sa vanité, se complaisait à l'opéra, semble-t-il voué aux gémonies. Il est vrai que Caruso, dans le film, symbolisait à lui seul tout l'art lyrique, et l'artlyrique toute la culture – le degré de sérieux de cette fresque culturelle étant précisé par l'information selon laquelle toute l'Europe, en 1914, était à l'écoute du « jeune poète André Gide » : peu importe qu'en 1914 André Gide ne fût ni jeune ni poète et que son audience européenne, à ma connaissance, fût extrêmement limitée.

Le seul représentant de la *grande* culture qui échappât au mépris impliqué par le commentaire était Trakl, pour avoir pleinement exprimé, de son hôpital de Galicie, la puanteur et le pus, l'épouvante et le désespoir d'une Europe et d'une condition humaine en décomposition. Je ne sais pas si ce statut spécial offert au poète autrichien l'honore ou le compromet plutôt. Mais de penser que pourrait advenir un monde où pour s'informer de l'histoire on ne disposerait plus que de pareils truchements ! Je sais, ce n'est pas exactement ce qui menace. Il y a de grands historiens, et le passé est peut-être mieux connu, pour qui le veut bien, qu'à n'importe quelle autre époque de l'histoire. Mais *qui* le veut bien? Ce qui est effrayant c'est qu'à la société elle-même, à travers ces médias de masse, et même ces médias dits "culturels", comme Arte – ne parlons même pas de l'École –, on n'enseigne plus que l'oubli, un oubli vindicatif.

*

Hier soir, tard, nous avons vu *Le Souper*, le film qui relate ou prétend relater, d'après une pièce de théâtre à succès, le repas nocturne de Talleyrand et de Fouché, dans la nuit du 7 au 8 juillet 1815, si je ne me trompe. Je l'avais déjà vu à sa sortie, en 1992 ou 93. Je ne me souviens plus de ce que j'en avais pensé à l'époque. Hier ce fut plutôt une bonne surprise, et surtout un sujet d'étonnement – un étonnement assez contraire à ce que je notais à l'instant.

1992 ce n'est pas si loin, mais je me demande si, avec l'accélération prodigieuse, entre-temps, de la grande déculturation en cours, on pourrait faire aujourd'hui un tel film, s'il trouverait encore un producteur et un public. Ce n'est peut-être pas un chef-d'œuvre, et la pièce dont il est tiré non plus; il ne s'agit peut-être pas de grand art; mais de bout en bout il s'agit de *culture* : c'est-à-dire qu'un auteur cultivé, intelligent et cultivé, s'adresse à un public qui doit l'être à peine moins. Or, qu'il y ait encore des auteurs intelligents et cultivés, je le veux bien; mais un public cultivé, assez nombreux pourconstituer l'audience d'un film, et cultivé de cette culture-là, historique, justement, et littéraire?

Le film, dont les décors et les costumes sont parfaits, au moins parfaits d'exactitude et de vraisemblance, regorge d'allusions dont je me demandais si un pour cent de la population française pouvait les comprendre, ou seulement les entrevoir. Bref, et c'est un grand compliment de ma part, il s'agit d'un objet culturel incroyablement *anachronique* (presque aussi anachronique que les leçons télévisuelles de bonnes manières à huit heures et demie du soir, récemment…). Non seulement *Talleyrand* y est prononcé *tailleran*, comme il convient, ou même *talleran*, mais *Castellane* s'y dit *casselane*, comme dans les salons du faubourg Saint-Germain au temps de la duchesse de Dino. D'ailleurs Talleyrand dit au duc d'Otrante : «Le Faubourg vous adore » – qui, parmi les téléspectateurs, comprend qu'il s'agit de la rue de Varenne ou de la rue Saint-Dominique, et non pas du faubourg Saint-Antoine, comme il serait, en plus, plus vraisemblable?

L'interprétation est excellente. Il ne lui manque, pour atteindre au grandiose, que d'avoir été un peu plus folle, en quoi elle eût été, sans doute, encore plus vraie. Talleyrand, en particulier, devait être un personnage stupéfiant, avec une élocution inouïe, et une présence encore beaucoup plus singulière que celle que nous fait entrevoir Claude Rich. Ce film, qui a le mérite d'être trop savant, ce qui lui nuit, a le défaut d'être trop sage, ce qui lui nuira.

Samedi 31 juillet, sept heures et demie du soir. Flatters a dîné avec Eugène Nicole, récemment. Il m'apprend, à mon grand étonnement, que *L'Œuvre des mers*, le livre d'Eugène, s'est à peine vendu à deux mille exemplaires. Or ce livre et son auteur ont *tout eu*, comme on dit : la dernière page du *Monde des livres*, France Culture à midi, France Culture en fin d'après-midi, *La Quinzaine littéraire*, *Le Magazine littéraire*, des articles de tous les côtés, tous enthousiastes, et l'émission de Giesbert, si je ne me trompe – bref, tout ce dont un auteur et un éditeur peuvent rêver, pour un livre qui sort. Résultat : deux mille exemplaires. On aurait bien

tort de se donner du mal pour complaire à messieurs et mesdames les “prescripteurs” : personne ne suit leurs prescriptions…

***

Je suis tombé par surprise sur Finkielkraut, à la radio, *ce midi* (on s’y ferait vite, c’est tellement commode : c’était en fait à une heure moins le quart). “Répliques” est en vacances, le samedi matin, mais d’anciennes émissions sont rediffusées *in lieu of* “La rumeur du monde”. Celle-là était consacrée à Saint-Just.

Finkielkraut n’a peur de rien. Il ne recevait que des adversaires, de farouches partisans de Saint-Just : trois, Michel Vovelle, l’historien, Miguel Abensour, le sociologue, et une femme dont je n’ai pas retenu le nom. Ces gens font froid dans le dos, surtout les deux derniers. On se rend compte au fond que si l’on se trouvait de nouveau dans une situation très grave et très tendue, comme la Terreur ou l’Épuration, il se rencontrerait toute sorte de commissaires du peuple pour vous infliger, à force de sophismes, les peines les plus graves d’un cœur léger, avec le sentiment de ne faire que leur devoir, pour le bien de l’humanité.

La discussion portait surtout sur un discours de Saint-Just à la Convention, en novembre 1792, discours dont Abensour souhaitait qu’il figurât aux plus glorieuses annales de la liberté. Saint-Just y réclamait l’exécution de Louis XVI, sans procès. Finkielkraut avait de la peine à s’extasier. Il faisait remarquer que Louis XVI était un brave homme. Les autres, comme un seul homme, estimaient qu’il n’était pas question de l’homme, mais de l’*institution*, la monarchie; que pour se débarrasser de l’*institution* il était indispensable d’*éliminer* Louis XVI. Ils sont même allés jusqu’à convoquer Montesquieu, et sa théorie du tyrannicide. Là, pour une fois, il me semble que j’aurais eu plus à dire que Finkielkraut, car il n’a rien dit, et donc il a peu ou prou acquiescé implicitement à l’argument, alors que cet argument est révoltant : certes on peut trouver toute sorte de justifications à celui ou à ceux qui, même au moyen de l’assassinat, se débarrassent d’un tyran quand il n’y a pas d’autre moyen de mettre fin à la tyrannie; mais ces justifications ne sauraient valoir un

seul instant quand le tyran est déjà renversé et qu'il est entre les mains de ses vainqueurs, en leur pouvoir. La monarchie française, quand bien même elle eût été une tyrannie avant 1789, ce qui peut se discuter et n'est certainement pas le cas au sens de Montesquieu et des Anciens, ne l'était pas *après*, et Louis XVI lui-même n'a jamais été un tyran,ni comme roi de France ni, et encore bien moins, comme roi des Français. L'aurait-il été, l'apologie du tyrannicide ne peut en aucune façon servir à légitimer l'*élimination* d'un gouvernant quand il ne gouverne plus. Certes il peut avoir à répondre de ses crimes. Mais Louis XVI n'avait pas commis de crimes et de toute façon le débat ne portait pas sur ce point. Pour Saint-Just et pour ses avocats aujourd'hui, c'était l'institution qu'il s'agissait d'éliminer en la personne du roi, peu importe ce que pouvait être cette personne : en tant qu'individu *elle ne comptait pas*.

Quand on songe à l'extrême délicatesse morale qui fait exclure du débat des individus dont les opinions déplaisent à cause d'un très léger défaut de conformité avec le code idéologique dominant, on admire que d'autres individus puissent étaler tranquillement des aberrations de cette trempe, sans que personne s'en émeuve – si, Finkielkraut, sans doute; mais il est resté très courtois.

L'autre soir, à l'occasion de l'anniversaire de l'attentat contre Hitler le 20 juillet 1944, nous avons vu un film puis un documentaire sur Stauffenberg. Mais j'étais incapable de regarder cela jusqu'au bout. Stauffenberg est une des personnalités historiques pour lesquelles j'ai le plus d'admiration et de sympathie. Voilà un *véritable* tyrannicide, et un véritable héros de la liberté. C'est autre chose que l'atroce Saint-Just, qui lui, au contraire, est le père ou le grand-père de tous les tyrans modernes. Je ne connais rien de plus triste que la fin de Stauffenberg, rien de plus déplorable que l'échec de son plan. Si Stauffenberg avait réussi les camps de concentration auraient été ouverts près d'un an plus tôt, des millions de vies humaines auraient été épargnées. L'Allemagne aurait été vaincue mais non pas écrasée, la vieille Allemagne goethéenne et mannienne n'aurait pas péri dans le même chaudron que l'Allemagne hitlérienne. L'Europe n'aurait pas été détruite à un degré comparable, d'innombrables chefs-d'œuvre de l'architecture et de l'art auraient été sauvés. Peut-être même le drame interminable de l'asservissement d'une moitié de

l'Europe ne se serait-il pas produit. Certes je me livre là à de la politique-fiction, mais elle est assez vraisemblable. C'est pourquoi je n'ai jamais le cœur de suivre jusqu'au bout cette histoire à pleurer, sinistre et par le cours qu'elle a pris, et par le cours qu'elle n'a pas pris.

J'imagine que Marguerite Duras aurait été parfaitement capable de soutenir des positions assez voisines de celles de MM. Abensour,Vovelle et consœur – c'est l'impression qu'on retire de la lecture de *La Douleur*, et de ce que l'on sait de ses diverses attitudes sous l'Occupation d'abord, à la Libération ensuite, et plus tard, pendant ses années au Parti, et jusqu'à l'épisode "affaire Grégory", avec le fameux « coupable, forcément coupable » : une femme implacable. Je pensais à elle en écoutant les invités de Finkielkraut, car le matin même j'avais eu l'occasion d'entendre sur France Musiques une émission sur elle et la musique. On y apprenait qu'elle écoutait et réécoutait le *Requiem* de Mozart, les symphonies de Beethoven et les *Passions* de Bach – bref qu'elle n'aimait pas la musique, ou peut-être plutôt que la musique tenait peu de place dans sa vie, ce dont on se doutait un peu. Bien entendu l'émission ne disait rien de tel. L'émission ne disait d'ailleurs à peu près rien du tout, faute de matière, sans doute. Mais on se rendait compte en l'écoutant qu'un nouveau seuil avait été franchi, ce qui était difficilement concevable, dans la décadence de la station. Ainsi il y a maintenant des *jingles*, pour faire la liaison entre Mozart et Bach…

Au demeurant rien n'est plus révélateur que ces intermèdes de musiquette, où que ce soit. Sur France Culture, où ils sont de plus en plus nombreux, surtout en été, ils disent exactement quel genre de public est visé, et à quel niveau se situe la moyenne du discours général émis. De même que la publicité, dans *Le Nouvel Observateur*, par exemple, dit la vérité *sociale* du propos politique tenu, les indicatifs divers disent la vérité *culturelle* d'une chaîne de radio. On aurait pu considérer – et d'ailleurs j'en suis resté là – que la seule musique appropriée sur une station nommée France *Culture* était la musique savante, celle que ses autochtones appellent *la musique* et ses étrangers *la musique classique*, quand ce n'est pas *la grande musique*; quitte à ce qu'elle soit entrelardée de loin en loin d'un peu de jazz et de chansonnette, pour montrer qu'on n'est pas bégueule. Mais la musique classique est à peu près bannie de

France Culture, désormais. L'émission de Finkielkraut, comme par hasard, est une des dernières dont l'indicatif fasse appel à elle. Ce ne sont entre les paroles, en général, que musiques d'ascenseur et de supermarché – et telles, la plupart du temps, qu'il n'est pas concevable un seul instant qu'un auditeur "cultivé" (au sens ancien, soit : je ne parle plus qu'"au sens ancien") puisse, je ne dis pas y trouver un plaisir quelconque, mais seulement s'en accommoder sans se sentir gravement insulté. D'où me parle-t-onde Bachelard ou d'Averroès, à partir de quel lieu de la connaissance ou de l'art? Du même où se fabriquent ces petites fientes qui sont expédiées sur les ondes toutes les dix minutes, et sur lesquelles je refuse de salir le beau nom de *musique.*

Les odieux *jingles*, dans leur avancée impitoyable, viennent de conquérir un des derniers champs qui leur résistaient un peu, les bulletins d'informations des stations de radio pour adultes et les journaux télévisés des chaînes généralistes. Reportage sur le Conseil des ministres ou sur la convention démocrate, il faut que ce soit sur fond de musiquette. Que craignent les réalisateurs, s'ils ne donnent pas cela à leur public? Que celui-ci ne sente plus son collier de chien, qu'il aille voir ailleurs ? Les *jingles* sont les hymnes nationaux, ou les chansons de marche, de l'asservissement à l'imbécillité.

Dimanche 1er août, neuf heures et demie du soir. Un soir de juin dernier, en Écosse, après dîner, mes trois dames et moi avons marché dans un village, un bourg, une petite ville nommée Thornhill, dans le comté de Dumfries, je crois bien (aujourd'hui *Dumfries & Galloway*). Nous nous étions installés pour la nuit à l'hôtel George, il me semble (dans toute la Grande-Bretagne il y a partout des hôtels George). Un autre établissement se nomme Les Armes de Buccleuch, car on est à deux pas du château de Drumlanrig, une des deux résidences des ducs de Buccleuch.

Thornhill (*la Colline de l'épine* ou *la Colline aux aubépines*?) est un village extrêmement simple, qui s'organise tout entier autour d'un unique

carrefour en forme de croix. L'axe principal, nord-sud, c'est la route qui au sud mène à Dumfries, le chef-lieu du comté, et au nord à Édimbourg ou à Glasgow selon qu'on prendra à droite ou à gauche à un Y, plus loin. Perpendiculairement, il y a une autre artère à peu près aussi large, à moins que ce ne soient *deux* rues, exactement dans l'axe l'une de l'autre, de part et d'autre du carrefour. Nous les avons suivies l'une et l'autre, dans un sens puis dans l'autre, sur un trottoir puis sur l'autre. Nous marchions très lentement, à cause de ma mère, qui néanmoins, comme tous les soirs, n'avait aucun désir d'aller se coucher, avait suggéré cette promenade, et l'eût indéfiniment prolongée (elle a peur du sommeil).

Je me souviens d'un troisième hôtel, ou peut-être seulement un restaurant, ou un café, qui, lui, ne semblait avoir aucun désir d'attirer l'attention des voyageurs et des touristes, et dont j'ai pensé plus ou moins audiblement, tant il mettait de discrétion à s'ouvrir sur cet axe secondaire, qu'il était un hôtel de passe, ou une maison de rendez-vous. Je me souviens d'une église, au bout de cette perspective-là (celle de l'ouest), et de la maison attenante, qui fut sans doute, et qui est peut-être encore, celle du vicaire. Je me souviens surtout que derrière toutes les fenêtres on voyait, comme le diable Asmodée, des intérieurs très peu illuminés, blafards, où toujours une seule personne, généralement affalée sur un sofa ou un canapé, ayant souvent à portée de la main, ou entre les mains, une bouteille de bière ou un paquet de chips, regardait la télévision, presque toujours voisine de la fenêtre (de sorte que nous n'apercevions pas l'écran).

L'atmosphère générale était celle d'un tableau de Hopper, mais répété en plusieurs scènes silencieuses, étonnamment semblables les unes aux autres : ennui, séparation et solitude.

L'autre rue, celle qui partait vers l'est, était peut-être un peu plus cossue (mais la première n'était nullement misérable). Il s'y dressait en particulier une grosse maison bourgeoise, en pierre rouge (autant qu'on en puisse juger dans l'obscurité, et que le souvenir ne me trompe pas), illuminée a giorno de l'intérieur, mais vide. Un panneau indiquait qu'on pouvait y louer des chambres : c'était une sorte de *bed and breakfast*, je suppose, presque luxueux, très bien tenu, immaculé mais qui paraissait curieusement impersonnel, sans doute parce qu'à travers les baies

illuminées on n'apercevait âme qui vive. J'ai cru comprendre que certaines des chambres à louer étaient en contrebas du perron, et donc en partie souterraines, peut-être, ouvrant directement sur le jardin.

Par un pont presque insensible la rue enjambait un ruisseau, il me semble, ou bien une légère dépression de terrain. Plus loin il y avait un collège fermé, une autre église (je ne suis pas sûr), un jardin dans le fond et le buste, que je suis certain d'avoir mentionné ici sur le moment, le soir même, peut-être, consacré à la mémoire de Joseph Thomson, explorateur de l'Afrique occidentale, auteur de *To the African Lakes and Back.*

Le monument le plus remarquable de la ville, toutefois, est certainement la colonne cannelée qui s'élève exactement au milieu dugrand carrefour central, au centre d'une fontaine sans eau, je crois, ou d'un simple terre-plein. Cette colonne porte à son sommet un très gracieux petit cheval ailé, cabré, sabots haut levés, dont j'ai cru un moment que c'était une licorne parce que sous certains angles ses oreilles semblaient se dresser au milieu de son front. Les dames, et ma mère en particulier, m'assuraient que ce n'était nullement une licorne et elles avaient raison.

Je m'aperçois, en essayant de décrire mon souvenir, qu'il n'est pas si clair ni si fidèle que je le croyais. Il n'est pas très clair dans tous ses détails, et pourtant il se présente à moi, tous les jours, et souvent plusieurs fois par jour, avec une évidence stupéfiante.

Cette évidence est assez voisine de celle du rêve, ou du *souvenir* de rêve, qui pareillement s'impose avec une netteté trompeuse, laquelle se dérobe en partie quand on veut la relever, mais néanmoins est revêtue, dans son ensemble, de la qualité de présence d'une hallucination.

Toute ma vie j'ai été victime – si l'on peut dire, car sans aucun doute il y entre aussi de la jouissance – d'hallucinations de cette sorte, d'hallucinations *vraie*s, hallucinations du souvenir, tout particulièrement du souvenir de voyage. Un phénomène assez semblable m'est advenu l'année dernière à propos de Moniaive, gros village ou petite ville qui d'ailleurs est à quelques kilomètres à peine, une quinzaine, de Thornhill (au sud-ouest). Pendant des mois je ne voyais plus que Moniaive, j'avais

des apparitions de Moniaive. Ici comme là il y avait eu promenade nocturne, d'ailleurs, et coup d'œil indiscret, mais inévitable, à l'intérieur des maisons.

Moniaive ne s'est pas calmé en moi, d'autant que j'y suis repassé cette année, avec mes dames (et qu'une grosse maison y est à vendre, je vois cela dans *Scottish Field* et dans *Country Life*). Mais maintenant Thornill lui dispute une place dans le manège de ma rêverie involontaire. Et ce sont des centaines, des milliers d'autres endroits dont la mémoire a accumulé la trace à travers les années. Ces images m'encombrent, elles me harcèlent, elles font un carrousel perpétuel dans ma pauvre tête, et pourtant il est bien évident que je les souhaiterais encore plus nombreuses. Cependant je voudrais qu'elles se lient les unes aux autres et que la terre entière m'apparaisse avec cette clarté déchirante de rêve arrêté, *simultanément*. Le personnage de fiction qui m'est le plus proche, dans la littérature universelle, c'estcet imbécile de Carlos Argentino Daneri, dans *L'Aleph* – celui qui avait décidé de mettre en rimes toute la planète :

He visto, como el griego, las urbes de los hombres,
Los trabajos, los días de varia luz, el hambre…

Lundi 2 août, dix heures et quart, le soir. Il y a maintenant des années qu'avec un peu d'inquiétude et beaucoup de chagrin je vois s'éloigner de moi l'amour pour Schumann. J'entendais à midi, sur France Musiques, un jeune pianiste cubain interpréter la grande *Humoresque* op. 19, sans en ressentir grand-chose, sinon un vague agacement, de temps en temps. Et ce n'était nullement la faute du pianiste. Non, cette musique ne me touchait pas, ne me touche plus.

Il est vrai que l'humoresque op. 19. n'a jamais tenu de place particulièrement marquée dans mon amour pour Schumann. Mais je me suis vu me détacher des *Études symphoniques*, des *Nachstücke*, des *Chants de l'aube*, et même, dernièrement, avec une sorte de stupéfaction horrifiée, de la *Fantaisie* op. 17. Je m'étais dit qu'il me fallait Wilhelm

Kempff : j'ai entendu Wilhelm Kempff, rien n'y a fait – quelques moments merveilleux, oui, mais isolés, presque noyés, dans un discours à l'égard duquel je n'éprouve plus beaucoup de sympathie ni d'intérêt. Il me faudrait peut-être essayer Youri Boukoff, puisque c'est par lui que j'ai commencé.

Ne demeure ferme, mais je n'ose même plus vérifier, que le concerto pour piano, par quoi l'on découvre Schumann, il me semble : est-ce par là que je le quitterai?

Me vient parfois la pensée affreusement sacrilège, et dont je n'aurais jamais cru, jadis, qu'elle pût m'effleurer seulement, et que d'ailleurs je n'ai pas le courage d'examiner bien longtemps, que, si je devais absolument *choisir*, Liszt, peut-être, me manquerait plus que Schumann – je pense au Liszt de la grande sonate, des *Études d'exécution transcendantes*, et aussi des *Années de pèlerinage.* En tout cas je l'ai entendu beaucoup plus que Schumann, dernièrement.

Tous les étés nous nous offrons, Pierre et moi, un cycle de *grandes* sonates, justement, ces monuments de la musique de piano qui ontles proportions et l'ambition de symphonies. Le corpus est assez court. Au centre du centre il y a la sonate de Liszt et la sonate op. 5 de Brahms, puis la sonate op. 5 de Strauss (par Glenn Gould, et je ne sais même pas s'il existe d'autres enregistrements) et la sonate de Dukas. Régulièrement nous essayons d'élargir cet ensemble. Un candidat un peu paradoxal, qui a été réexaminé récemment, est la *Sonatine* d'Alkan, bien mal nommée, mais qui néanmoins n'est pas pleinement convaincante pour l'emploi où nous voulons la pousser : seul le dernier mouvement atteint parfois à cette impression de *grandeur* qui est indispensable au genre.

Aujourd'hui même a eu lieu une audition de la sonate *1. X. 1905*, de Janacek. Mais elle est trop courte, pour commencer. La *grande sonate* doit être nécessairement un énorme massif à soi seul.

Bien entendu je m'étonne de n'avoir pas pensé à Beethoven, et d'abord à l'opus 111. Mais c'est que la *grande sonate*, telle que je la conçois, ne doit pas seulement être *grande*, dans tous les sens du terme, elle doit aussi afficher une *aspiration* à la grandeur, ou seulement à la monumentalité. Beethoven *est* monumental, il n'aspire pas à la

monumentalité. Ou pour mieux dire, ou moins mal, sa monumentalité est de premier degré. Des grandes sonates de la fin, chez Beethoven, on ne se dit pas que ce sont des symphonies pour piano. De l'opus 5 de Brahms Schumann disait très justement que c'est une symphonie plus qu'une sonate.

La *grande sonate* telle que je la conçois a quelque chose à voir avec la *grande santé*, au sens de Nietzsche – la grande santé du compositeur, mais celle aussi de l'auditeur. Le goût pour les œuvres de cette sorte (et encore une fois, les seules qui correspondent pleinement à l'idée que je me fais de cet objet, la *grande sonate*, sont celle de Liszt et l'opus 5 de Brahms) ne peut survenir et se maintenir qu'en des périodes fastes, des phases d'expansion du moi, des moments de bonne humeur de la vie. Pour aimer pleinement Schumann, il faut n'aller pas très bien (et par chance pour Schumann, les moments où l'on ne va pas très bien sont plutôt plus nombreux que les autres). Pour aimer l'op. 5 de Brahms ou la sonate de Liszt, il faut un assez haut degré d'assentiment, sinon à la vie en général, du moins à la sienne (grande lumière d'été, fenêtres largement ouvertes sur la campagne, profond paysage).

Mercredi 4 août, sept heures et demie du soir. Hier nous avons pris une journée de vacances, et nous sommes allés à Bordeaux, où Pierre avait besoin d'acheter des livres. J'en ai acheté autant et plus que lui, à la grande librairie Mollat, et nous nous y sommes ruinés. Mais comme il s'y vend aussi des disques, j'ai eu la grande satisfaction, et la non moindre stupéfaction, d'y trouver un enregistrement de la symphonie de Moeran, que je cherchais depuis longtemps et n'espérais pas trouver en France. Le chef est Vernon Handley, qui est aussi un baxien fervent.

Notre intention était de rester jusqu'au soir à Bordeaux, et d'y voir des expositions, mais nous n'en avons trouvé aucune qui nous retînt particulièrement. Aussi avons-nous décidé d'explorer plutôt les environs.

Le château de la Brède était fermé, parce que nous étions mardi. Nous n'avons fait que l'apercevoir de loin, à travers les barreaux d'un très vilain portail aux piliers de ciment blanc, qui en interdit l'accès à partir de la route.

J’y avais entendu un récital d’André Navarra, lors d’un Mai musical de Bordeaux, en 1985. Je découvre à l’instant, en feuilletant mes agendas, que lors du même séjour dans la région, en la compagnie de ma mère, j’étais passé à Saint-Symphorien, où nous attiraient, elle surtout, de fortes associations mauriaciennes. Je croyais hier, à tort, donc, n’être pas retourné à Saint-Symphorien depuis certain voyage bien plus lointain encore, puisqu’il remonte peut-être à 1959 ou 1960. C'était sans doute à Pâques, j’accompagnais mes parents, et nous étions déjà sur les traces de Mauriac, idole littéraire de la famille, de ma mère et surtout de ma grand-mère (qui toutefois n’était pas du voyage).

À Saint-Symphorien nous avons vu hier le “chalet de Mauriac”, en fait une assez grosse maison dont le style est l’équivalent méridional de celui qui, au nord de la Loire, depuis la seconde moitié du XIXe siècle, a fait naître des milliers de “villas normandes”. Le parc est plus ou moins à l’abandon, ouvert à qui veut. Le bâtiment lui-même n’est pas en très mauvais état, mais il est vide (d’après ce que nous avons pu en voir à travers la porte vitrée, sur le perron). Un panneau du Conseil régional d’Aquitaine semble impliquer qu’il s’agit d’une propriété publique. Les maîtres actuelsparaissent ne pas trop savoir que faire de leur bien, et en attendant ils ne font rien. Peut-être attendent-ils de voir quel tour prend décidément le destin posthume de Mauriac. Tel qu’il se présente actuellement, il est assez brillant pour qu’une autorité de tutelle qui ne ferait rien se le voie sévèrement reprocher, sans doute; mais pas assez visible et populaire pour justifier auprès des contribuables et des électeurs l’ouverture d’un musée, *much less* de deux, car il y a aussi et surtout Malagar, *of which more later.*

Je confonds Villandraut avec un château que je crois, ou croyais, avoir vu avec Frédéric Delbarre, en 1992 ou 93 : un vaste quadrilatère médiéval fortifié, en ruine, entouré d’eau, peut-être, près d’un village, à un carrefour de routes. Il est affligeant de voir à quel point je m’embrouille, confonds les dates et les lieux, les noms, les images et les compagnies. À Villandraut aussi je suis passé avec ma mère, le 13 mai 1985. Nous avions fait d’ailleurs une promenade très semblable à celle d’hier, mais dans un ordre un peu différent. Je lis :

« Bordeaux. Déjeuné à côté de Langon, tjs avec ma mère. Château de Malle, exposition de Penone. Château-Yquem. Roquetaillade. Bazas. Villandraut. Saint-Symphorien. Jar…, pays de Mauriac. Concert de l'Orchestre de Paris dirigé du piano par Barenboïm au Grand-Théâtre, tout Mozart. Dîné avec Bernard D. au Noailles, passé la nuit avec lui au Frantel.»

Villandraut, qui, pour ce que nous en voyons, fut élevé par la puissante famille de Got, ou de Goth, après l'accession de Bertrand de Got au trône pontifical sous le nom de Clément V, en 1305, ressemble assez à ce beau château de Bodiam, en Angleterre, dans le Sussex (ou le Kent ?), que j'ai vu deux fois depuis un an. Dotés l'un et l'autre de grosses tours rondes et parfois carrées, curieusement rapprochées, ce sont des quadrilatères entourés de profonds fossés, qui à Bodiam sont encore en eau, ce qui ajoute beaucoup à l'effet d'ensemble. Le cadre, à Bodiam, est plus beau, plus agreste, et surtout le site est beaucoup mieux tenu. À Villandraut il semble se mener de lents, vagues et paresseux travaux, qui servent de prétexte à un grand désordre. Je crois de plus en plus que dans la gestion des monuments historiques et des sites, et sans doute de bien d'autres choses, voire des vies, *surtout* des vies, et en tout cas des villes, il faut se refuser autant que faire se peut les facilités du *provisoire*, avec leurcortège de relâchements et de laideurs. On dit : « C'est provisoire », et cela est censé tout excuser. Mais tous les provisoires se donnent la main, et c'est le temps lui-même qui est provisoire. On ne voit pas pourquoi le seul fait que quelques étudiants bénévoles grattouillent dans un coin le sol et les murailles devrait éternellement expliquer qu'au fond des fossés traînent de vieux gravats et des machines délaissées, et que sol et buissons soient souillés de papiers gras, pour ne pas dire pis. Un dixième de l'énergie que dépensent ces généreux jeunes gens pour tâcher de sauver ce remarquable monument suffirait pour lui conférer, en trois jours, un air dix fois plus pimpant et plus engageant que celui qu'il présente actuellement.

"Mon" jardinier bénévole était comme cela, j'en ai été très marqué : il poursuivait à travers les années, pour le jardin de Plieux, de grandioses desseins, mais il méprisait le jour le jour, et il n'y avait pas moyen de lui faire pousser trois fleurs ou un bout de gazon. Je suis persuadé que courte

et longue échéances sont beaucoup plus combinables que les experts ne veulent bien le dire. La directrice de “Pli selon Pli”, aussi, avait fichu en l’air toute notre organisation, et totalement paralysé l’association, au motif qu’il fallait tout réformer.

Vendredi 6 août, huit heures moins le quart. De Villandraut, mardi dernier, nous sommes allés voir, à côté de Sauternes, un certain château de Filhot, assez quelconque bâtisse Restauration, ou Louis-Philippe, dont je n’ai pas très bien compris pourquoi la carte Michelin la gratifiait du signe “beau château”. De là nous avons sauté jusqu’à l’illustre château d’Yquem, tout voisin, assez beau, fort bien tenu comme on pouvait s’y attendre, et dont nous avons fait le tour à pied. Trop dense, trop affairée, trop construite, la campagne de vignes, alentour, n’est qu’à demi séduisante.

Quant au malheureux château de Malle, il est étroitement coincé entre une autoroute, une route et une importante voie de chemin de fer. On admire que dans ces conditions il arrive à garder si bonne allure.

Dix heures moins le quart. Nous avons franchi la Garonne à Langon et avons trouvé sans trop de mal le Malagar de Mauriac, oùje crois n’être pas repassé (mais je suis si souvent démenti que je n’ose plus rien écrire péremptoirement, dans ce domaine) depuis bientôt quarante-cinq ans. Le site est assez bruyant, car la route est proche de la maison, et c’est une route qui monte, d’un côté comme de l’autre. Les bâtiments sont posés sur une crête, ce qui fait qu’ils disposent de deux vues plongeantes, au nord et au sud. Celle du nord est assez bien préservée, malgré la construction récente, à quelques centaines de mètres, d’une de ces grosses villas dotées d’une galerie aux arcs surbaissés qui sévissent un peu partout. De celle du sud, Mauriac – si l’on en croit une phrase gravée sur une plaque de métal, dans le jardin – disait que c’était pour lui la plus belle qui soit au monde, à cause de souvenirs de visages éteints dont il ne

parlait plus à personne. Il disait aussi, ou plutôt il écrivait, que de la terrasse qui est au bout de la charmille il pouvait contempler la forêt qu'il avait quittée pour s'établir dans ce pays de vignes. J'imagine que c'est à Saint-Symphorien et à ces cantons-là qu'il faisait allusion, et aux étés de son enfance entre les pins, tels que tant de ses romans les évoquent. Et la forêt est toujours présente, en face de Malagar, à l'infini. Mais avant d'arriver jusqu'à elle l'œil doit traverser Langon, et Langon n'est pas un agréable spectacle. Certes il y a la Garonne, certes il y a une église qui conserve quelques assez beaux morceaux et dont la silhouette générale est plaisante, certes il y a quelques assez jolies maisons, mais les faubourgs gâchent tout, et les faubourgs commencent vite, et ils vont loin.

Mauriac est mort en 1970. La grande majorité des méfaits qu'a subis ce paysage qu'il aimait sont postérieurs à cette date. Ce panorama dont il était si fier, il ne l'aura pas vu souillé, et c'est tant mieux.

La maison elle-même appartient à un type de grosse demeure bourgeoise très répandu dans la région – nous en avions vu un autre exemplaire très semblable sur l'autre rive, entre Preignac et Langon –, avec un pavillon central qu'en l'occurrence le grand-père de l'écrivain avait fait coiffer « d'un lourd chapeau d'ardoise ». La silhouette générale est un peu pataude, les proportions ne sont pas très heureuses, mais j'ai tout cela dans l'œil depuis si longtemps, essentiellement par la photographie, que je n'y voudrais rien changer. Deux ailes en retour, plus basses, ceignent une cour presque close, d'où le regard, toutefois, peut s'échapper vers la plaine, entre deux rangées de charmes taillés.

Il y a d'assez nombreux bâtiments annexes. C'est de ce côté-là, je suppose, que vivait cette petite fille violée par son père métayer, et qui se consumait d'amour pour l'un des fils du maître. Elle a raconté cela dans un livre, sur le tard. Je n'ai pas lu le livre, mais j'ai entendu cette femme en parler, à la télévision, et s'ouvrir à Jean Mauriac de son amour pour lui, soixante ans après.

Il était trop tard pour visiter la maison, bien sûr, mais nous avons pu aller où nous voulions, à l'extérieur, dans le beau soir d'été. Puis, nous dirigeant vers le château de Malromé, où est mort Toulouse-Lautrec, nous avons fait un détour par le village et le cimetière de Verdelais, où il

repose. Le village est un lieu de pèlerinage religieux, sans doute ancien, car il s'y voit d'assez importants et beaux bâtiments conventuels, de style classique et même un peu baroque, qui sont respectivement la mairie et l'église. Quant à la tombe du peintre, qui porte la croix cléchée de la maison de Toulouse, elle est voisine de celle d'un joueur de rugby, je crois, mort jeune, et dont la sépulture croule sous les fleurs et les témoignages de regret : par comparaison, elle paraît presque abandonnée, ou plutôt délaissée.

De Malromé, qui a un peu quelque chose d'Yquem, en plus modeste et plus renfermé, nous sommes repartis vers Langon, où nous avons retraversé la Garonne. Plus au sud, nous avons fait encore un détour pour voir ou revoir le château de Roquetaillade, très restauré au XIXe siècle, par Viollet-le-Duc en personne, mais qui n'en a pas moins un très grand caractère, d'autant que le paysage qu'il commande, au moins du côté des prairies et des bois, est remarquablement préservé. Nous étions seuls dans l'allée qui y mène, sur les huit heures du soir. Nous n'avons pas osé nous approcher trop, mais nous avons tout de même bien vu ce que nous voulions voir. Dans le même parc, au-dessus d'un profond ruisseau nommé le Brion, s'élève une autre forteresse du Moyen Âge, celle-là laissée telle qu'en elle-même.

De Roquetaillade nous nous sommes dirigés vers Bazas, mais de Bazas je parlerai une autre fois, car il y a beaucoup à en dire, et de très enthousiaste.

Samedi 7 août, dix heures du soir. Je suis très étonné, ayant découvert Bazas plusieurs fois – j'avais oublié y être passé avec ma mère, en 1985, mais je crois y avoir jeté un coup d'œil avec le gendarme Éliézer, un soir de 92 ou 93 –, et toujours avec émerveillement, que cet émerveillement et cette découverte n'aient débouché sur rien, que Bazas ne soit pas devenue pour moi un mythe, une très sûre place forte de la beauté. Je suis très étonné aussi que Bazas ne soit pas plus connue qu'elle ne l'est. Sans doute l'est-elle un peu, et même beaucoup. Mais je n'ai pas souvenir qu'on m'en ait souvent parlé, ni même qu'*on en parle*, en général. Ce doit bien être pourtant une des plus belles petites villes de France, comparable à Sarlat, à Uzès, à Pézenas; ou même les dépassant en séduction, je ne sais. Je ne suis pas sûr en tout cas que Lectoure ou

Condom, pour prendre mes exemples moins loin, et parmi des cités que j'ai beaucoup célébrées, à juste titre je le crois, aient aussi bon air que Bazas.

Bazas s'offre d'un coup, c'est un grand mérite. Elle a peut-être des beautés cachées, c'est assez probable, mais quand on a vu sa grand-place on peut croire que l'on a tout vu, et l'on est déjà enchanté.

Je ne me souvenais que de moins encore, puisque je n'avais dans l'œil de mémoire que la façade de la cathédrale, illuminée, et peut-être seulement son porche, même. Le porche est magnifique, la façade est magnifique, la cathédrale ne l'est pas moins, mais toute la place les désigne, tend vers eux, pousse dans leur direction le voyageur et son regard. Or cette place, qui est une machine à voir, et à montrer, est aussi digne de la représentation qu'elle offre, du spectacle qu'elle propose – la cathédrale – que le sont de Monteverdi, ou de Mozart, les plus beaux des théâtres à l'italienne.

Elle n'est pas arrondie pourtant, elle est triangulaire, irrégulière, penchant de droite à gauche et de l'arrière vers l'avant; mais toutes ses irrégularités la servent, à croire qu'elles ont été inventées pour la rendre plus attachante. Toutes les maisons sont belles, et plusieurs sont superbes. Toutes les époques sont représentées, du Moyen Âge à Louis-Philippe. C'est chaque fois à leur avantage.

Bien sûr ce pourrait être encore mieux. On n'est pas tout à fait certain que tous les Bazadais se rendent bien compte de ce qu'ils ont, et l'apprécient comme ils devraient. Comment auraient-ils laissé sefixer dans le mur, si c'était le cas, l'enseigne lumineuse d'une compagnie d'assurances suisse, je crois bien, qui encombre la très étroite ruelle qui mène à la place, alors que ce goulot d'étranglement n'a d'autre fonction que de préparer le regard à l'émerveillement qui l'attend, en lui en offrant les plus belles images, mais très resserrées ? Et dans ce resserrement il faut lire "Cabinet Machin Truc", ou je ne sais quoi, et voir se détacher aussi des banderoles officielles, et c'est encore pis. Et plus loin il y a d'affreux panneaux d'interdiction de stationnement dans l'axe même du porche de la cathédrale, eux aussi. Ils partent d'une bonne intention, et, qu'il n'y ait pas du tout de voitures, ce serait encore bien mieux. Mais ils combattent un mal par un mal.

Il y aurait si peu à faire! Car le ciel m'est témoin qu'on ne demande pas des *aménagements.*

Dimanche 8 août, dix heures moins vingt, le soir. Non, quand une ville (je reste à Bazas) dispose d'un capital archéologique de cette sorte, et de cette richesse, tout ce qu'on lui demande est de l'entretenir, certes, de le *dégager* quand c'est nécessaire, en enlevant ce qui gêne le regard sur lui sans avoir en soi d'intérêt, mais à part cela d'intervenir le moins possible, et surtout de ne pas apprêter, adapter, aménager, par exemple en *forçant* le sens au bénéfice de touristes moyennement intéressés, ou pas du tout, et qu'il faudrait retenir en captant artificiellement leur curiosité, au risque de gâcher le plaisir et de perdre la considération de voyageurs plus sensibles à ce qui est offert en soi, sans que ce soit grossièrement monté en épingle.

Cela dit, j'en parle tout à fait abstraitement au sujet de Bazas, car il n'y a que fort peu à reprocher à la municipalité et aux habitants, qui ne sont pas loin de la perfection, dans leur manière de gérer et d'habiter. Pour en finir avec les petites réserves, je dirai que j'aurais préféré qu'on ne délivre pas de permis de construire sur les hauteurs qui dominent la rivière, la Beuve, en face de la zone monumentale. Rivière et hauteurs boisées de l'autre rive font étroitement partie du charme exceptionnel de Bazas, et on aurait nettement préféré qu'elle soient laissées intouchées. Mais enfin on voit bien que de salutaires contraintes ont été imposées, et l'on hésite à se plaindre, même,quand on songe à ce qui aurait pu se produire (et qui s'est produit presque partout ailleurs).

Il en va de même pour le restaurant où nous avons dîné en plein air, *des Remparts*, je crois, ou *des Arcades*, je ne sais plus, sur une terrasse qui surplombe la Beuve, justement, en face de ces hauteurs boisées. Il est bien bêta d'architecture, lui aussi, et médiocre de matériau, comme les villas et pavillons d'en face, et par comparaison avec tout ce qui l'entoure, à commencer par la délicieuse mairie. Mais tout ce qui l'entoure est si présent, et les vues qu'il offre sont si belles, en particulier

sur la cathédrale – qui est sur la même rive que lui, bien sûr, mais qu'un coude complaisant de la rivière permet d'apercevoir de profil, ou presque –, qu'on oublie tout à fait le peu qu'il est, d'apparence, pour ne considérer que ce qu'il considère. Nous y avons passé un très agréable moment, enchantés de Bazas, du soir d'été et presque de nous-mêmes, dans la foulée.

Entre minuit et une heure du matin nous étions à Nérac, où j'ai montré à Pierre le château d'Henri IV et sa statue («A nostre Henric»), et aussi la statue de Florette, le long de la Baïse.

*

J'aimerais pouvoir écrire que le chien Hapax se meurt doucement, paisiblement, avec l'espèce de majesté tranquille et de noble sérénité qu'il mit à vivre, mais ce n'est vrai que certains jours, à de certaines heures. Il ne bouge pour ainsi dire plus, ne fait de temps en temps que deux ou trois mètres au plus, a même du mal à se tenir assis. Le plus souvent il se tient allongé sur le flanc, et il aboie quand il veut qu'on le change de position, ou qu'on le relève pour qu'il puisse boire. L'ennui est qu'il aboie beaucoup, pour tout et pour n'importe quoi. Afin que les voisins ne soient pas trop importunés, et nous non plus, et aussi parce qu'il fait très chaud dans la cour, la plupart du temps, et enfin pour éviter qu'il réveille tout le monde à quatre heures du matin, comme c'est arrivé, nous le transportons dans la maison, ce qui n'est pas une mince affaire, car il est encore assez lourd, quoiqu'il ait beaucoup maigri. Au début nous utilisions une chaise longue, mise à plat, en guise de palanquin, mais à présent Pierre le transporte dans ses bras, on croirait voir saint Jean-Baptiste portant un très gros agneau.

Il passe donc les heures les plus chaudes dans la bibliothèque, avec nous, et les nuits aussi. La plupart du temps tout se passe assez bien, mais je dois à la vérité historique de dire qu'il lui arrive de pisser aux moments les plus inopportuns, juste avant l'arrivée de visiteurs, par exemple, sans compter qu'on a beau nettoyer, à la longue ça ne sent pas très bon, surtout quand c'est un tapis qui a été inondé. Pour éviter ce genre de

désagréments nous le ressortons, mais alors il se remet à aboyer, sitôt qu'il est seul. Il arrive que Pierre passe des heures à lire Platon à son côté dans la cour, uniquement pour lui tenir compagnie, et pour prévenir les aboiements. Bref il nous complique beaucoup la vie.

Mourir l'agace, manifestement. Il ne semble pas souffrir à proprement parler, mais ne pas pouvoir bouger le met de mauvaise humeur. D'autre part, comme la plupart des chiens, il aime beaucoup qu'on s'occupe de lui. Et, comme la plupart des hommes, il est très attaché aux privilèges, aux droits acquis. Maintenant qu'il a remarqué qu'il lui suffisait d'aboyer pour qu'on vienne s'enquérir de ses besoins, animés que nous sommes par la crainte que ce ne soient les derniers, et peu disposés, dans les circonstances, à lui refuser quoi que ce soit et à lui adresser le moindre reproche, il ne se prive pas de nous faire tourner en bourrique. Son humour ne l'a pas tout à fait quitté, au demeurant. Il lui arrive de jouer un peu. Mais c'est plus pour me faire plaisir que pour s'amuser lui.

Les visiteurs sont très intéressés par lui, en général, d'autant que nous avons disposé à ses côtés un ventilateur, et que cette installation les fait rire. Lui accueille leurs attentions avec sa dignité coutumière. Il a toujours été persuadé que l'univers entier était organisé pour graviter autour de lui, et même la mort qui vient ne l'incite pas à une révolution copernicienne.

Lundi 9 août, sept heures vingt, le soir. « Ce n'est que depuis uniquement il y a deux ou trois ans...» (France Culture, architecte ou homme politique invité à une émission sur l'avenir architectural du centre de Paris).

*

Ce matin nous avons reçu, dans une élégante et lourde enveloppe doublée, sur un beau carton à en-tête, une invitation à une réception la semaine prochaine, dans la région. L'en-tête imprimé du beau carton ne

portait, outre une adresse, que deux prénoms : *Bronja et Thierry*, mettons. Ces deux prénoms, d'abord, ne me disaient absolument rien. C'est Pierre qui est arrivé à savoir qui nous invitait, grâce à l'adresse.

Cette affaire de prénoms prend décidément des proportions stupéfiantes. L'espèce de révolution qui s'opère là est encore plus avancée en Grande-Bretagne qu'en France. Entrant pour y changer de l'argent, en juin dernier, dans une banque de Thornhill, la petite ville d'Écosse dont je parlais l'autre jour, j'y constatai avec une surprise dont je ne saurais exprimer l'étendue, et avec une désapprobation à peine moindre, que les préposés au service de la clientèle, comptables et caissiers, y portaient à la boutonnière un cartouche indiquant leur *prénom* : *Guy, David, Jessica*, etc. (Je crois avoir eu affaire à David, qui d'ailleurs était extraordinairement lent : il lui a fallu un quart d'heure pour changer trois cents malheureux euros de ma mère…)

Moi qui commençais à peine, et non sans rechigner, à m'habituer aux cartouches portant les *noms* des employés de banque (car c'est à la banque et à ses employés que je souhaite avoir affaire dans une banque, pas à M. Lacassaigne ou à Mlle Bouartaoui, dont la personne personnelle me semble n'avoir aucune place dans notre transaction), voilà qu'il va me falloir à présent me démêler avec *Guy*, *David*, *Jessica*, *Omar* ou *Samantha*, alors que d'évidence je n'ai aucune espèce de raison au monde pour appeler ces personnes par leur prénom, ni l'inverse.

L'inverse, justement, et toujours en Grande-Bretagne, hélas. Récemment je me suis abonné, par téléphone et carte bleue, à *Scottish Field*, d'une part, et d'autre part à *Country Life.* Avec *Scottish Field* tout s'est bien passé, trois jours après mon appel je recevais mon premier numéro. Avec *Country Life* tout a été beaucoup plus compliqué, il m'a fallu attendre au moins trois semaines, et dès l'échange téléphonique j'avais eu une impression désagréable. En effet, à peine avais-je donné mon nom et mon prénom, l'homme à qui j'avais affaire m'a demandé s'il pouvait, pour la suite de la transaction, et donc de notre conversation, m'appeler par monprénom. J'ai été tellement étonné que j'ai dit *oui*, sans doute de très mauvaise grâce. Il faut garder en tête que *Country Life* est un magazine que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des habitants de cette planète considéreraient comme nettement snobinard. J'ai bientôt soixante

ans, je passe une commande assez dispendieuse, qu'est-ce qui peut bien inciter un petit bureaucrate du service commercial à prétendre m'appeler par mon prénom, la première fois, et certainement la seule, que nous avons une communication téléphonique, d'ordre purement commercial, Dieu sait? Est-ce qu'il va falloir se faire appeler par son prénom, maintenant, quand on achète une voiture, quand on arrive dans un hôtel, quand on répond aux questions d'un journaliste?

Je dois dire pour la défense (très relative) de *Country Life* que mon correspondant commercial, peut-être, n'appartenait pas lui-même à *Country Life*, mais à quelque organisme extérieur regroupant les relations commerciales et les services d'abonnements de plusieurs magazines. Mais *Country Life*, si c'est le cas, pourrait s'adresser à un organisme qui traite les clients et les abonnés avec un peu plus de politesse.

Politesse, cela dit, il ne pensait certainement pas en manquer, cet homme. Et d'ailleurs, vraiment, ce n'est pas le mot. Il essayait d'être aimable, sans doute. Et être aimable c'est être familier, mettre les gens à l'aise par la familiarité. J'ai pour les anciens usages plus d'attachement, et franchement je crois qu'ils étaient plus sages, dans l'absolu, plus prudents, qu'ils ménageaient mieux les susceptibilités. Mais enfin tout cela est une affaire de *structure(s)* (sociale(s)), et il ne sert à rien de juger un élément indépendamment de tous les autres.

Justement il serait très intéressant de savoir pourquoi aujourd'hui le *nom* perd de plus en plus d'importance, sur tous les fronts, au profit du *prénom*. L'explication qui vient immédiatement à l'esprit c'est que le nom c'est l'origine, l'héritage, l'hérédité, la filiation, la filialité, la *race*, tout ce qui aujourd'hui perd du terrain, au point d'être même banni, exclu ou interdit. Le prénom (théoriquement) est personnel, il désigne l'individu en tant que tel, en dehors de toute référence à ce qui serait antérieur, à ce qui le fait participer d'une lignée. Mais en même temps le prénom ne précise pas, il n'indique pas l'identité : «Que sais-je d'un homme lorsque je sais qu'il s'appelle Jacques?»(Marx). C'est bien pour cette raison que plus personne ne s'appelle *Jacques*, sans doute. Le nom ne remplissant plus sa fonction de désignation, il faut des prénoms qui tant bien que mal s'en chargent à sa place, des prénoms qui soient à la fois des noms et des surnoms, des appellations qui au moins dans un

certain cercle aient une chance de ne s'appliquer qu'à une seule personne : *Bronja, Pacôme, Alistair.*

*

Traditionnelle visite d'été de l'ancien sous-préfet, ce matin. Un peu à la manière de Flatters, mais dans de tout autres domaines, il abonde en théories curieuses, avec lesquelles on a plaisir à jouer quelques instants.

Ainsi il est convaincu que les catholiques français (parmi lesquels il se range, je crois bien – il parle beaucoup des personnes qu'il a rencontrées et revues *à la messe*, à Lectoure), que les catholiques français, donc, sont en train de se *judaïser.*

Je crois d'abord qu'il fait allusion à une évolution religieuse, liturgique, voire théologique, selon laquelle, par exemple, en vertu d'un mouvement de tendance antimarcioniste, mettons, l'Ancien Testament tiendrait de plus en plus de place parmi les textes sacrés des catholiques. Mais ce n'est pas à cela qu'il pense. L'évolution qu'il observe, ou qu'il *croit* observer, est plutôt sociologique. Les catholiques français sont de moins en moins nombreux, ils vont devenir une infime minorité, un ou deux pour cent de la population, à peine plus que les juifs. Et déjà, comme les juifs, ils ont entre eux des rapports très étroits, ils se connaissent tous, ils s'entraident énormément, ils forment des réseaux de solidarité, ils veillent très étroitement à l'éducation de leurs enfants, ils ont d'excellentes écoles – Dieu et Marc Weitzmann lui pardonnent, il a même dit qu'ils étaient *surreprésentés* aux postes de pouvoir!

Mardi 10 août, six heures de l'après-midi. J'espère que ce n'est pas un signe prémonitoire : la cinquante-neuvième année de mon âge s'est ouverte ce matin par une magistrale et bruyante défécation du chien Hapax, perpétrée d'abord dans la bibliothèque, puis, pour labonne mesure, dans la salle des Vents. C'est ainsi qu'il nous a réveillés, à sept

heures. Tas d'excréments d'un côté, longue traînée de l'autre : voilà sur quoi je me suis levé, le jour de mon anniversaire.

Plus tard nous étions à tirer un coup, mais le chien dans la cour aboie, ce qui n'aide pas à la concentration : il va déranger les voisins. Nous avons tout de même mené notre affaire à terme, puis rentré l'animal. Il se donne beaucoup de mal pour nous gâcher la vie : on le rentre, il pisse et il chie; on le sort, il aboie.

Entre ceci et cela nous étions allés à Lectoure, car je m'étais décidé à consulter le médecin, pour une irritation à l'aine : mycose. Nous sommes aussi passés au garage Peugeot de Fleurance, à cause d'une infime cabosse de la voiture, à l'arrière : mais s'en débarrasser coûterait deux cents euros, alors que je suis à peu près seul à la voir. (En beauf parfait que je suis, je ne supporte pas les éraflures à la carrosserie. D'ailleurs Antoine Rodriguez juge que j'ai une voiture *de maquignon.* Agnès Pébereau est encore plus insultante : *de cadre supérieur*.) Le garagiste, bien honnête, ne poussant pas à la dépense, recommande d'attendre que je prenne un bon coup à cet endroit-là (et alors l'assurance paiera).

Pierre m'a donné un beau livre sur l'art de Bloomsbury, qui dans l'ensemble est bien supérieur à ce que j'imaginais (ou bien c'est moi qui suis devenu nettement moins dogmatique). Un tableau comme *Apples : 46 Gordon Square*, de Vanessa Bell, me semble superbe, par exemple. Il appartient au Charleston Trust (?). Et j'ai retrouvé dans le texte une phrase qui m'avait beaucoup amusé il y a trente ou quarante ans, quand j'étais vraiment plongé dans tout cela (Bloomsbury, *I mean*), et que je n'avais jamais retrouvée depuis. Elle est extraite d'une lettre de Vanessa Bell à John Maynard Keynes :

«*Did you have a pleasant afternoon buggering one or more of the young men we left for you?* (…) *I imagine you, however, with your bare limbs entwined with his and all the ecstatic preliminaries of sucking sodomy – it sounds like the name of a station.*»

Jamais depuis que je connais cette phrase je n'ai considéré une petite gare de la campagne anglaise (ce qui m'arrive assez rarement, il est vrai) sans imaginer un panneau proclamant en grosses lettres, sur le quai : *Sucking Sodomy*.

Ce soir nous sommes invités à dîner chez Jeanne Lloan, à Fleurance. Autant dire que, pour le travail, la journée passe par profits et pertes. Néanmoins l'humeur est excellente, si j'en juge par les choix musicaux postcoïtaux : la *Polonaise* de Saint-Saëns et *Islamey*!

Hier je me suis offert, une fois de plus, une audition de la sonate de Dukas. Elle a quelque chose de *distingué,* et même de grave, qui lui confère une place un peu marginale, dans le corpus des "grandes sonates". Le dernier mouvement, cependant, et les proportions de l'ensemble, l'inscrivent tout à fait dans le genre.

Au demeurant je suis tout à fait en contradiction avec moi-même, à propos de ces "grandes sonates", et avec mon assertion ancienne selon laquelle, architecture exceptée, je ne m'intéressais guère à l'"architecture", dans les œuvres. Je me posais comme une sorte de fétichiste de la page, de la phrase, voire de la note, et très peu sensible aux "ensembles". Mais il est bien évident que la "grande sonate" n'a d'existence qu'architecturale; ou que du moins, sans l'architecture, elle n'a pas d'existence en tant que "grande sonate".

Quelqu'un m'a envoyé récemment un bel enregistrement, réalisé par Michael Wladkowski le 15 août 2001 dans l'église de Marsolan, à deux pas d'ici, de la troisième sonate de Szymanowski. Mais, quels que soient ses mérites, elle n'est en aucune façon une "grande sonate", celle-là (le titre n'est pas forcément un compliment, d'ailleurs). En revanche il est difficile d'imaginer qu'elle n'est postérieure que de seize années (1917) à la sonate de Dukas (1901) – laquelle est passablement intemporelle…

Vendredi 13 août, neuf heures et quart. La saison estivale bat son plein, par ici, et, bien que ce plein soit assez modeste, il ne laisse pas d'impliquer une succession de dîners et de visites qui délabrent gravement mon précieux emploi du temps. Ce ne sont pas tant les dîners *en soi* qui sont fatals, que leurs conséquences sur mon organisme lui-même un peu délabré, sans doute, ou du moins trop sensible au moindre changement de régime. Dîner en compagnie (autre que celle de Pierre)

veut dire insomnie, et insomnie veut dire journée suivante perdue pour le travail (je dors au milieu de l'après-midi, et la sieste ne fait que me rendre plus abruti).

Je pensais que c'était l'âge qui me valait ces fragilités (dont jadis je n'étais pas affecté à ce point), mais je constate avec un égoïste plaisir que Pierre ne résiste pas beaucoup mieux que moi à nos (modestes) excès de table et de bouteille. Il souffre moins que moi d'insomnie (il m'arrive de ne pas fermer l'œil de la nuit), mais le mélange des vins (et des apéritifs) lui donne des maux de tête qui peuvent durer vingt-quatre heures, ce qui ne vaut pas beaucoup mieux.

Du point de vue diététique, les pires repas sont ceux qu'on donne soi-même. Il faut offrir l'exemple de l'appétit, et comme on a soi-même choisi les plats on est à peu près sûr qu'ils vous conviennent particulièrement : le *trop* est plus ou moins de rigueur, de sorte que non seulement on mange trop lors du dîner lui-même, mais aussi le lendemain, et quelquefois le surlendemain (en plus j'adore les *restes*, je trouve que tout est meilleur le jour suivant). Par exemple il faut au moins quatre ou cinq fromages, alors que je ne mange habituellement qu'un peu de gouda au cumin. Bien sûr il faut du pain, et de préférence plusieurs, alors qu'en général je m'en passe. Il faut un dessert, un gâteau, une glace, alors que mon ordinaire en fin de repas est une poire à la vapeur, que Pierre prépare pour moi. Et il va sans dire qu'avant cela il a fallu une entrée, un hors-d'œuvre, dont nous nous dispensons dans la vie quotidienne; et du champagne encore avant, non sans les amuse-gueules de rigueur. Et le lendemain il reste du champagne, il reste un foie gras entier, et du pain de campagne à griller, et de cet excellent bleu d'Auvergne, et du Cantal, et du Brie, et ces petits fromages de chèvre qui sont si bons avec ce reste de bordeaux, et la moitié d'un gâteau, bien qu'on en ait donné un entier à Céline.

Il est bien entendu que manger tout cela est un plaisir, un grand plaisir – c'est exactement là qu'est le problème.

Première résolution : quand on invite des amis à dîner, les emmener plutôt au restaurant (il n'y a pas de *restes*, le désastre diététique ne s'étend que sur une soirée).

Deuxième résolution : au restaurant éviter les *menus*, qui impliquent au moins quatre services, en général, quatre plats, et quatre plats c'est trop pour vous. Les repas *à la carte* sont plus diététiques (mais reviennent plus cher, ce qui est un peu embarrassant quand on est invité (et un peu onéreux quand on est inviteur)).

En plus il y a des exceptions, c'est cela, toujours, qui rend très difficile la stricte application de la loi morale. Quand j'allais aux bains, la plupart du temps (surtout vers la fin), c'était très ennuyeux, ou même pis (sinistre). Je pouvais donc m'appuyer sur cette constatation pour tâcher de me guérir de la fâcheuse habitude d'aller aux bains, coûteuse et surtout terriblement chronophage. Hélas il arrivait que les bains fussent merveilleusement amusants. C'était l'exception, mais cette exception faisait s'effondrer tout le système de sécurité éthique. De même il arrive que je parvienne à tromper l'organisme. Je mange épouvantablement (ainsi chez Flatters), et pourtant je dors très bien. Et les autres fois je me dis que peut-être il va en aller ainsi, que je vais m'en tirer, que tant pis, je prends de trois ou quatre fromages, et je bois du vin rouge après le vin blanc et le vin de champagne, et je reprends de ce délicieux gâteau glacé. Et toute la nuit je me maudis, et le champagne, et le vin rouge, et le gâteau glacé.

*

Dans les *Chants de l'aube* il n'y a guère que la première pièce, et un peu la quatrième, qui correspondent exactement à la merveilleuse évocation qu'en fait Barthes je ne sais plus où (la préface au livre de Beaufils?), et qui aient en effet ce tragique caractère halluciné de musique qui se cherche en même temps qu'elle s'écrit, de bouleversante errance hagarde. Les pièces centrales n'obéissent guère à ce tableau. Mais bien sûr on peut renverser la proposition et poser que la première pièce des *Chants de l'aube* est sublime.

À mon examen critique de Schumann (de Schumann *en moi*, car je n'ai tout de même pas la prétention d'établir de loi en la matière, d'autant que j'ai souvent changé d'avis), résiste très bien également le mouvement

lent du troisième quatuor. Là Schumann est vraiment unique, il y a là des sentiments musicaux qu'on ne rencontre pas ailleurs, des harmonies dysharmoniques qui ne sont qu'à lui. Et le mouvement lent du deuxième quatuor est très bien aussi. Mais la *Sonate concertante*, pourtant sous-titrée "grande sonate", ne me dit rien (surtout sous les doigts d'Horowitz, peut-être, qui ne va pas du tout à Schumann, à mon avis (exception, la "première" des *Phantasiestücke*)).

Samedi 14 août, neuf heures du soir. Philatélie : « Outre le choix du personnage de bande dessinée Titeuf, créé par Zep, pour la Fête du timbre ou des héros de romans de Jules Verne, l'année 2005 sera marquée par de fortes émissions consacrées à Robert Aron, Albert Einstein, Jakob Kaplan, Rachi ou Alexis de Tocqueville.» (*Le Monde* de ce jour.)

Dimanche 15 août, neuf heures du soir. Comment le temps peut-il passer si vite alors qu'il est à ce point immobile? Nous voici sur le deuxième versant de l'été, j'ai l'impression qu'il vient à peine de commencer. Il est vrai que je travaille toute la journée : *Anthologie générale*, *Anthologie de l'amour des hommes (et des garçons)*, *Voix basse* (la troisième conférence du recueil *Syntaxe*), la mise au point du *journal 2002* l'après-midi (*Outrepas*?), ce *journal*-ci le soir ou de nouveau *2002.* Pierre est allé passer quelques jours dans l'Ariège, et il revient ce soir ou demain matin, selon que son père accepte ou non de le déposer à Valence-d'Agen, *on his way to Bordeaux.* C'est Jeanne qui fait visiter. Jimmy Rodriguez couche au premier étage. Cette après-midi, comme il traversait la salle des Pierres, il a été désigné à un visiteur qui feuilletait son livre *Chloé Wegmann*. Ce visiteur devait être un lecteur de ce *journal* car il a dit :

«Ah oui, c'est le jeune homme qui fait des illuminations dans la tour, avec des bougies...»

Ce même visiteur, que je n'ai aperçu que de loin, m'a paru vêtu à l'argentine, comme un gaucho un jour de fête : il arborait même un sombrero à cordelette. Mme Lloan, elle, l'a vu comme un danseur de

flamenco, et elle a précisé qu'il portait des manchettes de dentelle. À part ces événements considérables, et la survenue de pareilles figures pittoresques, il ne se passe rien et c'est très bien ainsi. Même l'air est immobile, l'été se repose, toutes les fenêtres sont ouvertes, cette bibliothèque et les pièces voisines voguent sans bouger au-dessus de la campagne, dans la lumière. En fin d'après-midi on voyait même les Pyrénées.

Ah si : les mêmes visiteurs (deux dames accompagnaient le danseur de tango) ont estimé que ce château, qui paraissait tellementénorme de l'extérieur, était en fait assez petit, on s'en avisait quand on était dedans.

« En somme nous avons fait le tour de l'étage, là?»

*

Ce que c'est que la gloire, suite : un journaliste venu pour Marcheschi m'a fait épeler mon nom, avant-hier, et préciser mon prénom. Il m'a aussi demandé si moi aussi j'étais artiste, et bien entendu j'ai répondu que non. Plus tard, en apercevant un de mes livres, il a dû avoir une illumination, car il a dit qu'il se souvenait de moi, ça lui revenait. J'imagine qu'il pensait à l'"affaire". Et comme j'avais refusé de me laisser photographier par le photographe qu'il avait amené, au début, parce qu'il me semblait qu'on n'avait pas besoin de mon image pour un article sur les œuvres de Marcheschi à Plieux, je ne serais pas étonné qu'il ait pensé que je me cachais, à cause du scandale.

*

Coup de téléphone de Pierre, à l'instant : il est au péage de Valence-d'Agen, son père va le laisser à Saint-Antoine-Pont-d'Arrats (dont on fête ces jours-ci le huitième centenaire). Je vais le chercher de ce pas.

Lundi 16 août, neuf heures du soir. De tous les domaines de ce qui constituait naguère *la culture*, et qui pour la plupart sont dans un état de déréliction avancé, il en est peu qui soient plus délabrés, et de façon plus visible, tangible, observable à l'œil nu, que la cinéphilie. Quand je tapais récemment le *Journal de* Travers, j'avais l'occasion de me souvenir combien le cinéma "classique" tenait de place dans notre vie, il y a trente ans. Non seulement X et moi allions une ou deux fois par semaine voir dans une salle un film de répertoire, mais nous avions l'occasion d'en voir plusieurs autres à la télévision (alors qu'il n'y avait que deux chaînes!), et toujours en version originale. On achetait *Télérama* parce que *Télérama* donnait des critiques détaillées de ces films-là, et surtout en offrait le générique complet.

Aujourd'hui les films "classiques" ne tiennent presque aucune place dans *Télérama*, presque aucune place à la télévision, mais non plus, me semble-t-il, presque aucune place dans les vies. Bien sûr je ne suis pas très bien placé pour en juger, en ces campagnes reculées, mais les jeunes gens que j'ai l'occasion d'approcher paraissent ne s'intéresser que très peu au cinéma du passé, et les noms d'Eisenstein, de Dreyer ou de Fritz Lang, qui pour nous étaient comme des noms de dieux, semblent n'affleurer que très rarement sur leurs lèvres. J'imagine que subsistent quelques chapelles et quelques passionnés, et quelques sanctuaires, mais j'ai l'impression, à tort ou à raison, que le réseau des cinémas d'art et d'essai s'est effondré.

Qu'il n'y ait pour ainsi dire nul espace laissé à la cinéphilie ne m'est jamais apparu si nettement que ces jours derniers quand l'excellent film de Billy Wilder, *Witness for the Prosecution* (*Témoin à charge*), a été diffusé deux fois sur Arte (*sur Arte!*), l'une et l'autre fois un peu avant ou un peu après minuit, et dans les deux cas *en version française* : c'est-à-dire dans des conditions inimaginables pour un cinéphile. Qui a envie de voir et surtout d'entendre Charles Laughton, un des rares acteurs du XXe siècle à propos desquels le terme de *génie* n'est pas trop déplacé – puisqu'il est aussi l'auteur de *La Nuit du chasseur* –, doublé en français ?

Jeudi dernier j'avais tout de même pu suivre, pour la première fois, *Les Portes de la nuit*, de Carné. C'est un film raté, dont on comprend très bien pourquoi il n'a pas eu de succès et pourquoi il n'est pas devenu un mythe, comme *Les Visiteurs du soir* ou *Les Enfants du paradis.* Entre réalisme et théâtre poétique, ou poésie théâtrale, le ton n'est jamais trouvé, peut-être parce que le moment de tournage et le moment historique évoqué (1945, dans les deux cas) sont trop rapprochés, et que la caméra, comme la réalisation, manque de recul (il y a ce même ton faux dans les films de guerre et d'histoire immédiate tournés aux États-Unis pendant la guerre, pour les besoins de la propagande). Néanmoins on ne s'ennuie pas, et l'on ressent même une espèce de fascination, à cause de la qualité de certains des acteurs, de la beauté de la photographie, des décors de Trauner et peut-être de l'étendue du désastre : un film raté, mais raté de façon magistrale.

*

Le soir de l'ouverture des Jeux olympiques d'Athènes, vendredi dernier, l'un des deux commentateurs, tâchant de broder sur le spectacle retraçant l'histoire de la civilisation hellénique, ne cessait de dire « on remonte dans le temps », « on continue de remonter dans le temps », « on remonte encore une fois dans le temps »; et j'étais très étonné parce que le spectacle, passant de l'art des Cyclades à la Crète, de la Crète à Mycènes, de Mycènes à la période homérique, de celle-ci au temps des *kouroï* puis à la Grèce classique, etc., suivait un cours parfaitement chronologique. J'en étais arrivé à la conclusion, après tout assez peu surprenante, que ce commentateur ne savait pas ce que signifie en français, ou *signifiait*, car on ne sait plus non plus, l'expression *remonter dans le temps.* Mais ensuite un soupçon plus grave m'a saisi : comme la fiche de présentation que ce commentateur avait manifestement sous les yeux donnait des dates, *XVe siècle*, *IXe siècle*, *480*, *323*, il me semble que l'explication la plus vraisemblable à son emploi bizarre de l'expression *on remonte dans le temps*, c'est que le concept de dates *avant Jésus-Christ* lui était inconnu.

Ce soupçon est d'autant plus insistant que toutes les dates qu'il donnait étaient fausses, grossièrement fausses; ou plutôt que les événements qu'il rapportait à ces dates n'avaient rien à voir avec elles, peut-être parce qu'il s'embrouillait dans ses fiches, ou parce que le spectacle allait trop vite :

« On continue de remonter dans le temps et on arrive à 323, l'apogée de la Grèce classique, la construction du Parthénon...»

Comme aime à le dire le vieux con qui chez moi ne dort jamais que d'un œil :

« Comment voulez-vous élever des enfants dans ces conditions?»

Le degré d'ignorance des journalistes qui tous les jours s'adressent à nous est hallucinant. La très jolie jeune femme qui présentait le journal télévisé de France 2, ce soir, nous a annoncé un reportage sur la façon dont « la télévision de l'Occupation» montrait aux Français la situation de la France. Bien entendu il s'agissait des bandes d'actualités cinématographiques. Et le reportage, qui se donnait pour tâche de nous montrer comment ces bandes d'actualités étaient mensongères et manipulatrices, était lui-même à peine moins manipulateur que la propagande vichyste et collaborationniste qu'il dénonçait.

La « télévision de l'Occupation» était peut-être un lapsus, mais je n'en suis pas sûr, car, quelques minutes plus tard, la même jolie présentatrice, donnant un autre exemple de sa grande culture, a annoncé un reportage sur la fête de l'Assomption, «que les catholiques célèbrent partout dans le monde. Ainsi, *en Grèce...*» Et nous voilà partis pour l'île de Tinos, longtemps vénitienne, certes, de sorte que le catholicisme y est en effet représenté, mais surtout haut lieu de pèlerinage orthodoxe à la Vierge… D'un autre côté il faut bien rentabiliser le voyage des équipes envoyées dans la péninsule hellénique pour couvrir les Jeux olympiques. Et puis, vus de France 2, catholiques, orthodoxes, il n'y a pas grande différence…

Mercredi 18 août, neuf heures du soir. Hier soir j'ai perdu tout le travail de mon après-midi, à cause de cet appareil qui manque à ce point

de mémoire vive (si telle est bien la juste expression) qu'il a refusé d'enregistrer, en fin de session, les modifications et corrections que j'avais apportées au mois de mai du *journal* 2002, *Outrepas.* Or Virginie Bressis m'a appelé ce matin, de chez Fayard, pour m'informer que Claude Durand avait demandé si j'avais l'intention de lui envoyer bientôt quelque chose. Certes. Mon plan était même d'en avoir fini avec les révisions le 31 août. Mais je vois mal comment j'y arriverais. Aujourd'hui je ne suis même pas parvenu à rejoindre le point que je croyais avoir atteint hier, avant l'accident !

Le matin, je m'occupe des épreuves de *Syntaxe*, dont je dois renvoyer un premier jeu lundi prochain; et j'essaie de mettre au point, toujours pour le 31 août, le texte définitif de *Voix basse*, la troisième des conférences du recueil qui doit paraître chez P.O.L en novembre (c'est-à-dire à peu près en même temps qu'*Outrepas*).

Ah, et Claude Durand demande aussi pour après-demain matin un feuille descriptive de cet *Outrepas*, justement, à l'intention des représentants. Et tous les matins je travaille aussi à l'*Anthologie de l'amour des hommes* (un poème ajouté – en ce moment je pioche chez Hâfiz) et à l'*Anthologie générale* (une phrase, et généralement plus – ce matin c'était du Barthes).

Alors les embêtements d'ordinateur… Il faudrait changer cet appareil au plus vite. Mais bien sûr je n'ai pas un sou. Et les impôts réclament trois mille six cents euros, *payables immédiatement.*

Il y a deux ou trois semaines nous avons reçu la visite d'un jeune éditeur, Bertrand Pirel, qui s'occupe surtout de livres scolaires, je crois, et d'ouvrages didactiques, ou antididactiques, comme l'*Antimanuel de philosophie* de Michel Onfray, qu'il a publié à ses éditions Bréal. Comme M. Pirel s'est présenté en touriste, c'est Pierre qui l'a fait visiter. Mais depuis j'ai reçu une longue lettre de lui, très aimable, et par laquelle il me proposait d'écrire un *Antimanuel d 'art contemporain.*

Je ne peux pas faire cela, d'une part parce que je suis étroitement lié à P.O.L pour tout livre nouveau; d'autre part parce que le sujet recoupe assez étroitement celui que je dois traiter dans l'ouvrage relatif à l'art contemporain dans le métro de Toulouse; et enfin parce que je n'ai pas le

temps de me charger d'une nouvelle commande importante. En revanche il m'est venu ces jours-ci l'idée d'un petit livre facile à faire, guère susceptible d'intéresser P.O.L, et qui pourrait peut-être convenir aux éditions Bréal. J'en ai déjà touché un mot à M. Pirel, au téléphone. Il s'agirait d'un ouvrage abondamment illustré (ce qui nécessiterait l'étroite collaboration d'un photographe) et passablement polémique, qui pourrait s'intituler *Comment massacrer efficacement une maison de campagne, en dix leçons* (ou *douze*, ou *dix-huit*, peu importe) : première leçon, enlever les enduits; deuxième leçon, élargir les fenêtres; troisième leçon, ajouter un portail en ciment et fer forgé; quatrième leçon, installer une piscine judicieusement placée; cinquième leçon, remplacer les fenestrages (faire poser par exemple des baies coulissantes) ; sixième leçon, installer une véranda, etc.

Je me demande si M. Pirel, à titre d'avance sur droits d'auteur, ne me donnerait pas au moins de quoi m'acheter un nouveau portable Macintosh? Nous n'avons pas encore abordé la question…

Hier en fin d'après-midi, j'étais tellement furieux d'avoir perdu quatre heures entières de mon travail que j'ai craint un moment que mon humeur n'en soit gravement affectée pour le dîner auquel nous conviaient les Rodriguez, à l'Auberge en Gascogne d'Astaffort, dont ils avaient entendu dire grand bien, récemment. Par chance je suis arrivéà oublier mes petits soucis, nous avons fait un très bon dîner, tout le monde était très gai. Seule petite ombre au tableau, comme il y avait eu en dernière minute une légère ambiguïté sur la puissance invitante, à cause de la présence de Jean-Noël Guichou, que je tenais fort à inviter moi-même, ne serait-ce que pour le remercier de ses importants travaux d'accrochage aux côtés d'Antoine Rodriguez à Plieux, Pierre et moi nous sommes comportés comme si nous allions payer au moins une partie du repas, et par exemple, en application de mes nouveaux principes diététiques, nous avons composé notre repas à la carte, ce qui coûte toujours plus cher, alors que les autres choisissaient des menus; et donc nous avons coûté un argent fou aux Rodriguez, qui finalement ont acquitté la totalité de l'addition. Bref, nous avons agi, par ma faute, comme des invités très mal élevés. Et le remords m'a un peu gâché l'après-dîner. Néanmoins je n'ai pas mal dormi.

Samedi 21 août, neuf heures et quart, le soir. Hier après-midi Pierre se débattait avec deux ou trois groupes de visiteurs en même temps, et, lorsque la cloche a sonné une fois de plus, il a été forcé de faire appel à moi, malgré cette espèce de panique qu'il sait qui me prend quand c'est moi qui dois accueillir et guider des touristes. Mon affolement a redoublé lorsque je me suis aperçu que les nouveaux venus étaient une petite famille ne comprenant pas moins de *quatre* enfants en bas âge, avec même un cinquième en train, peut-être. De l'avis unanime en effet, rien n'est plus éprouvant pour le guide, au moins à Plieux, que les enfants : même à Mme Lloan, qui ne se plaint jamais de rien, il arrive de reconnaître qu'un tour général des salles à la tête d'une petite cohorte de bambins coureurs et hurleurs peut constituer une très sérieuse épreuve pour les nerfs (ne parlons pas de nerfs malades comme les miens). Eh bien, promener sur trois étages ce jeune couple et ses quatre enfants fut un véritable plaisir – des gens charmants, ce qui n'est pas très rare, mais aussi des enfants exemplaires, ce qui, comme le nom l'indique, ne court ni les rues ni les campagnes : tranquilles, polis, bien élevés, et en même temps éveillés, vifs, attentifs, curieux.

Je m'étais mis dans la tête qu'il s'agissait sans doute de catholiques : d'abord Flatters prétend toujours que les attitudes morales etsociales les plus admirables sont souvent le fait de chrétiens, de nos jours ; et puis, tant d'enfants à un si jeune âge… Je crois avoir un peu forcé sur l'aspect mystique, voire religieux, *spirituel* en tout cas du corpus marcheschien, sans susciter de réactions révélatrices. Je ne sache que ces personnes se soient particulièrement intéressées à l'art contemporain, ni peut-être à l'architecture médiévale, mais elles donnaient l'impression de donner sa chance et plus que sa chance à tout ce qu'on pouvait leur dire et leur montrer, dans un esprit de grande bienveillance et d'ouverture, je serais même tenté de dire de *bonté.* Oui, il se dégageait de cette famille apparemment très heureuse, et très agréable à l'œil, une impression de très grande bonté, de droiture et de simplicité rayonnante, qui en quelques minutes a totalement dénoué la forte appréhension et la tension

nerveuse avec lesquelles j'étais venu à sa rencontre, pour la retourner en un véritable enthousiasme de sympathie – au demeurant très discret de part et d'autre, même si nous nous sommes séparés sur un comique échange de vifs remerciements.

Sa façon d'élever ses enfants (pour autant que j'en ai pu juger en une petite demi-heure) n'était pas la seule raison de mon admiration pour ce jeune couple, mais je dois dire que les premiers résultats de cette éducation (les enfants pouvaient avoir entre quatre et douze ans) avaient quelque chose de merveilleusement réconfortant : ainsi, c'est parfaitement possible. Il est parfaitement possible, contrairement à ce qu'une observation superficielle pourrait donner à penser, d'avoir des enfants qui sont bien élevés sans être empesés, tranquilles sans être abrutis, affectueux sans excès de familiarité, curieux sans indiscrétion, éveillés sans hystérie; et qui surtout ne vous parlent pas sur ce ton de commisération revendicatrice qui me frappe si désagréablement chez la plupart des rejetons quand ils s'adressent à leurs géniteurs – non, aucune froideur dans un sens ni dans l'autre, bien au contraire, mais aucun relâchement non plus dans l'expression.

Bien sûr on peut toujours se tromper épouvantablement, d'après des contacts aussi superficiels. Mais j'ai rarement vu un homme, une femme et leur progéniture qui donnassent un tel sentiment de *réussite* ("humaine", il va sans dire : psychologique, sentimentale, "ontologique", "existentielle"…).

*

Le soir nous sommes allés dîner chez les Pébereau, avec des amis à eux qui se sont installés dans le Gers il y a deux ans – mais le mari dirige *Les Échos*, si j'ai bien compris –, et un autre couple qui réside actuellement à Argentens. Michel Pébereau, peut-être parce qu'il avait été tenu éloigné de ses grandes affaires par deux ou trois semaines de vacances, était plus détendu que d'habitude, moins intimidant, plus souriant, très amical, chaleureux et presque bavard, même. Je rêve de lui confier la rédaction de certains des chapitres du programme de l'Innocence – ceux qui concernent la fiscalité, en particulier –, car ses vues,

dans ces domaines-là, ne sont pas très éloignées des nôtres, ai-je cru comprendre; et surtout, qui s'en étonnerait, elles sont infiniment plus rigoureuses et cohérentes dans leur expression.

Il incrimine grandement l'enseignement de l'économie de France – sujet d'une émission de Joseph Confavreux que j'avais entendue récemment sur France Culture, et d'où n'étaient pas tout à fait absentes, il eut l'air très surpris de l'apprendre, des opinions assez semblables aux siennes. Lui estime que notre pays est à peu près seul au monde à s'obstiner dans une approche de l'économie pour une large part héritée du marxisme, et qu'il juge largement responsable de la stagnation de nos affaires.

Dimanche 22 août, dix heures moins le quart, le soir. Il dit aussi que presque tous les Français, jusqu'à 1940 à peu près, savaient ce que c'était qu'une entreprise, serait-ce seulement parce qu'ils étaient fils de paysans et que, dans une entreprise agricole, si modeste soit-elle, et d'autant plus qu'elle est modeste, il faut faire des comptes, se tenir à un budget, et ne pas dépenser plus qu'on ne gagne sinon l'on va à la catastrophe, à la ruine, à la faillite, au déshonneur. Aujourd'hui la plupart des Français n'ont aucun rapport personnel avec la gestion d'une entreprise, et ils ne rêvent que de postes de fonctionnaires, avec un salaire qui tombe tous les mois, et peu importe d'où vient l'argent de ce salaire, ils ne s'en soucient pas.

Bien entendu je transcris de façon sans doute très inexacte un discours d'ailleurs tout à fait simple, qui même pour moi ne présentait pas de difficultés de compréhension. Je me souviens que l'expression "créer de la richesse" est revenue à plusieurs reprises. LesFrançais ne sauraient pas "créer de la richesse", n'en auraient même pas l'idée. J'ai buté sur le terme *micro*, qui d'abord ne m'était pas intelligible. Le *Wall Street Journal* est en train de l'emporter sur le *Financial Times* (Michel Pébereau dit *le F. T.*) parce que le *Wall Street Journal* est meilleur en *micro*. *Le Monde* n'est pas très bon en *micro*, d'ailleurs il n'y a pas assez

de spécialistes de la *micro* parmi les économistes français : la tradition marxiste où la France s'obstine même après son abandon en Union soviétique et en Russie fait que l'enseignement de l'économie porte presque exclusivement sur le rôle de l'État, c'est-à-dire sur la *macroéconomie*, tandis que la *microéconomie* est terriblement négligée, avec les plus graves conséquences pour l'économie nationale.

Je ne sais comment nous en sommes venus à parler de la Poste, mais tout le monde était d'accord pour en dénoncer le fonctionnement exécrable. Il a été question ces jours-ci, dans les journaux, d'un projet de fermeture de la moitié des bureaux de poste. Je crois avoir dit qu'on serait plus disposé à se battre pour défendre les bureaux existants et leur réseau traditionnel s'ils offraient un meilleur service. Et j'ai rencontré l'approbation générale, je crois, en affirmant que la Poste était, juste avant ou juste après l'Éducation nationale, le service public dont l'efficacité s'est le plus nettement dégradée depuis trente ans. J'ai même raconté l'épisode, qui m'avait frappé, de ce lecteur suisse qui m'avait envoyé un exemplaire de je ne sais plus lequel de mes livres pour que je le lui renvoie dédicacé. Je m'exécute, mais l'adresse qu'il m'a donnée n'est pas bonne, ou bien le lecteur a déménagé, le livre revient à Miradoux d'où il est parti. La poste m'en avertit, et me demande de venir le retirer. J'y vais, mais j'apprends que je dois payer vingt-huit euros pour le voyage de retour du livre. C'est plus qu'il ne vaut, et de toute façon je n'ai pas besoin d'un exemplaire supplémentaire de *Tricks* ou de *Roman Roi*. On me dit alors que libre à moi de ne pas payer et de ne pas retirer le livre, mais libre à la poste, à la Poste, après cela, de ne plus assurer la distribution de mon courrier.

Grande indignation des convives. L'avis général, et celui de Michel Pébereau lui-même, est qu'en l'occurrence le responsable du bureau de poste a outrepassé ses droits, et que la menace est illégale. Je me suis abstenu d'ajouter que l'autre jour, tout récemment, j'ai envoyé Céline chercher à la même poste de Miradoux un colis pour lequel la préposée avait la veille ou l'avant-veille déposé un "avis depassage", et qu'on avait dit à Céline que la préposée avait toujours le colis, qu'elle allait le représenter chez moi. Le même jour toujours rien. Je téléphone, et l'on

m’assure que personne n’est passé à la poste de ma part, et que je peux venir chercher mon colis si je le souhaite.

Agnès prétend que dans le XIVe arrondissement de Paris, où son mari et elle habitaient jusqu’à une date récente, le bureau de poste dont ils dépendaient était aux mains d’un groupe gauchiste, qui assez régulièrement jetait purement et simplement des sacs de courrier.

Tout le monde est d’avis que la lamentable qualité de la distribution est un des éléments qui nuisent beaucoup à la bonne santé des journaux en France, car les abonnés, à force de recevoir une fois sur deux leur quotidien avec un, deux ou trois jours de retard (il n’est pas rare que je trouve trois *Monde* à la fois dans ma boîte à lettres), se découragent.

Michel Pébereau estime qu’un moyen pour maintenir le réseau des bureaux de poste dans son état de densité actuel serait de transférer dans les postes beaucoup de services publics pour lesquels les gens sont souvent obligés de se rendre beaucoup plus loin, tout ce qui concerne par exemple la Sécurité sociale, les retraites, les pensions, les allocations de chômage. Il ajoute néanmoins, ce qui fait rire tout le monde, qu’en ce cas il faudrait retirer à la Poste toutes ses fonctions bancaires. Il dit aussi que la Poste, qui crie famine et ne cesse de mettre en avant la nécessité de faire des économies, a beaucoup débauché dans les banques et qu’il a perdu lui-même, au C.I.C. et à la B.N.P, beaucoup de bons agents et collaborateurs, qui se sont vu proposer des salaires doubles ou triples de celui qu’ils touchaient pour venir développer les services bancaires de la Poste.

Il déclare aussi que rien ne serait plus facile pour lui que de rendre *cohérent*, au moins – sans qu’il soit besoin pour lui d’y adhérer –, le programme fiscal de l’In-nocence. Je me demande si je vais oser le prendre au mot.

Hier samedi nous avons vu défiler à Plieux, en ordre séparé, tous les participants à ce dîner, moins Michel lui-même. L'épouse de l’homme des *Échos* est d’origine roumaine, elle était très intriguée par le titre *La Guerre de Transylvanie.* Personne en tout cas n’a très bien compris ce que c’était que l’autre couple, celui qui séjourne actuellement àArgentens. L'homme en tout cas est un chasseur passionné, il est abonné

à plusieurs revues de chasse écossaises et africaines. La chasse était d'ailleurs un des éléments fédérateurs de la soirée, car l'homme des *Échos*, si j'ai bien compris, a un équipage, comme son père avant lui. Sa famille est originaire des Ardennes, mais s'est installée en Normandie. Ce monsieur et son épouse ont acheté il y a deux ans une maison dans le Gers, près de Monfort. Ils y ont des chevaux, ou plutôt lui y a des chevaux, car elle ne monte pas.

Lundi 23 août, neuf heures et quart, le soir. «S'ils n'ont pas gagné, ce n'est pas faute d'avoir manqué d'encouragement...» (France 2, journal de huit heures, hier, à propos des Jeux olympiques).

J'ai été enchanté d'entendre le chroniqueur sportif de France Culture, en revanche, parler l'autre jour, avant-hier samedi, je crois, à propos des vainqueurs au moment de leur victoire, de « ces gestes et mimiques qui nous mettent si mal à l'aise». Ainsi, je ne serais pas seul de mon sentiment, sur ce point? Et, chose assez peu fréquente, c'est avec France Culture que je me rencontre! Pour ma part je n'aurais peut-être pas parlé exactement de *malaise*, mais d'horreur, d'indignation, de stupéfaction. Ces gestes de victoire, dont le plus courant est une tension extrême de l'avant-bras tendu, poing fermé – variante hystérique du bras d'honneur, et qui signifie nettement «Qu'est-ce que je lui ai mis...» plutôt que le classique «Qu'est-ce que je vais lui mettre...» ou «Je vais te la mettre» –, généralement accompagnée d'une épouvantable grimace, me mettent hors de moi, déjà, dans le sport ordinaire. J'ai la naïveté d'en être encore beaucoup plus choqué quand je les observe aux Jeux olympiques. Il me semble que le sport n'est rien s'il n'est pas une école de la maîtrise de soi et du fair-play. Et que de prétendus grands champions se laissent aller à ces hideuses pantomimes me paraît une des plus tristes trahisons du malheureux "idéal olympique", pourtant tellement bafoué de toute part, déjà, par la laideur, la vulgarité, la tricherie, la complaisance commerciale et les micmacs financiers. C'était pour moi un vrai plaisir d'être pleinement d'accord, pour une fois, avec ma station de radio

favorite, c'est-à-dire d'avoir la pleine assurance, que j'éprouve hélas assez peu souvent, de penser ce qu'il faut penser.

Mardi 24 août, neuf heures du soir. Un des points sur lesquels la langue évolue le plus vite, ces temps-ci, c'est la question de l'ordre des mots. Une des innovations les plus répandues, c'est l'introduction d'adverbes ou d'expressions adverbiales *entre* les prépositions et leur régime :

«... beaucoup plus que dans au fond la position isolationniste...»

(Émission sur la politique étrangère des États-Unis, à la radio, à midi.)

*

Grande satisfaction : une nouvelle série de poteaux électriques est abattue ces jours-ci, dans le village, et nous avons vu disparaître, hier et aujourd'hui, certains des plus gênants de tous : ainsi celui qui s'interposait au milieu de la meilleure vue sur le château, à partir de la ferme ; et celui qui se dressait bien au centre du panorama sur la vallée, à partir de la cour et des fenêtres de la façade nord. Il en reste, et il va en rester, un certain nombre d'autres, mais ils sont un peu plus éloignés et moins dérangeants, même s'ils rendent très difficile de faire certaines photographies.

La photographie voit tout, bien entendu, et elle n'a pas son pareil pour révéler ce qui ferait mieux de n'être pas dans son champ : ainsi un panneau de signalisation routière, "Stop", qui remplirait tout aussi bien sa fonction s'il était déplacé d'un mètre ou deux et si de la sorte – il faudrait vraiment peu de chose – il disparaissait du premier des points de vue que j'évoquais à l'instant.

Les poteaux électriques, dont certains étaient munis de très vilains lampadaires, ont été remplacés par des réverbères, variantes bon marché et très simplifiées du type XIXe siècle. Ils ne sont ni très jolis – trop "cheap", tout de même, et puis a-t-on jamais vu pareils réverbères dans un village ? – ni très laids, et constituent un net progrès sur ce qui les précédait. L'ennui, peut-être, est qu'en de certaines zones *rien* ne les

précédait, qu'ils sont beaucoup plus nombreux que les anciens lampadaires, et qu'à présent tous les entours du château sont largement éclairés la nuit, ce qui n'est pas forcément un avantage. Il passe si peu de monde la nuit, au moins pendant dix mois de l'année, qu'on se demande s'il était bien nécessaire d'offrir aux rarissimesmarcheurs nocturnes pareilles coûteuses illuminations. S'ils tenaient absolument à être éclairés, il me semble qu'ils pouvaient se munir de lampes de poche : c'eût été plus économique, et surtout plus écologique (c'est souvent la même chose). Je suppose que je suis le principal bénéficiaire de ces prodigalités lumineuses, car à présent je peux gagner ma voiture, à quelque heure que ce soit, en y voyant comme en plein jour. N'empêche, je regrette un peu l'ancienne nuit. À l'intérieur de la maison, comme il n'y a ni volets ni rideaux, l'obscurité totale est maintenant impossible. Alain Finkielkraut, qui militait pour un *droit à la nuit*, ne serait pas très content.

L'un dans l'autre, cependant, nous embellissons plutôt. Pouvoir, de la cour, observer Castet-Arrouy et le cours lointain de l'Auroue sans que l'œil ait d'abord à buter sur cet affreux poteau de béton que nous avons vu tomber hier est un grand sujet de réjouissance.

Mercredi 25 août, neuf heures et demie. « Déclinant toute demande d'entretien, M. Rood est donc aussitôt revenu à son mutisme d'antan. Refusant, par principe, de répondre jusqu'aux questions de son collègue du *Chicago Tribune* qui, dans un article adjacent, était chargé de replacer son témoignage dans le contexte actuel...» (*Le Monde* daté d'hier, « Un vétéran du Vietnam sort du silence pour John Kerry » – l'article s'arrête là).

Jeudi 26 août, neuf heures et demie du soir. Grand débat sur l'antiracisme, à midi sur France Culture :

«L'Éducation nationale s'est enferrée dans cette affaire plutôt que de enfin prendre conscience que...»

Il s'agit de l'affaire des "renvoyés du lycée Montaigne". Il est d'ailleurs beaucoup question de l'École :

«Y a toute une pédagogie à mener sur pourquoi le gamin il...»

Le mot *gamin* a bien dû être prononcé vingt fois.

Vendredi 27 août, neuf heures du soir. Hier j'ai expédié à la P.O.L le texte "définitif " de *Voix basse* (ex-*Éloge du chuchotement* (mais c'est bien de cela qu'il s'agit)), le troisième volet du triptyque de conférences qui doit paraître sous le titre *Syntaxe* (du nom de la première d'entre elles). Cette question-là étant réglée, je peux à présent me consacrer tout entier à la mise au point du *journal* 2002, *Outrepas*, qui devrait avancer beaucoup plus vite.

Ce matin, lisant dans ce texte-là, tout en le corrigeant, que dans un portrait dithyrambique de Paul Otchakovsky, publié dans *Les Inrockuptibles*, j'étais la seule *ombre au tableau*, de même que je l'avais été quelque mois plus tôt dans un portrait également enthousiaste de Claude Durand dans *Le Monde*, la tentation d'un changement de titre m'est venue, et j'ai envisagé d'intituler *Ombre au tableau* cet *Outrepas.* Mais, feuilletant au début de l'après-midi le *Nouvel Observateur* de cette semaine, je me suis aperçu que le dernier essai de François Jullien s'appelait ainsi (ou plus exactement *Ombre au tableau. Du mal ou du négatif*).

*

Décidément la longue mort du chien Hapax n'a pas ce caractère de sérénité majestueuse, d'extinction paisible que j'avais cru lui voir d'abord, et qui me consolait un peu. Ce visage tranquille, d'ailleurs, j'imagine que peu de morts le présentent, qu'il est une grâce très rare, que ce soit parmi les animaux ou parmi les humains. J'ai vu peu d'êtres vivants passer de vie à trépas. J'étais présent quand mon père s'est éteint, mais tout s'est passé très vite après une opération, quarante-huit heures à

peine. De façon générale j'imagine qu'il est peu fréquent qu'on échappe au pathétique, à l'embarrassant, voire au sordide.

Nous avons dû renoncer à garder cette pauvre bête près de nous au deuxième étage, à cause de l'odeur de l'urine et des excréments, qui ne s'en va pas tout à fait même quand on nettoie bien, et qui est peu compatible, au moins, avec l'ouverture des salles à la visite. D'autre part la canicule est finie depuis longtemps, qui nous avait poussés à lui donner abri entre les murs épais. Hapax passe maintenant ses journées dans la cour, et ses nuits en bas de l'escalier, avec les deux autres chiens. Il ne bouge plus du tout, il ne peut pas ou ne veut pas se lever, il aboie quand il estime avoir besoin de quelquechose, ce qui est extrêmement fréquent (et vient de survenir pendant cette phrase). La vétérinaire a dit que ce serait la fin quand il refuserait tout à fait la nourriture. Il a commencé par refuser ses croquettes habituelles, plus tard il a refusé les friandises pour chien que nous réussissions seules à lui faire avaler, dernièrement il ne mangeait plus que des tranches de pain brioché, et hier il les a refusées. J'ai l'impression qu'il ne peut plus déglutir, que ce qu'il mange lui reste en travers de la gorge. Il est affreusement maigre, sa belle et ample robe beige d'ex-gros chien flotte sur lui, et comme il se pisse dessus elle est fort sale. Les visiteurs sont désagréablement impressionnés par le spectacle, et posent beaucoup de questions.

Seul point positif, et conforme à l'idéal de bonne mort que j'avais imaginé pour lui, il ne paraît pas souffrir, sinon d'inanition.

Samedi 28 août, dix heures du soir. Invention d'un dessert.

Hier j'ai téléphoné au docteur de Galard, la vétérinaire, pour lui faire part des actuelles difficultés que nous rencontrons pour nourrir Hapax. Elle m'a conseillé de lui donner du fromage blanc, enrichi d'un œuf. Comme il semblait aimer beaucoup le pain brioché, dernièrement, nous en avons mélangé à cette mixture. En lui servant cette composition, dont il a mangé un peu, j'ai remarqué qu'elle était plutôt appétissante, en tout cas qu'elle sentait très bon.

Aujourd'hui à midi les Rodriguez sont venus nous faire une visite, car leurs vacances sont finies, ils quittent Plieux. Nous avons bu du champagne avec eux. Après leur départ il était trop tard pour ma gymnastique quotidienne, j'étais légèrement pompette, Pierre se mettait à table pour déjeuner, je me suis assis avec lui et j'ai déjeuné moi aussi, ce que je ne fais jamais. Nous avons mangé chacun un croque-monsieur, du fromage, et nous avons bu du vin blanc. Ensuite, et puisque décidément tous les principes diététiques et gymnastiques étaient bafoués, j'ai eu envie d'un dessert, de quelque chose de sucré. Mais il n'y avait rien dans la maison qui ressemblât à cela.

M'est revenue alors la bonne odeur du plat préparé le matin pour le chien. M'est revenu aussi, confusément, le souvenir d'un article du *Monde*, assez récent, sur un homme qui chez lui improvisait tous les jours un plat nouveau, en faisant des expérimentations à partir de cedont il se trouvait disposer ce jour-là. Et je me suis mis à confectionner un dessert, dont Pierre n'a pas paru trop mécontent, et dont j'ai été pour ma part enchanté.

Dans une casserole on met *une certaine quantité* de fromage blanc (peut-être qu'un yaourt bien onctueux ne serait pas plus mal : le contenu de deux ou trois pots de yaourt, donc), et on y mélange les morceaux déchiquetés d'une, deux ou trois tranches de pain de mie brioché. On ajoute à cela cinq ou six cuillerées, ou davantage, de confiture : à midi je ne disposais que de confiture de mirabelles, mais je pense que ce serait encore meilleur avec de la confiture d'abricots, ou de myrtilles, ou de mûres (à vrai dire ça n'a pas grande importance). Peut-être qu'un ou deux œufs ne seraient pas une mauvaise idée, j'ai oublié de pousser jusque-là l'expérience. On tourne bien, on mélange aussi intimement que possible les trois (ou quatre) éléments, on fait chauffer quatre ou cinq minutes à feu doux. J'imagine qu'on peut ajouter aussi un peu de cannelle, avant la cuisson ou après. De toute façon c'est excellent (*well*, plutôt bon).

Évidemment le fromage blanc a tendance à changer de consistance sous l'effet de la cuisson (et je présume que ce serait également le cas du yaourt); mais ce n'est absolument pas grave, au contraire : il n'en imbibe que mieux le pain brioché. On peut faire varier la consistance en mettant plus ou moins de pain brioché, on peut faire varier le goût et la douceur

en mettant plus ou moins de confiture. Tout est possible, il n'y a que le ratage qui soit impossible.

Seul petit problème, le dessert en question (*Hapax aux mirabelles*? *Hapax aux abricots*?) n'est pas particulièrement décoratif, pour les jours où l'on reçoit la reine de Danemark. Mais enfin, si on le dispose dans de jolies coupes, ou dans des bols coréens en céladon, il est parfaitement présentable.

Ah : on peut aussi y ajouter du rhum.

Dimanche 29 août, neuf heures vingt, le soir. Le chien Hapax est mort il y a une heure ou un peu plus, ici, dans cette bibliothèque, derrière ce bureau, devant la cheminée ou plutôt *dans* la cheminée, tandis que nous regardions le journal télévisé, à l'étage inférieur. Il était seul. Je l'ai trouvé mort en remontant, vers neuf heures moins le quart.

Pour l'instant, comme il arrive assez souvent, je pense, je suis plus affecté par les imperfections de sa mort, si j'ose dire – tout ce qui, en elle, n'a pas été conforme à ce que j'aurais souhaité – que par sa mort elle-même, que nous en étions arrivés à souhaiter presque, à laquelle, en tout cas, nous étions tout à fait résignés. Non seulement il n'y avait personne auprès de lui quand il a rendu le dernier souffle, mais à deux ou trois reprises je me suis nettement emporté contre lui, aujourd'hui («Arrête! Ça suffit maintenant!») et je lui ai même donné deux ou trois petites tapes sur le museau, oh, très faibles, du bout des doigts, avec trois ou quatre centimètres d'élan. Et, à la vérité, quand j'ai regagné ce bureau et l'ai trouvé mort, je m'apprêtais à écrire ici même qu'il abusait nettement des privilèges qu'il est convenu, très légitimement, de reconnaître aux mourants.

Son agonie, il est vrai, nous aura presque autant fatigués que lui-même. Avec son habitude récente d'aboyer, lui dont on connaissait à peine la grosse voix, il m'a réveillé à quatre heures du matin, aujourd'hui, et je n'ai pas pu me rendormir. À une heure de l'après-midi j'ai voulu essayer de faire une petite sieste, mais à peine avais-je fermé

l'œil qu'il me réveillait de nouveau. Comme, dans la cour, il dérangeait aussi tout le voisinage, j'ai décidé d'une nouvelle disposition, bien éloignée d'être parfaite, mais que j'espérais moins mauvaise que les autres. Sur la chaise longue qui nous a servi pour lui de palanquin, dernièrement, nous l'avons monté ici, à deux heures de l'après-midi, et l'avons installé dans la salle de bain, dans la tour, à deux ou trois mètres de l'endroit où je me tiens actuellement, et où je me suis tenu pour la plus grande part de l'après-midi. Nous avions résolu de le laisser là, de ne plus le rentrer et le sortir selon les moments (une opération délicate, chaque fois), et donc de lui laisser faire ses besoins, tant pis, dans la salle de bain, où, pensais-je, il serait plus facile qu'ailleurs de nettoyer aussitôt, ce à quoi nous nous sommes préparés en installant un nécessaire d'intervention d'urgence.

Il a paru d'abord assez satisfait du nouvel arrangement, mais très vite il s'est remis à aboyer, de son curieux aboiement monosyllabique récent, *Wouah*, émis toutes les quinze ou vingt secondes. Je suis allé lui donner à boire, plusieurs fois; je suis allé à diverses reprises le caresser; j'ai passé plusieurs fois d'assez longs moments avec lui, et par exemple tous ceux où de toute façon je me réfugie dans la tour-salle de bain, lorsqu'il y a dans cette bibliothèque des visiteurs duchâteau. Il n'aboyait pas quand j'étais auprès de lui, il ne paraissait pas souffrir, sauf deux ou trois fois quand il a été pris d'espèces de vomissements, de vomissements à sec, certainement très désagréables. Mais dès que je revenais à ce bureau il se mettait à réaboyer, alors que j'essaie désespérément de terminer pour demain lundi, ou pour mardi 31 août, le plus possible de la correction du *journal* 2002. C'est en ces occasions que je me suis impatienté.

Pierre est allé près de lui, l'a caressé, lui a parlé. À ces moments-là il arrêtait d'aboyer, mais recommençait dès que les caresses cessaient. C'est ce qui m'incitait à écrire qu'il abusait un peu des privilèges que sa condition poussait à lui accorder, puisqu'il aboyait aussitôt que s'interrompait l'exercice de l'un ou l'autre des avantages nouvellement acquis. Pour qu'il reste à peu près tranquille il fallait que Pierre le caresse et que moi je sois exactement à côté de lui, le caressant aussi ou lui parlant. Comme je ne voulais pas renoncer tout à fait à travailler (n'imaginant pas que l'issue était si proche, et très désireux que j'étais

d'autre part, comme d'habitude, de tenir aussi bien que possible mes engagements éditoriaux), j'ai conçu encore un nouveau plan, qui consistait à le rapprocher encore de ce bureau, et à l'installer immédiatement derrière moi, dans la grande cheminée (un endroit que les chiens aiment toujours beaucoup).

La deuxième partie de l'après-midi s'est donc passée ainsi, tant bien que mal : moi à cet écran, ici même, Hapax étendu derrière moi dans la cheminée, plus ou moins calme, et Pierre assis près de lui, le caressant.

À sept heures je suis sorti pour promener les deux autres chiens. Je lui ai dit au revoir comme pour un bref moment, mais très affectueusement, lui parlant et le caressant sur le mode de grande intimité chaleureuse qui a toujours été le plus courant entre nous. Pierre, qui monte la garde jusqu'à huit heures pour le cas où il se présenterait des visiteurs, est resté auprès de lui.

À huit heures Pierre et moi nous sommes retrouvés au premier étage devant la télévision, où d'ailleurs les nouvelles étaient particulièrement sensationnelles, puisqu'en Irak les ravisseurs de deux journalistes français exigent du gouvernement français, contre leur vie et leur liberté, qu'il renonce à la loi sur l'interdiction du voile islamique à l'école. Il y a même eu, à cause de cette crise, une interventionspéciale du président de la République. Je suis remonté vers neuf heures moins le quart, tandis que Pierre restait en bas pour regarder *Les Oiseaux*, de Hitchcock. J'ai trouvé le chien mort. J'ai prévenu Pierre qui est venu m'aider à le descendre, toujours sur la chaise longue-palanquin. Nous avons d'abord installé le corps dans le chenil, puis nous sommes avisés qu'un orage se préparait, que sans doute il allait pleuvoir. Nous l'avons donc rentré et l'avons déposé sur une grosse pierre, dans la première des salles de garde, au rez-de-chaussée. Notre intention est de l'enterrer demain matin, à côté du corps du Horla, sous la fenêtre qui est présentement à ma gauche, à gauche de cette phrase.

La vétérinaire, le docteur de Galard, commençait à me parler discrètement d'euthanasie, ces jours derniers, et encore une fois hier matin. Elle disait que de gros chiens comme Hapax, au cœur solide, pouvaient vivre très longtemps paralysés. Elle citait le cas d'un beauceron qui avait tenu ainsi six mois durant. Selon elle la mort

naturelle survient assez rarement, dans de pareils cas, presque toujours il faut l'aider un peu. Je faisais mine de ne pas l'entendre. L'idée de la piqûre fatale m'était insupportable, et tout particulièrement à cause d'une description trop prenante, par Pierre Gardeil, du dernier regard d'un chien bien-aimé, le sien, qui selon lui avait compris que son maître avait décidé qu'il ne pouvait plus vivre. J'espérais que cette épreuve me serait épargnée. Elle me l'a été, mais non pas celle d'avoir laissé Hapax mourir quand il n'y avait personne auprès de lui, personne ni moi.

A-t-il aboyé pendant que nous regardions les nouvelles ? C'est probable. Nous ne l'aurions pas entendu. Lui que ma présence calmait seule, dans cette épreuve de mourir, il a sans doute appelé et je ne suis pas venu. Décidément il y a quelque chose de tragique, presque toujours, dans ces relations entre l'homme et le chien – ou bien seulement entre les chiens et moi? Entre les vivants et moi? Entre les vivants, qui presque jamais ne s'arrangent pour que ne s'immisce pas parmi eux le malentendu, la défection, la matière du regret, du ressassement et du remords ?

Mardi 31 août, neuf heures du soir. Hier matin nous avons enterré le chien Hapax, à côté du Horla, à sa gauche quand on regarde le mur de la façade sud. Creuser à la pioche ce trou assez profond m'a tellement fatigué que je me suis estimé, ensuite, dispensé de gymnastique.

Flatters me réconforte un peu quant à mon absence au moment ultime. Il dit que ce qui compte avant tout pour un chien ce sont les odeurs, et qu'Hapax ne pouvait pas se sentir abandonné, ni même seul, à deux mètres du point où je me tiens douze heures par jour. Il dit qu'Hapax est mort, au contraire, au centre même de son univers.

Je suis un peu consolé, mais seulement à moitié convaincu. Jean Puyaubert était obsédé par l'idée que son ami Panis était mort pendant une de ses absences, alors qu'il le veillait sans discontinuer depuis des jours et peut-être des semaines.

La question qui me taraude est de savoir si ce chien, si mes chiens en général, mais surtout le Horla et lui, évidemment, ont été *heureux* avec moi. Je penche plutôt pour la négative, hélas. Oh, ils n'ont pas été très malheureux, ils ont été bien nourris, beaucoup promenés, beaucoup

caressés, très aimés. Mais je crains qu'ils n'aient trouvé la vie *décevante* – comme tout le monde, peut-être ?

Au début nous ne nous quittions pas, ils voyageaient avec moi, je les emmenais partout, ils ont couru avec moi sur les hauts plateaux de la Lozère, ils ont même participé à un colloque à Poitiers avec Robbe-Grillet. Mais assez rapidement les gens ont commencé à faire des réflexions sur ma voiture qui sentait par trop le chien, et puis la meute était devenue trop nombreuse, ne pouvant les emmener tous je n'en ai plus emmené aucun. Je ne serais pas étonné qu'ils aient souffert d'une barrière entre nos conditions, nos races, nos espèces. S'ils avaient pu croire à une existence totalement partagée, ils n'ont pu que se sentir trahis.

Il y a aussi que cette maison très verticale ne se prête pas à une très grande intimité avec des chiens – beaucoup moins en tout cas qu'une *chartreuse*, qu'une demeure toute en portes, de plain-pied avec un jardin. Quand les chiens et moi vivions au "pigeonnier", à l'autre bout du village, nous étions beaucoup plus proches, physiquement, malgré ce que semble impliquer ce nom de "pigeonnier" : j'étaistoute la journée au rez-de-chaussée ou dans le jardin, nous ne nous quittions pas. À partir du moment (et ce fut très tôt dans leur vie) où nous avons vécu ici, j'ai été du matin au soir dans cette bibliothèque, au deuxième étage, et eux en bas, ou dans la cour. Hapax, avec ses problèmes de hanches, a très tôt renoncé à monter jusqu'ici pour me faire des visites. Nous ne nous voyions plus qu'assez peu.

Évidemment je me donne l'air de considérer que son bonheur était d'être avec moi, ce qui est bien prétentieux. Mais c'est ce qu'il a lui-même toujours laissé paraître – beaucoup moins que le Horla, néanmoins. Tous les maîtres de chien ont ce sentiment, ou cette expérience : ils sont pour leur chien la lumière et la vie.

Souvent, d'une fenêtre, je regardais Hapax, dans la cour : il paraissait s'ennuyer. Comme ma mère il aurait pu dire : «les jours sont longs ». Il n'aimait rien tant que l'activité sociale, les visites, le monde, la compagnie. Lorsqu'il y avait ici des vernissages il donnait toujours l'impression, par son comportement, d'être convaincu qu'il s'agissait de

fêtes en son honneur; et il allait d'un invité à l'autre en remuant la queue comme pour dire :

« Comme c'est aimable à vous d'être venu me voir. Je suis très touché...»

Quant à ces dernières semaines, j'avais beau essayer de jouer avec lui, et de plaisanter comme on le fait avec les vieillards, ou avec les grands malades (« Vous nous enterrerez tous...»), il avait une expression tragique, et c'est tout à fait sans succès que j'essayais de ne pas la voir, de ne pas la remarquer. Face à mes pitreries son regard semblait dire, comme Toulet :

« Ce n'est pas drôle de mourir.»

Son corps était complètement décharné, sa tête qui avait été ronde et pleine était creusée de tous les côtés, on voyait l'os apparaître partout, il arrivait que la gaieté, devant lui, parût tout à fait déplacée.

Jusqu'à la fin pourtant il a remué la queue quand il m'a vu, et même le dernier matin. Et durant cette affreuse après-midi, dimanche, où il aboyait si continuellement qu'à deux ou trois reprises je me suis emporté contre lui, quand j'approchais de lui il se taisait.Au fond il ne demandait qu'une chose : que je sois là jusqu'au bout – et je ne l'ai pas été.

***

Dans *Libération* d'hier, Pierre Marcelle évoque ses souvenirs de l'été qui s'achève, et parmi eux celui-ci :

«Le 25 juillet, visite du château de Plieux, où Renaud Camus expose Jean-Paul Marcheschi. Les murs, les œuvres, les gens, l'accrochage, tout est beau. Par une porte qui bée, par accident, on apercevra la silhouette du maître des lieux dans la bibliothèque, d'une irréelle vastitude. On dirait un spectre, mais de qui, de quoi?»

À en juger par la date, c'est Pierre qui les a fait visiter, lui et ses amis. Nous sommes bien contents qu'il ait tout trouvé beau – y compris Pierre, apparemment, et peut-être Jimmy, qui était aussi dans les parages, ce jour-là. Je ne me souviens pas de l'épisode de la porte. Quelquefois je

reviens trop tôt à mon bureau, de ma retraite dans la tour, quand les visiteurs ne se sont pas encore éloignés. Il arrive aussi, plus souvent, qu'ils reviennent en arrière pour un dernier coup d'œil, alors que j'ai déjà réintégré ce fauteuil. C'est peut-être ce qui s'est passé. Je ne sais pas si la référence à mon caractère spectral est une allusion à la furtivité de mon apparition ou bien à mon actuelle apparence physique, ce qui hélas est bien possible. Je travaille trop : douze heures par jour sept jours par semaine, et cela sans interruption depuis mon retour d'Écosse au commencement de juin – et encore ce voyage en Écosse n'avait-il guère le caractère de *vacances*, à cause de la précipitation que j'y ai mise, dans mon désir de montrer en peu de jours le plus possible du pays à mes compagnes de voyage. Mme Lloan semble toujours s'inquiéter beaucoup de ma santé : ai-je donc si "mauvaise mine", comme on disait dans mon enfance, et comme ma famille me l'a dit toute ma vie ?

Ce matin, 31 août, est parti pour la rue des Saints-Pères le texte des huit premiers mois du *journal* de l'année 2002. J'en suis à la relecture de *septembre*. Sans soute aurai-je fini la relecture de l'année complète avant la moitié du mois prochain (qui commence demain). Entre-temps me seront sans doute arrivées les épreuves du recueil*Syntaxe.* Et puis il faudrait bien faire un nouvel "éditorial" pour le parti, qui est en léthargie profonde. Après quoi il sera temps de se remettre aux *Églogues.* Pas étonnant que j'ai l'air d'un spectre, et déjà plus qu'à moitié dans l'autre monde, comme le pauvre Hapax ces derniers temps.

Mercredi 1er septembre, dix heures moins le quart. « On va reparler de votre livre, qui date déjà depuis un an et demi» (à moins que ce journaliste n'ait voulu dire que depuis un an et demi le livre de son invité était démodé?).

« On m'a filé un paquet d'exclus dont personne ne s'en occupait» (jeune professeur – de français? – se plaignant de sa classe, dont pourtant il a fini par s'accommoder).

«Y a pas du tout de réflexion sur qu'est-ce c'est l'éducation aujourd'hui» (le même).

«Tout dépend comment les choses sont faites» (même émission, autre professeur ou spécialiste de l'éducation).

« On réfléchit comment agencer les moyens à l'intérieur de la classe.»

« On pourrait réfléchir à comment devenir citoyen.»

C'était hier à midi, une émission sur l'École, à l'occasion bien sûr de la rentrée des classes. Le matin, au cours d'une autre émission sur les mêmes questions, un sociologue, je crois, ou assimilé, avait déclaré qu'en France les « enseignants sont merveilleux et font un boulot formidable ». Bien sûr c'est le genre de déclaration, à mon avis, qui déconsidère absolument tout ce que la même personne a pu dire avant et tout ce qu'elle se prépare à dire après. C'est le genre de déclaration qui, bien que ridicule, est excusable, à la rigueur, parce que inévitable, de la part d'un ministre parlant de ses troupes («les policiers français sont des gens formidables ») ou d'un membre du bureau du Parti socialiste œuvrant à la bonne humeur des siennes (« en France les enseignants font un boulot sensationnel ») ; mais dans la bouche d'un "expert" quelconque ce genre de phrase n'a aucune espèce de sens – et en plus elle est fausse…

Bien entendu je ne doute pas une seule seconde qu'il y ait en France parmi les "enseignants" (rien que ce nom…) «des gens formidables»; et aussi quelques-uns «qui font un boulot formidable » – ceux-ci déjà moins nombreux que ceux-là, à mon avis, car aux « gens formidables» le système ne laisse pas forcément l'occasion de faire « un boulot formidable ». Il y a aussi parmi les enseignants français, toujours à mon avis, une proportion non négligeable de gens médiocres, professionnellement, culturellement, "*civilisationnellement*" surtout; et un troisième groupe, qui sans doute n'est pas insignifiant en quantité, de gens affligeants de nullité, par défaut de formation, par paresse, par incivisme ou par découragement. De toute façon il n'est pas question de juger globalement ces personnes : des êtres merveilleux peuvent être d'exécrables enseignants, et de merveilleux enseignants peuvent être des êtres humains d'une qualité peu recommandable (c'est assez difficile à concevoir, mais cela doit exister). D'une façon générale je crois le corps

enseignant actuel, en France – et quelles que soient bien sûr les inégalités prodigieuses en son sein –, d'un niveau moyen peu satisfaisant. Il est lui-même, déjà, le produit d'un enseignement en pleine déliquescence depuis une ou deux générations. Il suffit d'entendre la plupart de ses représentants à la radio, il suffit de les voir à la télévision, il suffit de remarquer leur niveau de maîtrise du langage, leur niveau de maîtrise des codes sociaux de la civilisation, de la courtoisie, de la dignité professorale, pour se rendre compte qu'un nombre alarmant de ces individus ne peuvent en aucune façon faire de bons maîtres, et pour souhaiter, si l'on a des enfants, que jamais ceux-ci ne tombent sous la férule de pareils personnages (lesquels, n'eût-on pas d'enfants, suffiraient à vous dissuader d'en faire…).

Bien entendu, personne ne dit cela. En démocratie on dit :

« Les enseignants français sont des gens merveilleux qui font un boulot formidable.»

Si on est un homme ou une femme politique et si on aspire à être élu, ou à le rester, on ne peut pas dire autre chose; si on est un intellectuel organique il n'est pas question de dire autre chose; si l'on est un écrivain ou un philosophe on risque gros à dire autre chose. Je ne suis même pas certain qu'en ces différents cas on puisse *croire* autre chose – il y a dans le monde plus de sincérité qu'on ne l'imagine, etl'on finit presque toujours par se persuader de ce que l'on a tout intérêt à penser. En l'occurrence l'opinion divergente n'est pas recommandée, en tout cas. Il n'y a que les maudits qui puissent se permettre de l'entretenir et de l'exprimer – d'où les avantages du statut de *maudit*, malgré les rudesses qu'il présente.

La vérité est que "nos enfants" sont élevés, en moyenne, par des gens qui sont tout à fait capables de dire absolument sans ciller, et sans rire :

« Y a toute une pédagogie à mener sur pourquoi le gamin il...»

– et encore, ceux-là sont les plus brillants, les plus débrouillards, ceux qui sont invités à la radio parce qu'ils ont écrit des livres ou fondé des associations pour sauver l'Éducation nationale…

Jeudi 2 septembre, neuf heures du soir. Comme Alain Vircondelet m'avait adjuré de ne plus parler de lui et de ne plus écrire son nom dans ce *journal*, j'avais, en préparant pour l'édition, ces temps-ci, le *journal* 2002, obtempéré à ses desiderata et interdits, et "anonymisé" la relation d'une scène plutôt vive entre nous, rue du Bac, à Paris, en février ou mars de cette année-là. Mais je pense que je vais pouvoir revenir à la forme originelle. Dans son propre *Journal de résistance d'un chrétien dans le monde*, Vircondelet écrit :

«Je commence à lire le dernier *Journal* de Renaud Camus, *Retour à Canossa*, paru chez Fayard. Toujours la même dérision, le même désir de profanation. Cette fois-ci je ne suis pas cité… Ouf! la lecture de ce dernier tome, consacré à l'année 2000, m'écœure et me désole. Les turpitudes dans lesquelles il veut enliser son propre lecteur sont sans fond[3].» (p. 18-19).

Ou bien :

« Il en va de même avec Renaud Camus dont les descriptions de ses virées dans les arrière-salles de boîtes *gay* de Toulouse sont épouvantables et abjectes. Or Renaud, qui vint souvent dîner ici àma table en Gascogne (on est voisins), a dans la vie un discours extrêmement policé, presque gênant d'académisme. On n'oserait pas dire un mot plus haut que l'autre tant il semble d'emblée décourager les écarts de langage. Là non plus, l'écrit ne colle pas au personnage. Et du coup c'est l'exhibition du texte qui est odieuse parce qu'elle veut compromettre le lecteur dans ce chaos, dans cette abjection [4] […] » (p. 108-109).

La scène de la rue du Bac est évoquée elle aussi, à l'occasion de la "cérémonie des vœux" à la sous-préfecture de Condom[5].

***

Tout cet été, à mes rares moments de loisir – le soir avant de m'endormir, ou bien dans la journée, quand je dois passer dans la tour, des visiteurs étant dans la bibliothèque –, j'ai lu *Guerre et Paix*, avec

beaucoup de plaisir et d'étonnement. Le livre ne ressemble pas du tout au souvenir que j'en avais; lequel remonte, il est vrai, à mes seize ou dix-sept ans ! Il m'était apparu alors comme un formidable monument, plutôt revêche; et je crois d'ailleurs que je n'étais pas venu à bout de ma lecture. Cette fois je suis moins *impressionné*, mais je l'entends en grande partie comme un compliment. Je ne comprends absolument plus ce qui avait pu me paraître difficile d'accès, il y a quarante ans. Lors de cette nouvelle lecture (que je suis loin d'avoir finie), je ne m'ennuie pas une seconde, et je ne vois pas ce qui avait pu me paraître ennuyeux au temps de mon adolescence. Au contraire je trouve chez Tolstoï, en plus de son génie, toute sorte de qualités de petit maître, de bon faiseur, des qualités un peu grossières, mais formidablement efficaces, qui rendent son génie beaucoup plus abordable. Il a un côté Alexandre Dumas, un côté Victorien Sardou, même, un art de ne pas rater la scène à faire, desastuces de feuilletoniste, un talent pour fouetter en fin de chapitre la curiosité du lecteur, qui ne m'avaient pas du tout frappé jadis et qui aujourd'hui me procurent un plaisir de lecture très éloigné de celui que j'attendais (mais *comprenant* tout de même celui que j'attendais, de sorte que tout est pour le mieux).

La traduction de la Pléiade, celle d'Henri Mongault, sans doute déjà ancienne, me paraît remarquable de fluidité, de simplicité et de naturel. Néanmoins ce n'est qu'une traduction, et il est assez rare que l'admiration que je ressente soit d'ordre *littéraire* à proprement parler – je veux dire inspirée par des phrases, des rythmes, de purs agencements de syllabes et de mots. Mais ce m'est l'occasion de me voir rappeler que la littérature, bien sûr, ne saurait être enfermée dans cette vision étroite. La littérature, ce ne sont pas seulement des phrases, pas seulement en tout cas des phrases pour la phrase (qui existent sans doute chez Tolstoï, je ne suis pas à même d'en juger). La littérature ce sont aussi des images, des moments, des atmosphères. Témoin les admirables scènes de chasse du

Vendredi 3 septembre, neuf heures vingt-cinq, le soir… deuxième livre, quatrième partie. J'aime entre tous le chapitre VII. Les jeunes chasseurs, Nicolas Rostov, sa sœur Natacha et son jeune frère Pétia, se sont laissé entraîner par le loup très loin du domaine familial, Otradnoié; et ils acceptent pour la soirée l'hospitalité d'un oncle excentrique et pauvre, qui vit sur une propriété beaucoup plus modeste, une vieille baraque déglinguée, sur les confins des terres Rostov. Cette soirée est un enchantement, pour le lecteur, pour les jeunes gens, pour tout le monde. L'oncle excentrique a une accorte gouvernante, Anissia Fedorovna (un des plus merveilleux des personnages épisodiques du roman), à laquelle il suffit d'apparaître pour que tout le monde comprenne qu'elle est sa maîtresse, et que sa vie de bohème rurale est en fait très heureusement organisée. Le chien Tapageur, qui s'est couvert de gloire à la chasse, « s'installa sur le divan et procéda, de la langue et des dents, à une toilette sérieuse ». On fait une collation délicieuse, et puis l'on passe à la musique. Le cocher Mitka chante en s'accompagnant à la balalaïka, puis l'oncle lui-même se saisit de sa guitare :

«Aussitôt le motif de la chanson vibra comme un écho dans l'âme de Natacha et de Nicolas, avec cette même douce gaieté qui émanait de toute la personne d'Anissia Fedorovna. Celle-ci rougit et, se cachant le visage dans son fichu, sortit en riant de la pièce.»

Jean Puyaubert parlait d'une *rumeur de bonheur*, qu'il avait distinctement perçue, un jour de 1928, dans une allée du jardin, au Pouget, près de Tulle. Mais c'était un beau soir d'été, tandis que nous sommes là au cœur de l'hiver, au bout de la neige, dans une vieille maison de campagne en désordre, mais qu'on imagine bien chauffée.

«C'est charmant, charmant, mon oncle ; encore, encore ! s'écria Natacha quand il eut fini. Et, bondissant de sa place, elle courut l'embrasser. – Nicolas, mon petit Nicolas ! ajouta-t-elle en se tournant vers son frère comme pour lui dire : – Mais qu'est-ce qui nous arrive?»

Ce qui leur arrive est le bonheur, en rumeur, en bouffée, sans autre raison particulière que la gentillesse de tout le monde autour d'eux, la bonne chère, la fatigue, la musique, et le charme de la maison. Lorsque plus tard ils rentrent en traîneau vers Otradnoié, avec le plus jeune frère endormi, Natacha dit encore à Nicolas :

« Sais-tu, reprit-elle soudain, je sens que jamais je ne serai si heureuse, si tranquille que maintenant.»

Le merveilleux est que la fragrance de ce bonheur vienne encore nous flatter quand nous tournons ces pages, si loin dans l'espace, si loin dans le temps. Est-ce la littérature, cela? Ce n'est pas la phrase, c'est la maison, Mikhaïlovka. J'imagine que ce chapitre irrésistible est fameux dans la littérature russe, mais la séduction grisante qui s'en dégage, on dirait que ce ne sont pas précisément les mots qui la fomentent, mais la consistance même de vivre – et peut-être est-ce là le plus grand art, faire que les mots se convertissent en cette matière élusive entre toutes, la matière d'être.

Il y a bien sûr que cette maison me dit quelque chose, que d'emblée je l'ai reconnue. En ai-je assez pratiqué, enfant, adolescent encore, de ces vieilles baraques chaleureuses et déglinguées, perdues dans les fonds d'une Auvergne d'hiver froide et enneigée comme la Russie ! Je songe entre toutes à celles de "la cousine Trille", autrement appelée "la cousine Belloc", à Massagettes, d'abord, puis plusloin encore des grandes routes du côté d'Herment. J'aimais beaucoup "la cousine Trille". Son mari colonel collectionnait les "Que sais-je?", il les avait tous et peut-être les apprenait par cœur, il savait tout du droit coranique, et de la géologie de la Hongrie. Les chiens couchaient sur les canapés, là aussi, et le feu presque éteint, dans la cheminée, repartait toujours assez pour qu'on y grille quelques saucisses et du pain, qu'on buvait avec du vin des coteaux de Limagne.

Samedi 4 septembre, neuf heures et quart, le soir. Je n'ai pas fini la relecture corrective du *journal* 2002 et voilà que déjà m'arrivent les secondes épreuves du recueil de trois conférences, *Syntaxe.* J'aimerais bien me débarrasser de la première tâche avant de m'attaquer à la seconde, mais je ne sais pas si cela sera possible. J'appellerai lundi la P.O.L pour savoir de combien de temps je dispose pour les épreuves. S'agissant du *journal* 2002 j'en suis déjà à novembre dans mes travaux de

mise en forme définitive, mais le fichier informatique relatif à ce mois-là est énorme, et celui de décembre ne l'est pas moins : cent cinquante mille signes chacun – de sorte que je suis moins près de l'écurie qu'il n'y paraîtrait.

Ce soir j'ai dû m'interrompre, malgré la précipitation, pour aller à Lectoure, rue Diane, au vernissage d'une exposition de feu Marfaing. Elle est organisée par Michel Dieuzaide, le fils de Jean, le photographe. Il est venu plusieurs fois à Plieux cet été, il nous envoie beaucoup de visiteurs, il a même acheté un petit tableau du "fonds Marcheschi". Je l'ai rencontré ce soir, et en effet il ne tarit pas d'éloges sur Marcheschi et sur notre accrochage. J'ai rencontré aussi la veuve de Marfaing, une femme au beau visage, vêtue comme un Marfaing, si l'on peut dire, *id est* en noir, bien entendu, un peu à la japonaise. Elle m'a raconté que Marfaing et elle avaient un soir demandé un texte à Jabès, qui avait décliné de l'écrire, disant qu'il ne voyait pas ce qu'il pouvait dire, que la peinture de Marfaing n'appelait pas les mots (ce qui est vrai). Mais le lendemain matin il les avait rappelés, le texte était prêt.

Parmi les visiteurs de Plieux cet après-midi il y avait, dans un groupe d'amis de Michel Dieuzaide, la fille de Jabès, justement.

***

Jean-Paul avait attiré mon attention sur la forte charge *sexuelle* des descriptions des hommes, chez Tolstoï, sur l'insistance quant à leur beauté, leur virilité, leurs muscles, la largeur de leurs épaules, l'épaisseur de leurs cuisses, l'épaisseur de leurs *lèvres*, même. Il avait raison. Mais il me semble que ces pages innombrables vibrent aussi, plus ou moins discrètement, d'une assez forte charge *homosexuelle.* Qu'on prenne un personnage comme le jeune Nicolas Rostov, par exemple : très viril, joli garçon, adoré des femmes, courageux, bon soldat, chasseur passionné, etc. On commence par apprendre qu'à peine il a rejoint son régiment il partage le logis de son capitaine. Le capitaine est ce Denissov qui vient à Moscou avec Nicolas, en permission, qui loge alors chez les Rostov, qui *partage la chambre de Nicolas* (bien que les Rostov semblent avoir un

palais gigantesque), et dont les grosses moustaches noires impressionnent beaucoup le petit Pétia, le jeune frère de Nicolas : Pétia est tellement excité par le sabre de Denissov, posé dans l'antichambre, que pour demander s'il peut jouer avec lui il se précipite dans la chambre des deux garçons, laissant la porte ouverte, ce qui permet aux jeunes filles de la maison d'apercevoir les cuisses velues de Denissov, très embarrassé (les jeunes filles s'enfuient en riant – très jolie scène, assez sexy, livre deuxième, première partie, chapitre premier).

Mais tout cela n'est encore rien. On se dit qu'on surinterprète, que l'auteur n'est certainement pas conscient de ce qu'il suggère à des esprits un peu tordus. Arrive, beaucoup plus loin (dans *Guerre et Paix* tout est toujours *beaucoup plus loin*), une autre scène où cette fois le lecteur a beaucoup de mal à croire que Tolstoï ne se rend pas compte de ce qu'il écrit.

C'est assez peu de temps après la merveilleuse journée de chasse que j'évoquais hier ou avant-hier, avec la soirée chez l'oncle excentrique. Les Rostov sont encore sur leur domaine d'Otradnoié, on est maintenant à Noël, il semble qu'il y ait pour cette période une tradition de masques et de déguisements. «Natacha en hussard et Sonia en Tcherkesse s'étaient charbonné au bouchon des moustaches et des sourcils.» On voudrait aller de nouveau chez l'oncle mais la comtesse mère recommande plutôt une visite aux Mélioukov, qui sont moins loin. Derechef, on part en traîneau.

Il faut dire que Sonia, la cousine de Nicolas, de Natacha et du jeune Pétia, a été élevée avec eux et qu'elle est depuis toujours amoureuse de Nicolas. Nicolas l'aime beaucoup, mais enfin jusqu'à présent il ne lui a pas fait d'avances très précises. Cependant cette soirée va tout changer. Sonia le sent d'emblée :

« Son costume, en effet, était le mieux réussi de tous; les moustaches et les sourcils lui allaient à ravir; chacun la complimentait à l'envi; elle se sentait, contre son habitude, pleine d'assurance et d'aplomb; une voix intérieure lui disait qu'aujourd'hui ou jamais son sort se déciderait et elle paraissait tout autre en habit d'homme.»

On part sous la lune. Nicolas mène l'un des traîneaux.

« Nicolas se tourna vers Sonia et dut se pencher pour mieux voir son visage. À la lumière de la lune, un gentil visage, avec des moustaches et des sourcils dessinés en noir, surgissait, proche et lointain à la fois, du collet de zibeline.

« Où est donc la Sonia d'autrefois?» se dit Nicolas en la dévisageant avec une insistance souriante.

– Que désirez-vous, Nicolas ?

– Rien, répondit-il en se retournant vers les chevaux.»

Mais il désire bien quelque chose, car il songe :

«Et ce Tcherkesse à moustaches, je ne sais pas qui c'est, mais je l'aime.»

La soirée est très gaie, comme celle de l'automne chez l'oncle.

« Que l'on jouât au furet ou que l'on devisât comme maintenant, Nicolas ne quittait pas Sonia d'une semelle et la regardait avec des yeux tout nouveaux. Grâce à son déguisement, à ses moustaches postiches, la jeune fille se révélait enfin à lui sous son vrai jour; il le croyait du moins, et d'ailleurs Natacha ne se souvenait point d'avoir vue sa cousine si jolie, si gaie, si pleine d'entrain.»

De bout en bout la moustache joue un rôle capital, c'est elle qui conduit au baiser (on est sorti prendre un peu l'air) :

« Il passa la main sous la pelisse qui lui recouvrait la tête, l'enlaça, la pressa contre lui et baisa ses lèvres où était dessinée la fausse moustache et qui sentaient le bouchon brûlé. »

Le retour vers Otradnoié est enchanteur, comme la fois précédente – les deux soirées se ressemblent beaucoup, mais la moustache change tout. Nicolas est plein d'entrain :

«Et, faisant craquer ses bottes, il sauta du traîneau de Natacha pour regagner le sien. Il y retrouva le même petit Tcherkesse heureux et souriant, moustachu et les yeux brillants, qui le regardait de dessous la capuche de zibeline, et ce Tcherkesse était Sonia, et cette Sonia serait sûrement un jour sa femme, heureuse et aimante.»

On a envie de dire :

« Eh bien voilà, ce n'était pas plus compliqué que cela...!»

Et ce petit Tcherkesse moustachu et les yeux brillants, certainement on s'en fût entiché aussi.

(Il s'agit des chapitres X, XI et XII de la quatrième partie du livre deuxième.)

Samedi 11 septembre, six heures et demie, le soir. La semaine a été fort mouvementée, et c'est ce qui m'a tenu éloigné de ce *journal.* Mais elle réservait son pire pour le dernier jour, aujourd'hui.

Je devais à la fois finir de mettre au point le texte du *journal* 2002, pour Fayard, et corriger les épreuves de *Syntaxe* (et autres "conférences") pour la P.O.L. Je ne sais pas comment j'y suis arrivé dans les circonstances, mais j'y suis arrivé, et même avec un peu d'avance, ce qui m'a permis de me rendre hier à Toulouse et d'y acheter les quinze ou vingt livres dont j'estimais avoir le plus urgent besoin au moment de me remettre aux *Églogues.* Ils m'ont coûté près de cinq cents euros mais ce n'est encore rien auprès des autres dépenses de ces jours-ci, lesquelles, ce *journal* va le voir, ne pouvaient plus mal tomber.

Mardi cet ordinateur est tombé en panne. Le conseiller consulté, le mari de ma lectrice Valérie Scigala, grand expert en matière de Macintosh, a estimé, à l'exposé des symptômes et de l'histoire du cas, que la pauvre machine n'en pouvait plus, que c'était déjà merveille qu'elle ait rendu de si bons services pendant cinq ans alors que la durée de vie moyenne de ces appareils est plutôt de deux outrois ans – *et encore*, cela c'est dans les cas où l'on s'en sert trois ou quatre heures par jour, non pas dix ou douze comme je fais. Ce monsieur estimait qu'un nouvel achat était indispensable et urgent.

Tout travail était alors impossible, puisque je n'arrivais même pas à allumer l'appareil. J'ai envisagé de partir immédiatement pour Paris, car c'était là-bas seulement que je pensais pouvoir sortir de l'impasse où je me trouvais. Mais nous nous sommes rangés à un parti plus mesuré, je

suis resté ici, et Pierre, qui devait se rendre à Paris de toute façon, a emporté cet ordinateur.

Mercredi soir il a dîné chez Valérie Scigala et son mari, M. Malaingre. M. Malaingre est arrivé, non seulement à récupérer les mois d'octobre et de novembre du *journal* 2002, que je craignais perdus, au moins dans leur version revue et corrigée, mais même à faire repartir cette machine, qui m'est revenue hier soir avec Pierre, en état de fonctionnement. M. Malaingre estime néanmoins qu'il s'agit d'un été de la Saint-Martin ou même de la Saint-Nicolas, que le sursis peut prendre fin à tout moment et ne saurait guère durer plus d'une semaine ou quinze jours, que ce Macintosh est tout à fait en bout de course. Aussi ai-je pris des dispositions pour le faire remplacer. Pierre, à ma requête, a déjà commandé le nouvel appareil. Il va en coûter quatre mille euros.

Pendant ce temps, resté ici, je mettais au point le mois de décembre 2002 sur le vieil I-Mac de "Pli selon Pli", et je corrigeais les épreuves de *Syntaxe*, suivi de *Éloge de la honte* et de *Voix basse* : ce paquet-là est parti hier matin, de la poste de Miradoux. Je comptais envoyer la dernière livraison d'*Outrepas*, le *journal* 2002, lundi matin à Fayard.

Je n'aurai pas à me donner ce mal. Une lettre de Claude Durand, arrivée à l'heure du déjeuner, et que Pierre m'a lue tandis que j'étais dans mon bain, m'informe qu'il a décidé de ne pas publier le livre. J'écris ici comme je chauffe en hiver cette maison, pour les petits oiseaux.

La lettre de Claude Durand, assez longue, et qu'il m'interdit absolument de citer, comporte deux parties à peu près égales.

Dans la première il déplore mes doléances à propos des changements de formulation que m'imposent *pour mon bien*, dit-il, meséditeurs, et il se plaint de mes récriminations au sujet de ses interventions pour corriger ma ponctuation : il estime que je me montre ingrat à l'égard de mes bienfaiteurs.

Dans la deuxième partie de sa lettre, celle qui mène directement à la décision de suspension de publication qu'il me signifie, Claude Durand exprime sa désapprobation totale quant à mes positions au moment des élections présidentielles de 2002 – à savoir : pas question une seule seconde de voter pour Le Pen mais pas question non plus de voter pour

Chirac, et souhait que Le Pen ait le plus possible de voix, en çà bien sûr de la majorité et du succès, afin que soit nettement signifié (*mal*, sans doute, mais nettement) le refus de notre peuple de disparaître en tant que peuple. Claude Durand rapproche ma position de celle des intellectuels conservateurs de la République de Weimar, inconscients de la gravité de la menace nazie, et qui laissent le petit peuple méprisé des votants faire à leur place, avec le succès qu'on sait, le sale travail. C'est là un résumé approximatif de la lettre. Sa conclusion est bien nette, en tout cas : pas de publication.

Dimanche 12 septembre, sept heures moins le quart, le soir. La vérité est que personne ne peut s'accommoder de ce *journal.* Personne ne peut s'accommoder de la figure qu'il y fait. Personne sauf Flatters, Jacqueline Voillat et Pierre, croyais-je, mais aujourd'hui il me dit que non, que même lui s'en accommode mal, que par exemple il n'est pas content que je dise, dans le *journal* 2002, justement, qu'il a mis la note de *18 et 1/2* à une copie que je cite et qui en d'autres temps eût à peine mérité la moyenne. La liste des mécontents, elle, est interminable. Sylvie Topaloff était horrifiée de se voir dans ce miroir-là (qui est peut-être un miroir trompeur). Alain Finkielkraut m'en veut de citer des propos qu'il m'a tenus en confidence et qui le mettent en délicatesse avec le milieu éditorial dès lors qu'ils sont publiés. Alain Vircondelet était au bord d'en venir aux coups avec moi, le jour que nous nous sommes rencontrés rue du Bac, à cause de ma relation d'un dîner chez lui. Ma mère serait accablée et furieuse de ce que je dis d'elle, si elle me lisait. Ce *journal* a fait le vide autour de moi. Paul Otchakovsky souffre certainement, je crois qu'il me l'a dit, deson apparence entre mes lignes. Il n'y a pas de raison de penser que Claude Durand soit plus satisfait de la sienne.

Pourtant il ne me semble pas que ce *journal* soit cruel. Nuire, blesser, sont bien le dernier de mes desseins. J'essaie de rester fidèle à ma vérité, à la vérité de mes sentiments. Peut-être ai-je le cœur très sec. Mes

portraits ne sont pas flattés. Et peut-être mes sentiments sont-ils toujours contradictoires.

Ainsi, hier soir, nous sommes allés dîner à Montauban chez l'ex-tutrice pédagogique de Pierre, sa "formatrice" en enseignement, Quynh Martin-Robin et son mari Serge, le sculpteur. Ils sont charmants. Quynh, outre qu'elle a une silhouette de jeune fille, alors que nous sommes grosso modo de la même génération, est une cuisinière hors de pair. Nous avons fait, comme toujours chez eux, un excellent dîner, et nous avons passé une excellente soirée.

Mais il y a toujours, toujours, toujours un *mais*. Le *mais* est par exemple que pour aller là-bas nous n'avons pu partir d'ici qu'à huit heures du soir, le château étant officiellement ouvert à la visite jusqu'à cette heure-là. Il faut une heure pour se rendre à Montauban, et à Montauban c'était hier la grande fête municipale annuelle des Quatre Cents Coups. La ville était terriblement encombrée. Nous ne sommes arrivés chez nos amis qu'à neuf heures et demie à peu près et nous ne sommes guère passés à table avant dix heures.

La dernière fois que nous étions allés les voir, nous leur avions apporté un bocal de foie gras. Ils n'y avaient pas touché, et l'avaient réservé pour notre visite. Donc, en guise de hors-d'œuvre, foie gras sur toasts, avec champagne. Mais Quynh, qui sait que je raffole de sa cuisine, n'avait rien rabattu pour autant de ses fastes coutumiers : plat de porc à la menthe, à la coriandre et aux nouilles vietnamiennes, qui paraît-il, bien qu'il eût suffi tout à fait pour constituer un dîner, n'est qu'une *entrée*; puis énorme canard aux trois champignons (moi qui n'aime rien tant que le canard et les champignons !), sur lequel j'ai un peu calé, alors que s'il y a une chose qui va bien chez moi, c'est l'appétit; puis fromage, puis sorbets, car le sorbet, n'est-ce pas, il n'y a pas besoin d'avoir faim; rosé de Corse avec le canard, excellent vin rouge avec le fromage, alcool dans les sorbets…

Il était une heure et demie du matin quand nous avons repris la route, trois heures quand nous avons regagné notre petit lit. Évidemmentje pourrais, absolument sans mentir, raconter cela à la manière d'Alain Vircondelet, et tout le monde serait content :

«Avons dîné chez des amis qui ont une magnifique demeure ayant appartenu au XVIIe siècle aux Bourbons. Le château de Bazian est une pure merveille qu'ils restaurent depuis une vingtaine d'années, avec une constance et une fidélité à l'édifice exemplaires.»

Ou bien :

«Malgré le froid, partons dîner au château de Pujos, chez notre ami Bernard Dupré. C'est un château fort restauré avec un goût sublime. Le dîner est très agréable, j'aime ces grandes nappes carrées que pose Bernard et dont on voit les plis, sur lesquelles il installe toujours une vaisselle très ancienne peinte à la main. L'ensemble fait penser à une peinture du XVIIe siècle, à Pieter De Hooch ou bien encore à l'admirable Philippe de Champaigne.»

Ou bien :

« Dîner chez Jean-Luc et Catherine Moreau, à Lectoure, avec Annie Roussillon, l'ex-femme du comédien. L'hôtel particulier où ils habitent est éclairé aux bougies, comme dans les gravures libertines du XVIIIe siècle. Le dîner est exquis, asperges vertes, agneau, gâteau au chocolat, champagne. On parle de Venise, de Soulages auquel la maîtresse de maison voue une admiration sans bornes.»

Ou encore :

«Déjeuner au château de Landiran, chez Simone Matthieu, une des plus grandes collectionneuses d'images de piété que je connaisse.»

Ou enfin :

« Dîné organisé par Macha Méril dans le château d'une de ses amies américaines, Virginia Drabble. On fête ce soir la sortie de son livre, *Biographie d'un sexe ordinaire*. Soirée exquise avec plein d'amis, Olivier de Montal, Cabanna, le bon libraire d'Eauze, Anna et Arnaud du Fayet, Juliette Boisrivaud, Grassa (le propriétaire d'un des meilleurs vins de la région, le Tariquet) et sa compagne Séverine Runel… Tout est agréable, les viandes, les saumons, les purées et les gâteaux meringués, les vins et les champagnes. Macha est très joyeuse, vif-argent comme dans ses films...»

Cependant je m'aperçois que même l'aimable Vircondelet exprime quelque fois des réserves polies, car il continue :

«... mais je suis quand même un peu loin de toute cette gaieté, une part de moi-même malheureuse de n'être pas dans la prière, dans la nuit de Pâques, entre les femmes de Galilée, celles qui avaient aidé Joseph d'Arimathie à préparer les aromates et les parfums auprès du tombeau...»

Moi je pourrais ne dire que du bien du dîner d'hier, et tout serait vrai. Cependant mon mauvais génie me pousse à ajouter que selon moi les dîners sont toujours trop longs (il faudrait pouvoir se retirer à onze heures et demie ou minuit), qu'on mange et qu'on boit toujours trop (et certes je ne peux m'en prendre qu'à moi-même), qu'ensuite on passe des nuits impossibles, que nous nous sommes levés à onze heures du matin, ayant pour ma part fort peu dormi (mais tout de même tiré un coup, ce qui compense un peu), et que toute cette journée-ci, ce dimanche, est affecté de grande mollesse et improductivité par cette soirée d'hier, dont je ne suis donc, globalement, qu'à moitié satisfait, bien qu'elle ne doive m'inspirer, c'est l'évidence, que de la reconnaissance pour toute la gentillesse et la générosité qui m'ont été prodiguées ainsi qu'à Pierre. Donc je suis un ingrat. Donc mes bienfaiteurs ne peuvent être que déçus par moi, blessés, remplis d'amertume. Je ne sais plus qui se plaignait un jour de mon personnage de – oh, j'aimerais me rappeler les termes exacts… – chien qui mord la main qui le nourrit, mendiant vindicatif, obligé ingrat.

*

Michel Winock, qui vient de publier un *La France et les juifs de 1789 à nos jours*, était reçu l'autre jour à France Culture et *interrogé sur pourquoi* (comme on dirait à France Culture) il écrivait le mot *juif* avec une minuscule. Il donnait d'excellentes raisons, qui sont celles qu'on m'a toujours enseignées, que *juif* s'écrit avec une minuscule comme *chrétien* ou *musulman*, parce que ce n'est pas un nom de nationalité, lié à un pays particulier (un *Corse*, un *Allemand*, mais un *protestant*, un *gitan*, un *copte*). Il n'a pas ajouté, ce que je crois (ou croyais) savoir, qu'on écrit un

Juif, les *Juifs* quand il s'agit des Juifs de l'histoire sainte, des Juifs peuple de l'Antiquité. Tel était l'état de laquestion dans mon esprit lorsqu'on m'a appris chez Fayard il y a quelques années que la politique de la maison était d'écrire les *Juifs* dans tous les cas. C'est celle qui est suivie dans l'ouvrage de Jacques Attali, *Les Juifs, le monde et l'argent* (Fayard), comme dans celui de Soljénitsyne, *Deux siècles ensemble, I. Juifs et Russes avant la révolution, II. Juifs et Russes pendant la période soviétique.* Elle est contraire à celle qui avait cours à la P.O.L, et selon laquelle j'avais été formé sur ce point. J'écrivais donc *les juifs* à la P.O.L et *les Juifs* chez Fayard – cela à ma relative désapprobation, mais voilà au moins un petit problème dont je suis débarrassé.

*

France Culture (suite) :

« Vous auriez pu insister sur comment ça se fait que *Les Mille et Une Nuits* ne sont pas davantage étudiées en classe.»

Ou bien :

« Les livres se construisent sur souvent des disparitions.»

*

Le langage renverse la proposition de Marx selon laquelle l'histoire revient en farce. Ses plaisanteries à lui reviennent sur le mode sérieux. On dit en riant *bonne continuation*, *au jour d'aujourd'hui*, *déjà d'puis tout p'tit*, et l'on s'aperçoit que ces tournures plaisantes, quelques années plus tard, font retour sans la moindre ironie.

*

Voici ce que j'ai fait depuis hier, à propos de l'"affaire Fayard".

J'ai eu un entretien téléphonique avec Flatters, qui pense que Claude Durand a eu un mouvement d'humeur, et pourrait revenir sur sa décision – je ne le pense pas un seul instant, et n'ai pas la moindre intention, bien sûr, de l'y inciter. Flatters pense aussi que le texte de mon *journal*, pour

Claude Durand, n'est pas "narcissiquement gratifiant" : c'est là un charabia pseudo-barthésien que nous partageons depuis vingt-cinq ans; je suis d'accord sur ce point, y compris lorsque Flatters estime que cela peut expliquer bien des choses.

J'ai eu un entretien avec Christian Combaz, qui a tendance à assimiler nos deux cas. Lui aussi a eu quelques difficultés avec Claude Durand, qui lui a proposé pour un de ses livres la moitié de ce qu'il avait touché pour le précédent. Il dit que Claude Durand a à rendre des comptes à beaucoup de gens, et qu'il fait probablement l'objet de fortes pressions pour qu'il se débarrasse de gens comme nous. Il pense aussi que Jean-Paul Bertrand accueillerait probablement ce *journal* au Rocher, mais me donnerait pour lui moins d'argent que ne m'en donnait Fayard.

J'ai fait part des nouvelles à la Société des lecteurs, via son site. Elles ont suscité beaucoup d'animation, allant en général dans le sens d'une vive indignation à l'égard de Fayard et de Claude Durand, assortie d'une certaine volonté d'en découdre, c'est-à-dire, pour commencer, d'envoyer de vives lettres de protestation. Je me suis attaché à circonscrire et même à étouffer ces sentiments-là et ces intentions, au motif qu'il n'y a selon moi rien à reprocher à Claude Durand ni à Fayard, qui sont absolument libres de publier ou de ne pas publier qui ils veulent quand ils veulent. Interrogé sur les motifs de la crise actuelle, j'ai résumé comme j'ai pu la lettre de Claude Durand, en des termes très voisins de ceux que j'ai utilisés ici.

Enfin j'ai écrit à Claude Durand. Je lui ai signalé que mes doléances à propos de ses interventions au sujet de ma ponctuation s'inversaient dès l'année suivante, et qu'en 2003 je me manifestais très satisfait, au contraire, de l'arrangement que nous avions trouvé (deux copies du texte, l'une avec ses modifications de ponctuation, que je pouvais ou non transcrire sur l'autre). Sur le fond de l'affaire je lui ai dit que je ne pouvais que prendre note de sa décision. Mais j'ai indiqué, comme étant le principal objet de ma lettre, mon désir de lui exprimer, au moment où nos voies divergeaient, ma reconnaissance pour la très généreuse hospitalité qu'il m'a offerte cinq années durant chez Fayard. De fait je garde un bon souvenir, dans l'ensemble, de mon passage dans cette maison, et de mes relations avec Durand lui-même, avec Hélène

Guillaume et avec sa collaboratrice Virginie Bressis. Je ne suis pas sûr, d'ailleurs, que ces relations soient entièrement de l'ordre du souvenir : *quid* en effet des deux autres contrats, celui qui concerne le *Journal de* Travers, et celui qui porte sur l'*Anthologie de l'amour des hommes*? J'imagine qu'ils restent valables.

Lundi 13 septembre, neuf heures et demie. J'ai regardé ce matin les corrections et annotations de Claude Durand aux cent soixante-dix pages d'*Outrepas* qu'il avait examinées avant de décider d'arrêter sa lecture, et qu'il m'a renvoyées avec la lettre me faisant part de sa volonté de ne pas publier le livre. Ces commentaires marginaux m'ont déprimé. Tous sans exception sont négatifs. On y sent monter de page en page le mécontentement à mon égard qui a conduit à la décision finale. Dans une entrée du mois d'avril (2002), je cite Jean Echenoz racontant que Jérôme Lindon, agacé par lui, lui a dit :

«Ce n'est tout de même pas du Heidegger, ce que vous écrivez!»

Cette citation est un prélude à une anecdote relative à Hélène Guillaume, choquée que je puisse écrire de Marc Dutroux, le tueur belge, qu'il est, ou plutôt qu'il était, «assez sexy». J'expose cela à Flatters, qui me dit que je n'ai qu'à rappeler à Hélène Guillaume que Genet trouvait les SS excitants. Ce que je fais – à quoi Hélène me répond que je ne suis pas Genet. L'histoire s'arrête là et elle n'a de sens, évidemment, que par rapport à Echenoz «qui n'est pas Heidegger ». Il n'y a pas de ma part la moindre vindicte à l'égard d'Hélène. Je conviens implicitement qu'en effet je ne suis pas Genet. Mais Claude Durand vole au secours de sa collaboratrice, qui n'était nullement attaquée, et confirme par d'amples annotations marginales non seulement que je ne suis pas Genet mais qu'en plus le rapprochement opéré par Flatters est ridicule et pour moi écrasant.

C'est juste après cette lecture un peu désagréable (que j'ai d'ailleurs interrompue avant la fin) que je me suis remis aux *Églogues*, c'est-à-dire en l'occurrence à *Travers III*, auquel j'avais à peine un peu travaillé l'année dernière. Mais je n'étais pas dans les bonnes dispositions pour affronter cette tâche ambitieuse. Une certaine dose de mégalomanie est nécessaire, et même indispensable, pour se colleter avec la création littéraire. Il faut se prendre un moment pour Genet, ou pour Claude

Simon, ou pour Proust, ou pour Chateaubriand. Si juste avant vous vous êtes vu confirmer avec une certaine insistance pas très bienveillante que vous n'êtes pas Genet, ni Heidegger, vous avez beau n'en avoir jamais douté, ça ne marche pas.

*

Cette après-midi nous avons eu la visite d'une dame dont j'écrivais ici le nom pas plus tard qu'hier, dans une citation d'Alain Vircondelet : Séverine Runel, la compagne du viticulteur qui produit le tariquet. Elle travaille ces temps-ci pour *La Gazette du Gers* et, sur la recommandation de Michel Dieuzaide, elle compte y publier, avant la fin de la semaine et les journées du Patrimoine, un article sur Plieux, sur Marcheschi et sur moi. On ne sait jamais ce qui pourra bien ressortir de ces choses-là. Le mieux est d'y être indifférent. La dame était aimable et je crois l'avoir été aussi. Je me suis prêté à tout, je me suis même laissé photographier, moi qui ai horreur de cela. Quelquefois on a de bonnes surprises. Ainsi le jeune journaliste de *Sud-Ouest* qui était venu le mois dernier, ou en juillet, je ne sais plus, et qui m'avait demandé quel était mon prénom, et comment s'épelait mon nom, a accouché d'un article tout à fait convenable, très bienveillant, sur une page entière, avec d'assez belles photographies. Il ne faut pas essayer d'influencer les opérations, il faut laisser ces personnes faire ce qu'elles ont à faire, ou ce qu'elles croient devoir faire, et il ne faut pas trop se soucier du résultat. Tous ces articles se corrigent les uns les autres, la vérité n'est pas dans tel ou tel d'entre eux, mais plutôt en suspens au milieu de leur masse, si mince que soit celle-ci.

Telle était du moins ma conviction aujourd'hui. Peut-être en aurai-je changé demain.

*

Christian Combaz a fait suivre aux éditions du Rocher et aux éditions L'Âge d'Homme, tel quel, sans y songer un iota, un e-mail que je lui

avais envoyé hier et par lequel je lui expliquais la situation, lui confirmais que j'étais de nouveau sur le marché littéraire, et lui demandais expressément conseil pour la recherche paresseuse d'un éditeur. Il a agi par gentillesse et bonne camaraderie, mais je suis un peu embarrassé à l'égard de L'Âge d'Homme, dont je disais dans mon message électronique que j'y pensais comme à une possibilité, bien que cette maison « connote sec », selon la fameuse formule flattersienne. Je ne suis pas sûr que d'apprendre que dans mon opinion elle « connote sec» dispose très favorablement cette institution à mon égard… J'ai d'ailleurs téléphoné aussi à Gérard Conio, dont j'avais reçu samedi, en même temps que la lettre fatale deClaude Durand, le volume de la traduction qu'il a faite du livre *Les Hommes de la clarté lunaire*, de l'étrange Vassili Rozanov. J'ai remercié Conio de son envoi, et je lui ai exposé mon cas, car, lorsqu'il m'avait manifesté son soutien, il y a quatre ans, au moment de l'"affaire", il m'avait dit être très proche de Dimitrievič, le directeur de L'Âge d'Homme. Ses livres et ses traductions sont d'ailleurs publiés dans cette maison-là, où il dirige une collection. Lui pense que Dimitrievič serait certainement intéressé par mon *journal*. Il est peut-être bien optimiste. Et puis il y a l'épineuse question financière. Je ne sais même pas de quelle liberté je dispose à l'égard de Fayard. Claude Durand dans sa lettre dit qu'il "suspend" la publication d'*Outrepas*. Cela signifie-t-il que je récupère mes droits? Il ferait beau voir que je coûtasse de l'argent à un éventuel nouvel éditeur, mais que cet argent ne m'aille pas à moi, mais à Fayard, pour rachat! Tout cela me dépasse nettement.

Mercredi 15 septembre, neuf heures et demie du soir. Émission sur Antonioni, à la radio :

«Votre livre veut aussi tordre le cou à parfois des clichés, sur Antonioni...»

Et toujours, bien sûr :

«*Michelangelo* me disait…, chaque fois que je voyais *Michelangelo*…, ce qu'il y avait de merveilleux avec *Michelangelo*...» (c'est alors une de ses anciennes actrices qui parle).

*

Je me souviens que Frédéric Beigbeder, comme on lui parlait de ses succès, de ses triomphes, de sa gloire, répondait modestement :

« Disons que je suis un type dont le téléphone sonne beaucoup...»

Moi je suis un type dont le téléphone sonne très peu, et presque pas du tout. Depuis samedi dernier, par le biais de Christian Combaz, de Gérard Conio et du site de la Société des lecteurs, j'ai fait savoir àdeux éditeurs d'une part, au "public" d'autre part, que ce "journal" et moi-même étions de nouveau sur le marché éditorial, mais depuis lors personne n'a manifesté le moindre intérêt professionnel.

*

Nous écoutons depuis plusieurs semaines, à la radio, une émission de Benjamin Stora sur la guerre d'Algérie, "Histoire de 'ma' guerre d'Algérie". On y apprend beaucoup de choses, ou bien on se les voit rappeler quand on les a sues.

« Et puis il est très bien, cet homme. Il est agréable à entendre.

– Quoi ? dit Pierre. Mais vous en avez écrit pis que pendre!

– Ah bon? Aucun souvenir…

– Vous avez même dit qu'il parlait très mal!

– Ça alors, ça m'étonne...»

Pierre va chercher le livre, il s'agit du *journal* de 1991, *La Guerre de Transylvanie.* Il retrouve la page grâce à l'index :

« Benjamin Stora est un intelligent et sympathique historien, qui vient de publier un livre sur la guerre d'Algérie, et de faire, sur le même sujet,

de longs films pour la télévision. Il est invité à “Caractères”, et dit *j’veux dire* toutes les dix secondes. On croit qu’il est intimidé par la télévision, en direct, que c’est un phénomène de trac, dont il est victime. Mais le voici sur France Culture, aujourd’hui, et les cascades de *j’veux dire* recommencent. C'est même à cela que j’ai reconnu qui parlait, car j’avais pris l’émission en marche.

«Je ne suis certes pas pour les excès de sincérité des amis, mais dans un cas aussi extrême, est-ce que quelqu’un ne devrait pas prévenir ce monsieur? S'il était conscient de son tic, il me semble qu’il lui serait aisé de s’en débarrasser. Dans l’état actuel, on ne peut plus entendre ce qu’il dit, et qui paraît très intéressant, tant on est occupé, très involontairement, à guetter le prochain *j’veux dire.*»

Pierre a été obligé de reconnaître que, contrairement à son souvenir, il n’y a rien là qui relève du « pis que pendre ». Ou bien Benjamin Stora ne dit pas *j’veux dire* quand il parle seul et qu’il apréparé son texte, ou bien l’un de ses amis a suivi mon conseil, et l’a prévenu. Toujours est-il qu’il semble complètement guéri. Qui sait, il est peut-être un des rares exemples de la *bonne influence* de ce *journal…*

*

Pendant ce temps, dans *Guerre et Paix*, le cas Nicolas Rostov se précise :

« Rostov, en compagnie d’un de ses subordonnés, le jeune Iline, qu’il avait pris sous sa protection, s’abritait sous un hutteau bâti en hâte.

(…)

« Rostov, contractant son cou où la pluie avait coulé, fumait sa pipe et écoutait d’un air distrait en glissant de temps en temps un regard vers le jeune Iline, tapi auprès de lui. Nicolas était pour ce garçon de seize ans, arrivé depuis peu au régiment, ce que Denissov avait été pour lui sept ans plus tôt. Iline s’efforçait de copier Rostov et était amoureux de lui comme une femme.»

J’ai oublié de noter plus haut, à propos de Rostov – c’est l’adjectif *amoureux* qui m’y fait penser –, qu’il avait été donné, sur plusieurs pages, relatives à la campagne de 1805 (nous sommes maintenant en 1812), comme *amoureux* de l’empereur Alexandre. À l’époque je n’y avais pas trop pris garde. Il me semblait s’agir d’une exaltation patriotique.

Ce que je n’arrive pas à bien saisir, dans tout cela, c’est le degré de sérieux et de conscience de Tolstoï. Est-ce qu’il se rend bien compte de ce qu’il donne à comprendre, ou que du moins il suggère si fortement? Est-ce qu’il s’amuse? Ou bien ces annotations à l’effet cumulatif lui échappent-elles sans qu’il y pense?

*

J’ai vu deux films, entre aujourd’hui et hier, mais je ne vais pas avoir le temps d’en dire ici quoi que ce soit : hier soir, à Fleurance, avec Jeanne Lloan, *Le Soleil assassiné*, d’Abdelkrim Bahloul, sur la vieet surtout sur la mort de Jean Sénac ; et cette après-midi, ici même, toujours avec Jeanne, et grâce à une cassette prêtée par Valérie Scigala, le fameux *Breaking the Waves*, de Lars von Trier.

Le Soleil assassiné était plutôt une bonne surprise, car, n’ayant eu envie de le voir qu’à cause de Sénac, par curiosité pour la vie de ce poète et par nécessité professionnelle, en somme, à cause de l’*Anthologie de l’amour des hommes*, où il doit tenir une large place, je ne m’attendais pas à trouver au film de particulières vertus cinématographiques. J’avais vu pour des raisons voisines un film sur Cavafy, jadis, qui m’avait semblé tout à fait exécrable. *Le Soleil assassiné* n’est pas du tout exécrable, en tout cas.

Breaking the Waves non plus, a fortiori. C'est même une tout autre affaire. Mais c’est un film bien pénible à regarder. Une première fois j’avais calé devant lui, à la télévision, il y a quelques années. Cette fois-ci j’avais absolument besoin de le voir, et nous l’avons regardé jusqu’au bout, pour des raisons liées aux *Églogues. Travers III* commence à Morar et c’est à Morar qu’ont été tournées certaines scènes du film, dont les

(fausses) funérailles de la malheureuse héroïne, Bess. Je me demande même si l'on n'aperçoit pas un instant le Morar Hotel où Bax a composé sa quatrième et sa cinquième symphonies. On voit aussi, brièvement, le port d'Ullapool, où nous assistâmes au déchargement du poisson, une nuit de juin dernier, ma mère, Jacqueline Voillat, Jeanne Lloan *and I*.

Jeudi 16 septembre, neuf heures vingt, le soir. Cette idée absurde (ou bien serait-ce seulement le mot) : que septembre est *distingué* (son air, sa lumière, son atmosphère).

Mais si l'on commence à entrer dans ce jeu-là… Le département de la Manche est *distingué* (plus que celui de Lot-et-Garonne, par exemple).

*

«C'est bien d'une divergence de doctrines dont il est question.»

« Les deux hommes s'opposent sur plein de points.»

***

Christian Combaz est convaincu que Claude Durand a finalement cédé à des pressions presque unanimes, chez Fayard, pour qu'il se débarrasse de moi. Il me dit que l'animosité à mon égard a toujours été très forte, dans la maison. Il cite une femme, dont il ne veut pas que je relève le nom, qui lui a déclaré qu'avec *L'Inauguration de la salle des Vents* je m'étais livré à *une pure provocation* : comment avais-je pu, en échange d'une grosse somme d'argent, donner un tel livre, incompréhensible, et dont il était évident qu'il ne pouvait pas s'en vendre deux cents ?

Dans *Outrepas* je parle de *L'Inauguration*, hélas, en termes qui n'auraient pu que confirmer cette dame dans son sentiment. Jusqu'au mois de décembre, c'est-à-dire jusqu'à la fin de ce volume de *journal*, je

ne suis pas content du roman. Flatters m'a convaincu de sa médiocrité, mais je note que je ne peux pas reculer, car j'ai le plus grand besoin de l'argent qui doit m'être versé à la remise du manuscrit. Je donne l'impression de me préparer à livrer un mauvais livre, et dont je suis convaincu qu'il est tel, à des fins purement pécuniaires.

En 2003 les choses s'arrangent. À force de travail, je me réconcilie avec *L'Inauguration.* Flatters lui-même change radicalement d'opinion. Lorsque je remets le texte final, je suis bien conscient de présenter à Fayard un livre qui ne saurait lui rapporter un sou, mais j'estime aussi que c'est parmi tous mes ouvrages, et à leur échelle quelle qu'elle soit, l'un des plus importants, l'un des plus achevés, l'un des plus réfléchis; et moi, du moins, je n'ai pas la conviction d'échanger contre une rémunération importante un produit bâclé. Malheureusement ce renversement n'intervient pas avant la fin d'*Outrepas* (non que ç'ait beaucoup d'importance, maintenant…).

Flatters, lui, est persuadé que les raisons idéologiques avancées par Claude Durand (mon assimilation à la droite conservatrice de Weimar, qui joue avec le feu), n'ont pas été les plus déterminantes, ou seulement comme goutte d'eau qui fait déborder le vase. L'essentiel selon lui, ce sont mes doléances réitérées quant aux interventions de Claude Durand dans ma ponctuation. Je lui donnerais là un rôle qu'à la fin il n'aurait pas supporté. Flatters s'en veut de ne m'avoir pas prévenu, de ne m'avoir pas dissuadé de ces notations-là, quiétaient selon lui la pire bêtise que je puisse commettre : j'avais eu la chance inouïe, inespérée, invraisemblable, de trouver pour ce *journal* un éditeur parfait, parfaitement respectable, riche, généreux, qui m'assurait une existence de rêve (ou du moins ce qui va m'apparaître comme tel, maintenant, par comparaison). Comment ai-je pu être assez stupide (c'est toujours Flatters qui parle, qui parle de moi), assez stupide pour me l'aliéner par des notations sans aucune importance, dont j'aurais très bien pu me dispenser sans compromettre en rien l'exposé de mes convictions profondes, sans sacrifier quoi que ce soit de ma sincérité ou de mon indépendance de jugement?

Flatters juge qu'il y a une seule catégorie humaine qui aurait dû échapper absolument à mes réserves, remarques désobligeantes et

témoignages d'ingratitude, c'est celle des éditeurs, de *mes* éditeurs, autant dire de mes principaux bienfaiteurs, ceux qui assurent ma survie en l'absence de toute attention critique et tout lectorat. J'objecte qu'à ce régime un écrivain devrait n'infliger non plus nulle peine, même légère, aux journalistes, aux critiques littéraires, aux animateurs de télévision, à tous ceux dont dépend sa carrière. Quelqu'un expliquait récemment, à la radio, je crois, à propos de Nicolas Sarkozy, que pour être président de la République, ou pour y prétendre, une des conditions était de n'avoir aucun ennemi dans la presse. Moi je ne prétends pas à la présidence de la République, pas pour le moment en tout cas, mais je n'ai dans la presse que des ennemis, j'y ai soigneusement veillé. Mais Flatters estime que ce n'est pas la même chose, que pour un écrivain les éditeurs, *ses* éditeurs, sont sacrés, intouchables; et que j'ai été le roi des crétins.

Il ajoute que je sais pourtant bien que rien n'est impardonnable, impardonné, comme la blessure narcissique; et que le narcissisme, blessé ou flatté, est à la source de la plupart des opinions et des attitudes. Il me rappelle le cas cocasse de H. qui lui a déclaré à mon propos, alors qu'il essayait de lui arracher une signature en ma faveur, au moment de l'"affaire" :

«Mais il n'a jamais rien dit de moi!»

C'était le cri du cœur ultime, sans aucun papier d'emballage.

Sophie Barrouyer estime que je ferais la folie des folies si je donnais *Outrepas* et la suite de ce *journal* aux éditions L'Âged'Homme. Elle considère que ce serait de ma part un véritable suicide, la négation absolue de toutes mes positions antérieures (j'imagine qu'elle fait allusion à la guerre en Yougoslavie). Bien. Mais imaginons que je passe outre aux objurgations de Sophie, et donne tout de même *Outrepas* à L'Âge d'Homme (qui jusqu'à présent ne me le demande nullement). Il arriverait un moment où L'Âge d'Homme publierait ce volume-ci, le présent *journal*, et tomberait sur le passage où Sophie Barrouyer pousse les hauts cris (par Flatters interposé) à l'idée que j'aille chez ces …, ces …., ces …. (les blancs sont d'origine, cette parenthèse aussi). Il pourrait arriver qu'alors je doive une nouvelle fois trouver un éditeur, et ainsi de suite…

Paul Otchakovsky non plus ne reçoit pas beaucoup de *gratification narcissique* de ce *journal*; et il en reçoit sans doute pas mal de blessures, dans la même catégorie. Encore une fois personne, ou presque personne, n'est content de son portrait entre ces pages; et personne ne peut l'être. D'ailleurs la P.O.L est fort silencieuse, ces jours-ci. Je devais recevoir par fax une maquette de la couverture de *Syntaxe* et de la "quatrième de couverture", mais rien n'arrive. Je ne veux pas appeler moi-même pour prendre l'initiative d'annoncer qu'il faut enlever *Outrepas* de la liste "du même auteur". J'aimerais mieux communiquer cette nouvelle incidemment, "au passage". Mais je commence à me demander si ayant perdu un éditeur je ne suis pas en train d'en perdre deux.

Vendredi 17 septembre, neuf heures et demie du soir. Benjamin Stora, après avoir déclaré, un peu étrangement, que *J'entends siffler le train*, la chanson de Richard Anthony, avait marqué la fin de la guerre d'Algérie, en 1962, ajoute que tous les lycéens et collégiens de France, cette année-là, se hâtaient de rentrer chez eux pour écouter l'émission "Salut les copains". Il me semble entendre là, sauf le respect dû à l'historien, une manifestation de plus de cet impérialisme moderne de la culture populaire, qui toujours se présente, ou qui est présentée, comme *la seule culture* de l'époque. Impérialisme qui plus est rétrospectif, en l'occurrence : en 1962 j'allais au collège (mot qui n'avait pas alors le même sens qu'aujourd'hui), et non seulement je n'ai jamais songé à écouter "Salut les copains" mais je n'ai pas souvenir qu'un seulde mes camarades en ait jamais dit un mot. Ça n'existait pas pour nous, voilà tout – or nous n'étions pas particulièrement des snobs intellectuels ou artistiques (assez loin de là, dirais-je…).

Je dois appartenir à la dernière sous-section de génération au sein de laquelle « les lycéens étaient des petits messieurs », comme dit Barthes. Mon enfance et mon éducation ont été certainement beaucoup plus proches de celle de Barthes, ou du temps de Barthes, que de celle que paraît dépeindre, ou suggérer, Benjamin Stora. Barthes jouait du

Schumann et essayait d'obtenir, avec son meilleur camarade, des leçons de Charles Panzéra. Moi je jouais du Satie (mal), dans un garage glacial, à Montjuzet. Je me souviens que des années plus tôt (ce devait être au *début* de la guerre d'Algérie), le chic Pierre Duprat, dont la famille possédait le petit château du Cheix-sur-Morge, si je ne me trompe, avait demandé à chacun, dans un petit groupe de la classe, quel était son compositeur préféré. Et je m'étais couvert de honte en répondant : « Strauss » – et certes je ne pensais pas à *Richard*, dont nous ne connaissions même pas l'existence.

« *Strauss*, ce n'est pas un compositeur », avait dit Duprat (par quoi il voulait dire bien sûr *un compositeur sérieux*). Voilà comment étaient *des* collégiens en 1955 – alors "Salut les copains"…

Les chapitres de l'histoire orale de la guerre d'Algérie de Stora sont coupés par des musiques d'époque, qui toutes sont empruntées aux variétés françaises ou au rock international. Sans doute il veut rappeler ce que les soldats du contingent écoutaient grâce à leurs fameux transistors, ou les pieds-noirs sur leurs plages. Mais la musique du temps de la guerre d'Algérie on pourrait considérer tout autant que c'est *Désert*, de Varèse, ou *La Mort de Virgile*, de Barraqué. Je suis toujours très surpris que la musique officielle de la culture, ou du moins de France Culture (ce qui n'est pas tout à fait la même chose, *granted*), soit à tout coup le pop, le rock ou les variétés (c'est-à-dire ce que nous considérions en 1962, nous autres lycéens et collégiens de province, comme le bruit même de la non-culture (et j'en suis resté à peu près là)). La plupart des indicatifs de la station culturelle sont à ne pas croire d'infantilisme – le record étant battu par le *jingle* de la nouvelle émission d'Élisabeth Lévy, le samedi matin.

*

Je me sens très *sage*, ces jours-ci, ou plus exactement *incliné à la sagesse* (malgré l'entrée précédente). Mais qu'est-ce que ces sagesses dictées par les circonstances, et que d'autres circonstances auraient faites tout autres? Ma sagesse actuelle est toute de prudence, de mesure, de discrétion, d'effacement. Elle est ce que me dictent les camouflets récemment infligés par l'existence. Le succès m'aurait probablement

incité à une sagesse faite d'insolence, de sûreté de moi-même, de liberté sans contrôle, d'indifférence aux sentiments des autres et à ceux de l'époque. Aurait-elle été moins une sagesse?

*

C'est du côté de la P.O.L que j'ai maintenant des inquiétudes. À la fin de la semaine dernière Thierry Fourreau devait m'envoyer par fax un projet de couverture et de quatrième de couverture pour le recueil de conférences, *Syntaxe*; mais je n'ai rien vu venir de ce côté-là. Silence total. Claude Durand aurait-il fait part à Paul Otchakovsky de sa décision, et des motifs qu'il lui apporte? Paul aurait bien plus à se plaindre de ce *journal* 2002, où j'expose mes difficultés de relations avec sa maison et avec lui, que Fayard et que Claude Durand. Peut-être à l'heure actuelle n'ai-je plus d'éditeur du tout…

Toutefois le malheur, le souci, l'angoisse n'ont aucune apparence physique, matérielle : jusqu'à présent, ils ne se traduisent par rien de précis. La banque n'est pas au courant de la catastrophe qui me guette, et dont elle sera la première à percevoir les effets. Il ne fait pas froid, il n'y a pas encore à mettre le chauffage, que je ne pourrais pas payer. Le téléphone fonctionne, il y a du gaz, de l'électricité; même ce capricieux appareil est en état de marche. La campagne, la maison, les fenêtres, cette bibliothèque, ce bureau ne savent encore rien des nouveaux embêtements qui se sont abattus sur moi. Tout est parfaitement normal, et même beaucoup mieux que la normale : il fait un temps superbe, septembre n'en finit pas de me griser d'amour pour lui, pour sa lumière, son silence, sa tranquillité, la délicatesse de ses effets. J'aurais dû me cacher que la disgrâce avait frappé. Livré à moi-même, je ne me serais aperçu de rien.

Les Églogues sont d'un grand secours. Je me suis mis à *Travers III* avec un véritable enthousiasme. Mais si je suis chassé de la P.O.L, il est certain que ce livre-là ne trouvera jamais d'éditeur, lui non plus.

Samedi 18 septembre, onze heures du matin. La nuit dernière était un émerveillement. Je crois n'avoir jamais vu tant d'étoiles. Une chouette

ivre a hululé jusqu'à l'aube. Toutes fenêtres ouvertes, nous avons dormi dans son cri.

Ce matin, au sud, il a poussé comme un Ararat un énorme massif tout en longueur, qui, seul de toutes les Pyrénées, est déjà recouvert de neige. Est-ce que quelqu'un n'a pas écrit des *Enfants de septembre* – Patrice de La Tour du Pin?

Oui, vérification faite. C'est un des poèmes de *La Quête de joie* :

Et je me dis : je suis un enfant de Septembre,
Moi-même, par le cœur, la fièvre et l'esprit,
Et la brûlante volupté de tous mes membres,
Et le désir que j'ai de courir dans la nuit
Sauvage, ayant quitté l'étouffement des chambres.

Mais ici, à cet étage, il n'y a aucun *étouffement des chambres.* Les pièces sont si grandes, si ouvertes, si haut par-dessus les arbres et la campagne profonde, qu'on a presque l'impression, chouette aidant, de courir dans la nuit sans sortir de son lit.

Le poème de La Tour du Pin, qui concerne des oiseaux migrateurs, et qui est de tonalité beaucoup plus sombre que ces jours et ces nuits magnifiques de l'arrière-été en Gascogne, est dédié à Jules Supervielle.

Lundi 20 septembre, neuf heures et demie du soir. M'est arrivée aujourd'hui, en réponse à ma propre lettre de lundi dernier, une deuxième lettre de Claude Durand, assez surprenante, et que je ne sais pas très bien comment interpréter. Le plus simple serait bien sûr de la reproduire ici, mais Claude Durand, comme pour la première, précise explicitement qu'il ne m'y autorise pas. (Entre parenthèses, je ne comprends pas très bien ce genre d'interdictions. Elles me semblent toujours impliquer, peut-être à tort, une certaine distance prise avec ce qu'on a dit, ou écrit. Didier Eribon ne voulait pas que je reproduise sur mon site les insultes dont il m'abreuvait dans un de ses livres. Je ne faisais pourtant, sans les

commenter le moins du monde, que leur donner une audience un peu (très peu) plus large…)

Claude Durand me félicite de la *dignité* et de la *cordialité* de ma réponse à sa première lettre (par laquelle je lui exprimais ma gratitude pour sa généreuse hospitalité éditoriale chez Fayard pendant cinq ans), et me dit qu'il « prend acte» que notre désaccord entraîne, *selon moi*, la rupture de nos relations éditoriales. Du coup c'est moi qui ai l'air d'avoir rompu…

Il me dit aussi qu'il avait conçu sa première lettre de façon que si j'avais éprouvé un «remords de rédaction» je pouvais lui en faire part. Ce n'est pas du tout l'impression que j'avais ressentie. En revanche nous sommes tout à fait du même avis sur cet autre point : le principal de notre désaccord n'est pas idéologique (c'était également le sentiment unanime des deux ou trois "experts" consultés dans mon entourage).

Claude Durand me signale aussi, *pour répondre à mon souhait* (de rupture), que tout éditeur qui voudrait éventuellement publier le *journal* 2002 devrait en racheter les droits à Fayard pour la somme de vingt mille euros. Pour le *journal* 2003 il en coûterait neuf mille euros (je n'ai pas encore touché toute l'avance prévue); pour le *Journal de* Travers, vingt-six mille euros; pour l'*Anthologie de l'amour des hommes*, huit mille cinq cents euros (ce sont les sommes déjà versées).

Christian Combaz, consulté, voulait que j'envoie en retour une lettre recommandée avec accusé de réception, précisant que la rupture n'était aucunement de mon fait, et que si elle n'était pas non plus du fait de l'éditeur, rupture il n'y avait pas. Je me suis bien gardé d'une initiative aussi agressive, même s'il est vrai que les enjeux économiques sont considérables (la différence est la même, *mutatis mutandis*, qu'entre le licenciement d'un salarié et sa démission). En accord avec MM. Flatters et Pierre, autrement moins casse-cou que Combaz, j'ai envoyé la longue lettre suivante (ma première lettre était beaucoup plus courte, et manuscrite; pour celle-ci je n'ai qu'à faire un "copier-coller") :

«Cher Claude Durand,

« Votre lettre du 15 septembre m'arrive à l'instant. J'avoue être étonné par son deuxième paragraphe :

« "J'avais conçu ma lettre du 8 de telle manière que si vous aviez eu un repentir de rédaction, vous puissiez m'en faire part. Ce n'estpas le cas.

Je prends acte que vous considérez notre désaccord comme idéologique (ce n'est pas le principal et ma lettre était très explicite sur ce point) et qu'en découle, selon vous, une rupture de nos relations éditoriales."

« Ou bien je ne comprends pas ce paragraphe, ou bien je n'ai pas compris du tout votre lettre du 8, qui, peut-être à tort, m'avait bel et bien semblé constituer, elle, une rupture de relations éditoriales, dont je ne pouvais que prendre acte, n'ayant certes aucune espèce de moyen, ni bien sûr le désir, de vous contraindre à me publier contre votre gré. Tout juste avais-je l'intention de vous écrire, dans les jours qui viennent, pour vous demander de bien vouloir préciser si le refus de publier portait sur le seul *journal* 2002, sur l'ensemble du *journal*, ou bien sur tous les contrats qui nous lient (quoique le *Journal de* Travers ne pose vraiment pas de problèmes idéologiques, je pense, et que l'*Anthologie de l'amour des hommes (et des garçons)* soit fort peu politique). Ce n'est certes pas moi qui souhaitais et qui souhaite une rupture avec Fayard, où je me suis toujours fort bien trouvé, n'y ayant eu affaire directement qu'à des personnes aimables et compétentes, et y jouissant de votre protection courageuse comme de votre générosité.

« Vous m'apprenez que si j'avais eu "un repentir de rédaction", je pouvais vous en faire part. C'est sur ce point que le malentendu est total. J'avoue n'avoir pas remarqué dans votre première lettre la moindre ouverture en ce sens, ni la plus petite allusion à une telle possibilité. « Je n'entends bien sûr aucunement vous censurer, m'écriviez-vous alors, ni vous demander de changer quoi que ce soit à vos formulations.» Devais-je entendre, comme il semblerait, que c'était à moi de le proposer?

« Votre lettre était divisée en deux parties à peu près égales. La première partie portait sur mes réactions à vos corrections de ponctuation. Ces réactions reflètent mon humeur d'un moment, elles sont parfois agacées, parfois amusées, pas une seule seconde elles n'attentent à l'amitié que je vous porte, à la haute estime où je vous tiens et à la grande reconnaissance que je vous dois. Comme je crois vous l'avoir dit, et comme je suis sûr de l'avoir dit à Hélène Guillaume, ces réactions s'inversent dans le *journal* 2003, et je suis alors parfaitement satisfait de l'arrangement technique que nousavons trouvé. J'espérais seulement que ce renversement s'opérerait plus tôt, dès 2002, et j'ai été déçu de

constater qu'il tardait à venir. Quand il survient enfin je me rends compte que j'ai été très influencé par vos leçons, et que je commence à les mettre en application (tant bien que mal) après avoir si vivement pesté contre elles. Vous parlez de "taquineries" à mon égard, dans votre lettre : mes propres doléances ne relevaient de rien d'autre, à votre endroit. Soyez assuré que si la question se posait, je ferais disparaître ces jérémiades in extenso, d'une seconde à l'autre et d'un cœur léger. S'il y a quelque chose dont il me semblerait parfaitement vain, de ma part, de faire une affaire d'État, ce sont bien les renauderies de ce genre, auxquelles je n'attache aucune importance. Et je suis tout à fait prêt à admettre que lorsqu'on reçoit l'hospitalité d'un éditeur, on ne va pas critiquer sa façon de mettre le couvert.

«La deuxième partie de votre lettre était d'ordre politique, ou idéologique. Vous dites que mes raisonnements sont alambiqués et jésuites, et je crois qu'il n'y a personne au monde qui soit plus disposé que moi à envisager qu'ils puissent l'être (je suis moins prêt à concéder qu'ils soient "lâches", car s'ils étaient si lâches que cela – le mot est dans vos annotations marginales – je ne vois pas pourquoi j'irais délibérément m'exposer à tant de coups en les rendant publics). Je suis si ouvert à considérer la possibilité que ces raisonnements et les positions qui en découlent soient aberrants ou absurdes que dans le *journal* même je ne cesse de revenir sur eux, de les entortiller, de les remettre indéfiniment sur le métier. Ces palinodies, qui sont pour moi l'essence du *journal*, rendent difficiles les retraits, car si on commence à couper on risque d'avoir à faire disparaître la moitié du texte; sans compter que souvent il s'agit de *faits* et non pas d'idées, et que les *faits* (mon abstention lors du deuxième tour des élections présidentielles de 2002, par exemple) prêtent infiniment moins à modification dans l'exposé. Il me semble en tout cas que les problèmes éventuels ne sont pas d'ordre juridique, cette fois : car s'il n'est pas interdit, que je sache, de voter pour Jean-Marie Le Pen il doit l'être encore moins de *ne pas* voter pour lui, et de souhaiter sa défaite, mais relative. Quoi qu'il en soit j'avais cru comprendre de votre première lettre que retaillages et ajustements laborieux étaient précisément ce dont vous ne vouliez pas entendre parler, et j'étais tout à fait d'accord avec ce point de vue. Si en revanche il s'agissaitd'ajouter

encore des scrupules, de lever certaines ambiguïtés, de trouver de meilleures formulations, c'est un travail auquel je serais tout à fait disposé à me livrer.

«Je vous remercie du ton amical de votre lettre et vous prie de croire, Cher Claude Durand, à mes sentiments les meilleurs,

« Renaud Camus.»

*

C'était hier et avant-hier les tant redoutées "journées du Patrimoine". J'avoue avoir du mal à comprendre pourquoi, à moins qu'on ne soit vraiment très pauvre ou très avare, on voudrait visiter lors de ces journées-là, c'est-à-dire dans les conditions les moins agréables, des monuments qui sont ouverts au public de toute façon. Les "journées du Patrimoine", c'est parfait pour inspecter le palais de l'Élysée, l'hôtel Matignon, le ministère de la Guerre ou bien une caserne du XVIIe siècle encore en activité. Mais pourquoi aller choisir ce jour-là pour arpenter avec des flots de touristes des bâtiments ou des jardins auxquels on a tout loisir d'accéder, comme à Plieux, six jours par semaine depuis des mois ou des années, en toute tranquillité? Pour économiser deux euros sur le prix d'entrée? Mais si l'on aime tant le Patrimoine, pourquoi souhaiter payer moins quand c'est à son bénéfice? Non, les journées du Patrimoine, dans ces conditions, c'est vraiment pour les gens qui n'aiment pas le Patrimoine.

Néanmoins, ici, cela ne s'est pas trop mal passé. Nous avons eu quarante visiteurs samedi et quatre-vingts hier. Ce n'est pas moi qui ai eu à soutenir le choc, j'étais caché dans ma tour (ou dans les cabinets, comme dit Antoine Rodriguez). Jeanne Lloan et Pierre ont fait face à l'épreuve, sans se plaindre. D'ailleurs il paraît que la plupart des touristes se sont très bien comportés. Il n'y a eu que quelques enfants insupportables, dont les parents, comme d'habitude, ne disaient rien pour les faire se tenir tranquilles.

Samedi soir nous avons été invités à dîner au Square, à Astaffort, par mon ami américain Jim Byerley et une sienne amie franco-anglaise, née aux îles Vierges et qui habite Antibes, Pamela J. Nous avons fait un repas excellent. Ce Square, qui est le seul restaurant desenvirons à jouir d'une étoile dans le guide Michelin, la mérite pleinement, même s'il n'est pas forcément le plus agréable quant au cadre.

Hier nous avons donné ici, dans la bibliothèque, un dîner buffet pour les mêmes, plus Jeanne Lloan, et plus Antoine Rodriguez et son collègue Jean-Noël Guichou, que je voulais présenter à Jim. En effet ils se rendent à New York pour la première fois, à la Toussaint, afin d'y disputer le fameux marathon. Ils vont rester là-bas une semaine, et voulaient des renseignements sur les restaurants. Avec Jim, dont les restaurants sont l'obsession, j'avais pensé qu'ils ne pouvaient pas mieux tomber.

Jim et Pamela avaient déjeuné aux Prés d'Eugénie, à Eugénie-les-Bains, chez Michel Guérard. C'est pour cette raison qu'ils n'avaient pas souhaité faire à Plieux un vrai dîner, ou aller dans un restaurant à notre invitation : d'où la formule du "buffet", qui permettait à ceux qui avaient faim de manger comme ils le souhaitaient, et aux autres aussi. Nous avions passé la matinée à faire des courses à Agen. Bien entendu il y a eu des restes considérables, dont nous nous sommes débarrassés en les avalant à midi, aujourd'hui, contre tous les bons principes. Mais le plus dur est fait. Nous avons triomphé de tout ce qui était tranches de magret, foie gras, gâteaux. Ne restent plus pour nous défier que d'importantes quantités d'excellents fromages et de pain. Il faut en finir, je doute que nous y parvenions ce soir.

Mercredi 22 septembre, neuf heures et quart, le soir. « Il [*Raymond Borde, fondateur de la Cinémathèque de Toulouse, qui vient de mourir*] avait réussi à sauver des pages entières de l'histoire du cinéma en notamment allant voir chez les forains.»

« Il faut tout d'abord se pencher sur qu'est-ce qu'on peut faire demain matin.»

«Le second élément moi qui me frappe, c'est...»

*

La confirmation d’une invitation en Tunisie pour le mois de novembre, d’une part, un rapide feuilletage de *Connaissance de l’Est*,d’autre part, m’ont fait penser très fort, cela à Midès, magnifique hameau rocheux qu’on atteint à partir de Tamerza, en Tunisie, ceci au petit temple perdu de Cheongpyeongsa, qu’on gagne en montant à travers les bois, du bout de la route, entre Chuncheon et Yannggu, dans le Gangwondo. Je suis très intensément sujet à ces remontées dans la conscience de lieux un fois visités et que j’ai aimés, et qui, bien plus qu’à titre de souvenir, me reviennent à l’esprit comme des espèces d’hallucinations poignantes, à la fois douloureuses et prodigues en très forte jouissance.

Presque toujours il s’agit de lieux plutôt modestes, comparativement, en général peu connus, et qui souvent se sont ajoutés presque par accident, par hasard, à des voyages qui ne tendaient nullement vers eux. En Corée nous avons vu des temples beaucoup plus beaux et plus importants, plus visités, surtout, mieux prévus par les guides, que ce Cheongpyeongsa où nous sommes arrivés parce que nous avions quitté la grande route, déjà peu fréquentée, avions franchi un col, entre l’Obongsan et le Buyongsan, étions descendus dans une vallée solitaire, coupée du monde, avions laissé là la voiture et couru le long d’un chemin caillouteux, qui grimpe entre les rochers au bord d’un torrent. Nous courions contre la nuit, comme d’habitude; et d’ailleurs c’est dans l’obscurité presque complète que nous avons regagné la voiture. Entre-temps nous avions entendu, haut dans la montagne, des prières, des chants, des psalmodies et des tintements de cloches; un gentil moine nous avait offert des parchemins à déplier; les pensionnaires du hameau nous avaient observés avec étonnement; nous nous étions penchés sur une source. Cette source n’en finit pas de sourdre devant moi, ni ces pierres de rouler sous nos pas, comme nous redescendions en courant, parmi les derniers lambeaux du jour.

Je me souviens d'une terrasse à Estaing, dans l'Aveyron (ne serait-ce pas celle d'un couvent?). Je me souviens du jardin de la maison de Sterne, dans le Yorkshire. Je me souviens d'une promenade avec Jim Byerley et Rodolfo, sur les hauteurs qui dominent Ravello. Je me souviens d'un musée épars sur des îles du Rhin (est-ce bien le Rhin?), près de Bottrop. Je me souviens d'un petit château nommé Roermond, ou quelque chose comme cela, sur les marais maritimes de la Hollande méridionale. Je me souviens même de la maison de la Reine d'hiver, que pourtant je n'ai pas vue, près ducheval de craie d'Uffington, au fin fond de l'Oxfordshire. Et il ne se passe guère de jour sans que je pense à la tombe de Flora MacDonald, à la pointe nord de Skye.

Dans le *Country Life* de cette semaine il y a des annonces pour deux domaines en Écosse : l'un de deux mille trois cent quatre-vingt-seize hectares, sur la rive sud du loch Ness, à vingt-cinq miles d'Inverness; l'autre de *dix-sept mille neuf cent soixante-huit hectares*, au nord d'Ullapool, dans l'Assynt Coigach, à une centaine de miles d'Inverness. Les maisons ne sont pas inoubliables, dans un cas ni dans l'autre, mais tout de même, *dix-huit mille hectares*, avec des lochs, des lacs, les hautes montagnes de Canisp, Cul Mor, Suilven, entre les paysages sublimes de cette péninsule, face aux îles d'Été… On doit commencer à se sentir bien chez soi, avec dix-huit mille hectares. Or, pour ce domaine qui me fait rêver, le plus isolé, le plus grand, le deuxième, il n'est demandé *que* trois millions de livres – cinq millions d'euros. C'est une somme dont on peut encore vaguement entrevoir l'étendue, comme si elle appartenait presque à la vie réelle. Et même je ne la trouve pas prodigieusement élevée, quand je vois les maisons assez banales, luxueuses, sans doute, mais tout à fait sans charme, qu'on peut avoir pour un comparable montant, en Angleterre. Cinq millions d'euros? Dix-huit mille hectares? C'est à se demander s'il n'y a pas quelque piège : des taxes foncières épouvantables, par exemple? Ou bien de ces bizarres systèmes de propriété qui n'en sont pas vraiment et dont la Grande-Bretagne a le secret, avec une validité limitée à quatre-vingt-dix-neuf ans, par exemple? Je dois penser à mes descendants! Mais, rassuré sur ce point, et disposant de trois millions de livres, ce qui se trouve hélas n'être pas le cas cette semaine, j'achèterais sans hésiter…

Jeudi 23 septembre, neuf heures et demie du soir. Retour aux *Églogues*, première version :

J'ai commencé à travailler à *Travers III*, c'est un grand plaisir.

Retour aux *Églogues*, deuxième version :

Toute la semaine dernière et durant les premiers jours de celle-ci j'ai dû écrire un éditorial pour l'In-nocence. J'arrivais tout de mêmeà grappiller une ou deux heures par jour pour *Travers III*, c'était un immense plaisir : exactement ce que j'avais envie de faire. J'étais dévoré d'impatience de pouvoir me consacrer tout entier à cette tâche-là. Hier l'éditorial pour l'In-nocence a pu être mis en ligne, aucune exigence pour un autre travail ne pèse sur moi, tout mon temps peut être dévolu à ce cinquième volume des *Églogues*, *L'Amour l'Automne.* Et j'en suis très heureux, et c'est très agréable. Mais tout de même, maintenant que c'est officiellement le travail en cours, la charge quotidienne de labeur, ce qu'il *faut* faire et non plus ce que je *voudrais* faire si d'autres obligations ne pesaient pas sur moi, eh bien, reconnaissons-le, l'excitation est un peu moindre. Je commence à voir les difficultés, des problèmes de structure se posent sérieusement, le ton à trouver n'est pas immédiatement évident, à tout moment j'ai peur de me fourvoyer, de tout gâcher par une fantaisie, une embardée, un raffinement exagéré qui rendrait toute une page ou tout un chapitre inintelligible. Le véritable objet de désir, c'est toujours *le livre suivant.*

(La version II est sans doute un peu plus exacte que la version I, plus scrupuleuse, plus détaillée et précise, mais elle ne l'efface en aucune façon.)

Vendredi 24 septembre, neuf heures du soir. Hier était le dernier jour d'ouverture au public du château, pour cette année (nous avons décidé de

n’ouvrir plus que l’été). Mme Lloan, à huit heures du soir, guidait encore un groupe dans les salles. Aujourd’hui j’ai procédé au changement d’horaire, pour ma promenade quotidienne : non plus la fin de l’après-midi ou le soir, mais le début de l’après-midi. Et j’ai repris la tradition des promenades faites en partie en voiture, qui, contrairement à ce qu’on pourrait penser, est la moins paresseuse : il faut atteler à la voiture la remorque pour les chiens, conduire, on va plus loin, on atteint des endroits plus intéressants, plus variés surtout, et l’on marche plus longtemps. Pour la première fois depuis des mois, je me suis rendu à un endroit que j’aime beaucoup. Or il m’a plu encore plus que dans mon souvenir. Il faut dire que la lumière était la meilleure, entre la pluie et le beau temps. Tout était vif et pourtant un peu pâle, ombré, mélancolique, silencieux,paisiblement déchirant : un de ces derniers beaux jours où le moindre coup de soleil, sur un tronc d’arbre, produit un effet de *présence* dont on ne revient pas.

J’ai laissé la voiture près de la maison de Bernet, entre L'Isle-Bouzon et Magnas, au bord d’une petite route qui ramène vers Lectoure, au-dessous de Landiran. Il faut contourner le jardin de cette maison, mais l’on ne sait pas très bien où il s’arrête, si l’on ne passe pas trop près d’elle, si l’on a bien le droit d’être là. C'est la campagne, si l’on veut, c’est le bord d’un bois, mais ce pourrait tout aussi bien être un ancien parc, pas tout à fait abandonné. Tout a l’air très anciennement pratiqué, fréquenté, entretenu, mais très peu. Il y a un bassin rond, des bambous, un ruisseau qui fait une chute, un étang. Le chemin est bordé de très vieux murs. Jamais je n’ai rencontré personne, en ces parages, et pourtant quelqu’un doit bien passer là quelquefois car la voie est dégagée, on n’a pas de mal à s’avancer, même si le sentier, à mesure qu’on s’enfonce plus profond dans la petite forêt, devient de plus en plus étroit. On a l’impression qu’il y a des siècles que des solitaires marchent là, de temps en temps. C'est un lieu sauvage, on y est protégé de tous les regards, je ne sache pas que personne le connaisse, et néanmoins il est éminemment *civilisé* : tout y dit l’homme et le temps, on s’y croirait dans un tableau de Salvator Rosa (et bien sûr de Bastien-Lepage, à d’autres endroits). Même les rochers paraissent agencés pour vous faciliter le passage, pour vous

guider, pour vous regarder, pour être les témoins que vous n'êtes pas mort, bien que vous soyez fait du même bois que les morts.

La promenade fait un cercle, au pied d'un plateau en presqu'île, cultivé, dont les bords, qu'on suit par le bas, sont, comme souvent par ici, un mélange de falaise friable et de taillis. On atteint une combe avec son autre ruisseau et ses ajoncs (c'est le passage Bastien-Lepage). On la suit le long d'une prairie, on peut se reposer sous un chêne, et l'on revient vers la route en coupant à travers le plateau, entre les champs. Tout était adorable, à trois heures. Tout se savait aimé, ne serait-ce que par moi, et méritant de l'être.

Et pourtant j'avais mes sujets d'irritation, sans quoi je ne serais pas moi-même, hélas. Les chiens pissent dans la remorque, chaque fois, sans doute pour bien marquer qu'elle est à eux. Et commeensuite ils se couchent là, pendant le voyage, ils sont tout imprégnés d'urine, et en deviennent infréquentables.

La maison qui précède Bernet a fait l'objet d'une restauration désastreuse, encore une. Bien entendu elle a été décrépie. Est-ce que ce massacre n'aura pas de fin? La malheureuse montre toutes ses pauvres pierres, à présent, et elles ne lui sont point seyantes. On dirait une vieille surprise à sa toilette, ou jetée dans la rue en petite tenue par un incendie. C'est d'autant plus désolant qu'il s'agissait d'une de ces belles maisons, plutôt nobles, où tout avait été fait pour mettre en valeur la solennelle porte d'entrée, en pierre de taille richement sculptée, qui maintenant ne ressort plus du tout, puisque tout l'équilibre de la façade, comme toujours, reposait sur le contraste entre les parties les plus soigneusement traitées, les portes et fenêtres, et les parties revêtues d'enduit. Toute cette grammaire est foulée aux pieds.

La dictature de la petite bourgeoisie exige que tout le monde, rétrospectivement, ait pour ancêtres des paysans. Mais ces paysans, en plus, elle les veut conformes à son idée des paysans, c'est-à-dire rustiques à souhait – *rustiques* comme une salle à manger rustique de chez Lévitan, rustique comme une roue de charrue sur la pelouse, devant la maison, rustique comme une soupière de fonte accrochée par trois chaînes, près de la véranda, et débordant de géraniums. En Lomagne beaucoup des paysans ne tenaient pas si fort à être si rustiques, quand ils

bâtissaient leur maison. Comme les lycéens du temps de Barthes, et du mien, « c'étaient de petits messieurs ». L'architecture, qui sait tout, et qui dit beaucoup, dément de toutes ses forces les tableaux misérabilistes des historiens (et des représentations collectives). Il y avait dans le pays des paysans pauvres, bien entendu (mais beaucoup moins qu'en Astarac ou en Chalosse, à en juger par le bâti). Il y avait des ouvriers agricoles misérables. Mais les paysans qui construisaient la plupart des maisons qu'on voit encore (les autres se sont peut-être effondrées), et qui sont en train de tomber les unes après les autres sous la coupe saccageuse de la dictature esthétique petite-bourgeoise et de ses fantasmes, ces paysans riches, ou du moins pas trop pauvres, n'avaient pas du tout le goût rustique. Ils avaient le goût classique, au contraire. Ils se voulaient les égaux des bourgeois des villes et mettaient leur fierté à doter leurs demeures de nobles proportions, d'un air de dignité comme il faut,d'élégance, même, qui n'avait pas de manifestation plus heureuse qu'en les portes et fenêtres, et qu'en le contraste de leur pierre soigneusement apprêtée et du beau crépi des façades.

Quelle malédiction ! Je pars pour exprimer la beauté d'une promenade, et la joie qu'elle m'a fait ressentir, et je me retrouve à mes jérémiades coutumières, dans des histoires de pisse de chien et de façades décrépies ! Allons plutôt dîner – d'autant que je dois aller chercher M. Pierre, au car de minuit neuf, et qu'il apporte le nouvel ordinateur, une petite merveille paraît-il; mais là aussi mon âme inquiète prévoit bien des sujets de doléances, non seulement pour le paiement, mais avant cela pour la mise en train, et de l'appareil et de moi.

Samedi 25 septembre, neuf heures et demie du soir. Pierre a apporté de Paris, hier soir, ce nouveau Macintosh Powerbook G4, successeur du G3 qui m'a assez loyalement servi pendant quatre ou cinq ans. Nous avons passé la journée à essayer de faire connaissance, l'appareil et moi, aidés de loin par le fidèle Christian Combaz et par M. Malaingre, le mari de ma lectrice et camarade de parti Valérie Scigala, qui avait procédé aux

premières installations. Les résultats de ce début d'intimité sont mitigés. Le modem externe de l'ancien appareil ne s'adapte pas sur celui-ci, il a fallu abandonner le Sagem et se rabattre sur le modem interne, qui, lui, se connecte sur un simple téléphone, mais qui ne veut pas de ma ligne Numéris. Après des heures de tentatives avortées, nous sommes arrivés finalement à établir une connexion, en ayant recours à la modeste ligne du fax. La connexion est donc plus compliquée qu'avant, elle ressemble à celle dont je bénéficie à Paris. En revanche je suis débarrassé, il faut l'espérer, des problèmes de mémoire de la machine; et les recherches sur le net devraient en être grandement facilitées – les premiers essais paraissent le confirmer.

Pour ce qui concerne le simple traitement de texte, le G4 donne parfois l'impression, à première fréquentation, d'être une puissante voiture de sport, un peu trop nerveuse pour le conducteur habitué à de plus sages berlines, et un peu prompte, dans ces conditions, aux embardées. Les effets de beaucoup d'initiatives sont beaucoup plusvifs qu'on ne l'a prévu, et, souvent, qu'on ne l'aurait souhaité. Si par exemple on veut effacer trois lettres il n'est pas rare que la machine, croyant bien faire, fasse disparaître trois lignes. Et à peine fait-on mine de déplacer le curseur d'une demi-ligne, il vous attend déjà au milieu du paragraphe suivant. Cependant ces petits problèmes-là doivent pouvoir se régler assez facilement, par adaptation de l'une ou l'autre des parties – ou des deux.

Quant à la photographie, j'ai été un peu déçu des premiers échantillons à l'écran. Mais là encore c'est sans doute mon état de novice qui explique la relative médiocrité de mes balbutiantes tentatives d'album.

Pour un novice je suis bien rouillé. Il m'a fallu téléphoner au médecin, ce soir, pour lui demander lesquels, parmi les médicaments dont je dispose à la maison, pourraient soulager ce qui certainement ne s'appelle pas « un demi-tour de reins ». J'ai mal au bas du dos, du côté droit, et quelquefois très mal. Mme Capdecomme m'a recommandé le Di-Antalvic et le Bi-Profénid.

D'autre part je me gratte de partout. Rien n'est moins naturel à l'homme que la nature. S'ils eurent jadis des liens étroits, aujourd'hui ils se réussissent très mal l'un à l'autre. Dieu sait que j'aime beaucoup la

campagne, mais elle ne me le rend guère. Pendant de nombreux mois de l'année elle est une catastrophe dermatologique, pour moi. Les aoûtats me dévorent de juillet à novembre. À d'autres moments, ou les mêmes, les petites araignées des champs, et surtout des bois, entraînent chez moi d'affreuses allergies. J'ai dû renoncer presque entièrement, cet été, à la petite forêt où j'avais si méticuleusement établi des sentiers, l'hiver dernier, parce que chaque fois que j'y croisais d'invisibles fils d'araignée – or c'est tous les trois mètres –, il me venait presque aussitôt de terribles plaques rouges. Pierre prétend que je ne sais quel insecte descend sur vous sous les couverts. Quant à s'allonger dans un champ, en cette saison, il n'y faut pas songer. Et tous ces maux cessent du jour au lendemain quand je me rends à Paris. Jadis il y avait les bains, là-bas, qui n'étaient pas trop bons non plus pour la peau, et dont je ramenais facilement de méchantes petites mycoses. Mais depuis que je ne fréquente plus la vapeur et ses douteux carrelages, les grandes villes me vont très bien au derme, à défaut du teint. Et d'ailleurs, avant d'acheter dix-huit mille hectaresen Écosse, comme j'en caresse le projet, je dois me souvenir que les épouvantables *midges*, entre les Highlands et les îles, peuvent gâcher les plus beaux soirs, et les vacances et les vies. Au demeurant ces considérations ne me dégoûtent que de moi, de mes urtications et de mes raclements de chair, pas de l'Écosse et des jours bucoliques.

*

Aucune nouvelle du dangereux front éditorial. Les maisons qui ont de ma prose en font peu de cas, et celles qui n'en ont pas n'envisagent pas de s'en encombrer (ou alors elles cachent bien leur jeu). Combaz a eu un entretien avec Pierre Guillaume de Roux, désormais au Rocher, et qui lui aurait déclaré que mon *journal*, ce « monument », serait un précieux ornement pour le catalogue de la société – cette opinion m'étonne un peu, car lorsque j'avais proposé *Corbeaux* au même Guillaume de Roux, qui dirigeait alors les éditions des Syrtes, en 2000, il ne m'avait même pas répondu. De toute façon il ajoute que Jean-Pierre Bertrand tique à mon

nom, non pas pour des raisons politiques, mais pour des raisons financières : il ne serait pas question, d'après lui, de m'offrir les mêmes sommes que Fayard.

Combaz, pour sauver les meubles, a suggéré qu'on me fasse une offre plus modeste. Mais je n'ai même pas de meubles, et l'offre ne vient pas.

Aucune idée d'autre part de ce que la P.O.L compte bien faire de mon *Syntaxe* : publie-t-elle, ne publie-t-elle pas ? Pas le moindre signe dans un sens ou dans l'autre. De la maquette de couverture et de quatrième il n'est plus question. En temps normal je m'en fusse inquiété auprès des bureaux, mais je préfère me tenir coi. Notons tout de même, appréciable exception au silence, que mon virement mensuel a été effectué – comme d'ailleurs de la part de Fayard (mais de ce côté-là il est fortement question que ce soit le dernier).

Dimanche 26 septembre, neuf heures du soir. Les cyprès que j'ai fait planter en deux vagues, la première en 1995, je crois, la seconde en 1998 ou 99, sont pour moi une source de grandes satisfactions. Ils grandissent, ils épaississent, et à l'endroit où les deux lignes serencontrent en oblique, au bord de la cour, ils forment un bouquet superbe, un peu irrégulier, car les hauteurs et les volumes ne sont pas les mêmes. Il y a un quart d'heure le ciel était encore un peu bleu, d'un bleu très sombre, bleu nuit, mais rendu lumineux par la lune presque pleine. De gros nuages déchiquetés bataillaient dans le vent du soir. Au-dessus des pointes agitées des cyprès, c'était un tumulte baroque, débordant de faste, de profondeur de champ, de désordre et de sombre clarté.

Cette après-midi nous sommes allés au Clot, pour marcher de là jusqu'à Rouillac, entre Sainte-Mère et Miradoux – une promenade que nous n'avions pas faite depuis un an ou deux. La campagne manque peut-être un peu d'arbres, de ce côté-là, mais Le Clot, où je me suis rendu pour la première fois le 18 novembre 1992 (je vois cela dans le merveilleux *Sites et Monuments du Lectourois*, que j'annotais systématiquement lors de mes visites (le syndrome *Killroy was here*,

toujours…)), est une maison qui surprend chaque fois par son attrait, par son élégance, et aussi par le très curieux contraste entre ses deux versants. Au sud, c'est une gentilhommière construite en 1638 (dixit le professeur Ducos), dont les communs s'ordonnancent autour d'une pittoresque cour qui doit beaucoup de son caractère au pavillon, «porterie et pigeonnier tout à la fois », qui y donne accès. Je soupçonne que le décrépissage a fait là quelques ravages, mais les volumes ont tant de grâce un peu lourdaude, noblement paysanne, qu'on passe l'éponge. Au nord se déploie la façade à fronton triangulaire d'une assez longue chartreuse, un peu plus élevée que les autres parce qu'elle repose sur les soubassements du rustique manoir antérieur. Comme la chartreuse de Plieux, elle date sans doute du début du XIXe siècle. Elle témoigne d'une recherche assez peu fréquente dans la région, et chaque fois elle me fait penser, non sans quelque approximation dans le rapprochement, comme d'habitude, à ces villas lointainement palladiennes de la Terra Firma, entre Brenta et Piave. Ce qu'elle regarde, pourtant, c'est le donjon de Rouillac et son hameau, enserrant le campanile de leur petite église romane, si massifs et si blonds, sur la terre blonde, que je leur trouve depuis toujours un air d'Espagne.

*

Dans *Le Monde 2* on apprend sans surprise exagérée, mais tout de même un peu de chagrin (quand on est moi), que M. Louis Schweitzer, le patron de Renault, est un amateur passionné de bandes dessinées. On le voit photographié dans son bureau, avec d'assez vilains tableaux (mais peut-être un beau Fautrier, soyons justes), et au premier plan des albums de Gaston Lagaffe et de Gilles Jourdan. « Je possède plusieurs milliers d'albums », dit-il. Chez lui, «dans le couloir, les rayonnages grimpent jusqu'au plafond». Et de préciser, afin qu'on ne le prenne pas pour un cas isolé :

« On serait surpris de connaître le nombre de patrons français qui lisent assidûment des bandes dessinées. Il y a quelques années on ne s'en vantait pas, mais la BD a acquis de la légitimité. Avec certains, tel

Michel-Édouard Leclerc qui est un authentique expert, nous avons en quelque sorte réalisé notre *coming out.*»

Et bien sûr je sais bien qu'il y a quelques auteurs et dessinateurs de bandes dessinées de très grand talent, comme mon ami Olivier Deprez, qui a réalisé de beaux bois pour une version en cases successives du *Château* de Kafka (mais est-ce bien encore de la bande dessinée?). Je sais bien qu'il y a quelques très beaux et très intelligents albums. Mais représentent-ils plus qu'un ou deux pour cent de la production courante? De toute façon ce ne sont probablement pas ceux qui intéressent M. Schweitzer, car ses goûts ne versent pas, prévient-il, « dans la BD trop intellectuelle ». Et s'il faut en juger par les albums qui sont épars sur sa table basse (« le temps de l'interview», précise la légende), les albums qui font ses délices (*Gaston Lagaffe*) sont très représentatifs de la laideur et de l'infantilisme dominants. Oh, j'imagine qu'ils sont drôles – il faudrait beau voir qu'en plus ils ne soient pas drôles! Mais bon dieu qu'ils sont hideux! Comment peut-on passer ses journées et sa vie en compagnie d'objets aussi répugnants et d'images aussi sales (esthétiquement)?

D'autres grands patrons et grands commis de l'État ont la passion des "polars" et de la science-fiction. Et bien sûr je sais bien qu'il y a… *etc.* Il reste que l'esthétique "fait *signe*", comme d'habitude, et que ces livres-là, même fermés, même rangés sur les rayons d'une bibliothèque, ont très vilaine apparence. Quand j'étais enfant on m'interdisait de lire des bandes dessinées, crainte que je n'en aie le goût faussé pour jamais. Aujourd'hui les bandes dessinées, les polarset la science-fiction de consommation courante font la lecture ordinaire d'inspecteurs des Finances et de diplômés de l'E.N.A. Je ne peux pas m'empêcher d'y voir un autre témoignage, avec le nouveau sens du mot "musique", avec les émissions "littéraires" où ne figure pas un seul écrivain, du triomphe culturel de la petite bourgeoisie, de la tyrannie de ses codes, et de la disparition de la "classe cultivée". Qu'est-il advenu de la « grande culture », dont Nietzsche célébrait la voix unique et le rayonnement impossible à confondre? Il était bien beau, quand régnait la "grande culture", de faire par coquetterie, par gentillesse, par modestie ou par besoin de fantaisie, quelques saluts amicaux et plaisants à la chansonnette, au roman

populaire, à la caricature et à la littérature pour enfants de tous âges. Mais quand ces genres jadis méprisés règnent seuls et mettent les pieds sur la table dans les salons d'apparat des anciens arts, c'est vers les orgueilleux d'hier, devenus presque invisibles et traqués, chassés de partout comme des rois tombés, que vont la tendresse, l'inquiétude et la pitié.

Lundi 27 septembre, neuf heures vingt, le soir. Non, je ne suis pas en disgrâce à la P.O.L, c'est déjà cela. J'ai reçu cette après-midi un très amical e-mail de Paul Otchakovsky m'annonçant que les premiers exemplaires de mon petit recueil de conférences, *Syntaxe*, étaient arrivés rue Saint-André des Arts. Comme l'ultime étape de la préparation du volume a été sautée – l'inspection par moi, sur fax, des deux faces de la couverture –, et que je n'ai eu aucune nouvelle de ce côté-là depuis l'envoi des deuxièmes épreuves, j'avais craint que le désastre éditorial ne fût complet, et d'avoir été chassé de la P.O.L comme de Fayard. Mais non, tout va très bien de ce côté-là. Je m'en réjouis pour toute sorte de raisons, et entre autres celle-ci, qu'il est certain qu'aucun autre éditeur que P.O.L, ni que Paul, ne publierait ce *Travers III* auquel je travaille avec tant de plaisir ces jours-ci, ni la suite.

Aucun éditeur ne se présente pour publier le *journal*, qui à première vue semblerait tout de même plus facile à caser, pourtant (ou moins difficile). Pas de réponse de Claude Durand, auquel j'ai écrit lundi dernier (la lettre est partie mardi matin). Pas de réponsede Frédéric Beigbeder auquel j'avais écrit juste avant (la lettre est partie lundi dernier). Au Rocher on me trouve trop cher, d'après Combaz (et on ne m'écrit pas). L'Âge d'Homme est pareillement silencieux. Stéphane Baumont m'a proposé cette après-midi de toucher un mot de mon affaire à Simone Gallimard, au Mercure de France, avec laquelle il est en contact. *Vedremo.* Même le jeune éditeur de livres didactiques qui m'avait proposé d'écrire pour lui un *Antimanuel d'art contemporain*, et auquel j'avais proposé d'écrire plutôt un *Comment massacrer efficacement une maison de campagne en douze leçons*, se tait. *Bu…*

***

«... ont décidé de déposer une plainte pour notamment, Sarah Lemoine, mise en danger de la vie d'autrui» (Les nouvelles).

«... puisque nous fêtons cette année les vingt ans de la mort de Michel Foucault...» (“Tout arrive” (en effet…))

***

Les gens ne doivent pas connaître aussi bien qu’ils le disent *À la recherche du temps perdu* car, un jeune homme publiant ces jours-ci un roman dont on parle beaucoup et où il reprend le personnage d’Octave, Octave-dans-les-choux, le consensus est qu’il s’agit d’un personnage totalement inconnu, dont tous les critiques l’un après l’autre déclarent qu’ils ne l’avaient jamais remarqué dans le roman de Proust, qu’ils n’en ont aucun souvenir, et qu’il est bien la figure la plus secrète qu’ait pu aller chercher le jeune M. Koenig pour lui faire un sort. Cet aveu général d’ignorance me surprend beaucoup, car je ne vois pas du tout comment on peut connaître assez bien *La Recherche* et n’avoir pas remarqué le très remarquable Octave (sans compter qu’il passe pour avoir pour "clef” Jean Cocteau).

Jérôme Garcin est un de ceux auxquels Octave ne dit rien, ou ne disait rien avant *Octave avait vingt ans*, de Gaspard Koenig. Il ne doit pas m’avoir lu avec beaucoup d’attention non plus, car je crois me souvenir qu’il évoquait *Du sens*, dans une de ses chroniques du *Nouvel Observateur*, et dans *Du sens* Octave tient une certaine place (il me semble qu’il y a sur lui deux ou trois pages).

Mardi 28 septembre, neuf heures et demie du soir. L'incertitude de ma situation éditoriale est un peu désagréable. Je ne sais rien des intentions de Claude Durand, qui n’a pas encore répondu à ma lettre de la semaine dernière. Je ne sais pas si je suis encore, ou pas, un auteur Fayard, et je ne sais pas dans quelles conditions je puis me présenter à un autre éditeur. Il est vrai que les rares éditeurs qui sont au courant de mon actuelle situation ne s’empressent pas pour savoir ce que je pourrais avoir à leur

proposer, de sorte que l'urgence n'est pas bien grande. La seule urgence véritable est d'ordre pécuniaire. Je ne sais pas si ma coutumière mensualité Fayard me sera réglée au début du mois prochain, c'est-à-dire dans quelques jours. Tout cela pourrait se régler en quelques heures au téléphone, ou par courrier électronique – du moins pourrais-je savoir à quoi m'en tenir. Mais Claude Durand a choisi la lente voie du courrier postal, et même selon ce processus de toute façon alangui, il ne semble pas pressé de faire avancer les choses, dans un sens ou dans l'autre. Il a d'ailleurs raison, même de mon égoïste point de vue : cela limite les mouvements d'humeur, auxquels il est évident que je ne suis que trop prompt (spécialement dans la catégorie "suicidaire"…).

Stéphane Baumont, qui en plus de toutes ses autres fonctions est à présent avocat, doit venir ici demain matin pour me donner une consultation à propos de ma situation juridique vis-à-vis de Fayard, au vu de mes contrats. À première impression, en cas de refus persistant de publier, et alors que j'ai proposé de supprimer certains des passages litigieux, de modifier certains autres, on ne voit pas très bien comment l'éditeur pourrait conserver ses droits, ou exiger un dédommagement, et encore moins le remboursement total de ses avances sur droits d'auteurs, si les livres trouvaient d'autres éditeurs (ce qui jusqu'à présent n'est pas le cas).

Ces circonstances n'affectent pas trop mon humeur, jusqu'à présent. L'arrivée à la P.O.L des premiers exemplaires de *Syntaxe*, et la levée concomitante des inquiétudes que j'avais de ce côté-là, m'ont remonté le moral. Le temps est beau, bien qu'assez frais déjà à la tombée de la nuit. Nous avons fait plusieurs de ces belles promenades de début d'après-midi qui sont un des bonheurs de la saison. J'éprouve beaucoup de plaisir à travailler aux *Églogues*, quoique je n'avance guère, et ne cesse d'écrire et de réécrire les premières pages, au risque de les compliquer voire de les tarabiscoter à l'excès. Quantà ce nouvel appareil, il est aussi une source d'amusement : je suis bien loin de le maîtriser comme il faudrait, même pour mes modestes besoins, mais tous les jours j'apprends quelque chose de nouveau, et peux bénéficier ainsi d'une ressource inédite.

***

Les trois premières pages du roman de Singer, *Le Manoir*, font plus pour expliquer l'antisémitisme polonais que vingt gros ouvrages de considérations fumeuses sur l'héritage judéophobe du catholicisme ou sur le racisme biologique.

L'action se situe immédiatement après la dernière grande insurrection polonaise, celle de 1863. Le comte Jampolski, qui y a pris part, est envoyé en Sibérie. Ses biens sont confisqués. Le tsar donne son manoir et ce qui reste de ses terres à un "duc" russe qui l'a bien servi (je ne savais pas qu'il y avait des ducs en Russie – c'est peut-être une maladresse de traduction). La suite des opérations n'est pas tout à fait claire. On apprend d'une part que Calman Jacoby, un riche marchand juif honnête et pieux, est « désigné par les représentants du village comme le nouveau seigneur du manoir de Jampolski» (on croit comprendre qu'il s'agit d'un village juif nommé Les Sables; mais comment ses habitants pouvaient-ils désigner "le nouveau seigneur"?). D'autre part Jacoby a une entrevue avec le "duc", qui est venu passer deux ou trois jours dans les parages, il lui propose « un loyer annuel généreux» et il obtient de lui le bail du manoir.

Est-il "le nouveau seigneur" ou n'est-il qu'un locataire à bail? C'est ce qui n'est pas tout à fait clair pour un lecteur étranger. Toujours est-il que Jacoby se comporte fort bien. « Il informa la comtesse Maria qu'elle était libre de demeurer au manoir jusqu'à la fin de sa vie» (c'est la femme du proscrit). Il met même à sa disposition des chevaux et des vaches. Il n'en reste pas moins que cette malheureuse, par l'effet de l'héroïsme patriotique de son mari, se retrouve dans sa propre maison locataire d'un des anciens vassaux de la famille et que les gens du pays se retrouvent avec un nouveau seigneur dont l'élévation soudaine coïncide avec l'écrasement de leurs aspirations à la liberté et à l'indépendance. Singer ne peut que le constater lui-même :

«Pour autant, les paysans de Jampol éprouvaient du ressentiment envers ce Juif, ce mécréant, qui se conduisait en maître sur le sol polonais, au nom d'un oppresseur étranger.»

Comment aurait-il pu en aller autrement?

Mercredi 29 septembre, dix heures moins vingt, le soir. «L'Europe a été conçue par dans le fond un consensus entre les libéraux et les sociaux-démocrates.»

*

La journée n'a pas été inutile, ni désagréable, en revanche elle a été très improductive quant au travail, au "vrai" travail. Les heures les plus nombreuses sont allées à des ferraillages avec cet appareil, qui n'est pas de mauvaise volonté, mais dont j'ai du mal à appréhender et surtout à exploiter les capacités (qui passent pour être remarquables). Beaucoup de temps s'est envolé à des tentatives, qui d'ailleurs n'ont pas été complètement dépourvues de succès, pour tâcher de comprendre tout ce qu'il peut faire, et comment, afin de traiter et de classer mes photographies (lesquelles se répartissent en deux masses à peu près égales, *pornographiques* (prises sur le net) et *personnelles*, c'est-à-dire faites par moi, contrairement aux précédentes). J'ai un peu avancé – moins qu'il ne faudrait.

Toute la matinée j'ai tâtonné, guidé par l'inlassable Combaz, pour essayer de récupérer la possibilité de modifier mes textes en ligne, puis de remplacer la première version par la nouvelle. En passant de l'application Foxfly à l'application Mozilla, qui contrairement à la première offre une fonction d'"édition", nous sommes venus à bout du premier objectif. Je peux modifier ceux de mes textes qui sont en ligne mais, jusqu'à présent, une fois qu'ils sont modifiés, je ne peux pas les remettre en ligne, ce qui fait que pour le moment le résultat éventuel du travail est invisible à tout autre que moi. Ce n'est pas très grave, je ne m'occupe pas du tout de «Vaisseaux brûlés », ces temps-ci (et je ne m'en occuperai pas avant longtemps). Le seul fichier en ligne auquel je fais

tous les jours un ajout est celui de la « Chronologie » – mais ces jours-ci c'est impossible.

J'attendais Stéphane Baumont à onze heures – enfin je l'attendais sans l'attendre, car il est l'être le moins ponctuel que je connaisse : c'est devenu une plaisanterie entre nous. *Sure enough* il est arrivé à midi et demi, accompagné de sa fille, et non sans avoir appelé auparavant pour prévenir. Mon emploi du temps coutumier en a été tellement chamboulé qu'à l'heure qu'il est je n'ai toujours pas pris mon bain, ni fait ma gymnastique, ni même écouté le journal de la mi-journée sur France Culture, ni "Tout arrive". Comme Stéphane, qui plaidait à Agen, a fait un grand détour pour se pencher sur mon affaire éditoriale, je serais mal-venu de me plaindre. Le malheureux ni son héritière n'ont d'ailleurs eu de déjeuner, en tout cas pas chez moi.

Stéphane voulait voir mes contrats. Il estime (et moi aussi, car il m'a convaincu) qu'en l'occurrence l'article essentiel, s'agissant d'*Outrepas*, le *journal* 2002, est celui-ci :

«ARTICLE 2 – Acceptation de l'ouvrage

«L'Éditeur fera savoir à l'Auteur, dans un délai maximum de deux mois, si le texte proposé peut être considéré comme définitif ou s'il appelle des remaniements afin d'être conforme aux buts de la publication proposée.

« Si l'Auteur s'avère dans l'incapacité de procéder à ces remaniements ou corrections nécessaires, l'Éditeur pourra les confier, en accord avec lui, à un tiers de son choix et les frais en découlant seront imputés sur les sommes dues à l'Auteur en application du présent contrat.

«Lorsque le texte sera considéré comme prêt pour la publication, l'Éditeur en avertira l'Auteur et le contrat se poursuivra alors, conformément aux dispositions des articles 3 et suivant.

«*En revanche* [c'est moi qui souligne]*, si l'Éditeur et l'Auteur ne parviennent pas à se mettre d'accord sur un texte définitif, l'Éditeur informera par lettre recommandée l'Auteur qu'il renonce à l'édition de l'œuvre. L'Auteur disposera alors en toute liberté du droit d'exploiter le résultat de ses travaux, et de faire cession à un tiers soit du résultat de ses travaux, sous quelque forme que ce soit, soit de l'œuvre. Si l'Auteur*

n’en fait cession à aucun tiers, il conservera définitivement le bénéfice de la somme perçue par lui. Mais s’il cède à un tiers le droit d’exploiter unepartie de ses travaux ou l’œuvre elle-même, il devra rembourser à l’Éditeur toute somme reçue à titre d’à-valoir sur les droits d’auteur relatifs à l'exploitation de l'œuvre.»

Jeudi 30 septembre, dix heures et quart, le soir. Encore une journée désordonnée et peu productive, occupée surtout à des farfouillages sur cette machine, pour tâcher d’accéder à toutes les merveilleuses possibilités qu’elle offre pour le traitement des photographies. Je ne suis pas parvenu à grand-chose, j’ai perdu un temps fou, et je crains d’avoir perdu aussi bon nombre de photographies.

Me sont arrivés à deux heures les premiers exemplaires de *Syntaxe.* Le livre a bon air, son format est agréable dans la main. J’ai téléphoné à Paul pour le remercier, et aussi pour lui demander de bien vouloir faire envoyer un volume à Robert Misrahi, qui a écrit une note qui figure entre ces pages, et à Ralph Sarkonak, cet universitaire américain, ou canadien, je ne sais (il est professeur à Vancouver, je crois), qui travaille à un ouvrage sur mes travaux et qui doit venir ici dans une dizaine de jours. C'est Paul qui a mis la conversation sur le *journal*, dont il semblait croire que la publication était imminente. Je l’ai donc mis au courant des plus récents développements, sans en rien omettre. Comme Stéphane Baumont hier, il paraît entrevoir à l’affaire une suite juridique. Il me conseille de m’adresser pour assistance à la Société des gens de lettres ou à la S.C.A.M. Il dit qu’il est sans exemple, lorsque c’est l’éditeur qui refuse une publication, qu’un auteur doive rendre les avances qu’il a touchées – ce serait concevable seulement si l’auteur avait fourni tout à fait autre chose que ce qu’il s’était engagé à fournir : mais ce cas ne saurait s’appliquer au dix-septième ou dix-huitième volume de mon *journal*, dont lui, Paul, est convaincu qu’il est très conforme, littérairement et autrement (je ne sais pas exactement ce qu’il veut dire par là…), à ce que les précédentes livraisons permettaient d’en attendre.

Vendredi 1er octobre, dix heures du soir. Cette après-midi je suis retourné à Naudin, pour la première fois depuis longtemps; mais jen'ai pas été très satisfait de mon excursion, bien que le temps fût beau et chaud. Les affreuses serres en matière plastique, là-bas, ont encore gagné du terrain, et elles couvrent maintenant près d'un hectare, peut-être. Je me suis garé, comme d'habitude, près de l'endroit où habitait jadis M. Dupouy, qui était toujours très aimable, mais qui s'est tiré une balle dans la tête il y a deux ou trois ans. Sa maison est rouverte et occupée. Une jeune femme est sortie sur son seuil et m'a demandé sans aménité ce que je voulais. Comme je lui assurais que je ne voulais rien, elle m'a dit que je n'avais pas le droit de marcher entre les maisons du hameau, qui sont une propriété privée. Je n'avais pas l'intention de me diriger de ce côté-là, mais j'ai trouvé mauvais qu'on me l'interdise à tout hasard, avant le moindre commencement d'exécution. Déjà mon humeur n'était pas trop bonne, car les chiens avaient pissé dans la remorque comme tous les jours – il n'y a rien à faire.

Nous nous sommes dirigés eux et moi vers le Bartassé, cette belle maison carrée qui est au bout du chemin, de ce côté-là, et dont j'avais toujours plaisir, jusqu'à présent, à retrouver solitaire, à l'automne, le jardin en terrasses sur la vallée de l'Arrats, face à Gramont. Mais là nouvelle déconvenue : la maison a été affreusement plumée et décrépie, elle est toute blanche, elle a l'air neuve. Elle aussi est maintenant occupée en toute saison, semble-t-il. Les chiens sont entrés dans la cour par habitude, un homme est sorti sur son seuil comme l'avait fait la jeune femme de Naudin : lui n'a rien dit mais il m'a regardé avec la même expression interrogative et peu engageante; et bien entendu j'ai battu en retraite.

Encore une promenade qui se ferme, et parmi celles que j'avais beaucoup aimées. Il y a longtemps que je voyais se préparer ce dénouement, car les regards, ces dernières années, n'étaient pas amicaux, dans ces parages, et c'est tout juste si l'on répondait à mes bonjours, d'un

air soupçonneux. Et quelle tristesse, décidément, que la disparition de tous ces beaux crépis de Gascogne, qui étaient la couleur même du pays. On dirait qu'il n'en restera pas un seul. La perte ne pourra jamais être réparée, car le plus précieux des éléments qui entraient dans leur composition, c'était le temps. C'est le temps qu'on arrache par plaques, avec les crépis.

*

J'ai reçu ce matin un très chaleureux coup de téléphone de Finkielkraut. Il a dit qu'il était toujours fâché contre moi, ou *avec* moi, enfin je ne sais plus quel a été son mot exact – toujours est-il qu'il a fait une rapide allusion à notre "brouille", ou au refroidissement entre nous : moi je lui en veux de ne m'avoir jamais dit ou écrit un seul mot de la dédicace de *L'Inauguration de la salle des Vents*, et lui m'en veut aussi de quelque chose, sans doute de ce qu'il considère comme les indiscrétions de ce *journal* à propos de ses opinions sur le milieu journalistico-éditorial, ou bien à propos des réactions de son épouse quant aux prix d'un restaurant ruineux. Quoi qu'il en soit il ne m'appelait pas pour me parler de cela, dont il ne fut pas du tout question, mais de *Syntaxe ou l'Autre dans la langue*, qu'il a reçu hier, à l'initiative de Paul ou de la P.O.L, et dont il dit le plus grand bien.

Ce qui m'a fait rire c'est qu'il s'étonnait que je fusse dans mes campagnes au moment de la sortie d'un livre, et me demandait, comme une chose allant sans dire, quand je venais à Paris pour cette occasion. Il n'a pas l'air de se douter que mes livres tombent très bien tout seuls, sans que j'aie besoin de venir les pousser, dans le gouffre de silence qui est leur habitat naturel, et que leur sortie en librairie ne ressemble en rien, même au centième, à la sortie des siens. Il m'a déclaré avec beaucoup de gentillesse, pourtant, que *Syntaxe* dit exactement ce qui doit être dit aujourd'hui, et que c'est un livre éminemment salutaire. Je veux bien l'en croire, mais je doute que ce pauvre petit recueil fasse le salut de quiconque, ni de moi. J'ai réussi à lui instiller mon pessimisme et ma résignation.

C'est surtout lui qui a parlé, comme la plupart de mes correspondants, toujours. Il est au milieu de nouvelles batailles autour de l'École, et vient de démissionner de la commission Télot, panel d'experts, d'intellectuels et de "consciences morales" à propos des programmes et de l'enseignement. Il prévoit quelques remous de ce côté-là. Je regrette que nous ne soyons plus amis, comme nous le fûmes un peu pendant quelque temps. De même que Jean-Paul, qui me parle souvent de lui, j'éprouve à son égard beaucoup d'estime et d'affection.

Samedi 2 octobre, dix heures moins le quart, le soir. Aujourd'hui nous sommes allés, à deux ou trois kilomètres au sud-ouest de Plieux, revoir Milor, une maison que j'aime beaucoup, et pour laquelle je nourrissais de grandes inquiétudes. Mes appréhensions tenaient à de certains mouvements, de ce côté-là, à des présences inédites, ces dernières années, à des velléités de reprises en main. Ces soucis n'ont pas été entièrement confirmés par les faits, ni par l'état des lieux. Tout était fort tranquille, dans les parages. Apparemment les projets qui m'avaient une fois été exposés n'ont pas abouti. La maison est toujours inhabitée, et elle est presque intacte – tout juste un peu plus délabrée, peut-être : mais le délabrement fait beaucoup moins de dégâts que la rénovation, en général. J'ai cru observer que des essais de retraits de crépi avaient été tentés ici et là : ils ont entraîné quelques dommages, mais ils n'ont pas été poursuivis. Régnait de ce côté-là la même absence que toujours, le même silence, la même amitié sereine avec le temps. Le petit jardin de buis n'est qu'un peu plus ensauvagé, il n'a pas souffert. Le magnifique haut cyprès a toujours aussi grand air. Nous avons perdu le Bartassé, nous n'avons pas perdu Milor.

Ce succès purement défensif n'est que partiel, hélas. Milor commandait un petit bois, en contrebas, et surtout une allée superbe, qui s'en éloignait au nord-ouest. De tout cela il ne reste rien. Tout a été rasé. C'est d'ailleurs ce spectacle, observable de loin, qui m'avait inspiré, à distance, les préoccupations les plus graves pour la maison elle-même. Les saccageurs n'ont pas touché aux murs, au modeste jardin, à la terrasse; mais ils ont abattu et le bois et l'allée. Pourquoi? C'est pour moi incompréhensible. J'ai vu des allées disparaître, et combien !, au bénéfice des cultures : mais là rien ne peut pousser, ces pentes sont trop abruptes

et rocailleuses. Les beaux arbres ont-ils été jetés bas dans le seul dessein d'en tirer quelques billets? Le profit ne peut avoir été que bien maigre, et il paraît dérisoire auprès de ce qui s'est perdu – mais l'on peut dire cela de tant de choses… Qu'il s'agisse des vieux crépis gascons ou des allées de Lomagne, la perte est irréparable, à hauteur d'homme : car il avait fallu un siècle ou deux, chaque fois, et il les faudrait encore, pour obtenir ces nuances-là, et ces voûtes cavalières. De tous les vandalismes, le pire est celui qui s'attaque à ce que le temps seul est à même de produire.

Il y a sur ce plateau qui penche vers Plieux, et nous regarde, une maison nommée M., grosse et prospère exploitation agricole, peut-être,qui à elle seule pourrait fournir presque toutes les illustrations nécessaires à la série "après" de mon ouvrage *Comment massacrer efficacement une maison de campagne, en douze leçons.* Celle-là a subi tout ce qu'une maison peut subir. Elle a bien sûr été décrépie, mais cela va sans dire – c'est toujours le premier mouvement du vandale. Son jardin a été entouré d'un ridicule et hideux muret de ciment blanc, percé au bon endroit d'un portail de même venue, dont les piliers sont surmontés de maigres lions de plâtre. La façade a été un peu réagencée mais surtout toutes les ouvertures, anciennes ou modernes, originales ou élargies, ont été dotées de fenestrages métallisés à larges pans de verre. Le pire est la porte d'entrée : en verre, elle aussi, et en acier, mais tout cela dissymétrique, selon le style qui faisait l'admiration des chefs-lieux de canton quand l'arborait fièrement la plus opulente de leurs boucheries, vers 1970.

Bien entendu on peut parfaitement estimer que ce genre de considérations, de ma part, ne relève que de la plus vigilante hostilité de classe; qu'il n'y a pas de beauté ou de laideur *objectives*, pour les maisons de campagne ou d'ailleurs, et quant aux façons de les accommoder; que le jugement en ces matières ne fait que refléter l'appartenance du jugeur et du perpétrateur prétendu aux classes qui montent et à celles qui descendent, à celles qui ont fait leur temps et à celles qui arrivent pour demander à l'histoire de tenir ses promesses. Du moins ces reflets sont-ils, je crois, merveilleusement *exacts*. Rien n'est sociologiquement (et culturellement) déterminé comme la moindre initiative en matière de maison, de façade, de jardin, de portail (et bien

sûr de décoration intérieure) – il n'y a que le langage qui soit autant et plus exact dans sa soumission aux réalités de feu la lutte des classes.

Dimanche 3 octobre, dix heures du soir. Ces photographies vont me rendre fou. Certes j'ai été forcé d'acheter un nouvel ordinateur parce que le précédent est tombé plusieurs fois en panne, et la dernière fois très gravement. Mais il y a longtemps que je voulais franchir ce pas, de toute façon, parce qu'avec l'autre appareil mes activités photographiques avaient dû s'interrompre, pratiquement, faute de mémoire suffisante pour enregistrer et visualiser le résultat de mes travaux. J'attendais beaucoup de cette machine-ci, et je continue d'en attendrebeaucoup; mais jusqu'à présent j'en éprouve surtout de grandes frustrations, faute de savoir tirer parti des services qu'elle propose.

Cette après-midi nous avons fait la promenade de l'ouest, celle qui part de la ferme de Boué et conduit à la maison d'Abat, que les Cazeneuve envisageaient d'acheter, au printemps dernier – je ne sais ce qu'il en sera advenu. À cet itinéraire classique nous avons même ajouté quelques variantes inédites, un retour par les terres du Petit-Coustau, sous les Galis, après contournement d'Abat et flânerie sous les pins parasols de sa belle allée. Il faisait très beau et même très chaud; et, n'eût été que les chiens avaient encore une fois pissé dans la remorque, comme tous les jours, j'aurais été d'excellente humeur. J'ai pris des dizaines de photographies. Mais depuis que nous sommes rentrés je bataille pour les mettre en ordre dans cet appareil, pour leur donner des noms et un format qui me conviennent, et c'est en vain : les "applications" n'en font qu'à leur tête, mes malheureux clichés partent de tous les côtés et souvent disparaissent, je crains fort qu'un grand nombre ne se soient perdus, et pas seulement parmi ceux d'aujourd'hui. Il me faudrait les conseils d'un expert. Je suis incapable de lire un mode d'emploi, et de toute façon il n'y en a pas.

Hier ou avant-hier les photographies ont commencé d'apparaître avec la mention de l'heure à laquelle elles ont été prises, en gros chiffres dans

l'angle inférieur droit. Cela m'a d'abord beaucoup agacé, puis, en tâchant de me débarrasser de ce phénomène à force de tâtonnements sur l'appareil photographique cette fois, j'ai découvert qu'on pouvait également obtenir la mention de la date; et je me suis dit que ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée que d'aller jusqu'au bout de ce que je ne parvenais pas à éviter tout à fait, de toute façon, et de faire en sorte que toutes mes photographies portent l'indication chiffrée de la date exacte de leur réalisation, jour, mois, année, heure, minute, seconde. Je me voyais déjà faire un recueil des meilleures, ou une exposition, sous le titre *Ni le jour ni l'heure*, en référence à l'Écriture sainte[6]. Poussée jusqu'à son terme cette idée me plaisait, que tout fût daté à la seconde près. Hélas, ce n'est pas possible. Il faut choisir.On peut avoir la date, ou bien on peut avoir l'heure à la seconde près, précédée de la mention du quantième. Mais l'on ne peut pas avoir les deux. Or seul l'ensemble de ces précisions, au bas d'une image donnée, visage ou paysage, me semblait d'une quelconque portée poétique : 3/10/2004/16:22:41…

Lundi 4 octobre, neuf heures et demie du soir. Cette histoire de chiens qui pissent dans la remorque, tous les jours, jour après jour, malgré mes objurgations et mes menaces, ou peut-être à cause d'elles, a sur mon humeur une influence exagérée : la moitié de la promenade en est gâchée, chaque fois (la découverte que le méfait a bien eu lieu survient lorsque nous arrivons à l'endroit qui doit servir de point de départ à notre promenade à pied).

Beaucoup de choses ont sur mon humeur une influence exagérée – mes démêlés avec cette machine, par exemple. Les plus tendus portent sur le destin et le traitement de mes photographies; et ceux-là avalent des heures, en (presque) pure perte. Mais il y a aussi, moins graves, des problèmes avec le texte. Ainsi je n'arrive pas à obtenir que les mots soient coupés automatiquement, quand besoin est. Ou plutôt j'y étais parfaitement parvenu, je sais comment il faut procéder, théoriquement, pour déclencher cette fonction, certains paragraphes en témoignent.

Pourtant mes requêtes en ce sens restent à présent sans effet. Je ne sais pas ce qui s'est passé : cela ne marche plus. Et j'en ressens un agacement disproportionné.

De très petites choses m'affectent ridiculement, et de bien plus sérieuses me laissent indifférent. Ainsi tout le monde autour de moi (ni Pierre ni Flatters, mais aussitôt au-delà) est étonné que je ne sois pas plus abattu par la nouvelle crise éditoriale. Des membres de la Société des lecteurs me parlent au téléphone comme à un grand malade, d'autres m'envoient des e-mails au ton de lettres de condoléances, on croirait une grande veillée mortuaire. Je ne suis pas indifférent, non, mais je prends le coup assez bien – à moins que les irritations disproportionnées pour les petites choses ne soient qu'une sorte de substitution à l'inquiétude et à la dépression au sujet des grandes? (Disons pour les "moins petites", car perdre un de ses éditeurs, ce n'est tout de même qu'un malheur de deuxième ou de troisième rayon.)

Je voudrais bien être serein, je voudrais bien être très serein, mais le seul moyen que j'imagine pour y parvenir, c'est de réduire les causes d'irritation et d'agacement, de les supprimer, de trouver des solutions. Si les chiens ne pissaient pas tous les jours dans la remorque, je serais serein. Si j'arrivais à trouver le moyen d'"éditer" et de classer mes photographies de façon satisfaisante sur cette machine, je serais serein. Si je savais à quoi m'en tenir, au moins, des intentions de Claude Durand à mon égard, je serais serein. Voilà ce que je me dis. Mais, outre que surviendraient aussitôt, selon toute probabilité, d'autres causes d'agacement et d'irritation, il ne s'agirait pas d'une vraie sérénité, et nullement d'une qualité morale, ou psychologique. Ce serait une sérénité tout accidentelle, due à la seule absence de menaces sur elle. La sérénité véritable s'accommoderait parfaitement des soucis et des motifs d'atrabile – ils seraient bien là, mais elle n'en tiendrait aucun compte, elle ne se laisserait pas affecter par eux.

Serait-elle si souhaitable, au demeurant? Si les chiens veulent pisser tous les jours dans la remorque, je pourrais bien les laisser faire, malgré les horribles odeurs. Si je n'arrive pas à apprendre à me servir de cet appareil pour traiter mes photographies, je pourrais bien me passer de

faire des photographies. Mais ne serait-ce pas, alors, pure et simple résignation, renonciation, abdication, lâche soumission au sort?

Ce qui menace l'ordre, c'est l'ordre – la structure est ici la même qu'en ma "fameuse" réflexion qui plaisait tant à Finkielkraut, jadis, selon laquelle le vrai problème moral c'est le débat entre un bien et un autre bien, nullement entre le bien et le mal.

Cette absurde détermination à maîtriser les techniques cybernétiques de la gestion photographique met en l'air tout l'ordre de mes journées et nuit terriblement à mon travail, à mon "vrai" travail, à savoir les *Églogues*, ces temps-ci. Mais cette détermination procède elle-même d'un désir d'ordre – tirer parti de mes photographies, les présenter de la meilleure façon possible, les ranger pour pouvoir les voir et les montrer de la façon la plus commode possible –, et, en ce sens, elle n'est nullement absurde. Si l'on songe à ce que me coûte cet appareil, et à l'intérêt qu'il y aurait à garder de clairs témoignages de notre vie et des saisons, elle est même tout à fait légitime. C'est justement pour cela que je m'y obstine, à grand dommage pour l'ordre de mes journées.

Je n'ai pas besoin de me pousser ou de me forcer pour travailler aux *Églogues*, pourtant. J'éprouve une très grande facilité à m'y mettre, et une très grande facilité à m'y accrocher. La facilité pourrait bien être le problème, justement – ainsi que l'avait très bien vu Claude Simon il y a presque trente ans, qui m'écrivait, d'ailleurs très aimablement, d'avoir à m'en méfier (j'ai retrouvé la lettre, récemment, en cherchant tout autre chose (les notes de janvier 1977, pour le *Journal de Travers*)). La machine a tendance à fonctionner toute seule, quelquefois, comme un formidable dictionnaire de rimes (et le merveilleusement utile index dont je dispose à présent, et que je ne cesse d'enrichir, est un moteur surpuissant). Chaque phrase, presque chaque mot, se présente avec son énorme cortège d'harmoniques, qu'il suffit presque d'ordonner un peu. Le danger est une orchestration pâteuse, automatique, trop prévisible et surtout terriblement indigeste. Plus on s'impose de contraintes et plus il faut s'imposer cette contrainte de plus, rendre les contraintes et leurs opérations invisibles (ou presque). On en revient toujours à Chopin :

« Mon travail est fait : il ne me reste plus qu'à en effacer les traces.»

Mon travail est bien loin d'être fait, il est même à peine entrepris ; mais déjà il me faut me soucier d'en rendre les échafaudages aussi discrets que possible (et d'essayer de faire en sorte qu'ils n'écrasent pas trop le jardin, ni ne nuisent au paysage).

Mercredi 6 octobre, neuf heures et demie du soir. Après un cours sur la civilisation athénienne, Pierre a fait subir à ses élèves de seconde une interrogation écrite. Plusieurs petites questions portaient sur la tragédie. Quelques-unes des meilleures copies m'ont été montrées. À la question :

« Quel est le public de la tragédie ? », la plus belle réponse est indubitablement celle-ci :

« Les familles des victimes ».

Vingt-cinq siècles de civilisation occidentale magistralement bouclés (dans tous les sens du terme). Et comme c'est profond…

*

La Commission européenne a recommandé aujourd'hui l'ouverture de négociations avec la Turquie pour son entrée dans l'Union.

La Turquie et son caractère européen, ou non, occupent beaucoup les esprits. Au journal de France 2, très détaché, très objectif, on nous expliquait hier soir qu'il y avait deux façons d'envisager la question, selon la géographie et selon l'histoire. La géographie, certes, ne plaidait pas pour une appartenance de la Turquie à l'Europe : seulement cinq pour cent de son territoire se trouve sur le continent européen. L'histoire, en revanche, fait pencher la balance du côté de l'adhésion : depuis quarante ans, en effet, on dit à la Turquie qu'elle a vocation à être européenne…

Apparemment, pour France 2, l'histoire commence en 1963. À force de rabattre l'histoire sur l'actualité, voici que l'actualité est toute l'histoire.

*

La promenade – au château d'eau de Saint-Créac et dans ce coin-là, en l'occurrence – a été encore gâchée, comme tous les jours, de même que mon humeur, par le pissage des chiens dans la remorque. Rien à faire, ils n'en démordent pas. Nos relations en sont gravement affectées.

En revanche j'ai fait quelques progrès sur le front photographique. Je dispose à présent du logiciel Adobe Photoshop, auquel je suis plus habitué qu'à iPhoto ou AC/Dsee – même si la version qui est à présent installée sur cet ordinateur est bien différente de celle dont je me servais sur l'ancien. J'arrive beaucoup mieux à traiter les clichés. Le problème est qu'ils ont beaucoup moins bonne allure, "sous" Photoshop, que "sous" les deux autres. Luc Charcellay, sans trop d'indulgence pour mes talents, m'explique que Photoshop montre les photographies comme elles sont, sans les améliorer automatiquement ainsi que le font les autres logiciels. Sans doute, mais si les autres logiciels peuvent montrer d'elles des versions très satisfaisantes, au moins sur l'écran, n'est-ce pas que ces virtualités de qualité sont en elles quelque part?

Jeudi 7 octobre, neuf heures dix, le soir. Deux surprises à la télévision, hier soir en dînant : d'abord d'apprendre de la bouche de Catherine Allégret, invitée de Mireille Dumas, que son beau-père Yves Montand s'était livré sur elle à des attouchements alors qu'elle était âgée de quatre ans (et plus tard) ; ensuite de voir paraître, interviewé dans son bureau parisien en tant qu'ami de longue date de Montand et de Signoret et en tant qu'éditeur de Catherine Allégret, *who but* Claude Durand en personne, qui déclare que Catherine Allégret va devoir être très forte pour affronter la tourmente que son livre ne va pas manquer de susciter.

Troisième surprise aujourd'hui – une surprise que j'attendais depuis quinze jours – une lettre du même Claude Durand. De mon point de vue, il y a du bon et du mauvais.

Le bon, c'est que Claude Durand reprend mon mot d'un *malentendu* entre nous, et m'invite à lui téléphoner ou à venir le voir pour lever ce malentendu : voilà qui ressemble fort à une offre de réouverture des

négociations – offre que je me suis empressé d'accepter : nous avons rendez-vous mercredi prochain à midi.

Le mauvais, c'est qu'il m'apprend qu'au reçu de ma première lettre, par laquelle je me contentais de prendre note, croyais-je, de sa décision *à lui*, il a décidé de déprogrammer mes ouvrages à paraître, passe encore, mais aussi, autrement plus grave dans l'immédiat, de suspendre le reliquat de nos règlements financiers. J'avais cru remarquer en effet, ces jours-ci, que ma mensualité Fayard n'arrivait pas. Elle n'arrivera pas. Juste après la dépense de quatre mille euros que je viens de faire pour l'achat de cet ordinateur, c'est une catastrophe.

Je me réjouis tout de même à la pensée que mercredi prochain, dans l'après-midi, je serai sorti de cette incertitude, par un côté ou par l'autre. Rien n'est désagréable comme ces lenteurs de l'avenir. Mais l'avenir a plus d'un tour dans son sac, il a un goût immodéré pour les tergiversations et les cotes mal taillées, et il est très possible que dans une semaine on n'en sache pas plus que maintenant, et que la situation soit encore plus embrouillée, même.

Durand insiste beaucoup sur le point précis où, comme il l'écrivait dans sa première lettre, il a *arrêté sa lecture*. Ce qui l'indigne ce n'est pas qu'en avril 2002 j'aie voté blanc, c'est qu'ayant voté blanc j'aiesouhaité qu'une forte minorité de Français vote pour Le Pen. « En somme, m'avait dit Paul Otchakovsky à l'époque, tu laisses faire le sale travail par les autres.» Claude Durand trouve cette position indéfendable, et moralement répréhensible. Je serais le premier à envisager qu'il ait raison, et je serais tout disposé à donner toute leur place à ses arguments, qui sont parfaitement sensés, au point qu'ils pourraient tout à fait me convaincre (je suis assez facile à convaincre). Mais comme d'habitude il interdit que je reproduise sa lettre.

Ce qui m'inquiète c'est qu'il parle, à ce propos, d'un « fragment peu admissible », dans mon *journal.* Je veux bien que le fragment soit peu admissible moralement, peu admissible politiquement, peu admissible intellectuellement; mais cela le rend-il peu admissible éditorialement – s'agissant d'un *journal*, encore une fois ? Ma position d'alors était peut-être idiote, elle était peut-être abjecte, elle était peut-être enfantine, mais je ne peux pas faire qu'elle n'ait pas été la mienne. Je l'ai écrit dix

millions de fois, jamais ce fichu *journal* n'a été destiné à me présenter sous le meilleur jour possible, il s'en faut de beaucoup. Je comprends qu'un éditeur veuille faire disparaître des passages qui tombent sous le coup de la loi, mais ici il n'est pas du tout question de cela. Le contrat prévoit que le manuscrit que je livrerai doit être conforme à l'objectif prévu : son objectif de *journal*, manifestement. Or cet objectif-là c'est de dire la vérité de moi-même, de mes sentiments, de mes opinions et de mes tropismes d'opinion.

Sur les conseils de Jean-Paul, auxquels je souscris pleinement, j'avais proposé à Durand, dans ma lettre du 20 septembre, de supprimer tous les passages où il est question de ses corrections de ponctuation et des ronchonnements qu'elles entraînent de ma part. Je ne compte pas revenir là-dessus. En revanche je puis difficilement souscrire à des corrections politiques et idéologiques qui seraient destinées, non pas à me protéger des foudres de la loi, mais à me faire paraître plus sympathique – ce n'est pas mon fort –, plus convenable ou plus intelligent que je ne le suis. Ce serait sortir tout à fait d'un contrat autrement plus important que celui qui me lie à Fayard (et qu'il n'est pas question, bien sûr, que je ne respecte pas) : celui qui me lie à moi-même.

Bref, l'issue est loin d'être acquise. Et si les choses prenaient mauvaise tournure, ce serait une très mauvaise tournure *indeed.* Il esttrès évident que Claude Durand me voit ou veut me désigner comme celui qui a rompu les relations éditoriales entre nous, qui a pris la responsabilité de la rupture. Il est non moins évident que la première chose à faire pour moi, si cette rupture se confirmait, serait d'établir clairement qu'il n'en est rien.

Vendredi 8 octobre, neuf heures et demie du soir. Une conversation téléphonique avec Flatters m'a plutôt déprimé, hier soir, et j'ai très mal dormi (il est vrai que j'avais déjà très mal dormi la nuit précédente, et cela n'a peut-être rien à voir avec la situation actuelle). Lui approuve le rendez-vous pris pour la semaine prochaine, mais recommande de céder

sur tous les points – c'est-à-dire d'accepter de supprimer non seulement les passages sur les corrections de ponctuation mais aussi les passages politiques. *Accepter de supprimer* n'est d'ailleurs pas la juste façon de dire, car on ne me demande pas de supprimer quoi que ce soit. Dans sa première lettre Claude Durand me disait expressément cela, qu'il ne me demandait aucune suppression. Mais dans la troisième il me dit qu'il avait pensé que peut-être j'en proposerais…

Je ne vois pas comment je puis proposer de supprimer le passage sur les élections d'avril 2002 que Durand juge inadmissible (ou plutôt « peu admissible »). Peut-être est-il en effet peu admissible, peut-être est-il imbécile, peut-être est-il révoltant, peut-être est-il moralement indéfendable, mais il ne tombe en aucune façon sous le coup de la loi, et si j'accepte ou, pire, *propose*, de supprimer des passages pour la seule raison qu'ils déplaisent à l'éditeur ou risquent de déplaire encore plus à la critique (qui de toute façon, et depuis des années, ne s'occupe absolument plus de mes livres), il me semble que le *journal* perd tout son sens – d'autant que ce ne sera pas seulement ce passage-là : ce sera *tous*, virtuellement, paragraphes écrits ou à écrire, sur lesquels je serais obligé de m'interroger; et par exemple celui-ci, ceux-ci, qui certainement ne plairont pas non plus, quand leur tour viendra.

Le Monde des livres d'aujourd'hui m'apprend qu'il se tient demain à Paris, à l'Institut néerlandais, une journée de réflexion sur le thème "L'écrivain engagé et son éditeur : un métier de tous les dangers…"(titre incompréhensible, entre parenthèses). Je ne sais pas si je suis un "écrivain engagé" (si, sans doute, après tout – cela fait un drôle d'effet…), mais je doute que la réflexion des participants au colloque daignerait se porter sur un cas comme le mien, qui pour eux relèverait du monde à l'envers, sans doute (éditeur libéral face à auteur réac). Et Claude Durand lui-même jugerait certainement, avec d'excellentes raisons, le rapprochement obscène. Il n'empêche que face à l'intitulé de ce colloque je pouvais difficilement ne pas penser à mes petites affaires.

Flatters dit qu'il faut sauver ce qui peut l'être, que nous sommes seuls, terriblement seuls, terriblement désarmés, qu'aucune perspective ne s'offre à nous si nous sommes chassés des derniers lieux où l'on veuille encore de nous. Lui vit des mensualités que lui verse le métro de

Toulouse pour la station où doit être installée une immense œuvre de lui. Il n'a aucune autre commande, aucune perspective d'exposition, aucune autre source de revenus :

« Eh bien justement, lui dis-je : si le métro de Toulouse décide que tout ce noir ils en ont assez, qu'ils veulent bien te garder, mais qu'ils veulent du rose, qu'est-ce que tu fais?» (Le Claude Durand qui est caché dans cet appareil proteste et dit que ça n'a rien à voir, que ses objections sont d'ordre moral et nullement "artistiques"…)

Jean-Paul ne dit pas qu'il accepterait de faire sa station en rose, non, mais que la vie des grands peintres n'est qu'une longue série de concessions, d'accommodements, de couleuvres avalées; que les lettres de Vinci sont d'une servilité inimaginable à l'égard des puissants; que Véronèse a fait l'objet d'un procès en règle après *Les Noces de Cana*; que personne n'a été humilié comme le Greco (Claude Durand, qui trouve ridicule un rapprochement avec Genet, dans le *journal* 2002, me fait remarquer, des profondeurs de cet appareil, où il a pris un pied à terre, que je ne suis ni Vinci, ni Véronèse, ni le Greco, et Flatters non plus…).

Flatters me rappelle (mais il n'a pas besoin de me le rappeler) qu'aucun éditeur depuis trois semaines n'a manifesté le moindre intérêt pour mon *journal*. Le seul auquel j'ai écrit, Frédéric Beigbeder, n'a même pas répondu. Et Stéphane Baumont, qui a procédé à quelques sondages en ma faveur au Mercure de France où il a ses entrées (et où, disait-il, j'aurais un admirateur), m'a annoncé aujourd'hui même que Simone Gallimard s'était déclarée inintéressée.

Perdre Fayard, ce serait un changement considérable dans mon train de vie, déjà passablement acrobatique, et ce serait aussi, selon toute apparence, la disparition de ce *journal.* Ce serait même, selon Flatters qui décidément ne met pas de rose dans son tableau, ma propre disparition – dans la mesure où elle n'est pas déjà consommée. Ce serait me promettre une vieillesse de pauvreté et d'obscurité totale, d'abandon, d'oubli irrémédiable. Il m'invite à bien réfléchir à tout cela avant d'aller voir Claude Durand. Je l'accuse de me donner des conseils que lui-même ne suivrait pas une seule seconde. Il dit que de toute façon je n'en ferai qu'à ma tête. Cependant il est sensible à l'argument mien selon lequel un

journal d'où j'enlèverais volontairement ou consentirais à laisser enlever tout ce qui me fait paraître antipathique ou ridicule ou imbécile ou très déplaisant n'aurait plus aucun sens. C'est vrai, reconnaît-il, et mon raisonnement est impeccable, ma cohérence admirable, ma pose héroïque (ou *tentation de*) digne de tous les éloges et de toutes les admirations. D'un autre côté, trente ans de misère, l'enfoncement dans le néant de carrière, la fin définitive de toute perspective de gratification humaine…

Samedi 9 octobre, neuf heures et quart. Décidément Thierry Ardisson est le plus grand penseur de notre temps – rien n'est plus juste que sa théorie du "médiateur" (qu'il m'a glissée entre deux caméras, un jour, dans les studios de Paris Première) : ce qui compte, ce n'est pas ce qui est dit, mais la personnalité de qui le dit (le "médiateur").

Alexandre Adler a succédé à Benjamin Stora, en tout début d'après-midi, et expose, lui, "son" histoire contemporaine des États-Unis – c'est d'ailleurs très intéressant, très instructif, et ce doit représenter une somme de travail considérable.

Adler parlait hier de Los Alamos et de la préparation de la bombe atomique américaine, à la fin des années trente et au début des années quarante. Or il insistait extraordinairement sur le rôle des savants juifs, physiciens et mathématiciens, venus d'Allemagne, de Hongrie, d'Italie même, à la suite des lois raciales de Mussolini. On avait l'impression, à l'entendre, que beaucoup plus de la moitié dutravail de recherche qui a mené à la bombe a été accompli par des juifs, autour d'Einstein. Et, chaque fois qu'il parlait de l'un ou de l'autre en particulier de ces savants, il précisait, *un juif hongrois*, *un autre juif hongrois*, *un juif allemand*, *un Italien émigré aux États-Unis à la suite des lois raciales*, etc. Il a même déclaré qu'à une époque où l'on ne savait pas exactement ce qui se passait en Allemagne ces scientifiques juifs, eux, en avaient une sorte de connaissance atavique, « dans leurs gènes », etc. Et d'ailleurs ils n'avaient pas eu de scrupule à travailler sur cette terrible arme de mort tant qu'il s'agissait de combattre Hitler et l'Allemagne nazie mais avaient

commencé à en ressentir quand il avait été question d'utiliser la bombe contre d'autres ennemis que le Troisième Reich – toutes choses certainement très justes et qu'on était content d'apprendre ou de voir confirmer, mais qui, dans une autre bouche, et avec les mêmes mots, en eussent sans doute choqué plus d'un.

***

Promotion due au crime, comme souvent, le chien Ottokar est monté dans la voiture même, entre mes jambes, cette après-midi, quand nous sommes allés nous promener, et c'était sous Les Hontasses, aux Trois-Étangs, au sud de L'Isle-Bouzon. Le chien Orage était seul dans la remorque, ce qui a permis d'établir sa parfaite innocence dans la sombre affaire des urinages sauvages, et systématiques, qui me met hors de moi. Et Ottokar, s'il a un peu bavé sur le tableau de bord, du moins n'a pas pissé, tout de même – ce qui a éliminé en moi une des causes les plus agissantes de mauvaise humeur, ces temps-ci. Du coup j'ai trouvé magnifique les lieder de *L'Amour et la Vie d'une femme*, par Birgitt Fassbinder, qui ne m'avaient pas trop plu la semaine dernière, dans la même interprétation pourtant mais dans une autre lumière d'âme, si j'ose écrire.

Lors d'une après-midi et d'une promenade récentes il m'a été donné en même temps d'entendre les *Scènes de la forêt*, dans la voiture, et de voir assez longuement un chevreuil fuir et sauter parmi les chaumes, s'arrêter, repartir, de bond en bond, sous La Rouquette. Voilà un genre de plaisir composite que les autres époques n'ont pas connu.

Rien n'est gracieux comme la course virevoltante et pourtant saccadée des chevreuils vers les bois, bien sûr, et pourtant le vol deshérons n'est pas mal non plus. Nous en avons dérangé un, aujourd'hui, aux étangs. En attendant que nous repartions il a tourné dans un ciel très bleu et très blanc, à la Harpignies (le ciel très bleu entre de gros nuages blancs est définitivement lié pour moi à Harpignies, à cause d'un tableau que j'avais vu dans un Salon des antiquaires et que je concupisçais). Il me

faisait penser à des vers d'Édith Boissonnas rencontrés dans une lointaine N.R.F. et dont je ne retrouve plus qu'un, et même incomplet :

Se……., se délivraient de lentes dédicaces

Se quoi? Et qu'a bien pu devenir Élisabeth Boissonnas, je me le demande? *Édith* ou *Élisabeth*? Non, *Édith*, je crois. Mais pour retrouver cela! D'ailleurs n'était-ce pas plutôt les *Cahiers du chemin* (où Georges Lambrichs publiait mon ami Casimir Estène) ?

(En essayant de retrouver les vers de Boissonnas, je tombe sur d'excellents articles de Marianne Alphant à propos de *Passage*, d'*Échange*, et, un peu plus bizarrement, de*Tricks*.)

*

Je continue de faire de grands progrès, non pas en *photographie*, mais dans l'art plus modeste mais assez compliqué de transposer et d'aménager les photographies pour l'ordinateur. J'ai appris à écrire sur chacune, en bas, le lieu, la date et l'heure à la seconde près, ma nouvelle marotte. Et je ne suis pas mécontent de deux ou trois images que j'ai prises sous Les Hontasses, justement (c'est en les considérant que j'ai trouvé que le ciel avait tout d'un Harpignies).

Cette maison des Hontasses, autre satisfaction, a jusqu'à présent gardé tous ses crépis anciens et pourrait très bien, par son isolement, par son recueillement, par son être-là campagnard et immémorial, servir de cadre à un roman de Mauriac, par exemple. Et puis ce nom, pour moi l'auteur d'un *Éloge de la honte*! (Mais une *hount*, c'est une source, si je ne me trompe.)

Ce qui me fait penser que j'ai reçu aujourd'hui un charmant petit mot de Robert Misrahi, qui a reçu le volume *Syntaxe, Éloge de la honte* et *Voix basse*, avec sa note, et qui m'en remercie très gentiment. Mais ses plus énormes compliments vont à une lettre que je lui avaisécrite cet hiver, à la suite de la lecture de son recueil d'articles, *Un juif laïque en France.* Je ne peux pas résister au plaisir fat de citer (mais à ce degré-là la vanité tourne à la farce, j'espère) :

« J'ai aussi gardé, de la même façon, un tout petit mot de Maurice Blanchot sur la même question. *Mais vous allez plus loin que lui dans la connaissance des choses*.»

Bigre! C'est ce qui s'appelle n'y aller pas de main morte avec le dos de la cuillère… (Pierre me raconte qu'une sienne amie professeur a l'habitude de dire *bigre!* et qu'elle l'a transmise à toute une classe de banlieue, qui dit *bigre!* comme un seul homme, au milieu de termes moins choisis.)

Je faisais grand compliment à Misrahi, surtout, d'un long article sur le *W* de Perec, qui pourrait m'être très utile, j'y songe, pour mes *Églogues* (l'article de Misrahi, *I mean*, car pour le *W* de Pérec il y a longtemps que j'en fais grand usage).

Le pauvre Misrahi ne doit pas être bien content de son destin critique, lui non plus, car il m'écrit aussi, juste avant le paragraphe que je viens de citer :

«Votre analyse et votre amitié m'ont bouleversé. Je conserve précieusement votre lettre, comme un "viatique" *au milieu d'un paysage parfois un peu dénudé*.»

Oui, j'connais.

Paris, front de Seine, mercredi 13 octobre, dix heures du matin. Nous avons eu ces trois derniers jours, à Plieux, la visite de l'universitaire canadien Ralph Sarkonak, professeur à l'université de Vancouver, qui reçoit du gouvernement canadien ou de son université, je ne sais plus, une allocation de près de soixante mille dollars, si je ne me trompe, pour faire un livre sur ma petite personne et mes travaux. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, d'après ce qu'il m'a dit, plus rond que longiligne, et qui en paraît plutôt quarante. Nous l'avons reçu à dîner dimanche, à son arrivée, nous ne l'avons guère quitté de tout lundi – entretien enregistré, collation de restes dans la bibliothèque, promenade avec les chiens à la fontaine de Magnas, pargrand beau temps, dîner à son

invitation à l'Auberge en Gascogne, à Astaffort –, mais hier, quand il a appris qu'il fallait sept ou huit heures de voiture pour gagner Paris, de nos campagnes, il a préféré emprunter le TGV, conformément à ses plans initiaux, plutôt que de prendre la route avec nous : il a bien fait, de son point de vue, car à force de tours et détours parmi le thym et la rosée, que je narrerai ailleurs, nous n'avons pas mis huit heures mais *treize*, pour faire le voyage; partis à onze heures du matin nous sommes arrivés à minuit.

Pierre s'est levé ce matin à six heures, moi à huit heures et demie. J'ai rendez-vous dans moins de deux heures avec Claude Durand. Un e-mail d'un éditeur inconnu de moi, alerté sur mon cas par la poétesse Marie Borel, m'informe que «nous pourrions être intéressés » – comme le message commence sympathiquement par « Bonjour Renaud Camus », je ne me sens pas en terrain très familier.

Ralph Sarkonak est né à Victoria, où ses parents vivent encore, dans l'île de Vancouver (où ne se trouve pas Vancouver) – Vancouver, qui compte à peu près trois cent mille habitants, est la capitale de la Colombie britannique. Du côté de sa mère, sa famille vient d'une petite ville nommée *Dauphin*, dans l'Alberta, je crois. Une sienne grand-mère, anglaise, a écrit, avant d'émigrer au Canada, un roman féministe avant la lettre appelé *Passions*, si je ne me trompe. Elle-même, ou l'une de ses sœurs, aurait traversé le Canada à bicyclette, selon une tradition familiale : la bicyclette avait trois roues, la troisième se fixant sur un des rails du chemin de fer.

Un ancêtre nommé Parker, héros de la guerre de Crimée, bénéficierait d'un "demi-arc" de triomphe dans la ville d'Halifax – l'autre moitié étant consacrée à la gloire d'un de ses inséparables camarades de combat. Plus lointainement on se rattacherait à des Ventfield, ou Wentworth, je ne sais plus (ce n'est exactement ni ceci ni cela), aristocratique famille qui aurait donné un lieutenant-gouverneur d'Irlande, "cavalier" exécuté pourtant sur l'ordre de Charles Ier, dans une tentative de donner des gages aux parlementaires.

Du côté du père on est plutôt belge et plus lointainement ukrainien, ou bukovinien – tout cela est un peu flou, spécialement dans ma transcription, sans doute très approximative. Ralph Sarkonak a essayé

d’en savoir plus en interrogeant sa grand-mère, mais cette grand-mère-là ne parlait qu’ukrainien. En tout cas, *Sarkonak*, *Ralph*,*Parker*, *Victoria*, *Colombie* (britannique), *Dauphin*, *Alberta*, *demi-arc*, *Halifax* et même lointaine Europe célanienne, on n’est pas plus “églogal”.

L'enquêteur me dit qu’il a reçu « vingt-deux pour cent» (*sic*) de réponses favorables à ses demandes d’entretien pour son travail : ni Paul Otchakovsky, ni Claude Durand, ni Alain Finkielkraut, ni personne du *Monde*, par exemple, ne lui ont répondu, au moins jusqu’à présent. Si, quelqu’un du *Monde* a *refusé* de le recevoir pour lui parler de «ce que vous appelez l’“affaire Camus” » – qui dans ces parages n’aurait pas existé, donc, ou en tout cas pas sous ce nom-là. C'est pourtant sur elle, d’après ce que je crois comprendre (non sans un peu de déception et de regret), que doit porter l’essentiel des recherches. Je ne sais pas quel est le point de vue du chercheur, et n’ai pas essayé, bien sûr, d’en savoir plus. Il avait décliné mon offre d’être logé à Plieux même, ce qui eût été contraire, m’a-t-il expliqué, à la déontologie universitaire – je comprends cela parfaitement. Les rapports entre nous ont été, en tout cas, dûment réservés mais parfaitement cordiaux.

Cinq heures et demie de l’après-midi. Comme je le craignais, l’entretien avec Claude Durand ne m’a pas tout à fait sorti de la désagréable situation d’incertitude sur mon sort où je me trouve depuis plus d’un mois. Rien n’est tout à fait réglé. L'échange a été tout à fait poli et presque chaleureux, néanmoins, et il semble bien que nous progressions vers une issue, qui, sans être enthousiasmante, pourrait bien n’être pas trop défavorable pour moi.

J’ai proposé à Claude Durand d’enlever tous les paragraphes, phrases ou passages qui le chiffonnent à un titre ou un autre, en signalant les retraits et en renvoyant les lecteurs intéressés vers mon site Internet, où ces mêmes passages et paragraphes retirés seraient publiés in extenso. C'est l’arrangement qui me conviendrait le mieux. Une autre possibilité serait de ne rien retirer, mais de signaler chaque fois que l’éditeur se désolidarise totalement du passage concerné – l’inconvénient étant que ce

procédé pourrait donner à entendre que l'éditeur ne se désolidarise pas des autres, ce qui risquerait d'être ambigu. En tout cas je me suis montré, dans l'ensemble, très arrangeant, il me semble. Claude Durand m'a dit qu'il allait réfléchir à mes propositions et me donner une réponse le plus rapidement possible.

Les contrats qui portent sur les autres livres que le *journal* 2002, c'est-à-dire sur le *journal* 2003, sur le *Journal de* Travers et sur l'*Anthologie de l'amour des hommes*, seraient maintenus. J'ai cru comprendre que mes mensualités seraient de nouveau versées. Je n'ai pas songé à tâcher d'éclaircir le point pourtant important de savoir si elles reprendraient leur cours en novembre après une interruption d'un mois ou bien si la mensualité d'octobre va être rattrapée, ce qui serait bien nécessaire à l'équilibre déjà plus qu'approximatif de mes finances. Quoi qu'il en soit cet aspect-là des opérations est plutôt positif, et même nettement tel.

Ce qui l'est moins n'a rien ou presque rien à voir avec les incidents récents, me dit Claude Durand : l'édition en général traverse une phase difficile, Fayard n'y échappe pas, il faut rééquilibrer les comptes et donc publier moins, à un rythme moins soutenu – en conséquence de quoi le *journal* 2002, *Outrepas*, celui qui devait paraître ces jours-ci, ne serait publié (si Claude Durand, après réflexion, décide de le publier en effet) qu'à l'automne de l'année prochaine, dans un an; et le *journal* 2003 ne verrait le jour, éditorialement, qu'au printemps 2006. C'est là l'aspect le plus fâcheux, de mon point de vue, des nouvelles du jour. Moi qui me réjouissais si fort d'avoir pu, grâce à Fayard, réduire très sensiblement le décalage de six années qui s'était instauré chez P.O.L entre l'écriture et la publication, je dois voir cet écart se creuser encore alors qu'il allait presque disparaître. Je m'en afflige, mais je n'y peux rien. Il me semble que rester chez Fayard est tout de même ce qui peut m'arriver de mieux (d'autant qu'on ne se dispute pas, ailleurs, ma collaboration, Dieu sait), et que, si c'est à ce prix, je dois le payer.

En sortant du bureau de Claude Durand j'ai vu Hélène Guillaume, très cordiale elle aussi, qui m'a dit que si elle ne m'avait pas appelé depuis un mois et plus c'est qu'elle n'en savait pas plus que moi, et que l'attitude de Claude Durand lui était aussi mystérieuse qu'à moi-même : elle aurait voulu me téléphoner pour me dire quelque chose de précis, mais elle ne

savait rien. Elle est convenue que la première lettre de Claude Durand lui avait paru bien dure et cassante, et qu'elle s'en expliquait mal les raisons, parce que tout le monde sait bien que mon *journal* enregistre au jour le jour ce qui m'arrive et ce qui me passe par la tête, comme un sismographe (c'est moi, abondant dans le sens de mon interlocutrice, qui ai parlé de*sismographe*), et qu'il lui avait semblé curieux, dans ces conditions, que certaines notations soient jugées inadmissibles au point d'entraîner une interruption de lecture. Enfin elle m'a assuré qu'elle ferait son possible pour qu'une réponse me soit donnée rapidement quant au principe même de la publication du *journal* 2002 – mais, a-t-elle ajouté, Claude Durand n'est pas homme a différer longtemps la prise de décision, et donc je devrais être assez rapidement fixé sur mon sort.

De toute façon je dois retourner chez Fayard au plus vite pour rapporter à Claude Durand les cent soixante-douze pages d'*Outrepas* qu'il a lues et annotées avant d'interrompre sa lecture : il a dit qu'il en avait besoin pour avoir une vue d'ensemble de l'ouvrage, ce qui semble impliquer qu'il va en reprendre la fréquentation.

*

En quittant Fayard un peu avant une heure je suis passé à la librairie L'Écume des Pages, qui nous snobe mes livres et moi avec une belle constance, et à La Hune où *Syntaxe*, en revanche, est en bonne place. J'avais grande envie d'acheter plusieurs livres, et surtout une sorte de catalogue sur Max Jacob vu par les peintres (et par les photographes, apparemment) – Max Jacob tient désormais une grande place dans le système des *Églogues*, où l'appellent aussi bien Bax que le Jacob de *La Chambre de Jacob*, pour ne citer qu'eux –, mais l'entrevue durandique ne m'avait pas tout à fait assez rassuré, financièrement, pour que je me lance déjà dans des dépenses.

Avec mon petit appareil photographique, que j'avais dans la poche de mon imperméable, j'ai fait des photographies de Paris, pour la première fois de ma vie, je crois bien – ce n'est certes pas la première fois que je fais des photographies *à* Paris, mais *de* Paris, si, il se pourrait bien. Celles

d'aujourd'hui, que j'ai prises du Pont-Neuf, bien entendu, ne sont pas très satisfaisantes, d'ailleurs : bien sûr le ciel était bas mais on dirait, sur les images telles que je viens de les observer sur cette machine même, qu'il faisait presque nuit; or il était à peine plus d'une heure et demie de l'après-midi.

À deux heures j'étais dans l'atelier de Flatters, rue des Bourdonnais. Lui porte encore le plâtre que lui a valu son accident de moto,en Corse cet été, mais il n'a pas mauvaise mine. Il écrit plus qu'il ne peint, ces temps-ci. Le petit livre qu'il a entrepris à partir de Piero della Francesca prend des proportions considérables, et touche à présent à bien d'autres objets que Piero – notablement le Rosso, ces temps-ci.

Dans un coin de l'atelier j'ai repéré un "pétré" de format raisin, posé à terre, qui m'a semblé un des plus beaux Marcheschi, et des plus désirables, qu'il m'ait été donné de voir – le format, rare chez l'artiste, convient admirablement au genre et au mode de production, la "pétrification" par accumulation de cire, qui de toute façon est une de mes manières tout à fait favorites, dans le corpus flattersien. J'ai essayé d'exciper du droit de préemption du musée Marcheschi de Plieux, mais ce fut en vain : le tableau est en instance de vente au jeune éditeur qui est passé à Plieux cet été, et le maître a besoin de la somme impliquée, ce que je suis bien placé pour comprendre. Toutefois je ne suis pas reparti les mains vides, car j'ai prétendu, en toute bonne foi sur le moment, qu'il n'y avait pas à Plieux de "pétré" de petit format, alors qu'en fait il y en a un qui appartient à Petrus : comme il est accroché au premier étage, je ne l'ai pas sous les yeux toute la journée, et je l'avais oublié; du coup je me suis vu confier un autre représentant de la même famille, un "pétré" *de base*, 21 x 29,7, magnifique lui aussi, aussi beau de matière que le format raisin, mais évidemment moins somptueux.

Je devais rentrer ici pour ouvrir à Pierre, car nous n'avons qu'une clef. J'ai tout de même eu le temps de manger, par gourmandise pure, un excellent sandwich italien, chaud, avec un verre de vin blanc, dans une irrésistible sandwicherie que je favorise de ma clientèle, près de la piscine des Halles, cent pieds sous terre; et de passer à la Fnac. J'y ai constaté, avec une vive satisfaction, et une non moins vive stupéfaction, que mon grand ami Sir Arnold Bax disposait désormais d'une section de

rayonnage à son nom, sur les rayons, et qu'on trouvait en DVD *Noblesse oblige, L'Ombre d'un doute, Drôle de drame, La Règle du jeu* et toute sorte d'autres merveilles d'ordre divers, que je pourrais regarder et re-regarder très confortablement sur cette machine-ci, maintenant que je commence à me familiariser avec elle. Pas de *Thirty-Nine Steps*, toutefois, pas de *Lady Vanishes*, pas de *Maltese Falcon.* De toute façon je me suis stoïquement refusé toute dépense (le sandwich excepté, *that is*), aidé dans cette réservefinancière par le petit tableau de Flatters, que je craignais d'abîmer en me chargeant exagérément les bras.

Jeudi 14 octobre, dix heures du soir. Trois films en moins de vingt-quatre heures.

Hier soir ce fut *Arsène Lupin*, à côté, au MK2 Beaugrenelle, pour des raisons principalement églogales (*Lupin*, Auguste *Dupin*, Aurore *Dupin*, Georges *Lubin* – illustre éditeur de la Correspondance de Sand –, Germaine *Lubin*, etc.) et accessoirement libidinales (je trouve Romain Duris assez sexy) (et puis ce n'est pas incompatible). Je doute qu'elles suffisent à assurer la carrière de ce film-là, mais je suis mauvais juge, en la matière, et plus mauvais pronostiqueur. Il a dû coûter fort cher et risque de coûter encore bien davantage. C'est un curieux mélange d'éléments assez soignés (les décors, les costumes) et d'autres qui sont incroyablement négligés (la langue, comme d'habitude, mais surtout, plus gravement pour la carrière commerciale, le scénario, qui ne tient pas debout : bien sûr on ne s'attend pas qu'une aventure d'Arsène Lupin soit très rigoureusement construite et l'abracadabrantesque est de rigueur; mais justement il faut beaucoup de rigueur pour mener cinématographiquement une intrigue qui n'a ni queue ni tête, et là le réalisateur est aussi laxiste en ses enchaînements dramatiques (c'est encore beaucoup dire) que prodigue en effets de caméra aussi gratuits qu'intempestifs. Enfin, on ne s'ennuie pas trop, même si un duc monarchiste, en 1899, appelle *Votre Excellence* le duc d'Orléans (Mathieu Carrière, que je n'avais pas beaucoup vu depuis *Les Désarrois*

de l'élève Törless, quoique j'aie une fois dîné chez lui, et les retrouvailles ménagent évidemment un certain choc; mais il s'est fait avec beaucoup de scrupule la tête du prétendant (celui de cette époque-là)).

Ce matin, seul, j'ai vu rue Champollion *Mrs. Dalloway*, un film dont la carrière française a commencé il y a un mois et qui en est déjà réduit à passer deux fois par semaine, à des heures excentriques, dans une unique petite salle d'"art et d'essai" (comme on disait dans ma jeunesse). Mais *Mrs. Dalloway* est un de mes romans préférés, je n'allais pas laisser passer cela. Je m'attendais à l'un de ces bons produits cinématographiques conventionnels anglais pour lesquelsj'ai un goût marqué, surtout quand ils portent à l'écran James, Hardy, Lawrence, Forster ou, a fortiori, Virginia Woolf, mais c'est plutôt mieux que cela (qui n'est déjà pas si mal), en grande partie à cause de Vanessa Redgrave, excellente, et dont la ressemblance avec Virginia Woolf est troublante; et surtout parce que le livre est si fort que, même si beaucoup de sa puissance évocatoire se perd en route, une œuvre fidèlement inspirée par lui ne peut que rester bouleversante. J'ai été plusieurs fois très ému, et presque toujours séduit.

Enfin nous venons de voir *Drôle de drame*, sur cet écran même, en DVD – une première. Malgré les périls de la situation économique, j'ai fait des dépenses exagérées cette après-midi : un recueil des nouvelles de Nabokov, pour *Lance* (Celan, Ceylan, nacelle, l'anse, *cela n*e se peut…), *November Woods* et autres poèmes symphoniques de Bax, *Max Jacob, portraits d'artistes* (catalogues d'une exposition qui s'est tenue à Orléans et à Quimper), des DVD vierges pour la sauvegarde de tout ce que contient cet ordinateur et des DVD non vierges pour inaugurer une collection cinématographique : *Drôle de drame*, donc (que Pierre ne connaissait pas), *La Règle du jeu*, *Noblesse oblige* et *Le Guépard.*

Vendredi 15 octobre, cinq heures et demie de l'après-midi. Dimanche dernier, avant l'arrivée de Mr. Sarkonak, nous avons fait, de Plieux, une promenade magnifique dans cette vallée que jadis j'aimais tant, sous

Mauroux, et que j'ai beaucoup pratiquée vers le milieu des années quatre-vingt-dix. Elle a trois accès : par le haut, en venant du village de Mauroux; par le côté, en partant du hameau d'Embarthe; par le bas, à partir du ruisseau de Lavassère. Cet accès du bas, le plus agréable, peut-être, est devenu progressivement interdit. Un jour, avec Farid Tali, je me suis vu chasser des prairies qui bordent le ruisseau, parce que mes chiens couraient après des vaches, ce qui n'était certes pas à recommander. Plus tard, sous la maison qui se dresse là, on vit paraître des panneaux interdisant d'emprunter le chemin. J'en fus surpris, car ce chemin monte de la route de Saint-Clar à Godonville jusqu'à Mauroux, et il a toute l'apparence d'être un chemin public. Mais il faut croire que cette apparence est trompeuse, ou bien que les habitants de la maison la plus voisine duruisseau ont une attitude très abusive. Toujours est-il que d'un côté on ne pouvait plus entrer, et qu'entrant de l'autre côté on ne pouvait plus sortir. Ces désagréables restrictions à des plaisirs que longtemps j'avais goûtés en toute liberté m'en dégoûtèrent insensiblement, et peu à peu je désertai ces régions, et renonçai à cette promenade.

La vallée est toujours là, cependant, et elle est en Lomagne l'un des sites les mieux laissés à eux-mêmes, l'un des rares où l'on puisse avoir encore l'illusion d'une campagne non pas certes *édénique*, ni *adamique*, car les traces du travail humain y sont nombreuses, mais *géorgique* et presque virgilienne, fidèle à tous les siècles et intacte du nôtre. Oui, tout un paysage clos, assez large pourtant, où la modernité n'a pas paru et où l'on peut, tout en marchant, rêver qu'on en est exempt et s'amuser à croire qu'elle n'est pas à l'œuvre, passé le plus prochain renflement de colline.

Il y a une jolie rivière, il y a un vieux pont de pierre presque dissimulé dans les taillis, il y a des prairies solitaires, des chênes, des rochers et tout un réseau de superbes chemins, de vrais chemins d'autrefois, bordés de vieux murs à demi écroulés et serpentant sous les ogives des branches.

D'autres retrouvailles, et à peine moins heureuses, ce fut avec le hameau d'Embarthe, où nous avions laissé la voiture, sous la colline sans nom. Les maisons d'Embarthe sont parmi celles qui ont le moins souffert, dans le pays : la plupart ont gardé leurs enduits d'origine, et une seule affecte en guise de linteau, sur la porte principale, l'affreuse poutre

vernie qui signifie le goût “rustique” et symbolise les pires affronts à la noble architecture de ces demeures campagnardes. Aucune n’est si noble que le “manoir” d’Embarthe, si c’est bien le mot, la dernière qu’on atteint quand on vient de la route de Saint-Clar à Mauroux. J’en avais rencontré les propriétaires, il y a dix ans, authentiques paysans du temps de la paysannerie, et qui déjà n’étaient pas jeunes, quand je n’étais pas tout à fait vieux. Je crois même qu’ils m’avaient invité à entrer, flattés qu’ils étaient de la très sincère admiration que j’avais pour leur maison. C'est toujours à elle que je pense quand je cultive la théorie qui m’est chère, selon laquelle l’architecture et les vestiges architecturaux du passé sont une des plus sûres garanties – insuffisante, hélas – contre les excès de l’histoire téléologique et des historiens qui noircissent le passé pour tâcher derendre plus aimable le présent. L'architecture rurale du XVIIIe siècle en Gascogne s’élève de toute part contre le tableau d’une paysannerie d’Ancien Régime misérable et à demi sauvage. Tout, au contraire, dit non seulement l’aisance mais aussi le goût et même ce que je suis tenté d’appeler, de façon tout à fait anachronique, la “culture”, pour signifier un état développé, et même profondément développé de l’art de vivre et de bâtir, jusqu’en les couches de la population les moins favorisées et les plus éloignées des villes.

Certes, je donnerais cher pour savoir *exactement* – mais peut-être que d’honnêtes historiens pourraient nous l’apprendre – qui, quel genre de personnes, de quelle condition, habitait cette maison d’Embarthe en 1725, mettons, quand elle venait d’être construite : de très modestes aristocrates? des bourgeois de campagne ? des paysans riches? des paysans ordinaires? C'est sans doute entre les deux dernières hypothèses que se situe la vérité.

Le bâtiment principal n’a aucune espèce de “prétention”, en effet : pas d’étage, une porte au milieu, une fenêtre à gauche et une fenêtre à droite – voilà toute la façade. Mais ce peu, ce presque rien, est équilibré avec une simplicité et une noblesse qui se confondent, étant celles de la France de Watteau, et du premier Marivaux. Il me semble qu’il y a quelques marches, devant l’entrée, et surtout deux portails se regardent, latéralement, de part et d’autre de la cour. L'inspiration n’est pas très éloignée de celle du superbe Faget-Abbatial, à sept ou huit lieues plus au

sud; elle module avec moins de fantaisie, moins d'exubérance, moins de faste mais tout autant de grâce et de dignité : de *noblesse*, on en revient toujours là…

Ma conviction profondément ancrée que l'architecture dit la vérité d'une époque, bien plus que les historiens, souvent, et fréquemment *contre* eux, je crois me l'être formulée pour la première fois à Sarajevo, il y a vingt ans, face à des styles bien éloignés de celui d'Embarthe, et autrement moins délicats. Je constatai que les meilleurs bâtiments, là-bas, les plus solides, les plus "dignes", les plus conformes à l'idée qu'on peut se faire d'une ville, et même d'une assez grande ville, d'une capitale de province, voire d'État indépendant (mais il n'était pas encore question de cela), c'étaient, de toute évidence, ceux qui avaient été laissés derrière elle par la monarchie austro-hongroise. Et tous les pouvoirs qui avaient succédé à celui-cis'étaient logés comme des bernard-l'ermite, eux et leurs différents services, administratifs, judiciaires, militaires, sanitaires ou culturels, dans les excellents édifices de pierre qu'avaient dressés les architectes de l'empereur, sans doute aux frais de l'empire, aux frais des régions les plus riches et les plus industrieuses de l'empire. Il est possible que la Bosnie-Herzégovine ait été plus heureuse sous l'un ou l'autre des nombreux autres régimes qu'elle s'est donnés, ou plus souvent qu'elle a *subis*, au cours de l'histoire; il est probable qu'elle a parfois été plus libre; je n'exclus pas qu'elle ait été mieux gouvernée; mais je doute fort, au vu de l'architecture, qu'elle ait jamais été mieux *administrée*.

Il y aurait sans doute aussi bien des enseignements à tirer, pas très bien-pensants eux non plus, de l'architecture en Algérie, dans l'Algérie d'aujourd'hui. Certes je ne suis jamais allé là-bas, sur place, mais je constate, chaque fois que je vois un film dont l'action se situe dans ce pays-là, ou plus souvent des reportages télévisés, que presque tout ce qui a quelque apparence, en fait de bâtiments et d'urbanisme, est un vestige de la colonisation française. L'Algérie indépendante et ses habitants se sont coulés dans l'héritage immobilier du régime français, ils paraissent y avoir peu ajouté – misérables HLM exceptés – et l'avoir très mal entretenu. Tout s'est décati pendant quarante ans, mais tout ce qui donne encore le plus présentable et le plus familier de leur visage aux villes d'Algérie, c'est ce qu'avaient apprêté pour elles les Français. Il y a dans

cette évidence une puissance de vérité qui finira bien par se faire entendre, même si elle est difficile à exploiter.

*

Le professeur Sarkonak, s'il était pressé, a bien fait de ne pas accomplir avec nous le voyage entre Plieux et Paris, mardi dernier, car nous avons fait bon nombre de détours, comme d'habitude. Nous avons quitté l'autoroute à Tendu, peu après Argenton-sur-Creuse, pour explorer la vallée de la Boulzane. Elle est un peu décevante.

Le premier donjon qu'on rencontre, au-dessus de Prunget, n'a pas si bon air de près que de loin, et il a tout à gagner à être observé de l'autoroute, justement, quand elle enjambe la Boulzane, à hauteur du château de La Rocherolle : il est certainement d'origine médiévale, mais le XIXe siècle l'a beaucoup restauré, beaucoup enrichi et beaucoup abîmé.

Le deuxième donjon est tout voisin, c'est celui de Mazières et il a moins souffert des bonnes volontés maladroites. Il se dresse derrière un château qu'on ne voit presque pas de la route, à l'exception de ses toits neufs, et dont l'accès est interdit par un portail en construction, qui fait mal présumer de la délicatesse de la restauration en cours.

Le XIXe siècle a commis de grands ravages, décidément, dans ces campagnes castelroussines, qui sont bocagères et grasses : le malheureux château de Lys-Saint-Georges dut avoir fière allure, avant d'être embourgeoisé de la belle façon, assez tard pour que ne lui soient même pas épargnés, aux nombreuses fenêtres dont on l'a percé, d'innommables volets de métal en accordéon. Il garde la séduction de sa forme, celle de ses douves, celle de son site éminemment ouvert et celle de son jardin, qui est profonde. Les jardins sont d'ailleurs ce qu'il y a de mieux, dans ces parages pluvieux où la terre est bonne fille. Ils sont à la fois modestes, car ils tiennent autant du potager que du parterre, et exubérants, car tout y pousse en abondance, fleurs rustiques et légumes mêlés.

Au Magnet, par exemple, il ne faut pas se laisser décourager (comme nous l'avions fait quand nous fûmes à Nohant, récemment) par un gros château passablement décati où le XIXe siècle a tout avalé, au point qu'on se demande s'il y eut rien avant lui, sur ce site, ce qui est pourtant très vraisemblable. Il ne faut pas craindre force Hollandais inégalement aimables, ni leurs chiens itou, ni toute une obscure entreprise hollandaise de restauration, d'exploitation et de camping pour Hollandais (les dépliants que nous vîmes sont rédigés exclusivement dans la langue de… de… de…. (j'allais dire de *Spinoza*)). Il faut contourner cette masse malgracieuse, pour la surprise d'un autre de ces jardins un peu fous (pour un œil gascon, en tout cas), éclatant de couleurs, en contre-haut d'un étang noir et d'une forêt du même, cultivé par un blond Hollandais et gardé par une énorme truie, la plus grosse que jamais nous ayons rencontrée.

À mi-chemin du Magnet et de Mers-sur-Loire, un petit "square" (c'est lui qui le dit) est consacré à deux mémoires inégales, que ravivent pour le voyageur égaré de bienveillants panneaux explicatifs : celle d'une chanteuse de l'Opéra de Paris, dont j'oublie le nom (*Suzanne Darbans*, me suggère Pierre, pas trop sûr), qui finit sa viedans ces cantons, et fit les beaux soirs lyriques de Châteauroux; et celle du marquisat de Presles, qui eut là son siège, bien que sur place il n'y ait plus de Presles – ni village ni château ni un nom sur la carte (à une certaine époque, tout est passé au Magnet; mais à quoi peut bien faire référence, me demandé-je, la rue de Presles, à Paris?).

Samedi 16 octobre, midi. À la nuit tombante et tombée, mardi dernier, 12 octobre, nous courûmes dans Châteauroux, où nous n'étions, l'un ni l'autre, et *Le Cabinet des antiques* nonobstant, jamais entrés. Le grand homme de la ville est le général Bertrand, « fidèle entre les fidèles» et compagnon de Napoléon à Sainte-Hélène, dont on ne voit pas moins de *deux* statues : l'une par Rude, et pas plus remarquable pour cela (il a mieux réussi Ney, pour Paris – le sujet s'y prêtait peut-être davantage…),

sur une place où nous nous garâmes et qui devait avoir la forme exacte du pont de *La Belle-Poule*, le navire qui ramena les cendres de l'Empereur; l'autre dans la cour du très bel hôtel qui fut celui du général, et qui est aujourd'hui le musée (il était trop tard pour y entrer, bien sûr). Cet hôtel du XVIIIe siècle domine d'assez haut le cours de l'Indre, et de ce côté-là surtout il a très belle et grande allure. Il y a quelques autres belles maisons.

La préfecture, du côté de la ville, se présente comme un bâtiment néo-Louis-XVI Art déco, une espèce assez rare pour cette fonction-là, je crois bien. Du côté de la rivière on découvre l'édifice qui a servi d'inspiration pour l'extension 1925 qu'on avait rencontrée d'abord, à son revers : c'est un assez élégant petit palais néo-classique, qui date plutôt de la Restauration ou du règne de Louis-Philippe que de celui de Louis XVI. Il flanque le château primitif qui a dû donner son nom à la ville, je présume, le château Raoul, du nom d'un seigneur de Déols, sur l'autre rive, et fondateur de la cité. Cette haute forteresse, bien qu'un peu étroite, est assez impressionnante par son élévation et sa silhouette; mais, selon l'usage apparemment très répandu dans le département de l'Indre, elle a terriblement souffert du XIXe siècle (qui l'a peut-être "sauvée", *for all I know*).

Ce qu'il y a de plus joli à Châteauroux (ou plus exactement parmi le peu que nous avons vu de Châteauroux, en une heure de marches forcées), c'est un quartier de jardins individuels, très nombreux, encontrebas de la ville, entre elle et la rivière. À la hauteur de la préfecture et du château Raoul les constructions touchent l'Indre, ou peu s'en faut; mais un peu en amont elles s'en tiennent prudemment à distance, ménageant ce faisant une zone campagnarde et fleurie, potagère, où la bonté horticole du pays, telle que nous l'avions déjà observée à Lys-Saint-Georges et au Magnet, a tout loisir de manifester sa sage exubérance. Il faisait presque tout à fait nuit quand nous avons traversé ces jardins, quelques grosses fleurs luisaient encore dans l'ombre, et nous en avons été enchantés.

À Déols, un peu plus tard, c'est à la lumière des projecteurs que nous pûmes admirer, sous leur haut clocheton roman, les étroits vestiges de ce

qui fut, apprîmes-nous, une des plus puissantes abbayes du royaume, fille de Cluny.

Dix heures et quart, le soir. Aujourd'hui nous avons beaucoup marché. Flatters nous avait dit que c'était "journée portes ouvertes" à l'école maternelle de la rue des Tourelles, près de la porte des Lilas, qu'il a ornée l'année dernière d'une vaste composition sienne. Las, à la vérité, l'école n'était ouverte au public que ce matin à dix heures, pour une visite guidée sous la conduite de son jeune architecte. À trois heures de l'après-midi, en fait de "portes ouvertes", nous avons trouvé tout cadenassé et désert, et nous n'avons pu apercevoir qu'un très petit morceau du vaste opus flattersien, de biais, à travers les grilles et les portes de verre.

J'avais tout de même profité de cette expédition dans ces quartiers que je pratique peu pour revoir la rue du Léman, où Flatters eut longuement son atelier, quand il habitait à côté avec Maurice Wermès. Je suis beaucoup allé ici et là. L'atelier a été rasé, mais rien n'a été bâti à son emplacement. On ne voit qu'un mur de clôture.

De la porte des Lilas il nous a semblé si compliqué de nous rendre en métro ou en autobus à Montreuil que nous avons fait le chemin à pied, pour aller rue du Sergent-Bobillot, où cette fois c'était *vraiment* "portes ouvertes", dans les anciens studios de Pathé, où de nombreux artistes ont leur atelier, dont Paula Gellis, le sculpteur, amie et souvent assistante de Flatters. Nous l'avons trouvée là et elle nous a offert du thé. Pour la deuxième fois de la semaine je me suis faitdonner une œuvre par un artiste; et je commence à craindre de ressembler à Mme Franco, l'épouse du Caudillo, qui, s'il faut en croire un documentaire que j'ai vu récemment, se rendait chez les bijoutiers de Madrid, s'extasiait devant leurs bijoux et le plus souvent se les voyait offrir; ou bien elle demandait qu'on envoie la facture, et les malheureux n'osaient pas le faire. Moi j'ai fait force compliments d'un vase, trouvé par Paula dans la rue et peint par elle, et je suis reparti avec lui, un peu confus mais très content (ou l'inverse).

Paula travaille, outre le bois, les pierres les plus diverses, certaines venues de Corse, d'autres de Bretagne ou du Chili. Sa voisine d'atelier, que nous avons rencontrée aussi, atteint dans ses propres travaux à des polis très brancusiens. Elle, au contraire, on dirait qu'elle aime autant la matière brute qu'elle attaque que les visages ou les corps qu'elle y fait apparaître. Elle craint toujours d'aller trop loin, de compromettre le rocher par la silhouette ou par le profil qu'elle y creuse. Elle aime tant ses pierres, ou bien est-ce formidable modestie, que ce qu'elle fait admirer, quand elle les montre, ce sont les parties d'elles où elle n'a pas taillé.

Auberge de l'Âtre, Les Lavaults, Quarré-les-Tombes (Yonne), dimanche 17 octobre, onze heures et quart, le soir. Malgré ma dévotion patriotique à leur égard, nous n'avons pas été très contents des cartes et guides Michelin, dernièrement. Dans l'Indre la carte est d'un laxisme indéfendable : ni le château de Lys-Saint-Georges, ni, a fortiori, celui du Magnet, ne méritent le signe "beau château" dont ils sont gratifiés. Mais par ici c'est tout le contraire. Si nous n'avions pas aperçu de loin le château de Bontin, près de Sommecaise, nous ne serions pas allés le voir, car il n'était indiqué sur la carte qu'au moyen d'un simple rectangle, censé désigner un château très ordinaire : or il est fort beau. Il a été construit en 1693, par les ancêtres des propriétaires actuels, sur l'emplacement d'un autre château où s'était marié le futur connétable de Sully, en 1583.

D'où étions-nous, voulait savoir le présent maître des lieux? Du Gers, lui ai-je répondu. D'où dans le Gers? D'un village nommé Plieux, près de Lectoure. Lui était né dans l'autre château de Plieux, à côté de Condom.

Le château de Dracy, au sud de Bontin, figure sur la carte avec l'emblème "beau château", lui; et de fait il n'est pas vilain, mais il ne peut pas se comparer à Bontin, quoiqu'il lui soit à peu près contemporain.

À Toucy est né Pierre Larousse. C'est une assez jolie petite ville, avec une bizarre église en partie fortifiée, en partie Renaissance, et un gros

château de toutes les époques.

Druyes-les-Belles-Fontaines est dominée par les vestiges imposants d'un château fort des Courtenay, qui donnèrent des rois à Jérusalem, si je ne me trompe, des empereurs à Byzance et un fatal amour de jeunesse à William Beckford. Il n'y a plus de visites en octobre, sauf pour les groupes et sur rendez-vous. Comme le village haut est un peu touristique, hélas, les maisons commencent à y prendre un air "rustique" et riquiqui, et plusieurs d'entre elles sont déjà pelées, pitoyablement. Mais dans l'ensemble le Morvan et ses abords sont beaucoup moins abîmés que la malheureuse Gascogne.

Je n'étais passé qu'une fois à Clamecy, à treize ou quatorze ans, dirais-je, avec mes parents, après la lecture de *Colas Breugnon*, de Romain Rolland, volume reçu de ma sœur et marraine, qui travaillait alors aux éditions Rombaldi, lesquelles publiaient systématiquement un volume de l'œuvre de chacun des Prix Nobel. *Colas Breugnon* représentait Rolland, lauréat de 1913, si ma mémoire est bonne. Mais à Clamecy, plus que Romain Rolland, apparemment, l'enfant chéri est Claude Tillier, l'auteur de *Mon oncle Benjamin.* La ville est encore très jolie, surtout par sa somptueuse abbatiale, à la tour ornée comme un cierge de fête.

Le grand homme du Morvan est le maréchal de Vauban, dont nous visitâmes le château de Bazoches, vîmes la tombe en l'église de Bazoches et aperçûmes le modeste château éponyme, un peu plus au sud.

Je n'ai jamais compris, ou bien je n'ose comprendre, ce cople de Toulet, qui a du moins le mérite de préciser la prononciation du nom :

Stendhal si revenait ta blonde Chastellux,
Mes crayons à la peindre en deviendraient poilus.

Le château de Chastellux est énorme, gros et grand comme un jouet de Louis II de Bavière, aussi excentrique, mais moins aimable. On ne peut pas s'en approcher, mais on arrive à le voir assez bien de loin, sous divers angles. Il n'est pas douteux qu'il soit très ancien, le nom en atteste; cependant son apparence actuelle est surtout celle que lui a donnée le XIXe siècle. Ce doit être une fameuse boîte à chagrin, pour ses maîtres. Il est colossal et ruineux, sans aucun doute, mais loin d'être assez beau

pour justifier les fortunes qu'il doit coûter en entretien. Il semble d'ailleurs assez décati.

Quant à cette auberge où nous sommes arrivés vers huit heures, elle ne correspond guère à la ferme morvandiaute, complètement isolée, que décrit le Guide rouge Michelin. C'est un bâtiment moderne de bord de route, vaguement "rustique", c'est vrai, mais sans charme aucun, et aménagé sans le moindre goût. Nous ont attirés une étoile Michelin, pour le restaurant, et la description d'une poêlée de champignons qui s'est rencontrée excellente en effet, mais c'est un plat difficile à rater, une fois qu'on a les champignons. Les je-ne-sais-plus-quoi de volaille étaient tout à fait honnêtes, pour suivre, les fromages étaient excellents, mais les profiteroles au chocolat qu'a prises Pierre, en guise de dessert, et dont j'ai goûté l'une, eussent été à peine admissibles dans une véritable auberge de campagne, sans prétention aucune : pâte au-dessous du médiocre, sauce au chocolat à peine chaude, sans la moindre épaisseur, sans consistance ni saveur. Non, décidément, cette étoile n'est pas défendable, et les appréciations Michelin pour la région sont aussi mal explicables, et justifiables, s'agissant de cuisine que de châteaux.

Mais rien de cela n'empêche une excellente journée, parmi des paysages admirables, bruns et vert sombre sous des ciels anthracite.

Corbigny, hôtel de l'Europe, lundi 18 octobre, minuit et demi. Non, vraiment, je n'aurai pas la force de noter ici quoi que ce soit. Il faut que je fasse un choix entre le *journal* et la photographie. Et je viens de passer une heure, après une frisquette promenade nocturne avec Pierre dans Corbigny, à transposer, "développer", titrer et classer les photographies que j'avais prises aujourd'hui (quarante-deux, dont une bonne dizaine ont déjà été jetées).

Pour mémoire, pourtant : nous sommes allés au rocher de La Pérouse, au-dessus de La Cure, ce matin; à Saint-Léger-Vauban, où naquit le maréchal; à l'abbaye de la Pierre-qui-Vire, d'où sont publiés les précieux volumes sur l'architecture romane de la collection "La Nuit des temps"

(Zodiaque); au lac de Saint-Agnan; au lac des Settons; au Haut-Folin; au mont Beuvray; au château de Larochemillay et à Château-Chinon, où nous étions vers huit heures du soir et où nous n'avons pas trouvé d'hôtel, le fameux hôtel du Morvan, qui doit sa notoriété à François Mitterrand, s'étant trouvé clos, contrairement aux informations du guide Michelin. Je me demande si certain château de Chassy, que nous avons dépassé par une nuit noire, entre Château-Chinon et ce Corbigny, n'est pas celui où habitait Balthus, dans les années cinquante. Et où vivait Jules Renard? Nous avons insuffisamment préparé ce voyage, nous n'avons pas de guide, nous ratons certainement beaucoup de choses. Néanmoins nous nous gardons à gauche et à droite de la distraction et de la séduction, nous ne sommes allés ni à Saint-Sauveur-en-Puisaye pour Colette ni à Autun pour le chancelier Rolin, et nous nous en tenons obstinément au Morvan, qui suffit à me faire tomber de fatigue, le soir – mais c'est une bonne fatigue. Ah, j'oubliais : nous avons marché jusqu'au dolmen de Chevresse, aussi; d'ailleurs pour apprendre, une fois arrivés là, au profond des bois, que ce n'était pas du tout un dolmen mais une simple fantaisie de la nature (néanmoins nous l'aimâmes sans rancune, entre les feuilles).

La statue de Vauban dans son village natal, Saint-Léger, est l'œuvre de Bartholdi. Elle est autrement plus à mon goût que celle du général Bertrand par Rude, dans Châteauroux.

Je serais bien curieux de savoir ce que je racontais du lac des Settons et du mont Beuvray, dans le *Journal d'un Voyage en France.* Le mont Beuvray m'avait semblé triste, il me semble. Cette fois-ci il m'a beaucoup plu. Tout dépend des lumières, des saisons, des circonstances, de la compagnie. Une opinion ne vaut que trois ou quatre fois réitérée. En deçà, c'est une impression.

Tout ce pays abonde en arbres magnifiques. Il n'a jamais fait vraiment beau, aujourd'hui, mais ce matin la lumière était superbe, hauts ciels lumineux pleins de nuages, terres vert sombre et brun, coups de soleil en *Blitzkrieg* sur le bocage. Cette après-midi toutétait plus plat, mais il y a eu encore une belle éclaircie au sommet du mont Beuvray, justement, entre les chênes, au-dessus des modestes vestiges de Bibracte, face à Autun.

Paris, front de Seine, mercredi 20 octobre, dix heures du soir. Hier, pour notre dernière journée dans le Morvan, nous sommes retournés, de Corbigny, au château de Chassy, qui est bien, j'en ai eu confirmation plus tard, celui qu'a habité Balthus de 1954 à 1961 (avant sa nomination comme directeur de la Villa Médicis) : tel qu'il se présente aujourd'hui, c'est un beau et grand château classique, assez campagnard toutefois, bien fiché dans la terre morvandelle, et passablement délabré. Je n'étais pas absolument sûr de le reconnaître, parce que la seule photographie que j'en aie vue, je crois, dans la biographie de Balthus par Nicholas Fox Weber, le représentait de profil, avec Balthus lui-même au premier plan, si je ne me trompe : on eût dit un modeste manoir. En fait il a une longue façade, flanquée de quatre tours rondes d'origine médiévale. Cette façade est précédée d'importants bâtiments de communs, formant une avant-cour. Ces communs sont occupés, par une exploitation agricole semble-t-il en fonctionnement, mais le château lui-même paraît presque abandonné. Hier, par un temps pluvieux qui s'est maintenu toute la journée, il faisait un peu pitié. Nous ne l'avons d'ailleurs atteint qu'à grand mal, car on ne pouvait pas traverser l'Yonne à son pied : des travaux se déroulaient sur le pont, soit qu'ils aient été prévus de longue date, soit que les pluies de la nuit aient entraîné certains dégâts.

Plus tôt ce matin-là, hier, nous avions vu aussi le château de Lantilly, plus voisin de Corbigny, et qui par le même temps faisait également peine à voir. Je crois bien que même Plieux ne dégage pas une telle impression de vétusté et de gêne.

De Chassy, par Ouroux-en-Morvan et Lormes (dont le beau cimetière offre un panorama magnifique), nous avons gagné une nouvelle fois l'abbaye de la Pierre-qui-Vire, où nous avions, moi surtout, été très frustrés de trouver la librairie fermée, la veille lundi, à cause de la fête du père abbé. C'est à la Pierre-qui-Vire que sont publiés les merveilleux volumes de la collection « Zodiaque », sur l'art roman, qui ont eu tant d'influence sur mon existence, et d'abord surmes voyages. Nous avions

tablé cette fois-ci sur une ouverture à deux heures de l'après-midi, mais en fait c'était seulement *trois*, de sorte que nous avons eu le temps de faire le tour complet du domaine du couvent, de part et d'autre du Trinquelin, dans les bois, par une pluie battante. Je n'ai pas trouvé *Aragon roman*, mais, malgré la situation, j'ai fait l'acquisition de *Écosse romane* et de *Saxe romane*, le second pour des raisons essentiellement églogales. Pour des motifs du même ordre j'ai acheté un gros volume de la correspondance de Max Jacob, une biographie d'Edith Stein et un recueil de ses textes. Nous avons pu également nous munir, un peu tard, d'un guide du Morvan, qui non seulement a confirmé, donc, que Chassy était bien le château de Balthus mais m'a rappelé le nom, qui se dérobait à moi depuis deux jours, du village où Genet a passé son enfance dans une "famille d'accueil" : *Alligny-en-Morvan*. Alligny, à l'est du massif, n'est pas si loin de la Pierre-qui-Vire que nous ne soyons repartis dans cette direction, vers le sud-est, donc, non sans longer une nouvelle fois, au passage, le beau lac de Saint-Agnan. À Alligny nous avons vu l'école, l'assez belle église, et la maison de l'enfance de Genet, ornée d'une plaque inaugurée par François Mitterrand lui-même, en 1994.

Sur la commune d'Alligny mais sur l'ancienne grand-route de Lyon à Paris, en son point d'ailleurs le plus élevé, près de six cents mètres, le lieu dit Pierre-Écrite montre, sous un tilleul, une grosse pierre funéraire gallo-romaine, où l'on ne distingue plus qu'à peine les silhouettes d'une petite famille au complet, les parents et leurs trois enfants, et quelques lettres d'une inscription. Napoléon aurait pu contempler cette pierre quand il fit étape au relais de poste voisin, entre Golfe-Juan et Paris, le 16 mars 1815 – mais sans doute avait-il d'autres chats à fouetter.

Dans Saulieu, à la nuit tombante, nous partageâmes équitablement nos attentions entre le restaurant fameux de feu Bernard Loiseau, mon compatriote chamaliérois, les chapiteaux de Saint-Andoche, observés grâce à une lampe-torche obligeamment prêtée par le gardien, et le *Taureau* de François Pompon. Nous étions à Paris à neuf heures et demie.

Aujourd'hui j'ai passé l'après-midi dans l'atelier de Flatters, non pour le voir lui – il était dans son appartement, retenu par des problèmes de dents –, mais pour y rencontrer de nouveau RalphSarkonak, à Paris

jusqu'au 29 octobre, et que je ne pouvais décemment recevoir ici. Nous avons eu derechef un long entretien, très cordial.

Jeudi 21 octobre, dix heures du soir. Un article favorable peut trouver le moyen d'être tout de même déplaisant. Aujourd'hui est parue dans *Libération* une critique de Philippe Lançon à propos de *Syntaxe.* Dans l'ensemble l'opinion du journaliste est nettement positive, et même élogieuse : mon livre est très intéressant, bien écrit, je suis moi-même un bon écrivain (je résume l'impression que j'ai retirée de la lecture de Lançon – je n'ai pas son article sous les yeux, et je ne l'ai lu qu'à travers le site de la Société des lecteurs, qui avait établi un lien avec *Libération*). Seulement M. Lançon s'est mis dans la tête une fois pour toutes que j'étais un écrivain du XIXe siècle, ou même d'époques bien plus reculées, un « Chevalier à la triste figure », dont la Dulcinée serait la syntaxe. Les métaphores se chevauchent un peu et se contredisent légèrement car je suis à la fois Don Quichotte et un petit marquis, dont la syntaxe est poudrée, à moins que ce ne soit ma prose, je ne sais plus.

À mon avis M. Lançon ne fait pas bien son travail, il néglige son *homework*, il a des choses et des livres une vue partielle, sommaire, précipitée, se dérobant à la complexité. Je crois bien qu'il s'était indigné en son temps, et combien légitimement, qu'au plus fort de l'"affaire Camus" personne ne se fût soucié de la publication de *Nihgtsound* suivi de *Six Prayers.* Mes détracteurs, disait-il (et je lui savais gré de cette prise de position), écartaient de leur examen ce qui n'allait pas dans leur sens, ce qui n'était pas compatible avec leurs convictions arrêtées, ce qui rendait trop complexe et contradictoire l'image qu'ils avaient décidé une bonne fois de se faire et de donner de moi. Très bien, parfait – mais M. Lançon tombe dans un péché tout à fait voisin quand il me présente, littérairement, comme un survivant du temps des perruques sans tenir le moindre compte de *L'Inauguration de la salle des Vents*, par exemple, ne parlons pas d'*Est-ce que tu me souviens?* ou des *Églogues.*

*

Cette après-midi je suis allé à la Fiac, où j'ai vu surtout un immense Twombly de toute beauté*, Achilles Mourning the Death of Patroclus*, je ne sais même plus dans quelle galerie, hélas. J'ai vu aussi plusieurs beaux Kounellis, dont un à la galerie Lelong. Le charmant Daniel Lelong, égal à lui-même dans l'amabilité chaleureuse et la gentillesse, m'a entraîné dans un tour de tous les Kounellis qu'il avait repérés dans la Fiac, cinq ou six peut-être.

Twombly, Kounellis, ne parlons pas de grandes encres de Michaux… J'ai bien peur que mes goûts ne se soient arrêtés il y a trente ans. La plupart des jeunes artistes ne me font ni chaud ni froid, en général.

À la Galerie de France Catherine Tieck m'a présenté à Paul Fachetti, que de loin j'avais pris pour le fantôme de Stravinsky. Il exposait là de grands et beaux tirages de ses portraits fameux, Michaux, justement, Dubuffet, Fautrier ; et deux portraits de jeunesse de Truman Capote, dont j'avais tout à fait oublié, si je l'ai jamais su, que jeune homme il était tout à fait joli garçon (dans le genre "pas mon genre", tout de même; et de toute façon cela lui a vite passé…).

Fachetti, apprenant que j'étais écrivain, a dit vaguement quelque chose sur le projet de faire mon portrait. Mais est arrivée là-dessus une jeune admiratrice qui voulait une dédicace, Catherine Tieck a débouché une bouteille de vin de Champagne en l'honneur du vieux galeriste et photographe, je me suis éclipsé par timidité et maladresse.

J'ai parlé aussi à Éric Dupont, toujours aussi amical lui aussi. Il expose toujours des paysages et même un nu (de femme à la rivière) de Damien Cabanes, mais m'a montré aussi des photographies de tableaux noirs (la Sorbonne, universités américaines, etc.) de…. …..

Plieux, dimanche 24 octobre, neuf heures vingt, le soir. Hier matin, avant de quitter Paris, nous avons vu au musée Carnavalet l'exposition Marquet, qui fait l'objet dans Paris d'une forte campagne de publicité et

qui néanmoins attire assez peu de monde, semble-t-il. Il est vrai que ce musée Carnavalet est bien provincial et vieillot. Touty est un peu approximatif, désuet. À l'exposition même on ne peut pas acheter les catalogues avec une carte de crédit. À Sainte-Marie-de-la-Pierre-qui-Vire, au fin fond du Morvan, j'entendais le père bénédictin responsable de la librairie déclarer, la semaine dernière, que s'il n'avait pas accepté les cartes de crédit il aurait pu fermer boutique depuis longtemps. À Carnavalet, pourtant, au cœur de Paris, on en est encore là. Je dois à la vérité de dire qu'à la librairie principale du musée le paiement par carte est accepté, tout de même. Mais cette librairie ferme à midi et ne rouvre qu'à deux heures et demie. Comme je désirais absolument ce catalogue Marquet (pour les *Églogues*), et ne pouvais pas le payer autrement que par carte (je craignais trop qu'un distributeur ne me l'avalât, ma carte), nous avons déjeuné à Paris, dans le Marais, pour tuer le temps, n'avons donc quitté la ville qu'à trois heures, et sommes arrivés à dix heures et demie ici, où nous attendait Jacqueline Voillat.

Quant à Marquet, il me semble à sa juste place dans l'estimation commune : bon peintre, mais n'appartenant pas tout à fait au premier cercle des maîtres. J'aimerais, par sympathie, lui éviter la désignation "second rayon", mais il faut convenir qu'elle lui pend au nez. Il a peint quelques grands tableaux, il ne laisse pas une grande œuvre. L'exposition de Carnavalet est très incomplète, ses organisateurs eux-mêmes insistent beaucoup sur ce point. Néanmoins elle suffit tout à fait à montrer combien le corpus est inégal. Il y a d'incontestables réussites – par exemple trois vues du *Quai des Grands-Augustins*, toutes datées de 1905, l'une faisant partie d'une collection particulière, les deux autres appartenant respectivement au Centre Pompidou et au musée de Reims –, mais elles sont suffisamment isolées pour qu'on puisse penser à de heureux hasards, laborieusement ménagés. Et puis tout cela ne se renouvelle guère. Quand on songe aux éblouissants Bonnard de la fin, et particulièrement à *L'Atelier au mimosa*, on trouve que les paysages de La Frette, peints dans les mêmes années ultimes de l'immédiat après-guerre (or Marquet est de huit ans le cadet de Bonnard), constituent, même s'ils sont assez émouvants, une sortie de scène bien feutrée…

Marquet est souvent bien meilleur dans les esquisses, les ébauches, les œuvres jetées à la va-vite, tout ce qui est sur papier. Il est de certains pastels de lui, des vues de Notre-Dame ou d'un coin de banlieue, se fût-il contenté de les transposer à peu près telles quellessur la toile, et d'en faire de vrais tableaux, personne aujourd'hui ne lui contesterait la qualité de grand peintre – mais il n'a pas osé. Il est un grand peintre si La Fresnaye ou Derain sont de grands peintres; mais si un grand peintre c'est Turner ou Monet, alors il n'est qu'un petit maître : ce qu'écrivant je songe que la comparaison n'est pas très juste, car si Derain a sans doute produit plus de mauvais tableaux que Marquet, il en a peint aussi davantage de très bons.

*

La veille vendredi, avant-hier – comme cela me paraît loin ! –, j'avais consacré toute ma journée aux expositions, déjà.

Le matin j'avais vu, au musée d'Orsay, les deux expositions, la grande et la petite, qui sont vouées à Stieglitz "et son cercle". Elles font un ensemble très agréable à parcourir, car extrêmement varié. S'y côtoient en effet les œuvres de Stieglitz, certainement l'un des plus grands photographes de tous les temps, l'un des plus émouvants à la fois et des plus rigoureux, et les œuvres réunies par lui ou montrées dans ses galeries new-yorkaises successives, la fameuse *291* à ses divers emplacements, l'Intimate Gallery, ou bien An American Place : Cézanne, Picasso, Matisse, Brancusi, Rodin, Kandinsky, Picabia, mais aussi les Américains, en général très inférieurs, il faut bien le dire mais, d'autre part nettement moins familiers et, à ce titre, non moins intéressants – tous les John Marin, Marsden Hartley (dur…), Charles Demuth et bien sûr Georgia O'Keeffe, plus représentée en tant que modèle qu'en tant qu'artiste.

Je me souviens qu'en 1969, à New York, je m'étais pris d'un grand intérêt pour John Marin – je n'avais guère, depuis lors, revu de ses peintures. Son portrait par Stieglitz est merveilleux.

Lundi 25 octobre, neuf heures du soir. Sortant vers une heure du musée d'Orsay, vendredi, je me suis rendu au Grand Palais à travers les Tuileries, qui sont bien dépenaillées. Que ne laisse-t-on ce pauvre jardin un peu tranquille, ou ne le restaure-t-on une bonne fois dans l'esprit de ses maîtres d'œuvre initiaux! Au lieu de quoi on lui fait subir tous les outrages imaginables, interminablement…Je n'étais pas contre les Maillol malruciens des abords du Carrousel, il y a trente ans, mais les sculptures et installations "modernes" d'à présent sont absurdes, et compromettent grandement l'atmosphère et la dignité des lieux. D'ailleurs, faute d'attention, de soin, et de sympathie de la part du public, la plupart d'entre elles, après quelques années à peine, sont déjà très délabrées. Elles ne sont d'ailleurs pas seules, loin de là, à nuire au bel ordonnancement des plates-bandes. Près du grand bassin se dresse ces jours-ci une vaste tente blanche, très laide, dont je n'ai pas pu identifier la fonction, commerciale et ludique, sans doute, puisqu'on peut y lire les mots *Mini Maousie* (je crois). Le problème est toujours le même, et peut très bien s'énoncer en termes sociohistoriques. On veut adapter un jardin royal et tout monarchique de conception aux besoins, aux exigences et aux goûts d'une société de masse, petite-bourgeoise et populaire. À Versailles cela ne se traduit jusqu'à présent, à ma connaissance, que par l'extrême abondance de public. Aux Tuileries on est allé beaucoup plus loin, on a adapté les lieux mêmes, qui, même libérés de la grande roue, des manèges et des autos tamponneuses, ont un je-ne-sais-quoi de champ de foire et de parc d'attractions qui leur va aussi mal que possible.

Au Grand Palais j'ai vu l'exposition "Turner Whistler Monet" qui, comme l'exposition "Stieglitz et son cercle" du musée d'Orsay, mais à une bien autre échelle, est magnifique de bout en bout. Malheureusement il s'y pressait une foule énorme, et j'ai même eu une prise de bec avec une grosse dame, la sosie de la Maïté landaise des émissions de cuisine, qui, poussant jusqu'au point extrême la caricature réaliste de la visiteuse d'exposition dépeinte dans *Syntaxe*, ou plus exactement dans *Éloge du chuchotement*, non seulement prodiguait à sa compagne de visite, qui

n'en pouvait mais, des nouvelles de toute sa famille, à pleine voix, mais allait jusqu'à commenter du même ton claironnant toute une série de photographies de bambins, tirées d'un portefeuille, et devant lesquelles l'autre était sommée de s'extasier, de préférence presque aussi fort – cela tandis que je m'appliquais à lire, à leur côté, ou elles au mien, de belles lettres de Mallarmé à Whistler, aussi alambiquées qu'il se doit. J'ai fini par me plaindre un peu, ce qui m'a valu des accusations d'*intolérance*; ou plutôt la grosse dame m'a couvert de bruyantes et ironiques excuses, « Oh pardon monsieur, oh je ne voulais vraiment pas vous déranger, oh vous avez tout à faitraison...», assorties de commentaires mezza voce sur les gens qui de nos jours ne supportent plus rien, et sont tellement *intolérants*. L'*intolérance*, c'est toujours le grand argument des nocents, enfumeurs, encrieurs ou claqueurs de portes, si l'on se permet de faire des objections à leurs nocences.

L'*Éloge du chuchotement* est trop court. Il y avait plus à dire sur la question – plus à dire surtout pour m'en débarrasser une bonne fois, pour n'avoir plus à y revenir. Ainsi je vante le chuchotement (d'ailleurs comme un pis-aller, car le silence aurait ma préférence) dans les musées et les expositions, mais je ne dis rien des *librairies*, où il me semble à recommander tout autant. Sans doute m'a-t-il semblé avec tant d'évidence que dans les librairies, comme dans les bibliothèques, on devrait parler aussi bas que possible, si vraiment on doit parler, que j'ai oublié de le préciser. Je m'en suis souvenu chez Galignani, un peu plus tard dans cette après-midi de vendredi, en devant supporter une demi-heure durant une bonne femme, une habituée, qui expliquait à une vendeuse sans doute accablée, mais qui ne pouvait que l'écouter en souriant, et à toute la librairie, pourquoi elle n'était pas venue depuis plusieurs semaines, à cause de divers maux médicaux, dont elle précisait tout le détail, interminablement.

Je regrette surtout de n'avoir pas écrit, dans l'*Éloge*, le mot *discrétion*, et de n'avoir pas célébré davantage cette vertu vers quoi tout converge, en l'occurrence. Dans les salles du musée d'Orsay, le matin – de ce point de vue, ce fut une rude journée –, il y avait une jeune femme d'origine hispanique, je crois bien, ou sud-américaine, à en juger par son accent, qui sans doute avait travaillé là, un peu plus tôt, comme gardienne, et

depuis lors repris ses études, car elle allait saluer successivement tous les gardiens et gardiennes, très chaleureusement, mais à grand bruit et grands gestes, les interpellant d'un bout d'une salle à l'autre, et leur donnant comme à toute la salle des nouvelles de sa vie, de ses travaux, de ses examens. C'était une jeune fille très sympathique, je le crains, mais bien pénible. L'usage abusif de la voix se confondait chez elle avec l'usage abusif de la main, du bras, des bras, des gestes, de tout le corps. Comment dit-on en français *she comes out too big*? J'ai peur qu'il n'y ait pas d'expression. On aurait dit que le musée appartenait à cette jeune femme. Et lui eût-il appartenu, ce n'aurait été qu'une raison de plus, bien sûr, pour y faire preuve de réserve et pour y mettre en valeur, avant tout, sa *discrétion*.

Au musée Carnavalet, le lendemain samedi, c'était un des gardiens et préposé au stand des catalogues – là où l'on ne peut pas payer avec une carte de crédit – qui remplissait trois salles et toute une longue galerie de sa grosse voix. Il appartenait à l'espèce redoutable des gardiens de musée interventionnistes et experts, qui en savent plus que tout le monde et tiennent fort à le faire savoir. Lui n'avait pas toujours aimé Marquet, vous voyez, mais cette exposition lui avait permis de réviser ou plutôt d'affiner son jugement. Non, *un grand bonhomme*, vraiment, *un grand bonhomme*, il pensait pouvoir le dire sans hésitation à présent; et en informer tous les visiteurs, assez peu nombreux il est vrai, mais très adeptes, eux, du chuchotement, je veux dire polis, courtois et discrets, et qui se donnaient du mal pour ne parler que pour eux-mêmes, l'un pour l'autre en chaque petit groupe.

Au musée d'Orsay sévissent les mêmes haut-parleurs que sur les quais et dans les couloirs de la gare du RER qui m'avait amené, un peu plus bas. Ces haut-parleurs préviennent le public que des pickpockets « sont susceptibles» de s'en prendre à ses sacs et ses poches, tournure qui déjà n'est pas de très bonne langue, il me semble. Est-ce que la gare appartient au musée, ou bien le musée à la gare? Toujours est-il qu'ici comme là l'avertissement est dispensé dans les mêmes termes exactement, et pareillement en quatre ou cinq langues, et ici comme là avec la même stupéfiante intensité sonore. Craint-on que les sourds ne soient pas prévenus? Pour les non-sourds c'est un supplice, en tout cas. Ou bien les

gens ont-ils l'oreille accoutumée, maintenant, à cette avalanche de décibels, et suis-je, moi, « le malade des bruits », comme Mallarmé ?

Mallarmé, Whistler voulait faire son portrait, l'année qu'il mourut. Je ne me souvenais pas qu'ils avaient été si liés, malgré *Les Loisirs de la poste* :

Leur rire avec la même gamme
Sonnera si tu te rendis
Chez Monsieur Whistler et Madame,
Rue antique du Bac, 110.

Ainsi nous fûmes voisins nonobstant la mort, car je demeurai au 112, il y a bientôt quarante ans. Ce serait intéressant d'avoir un Mallarmé de Whistler, à côté de ceux de Renoir et de Manet (et de Degas ? –

La satisfaction qu'il rime
Avec la fleur des seringas).

Whistler n'est pas toujours à la hauteur, entre Turner et Monet, ces titans. Le *Nocturne en noir et or* (*la fusée qui retombe*) n'est pas forcément bien meilleur qu'une peinture de Strindberg, à quoi il ressemble un peu. Ruskin voyait là (alors qu'il avait si fort défendu Turner) « un pot de peinture jeté à la face du public » – compliment que Whistler lui fit ravaler à l'aide d'un procès, gagné par le peintre. Mais j'étais tout de même bien content de revoir *Nocturne en bleu et or* (*le vieux pont de Battersea*), certainement le chef-d'œuvre du genre (parce que la composition y est aussi puissante que l'harmonie chromatique y est heureuse; et puis X m'écrivit des mots tendres, dans une autre vie, au dos d'une carte postale illustrée de la sorte, et que j'ai encore).

Mardi 26 octobre 2004, dix heures moins le quart, le soir. Si les artistes de second rang, comme Marquet, peignent parfois d'excellents tableaux (et d'autant plus que le "second rang", tel que je l'entends ici, c'est tout de même encore très bien), les artistes de première catégorie, les géants, les titans, comme Turner, en peignent parfois de mauvais –

plus exactement, jusqu'en la plupart de leurs meilleurs tableaux, il y a des éléments, des détails, parfois très importants, dont on préférerait, à tort ou à raison, qu'ils n'y soient pas. Ainsi, de façon générale, je ne suis pas fou des personnages, des silhouettes, des figures chez Turner (non plus d'ailleurs que chez le Lorrain, son idole…). Il fait bien de ne pas trop lécher (son génie est dans le non-léchage, dans le contraire du léchage), parce qu'il n'est pas toujours très bon, quand il lèche. Dans un tableau comme *La Guerre*, ou *L'Exilé et l'Arapède*, tout est magnifique, sauf Napoléon, qui a l'air d'un vilain soldat de plomb. Même dans une petite aquarelle rehaussée de gouache comme *Le Coucher de soleil écarlate : une ville sur un fleuve* (que Ruskin plaçait très haut), j'aimerais mieux pour ma part qu'il n'y ait pas ce serpentin de lumière sur les eaux, qui évoque trop les pires chromos. À mon sens, moins il y a d'image plus c'est beau, en Turner. Et si je ne devais élire qu'une seule toile de lui parmi toutes celles, magnifiques, qui sont exposées actuellement au Grand Palais, ce serait sans hésitation le *Soleil couchant sur un lac*, quela Tate n'osa pas exposer avant 1947, tant on jugeait sans doute qu'elle n'était rien.

«Moins il y a d'image plus c'est beau» : on pourrait le dire aussi bien de mon cher Leroy. Flatters m'avait prévenu qu'il y avait désormais une belle salle Leroy au Centre Pompidou, et d'ailleurs il pestait contre le caractère tardif de cet hommage, qui sans doute aurait causé une grande joie au pauvre Leroy, si détaché qu'il fût; et qui ne lui est rendu qu'après sa mort, aussitôt après elle. Il est vrai que l'ensemble des œuvres a fait l'objet d'une *dation*, et qu'il faut bien que l'artiste soit mort pour que *dation* il puisse y avoir, en paiement des frais de succession. N'empêche : le musée d'Art moderne aurait bien pu acheter une ou deux de ses peintures, il y a dix ou quinze ans. D'autant qu'elles n'étaient pas bien chères : je ne pouvais pas en acheter moi-même mais j'ai poussé mon ami Étienne à en acquérir, il l'a fait, et il n'a pu que s'en réjouir. Même à présent, Leroy n'est pas à son juste prix.

Le petit reproche que je ferais au Centre Pompidou, moi, c'est de l'avoir exposé en haut, au cinquième étage, avec les vieux maîtres, les classiques de la modernité. Tous les Leroy de Beaubourg datent des années quatre-vingt-dix, et ce n'est pas moi qui m'en plaindrait, car c'est

la période que je préfère. Mais il me semble que la complexité et l'intérêt bathmologique, si je puis dire, de leur situation historique, apparaîtraient mieux si ces tableaux étaient montrés parmi l'art qui leur fut contemporain, *après* celui qui leur fut antérieur, et qui les méprisait avant qu'ils ne soient nés. Ah comme je regrette la *Vénus bleue*, qui longtemps fut en face de mon lit, ici même!

*

Pas de nouvelles de Fayard, depuis quinze jours. Non seulement Claude Durand n'a pas donné sa réponse, quant à l'arrangement que je lui proposais, mais les versements n'ont pas repris. J'avais bien cru comprendre, pourtant, à l'issue de notre conversation du 13, que mes mensualités allaient m'être à nouveau versées. Peut-être ai-je mal entendu. Et *quid* de celle d'octobre? Inutile d'écrire que j'en aurais le plus urgent besoin, d'autant que j'ai agi, depuis le 13, comme si elle allait m'arriver d'un jour à l'autre (et donc tout s'arranger, au moins financièrement). Je remets tous les jours de téléphoner pour tâcherd'en avoir le cœur net. C'est une initiative assez humiliante, que j'aimerais mieux m'épargner. Mais je ne vais pas pouvoir tenir beaucoup plus longtemps, d'autant que voici la fin du mois. Et puisque personne ne m'appelle, ni ne m'envoie de chèque ou de virement, il va bien me falloir appeler moi-même.

***

Élisabeth Lévy a maintenant sa propre émission sur France Culture, le samedi, avant celle de Finkielkraut (ce qui a incité certains auditeurs, a-t-on appris, à se plaindre d'une "matinée juive"). Le *jingle* est exaspérant, comme la plupart des autres et plutôt plus (genre *Dim dam dom*), mais l'émission elle-même est très intéressante, très instructive. Elle s'appelle "Premier Pouvoir" et elle est consacrée à la presse. L'autre jour Régis Debray disait qu'il s'était deux fois affronté au pouvoir de la presse, avec

L'Emprise qui lui avait valu une volée de bois vert, puis avec un autre livre dont le titre m'échappe, qui avait été entièrement passé sous silence. Il n'aborderait plus ce sujet, disait-il, «parce qu'il n'aimait pas être malheureux». Essayer de dire leurs vérités aux journaux, c'était se casser la tête contre les murs. Il n'y a pas de victoire possible dans ce combat-là, il n'y a à y gagner que de la souffrance pour soi et les siens, de l'insuccès, de la misère et de l'échec. Lui avait fait ce qu'il avait pu, il ne s'y risquerait plus. À peine publiait-il un livre sur Dieu, ou sur n'importe quel sujet autre que la presse et ses pouvoirs, la faveur lui revenait, celle des critiques et celle des lecteurs. Qui pourrait exiger de lui de se condamner, sinon à mort, du moins à l'impuissance, à la pauvreté, à l'obscurité et au déshonneur? Il était assez émouvant.

Mercredi 27 octobre, neuf heures et quart, le soir. Je me suis décidé à téléphoner chez Fayard, ce matin – il le fallait bien. Mme Marion, la secrétaire de Claude Durand, à laquelle je comptais m'ouvrir du problème des mensualités, et spécialement de celle d'octobre, est absente jusqu'à la semaine prochaine. Sa remplaçante, très aimable, à laquelle je demandais si elle ne pouvait pas se renseigner pour moi auprès de Claude Durand, m'a dit que lui aussi était absent. À la comptabilité, j'ai appris qu'il était au Danemark. J'ai appris aussiqu'ordre avait bel et bien été donné de reprendre le versement de mes mensualités. En revanche n'était prévu maintenant qu'un versement pour novembre. La jeune femme à laquelle je parlais, très aimable et coopérative elle aussi, pensait que je n'avais rien à perdre à cette disposition, car si un mois de versement avait en effet été sauté, cela signifiait qu'il y en aurait un de plus en fin de contrat. J'ai pu lui faire comprendre que cet arrangement ne m'arrangeait guère, et que je pouvais difficilement me permettre l'omission d'un mois dans la suite des versements. Elle m'a dit que les versements étaient opérés à date fixe, que la date pour octobre était dépassée; mais, sur ma requête, elle a accepté d'envisager qu'en novembre me soient versées *deux* mensualités, celle d'octobre et celle de novembre. Oui, cela lui semblait possible. Toutefois elle ne pouvait pas en prendre elle-même la

décision, il fallait qu'elle consulte le directeur financier. Je lui ai demandé si elle pouvait le faire le plus rapidement possible, car j'avais besoin de quelques certitudes vis-à-vis de ma banque. Elle m'a dit qu'elle allait le faire immédiatement, et qu'elle me rappellerait. Elle m'a rappelé une demi-heure plus tard, et la réponse était positive.

Bref les démarches n'ont pas été pénibles, tout le monde a été très aimable, la jeune femme de la comptabilité s'est même donné beaucoup de mal en ma faveur, et tout s'est dénoué aussi bien que possible.

Pierre, qui avait reçu ce matin son propre salaire, m'a prêté trois cent cinquante euros afin de me permettre de "repasser positif" pour vingt-quatre ou quarante-huit heures avant les prélèvements et autres règlements de fin de mois. Demain je téléphonerai à la banque pour expliquer que les difficultés actuelles sont liées à une mensualité qui ne m'a pas été payée en octobre mais qui le sera en novembre avec celle de novembre, et pour demander que dans ces conditions on me témoigne un peu de patience. Et vendredi Pierre, Jacqueline Voillat, Jeanne Lloan et moi partirons pour l'Espagne afin d'y passer trois ou quatre jours, projet que nous entretenions depuis plusieurs semaines, que nous avions mis sous le boisseau à cause de mes problèmes pécuniaires avec Fayard, et qui redevient possible grâce aux solutions mises sur pied ce matin – enfin, *possible* est peut-être un peu beaucoup dire (je n'ai payé qu'une petite partie de mes impôts, de méchantes factures encombrent mon bureau…), mais moins nettement impossible que *sans* ces arrangements.

***

Pierre s'est lancé dans de grandes démarches pour que lui et moi puissions conclure un "pacs" – j'aime mieux écrire un *pacte* (civil de solidarité) : il dit que c'est le seul moyen pour lui de pouvoir espérer être un jour nommé dans la région. L'idée ne me serait pas venue toute seule, en soi elle ne m'enthousiasme pas outre mesure, mais je n'y suis pas très opposé non plus, et tout pacte avec Pierre me convient. Je me suis donc mis, moi aussi, à écrire à la mairie de Chamalières pour demander un

extrait de naissance, et au tribunal d'instance de Clermont-Ferrand pour en obtenir un “certificat de non-pacs”...

***

L'historien Henri Russo, qui a été chargé de faire un rapport sur l’université de Lyon-III, soupçonnée d’excès de complaisance à l’égard des thèses révisionnistes et négationnistes, déclarait l’autre matin – lundi dernier, je crois –, sur France Culture, que la Shoah était « le crime le plus abominable du XXe siècle et probablement de toute l’histoire de l’humanité ». J’ai été très frappé par ce *probablement*, car *le même*, et pratiquement dans la même phrase, m’avait valu, à moi, aux beaux jours de l’« affaire », les foudres haineuses de Patrick Kéchichian, qui prétendait n’y voir rien de moins, de ma part, qu’une mise en cause de la réalité de l’extermination de masse. C'est dans mon souvenir un des exemples les plus extrêmes des aberrations de raisonnement auxquelles peut conduire la volonté d’écraser l’adversaire à tout prix et par tous les moyens.

À Henri Russo personne n’a fait la moindre objection, bien sûr – et d’ailleurs il n’y a pas à en faire : le *probablement* n’est qu’une précaution, en l’occurrence, face à l’énormité de la scélératesse humaine.

***

Je voyais la semaine dernière, à la télévision, Laure Adler recevant Françoise Lhéritier, l’anthropologue. Et je me disais, quand la caméra prenait du recul et montrait ces deux dames de profil, ensilhouette, que décidément l’époque traitait mal les femmes, en matière de mode et de costume.

Laure Adler arborait de magnifiques chaussures de basket noires (Pierre les a vues bleues), plutôt volumineuses. Lorsqu’elle a été rejointe par son jeune collaborateur Nicolas Demorand, que nous entendons tous les matins sur France Culture, et qui officie aussi sur Arte, donc, aux

côtés de sa patronne, nous avons constaté avec beaucoup d'amusement qu'il portait exactement les mêmes.

J'apprends que mon grand ami Bernard-Henri Lévy est président du "comité de surveillance" d'Arte. Comme dit mon grand ami Combaz (de tout autre chose et de tout), « c'est limite fout-la-trouille».

Lévy a dû en irriter plus d'un, cela dit, car j'ai l'impression qu'une formidable campagne s'émeut contre lui, ces temps-ci. Non seulement il est beaucoup question d'une sombre histoire de documentaire ruineux et royalement payé, tourné par Benoît Jacquot et consacré à la somptueuse maison d'Arielle Dombasle à Tanger, récemment rénovée par Andrée Putman (et qu'il ne faut pas confondre avec la somptueuse maison de Bernard-Henri Lévy lui-même à Marrakech), mais pas moins de quatre livres paraissent en même temps contre lui, si je comprends bien. Mais je ne suis pas sûr de bien comprendre, justement, parce que *Télérama* semble à la tête de la cabale :

«*Le B.a-ba du BHL* passe au crible une imposture philosophique. Bernard-Henri Lévy pris au mot : deux journalistes dégonflent une œuvre pleine de vent.»

Est-ce que *Télérama* ce n'est pas la même écurie que *Le Monde*? Est-ce que Bernard-Henri Lévy ce n'est pas pour *Le Monde* une vache sacrée? J'ai dû manquer un épisode (ou plusieurs) – il me faudrait Claude Durand pour m'éclairer (c'est le roi de la médiologie appliquée)… En tout cas l'acharnement subit de *Télérama* contre Lévy (c'est déjà là que j'avais lu le peu que je sais de l'affaire du film sur la maison de Tanger) devrait le rapprocher de Finkielkraut, pour qui *Télérama* est le dernier mot de l'officielle pensée molle.

Jeudi 28 octobre, neuf heures et demie du soir. « Dimanche après-midi, dans la rue où s'est noué le drame, c'est un lent défilé de voitures et de curieux. Une mamie est venue déposer un bouquet de chrysanthèmes près de la maison. La maman et la sœur d'Aurélie, soutenues par des membres de leur famille, sont revenues sur place.» (*Le Monde, 26 octobre*.)

*

Nous avons été très déçus aujourd'hui parce que nous espérions sérieusement que Christian Combaz allait recevoir le prix du roman de l'Académie française. Hélas le prix est allé à un M. Deboucheron, ou quelque chose comme cela, publié par Gallimard. J'espère que je n'ai pas passé à Combaz ma vocation à la déconvenue.

*

Tolstoï, au cours de ses longues et passablement fumeuses dissertations de *Guerre et Paix* (tout cela pour établir que le seul moteur identifiable de l'histoire c'est la *fatalité*...), mentionne toute une flopée d'historiens ou de penseurs tels que Lanfrey ou Buckle, dont le plus récent Grand Larousse encyclopédique n'a pas gardé trace. Le Larousse du XXe siècle les connaissait encore, lui. Pierre Lanfrey, né à Chambéry en 1828, mort à Pau en 1877, est l'auteur, entre autres ouvrages, d'une *Histoire de Napoléon Ier*, « son livre capital, dans lequel il s'attache à détruire la légende napoléonienne ». Député à l'Assemblée nationale en 1871, il fut ambassadeur à Berne puis sénateur inamovible. Quant à Henry Thomas Buckle, né à Lee, dans l'Essex, en 1821, mort à Damas en 1862, il avait été « élevé par une mère très tendre, voyagea, lut beaucoup, se créant une belle bibliothèque. Il fut servi en outre par une prodigieuse mémoire. Sur les conseils de Hallam, il se consacra à l'étude de l'histoire et en particulier à montrer comment les lois de la philosophie de l'histoire trouvent leur application dans l'évolution de *la Civilisation en Angleterre*.» Le premier volume de l'ouvrage de ce titre fut acclamé en 1857. Mais l'auteur, alors qu'il préparait le second, fut si éprouvé par la mort de sa mère qu'il entreprit un voyage en Orient, lequel lui fut fatal. « Son audacieuse synthèse a beaucoup perdu de la faveur qui l'accueillit à son apparition.» En effet…

Hallam non plus ne s'est pas maintenu jusqu'au dernier Grand Larousse ("dernier" a plus d'un titre). Le *Larousse du XXe siècle* le présente pourtant comme « un des meilleurs historiens anglais ». Né en 1777, il avait quarante-quatre ans de plus que son protégé Buckle. Il est

mort en 1859. Le plus connu de ses ouvrages est *The Constitutional History of England.*

C'est effrayant, ces massacres…

L'édition de la Pléiade de *Guerre et Paix*, ou plutôt de *La Guerre et la Paix*, date de 1952 et ne comporte, bizarrement, aucune note. Il faut faire soi-même ses petites recherches.

Parador, Sos del Rey Católico, Aragon, vendredi 29 octobre 2004, une heure moins le quart du matin. Plieux, Auch, Mirande, Miélan, Tarbes, Lourdes, Argelès-Gazost, col du Soulor, col de l'Aubisque, Eaux-Bonnes, Laruns, col du Tourmalet, Jaca, San Juan de la Peña, Santa Cruz de la Seros, Berdún, Ruesta, Navardún, Sos del Rey Católico : nous sommes partis par un temps affreux, nous avons affronté sur Auch et Mirande des pluies diluviennes, mais à Lourdes le ciel s'est dégagé, il s'est mis à faire très beau, et pour la première fois le versant nord des Pyrénées, en France, entre Argelès-Gazost et Laruns, par les cols de Soulor et de l'Aubisque, nous a paru aussi séduisant et même plus que le versant méridional, espagnol, où le mauvais temps nous a rattrapés et où de grands travaux d'aménagement pour le ski, sans doute, sous le Tourmalet, gâchent le paysage à des lieues à la ronde.

À la hauteur de Jaca nous avons retrouvé le beau temps, et décidé de suivre malgré l'heure tardive la route détournée qui mène à San Juan de la Peña en contournant cette montagne élancée où se réunirent dans une grotte, au VIIIe siècle, des "gentilshommes" décidés à combattre les musulmans, et qui fondèrent le royaume de Sobarbe.

Berdún sur sa butte est plus belle vue de l'ouest que de l'est.

Quant à Sos, décidément, ce gros bourg où naquit le Roi Catholique, Ferdinand, aura une vraie place dans ma vie. C'est au moins la quatrième fois que j'y viens, et l'affection ne se dément pas, même si le parador, malgré son confort, laisse passablement à désirer enmatière de beauté, de gastronomie et de service. Il est trop tard pour que j'en écrive plus. J'ai

transcrit mes photographies du jour et trouvé que j'avais réussi à capturer quelques beaux ciels.

Hôtel Tres Coronas, Santo Domingo de Silos, samedi 30 octobre, onze heures moins le quart, le soir. Je ne suis pas très content de la façon dont j'ai organisé – puisque c'est moi qui suis responsable des cartes et des itinéraires – la journée d'aujourd'hui. Ce matin nous avons visité Sos del Rey Católico, nous sommes entrés dans l'église, ce que je n'avais jamais fait, et c'était très bien. Ensuite, au lieu de partir vers le sud comme je l'avais d'abord imaginé, nous sommes partis vers l'ouest afin de prendre à revers la sierra de la Demanda. Cela impliquait la traversée de Sangüesa et, malgré tout, l'inspection rapide du porche superbe de son église principale, puis, une fois que nous y étions, celle, sommaire, de deux ou trois de ses palais. Or Sangüesa a bien quelques intéressants monuments, mais ce n'est certes pas une belle ville; et lors d'un très court voyage avec des personnes dont certaines connaissent très mal ou pas du tout l'Espagne, il est absurde de lui consacrer tant de temps.

Pampelune, Puente de Reina, Estrella, Los Condes, Viana, Logrono, etc. : je ne comprends pas comment je m'arrangeais, il y a vingt ans et plus, pour visiter ces villes l'une après l'autre, avec ma mère ou Rodolfo, Flatters ou Jacqueline Didier. Sans doute mettions-nous quinze jours, à ce rythme, pour rejoindre le Portugal. Sans doute aussi la route pénétrait-elle au cœur du moindre bourg et de chaque cité, à cette époque, tandis qu'aujourd'hui il faut quitter les grands axes pour s'y rendre, ce qui rend plus facile de les ignorer. Estrella et Viana, par exemple, m'avaient bien plu, si j'en crois mes annotations dans le Guide bleu d'alors, qui me sert encore.

J'avais adoré le cours de la Najerilla, qui traverse toute la sierra de la Demanda. Mais je ne l'avais pas suivi tout du long, je l'avais rejoint en venant du lac noir d'Urbion, par Montenegro : c'est-à-dire que j'avais passé des cols, vu des hauteurs, contemplé le massif sous tous ses aspects. Aujourd'hui nous avons serpenté dans les fonds, c'est très long

et plutôt fastidieux. Et puis il a beaucoup plu, le temps a été gris toute la journée, les beaux effets de lumière dont j'avais lesouvenir, sur les peupliers des rives, ne se sont pas reproduits. Nous n'avons quitté le fond de la vallée que pour le monastère de Valvanera, très isolé mais sans grande beauté, au moins par ciel plombé.

Grâce aux volumes de la collection «La Nuit des temps », en l'occurrence *Castille romane*, en deux volumes, j'avais exploré en grand détail les petites églises à galerie latérale de la sierra. Aujourd'hui nous n'avons vu que Canales. Elle est assez belle, quoique sa galerie ait été sérieusement amputée, en des temps très anciens; mais sa galerie est à peu près tout ce qu'elle a à présenter, et le village qu'elle domine n'est pas spécialement séduisant, en tout cas il ne l'est plus s'il le fut jamais. Je l'avais déjà constaté en 1996 avec «Étienne» : l'Espagne a terriblement enlaidi – autant et plus que la France, et mille fois plus que l'Angleterre. Le désir de protection esthétique des sites, des villages et des villes paraît tout à fait étranger aux mentalités.

Dans l'église Santa María de Salas de los Infantes nous voulions voir les tombes des Sept Infants de Lara, ceux du *Romancero*. Mais les portes étaient closes. Je n'ai eu comme consolation que de me rappeler le flacon de poppers dont parle Pesson dans son *journal*, et dont les instructions d'emploi, traduites en plusieurs langues, et aussi mal dans les unes que dans les autres, comportaient cette sage recommandation politique :

«Tenir hors de portée des infants ».

Aux alentours de Salas, petite ville bien laide, la route qui vient de Logrono et de Najera a débouché sur le plateau et sur de grands espaces ouverts, et à partir de là elle est devenue beaucoup plus belle. Celle qui mène à Santo Domingo de Silos, encore plus à l'ouest, se fraie un passage, longuement, entre d'énormes rochers aux formes tourmentées. Elle fut sans doute, de ce que nous avons vu aujourd'hui, ce qui m'a le plus plu. Elle m'a rappelé certains décors du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, le film polonais.

Depuis mon dernier passage il y a vingt ans, Santo Domingo de Silos est devenu très lancé, malheureusement. À notre arrivée il y avait un monde fou, et les enseignes lumineuses encombrent les deux ou trois

rues. L'hôtel des Trois Couronnes occupe un très joli petit palais, ainsi qu'il m'en souvenait, mais il est médiocrement confortable, intérieurement bruyant, et le restaurant y est à peine passable.

L'hôtelier nous a recommandé une séance de chant grégorien à l'église. Nous avons cru qu'il parlait d'une espèce de concert, en fait il s'agissait presque d'un office, *complies* je crois : il y avait une bonne quantité de prêche, fort peu de chant, et celui-ci de qualité tout à fait ordinaire. Attenante au cloître fameux (que nous n'avons pas encore vu ou revu), l'église, classique, est plutôt ingrate. Elle était pleine, de touristes essentiellement, et l'atmosphère y était bien moins recueillie qu'à la Pierre-qui-Vire il y a quinze jours. Derrière moi deux hommes n'arrêtaient pas de parler, et surtout une fille agitée malmenait son programme dans tous les sens, en tournait fébrilement les pages avec autant de bruit que possible et m'aurait complètement gâché le moment s'il y avait eu grand-chose à gâcher. Il n'y a pas de limite à l'incapacité des gens à être tout simplement *silencieux*, à ne produire aucun bruit, ne serait-ce que pour deux ou trois quarts d'heure. Jamais pourtant dans l'histoire de l'humanité cela n'a été plus nécessaire, entassés que nous sommes les uns sur les autres sur cette planète surpeuplée…

Pedraza de la Sierra, dimanche 31 octobre, une heure du matin. Santo Domingo de Silos, Laguna Negra d'Urbion, Burgo de Osma, San Esteban de Gormaz, Pedraza de la Sierra…

Vendôme, Vendôme!

Ségovie, Parador, lundi 1er novembre, minuit moins le quart. Pedraza de la Sierra, Navafría, col de Navafría, Lozoya, Rascafria, El Paular, col de Navacerrada, col de Guadarrama, La Granja de San Ildefonso, Riofrio,

Ségovie (églises San Martín, San Juan de los Caballeros, San Nicola, de la Trinidad, San Esteban, Alcazar – dîner Chez Candido).

Plieux, mercredi 3 novembre, dix heures moins le quart, le soir. Au cours de notre récent voyage en Espagne, Jeanne Lloan, Jacqueline Voillat, Pierre et moi, nous avons connu tous les temps et même toutes les saisons. Hier matin, tandis que nous attendions l'ouverture,prévue pour dix heures et demie, de la belle église ronde de la Vera Cruz, sous l'Alcazar de Ségovie, nous sommes allés faire une petite promenade sur les hauteurs encore paysannes qui la dominent, à l'ouest de la ville; et de là nous avons vu tous les clochers, les murailles, les toits, les tours, se détacher sur un ciel tout bleu, avec pour fond les montagnes enneigées de la sierra de Guadarrama. Nous marchions entre les chaumes, dans le plein soleil déjà chaud de la matinée qui s'avançait. Et Ségovie sous cet angle, dans cette lumière, sur ce fond-là, est d'une splendeur comparable, bien que moins exotique ou *composite* (encore que l'Alcazar ne soit pas très catholique, lui non plus), à celle de Grenade.

Quand nous sommes redescendus, l'église était toujours fermée, malheureusement : tandis que nous marchions dans les alentours quelqu'un était venu apposer sur la porte un nouvel avis, annonçant qu'il n'y aurait de réouverture qu'en décembre, à présent. J'étais déçu : jamais je ne suis entré dans cette église, ma favorite des églises ségoviennes, sans doute, et dont les volumes intérieurs paraissent de toute beauté, à en juger par les photographies qu'en donnent nos amis de la Pierre-qui-Vire, dans l'un des volumes de leur irremplaçable *Castille romane.* À la seule espérance de la voir nous avions dû cependant l'un des moments les plus spectaculaires du voyage, et certainement le plus printanier.

Au-dessus du lac noir d'Urbion, l'avant-veille, Pierre et moi avions trouvé le plein hiver, avec ses neiges et même ses glaces, qui doublaient de cristal les troncs et les branches des pins torturés et rabougris de ces hauteurs. Nous étions à plus de deux mille mètres d'altitude, il est vrai. Et j'étais très heureux d'avoir accompli ce très ancien vœu-là, contempler

le lac Noir *du haut*, et savoir de visu ce qu'il en est des hauts plateaux et des sommets qui le dominent, et qui me faisaient rêver depuis vingt ans et plus. Ils sont dignes de ma rêverie, qui s'en détachera d'autant moins à présent, d'ailleurs, que bien sûr ils se sont gardés de se révéler tout entiers, et qu'il aurait fallu toute une journée, et un temps plus clément, pour savoir ce que cachent encore leurs crêtes, de solitude et de grandiose hiératisme. Tels que nous les avons entrevus, en tout cas, après une grimpette sans difficulté, ils avaient suffi à nous débarrasser de la foule qui, malgré la pluie, le brouillard et le froid, se pressait sur les rives du lac, en ce dimanche de vacances. Et quand nous sommes redescendus ilfaisait très beau, le soleil et le vent jouaient sur les rochers, le ciel bleu se mirait dans les eaux noires.

Il en est allé ainsi pendant ces quatre jours d'Espagne – et même de France, car nous étions partis sous une pluie battante, vendredi matin, et dès avant le col de Soulor et celui de l'Aubisque les nuages s'étaient écartés, et jamais je n'avais vu les Pyrénées françaises sous un jour aussi favorable. Pierre dit même que son estimation s'inverse, que lors de nos précédents petits voyages en Espagne le versant espagnol lui avait semblé l'emporter en beauté sur le versant français, alors que cette fois-ci c'était le contraire; et que la route qui va d'Argelès aux Eaux-Bonnes, parallèlement à la ligne de crête, et donc à la frontière, lui a paru mériter l'avantage sur toutes celles qu'il connaît de l'Aragon, et de la Navarre méridionale. Ce n'est sans doute qu'une question de lumière, et d'états du ciel (et peut-être un peu de patriotisme montagnard, de sa part…).

Jeudi 4 novembre, dix heures et demie du soir. Il est vrai qu'à peine avions-nous passé la frontière au col du Tourmalet, nous découvrions, sur le versant espagnol, de grands travaux mettant sens dessus dessous routes et versants sur plusieurs kilomètres : aménagement d'une nouvelle station de ski, je le crains. Rien ne dévaste davantage les paysages de montagne, jamais. Mais je me demande si les stations de ski espagnoles ne sont pas encore plus laides que les autres. Non qu'en l'occurrence les petits

immeubles en construction, ou déjà achevés, soient plus vilains que ceux de France, au contraire. Mais j'ai l'impression que l'indifférence à l'environnement, et surtout à l'environnement esthétique, est encore plus marquée là-bas que chez nous.

Je l'avais déjà remarqué lors de mon voyage avec "Étienne", en 1996. L'Espagne, depuis que je la pratique, c'est-à-dire depuis la mort de Franco, a terriblement enlaidi. Elle est incontestablement plus riche, elle est certainement plus peuplée, elle est indubitablement moins belle. Sa beauté spéciale – celle du moins de l'Espagne intérieure, celle que j'ai le plus fréquentée – lui venait surtout du grandiose isolement des monuments et des sites, au milieu des immensités désertes. Or les immensités ne sont plus désertes. Le développement économique et démographique y a fait pousser detoute part des ateliers, des usines, des stabulations et des lotissements dont la laideur ressort d'autant mieux qu'ils sont eux-mêmes posés au milieu de rien, mais d'un rien désormais sans grandeur, sans mystère, un rapiècement de petits vides reliés par d'indiscrètes coutures, qui luisent importunément sous le soleil ou la pluie.

Nous sommes retournés lundi à mon cher palais du Riofrío, après une visite assez détaillée de La Granja de San Ildefonso. Tout l'attrait du Riofrío lui vient ou lui venait d'être un palais royal tombé du ciel, sur une lande où rien ne l'accueille, rien ne le prépare, rien ne rime avec lui; et c'est cet isolement magnifique qui lui confère sa merveilleuse poésie, sa prédisposition à habiter les rêves, sa force de récurrence dans les plus gratifiantes songeries. Du Riofrío on voyait pointer vers le ciel la tour de la cathédrale de Ségovie, entre les amples plis de la meseta déserte. On la voit encore, cette tour – mais hélas on voit à présent beaucoup d'autres choses : les faubourgs de la ville ont gravi les collines, de lointaines usines ont poussé, et même un hangar de parpaings et de tôle ondulée de l'espèce la plus classique et la plus redoutable, à quelques centaines de mètres à peine du château. On peut encore aimer, comme dit Mme de Staël, mais l'on ne donnera plus toute son âme.

Les jardins de La Granja étaient un peu décevants, eux aussi. Disons qu'ils n'étaient pas à leur meilleur. Je les ai vus une fois sous la neige, et c'était splendide. J'imagine qu'ils ne font jamais tant d'effet qu'aux moments où leurs innombrables fontaines sont en eau, leurs canaux remplis, leurs jets d'eau en plein exercice. Tout cela est sans doute suspendu pour l'hiver, en ce moment, de crainte que le gel ne fasse éclater les conduits, par exemple. Là aussi il se mène de grands travaux, sur le flanc nord-est. D'autres ont déjà été réalisés un peu partout, et l'on ne peut pas dire que leurs résultats soient très heureux. Les statues de bronze – mais est-ce bien du bronze? –, que j'ai connues d'un beau vert noirâtre, ont été peintes ou repeintes, semble-t-il, et en tout cas paraissent toutes revêtues d'un enduit oscillant entre la moutarde et le caramel, et qui est nettement disgracieux.

Les châteaux, voilà ce qui manque à l'Espagne. Bien sûr il y a des palais, des résidences royales, des couvents-forteresses avec leurs beaux jardins, leurs parcs, leurs bassins, leurs parterres fleuris. Il y a aussi de splendides châteaux forts, souvent plus ou moins en ruine, énormes, etd'ailleurs assez peu nombreux, contrairement à ce qu'on pourrait penser. Nous en avons vu trois, au retour : Coca, Cuellar et Peñafiel. Ils sont magnifiques, si l'on veut; mais aucun ne suscite le moindre fantasme d'établissement. Tous les trois sont gigantesques, mais surtout ils sont

posés au bord, ou au-dessus, de petites villes ingrates même si elles possèdent, comme Cuellar, deux ou trois autres monuments intéressants. Cette partie-là de la Castille est un peu décourageante, même : plate, terriblement plate, malgré ses huit ou neuf cents mètres d'altitude, pauvre en arbres dès qu'on quitte les pinèdes, et ponctuée de villages et de bourgs affreux, Fuente el Olmo, Fresneda de Cuellar, Chane, Vallelado, où la vie l'été doit être un torride cauchemar. On n'aurait envie d'habiter ni ces masures ni les vilaines maisons modernes qui se dressent parmi elles, et à peine davantage ces châteaux qui dépérissent dans de tristes banlieues ou qui dominent, comme Peñafiel, de vastes ensembles industriels. Je me rends compte que je connais peu de résidences, en Espagne, que je rêverais de trouver miennes. En Angleterre, en Écosse, en France aussi dans une moindre mesure, on ne fait pas trois pas sans qu'on puisse se dire que vivre là doit être délicieux. Il semble qu'au long des siècles beaucoup de privilégiés et d'heureux de la terre, en Normandie, dans le Maine, dans le Wiltshire, le Shropshire, le Dorset, ne parlons pas du Kent ou du Sussex, aient consacré beaucoup de leur énergie, de leur argent, de leur attention et de leur temps, de leur *goût* aussi et surtout de leur amour, à créer des lieux où architecture, jardins, relations au paysage, concouraient à la création d'un espace idéal, sinon pour le bonheur du moins pour la douceur de vivre. En Espagne, rien de tel – hormis les rois et les sultans, sans doute. Je ne comprends pas où vivait la noblesse espagnole, par exemple. Entre la forteresse et la maison de ville, on dirait qu'il n'y a rien. Les châteaux, cette «parure de la France », disait Suarès, et plus encore de l'Angleterre, peut-être (surtout si l'on compte les manoirs, les gentilhommières, les maisons de vieille bourgeoisie), n'ont presque aucune présence en Espagne, d'après mes observations (très incomplètes il est vrai).

Vendredi 5 novembre, neuf heures et quart, le soir. Hier sur France Culture c'était le pire et le meilleur sans solution de continuité. Le pire c'est une femme iranienne, ou d'origine iranienne, qui depuisplusieurs semaines tient quotidiennement une sorte de *journal de voyage* aux États-

Unis, à l'occasion des élections présidentielles. On espérait que, l'élection accomplie et le président élu, nous allions être débarrassés d'elle, mais apparemment elle est trop appréciée par la station et peut-être par les auditeurs pour rendre l'antenne, même une fois sa mission accomplie. Quelqu'un a dit l'autre jour, je ne sais si c'était par antiphrase, que la chronique de cette femme faisait l'objet d'un "culte", ou constituait déjà une "émission culte". J'imagine que nous sommes encore quelques-uns, tout de même, à en être horrifiés autant que stupéfiés. En tout cas, avec cette dame, une borne nouvelle est franchie, un palier nouveau est atteint, dans la déculturation, "décultivation", de la chaîne et du pays. La langue est atroce – mais non point du tout parce que cette dame serait étrangère, ou d'origine étrangère, et qu'elle maîtriserait mal le français du jour. Elle ne le maîtrise que trop bien au contraire, avec tous les préjugés, toutes les assurances, tous les stéréotypes de pensée qui vont de pair avec les pires stéréotypes de vocabulaire ou de syntaxe. On a l'impression qu'on voyage en Amérique avec la tenancière d'un bar louche des faubourgs (mais qui penserait très comme il faut penser – de toute façon on n'ose plus convoquer pour ce genre de métaphores les concierges et les harengères, d'autant qu'elles n'existent plus).

Notre héroïne fait pourtant des conférences, en sillonnant le continent. Aujourd'hui « c'était dans un tout p'tit bled, j'me suis dit merde, y aura personne ». Elle a aussi découvert, à sa grande surprise, que «tous les républicains sont pas tous des cons ». De même elle n'aurait jamais pu croire que «les Chinois catholiques sont encore pires que les Italiens catholiques ou les Français catholiques : eh ben voilà, ils le sont ». Et « l'aut'candidat i va se démerder pour s'en sortir». Je crois qu'elle a dit l'autre jour que quelque chose la *faisait chier*, ou bien au contraire qu'elle allait pas *se faire chier* à ceci ou cela. Elle a une passion pour le mot *truc* (« D'aut'trucs que j'ai lus »), ignore totalement la semi-négation, et bien entendu n'envisage pas une seconde que *beaucoup* puisse se dire autrement que *plein de* («Y en a plein qui meurent»).

Qu'user d'un certain niveau minimal de langage, surtout lorsqu'on parle à la radio, et éviter autant que possible les grossièretés, ce soit une politesse, je ne sais pas si cette façon de voir les choses a encore un peu cours; ni combien de personnes, si tant estqu'il en reste, se jugent

insultées si on leur tient, fût-ce sans agressivité, un langage de charretier, et trouvent aussi mal élevés les familiarités de langue, l'argot mal à propos, les fautes de français qu'une tenue négligée, une chemise ou une robe couvertes de taches, une toilette mal faite. Aujourd'hui la chronique de l'Iranienne était suivie par un débat sur la situation du théâtre à Rennes, dont les participants, je dois le dire, metteurs en scène, chorégraphes, critiques, parlaient à peine mieux que cette voyageuse. En quelques années j'ai vu et entendu le *quoi?* de fin de phrase, ou de fin de proposition, qui naguère marquait emphatiquement l'appartenance du locuteur au niveau de discours des loulous de banlieue un peu affectés dans leur loulouterie, sauter dans la parole des historiens d'art, dans celle des professeurs d'université et bien sûr dans celle des gens de théâtre :

«C'que vous avez qu'faut bien voir, quoi – et là c'est vrai c'qu'il a dit Jean-Marie –, c'est que Strindberg quelque part i se goure, quoi. Et ça faut pas l'cacher, quoi, sinon t'es pas honnête avec ton public. Non, c'est vrai. Et l'public si tu le prends pour un con il le sent, quoi...»

Mais je reviens à la mi-journée d'hier, où à notre Persane et son brouet malodorant (« J'suis étonnée qu'on n'en a pas fait un plus grand flan, de comment on s'comporte avec eux»), succédait sans transition Jean-Yves Tadié, le biographe de Proust, l'éditeur de la *Recherche* dans la « Pléiade », et aussi de Nathalie Sarraute, et à présent de Malraux. Il était d'abord l'invité de "Tout arrive" à l'occasion de la publication du volume des écrits sur l'art de Malraux; et ensuite il était reçu par Francesca Isidori, si je ne me trompe, de façon plus générale, et récapitulative de sa carrière. Flatters, qui n'est pas au-dessus de la vindicte de classe, lui reproche un léger chuintement giscardien et grand bourgeois, mais m'a tout de même remercié de lui avoir donné l'occasion, comme il m'avait appelé pendant l'émission, et que je lui avais demandé de me rappeler plus tard parce que j'écoutais quelque chose de très intéressant à la radio, d'entendre cette parole-là, où il reconnaît comme moi celle, devenue si rare et d'autant plus précieuse, de la "grande" culture. Quel choc, après "un plus grand flan"! Et quel soulagement, de savoir que ces voix-là, léger chuintement ou pas, existent encore, et parviennent à se faufiler jusque sur France Culture – où bien entendu, s'il ne tenaitqu'à moi, on n'en

entendrait pas d’autres du matin au soir! C'était passionnant de bout en bout.

Le professeur Tadié doit avoir quelques nostalgies assez semblables aux miennes, car il a beaucoup vanté la radio de son enfance, où tous les soirs on pouvait écouter un grand concert en direct, et pendant l’entracte c’était un entretien avec un grand écrivain. C'est également avec délice que je l’ai entendu se plaindre qu’on ne comprenne plus rien à ce que disent les chanteurs, même et surtout quand ils chantent en français. Il a rappelé l’époque où les études de chant commençaient par une année de travail sur la prononciation et sur l’élocution, l’essentiel, ou presque, étant que le texte chanté soit parfaitement intelligible.

J’ai également appris de lui, à ma vive satisfaction, que Walter Scott enfant lisait Sterne et répondait à ses parents, qui lui disaient qu’il n’allait rien y comprendre :

«Mais cet auteur n’écrit pas pour être compris!»

Cependant Malraux, je l’ai remarqué lors de la diffusion récente d’entretiens avec lui, avait un goût immodéré pour l’adverbe *excessivement*, et l’employait tout à fait à tort (au sens de *très*). Il ne s’intéressait qu’aux artistes majeurs. C'est aussi le cas de Flatters. Je suis moins rigoureux.

Dimanche 7 novembre, neuf heures et quart, le soir. «... un des premiers finalement penseurs de la démocratie...»

(Je suis de plus en plus persuadé que ce très étrange placement des adverbes, entre les prépositions et leur régime, et maintenant entre l’article et le nom, est un des traits les plus caractéristiques de l’évolution contemporaine du langage.)

***

Mme Michèle Alliot-Marie, ministre des Armées, assurait hier soir, contre toute évidence, qu'il n'y avait aucune raison d'envisager l'évacuation de nos compatriotes en résidence à Abidjan, et que lasituation était là-bas parfaitement sous contrôle. D'après ce qu'on entrevoyait de ladite situation, cette déclaration, après la destruction par la France de l'ensemble des forces aériennes de la Côte-d'Ivoire, semblait stupéfiante. On essayait tout de même de se convaincre que Mme le Ministre devait avoir des informations que nous n'avions pas, et savoir ce qu'elle disait. On apprend ce soir que les Français d'Abidjan ont passé une nuit d'horreur et une journée de terreur. C'est exactement ce que l'on prévoyait, et exactement ce que Mme Alliot-Marie nous invitait hier à ne pas croire. Est-ce que cette dame ne devrait pas démissionner? Je n'aimerais pas la savoir responsable de ma sécurité…

Pierre, en bon Ariégeois, dit que si nous avions à mener une guerre contre l'Andorre nous la perdrions.

*

Dimanche dernier, après notre excursion au lac noir d'Urbion et notre visite de deux des églises romanes de Soria (Santo Domingo et San Juan de Duero), nous étions à El Burgo de Osma, petite ville pour laquelle j'ai toujours eu un faible marqué. Elle ne m'a pas déçu. Évidemment elle enlaidit rapidement aux marges, comme toutes les autres. Mais à l'intérieur de ses murailles elle est splendide. Dans son tissu urbain il y a deux morceaux de bravoure : la cathédrale et ses abords, l'ancienne université et les siens. La rue qui joint ces deux quartiers n'est pas tout à fait à la hauteur.

Je savais qu'il fallait, quand on vient de Soria, dépasser la ville et revenir sur elle à partir de l'ouest. De ce côté-là on a construit, le long de la route, un grand ensemble nouveau, dont une partie, légèrement en retrait, est un hôtel. Ces bâtiments sont laids mais ils doivent disposer d'une vue magnifique. On peut se garer dans leurs environs et entrer dans la ville par une passerelle sur la rivière, qui mène à une porte dans l'épaisseur des remparts. Sitôt franchie cette porte, on est sur le flanc

méridional de la cathédrale (je crois), et c'est ce qu'il y a de plus beau. Mais le plus beau du plus beau, c'est la tour, le clocher. Je crois comprendre qu'il serait l'œuvre de Ventura Rodríguez, dont le Guide bleu dit succinctement qu'il remania la cathédrale au XVIIIe siècle. Je l'aurais jugé un peu antérieur – pas nécessairement antérieur au XVIIIe siècle, mais antérieur à Rodríguez,qui est né en 1717 et qui est l'auteur de la très austère façade de la cathédrale de Pampelune, bâtie en 1783 et déjà néo-classique. Mais je vois dans le Grand Larousse que le même artiste édifiait dès 1749 l'église baroque de San Marcos, à Madrid, et qu'il eut entre autres maîtres Juvarra, au palais royal. Quoi qu'il en soit la tour d'El Burgo de Osma me semble proclamer de toutes les façons possibles qu'elle est l'œuvre d'un grand architecte. Le clocher de l'église de San Esteban, à Ségovie, que nous avons eu l'occasion de contempler le lendemain soir, lundi dernier, et de nouveau, de loin, dans la belle lumière du matin, le mardi, passe pour «la reine des tours espagnoles ». C'est peut-être la reine des tours *romanes*. Le clocher de la cathédrale d'El Burgo de Osma est un candidat sérieux, lui, pour le titre de « reine des tours *classiques* ».

J'étais un peu tenté de coucher au Burgo de Osma, au confortable (apparemment) hôtel Virey Palafox (beaucoup de choses s'appellent *Palafox*, à Osma, en souvenir sans doute de Juan de Palafox y Mendoza, protecteur des Indiens, évêque de Puebla de los Angeles, au Mexique, puis d'Osma en 1653 (comment peut-on vivre sans une bonne encyclopédie?)), afin de conduire mes ouailles, le lendemain matin, à mon cher château de Gormaz, à dix-sept kilomètres de là. Mais elles préférèrent que nous allions de l'avant, car il nous fallait absolument rentrer le mardi, et nous avions déjà un programme chargé pour le lendemain lundi. Et puis Gormaz nous aurait déçu, selon toute vraisemblance. J'avais déjà trouvé que la vue qu'on a de là-haut était bien abîmée, en 1996. Aujourd'hui ce doit être pire.

Nous avons tout de même eu l'excellente surprise de pouvoir voir encore, ce soir-là, dimanche dernier toujours, le 31 octobre, la galerie-porche de l'église San Miguel, une des deux belles églises romanes de San Esteban de Gormaz, sur la route de Ségovie. Nous avons eu un peu de mal à la trouver, il faisait nuit noire, c'est Pierre qui a insisté pour que

nous essayions tout de même d'y jeter un coup d'œil. Il a rudement bien fait parce que la galerie-porche, qui est de très loin, d'après mon souvenir, ce que cette église présente de plus intéressant, était excellemment illuminée, et tout à fait offerte d'accès : on pouvait y pénétrer et voir les chapiteaux sous tous leurs angles, aussi bien et peut-être mieux qu'en plein jour. On ne saurait trop, d'ailleurs, célébrer la municipalité de cette très petite ville, quia la générosité et l'intelligence d'offrir ce plaisir aux voyageurs, à une heure avancée de la nuit, presque en novembre et peut-être toute l'année, alors que le monument est assez écarté de la grande route et qu'on ne peut y accéder qu'en le cherchant vraiment.

Ce que nous fîmes, pour notre vive satisfaction. Nous étions même si contents, malgré le froid, que nous nous amusions, Pierre et moi, à imiter, pour ces dames, France Culture, qui ne pourrait qu'adorer cette statuaire chrétienne débordant de caftans et de turbans, bien conforme à la vision lauradlérienne et syncrétiste de l'histoire de l'Espagne et du destin de l'Europe.

Lundi 8 novembre, dix heures moins le quart, le soir. Nous avons eu aujourd'hui la visite de Christian Combaz, qui revenait du Salon du livre de Brive, et qui très gentiment a fait un détour pour déjeuner ici avant de regagner sa Savoie (dont il est fort satisfait, jusqu'à présent – beaucoup plus que de ce Larzac où il fut longtemps établi, au sommet d'une falaise). Il a toujours pour moi toute sorte de projets, qui selon lui devraient m'apporter la fortune et peut-être la gloire, dont je serais à deux pas à l'en croire, si seulement je voulais bien me baisser ou m'abaisser un peu pour les ramasser. Il voudrait par exemple que j'écrive un livre drôle contre le mariage gay. L'ennui est que je me fous du mariage gay, pour ou contre (sans compter que Pierre et moi sommes très avancés dans nos démarches en vue d'un "pacs", destiné à faciliter un éventuel transfert professionnel au sein de l'Éducation nationale).

Combaz déplore que quelque chose en moi me pousse perversement, selon lui, à me débarrasser de mes lecteurs en cours de route. Il prend l'exemple de *Syntaxe, ou l'Autre dans la langue*. Il dit que le propos essentiel de ce livre est tout à fait simple, très compréhensible par tout le monde, et tout à fait susceptible, non seulement d'être entendu mais aussi d'être apprécié par un large public. Mais il faut toujours que je complique. Son ami Bernard, par exemple, qui aurait été tout à fait disposé à adhérer à mes vues si je les avais exposées simplement, n'a pas compris ce que je voulais dire et a demandé dès la deuxième page :

«Mais de quoi parle-t-il? »

Or Bernard n'est ni imbécile ni inculte. Mon mauvais génie c'est l'influence de Barthes. Sans Barthes je serais un auteur à succès.

Combaz dit tout cela pour mon bien. Il est extrêmement amical, chaleureux, distrayant. Je n'arrive pas à le déprendre de l'idée que j'ai toute sorte de "copains" qui pourraient faire pour moi toute sorte de choses utiles, dans les domaines les plus variés (le bricolage, la menuiserie, la plomberie, la chauffagerie, l'édition, le crédit). Il dit :

« Vous n'avez qu'à demander à un de vos copains de... »

Ou bien :

« Je suis sûr qu'un de vos copains va vous dire : "Pourquoi tu n'essaies pas de..." »

J'ai le plus grand mal à le convaincre que je n'ai pas de "copains" (et par exemple que presque personne ne me tutoie…).

Malgré ces malentendus qui m'amusent plutôt, il est de très agréable compagnie, intelligent, gai, drôle, et la générosité faite homme. Pierre et moi avons passé avec lui un excellent moment. Je suis d'ailleurs en train de lire, avec beaucoup de plaisir et d'intérêt, son *Lion ardent* (le livre dont nous espérions la semaine dernière qu'il allait recevoir le prix du Roman de l'Académie française. Ah, et le côté Don Quichotte de Combaz, *speaking of* prix : il a essayé de persuader Madeleine Chapsal, rencontrée à Brive, que le jury du Femina devrait me donner son grand prix spécial du centenaire, qui doit récompenser l'ensemble d'une œuvre à la fois importante et sous-estimée – celles de ces dames qui connaissent

mon nom aimeraient mieux mourir que de suivre un conseil aussi casse-cou, j'en suis sûr!).

*

À partir de quel seuil quantitatif peut-on parler de "statistiques", et les "statistiques" accèdent-elles à une certaine légitimité ? Notre petit groupe de quatre personnes, pendant notre voyage de quatre jours en Espagne, a été unanimement frappé par le manque d'amabilité et même de politesse des Espagnols. Ces dames se plaignaient surtout du tenancier de la boutique d'une station-service de l'entrée de Soria, quand on vient de Silos et d'Urbion. Moi j'avais étéexaspéré, déjà, par un maître d'hôtel du Parador de Sos, qui nous avait écarté d'une table sur laquelle nous avions des vues pour nous en désigner une autre, beaucoup moins plaisante à mon gré, et cela par pure démonstration de pouvoir et d'autorité de sa part (comme il nous avait demandé si nous voulions une table "fumeurs" ou une table "non-fumeurs", j'ai cru qu'il nous conduisait là où notre vœu serait exaucé, mais en fait les deux tables, celle que nous désirions et l'autre, ressortissaient à la même catégorie, et d'ailleurs, ensuite, il a laissé n'importe qui s'asseoir là où nous avions voulu nous asseoir). Mais le record d'inamabilité et même d'impolitesse revient incontestablement, de l'avis général, au personnel de l'hôtel de la Ville, à Pedraza de la Sierra : gens qui ne disent ni bonjour ni au revoir, ne répondent même pas quand on les salue par habitude, et d'ailleurs ne vous parlent à peu près pas, ne traitant votre cas qu'en s'occupant d'autre chose, toujours.

Ce pauvre Pedraza, qui avait jadis tant de séduction et qui en garde encore un peu, file un mauvais coton, de toute façon : le hideux statut de "beau village professionnel" lui est désastreusement échu, avec toutes les funestes conséquences habituelles, gens acariâtres et aménagements qui font les malins (nous avons assez agréablement dîné, toutefois, dans un restaurant nommé *La Olma*, je crois bien – nous avions eu grand mal à trouver des chambres; ah oui, et j'oublie qu'à l'hôtel de la Ville on avait refusé de nous donner trois chambres pour quatre personnes, prétendant qu'il n'y en avait que deux, alors que la chambre voisine de la nôtre, à

Pierre et à moi, est restée inoccupée toute la nuit, porte ouverte : ces gens voulaient seulement avoir deux clients de plus (qu'ils n'ont pas eus)).

Mardi 9 novembre, dix heures moins le quart. Certains jours on se dit que le plus simple serait de tourner tout à fait la page. Mais après trente ou quarante ans c'est difficile. Il est évident que France Culture n'a plus rien à voir avec ce qu'implique son nom, rien à voir avec ce qu'elle était. En continuant à écouter ce poste je suis comme un intellectuel qui continuerait à se rendre à Saint-Germain-des-Prés sous prétexte que c'était un quartier littéraire vers 1950, ou comme un poète qui continuerait de passer ses vacances à Saint-Tropezparce que c'était un endroit de rêve entre les deux guerres. Aujourd'hui, à midi, pendant le bulletin d'informations, on apprenait que les *toubibs* avaient constaté cette nuit une aggravation de l'état de santé de Yasser Arafat : il ne s'agissait même pas d'un commentaire, ou d'un reportage, mais bel et bien d'une "information". Ensuite c'était la fameuse Iranienne, toujours en Amérique Dieu sait pourquoi, parce qu'on avait cru comprendre qu'elle était là-bas pour rendre compte des élections américaines et l'on avait espéré que son carnet de route s'interromprait avec l'élection officielle de l'un des deux candidats : d'habitants d'un faubourg de Los Angeles elle nous faisait savoir aujourd'hui que « non seulement ils sont radins mais en plus ils sont cons » (*sic*). Puis venait un sociologue bien connu, qui s'exprimait dans cette langue inculte de tant de sociologues, sans une liaison et sans une semi-négation. Hélas peut-être, alors que j'étais au bord d'une décision historique (à l'échelle de ma petite vie), j'ai entendu dans la série "Tire ta langue" une très intéressante émission sur Cyprien Norwid, le poète polonais, dont le *Vade-mecum* paraît ces temps-ci en traduction française. Et comme je pense que c'est exactement le genre d'émissions dont le programme de France Culture devrait être fait, j'ai décidé, retenu par la peau des fesses, de remettre encore une fois à plus tard de larguer les amarres, comme j'en entretiens le projet depuis des lustres.

Philippe St. m'écrit qu'il est horrifié par ses rapports avec les services des Monuments historiques de sa région, qui à propos de la restauration de sa belle abbaye de Saint-Martin-aux-Bois manifestent autant d'absence de goût que d'incompétence, et vont finir par menacer la survie même d'une partie du monument. Il m'a peut-être lu plus que je ne le soupçonnais, ou bien les grands esprits se rencontrent, parce qu'à propos des divers architectes en chef des Bâtiments de France et des Monuments historiques il parle de *petits-bourgeois sans culture et sans éducation* dont il est effrayant de penser que dépend d'eux le sort de divers trésors du patrimoine national.

Je nourrissais des pensées voisines, et le même sentiment d'horrification, pour ne pas dire d'horreur, en regardant hier soir à la télévision les divers magistrats, juges d'instruction pour la plupart – juges d'*ininstruction* serait un plus juste nom, et en plus d'un sens, enl'occurrence… – qui au cours des années ont eu à connaître de l'épouvantable histoire dite des "disparues de l'Yonne". Là ce n'est pas pour le sort d'éléments capitaux du patrimoine national qu'on tremble, mais, rétrospectivement, et tout à fait vainement puisqu'elles sont mortes et enterrées, enterrées on ne sait où, pour la plupart, *jetées* on ne sait où, pour celui de ces malheureuses filles violées et tuées par Émile Louis sans que personne s'en soucie, sauf un gendarme auquel sa curiosité semble avoir coûté la vie. Ces magistrats qu'on voit et qu'on entend alors qu'ils sont témoins au procès d'Émile Louis sont d'une médiocrité intellectuelle et morale, et, il faudrait oser l'écrire, *sociale*, qui affole autant et plus que l'affaire elle-même, si c'est possible. J'ai parlé de la *prolétarisation* des professeurs (des "enseignants", pour le coup, puisque le nom est un des éléments essentiels du phénomène), des médecins, des avocats : celle des magistrats est à peine moins sensible. On suppose que ces gens-là ont fait toutes les études nécessaires pour atteindre le poste qu'ils occupent, ou qu'ils ont occupé; mais, s'ils ont reçu l'*instruction* nécessaire, on voit bien qu'ils n'ont reçu aucune part de l'*éducation* correspondante. Et ce manque d'éducation rend vaine et sans doute inopérante leur instruction spécialisée : en effet ils ont à œuvrer dans des domaines trop sensibles pour que leur jugement, c'est le cas de le dire, puisse s'exercer indépendamment des éléments de comparaison que

donne seule la culture, la culture *générale*. Ces gens qui se présentent devant un tribunal, comme témoins cette fois, tout dépenaillés, et tels qu'un notaire de campagne n'aurait pas admis il y a cinquante ans, ou seulement trente, que le dernier de ses saute-ruisseau soit attifé pour courir les fonds cadastraux, on ne peut pas croire qu'ils aient eu entre les mains les responsabilités qu'impliquent leurs fonctions. L'un d'entre eux se cachait le visage derrière sa serviette, comme un instituteur accusé de pédophilie. Comment peut-on être juge et se cacher le visage ?

Mercredi 10 novembre, neuf heures et demie du soir. Flatters a un peu coupé mon élan de résistance au froid. Je m'étais promis de tenir jusqu'au 15 novembre sans allumer la chaudière. D'habitude je résiste jusqu'à la Toussaint, mais cette année la situation financière particulièrement catastrophique m'a amené à une résolution plusrigoureuse encore, et incité à retarder de quinze jours de plus la mise en marche, de toute façon plutôt brinquebalante, du système. Jusqu'à aujourd'hui je n'ai pas trop souffert, malgré quelques moments difficiles. Je prenais le combat pour respecter mon défi comme une espèce de performance sportive. Mais d'une part il fait beaucoup plus froid, aujourd'hui, et surtout ce soir; d'autre part Flatters n'approuve pas du tout ma détermination. Il dit qu'il ne faut pas jouer avec ces choses-là, que je serai bien avancé si je tombe malade, que le froid est très mauvais pour la santé, *spécialement pour les os.* C'est là qu'il m'a troublé : car je savais le froid pénible, certes, mais le croyais excellent pour la santé, au contraire. Pour Flatters ce sont là de vieilles idées qui n'ont plus cours. Du coup, impressionnable, je me gèle encore plus qu'avant. Et peut-être céderais-je et appellerais-je le plombier, si demain n'était un jour férié.

Plusieurs incertitudes compliquent le tableau. D'abord le plombier, justement : l'entreprise à laquelle je fais appel depuis dix ans et plus est l'objet de ma part d'un agacement et d'une suspicion mêlés – je la trouve ruineuse, chaque fois qu'elle intervient elle trouve qu'il faut faire ceci ou cela d'imprévu, et la chaudière lui paraît *en fin de course*, alors que c'est

elle qui l'a installée, en 1993, ce qui n'est pas si vieux que cela; et je me demande si je ne vais pas faire appel, pour la première fois, à un artisan plus modeste, que me recommande depuis longtemps le propriétaire du château des Francs, à Saint-Clar (car cette maudite chaudière doit être mise en marche par un professionnel).

D'autre part je m'étais demandé si je n'allais pas m'installer au seul premier étage, et ne chauffer que lui, ce qui diviserait par deux la dépense, je présume. Tous les ans je joue avec cette idée et tous les ans je l'écarte, car je n'ai envie de quitter ni ma chambre ni mon bureau ni surtout ma bibliothèque, pour ne rien dire de mon installation musicale, ni de la vue que j'ai de mes fenêtres, ici. Cette année l'incitation à ce parti désagréable est plus forte que jamais. Remplir la cuve de gaz coûte à peu près deux mille euros, et elle se vide en un peu plus d'un mois, dans les périodes les plus froides. Or je n'ai payé ni les impôts nationaux, ni les impôts locaux, ni les assurances, ni… ni… ni… Les autres années je recevais de Fayard, en plus de mes mensualités coutumières, une sorte de "bouquet" qui me permettait de faire face, au moins en partie, à ces dépenses-là. Cette fois-ci riende tel, faut-il l'écrire? Et pourtant la perspective de devoir me transporter au premier étage, et de laisser ici mes livres et mes disques, me sourit toujours aussi peu. Plus ou moins consciemment, j'espérais pouvoir m'autoriser à l'écarter en m'infligeant quinze jours de plus sans chauffage. Mais si c'est mauvais pour les os…

(De fait je me sens bien rouillé…)

(Dans le village et dans la campagne, de chaque maison habitée sort une jolie fumée. Tout le monde a allumé le chauffage depuis bientôt un mois. Mais tout le monde n'a pas une vieille baraque d'où la chaleur fuit de toute part…)

*

Une dame, une poétesse, s'est fait un plaisir et un devoir de m'informer par téléphone, ce matin, que Bernard-Henri Lévy avait repris ses attaques contre moi, samedi dernier, sur quelque chaîne du câble, je

crois bien (ou lors d'une émission d'après-midi). Il me rapproche de Tarik Ramadan… Plût au ciel que j'aie autant d'audience…

*

Toujours aucune nouvelle de Claude Durand – j'en arrive à me demander si j'ai bien compris ce qu'il m'a dit le mois dernier, lors de notre entrevue dans son bureau : qu'il me ferait savoir au plus vite, ou « le plus vite possible », s'il agréait à l'arrangement que je lui proposais pour la publication du *journal* 2002, à savoir, toutes les coupures qu'il souhaitait, mais avec renvoi, chaque fois, à mon site personnel, où les passages retirés seraient publiés. « Au plus vite » ou « le plus vite possible » peuvent avoir des sens assez éloignés selon les interprétations. Et Claude Durand estime peut-être que, maintenant que nous sommes convenus d'une publication retardée d'un an, c'est-à-dire survenant à l'automne prochain, le règlement des modalités de publication n'est pas urgent. Mais justement nous n'en sommes pas tout à fait convenus. Il restait une incertitude. Elle demeure, et pèse assez lourdement sur moi. J'envisage quelquefois d'écrire une lettre, pour tâcher d'obtenir qu'elle soit levée. J'ai peur, ce faisant, de hâter quelque catastrophe.

En tout cas les mensualités d'octobre et de novembre ont été payées en une seule fois, hier ou avant-hier. Le moins qu'on puisse dire est que « c'est déjà ça... ».

Jeudi 11 novembre, neuf heures vingt, le soir. Je l'ai écrit cent fois mais je le ressens si fort que je peux l'écrire une fois de plus : il me faudrait des journées de cent heures. Et, corollaire, je ne peux pas comprendre comment l'on peut s'ennuyer. De tous les sentiments humains ou états qu'on puisse ressentir, l'*ennui* est celui qui m'est le plus étranger – sauf, mais cela aussi je l'ai écrit cent fois, l'ennui qui procède du manque de liberté et de l'impossibilité de lire, de travailler, d'écouter de la musique

ou de se promener : tant que ces activités-là sont possibles (et quelques autres), l'ennui est pour moi totalement inconcevable, inimaginable, invraisemblable.

Quel est le contraire de l'ennui ? La hâte ? Toute la journée je suis affolé par l'idée d'en être encore là où j'en suis. Quoi, dix heures et demie, et me voici encore à copier du Pessoa ?

Christian Combaz a jeté un coup d'œil à mon *Anthologie de l'amour des hommes*, l'autre jour, et estimé qu'une fois de plus j'étais en train de gâter un excellent sujet, par excès de zèle, par byzantinisme, par provocation – non pas par provocation *sexuelle*, Dieu sait : par provocation d'érudition. Qu'avais-je besoin par exemple de mettre du Pessoa *en portugais*, et sur des pages et des pages, encore? La vérité c'est que j'essaie de faire l'anthologie qui me plairait à moi, qu'il me plairait d'avoir dans ma bibliothèque, et non pas à la foule, même pas à la petite foule des acheteurs potentiels. Et par exemple je tiens fort, pour les langues à peu près compréhensibles (et même pour les autres, si possible), à présenter le texte original à côté de la traduction.

Moyennant quoi je copie des pages et des pages, en effet, de l'*Ode maritime* d'Álvaro de Campos : travail épuisant, qui m'use les yeux, qui me prend des heures et des jours (une demi-heure par jour depuis quinze jours à peu près, et je suis loin d'avoir fini…) et qui est d'autant plus vain 1) que n'importe qui pourrait le faire à ma place (il ne s'agit que de *copier*); 2) que le rapport de l'*Ode maritime* avec "l'amour des hommes" n'est pas absolument évident (quoique bienréel à mon avis); 3) et surtout qu'il y aura certainement des problèmes de droits, qui empêcheront la reproduction du texte, ou de si longs extraits du texte, et a fortiori de sa traduction.

Je m'impose trop de charges. Tous les matins : *Chronologie, Anthologie* (générale), *Amour des hommes* (anthologie particulière). L'après-midi : "éditorial" pour le parti, *Travers III.* Le soir : *journal.* Mais il faut aussi "développer" les photographies que je prends et que j'ai prises, essayer de lire un peu le journal, lire Hegel, lire Combaz, lire quelques pages au moins des livres qu'on m'envoie, répondre au courrier électronique, répondre au courrier tout court, intervenir un peu sur le site de l'In-nocence, payer une ou deux factures, donner un ou deux coups de

téléphone, promener les chiens, faire une petite heure de gymnastique (en écoutant la radio), paginer l'énorme *Journal de* Travers, tâcher de voir ce qui peut et qui doit y être utilisé pour *Travers*, faire des recherches dans la bibliothèque, etc. Bien entendu il ne se passe pas une seule journée où *toutes* ces tâches aient été accomplies – d'où la hâte et la nervosité, et le mécontentement de soi : mais ce doit tout de même être préférable à l'ennui.

*

Le soir avant de m'endormir je lis *Le Dernier des Guermantes*, un livre que m'a envoyé un lecteur, il y a deux ou trois ans. Le titre est absurde, la couverture aussi. En fait il s'agit des souvenirs, plus ou moins aménagés croit-on comprendre (l'éditeur a très mal fait son travail), d'Illán Álvarez de Toledo, le marquis de Casa Fuerte. Ce mémorialiste n'est pas précisément un grand esprit, un grand écrivain encore moins, mais il se lit avec plaisir, intérêt et amusement, et il est tout à fait ce qu'il me faut pour lutter contre le froid et l'insomnie aux petites heures. Et si Julliard ne s'est pas fatigué l'annotateur, lui, Philippe Michel-Thiriet, semble à tu et à toi avec tout le "personnel" mondain et artistique de la Belle Époque.

Je n'imaginais pas que les liens de l'Espagne avec le royaume de Naples et avec Naples tout court se fussent prolongés si longtemps. Illán de Casa Fuerte passe son enfance, autant qu'à Paris, dans un énorme palais napolitain : il y retourne souvent, il a hérité d'un énorme château fort dans ces parages mezzogiornesques; et pourtant il est espagnol, officiellement, il descend de ces ducs d'Albe et de cesÁlvarez de Toledo qui furent vice-rois pour les Habsbourg et se sont sentis comme chez eux dans leur vice-royauté longtemps après qu'elle n'était plus. Plutôt qu'à Madrid il va passer ses examens à Saint-Sébastien, au plus près. Comme une fois il échoue il doit se morfondre tout un hiver là-bas, pensionnaire chez un prêtre qui contrôle ses sorties. Heureusement vient parfois le chercher une amie de sa mère, la reine de Serbie, Nathalie, épouse séparée du roi Milan Obrenovitch et mère du malheureux jeune roi

Alexandre, assassiné en 1903 avec son épouse Draga Mashin, ancienne demoiselle de compagnie de la reine mère. Encore une tombée du dictionnaire, cette Nathalie! Elle avait pourtant tapé dans l'œil du Larousse du XXe siècle, qui expose sa vie en grand détail. Chose extraordinaire, elle n'est morte qu'en 1941, dans un couvent voisin d'Ascain, au Pays basque. Elle avait beaucoup habité Biarritz, et s'était convertie au catholicisme.

Illán et sa mère, quand ils ne passent pas l'été en Angleterre chez l'impératrice Eugénie, une tante et grand-tante, pratiquent beaucoup Guéthary, où ils se logent auprès d'une famille hôtelière dont la fille sera la compagne, et finalement l'épouse, de nul autre que… Paul-Jean Toulet. Mais mon cher Toulet n'intéresse pas trop notre auteur. Il est nettement plus disert sur Robert de Montesquiou, grand ami de sa mère, sur Lucien Daudet, sur Reynaldo Hahn, bref sur toute la grande "mauvaise réputation" fin de siècle, qui semble le fasciner, mais à laquelle il se défend d'appartenir – le livre est dédié à ses enfants. Lui était « d'une inimaginable beauté », paraît-il : ce n'est pas lui qui le dit, mais la "quatrième de couverture". La couverture, elle, porte une exécrable reproduction ou transposition d'un portrait peint en 1908 par Arthur Chaplin et qui fit scandale, nous dit-on. En effet il sent le soufre, un soufre un peu éventé. Quelques photographies sont plus convaincantes. Ce qui manque, c'est une histoire du texte. On ne sait pas trop ce qu'on lit, si ce sont des extraits, à quelle époque tout cela a été écrit. La langue d'origine semble être le français, toutefois. Les dates de la vie de l'auteur ne sont pas indiquées. Il vivait encore en 1955.

Samedi 13 novembre, dix heures moins le quart, le soir. Lorsqu'il y a du soleil le matin, et qu'il entre un peu dans cette bibliothèque, jeme réjouis de m'être obstiné à ne pas faire allumer la chaudière et d'avoir tenu dans le froid jusqu'à présent. À d'autres moments je me maudis d'avoir prolongé si avant ce jeu idiot. Malheureusement ce n'est pas un jeu.

Pierre a un gros rhume. Nous vivons emmitouflés sous trois ou quatre couches de pull-overs. Il ne se passe pas d'heure sans que je bénisse le nom de ce lecteur qui a un magasin de vêtements dans une petite ville de l'Yonne et qui, à réception de *Syntaxe* (même pas dédicacé), m'a envoyé, outre un somptueux sac à dos de cuir noir, une sorte d'énorme sur-pull-over sans lequel je ne serais pas là à écrire ceci, je crois bien. Pierre, aussi bien, a reçu de lui, plus anciennement, une veste de cuir du plus heureux effet.

Il paraît qu'il y avait dans *Le Figaro* d'avant-hier un très aimable article de Claude Duneton sur *Syntaxe*, justement (ou qui parle de *Syntaxe* en passant, mais assez longuement) – malheureusement je ne l'ai pas vu.

Un agriculteur ou plusieurs ont eu l'excellente idée de laisser non cultivées des bandes de deux ou trois mètres au bord de leurs champs, le long de la rivière, dans la vallée. À vrai dire je ne sais pas très bien quelles sont leurs raisons, et je doute un peu que le motif principal soit d'offrir aux marcheurs et aux pêcheurs des promenades agréables sur les rives de l'Auroue. Je ne sais pas non plus combien de temps cette disposition sera observée. Elle ne l'est pas très rigoureusement, d'ailleurs, et ces beaux boulevards herbus ont tendance à s'interrompre un peu brutalement, à la façon des chemins du pays. N'empêche, ils offrent aux promenades d'après-midi, ces temps-ci, des variations très bienvenues. Une ou deux heures de marche dans le froid nous ont un peu réchauffés, aujourd'hui.

C'est à n'y rien comprendre : aux nouvelles on voyait des gens se baigner à Nice, tout à l'heure, ou musarder au soleil sur la promenade des Anglais. Il me semble pourtant que le temps est plus hivernal que ne le voudrait la saison. Phénomène de microclimat, peut-être?

On apprenait aussi, avec horreur, au cours du même journal télévisé, qu'à Montauban un garçon de huit ans était mort de mauvais traitements, battu par son oncle. Il avait été séparé de son père, qui le battait aussi, à Saint-Étienne, je crois, ou Roanne, je nesais plus; et placé auprès de cet oncle pour protection, croit-on comprendre. Justement on comprend mal : comment de telles choses sont-elles possibles? Il n'y a rien dans Dickens d'aussi atroce que le destin de cet enfant, maltraité ici, déplacé, qui a cru

peut-être trouver là un peu de paix et qui n'a rencontré que les mêmes sévices, et la mort. Le proviseur de son collège dit que c'était un enfant gentil et parfaitement normal, qui donnait pleine satisfaction (ou plus exactement : «qui faisait ce que l'on attendait de lui »). Les voisins ne se doutaient de rien, comme d'habitude.

L'enfant et sa famille sont arabes, semble-t-il, ce qui m'étonne, parce que les abominations de ce genre sont peu arabes, croyais-je – mais c'est peut-être encore un préjugé de ma part. L'oncle risque trente ans de prison. Ce n'est pas beaucoup : qu'est devenue la détention perpétuelle? Mais peut-être n'avait-il pas l'intention de donner la mort?

***

Après un tel sujet, qui m'a beaucoup troublé, il est difficile de revenir à mes petites affaires. Je dois aller dans une dizaine de jours en Tunisie, pour une petite semaine, invité par l'ex-mari de Camille Laurens, Yves Mézières, qui est là-bas attaché culturel, ou directeur de l'Institut français, quelque chose comme ça. Avant de partir j'aimerais terminer deux choses : un énième « éditorial » pour le parti, *La Dictature de la petite bourgeoisie*, dont j'ai l'illusion que ce pourrait faire une petite brochure indépendante (tout à fait ce que me conseille Combaz : un petit livre clair, net, et si possible percutant); et d'autre part un premier chapitre parmi les sept que doit compter *Travers III*. À la fin de l'été je croyais qu'un mois par chapitre suffirait, et que je serais venu à bout de celui-ci le 31 octobre. On en est loin. Si le 24 novembre, à mon départ, ce résultat était obtenu ce serait déjà bien beau. J'avais oublié combien ces *Églogues* demandent de temps et de travail. Il faut parfois trois heures pour accoucher d'une phrase (trois heures de recherches, de lectures, de farfouillages en amont et en aval) – le comble étant que cette phrase, souvent, je ne fais que la *copier*.

Sur ce terrain-là aussi, comme d'habitude, alternance d'exaltation et de… – non, pas de *découragement*, cela jamais : d'abattement, dedoute sur une possible *réception*, sur la possibilité non pas d'un *lectorat* mais d'un lecteur. La pensée de Valérie Scigala, lectrice qui quelquefois

décortique certaines pages des autres volumes des *Églogues* avec beaucoup de pertinence, sur le site de la Société des lecteurs, et qui reconstitue avec sûreté certains des plus acrobatiques enchaînements (s'imposant de lire, d'ailleurs, toute une bibliothèque annexe, de Starobinski sur Saussure à Alfred Appel sur Nabokov), cette pensée m'est d'un grand secours, dans ces moments-là. Valérie Scigala prouve que la lecture de tels livres est possible, malgré tout (même si l'envie d'y procéder ne risque pas de saisir grand monde…).

Lundi 15 novembre, dix heures et quart, le soir. Moi qui ne suis vraiment pas gastronome, et qui ai, en fait de nourriture, les goûts les plus simples – le jambon, le poulet, le saucisson, le fromage, le pain grillé, le « vin de soif», blanc très pâle, dans lequel on peut mettre des glaçons sans avoir l'impression de commettre un crime, et surtout sans la donner –, je ne sais rien de meilleur que le magret de canard grillé. J'aime bien le canard de toute façon, j'aime beaucoup le magret, mais cuit au four il ne me donne pas le même plaisir. Non, il faut avoir une plaque de fonte, découper son magret en assez fines tranches (pas trop fines non plus), s'assurer que le gril est extrêmement chaud, y disposer les tranches de magret et les saupoudrer de sel, de poivre et surtout d'herbes de Provence en abondance. Le temps de ces divers saupoudrages, et d'un retournement des tranches, c'est prêt. La consommation doit être presque aussi rapide. Comme les toasts, comme beaucoup de choses qui se cuisinent au gril (si « cuisinent » est bien le mot), les tranches de magret grillé ont une durée de vie, ou en tout cas d'excellence, de deux ou trois minutes à peine. Il les dessert d'être placées sur un plat, même chaud, et portées jusqu'à une salle à manger lointaine. Je me demande si le mieux n'est pas de les avaler tout à fait sur place, debout à côté du gril incandescent. Mieux vaut tout de même la médiation d'une assiette, sans quoi le risque de se brûler est grand. Le fin du fin est un accompagnement de pain de campagne grillé, également bien chaud. Pain et magret peuvent d'ailleurs avoir été grillés ensemble, je veux dire sur le même gril, c'est la meilleure solution. Le pain est alors

légèrement imbibé du jus, et, disons-le,de la graisse qui ont coulé des tranches pendant la très rapide cuisson. Je ne vois pas ce qu'il peut exister de plus savoureux.

Nous avons eu un fameux accès boulimique, Pierre et moi, en rentrant de promenade, hier après-midi. L'ennui c'est qu'une fois ouvertes les vannes de la dévoration, on ne peut plus s'arrêter. Manger donne faim, comme faire l'amour donne envie de faire l'amour (au moins jusqu'à cinquante ans, dans mon expérience). Plus exactement : manger donne envie de manger. Plus exactement encore : manger donne envie de ne pas s'arrêter de manger. La règle diététique, comme la règle morale à laquelle elle ressemble tant, sur un mode mineur, exige un dédoublement de soi-même, une sorte de schizophrénie pratique, et que soit confiée la direction des opérations au moins "soi" des deux "soi", au moins impulsif, au moins pulsionnel, au plus étranger, celui qui voit tout cela de l'extérieur et ne s'en laisse pas conter par le pur instinct, par le désir de ne pas arrêter, par la peur qu'à cette plénitude, manger (ou faire l'amour, ou jouir), succède douloureusement son contraire, le vide, le manque, le rien de la sensation (et c'est une douleur).

Le moi de garde n'était pas très vigilant, hier après-midi, car à peine avions-nous avalé un magret entier, en guise de "quatre heures" (et ç'aurait été un accès presque raisonnable, mesuré, circonscrit), nous sommes passés au fromage, puis, j'ose à peine l'écrire, ne disposant de rien qui ressemblât de près ou de loin à une douceur, à un dessert, nous nous sommes gavés de confitures, sur du pain brioché grillé, et, comme il ne grillait pas assez vite, sur de vulgaires *Krisprolls*, en attendant…

L'excuse est le froid, évidemment. J'avais cru comprendre qu'avait été annoncée une amélioration de la situation climatique; mais les experts voulaient dire sans doute que le ciel serait plus dégagé, qu'il allait faire plus beau, c'est-à-dire plus froid. C'est en tout cas ce qui est arrivé.

Ce matin, n'en pouvant plus – et de toute façon nous sommes arrivés au 15 novembre –, j'ai téléphoné au plombier de village que recommande le châtelain des Francs. Mais la ligne sonnait occupée quelques secondes, puis plus rien : cela à quatre ou cinq reprises. J'ai donc dû me rabattre (paresseusement soulagé, je dois le dire, car lui connaît la maison), sur l'éternel Lovato. C'est à sa femme que j'aiparlé, et elle ne m'a envoyé

personne jusqu'à présent, dix heures du soir. Pierre part demain pour Paris. Les nuits sans chauffage sont supportables quand il est là, mais *sinon non*, comme à Caspe.

Madeleine Gobeil, à ma grande surprise, m'a dit aujourd'hui qu'elle avait passé tout l'hiver dernier sans chauffage, dans son appartement parisien. La chaudière était détraquée, et personne ne faisait rien. Je ne sais pas comment elle a pu tenir. Il est vrai qu'elle est canadienne.

J'ai dit ce matin à ma mère, par plaisanterie, au téléphone, que j'avais appelé *Streichenberger*, pour faire allumer la chaudière. *Streichenberger* c'était la grande entreprise de chaufferie, dans les années cinquante, à Chamalières et sans doute à Clermont. C'est un des noms les plus familiers de mon enfance. Il me semble qu'en toute occasion (la chaudière ne devait pas être bien vaillante, là-bas non plus) ma grand-mère disait d'un air pénétré :

« Il faudrait faire venir Streichenberger. »

La plaisanterie a été tout à fait perdue sur ma mère, en tout cas, qui n'a trouvé rien d'étonnant à ce que Streichenberger prospérât encore, cinquante ans plus tard et à cinq cents kilomètres de là. Plus avant dans la conversation elle m'a demandé :

«Et Streichenberger vous a dit s'il passerait aujourd'hui ? »

Ma mère est à Paris chez son ami Madou, et Madeleine Gobeil doit la voir demain. J'espère qu'elle ne lui dira pas que je vais la semaine prochaine en Tunisie, car je ne suis pas arrivé à le lui annoncer moi-même – non que j'aie eu l'intention d'en faire le moindre secret, mais il est très difficile d'annoncer quoi que ce soit à ma mère, qui parle sans arrêt, au téléphone, principalement de ce qu'elle a fait et de ce qu'elle compte faire, et qui, si exceptionnellement elle songe à me demander de mes nouvelles, s'empresse de fournir aussi la réponse :

«Et vous, comment allez-vous, avec ce froid? Oh mais tout le monde est transi, ces jours-ci : je n'ai autour de moi que des gens claquemurés, personne ne veut mettre le nez dehors... »

Une ou deux de ses amies lui ayant dit du bien de *Syntaxe*, elle a demandé que le livre lui soit envoyé, il y a de cela un mois ou plus.Mais

je n’ai eu droit à aucun commentaire – seulement à l’alternance ingénue de ces deux leitmotive :

« Je n’ai pas encore eu le temps de lire votre livre, mais dès que j’aurais un moment... »

et :

« Les journées sont longues, vous savez : quand personne ne vient me voir je me demande bien ce que je pourrais faire... »

Au fond j’aurais fait un fils parfait de mère juive, j’aurais pu me plaindre d’elle à longueur de volumes…

Mardi 16 novembre, dix heures du soir. «Il était directeur de chez Grasset » (Yves Berger, qui vient de mourir, et que j’avais rencontré l’année dernière, je crois, à la librairie de Colette Kerber, qui m’avait présenté à lui).

***

«Le Premier ministre s’est déplacé dans un centre du Secours catholique. »

*

Madeleine Gobeil me disait hier qu’elle avait rencontré récemment Bob Wilson, qui l’avait invitée à faire un cours ou un séminaire dans son centre de formation, dans le Connecticut, je crois. Elle dit qu’il s’intéresse beaucoup à Mrs. Bolton, cette richissime Vénézuélienne que nous promenâmes dans les parcs et villas de Toscane, en 1999; et que plus généralement il est entouré de tout un chapelet de femmes de grande

fortune, sensibles à sa séduction personnelle et au prestige qui entoure son art – ou à son art lui-même, peut-être.

Bob Wilson, coïncidence, tient une certaine place dans le chapitre de *Travers III* auquel je travaille en ce moment, et, avant cela, dans le *Journal de* Travers, que j'ai tous les jours l'occasion de feuilleter. Et déjà, en 1976, on le voit consacrer une partconsidérable de son temps et de ses énergies à tâcher de réunir des fonds pour son théâtre et pour sa compagnie, sa troupe, son entourage, ses activités pédagogiques et thérapeutiques, se livrant à de vastes entreprises de séduction sociale et artistique auprès de *society women* aux larges moyens – bien sûr aux États-Unis ces activités-là sont tout à fait admises et répertoriées, elles ont même un nom officiel, *fund raising* (je m'y suis livré moi-même, à une échelle très modeste et sans grand succès, aux beaux temps de "Pli selon Pli"). N'empêche, voilà ce grand artiste qui aura passé toute sa vie, donc, puisqu'il est *still at it*, à tâcher de financer ses travaux en s'attirant les faveurs des puissants et des puissantes. Il aime peut-être la compagnie des femmes mûres et milliardaires, dont il n'y a aucune raison de penser qu'elles sont moins amusantes que les femmes mûres et pas milliardaires. Tout de même, comme ce doit être ennuyeux (non pas nécessairement leur compagnie, mais d'avoir à s'attirer leurs bonnes grâces pécuniaires) ! Et comme les pauvres artistes en ont vu, au cours des siècles, pour obtenir l'indispensable bienveillance des détenteurs du pouvoir et de la fortune ! Je me félicite d'avoir choisi un art où l'on n'a pas besoin d'argent (ou de très peu, comparativement) pour produire des œuvres. Ô malheureux gens de théâtre, chorégraphes, directeurs de troupes, cinéastes, sculpteurs, toujours à mendier pour la bonne cause!

(Il est vrai que les écrivains dépendent gravement des éditeurs – j'en fais tous les jours l'expérience. Mais enfin ils peuvent toujours écrire (même si cet ordinateur m'a ruiné).)

*

Le plombier est venu, aujourd'hui. Mais bien entendu il n'a pas pu mettre la chaudière en route. Cette fois c'est une affaire de *valve*, si j'ai

bien compris : le produit qu'on met dans les tuyaux pour assurer qu'ils ne s'encrassent pas attaque les *valves* (sont-ce bien les *valves*?) et peut les percer sévèrement – c'est ce qui est arrivé. Peut-être suffirait-il de remplacer la pièce percée, si l'on peut encore en trouver. Sans cela il faut changer toute la valve. Mieux encore : comme on ne fait plus de valves de cette taille, et qu'on a miniaturisé les modèles, il y a un danger qu'il faille changer certains tuyaux, pour les adapter à la nouvelle valve, éventuellement…

L'expert est reparti en me disant qu'il reviendrait, s'il trouvait à son atelier quelque chose qui puisse me convenir. Bien entendu il n'est pas revenu.

Qu'est-ce que ça peut bien coûter, une *valve*?

Mercredi 17 novembre, dix heures et quart, le soir. Pas de nouvelles du plombier – heureusement il fait un peu moins froid; néanmoins les nuits sont dures, surtout quand Pierre n'est pas là.

*

Mille six cents euros de découvert. La limite est à trois mille. J'ai fait un chèque de cinq cents euros pour l'assureur, qui m'en réclame quinze cents pour la maison mais va d'un jour à l'autre en demander quinze cents de plus, ou deux mille, pour la voiture; et j'ai payé par TIP cinq cent quatre-vingts euros pour la taxe foncière – ou la taxe d'habitation, je ne sais plus : elles sont à peu près du même montant et l'une reste à payer; pour l'impôt sur le revenu c'est deux mille euros encore qui restent à régler.

Comment faire? Essayer de vendre *Comment massacrer efficacement sa maison de campagne* (dont pas une ligne n'est écrite) à Privat (dont Philippe Martel connaît le nouveau directeur) ; ou bien *La Dictature de la petite bourgeoisie* au Rocher (ou Pierre Guillaume de Roux me serait

favorable, d'après Combaz – il ne le manifeste guère) ? Ou bien le *Journal* 2004 (qui lui n'a fait l'objet d'aucun contrat, jusqu'à présent) ?

Stéphane Baumont m'a envoyé l'article de Claude Duneton, plus ou moins à propos de *Syntaxe*, dans *Le Figaro.* Et j'ai reçu, par le truchement d'une collaboratrice de Finkielkraut, une invitation à participer, avec François Taillandier, à une émission "Répliques" enregistrée le 12 janvier – dans la platitude totale qu'est ma "carrière", c'est presque un événement.

Jeudi 18 novembre, neuf heures et demie. Ce n'était pas une *valve*, qu'il fallait changer à la chaudière, mais une *vanne.* À vrai dire, jusqu'à aujourd'hui, c'était seulement le clapet (mettons) de la vanne qui était en cause – la petite plaque circulaire qui la ferme sur le devant. Mais bien entendu on a découvert que cette pièce n'était pas remplaçable, qu'il fallait changer toute la vanne... Il paraît que ce n'est pas tant la pièce qui risque de coûter cher que la main-d'œuvre pour la mettre en place.

En promenant les chiens j'ai rencontré l'une des filles de M. de Rigaud, et nous avons parlé de chauffage, évidemment, ou de froid. Elle est calfeutrée dans deux ou trois pièces, à la chartreuse, et tout le reste du bâtiment est glacé. Nous avons ri en parlant du plombier – ri jaune, car elle aussi a observé que chaque fois qu'on faisait appel à ses services il fallait changer une pièce ou une autre. Cela dit j'ai pu constater par moi-même, quand je suis allé à la chaufferie avec l'ouvrier de l'entreprise, que la pièce qui fermait la vanne était bel et bien percée. Quant à savoir s'il est indispensable de changer la vanne elle-même…

Une des contrariétés de l'existence, c'est que les crétins, ou supposés tels, finissent toujours par avoir raison – enfin *crétins* n'est pas le mot, en l'occurrence : disons plutôt les pénibles, les méfiants, les tatillons. Ceux-là disent toujours, par exemple, qu'il ne faut pas quitter d'une semelle les ouvriers dans la maison, les artisans, les plombiers, les chauffagistes, les électriciens, qu'il faut bien observer tout ce qu'ils font, afin que ce soit bien fait, et que rien d'inutile ne soit fait. J'ai toujours ignoré ces préceptes, n'ayant aucun désir de perdre une demi-journée, ni seulement deux heures, chaque fois que ces messieurs daignent intervenir. Mais l'autre jour, parce que je suis affolé par ce que coûte chaque fois les visites de cette entreprise, j'ai suivi son représentant, un garçon qui vient

ici depuis dix ou douze ans, et qui est d'ailleurs très sympathique, et certainement très honnête. Eh bien j'ai pu constater en le suivant que, s'il se posait quelque problème *au-dessus* de la chaudière (or il s'en pose toujours), lui, au lieu d'aller chercher son échelle ou de nous en demander une, *montait sur la chaudière*, tout simplement. Je me demandais depuis des années pourquoi cette belle chaudière, qui en son temps m'a coûté les yeux de la tête, était toute cabossée, pourquoi son plateau supérieur ployait, et pourquoi son panneau de protection, à l'avant, sa portière,si l'on veut, ne fermait plus : personne ne va jamais dans cette chaufferie, je ne comprenais pas comment ces détériorations avaient pu survenir – maintenant je sais…

J'en suis arrivé à me demander si nous ne devrions pas abandonner la chaudière et le gaz et nous calfeutrer nous aussi, nous calfeutrer dans cette bibliothèque, en y mettant le lit jusqu'au mois d'avril, et en essayant de la chauffer avec des appareils électriques. Au fond je n'aime pas beaucoup ma chambre, où je ne mets jamais les pieds dans la journée : la constante dégradation de la vue qu'offrent ses fenêtres, au nord, m'a détaché d'elle. Il ne me gênerait pas du tout de n'habiter que cette pièce-ci où de toute façon je suis presque sans interruption de huit heures et demie du matin à dix heures et demie du soir. Mais des appareils électriques peuvent-ils chauffer une salle de dix-sept mètres de longueur, six de largeur, quatre et demie de hauteur? Et cela coûterait-il moins cher que de chauffer au gaz toute la maison? Ça ne peut tout de même pas coûter *plus* cher!

Je songe à ces sortes de lampadaires chauffants qu'on voit dans les églises, ou au-dessus des terrasses de café – bien entendu il en faudrait un aussi pour la cuisine. Je devrais consulter Combaz, qui est mon conseiller principal pour tout ce qui relève de la vie réelle, avec laquelle il est resté en contact étroit (les plombiers, les éditeurs, les fournisseurs de matériel informatique…).

La fille de M. de Rigaud m'a dit que son père avait été emmené à l'hôpital de Lectoure et ne pourrait pas revenir chez lui. Je sais que la famille avait un mal fou à assurer sa garde, quand il était ici, et d'autant plus qu'il n'est pas commode. N'empêche : que ces fins de vies

contemporaines sont tristes ! Je n'aimerais pas mourir à l'hôpital de Lectoure. Tandis qu'en cette bibliothèque, au-dessus des arbres…

Vendredi 19 novembre, dix heures moins le quart, le soir. Le froid continue d'être mon occupation principale. Le plombier ne s'est pas manifesté, bien qu'il eût promis de téléphoner même si la pièce dont on a besoin n'était pas arrivée, hypothèse que d'ailleurs il écartait : il était sûr de recevoir ce matin la fameuse vanne, et elle serait aussitôtinstallée. Je n'ai pas rappelé. Il me répugne d'être contraint de harceler, surtout sans aucun résultat. Je suis à peu près résolu à changer mon fusil d'épaule. Je consulterai Pierre, que je dois aller chercher à minuit à Lectoure, comme tous les vendredis, à l'arrivée du car d'Agen. Et s'il est d'accord nous achèterons demain des appareils électriques, les installerons dans cette bibliothèque, y transporterons notre lit et ne vivrons plus que dans cette pièce, jusqu'aux beaux jours. Tout le monde dit que le chauffage électrique est ruineux, mais il me semble qu'il ne peut que représenter une économie, en comparaison des huit mille cinq cents euros qu'a coûté l'an dernier le chauffage par le gaz – je trouve ce chiffre sur la copie de ma déclaration d'impôts, parmi les "frais réels" (je déduis cinquante pour cent du chauffage; mais dans les huit mille cinq cents euros entraient sans doute aussi des frais de réparation de la chaudière).

Il faudra acheter aussi un appareil électrique pour la cuisine. Je prendrai mes repas dans la cuisine, comme nous le faisions aux Garnaudes il y a cinquante ans.

Oui, ce me semble la solution la plus raisonnable – ne chauffer que les pièces utilisées toute la journée.

*

Ces journées et ces nuits sont pénibles, mais je me dis que si j'étais à l'hôpital, par exemple, je donnerais n'importe quoi pour être chez moi,

même en des conditions comme celles-ci. Ma mère est très étonnée que son amie Denise, qui est une femme de caractère et de volonté, soit terriblement déprimée et abattue, effrayée, sans courage, parce qu'elle doit subir une opération lundi prochain. Je n'aime pas beaucoup cette Denise, qui en fait de caractère l'a épouvantable, et qui est celle qui m'a dit un jour, à ma totale stupéfaction (ce n'est pas l'agression, qui m'a étonné, c'est la vulgarité de son expression, de la part d'une ancienne élève de "la Légion d'honneur"…), que j'étais « le roi de la pédale », «très porté sur la pédale » ou quelque chose de cet ordre. Néanmoins je trouve très touchant qu'elle ait peur – elle doit avoir au moins quatre-vingt-dix ans, puisque c'est une amie de toujours de ma mère. Cette faiblesse la rend plus humaine, je trouve. Moi j'ai froid, mes os craquent, il est arrivé une lettre des impôts que je n'ai pas osé ouvrir; mais je suisdans ma bibliothèque, mon regard passe par-dessus les arbres, je sors me promener sous la pluie.

Je l'ai déjà écrit cent fois mais ce qui me fait le plus peur dans les hôpitaux, presque autant que les opérations elles-mêmes, ce sont ces chambres sinistres, ouvrant sur des cours, et d'où l'on ne voit rien. Il faudrait faire une liste des chambres d'hôpital d'où l'on voit la mer, le ciel, la campagne, la Seine, ou à défaut une rue animée, le mouvement de la vie. Dans une chambre qui offrirait une belle vue il me semble que je pourrais m'accommoder, sans doute pas de la grande douleur, mais de la maladie, et même, qui sait, de l'approche de la mort. Mais ces pièces où l'on ne songerait même pas à soulever le rideau, parce qu'on sait qu'il n'y a rien derrière…

Bax souhaitait pour l'heure de sa mort la contemplation renouvelée d'un coucher de soleil sur la mer, tel qu'il l'avait vu de sa chambre au premier étage de l'auberge de Glencolumcile, dans le Donegal. Le vœu date de 1909, il me semble. Bax n'est mort qu'en 1953, assez tard pour composer encore une musique destinée au couronnement d'Élisabeth II. Il n'est pas mort à Glencolumcile, mais il est mort en Irlande, près de Cork. Je ne sais pas ce qu'il a vu de sa fenêtre, à sa dernière heure; mais la veille ou l'avant-veille il avait fait avec des amis une promenade inoubliable, dont la beauté l'avait bouleversé. L'Écosse, au fond, ne fut dans sa vie qu'une longue parenthèse (de 1928 à 1940, il me semble). La

passion de sa jeunesse avait été l'Irlande, il s'est voulu poète *irlandais* autant que compositeur anglais, et après une dizaine d'années peu productives vécues dans une auberge du sud de l'Angleterre (« Je suis à la retraite comme un épicier», disait-il), c'est en Irlande qu'il est allé faire ses adieux à la terre.

Il est très présent dans le premier chapitre de *Travers III* (à Morar).

Samedi 20 novembre, neuf heures du soir. Encore une contradiction : j'ai beau dire, ou prétendre, qu'en voyage et même à la maison il faut aimer ou apprendre à aimer tous les temps, toutes les manifestations du climat, et j'ai beau être arrivé à me convaincre d'apprécier la pluie, le brouillard, le ciel gris, je ne sais personne qu'un rayon de soleil réjouisse plus que moi. Ce matin c'était mieux qu'un rayon de soleil :c'était une lumière enchanteresse répandue sur toute la campagne, reprenant tous les plus beaux thèmes des feuillages d'automne et les soumettant à des variations somptueuses, sur le double fond des terres brunes, fraîchement labourées, et des traînées de brume qui s'accrochaient, dans les creux, aux filets tendus par les bosquets.

Nous sommes allés à Fleurance, décidés à faire front, plutôt gaiement, au problème douloureux du chauffage. À la grande quincaillerie Derrey, qui d'ailleurs ne s'appelle plus comme ça, un homme qui paraissait très compétent, et auquel nous avons expliqué que nous essayions de chauffer une pièce de quatre cent cinquante mètres cubes (d'après ses calculs, sur nos indications), nous a dit qu'il ne voyait pas d'autres solutions à notre problème qu'un radiateur à bois, qui coûtait je crois neuf cents euros, ou bien deux radiateurs à pétrole, qui, eux, coûtaient sept cents euros chacun : et ensuite il aurait fallu les alimenter tous les jours en bois, ou en pétrole. C'était infiniment au-dessus de nos moyens (de nos *non-moyens*, puisque Pierre ne peut pas faire un chèque et que moi j'ai déjà trois mille euros de découvert). Lui insistait cependant : rien d'autre ne serait efficace. Nous n'avons été ni assez fous ni assez raisonnables pour l'écouter, nous avons acheté des radiateurs électriques, à bain d'huile,

quatre d'abord, puis cinq, parce que Flatters, à peine étions-nous rentrés ici, m'a dit que lui était très content, pour son atelier, d'un radiateur à douze éléments, douze plis d'accordéon, alors que les nôtres n'en avaient que sept, ou neuf, ce qui d'après Flatters ne serait jamais suffisant, d'autant que cette bibliothèque est beaucoup plus grande que son atelier. Pierre est reparti en chasse, et a trouvé un radiateur électrique à *onze* éléments. Flatters dit que ce n'est toujours pas suffisant. Tout cela a coûté à peu près quatre cents euros.

Nous avons abandonné la chambre, le lit est désormais à côté de ce bureau, qui lui-même a changé d'axe, et regarde désormais les fenêtres, au lieu de faire face à la longueur de la pièce. Contradiction pour contradiction, en voici d'ailleurs une de plus. Je prétends d'ordinaire qu'il faut tout sacrifier à la belle ordonnance, je désapprouve qu'on habite les communs de son château ou qu'on prenne ses repas dans la cuisine, je méprise les aménagements pratiques, mais le froid m'a beaucoup rabattu le caquet. Quand on entre dans cette bibliothèque, et qu'on regarde en direction de la cheminée qui est au bout, on voit d'abord ce bureau tourné vers l'extérieur (et moide profil, donc), puis le lit pareillement orienté. Cette disposition n'a ni queue ni tête, formellement. On se croirait dans une salle des ventes. Je me rapproche de ma mère.

Nous avons branché tous nos radiateurs, avec pour résultat le plus net, jusqu'à présent, que toute l'électricité a sauté, deux ou trois fois. Il faut chaque fois, dans le noir, aller remettre le compteur, deux étages plus bas, dans une pièce accessible seulement de l'extérieur. Pour le reste, je crains que l'homme de Fleurance n'ait raison : tout cela est en marche depuis six ou sept heures maintenant, et pour ma part je suis toujours gelé, bien plus qu'à trois heures de l'après-midi, quand un rayon de soleil s'était glissé dans la maison. Comme Pierre a l'air très à son aise (avec tout de même trois pull-overs l'un sur l'autre, et une écharpe jusqu'au nez), je n'ose pas trop me plaindre, crainte de passer pour une poule mouillée.

Or sais-tu, Gabriel, qui est passé ici cette après-midi – oui, un samedi : l'employé de Lovato le plombier, toujours jurant et parlant tout seul, mais gentiment et plutôt drôlement, comme je l'ai toujours entendu le faire. On ne peut jamais lui en vouloir de rien, et d'ailleurs à lui il n'y a

rien à reprocher (sinon, ah si, de monter sur la chaudière). Il s'est avisé que la fameuse vanne, ou valve, *or whatever*, non seulement n'était pas indispensable, mais même ne servait à rien du tout. Elle a été mise en place, il y a dix ans, pour le cas où la chaudière serait un jour dotée d'un *régulateur.* Mais comme la chaudière n'a pas reçu de régulateur, la vanne n'a aucun rôle à jouer. Yves s'est contenté de l'enlever, sans la remplacer. Et il a mis la chaudière en marche, ce dont les premiers effets devraient se faire sentir demain, si tout va bien. Toutefois je lui ai demandé de la régler au plus bas, et surtout de ne faire chauffer que cet étage-ci, et pas le premier. Dans la cuisine nous avons mis un des radiateurs électriques, et installé la télévision. Tout le reste de l'étage est abandonné au froid (mais décidément ces radiateurs électriques ne font aucun effet, sous ces hauts plafonds).

*

À en croire un habitué du site de l'In-nocence, citant le *Courrier international* citant lui-même *Le Figaro* (ce sont beaucoup d'intermédiaires…), la femme de Nicolas Sarkozy, dans un entretien donnéau *Figaro*, donc, se serait déclarée « fière de n'avoir pas une goutte de sang français » (père russe et mère espagnole, si j'ai bien compris – je croyais qu'elle était corse…).

Dimanche 21 novembre, dix heures du soir. Nous avons défait aujourd'hui tout ce que nous avions fait hier. Le lit est retourné dans la chambre. Le bureau a retrouvé sa place dans l'axe de la bibliothèque. Je n'ai pas pu supporter de m'être trahi à ce point, d'avoir renoncé par peur du froid et par sens pratique à toutes les exigences de la pompe, d'avoir transformé la plus belle pièce de la maison en garde-meubles. Tout est rentré dans l'ordre.

Il y a aussi que l'Yves de Lovato a finalement mis en marche la chaudière, hier, comme je l'ai dit, et que tout le deuxième étage est chauffé, désormais, y compris la chambre. *Chauffé* est tout de même un bien grand mot. La chaudière est branchée sur trois, c'est son régime le plus bas, celui qui sert aux beaux jours d'avril, quand on craint qu'il ne soit trop tôt pour éteindre tout à fait. Nous ne pouvons pas nous offrir mieux. Mais nous ne sommes pas en avril, ces journées-ci sont plutôt froides, quoique ensoleillées (ou *parce que* ensoleillées), et je n'arrive pas à me réchauffer.

Hier nous avons dîné dans la cuisine, pour la première fois. La seule chose qui réchauffe un peu, c'est de manger (de préférence des plats très chauds).

Cette après-midi nous avons fait une très belle promenade, du côté du moulin de Balignac et de Heuré-Bartens. La lumière est magnifique, ces jours-ci. Et quand on marche dans le soleil on n'a pas froid.

*

Si j'écris un jour un livre intitulé *Ma mère*, Flatters réclame le droit d'y ajouter une longue note, comme l'a fait Robert Misrahi à *Syntaxe* (Robert Misrahi que nous avons entendu ce matin à la radio, non pas certes chez Victor Malka à « Écoute Israël » (devenu d'ailleurs «Maison d'étude»), mais juste après, chez les francs-maçons ou leslibres-penseurs, qui viennent de lui décerner un prix). Flatters veut corriger mes descriptions de ma mère, dans le sens d'une vigoureuse défense.

Il a reçu hier sa visite, à son atelier de la rue des Bourdonnais. Elle était accompagnée de Madou son hôtesse à Paris, et d'Annie B., jadis l'épouse de mon oncle François Camus, et que j'aime beaucoup, et qu'il a trouvée comme moi très belle et très sage. À elles trois, ces dames, c'étaient trois siècles en voyage, ou presque (je ne comprends pas comment "Annie Camus", comme nous l'appelons, peut conduire dans le centre de Paris, chercher une place, faire des créneaux, etc.).

Flatters dit que ces dames “savent tout” – non pas au sens où elles auraient des connaissances encyclopédiques sur tous les sujets, mais en cela qu’il y a selon lui une pénétration particulière au très grand âge, une connaissance par la longévité, qui dit-il lui a beaucoup appris.

De Madou qu’il trouve très sympathique il dit qu’elle a l’air d’un adjudant, ce qui m’amuse beaucoup parce que c’est la réputation qu’elle a toujours eue dans la famille et alentour – d’un adjudant très gentil, très généreux, et formidablement efficace.

D’Annie il apprend sans étonnement qu’elle a perdu un fils de dix ans, mon cousin Didier Camus, noyé dans un lac d’entre Auvergne et Limousin, quand j’avais moi-même une dizaine d’années. « C'était donc ça... », dit-il. Il trouve que cette femme a une qualité de compréhension des choses et des êtres que confère seule la très grande douleur, l’au-delà de la douleur. Il remarque qu’elle ne s’accommode pas des *glissandi* de l’échange mondain, quand le sujet mérite plus d’attention, de gravité et de soin. Ainsi, alors qu’il avait évoqué très en passant son frère en disant qu’il avait *disparu*, elle a voulu savoir ce que recouvrait ce *disparu*, et exploré sa douleur à lui, avec la compassion et la pénétration, je ne trouve pas d’autre mot, de sa douleur à elle (dont elle n’a pas soufflé mot, c’est moi qui en ai parlé à Flatters).

De ma mère, il dit qu’elle est des trois la plus douce, la plus silencieuse, « comme une impératrice ».

De leur côté, ces dames ont été semble-t-il enchantées de leur visite. Ma mère estimait ce matin que l’atelier de Flatters, au cœurde Paris, c’était « le cœur du cœur des choses » – l’allusion n’était pas purement géographique.

Lundi 22 novembre, dix heures et demie du soir. «*Le Monde* a une culture de l'après-midi » (d’après le contexte on comprend que cette dame, qui représente, je crois, le comité des rédacteurs du *Monde*, veut dire que le personnel du journal est habitué à ce qu’il paraisse l’après-midi, plutôt que le matin comme il en est question…).

*

J'ai été un peu injuste avec les éditeurs des Mémoires du marquis de Casa Fuerte. Ils donnent un peu plus de renseignements que je ne l'ai dit. Ces renseignements sont placés en fin de volume, de sorte qu'on ne les découvre pas forcément quand on aborde la lecture. Il y a là des "Repères chronologiques", par exemple, fort utiles. On y apprend que l'auteur est né le 5 juin 1882 à Naples, et mort le 5 janvier 1962 à Paris. Mais rien n'est dit sur l'origine de ce titre absurde, *Le Dernier des Guermantes*, ni sur l'établissement du texte. De temps en temps une note vous informe que « Le marquis de Casa Fuerte décrit ensuite la vie quotidienne de cet original [*le violoniste Larapidie*] à Balsorano », ou bien que « Le marquis de Casa Fuerte raconte ensuite les déboires de fortune et la mort de son amie Mme Georges de Montgomery » – d'où l'on conclut qu'on n'a entre les mains que des extraits.

Sidi Dhrif (Tunis), hôtel Sidi Bou Saïd, mardi 23 novembre, minuit vingt. Au début de l'après-midi Pierre m'a conduit de Plieux à l'aéroport de Toulouse, avant de partir lui-même pour Paris, en voiture. Le vol pour Tunis s'est passé très doucement et tranquillement, à la lecture très intéressée du livre de François Taillandier, *L'Autre Langue* (je dois dialoguer avec l'auteur à l'émission de Finkielkraut, en janvier). Yves Mézières, ex-mari de Camille Laurens, et qui sort de deux ans de procès avec elle et avec les éditions P.O.L, m'attendait à l'aéroport de Tunis, gentil et assez déprimé : il trouve que le personnel administratifde la culture est difficile à vivre. Il y a trois ans qu'il est en poste ici, son contrat a déjà été renouvelé une fois, il doit quitter la Tunisie l'année prochaine et n'en semble pas trop désolé. Il n'est pas certain de rester dans le circuit des fonctions culturelles à l'étranger, et d'ailleurs n'y tient pas plus que cela. D'un autre côté, la perspective de redevenir professeur dans un lycée ou dans un collège ne l'enchante pas non plus.

Il m'a conduit jusqu'à cet hôtel, tout voisin du palais présidentiel, et nous sommes ressortis pour dîner, à La Marsa ou à Gamarth, dans un restaurant – *Sinbad*, peut-être – où je ne suis pas sûr de n'être pas déjà allé avec "Étienne", il y a dix ans. Une pièce d'Yves Mézières, lointainement inspirée de diverses nouvelles de Borges, doit être publiée demain ici, dans une édition bilingue, franco-arabe.

À ma demande il m'a laissé à Sidi-Bou-Saïd, d'où je suis rentré à pied. Il craignait qu'on ne m'empêche de passer devant le palais présidentiel, où la circulation est interdite, mais c'est seulement pour les voitures. Je suis revenu ici sans encombre. Auparavant j'avais fait un très agréable petit tour à pied dans Sidi Bou Saïd, qui est décidément très joli. Peut-être est-ce un lieu terrible au cœur de la saison touristique, ou tout simplement le jour, mais, entre onze heures et minuit à la fin novembre, c'est une petite ville merveilleuse, d'ailleurs très bien administrée et conservée, il me semble – beaucoup mieux qu'un bourg touristique de comparable renom en France, qui aurait été gâché depuis longtemps. Tout y est blanc et bleu comme en Grèce, à l'exception des portes splendides des maisons patriciennes, bordées de larges pierres gris-jaune. À l'arrière du fameux café aux marches inégales, je suis monté jusqu'à la mosquée, et de là jusqu'à un petit cimetière aimé des chats, en surplomb sur la mer. Partout on peut entrer dans des cours, à moins que ce ne soient de petites places, qui communiquent les unes avec les autres, sous de délicats moucharabiehs tels qu'il s'en voit jusqu'à Mykonos et Mytilène, et bien au-delà. De végétation il y a juste ce qu'il faut pour la méditation du sage et le délice du poète : un plant de lilas, un cyprès.

Mercredi 24 novembre, midi et demi. Une des raisons qui font que je n'ai de mon précédent séjour en Tunisie, vieux de dix années, qu'un souvenir assez confus, c'est que dans ce pays, à première vue, on trouvepeu de guides, de brochures touristiques, de cartes. J'ai besoin de la médiation de l'écrit, pour me souvenir. Il me faut passer par le signe, pour mettre les choses en place. Même à Sidi Bou Saïd, où je viens de

faire une seconde promenade, après celle d'hier soir, et c'est un site qui doit compter, très légitimement, parmi les plus visités en ces contrées, on trouve certes beaucoup de cartes postales, mais, à moins que je n'aie pas assez cherché, pas de cartes routières, pas de guides touristiques, pas même un dépliant sur le village et ses monuments.

Il faisait un temps superbe et chaud, presque printanier, qui néanmoins est en train de se couvrir. Comme en 1994 j'ai visité le palais d'Erlanger, mais je ne me rappelle pas si alors j'y étais entré. Il faudrait que je vérifie dans *La Campagne de France*, dont j'ai pris la précaution de me munir – malheureusement je n'ai pas le temps de le faire pour le moment. J'ai rendez-vous avec Yves Mézières à une heure et demie.

Dans la grande villa du baron d'Erlanger, j'étais seul avec le guide. Il y a là un petit musée d'instruments de musique, et quelques tableaux peints par le baron lui-même. Mais le plus intéressant est l'aménagement des lieux, la traduction mobilière et confortable, spacieuse, d'un rêve bourgeois d'Afrique du Nord, dans le premier tiers du siècle dernier.

Le village a bien sûr un peu moins de séduction le jour que la nuit. Je voyage constamment avec Didier Eribon. Sa pensée ne me quitte pas. Je sais qu'il me reproche véhémentement de déplorer qu'en de certains lieux il y ait trop de touristes, comme si je n'étais pas un touriste moi-même. À Sidi Bou Saïd, même un jour de semaine en novembre, les étrangers sont partout, ou presque – curieusement c'étaient surtout des Roumains, ce matin. Mais enfin c'est encore assez raisonnable et le site, comme je le remarquais hier soir, est assez peu abîmé. On y déplore seulement une fâcheuse abondance de décharges sauvages, même aux plus beaux points de vue.

Ici aussi, sous mon balcon, les détritus sont nombreux. Il y a même des bouteilles en plastique dans les arbres. On dirait que les gens jettent leurs déchets par les fenêtres.

Je suis totalement désorienté – au sens le plus littéral. Un autre motif de la grande imprécision de l'image en moi de la Tunisie, c'estqu'il y a dix ans j'ai voyagé assez passivement, en me remettant dans une large mesure à "Étienne", qui me servait de guide. Pour bien comprendre un pays, ne serait-ce que sa géographie, il faut se débattre soi-même avec les

cartes, avec les plans, chercher soi-même telle ou telle adresse, les hôtels, les monuments. Ici je ne comprends pas très bien comment il se fait que la mer soit à l'extrémité gauche et à l'extrémité droite du panorama, sous ma fenêtre. Mon hypothèse actuelle est que la chambre regarde en direction du sud-ouest, que le morceau de mer qu'on aperçoit sur la gauche appartient à la baie de Tunis et l'autre à la rade de Bizerte – mais alors celle-ci doit être beaucoup plus vaste que je ne le supposais car, vue des abords du palais présidentiel, on croirait contempler le large. Il est urgent que je consulte une carte. Quant à la ville qui est en contrebas, sous le balcon, ce doit être un faubourg de Tunis, je ne sais lequel (le Kram?). Ce ne peut pas être Tunis même, à mon avis. J'avais imaginé que je serais logé dans le centre de la capitale. Mais il paraît que son rôle est de moins en moins important. De fait, sur ces hauteurs d'entre deux mers, le président est mon plus proche voisin (il est interdit de photographier le palais présidentiel, ou du moins le peu qu'on en aperçoit derrière de hauts murs).

Minuit. Riche et dense journée, que je ne vais avoir ni le temps ni la force de relater, sinon sous forme d'agenda. Yves Mézières et moi avons très longuement et très agréablement visité la médina de Tunis, cette après-midi, sous la conduite très amicale et éclairée d'un journaliste et poète nommé Atem Quelque chose – j'avoue avoir du mal à bien retenir les noms arabes quand je ne les vois pas écrits. En 1994, faute de temps, j'avais manqué ce qu'il y a de plus beau. L'extrême richesse archéologique de ce vaste quartier m'avait pour la plus grande part échappé. Tout est hélas fort délabré, un peu comme le Marais il y a cinquante ans ou le centre de Naples il y en a trente. Mais l'opulence architecturale est la même, plus grande peut-être parce que le clavier de siècles et de civilisations est sans doute plus large, du fait de la présence nombreuse, par exemple, de colonnes antiques de remploi. Ce qui m'a le plus impressionné est la nécropole des beys, magnifique, la medersa dans laquelle nous sommes entrés (mais il paraît qu'il y en a cinquante comme celle-là, ce que j'ai grand-peine à croire), et les deux bâtiments de

l’ancien consulat deFrance, où serait passé Chateaubriand : leur état de délabrement est très avancé, mais ils ont des cours magnifiques.

Le débat à l’École normale supérieure s’est bien ou très bien passé : il y avait une trentaine de personnes, ce qui pour moi est presque une foule, et les échanges furent tout à fait animés, sur un mode parfaitement courtois. Les étudiants parlent bien le français, et ils ont un excellent niveau de réflexion – pas trop supérieur au mien, j’espère.

Nous sommes allés ensuite, Yves Mézières et moi, dans la somptueuse maison d’une dame nommée Hélé Beiji, qui est je crois la nièce de Bourguiba ou de sa femme, qui a publié plusieurs livres à Paris et qui préside une très active société littéraire. Elle a donné pour moi une sorte de “cocktail dînatoire”, qui a tourné à la discussion serrée, mais de bonne compagnie, autour de l’“affaire Camus”, de l’entrée éventuelle de la Turquie en Europe et de l’“étrangèreté”. Pour une fois, mis au pied du mur, je ne me suis pas démonté et j’ai tenu assez vaillamment ma partie. Mon principal interlocuteur, pas inamical, mais obstiné, était un auteur de théâtre et metteur en scène de cinéma, dont je n’ai pas retenu le nom. Il y avait aussi un intéressant historien des mouvements sociaux du Maghreb, qui, sans être convaincu par mes argumentations, a semblé estimer que je les défendais avec pertinence. Yves Mézières ne m’a appris qu’après l’épreuve que Mme Beiji avait refusé de m’inviter, en raison de l’“affaire Camus”, à un colloque sur la “Civilité” qui doit se tenir dans une quinzaine de jours, avec, parmi les participants, Alain Finkielkraut et Régis Debray. Le dîner d’aujourd’hui était en fait une sorte d’instruction en justice. Yves Mézières estimait que je m’en étais bien tiré.

Mais il faut absolument que je m’arrête car demain matin nous partons en voiture pour Sfax (ce voyage n’est pas une sinécure).

Jeudi 25 novembre, huit heures et demie du matin. L'homme qui vendait les tickets d’entrée pour la nécropole des beys, hier, et auquel j’ai donné un billet de dix dinars pour deux tickets (notre guide entrait gratuitement), n’a pas rendu de monnaie. Je me suis dit que cinq dinars le

billet d'entrée c'était étonnamment cher, parcomparaison, mais enfin ça ne m'a pas paru invraisemblable, et surtout je ne voulais pas faire d'histoires puisque c'était moi qui payais. Plus tard, dans un café de la médina, la conversation avec mes compagnons étant tombée sur la question de la monnaie et des prix, comme il arrive souvent entre voyageurs, ils m'ont dit qu'un billet d'entrée ne pouvait pas coûter plus qu'un dinar ou un dinar et demi, et ils étaient fort indignés de l'incident.

À la sortie, le même homme a réclamé qu'on lui rende les billets, «pour les statistiques », disait-il. J'ai résisté, car j'aime garder les billets comme souvenirs. Il a fallu tout de même lui en rendre un. À l'évidence, il comptait le vendre de nouveau. Pour ses "statistiques", comme il dit, il doit avoir ses souches.

Je regrette un peu de n'être pas à Tunis, où j'aimerais marcher à loisir, ce que je n'ai jamais pu faire. D'ici, et pour revenir, il faudrait prendre des taxis. Mais je crains ce genre d'incidents, qui gâche un peu l'humeur (comme à Rome).

Sfax, hôtel Thyna, dix heures et demie, le soir. Ah, que j'aime l'anglaise Angleterre, et la Suisse bien helvétique, et la suédoise Ostrogothie, tous ces pays où personne ne songerait un seul instant, tant la contrainte est de longue date intériorisée, à se débarrasser de ses détritus dans l'espace public, ou seulement sur le territoire *visible*! Alors qu'en France on en est encore à essayer de convaincre les gens de ne jeter *que* dans les poubelles et corbeilles à papier prévues à cet effet leurs déchets divers, papiers gras ou bouteilles en matière plastique, en Grande-Bretagne on rappelle à ceux qui pourraient l'oublier que détritus et déchets sont de la responsabilité de ceux qui les produisent, et qu'ils doivent les emporter *chez eux*, serait-ce seulement pour s'en débarrasser – de sorte que le paysage ou les jardins publics, les parcs, n'ont pas à être gâchés par lesdits déchets, ce qui va de soi, mais pas non plus par les affreuses poubelles et les boîtes à ordures, comme à Paris.

De toute façon ce n'est pas la peine d'essayer de continuer à écrire des journaux de voyage ou des descriptions de contrées étrangères, puisque

de toute façon la tyrannie du prétendu “antiracisme” fait qu’on ne pourra pas faire la moindre réserve sur un pays, sur seshabitants, leurs habitudes sociales, leurs manières ou leurs mœurs, à moins de s’exposer aux plus graves dangers, aux insultes, à la censure ou aux procès – sauf bien sûr si le pays en question est les États-Unis, sur lesquels on a tout loisir de taper tant qu’on veut (à condition toutefois de ne pas s’en prendre aux noirs, aux Indiens et maintenant aux “Hispaniques”), et dans une moindre mesure la Grande-Bretagne, l’Allemagne et les contrées de ce genre-là, qui sont nettement moins protégées que les autres (je me souviens toutefois m’être fait vertement tancer par un jeune critique, lors d’un colloque à Yale, pour avoir osé critiquer certains traits et aspects de l’Italie et des Italiens).

Entre Tunis et Sfax, par l’autoroute et la route nationale, on traverse deux cent cinquante kilomètres de [*autocensuré*]. Au prix d’un infime détour on peut voir le magnifique amphithéâtre romain d’El Jem, qui se dresse au milieu de [*autocensuré*].

À Sfax, conduit par le chauffeur tunisien de l’ambassade, nous nous sommes rendus directement à l’université, où nous avons été reçus aimablement par le recteur, un géographe et cartographe, et par un homme que j’ai pris d’abord pour un Japonais (il paraît que les Berbères ont volontiers les yeux bridés) et qui m’a immédiatement alarmé par un discours exalté, et magnifiquement récité, avec une sincérité à toute épreuve, sur la langue française en tant qu’instrument indispensable à la Tunisie et aux Tunisiens pour le mélange des cultures, pour le dépassement des nationalités et des cloisonnements, pour la fin des enfermements dans les littératures et les façons de penser d’un seul pays. On était heureux de m’accueillir en tant qu’écrivain français, c’est-à-dire en tant que porteur d’échange universel, etc. Je pensais à Houellebecq qui écrit quelque part que lorsqu’il entend parler de “droits de l’homme” il suppose immédiatement qu’on est dans le deuxième degré. Cet homme déclamait avec tant de conviction, d’exactitude et de zèle la bonne leçon parisienne que j’ai cru un moment qu’il plaisantait. Et quand je me suis avisé qu’il n’en était rien, j’ai compris que la séance avec les étudiants n’allait pas être une partie de plaisir.

En effet, il a fallu joliment ramer, comme je crois qu'on dit. Mais enfin, mis au pied du mur, *if I may mix my metaphors*, je peux jouer de l'aviron (presque) aussi bien qu'un autre, quitte à louvoyerquelque peu, voire à noyer le poisson quand les eaux sont trop démontées. Pourtant j'étais bien fatigué, m'étant ce matin réveillé à l'aube. Et je sens que la nuit qui vient ne va pas être facile non plus, ma chambre dans ce petit hôtel donnant sur une cour intérieure à galeries, sous verrière, où les paroles de tous ceux qui vont, viennent et claquent la porte résonnent directement dans cet étroit bureau sans protection aucune, et sans nul doute dans mon lit.

Je me suis tiré assez honorablement, je crois, de l'échange avec les étudiants et avec le très redoutable professeur si enthousiastement bien-pensant, j'ai déposé mes affaires ici et j'ai beaucoup marché dans la ville, dans le quartier colonial d'abord, entre la gare et le port, puis dans la médina, où j'ai entr'aperçu une très belle mosquée (d'après ce qu'on en peut voir de la porte, en travers, et de l'autre côté par une fenêtre); où j'ai admiré une remarquable petite tour, un minaret qui m'a paru très ancien; et où j'ai parcouru deux fois les ruelles du quartier réservé, moins achalandé (je l'entends au sens strict – ce sont surtout les chalands qui m'intéressent) que celui de Tunis tel que je l'ai exploré avec Étienne il y a dix ans, et furtivement réaperçu hier.

Le dîner n'a pas été non plus une affaire facile. Nous étions, Yves Mézières et moi, invités par ces messieurs de l'université, trois d'entre eux, dont le champion du mélange des cultures, qui n'est pas un commensal de tout repos, d'autant moins qu'il fait énormément de gestes, fait de très longs discours et fume entre les plats, bien qu'il évoque la période où il «fumait encore » (que devait-ce être!). Je pensais à Jean Puyaubert, qui m'a appris que c'était tout un travail, et qui demande une attention de tous les instants, d'être officiellement "l'inviteur", dans un repas (et il faut toujours qu'il y en ait un, et que l'on sache qui c'est dès le départ, sans quoi tout va à vau-l'eau). Le champion du multiculturalisme, par exemple, fait partie de cette espèce de gens qui choisissent toujours le moment où le garçon attend leur commande pour exposer leur théorie en douze points sur les raisons qui ont fait que Sfax, bien qu'elle en ait été à deux pas, n'est pas devenue une ville comme

Paris, une ville de toutes les cultures, qui appartient à tout le monde et à personne. Et pour peu qu'il soit au milieu d'un autre exposé (or il l'est toujours), il n'est pas du genre à vous inviter à commencer votre plat si le sien, par malheur, se fait attendre dix minutes. Je me demande d'ailleursà partir de quel moment on a le droit de se servir soi-même de vin, si personne ne remplit votre verre au moment du plat principal, justement…

Ces messieurs parlaient presque exclusivement entre eux, malgré une ou deux timides tentatives du doyen pour me faire une petite place dans la conversation. Lui était d'ailleurs bien doux, très pondéré, et le plus intéressant des trois à mon gré, en sa qualité de cartographe. Le troisième, un homme aux lunettes en diadème, fumeur convaincu lui aussi et que j'avais à ma gauche, ne m'a pas adressé une seule fois la parole, bien qu'il soit un habitué de l'université de Clermont-Ferrand et s'intéresse à Alexandre Vialatte, même si son objet d'études favori est Leiris. Fallait-il que ce soit moi qui me décarcasse? Peut-être – mais la séance avec les étudiants avait épuisé mes réserves d'énergie.

Sfax toujours, vendredi 26 novembre, huit heures et demie du matin. Deux sortes de situations possibles, au cours des voyages de ce genre : ou bien je suis complètement inconnu (c'est le cas le plus fréquent), et alors tout le monde me parle automatiquement (comme s'il était entendu une fois pour toutes qu'il n'existe pas d'autre médium concevable, pour l'échange social intellectuel) dans la *lingua franca* idéologique dont ce professeur d'hier est un représentant certes un peu extrême, et particulièrement zélé, mais tout de même très représentatif (la France comme patrie universelle, le français comme appartenant également à tout le monde, Paris n'ayant d'existence et de vertu qu'en tant que lieu de tous les mélanges, *bla bla bla*); ou bien je suis un peu connu, mais alors c'est uniquement comme noir héros de la dite "affaire Camus", et me voilà immédiatement en accusation.

Situation intermédiaire tout de même : c'est en apparence la première (comme lors de ce dîner à Tunis avant-hier), mais en fait c'est la

deuxième (Yves Mézières m'apprenant en rentrant que notre hôtesse a refusé de m'inviter à un colloque qu'elle organise sur "la civilité", qu'elle est une amie proche de Jean Daniel et qu'en fait je viens de passer un "examen", dont il n'avait pas voulu m'avertir à l'avance pour ne pas me faire peur… (il a bien fait)).

En fait je crois qu'il va me falloir renoncer à ce genre de voyage, que pourtant j'aimais bien parce qu'ils me font voir plus ou moins gratuitement du pays, et sans doute vais-je devoir décliner toutes les invitations à caractère peu ou prou "professionnel" – les postures impliquées ne sont pas tenables.

Ce soir et demain soir des dîners sont prévus à Tunis pour d'autres voyageurs et pour moi, l'écrivaine algérienne Maïssa Bey et le Lyonnais Azouz Begag, qui vient de publier *Le Marteau pique-cœur.*

Même si personne ne sait rien de moi, et si je n'ouvre pas la bouche, tout me dénonce – mes silences, mes attitudes sociales, mes conceptions implicites sur l'organisation d'un dîner prié au restaurant, l'image que je me fais d'un doyen de faculté ou d'un professeur d'université, de leur tenue et de leurs manières – comme le survivant fâcheux, désagréable, voire insupportable, d'une *Weltanschauung* Dieu merci caduque. L'emploi n'est pas agréable à tenir. Je ferais mieux de rester chez moi, ou du moins de voyager seulement par mes propres moyens, même s'ils sont limités.

Sidi Dhrif (Tunis), hôtel Sidi Bou Saïd, quatre heures de l'après-midi. Nous sommes revenus ce matin de Sfax en voiture, avec une étape à El Jem, par temps gris, pour voir et visiter l'amphithéâtre romain que nous avions aperçu hier matin. C'est un superbe amphithéâtre, magnifique, mais tout ce qui l'entoure, une basse ville moderne, affreuse, décourage la rêverie de s'enticher de lui et même, Dieu me pardonne, de s'y intéresser très fort.

*

Yves Mézières et le jeune chauffeur tunisien de l'ambassade qui nous a menés à Sfax, et retour, se tutoient, par l'effet d'une bonne camaraderie bureaucratique fort dépourvue, il va sans dire, de la moindre coloration érotique. Du coup Yves Mézières monte avec lui devant, dans la voiture. Mais comme il s'entretient surtout avec moi, qui suis derrière, il doit faire tout le voyage tourné de côté pour m'entendre et se faire entendre, au-dessus du bruit du moteur.

*

Les nouveaux protocoles (suite) : Azouz Begag, naguère auteur du *Gone du Chaâba*, dont on a tiré un film à succès, sur son enfance de fils d'immigré à Lyon, demande à Yves Mézières :

« Tu as prévenu le ministre des Affaires étrangères que j'arrivais? C'est un copain. »

Samedi 27 novembre, huit heures du matin. Azouz Begag, hier soir, en voiture, a formulé de nouveau, devant Maïssa Bey et moi, sa question sur son copain le ministre des Affaires étrangères. À vrai dire il a parlé du ministre *de la Culture*. Mais Yves Mézières lui a rappelé qu'à la faveur du récent remaniement ministériel le ministre de la Culture était devenu ministre des Affaires étrangères.

Un peu plus tôt, alors que nous montions à six dans la voiture de Mézières, car Begag est accompagné de ses deux filles de dix-neuf et quinze ans, et comme quelqu'un s'inquiétait que nous puissions être arrêtés par la police, Begag a dit que ça n'avait pas d'importance car il était "très copain" avec le ministre de la Justice, qui pourrait facilement faire sauter une éventuelle contravention. Comme il a précisé qu'il s'agissait du ministre de la Justice *français*, Dominique Perben, je n'ai pas très bien compris quel était le sens de la remarque, au moins « au premier degré ».

Begag se préoccupe beaucoup, auprès de Mézières, et aussi auprès de Maïssa Bey, qui, elle, arrive d'Algérie, de savoir qui est en poste à quel endroit, dans quelles fonctions diplomatiques ou culturelles, et si ce sont ou non des "copains" à lui. Il déplore vivement la mort prématurée de notre ambassadeur en Grande-Bretagne, M. Bernard, qui était vraiment un copain, et qui leur avait longuement parlé à part, à Maïssa Bey et à lui, tu te souviens, « négligeant tous ses devoirs envers les autres invités », lors d'une réception à Londres.

Ce matin c'est l'ambassadeur de France en personne qui fait visiter la médina de Tunis aux deux filles de M. Begag. Mais peut-être s'agit-il d'un fantasme ou d'une plaisanterie, car l'ambassadeur est absent, il me semble. Begag s'entretenait hier avec son premier attaché, qui le remplace actuellement dans ses fonctions; et Mézières trouvait en riant que Begag parlait bien librement avec ce haut diplomate.

« Ben quoi, je lui parle d'égal à égal, c'est normal. »

En effet, on a l'impression de se trouver en présence d'une véritable personnalité politique. À cet auteur de trente-cinq romans, «chercheur au C.N.R.S. parfaitement intégré dans la société française », Dominique de Villepin vient de confier une mission « sur la promotion de l'égalité des chances ». Et je crois comprendre que du côté de Lyon, où on « le reconnaît dans la rue depuis le succès du *Gone du Chaâba* » (je cite la brochure sur les actuelles manifestations littéraires de Tunis), on pense à lui pour quelque rôle politique.

« À gauche ou à droite?

– Oh, c'est pas la question. De toute façon les cabinets ministériels de droite sont pleins de mecs de gauche, hein. Tout le monde sait bien qu'à l'origine je suis de gauche, moi. »

Pour quelqu'un qui, comme moi, sans l'avoir voulu plus que cela, a pris l'histoire résolument à contre-courant, et se trouve de plus en plus délaissé sur ses rives, dans ses sables, entre ses bras morts, il y a quelque chose de réjouissant au spectacle d'un personnage s'ébrouant si gaiement au contraire, avec tellement d'aise et de visible satisfaction, dans le courant principal. Son bonheur fait plaisir à voir. On a l'impression d'observer un enfant de huit ans lâché dans un magasin de confiseries

particulièrement bien fourni, avec droit d'avaler tout ce qu'il veut et strictes instructions aux employés, sans doute un peu effrayés pour leur place, d'avoir à satisfaire tous ses caprices. Il faudra attendre encore une génération, je crois bien, pour qu'il devienne un snob de ma sorte, un snob encore beaucoup plus snob, qui met tout son snobisme à dissimuler son snobisme, et presque à n'en avoir pas. Là il en est encore à la phase Cottard (pas du tout Legrandin).

Un qui n'est pas gai en revanche c'est le pauvre Yves Mézières, qui se montre avec moi, et d'ailleurs avec tous, de la plus grande gentillesse, mais qui s'est ouvert à moi, hier soir, dans un petit salon à l'écart du Diwan Dar El-Jeld, l'annexe du somptueux restaurant Dar El-Jeld, où l'attaché culturel donnait une réception, de l'étendue de sa mélancolie. Il y a longtemps que je n'avais pas entendu quelqu'un dire aussi simplement, et à un étranger, moi :

« En fait je suis très malheureux. »

Il regrette sa femme, Camille Laurens, et sa fille Aube lui manque, qu'il ne voit qu'aux vacances. Il attribue au succès de Camille Laurens la rupture de leur couple, qui avait duré vingt-cinq ans (« alors qu'elle n'écrivait jamais trois lignes sans me les montrer aussitôt, pour avoir mon avis »). Il a eu depuis une liaison avec une femme magnifique, « un véritable modèle, vous pouvez demander à n'importe qui à Tunis », dans l'espoir de rendre jalouse son ex-femme, mais ça n'a pas suffi. Je ne sais pas si l'extrême activité dont il fait preuve tous ces jours-ci, à l'occasion des rencontres actuelles, et qui évoque pour moi, mais multiplié par dix, tous les soucis qui pesaient sur mes épaules et m'empêchaient de dormir aux beaux temps des "Devisées de Plieux" et des "Nuits de l'âme", je ne sais pas si cette activité lui sert de dérivatif et le distrait, ou bien si au contraire elle aggrave sa déréliction. Il a l'air bien fatigué. En tout cas il est charmant à mon égard et me traite comme si j'étais le secrétaire perpétuel de l'Académie française, un aimable et considérable vieux con, ce qui me convient parfaitement – c'est l'emploi qui m'est le plus naturel.

(Il va sans dire que je ne songe nullement à l'actuelle titulaire du titre, mais à l'image mythologique de la fonction.)

Dimanche 28 novembre, huit heures et demie du matin. J'ai tout de même oublié de noter hier que Begag était un sympathique garçon, tout à fait cordial, assez amical avec moi, comme avec tout le monde. Nous avons passé hier une bonne partie de la journée ensemble, avec ses deux filles et avec Maïssa Bey, l'écrivaine algérienne. C'est moi qui les ai entraînés à la médina de Tunis, où je voulais acheter une chéchia et dont je suis revenu aussi avec une djellaba, si c'est bien le mot (j'ai toujours pensé qu'aucune tenue ne devait être plus commode et agréable à porter dans les maisons, surtout l'été). Maïssa Bey a acheté aussi quelques tissus et une chéchia pour l'un de ses fils; et les jeunes filles ont fait l'emplette de quelques bijoux. Assez comiquement, fort de mon expérience acquise trois jours plus tôt avec Atem – si c'est bien *Atem* – le poète, journaliste et traducteur, c'est moi qui servais de guide, plus ou moins.

J'avais connu un vrai succès, le matin – mais il n'y avait dans la salle que cinq ou six personnes, surtout des femmes –, avec malecture en partie chantée, et à plusieurs voix, d'extraits d'*Incomparable*, livre substitué en dernière minute, et heureusement, à *Tricks* qu'Yves Mézières, très pousse-au-crime, voulait me faire lire, et qui ici n'aurait pas passé du tout.

C'était à La Marsa, faubourg de Carthage, dans les salons de la librairie Mille Feuilles. On m'a demandé de donner l'après-midi une seconde "performance". La salle était alors beaucoup plus pleine, car Begag est ici très populaire, et je suis passé en vedette américaine, juste avant lui. Ce fut de nouveau un succès, mais sans doute moins marqué que le matin, car tout le monde était impatient d'entendre Begag – c'était pour lui que les gens étaient là. Il ne les a pas déçus. Il a commencé par réciter l'un de ses textes, sans le lire, puis il a procédé à un véritable show, mélange d'entretien familier, de conférence et de lectures diverses, s'achevant sur la longue évocation de la mort de son père, dans un

hôpital de Lyon, laquelle a fait pleurer la moitié de la salle. Le tout s'est achevé sur un triomphe.

Begag n'a pas assisté aux lectures qui suivaient, car il avait rendez-vous avec l'un de ses amis du gouvernement. Il nous a retrouvés pour le dîner, qui fut très agréable et chaleureux, animé surtout par le très sympathique cinéaste Ferid Boughedir, une autre nature nettement extravertie, et qui s'est fait la tête et a adopté le comportement de Groucho Marx, non sans succès. Nous étions à la Coupole, un bâtiment sur pilotis de l'époque beylicale, devenu restaurant à la mode, à La Marsa.

Begag, qui était mon voisin à table, part aujourd'hui pour Zurich, d'où il doit gagner certains villages de la campagne helvétique, afin d'y parler aux enfants des avantages de la lecture. Il dit très simplement qu'il ne serait pas étonné de se voir proposer un ministère, ou au moins un secrétariat d'État, si "de Villepin" est appelé à Matignon. Il estime que les socialistes n'ont rien fait pour les Français d'origine maghrébine depuis vingt-cinq ans et que la droite, qui était à la recherche d'un créneau porteur, les a bien niqués en s'assurant la sympathie des immigrés et fils d'immigrés; et que ce n'est pas un hasard si Chirac était entouré de beurs agitant le drapeau français, le soir de sa réélection.

Il a une sainte horreur de Finkielkraut, et aussi de Jack-Alain Léger, et il juge qu'ils sont tous les deux d'un racisme antimusulmandéchaîné. J'imagine qu'il n'approuverait pas trop non plus mes propres positions sur Israël ou sur l'immigration, mais je doute fort qu'il les connaisse. Tout ce qu'il sait de moi c'est que j'ai été accusé d'antisémitisme – une accusation qui semble-t-il ne suscite pas de sa part d'antipathie particulière à mon égard.

Finkielkraut doit venir ici dans une quinzaine de jours, et de l'avis général il va se trouver dans une situation très difficile. Begag sera de retour en Tunisie à ce moment-là, et ne se gênera pas pour lui dire son fait. Léger, lui, fuit Begag, paraît-il, et n'accepte jamais de paraître à un débat où il est annoncé.

À ma droite à table était assise Maïssa Bey, avec qui j'avais passé la plus grande partie de la journée, à la médina d'abord puis à la librairie de

La Marsa. C'est une belle femme d'une grande dignité, qui a, physiquement, quelque chose de Claudia Cardinale (en plus jeune que Claudia Cardinale aujourd'hui, et moins jeune que Claudia Cardinale au temps de sa splendeur). Elle se bat, à la tête d'une association qu'elle préside, pour établir une bibliothèque à Sidi-Bel-Abbès, où elle vit.

Plieux, dix heures du soir. Le séjour en Tunisie s'est malheureusement terminé sur un incident tout à fait fâcheux; et d'autant plus fâcheux qu'il m'a opposé, bien involontairement, à la personne même, Yves Mézières, à laquelle j'étais redevable de l'invitation à me rendre là-bas.

Nous avions rendez-vous, lui et moi, à une heure moins le quart, aujourd'hui, à l'hôtel de Sidi-Bou-Saïd où j'étais logé, afin qu'il me conduise à l'aéroport, ce qu'il a fait. L'incident a plusieurs couches, comme il arrive. La première concerne une dédicace de *L'Inauguration de la salle des Vents*, que je devais avoir faite et que j'avais oublié de faire. J'ai reconnu sans détour cet oubli, qui à vrai dire ne me semblait pas très grave, d'autant qu'il pouvait encore être corrigé; et puis les écrivains, il me semble, pensent toujours, ou souvent, quand on leur demande une dédicace, que c'est pour leur faire plaisir *à eux*; et s'ils ne mettent pas trop d'empressement à la donner, c'est en grande partie par modestie : ils n'imaginent pas qu'on puisse yattacher grande importance – néanmoins Yves Mézières a déclaré, avec un sérieux qui m'a surpris, que cet oubli n'était pas gentil.

Ensuite, dans la voiture qui nous menait vers l'aéroport, il fut question de Danièle Sallenave, qui doit venir à Tunis dans les jours qui viennent et doit être logée dans le même hôtel que moi, et même, a dit Mézières, dans la même chambre, ce qui m'a fait rire. Cependant il croyait avoir compris que les relations entre Danièle Sallenave et moi n'étaient plus ce qu'elles avaient été – ce que je confirmai. Interrogé sur les motifs de ce refroidissement, j'évoquai, en abrégeant l'histoire, ladite "pétition" de mes dits "partisans", dont Danièle Sallenave était une des organisatrices, aux côtés de Jean-Paul Marcheschi; et que finalement elle n'a pas signée, allant jusqu'à donner au *Monde* un entretien qui m'était très hostile. Yves

Mézières de me dire alors que lui, cette “pétition”, il l’avait signée. Et moi de reconnaître, sans doute maladroitement, que je ne le savais pas, ou que je l’avais oublié. C'est là-dessus que l’échange a nettement dégénéré. «Puisque je le prenais sur ce ton-là », on m’apprendrait que non seulement on l’avait signée, cette pétition, mais qu’on l’avait fait signer à Camille Laurens, dont Jean-Paul Marcheschi avait estimé en effet qu’elle avait plus de « visibilité »…

Il faut dire que cet ex-mari de Camille Laurens, qui “écrit”, comme on dit, et cela depuis toujours, est plus ou moins consciemment dans une très évidente situation de rivalité malheureuse avec elle, qui déjà m’avait très sévèrement frappé lors d’un dîner auquel m’avait convié ce ménage, à Sète, il y a de cela des années. Le point est extrêmement sensible et déjà, à l’époque, il n’était pas question de parler des livres de l’une sans aborder aussitôt les travaux de l’autre. J’ai du mal à croire que Jean-Paul Marcheschi ait parlé de la plus grande «visibilité» de l’épouse par rapport au mari, en 2000, mais c’est ce qui a été compris, c’est ce qui a été retenu, et la blessure est encore vive.

L'histoire ne s’arrête pas là, hélas – car, mécontent de moi qu’on était (et pour avoir oublié de dédicacer un ouvrage qu’on m’avait confié à cette fin, et pour avoir oublié qu’on avait signé une pétition en ma faveur, et qu’on l’avait fait signer à un écrivain bien connu), on ne m’a pas caché, «puisque je prenais les choses sur ce ton » (l’expression a été répétée, bien que j’essayasse de ne prendre les choses suraucun ton, et parlasse à peine…), que cette signature, par Camille Laurens, de ladite pétition, lui avait sans doute coûté le prix Goncourt, cette année-là : *Dans ces bras-là* était en bonne position sur les listes, en effet, et en avait disparu du jour au lendemain, à la suite d’une campagne de Sollers rappelant que Camille Laurens m’avait soutenu…

«Mais qu’est-ce que Sollers a à voir avec le prix Goncourt ? Il n’est pas membre du jury…

– Non, mais il a fait intervenir Josyane Savigneau, il y a eu toute une cabale... »

C'est peut-être vrai. Et si c’est vrai sa signature au bas de la pétition fomentée par Jean-Paul aurait coûté à Camille Laurens une fortune. Or,

de cette signature, je ne crois pas l'avoir beaucoup remerciée elle non plus – ou même pas du tout. J'ai expliqué à Yves Mézières que je n'avais joué aucun rôle dans l'élaboration de cette "pétition" ni dans la collecte des signatures qui lui avaient été apportées, et qui étaient très nombreuses; mais le mal était fait. J'avais trouvé Camille Laurens bien froide, la dernière fois que je l'ai rencontrée. Peut-être me reprochait-elle mon ingratitude, elle aussi. Toujours est-il que j'ai quitté Tunis sur ces explications délicates, et ce n'était pas un heureux dénouement, pour le séjour.

Le retour a d'ailleurs été assez désagréable. Il y avait un monde fou à l'aéroport, l'avion avait trois quarts d'heure de retard, lui aussi était plein à craquer, et de gens que bien sûr j'ai trouvé très pénibles – mais je n'ai pas le temps d'en parler davantage pour le moment (sinon pour écrire, peut-être, que personne n'a de plus naturelle aversion que moi pour l'*égalité* (et que les aéroports bondés, comme les "classes touriste" des avions bondés, sont éminemment égalitaires…)).

Lundi 29 novembre, dix heures moins le quart. À la télévision, à l'instant, nous avons regardé un peu de *Déjeuner chez Wittgenstein*, de Thomas Bernhard, avec Catherine Rich et Édith Scob, et plus tard Pierre Vaneck. Mais je voulais travailler un peu ici, éviter que ce *journal* ne prenne trop de retard – d'autant que nous partons demain pour Paris. J'ai donc abandonné le poste.

Cette après-midi nous avons conclu notre "pacte civil de solidarité", Pierre et moi. C'était au tribunal d'instance de Lectoure, dans le beau palais épiscopal, au premier étage. La cérémonie m'a un peu fait penser au mariage qu'on voit dans *Le Crépuscule des dieux*, de Visconti, car j'étais dans un état lamentable, étant ravagé depuis ce matin par une épuisante diarrhée, que je ne sais à quoi attribuer : eau du robinet que j'ai bue cette nuit, par manque de courage à aller chercher de l'eau minérale dans la cuisine, à travers le froid; petit repas fait hier dans l'avion de Tunis Air, entre Tunis et Toulouse ; plat qui ne m'aurait pas réussi samedi

soir, à la Coupole de La Marsa ; ou bien changement d'habitudes alimentaires, tout simplement, pendant une petite semaine? La pharmacienne de Lectoure a parlé de *turista*… Je suis encore très fatigué et j'ai manqué vomir, il y a un moment.

Contrairement à ce que nous avions un peu craint, la personne, une femme, à qui nous avons eu affaire au greffe du tribunal d'instance de Lectoure, était très aimable. Elle n'avait d'autres problèmes qu'informatiques, qui nous ont amusés tous les trois. Dans les bureaux sont accrochés d'assez jolis tableaux, fin XIXe. Mon favori est la vue d'un lac suisse, ou peut-être d'un fjord. Je crois qu'il s'agit d'un pastel, ou d'un paysage aux crayons gras. Nous ne l'avons aperçu que de loin, à travers une porte ouverte, car nous étions dans une autre pièce. Dans le tribunal lui-même, derrière la tribune des juges, on voit la fameuse *Visite de condoléances*, très encourageante pour les prévenus. Afin de leur remonter le moral il y a en face une *Prise de voile*, peu laïque. *La Visite de condoléances* est assez bien peinte, et fait penser de loin à un grand Degas de jeunesse, le portrait collectif de ses cousins italiens (il me semble, je n'ai pas le temps de vérifier).

*

En rentrant hier ici et en me connectant sur le net pour la première fois depuis lundi dernier, j'ai eu la bonne surprise de trouver dans mon courrier électronique une lettre très aimable de Frédéric Beigbeder. Certes il me devait une réponse depuis presque deux mois, mais quand il se décide à la faire elle est d'un ton très agréable. Je lui ai répondu ce matin, par la même voie. Il m'écrit de nouveau ce soir. Malheureusement il quitte Paris demain quand j'yarrive, et en sera absent jusqu'en janvier. Il dit qu'il veut s'isoler pour se remettre à écrire. Mais il me propose de lui envoyer en fichier joint le texte du *journal* 2002, celui qui devait paraître cet automne et que Claude Durand, le mois dernier, envisageait de publier seulement à l'automne prochain, projet dont je n'ai même pas confirmation, puisque je n'ai plus du tout de nouvelles, malgré la promesse d'une décision rapidement prise chez Fayard.

Le *journal* 2002 est le seul qui soit présentable, pour le moment, puisque à la mi-septembre il était déjà prêt pour la publication. Je ne peux envoyer à Beigbeder le *journal* 2004, *celui-ci*, car je ne l'ai pas du tout revu ni relu. En revanche, contrairement aux deux autres, il a l'avantage d'être tout à fait libre de droits.

***

Edwy Plenel démissionne de son poste de directeur de la rédaction du *Monde.* Je ne peux pas dire que j'en sois trop affligé. Mais Finkielkraut, auquel j'ai parlé cette après-midi, dit que Plenel a beaucoup de disciples et de continuateurs, au *Monde*, et que je ferais bien de ne pas me réjouir trop vite.

*

Hier soir, à peine rentré en France, j'ai pu assister à la télévision à l'intronisation de Nicolas Sarkozy à la tête de l'U.M.P. C'était un spectacle affligeant, relevant du plus pur marketing show-businesseux. Des acteurs et des étoiles de la chanson française, sur des écrans géants, disaient à Sarkozy tout le bien qu'ils pensaient de lui, sans manquer de le tutoyer. Toutes les notoriétés médiatiques s'appuient les unes sur les autres, et se confondent.

***

Après quarante-huit heures d'hésitation j'ai appelé Finkielkraut pour lui dire que je m'inquiétais pour lui et pour sa sécurité, à l'occasion du voyage qu'il doit faire en Tunisie dans quinze jours. J'ai été affolé de la haine et de la violence (*verbale*, jusqu'à présent) que déclenche son nom à Tunis et ailleurs, chaque fois qu'il est prononcé.*Raciste*, *fasciste* et *nazi* sont parmi les noms les plus doux qu'on lui réserve. Azouz Begag, qui

sera de nouveau à Tunis dans moins de deux semaines, estime par exemple que Finkielkraut est d'un racisme antiarabe *hallucinant*, et fait partager sans mal ce sentiment aux audiences auxquelles il s'adresse.

Certes le colloque sur la civilité doit avoir lieu dans la riche maison de cette femme qui m'a reçu mercredi dernier, Hélé Beiji, laquelle a de bonnes relations avec Finkielkraut, me dit-il. Cette maison est close de hauts murs, et un invité n'y serait sans doute pas en danger, surtout s'il pouvait coucher sur place (dans la chambre somptueuse où logea Derrida, par exemple). Mais si Finkielkraut doit descendre dans un hôtel, aller dans les librairies, marcher dans la rue, prendre des taxis, il me semble qu'il lui faut au moins quatre gardes du corps. Les Tunisiens regardent beaucoup la télévision française, connaissent très bien son visage, sont montés contre lui à un degré inimaginable.

Paris, Front de Seine, jeudi 2 décembre 2004, neuf heures du soir. Avant-hier soir je n'ai rien noté dans ce *journal* parce que nous n'avions quitté Plieux qu'à trois heures de l'après-midi, étions arrivés ici vers dix heures et demie du soir, et nous étions couchés presque aussitôt, trop fatigués l'un et l'autre pour nous mettre au travail (d'autant que Pierre se levait à six heures, le lendemain).

Hier soir je n'ai rien écrit dans ce *journal* parce que l'électricité dans cet immeuble devait être coupée à dix heures et l'a été, nous avions dû dîner plus tôt, nous avons essayé d'aller au cinéma mais il n'y avait rien à Beaugrenelle qui nous attirât, l'extinction forcée des feux nous a mis au lit deux ou trois heures avant le moment coutumier.

Ce matin nous nous sommes rendus à Palaiseau, à l'École polytechnique, où Alain Finkielkraut avait invité Jean-Paul Marcheschi à parler devant ses étudiants. Marcheschi s'inquiétait beaucoup de cette séance, qui en fait s'est plutôt bien déroulée. Cependant sa parole n'est jamais aussi riche, en public, qu'elle l'est lorsque je suis seul à l'entendre, le plus souvent au téléphone. Il multiplie à l'excès les incises, et les incises dans les incises, lesparenthèses dans les parenthèses,

remettant toujours à plus tard, à plus loin dans la phrase, de faire savoir à l'auditeur de qui ou de quoi il parle; et souvent oubliant tout à fait de le faire, la proposition de départ restant en l'air, ouverte, interrompue, égarée.

Peut-être convient-il, en fait, entre l'écrit et la parole, d'inverser ce qui passe pour *naturel* à chacun de ces modes d'expression : il faut aspirer à l'écrit dans la parole, et, dans l'écrit, à la parole – je veux dire qu'en parlant, quitte à simplifier son discours et à dépouiller son expression d'une partie de soi-même et de ce que l'on veut dire, il faut veiller à faire des *phrases*, de vraies phrases charpentées qui retombent sur leurs pattes; quitte à ce que, lorsqu'on écrit, on imite par les moyens de l'art et même on exagère selon les fins de l'art la fluidité "naturelle" de la parole, sa propension à dévier sans cesse, à s'ouvrir sur autre chose et autre chose encore, à se perdre.

Ouvrant des phrases, quand on parle, il faut constamment penser, et très vite, à les refermer. L'auditeur n'a pas les mêmes capacités d'attention, ni ne dispose des mêmes *instruments* d'attention, et de suspension de l'attention, que le lecteur. Si l'on veut faire de longues phrases, et c'est possible, il faut les structurer de façon très rigoureuse, et multiplier les arcs, les piliers de soutènement, les portants, les signes, qui permettent à qui vous écoute de sauter d'une proposition à l'autre sans avoir le sentiment de s'égarer.

Cette pauvre École polytechnique à Palaiseau est bien ingrate, et paraît déjà défraîchie après quelques lustres à peine d'existence. Je suis bien sûr persuadé que c'était une grave erreur que d'abandonner, pour certains parmi les plus brillants des étudiants français, des lieux chargés de culture et d'histoire au centre de la capitale, et d'aller installer les élèves dans ce désert, dans ce néant, dans ce parfait no man's land de la beauté et de l'art où sont posés ou plutôt *jetés* ces bâtiments sans âme, sans aucune espèce de sympathie avec l'épaisseur du temps, et surtout sans grandeur. Polytechnique était à l'étroit sur la montagne Sainte-Geneviève, nous dit-on, et nous le croyons volontiers. En particulier, il n'y avait pas d'espace pour les laboratoires. Sans doute. Mais comment s'explique-t-il qu'en Angleterre et en Écosse, à Oxford, à Cambridge, à Saint Andrews, on ait réussi à maintenir les étudiants dans des bâtiments

magnifiques qui souvent datent du XVe siècle *if not before*, du XVIIe et du XVIIIe siècle – sansque les résultats universitaires ni même la recherche scientifique aient eu à en pâtir si peu que ce soit, à ma connaissance?

On a abandonné le Quartier latin aux badauds, aux amateurs de fast-food, aux vendeurs de fringues, aux traîne-savates et aux loulous de banlieue, qui n'en tirent guère d'enrichissement spirituel, qu'on sache, et n'y apportent pas beaucoup d'art, de littérature, de poésie et d'esprit scientifique : plutôt des embouteillages, des odeurs de merguez et d'affreuses vitrines; et on en a éloigné ceux qui pourtant étaient les bénéficiaires naturels et les destinataires par excellence de l'enseignement des pierres, de la leçon des siècles et de l'esprit des lieux.

Le jeune architecte de l'école maternelle du XIXe arrondissement où est installée, par l'effet d'une commande publique, une des œuvres de Flatters, assistait au débat de ce matin, et il est lui-même professeur à Polytechnique. Il estime à vingt pour cent à peu près le nombre de ses étudiants à qui le nom de Palladio dit quelque chose. Et il reconnaît que dans ces conditions un enseignement sur les formes architecturales n'est pas chose aisée. Pourtant, précise-t-il, la plupart de ces jeunes gens sont eux-mêmes fils ou filles de polytechniciens, de professeurs, de capitaines d'industrie ou de hauts fonctionnaires. Sans doute, mais on s'est donné beaucoup de mal pour les déculturer.

Ce qui rencontre mon approbation totale, en revanche, c'est l'uniforme. Qu'il est joli, cet uniforme ! Comme il déniaise ! Comme il sexyse ! J'étais très heureusement surpris de le voir si répandu. Mais l'architecte me dit qu'en fait il l'est peu, que je suis tombé sur un bon jour, qu'il est de mise seulement pour les conférences organisées par les professeurs militaires, qu'on l'aperçoit assez rarement dans la suite normale des jours et des activités quotidiennes. Ce matin il remplissait tout de même tout le vaste amphithéâtre Poincaré, où devait parler le père Petitbon, je crois (ou quelque chose comme cela) à propos du "problème des banlieues" (ou quelque chose comme cela) – j'ai cru un instant que ce beau public attendait Flatters, et j'en étais enchanté pour lui.

L'uniforme ne rend pas beaux les garçons qui ne le sont pas (je ne sais pas ce qu'il fait pour les filles), mais, ceux qui le sont, il les rend

magnifiques. Nous croisâmes un noir, en partant, qui sanglé dans sa vareuse d'ordonnance avait une prestance à faire se rompre toutes leslignes ennemies, et sauter tous les boutons de braguette – mais mon goût de l'uniforme est idéologique tout autant qu'érotique (à moins que je n'aie d'autre idéologie qu'érotique, et que toute idéologie ne soit un érotisme (ce qui est assez vraisemblable)).

Une autre bonne surprise fut de trouver, dans l'entrée de la bibliothèque, un buste du maréchal Fayolle signé de nul autre que de mon grand-oncle Jean Camus – il existe même en *deux* versions, avec bras et sans bras. Le maréchal Fayolle était de Clermont-Ferrand, ce qui explique sans doute bien des choses. Son petit-fils Guy Chaudessolle-Fayolle était mon camarade de classe, à Massillon. La famille habitait un sombre et profond hôtel dans l'une des plus étroites rues de la butte, entre la place Delille et l'évêché.

Pierre avait dû partir de Palaiseau avant la conférence de Flatters, ce matin, qui commençait à dix heures et demie et non pas à dix heures comme nous l'avions cru, et lui devait être à midi à son lycée, à l'autre bout de l'agglomération parisienne. Je suis rentré à Paris avec Finkielkraut, Marcheschi et l'architecte, et nous avons déjeuné tous les quatre au Zebra, à côté de la Maison de la radio, c'est-à-dire à deux pas d'ici. Ce fut un moment très agréable. Je suis très content d'être "réconcilié" avec Finkielkraut, pour qui j'éprouve beaucoup de sympathie intellectuelle et "politique", infiniment de reconnaissance bien sûr, mais aussi beaucoup d'affection – en plus de toutes ses autres qualités, c'est vraiment un gentil garçon.

Ses relations avec son fils ne semblent toujours pas très sereines. L'adolescent ne trouve pas facile de s'appeler Finkielkraut et d'être le fils de son père, au lycée. Néanmoins ils ont tous les deux la passion des éléphants, et toute la famille part pour le Kenya, à Noël.

Samedi 4 décembre, neuf heures et quart, le soir. Hier a eu lieu l'"assemblée générale" annuelle du parti de l'In-nocence, chez Flatters,

qui avait prêté son appartement, comme d'habitude. Nous étions six, mais Luc Charcellay est parti tôt, car il devait se rendre le soir même au Havre, où sa mère est très malade. Il a démissionné de son poste de trésorier, dans lequel il sera remplacé, au moins nominalement, par Valérie Scigala, tandis que le Toulousain Jean-PaulBayol prendra les fonctions de secrétaire général et se chargera des divers problèmes de gestion.

Luc Charcellay est toujours en accord avec le programme du parti, avec ses communiqués et mes éditoriaux, mais il trouve que le forum présente une vitrine désastreuse, imprésentable, de nos activités. Les obsessions qui s'y manifestent, en particulier à propos de l'immigration maghrébine, lui semblent nous déconsidérer totalement, et rendre impossible d'inviter des amis, ou des journalistes, à visiter notre site. C'est la raison pour laquelle il a démissionné.

Il estime d'autre part que je me montre excessivement naïf, ou trop léger, ou inconscient, quand je donne mon accord à des textes ou des propositions qui en soi sont parfaitement défendables ou légitimes, mais qui émanent de personnes ou de groupes éminemment sulfureux, aux fréquentations douteuses. Ainsi j'ai appuyé un appel d'un certain "Comité Lépante" à manifester demain contre l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne, sans me soucier de savoir ce que c'était exactement que ce "Comité Lépante", qui serait étroitement lié au "Bloc identitaire", lui-même de mouvance plus ou moins néo-nazie. Si c'est bien le cas c'est fâcheux, en effet. Je supposais que tous les adversaires de l'entrée de la Turquie dans l'Union allaient se rallier à cet appel, mais ce n'est pas du tout ce qui s'est passé, paraît-il, justement à cause des raisons invoquées par Luc Charcellay.

Jean-Paul Bayol, Valérie Scigala, le jeune Anton, Frédéric Pitron, avocat qui passe ses vacances à Marsolan, près de Lectoure, et moi avons dîné tard à l'Hippopotamus, près de chez Marcheschi, qui d'ailleurs, nous ayant aperçus en rentrant chez lui, est venu nous rejoindre un moment. J'ai eu beaucoup de mal à trouver un taxi pour rentrer ici et n'ai rejoint Pierre qu'à deux heures du matin passées.

*

La situation bancaire et financière est particulièrement tendue. Je n'ai pas pu "repasser positif", même pour vingt-quatre heures, à la fin de novembre, parce que j'étais alors en Tunisie et n'ai pas suivi d'assez près l'évolution de mon compte. Maintenant la banquière se plaint, évidemment. Mon compte est de nouveau débiteur de plusde trois mille euros, et j'ai dû faire un chèque de plus de mille euros à l'assureur, qui m'avait poursuivi jusqu'ici par téléphone. Sans doute le prélèvement mensuel de Peugeot sera-t-il refusé.

Les mensualités Fayard liées au *journal* 2003 doivent s'arrêter en mars, je crois. Je me vois mal demander un nouveau contrat, pour le *journal* 2004. Claude Durand ne m'a toujours pas communiqué sa décision à propos de la publication en novembre 2005 (ce qui, en tout état de cause, ne m'enthousiasme pas) du *journal* 2002. Les incertitudes s'accumulent (et les problèmes).

J'ai cessé de travailler à *Travers III* (que de toute façon il est difficile d'écrire loin de la bibliothèque) et je me consacre tout entier à un gros *éditorial* pour le parti, dont je songe à faire un petit livre à part, si je trouve pour lui un éditeur. Ce texte a déjà plus de quatre-vingt mille signes, il dépassera facilement les cent mille. Il est intitulé *La Dictature de la petite bourgeoisie.* À de certains moments j'en suis très enthousiaste, il me semble que c'est un petit pamphlet vif et simple qui devrait même, Dieu me pardonne, "pouvoir se vendre". À d'autres instants j'ai l'impression de ne faire que ressasser mes vieux dadas, comme un vieillard gâteux. Je voudrais avoir fini ce petit travail avant mon retour à Plieux, à la fin de la semaine prochaine. J'essaierai alors de le placer.

La Dictature terminée je pourrais me remettre aux *Églogues.* Mais se posera alors, comme chaque année, et plus rudement que les autres années, l'épineuse question de Noël. Comment ma mère pourrait-elle venir à Plieux, puisque le premier étage n'est pas chauffé du tout? J'avais envisagé d'aller passer trois ou quatre jours auprès d'elle à Royat, en descendant à l'hôtel. Mais la situation financière ne s'y prête guère, et

puis où passer la soirée de Noël? Son appartement est au-dessus de mes forces, et je nous imagine mal dans un restaurant. En plus il est presque impossible de discuter de ces choses avec elle, et d'ailleurs de quoi que ce soit. Elle n'écoute pas la fin des phrases. Elle-même est dans une misère noire et s'est mis dans la tête de trouver deux mille euros avant le début de l'année prochaine, pour un premier versement en vue du sauvetage de ce studio.

*

Dans *The Years*, de Virginia Woolf, assez épais petit volume que j'avais acheté ou volé à Oxford en 1965, et jamais relu jusqu'à présent, je retrouve trois documents que j'y avais glissés.

C'est d'abord une carte de visite (voilà qu'au moment où j'en parle je l'ai reperdue – j'espère qu'elle n'est pas tombée dans le métro), au nom de *Sabine Kipka*, étudiante en philosophie, avec une adresse en Allemagne. Au revers on peut lire, écrit à la main, *Sabine Kipka & Vittoria Zavagli* (comme si cette carte avait été épinglée sur la porte d'une chambre). Ces noms me sont très vaguement familiers. Ils sont ceux de camarades de Saint Clare's Hall, pendant l'année universitaire 1965-1966. Qu'est-ce que ces demoiselles ont bien pu devenir? Je pourrais me renseigner à travers l'amicale des Alumni de Saint Clare's, qui est très active et m'envoie beaucoup de courrier. Cependant ma curiosité n'est pas tout à fait assez forte. Et comme je ne réponds guère au courrier de cette association d'anciens, je puis difficilement faire appel à ses services. Elle organisait un week-end de retrouvailles à Oxford, en septembre dernier, avec bal en robe longue et tenue de soirée…

Le deuxième document est une très jolie photographie en noir et blanc, que j'avais découpée dans un journal ou un magazine anglais. On y voit un énorme pot-à-feu sur un socle, au bout d'une allée : *and at Chatsworth, Derbyshire,* dit la légende. Depuis je suis allé deux fois à Chatsworth, cette année et l'année dernière. Et j'ai vu cette vasque ou ce pot sur son socle, quarante ans ou presque après en avoir découpé l'image.

Le troisième document est un télégramme. Il est très bien conservé. J'avais écrit à la main, sur le feuillet plié : *Massimo, 1er juillet 1981.* Le texte dit : *BESIDES THE MOON GATES MY LONELY HEART HOWLS YOUR NAME HOTTER THAN ICE.*

J'étais très amoureux de ce Massimo, en ce temps-là. C'était bien après ma période oxfordienne, nous nous étions rencontrés à Florence, au printemps de 1981. Il m'a joliment fait tourner en bourrique, celui-là. Son père exploitait des mines de marbre, à Carrare (*Besides the moon gates…*), et possédait aussi un grand magasin, il me semble. Mon Dieu, voici que son nom me revient : *L.* (mais il faudra l'enlever si ce *journal* est un jour publié). Nous avons passé une nuit ensemble dans une magnifique villa qu'on lui prêtait,à Settignano. Une autre fois, avant, après, nous avons été pris dans une foule en liesse au cœur de Florence, un soir de fête, tout à fait comme dans un film que j'oublie (*Les Enfants du paradis*? – mais je pense à quelque chose de plus italien, bien sûr). Je crois que nous avons été séparés par un glissement de plaques tectoniques humaines sur cette place des quais où il y a une statue si bizarre, un soldat qui tire un coup de pistolet, bras tendu, en tenant dans son autre bras un camarade blessé, dont il semble présenter l'entrejambes à la postérité… Il y avait même un feu d'artifice, tiré des hauteurs de San Miniato. Quelle fête cela pouvait-il bien être? Et qu'est devenu Massimo ?

Dimanche 5 décembre, neuf heures du soir. Je suis allé cette après-midi à la manifestation organisée sur le Champ-de-Mars par diverses organisations contre l'entrée de la Turquie dans l'Union européenne. J'ai cru d'abord à un total et même phénoménal insuccès, car à l'heure convenue nous étions à peu près une dizaine autour de la statue du maréchal Joffre. Avec le temps, toutefois, ce petit groupe s'est assez sérieusement étoffé, et lorsque ont commencé les allocutions, vers trois heures, il y avait là deux ou trois cents personnes.

On m’avait sérieusement prévenu contre les puissances invitantes et leurs origines idéologiques, mais les divers discours des divers présidents d’associations étaient très mesurés de ton – rien à quoi l’In-nocence ne puisse souscrire des deux mains, même si je ne suis plus très sûr de bien comprendre pourquoi il convient de proposer à la Turquie, si, comme nous l’espérons, sa candidature n’est pas retenue, un “contrat d’association privilégié”. Pourquoi “privilégié” ? Et pourquoi plus “privilégié” qu’avec la Norvège, la Suisse, Israël ou le Maroc? À titre de “lot de consolation”, je présume…

L'assistance n’était pas de la première jeunesse, dans l’ensemble. Parmi les jeunes gens, deux ou trois arboraient des tenues à forte connotation idéologique, telles que “bombers” et chaussures montantes de combat. Quelques-uns, ou les mêmes, portaient des insignes du Front national. Un homme d’une cinquantaine d’années se réclamait du M.N.R. et de Bruno Mégret. Plusieurs famillesnombreuses donnaient l’impression d’un catholicisme nettement antimalthusien. Quelqu’un essayait de faire signer une pétition contre la loi contre l’homophobie (“Homofolie”, disait son affichette). A pris la parole comme invité d’honneur un ancien ambassadeur néerlandais, qui avait été en poste en Turquie, justement, en Chine et à l'O.C.D.E. De certains vieux bonshommes à la mine grincheuse, dans le public, on n’eût pas été étonné qu’ils fussent chaussés de charentaises. Je ne me sentais pas spécialement en sympathie avec cette petite foule, mais pas moins, certainement, qu’avec celle d’une manifestation d’“enseignants” ou celle d’une parade “gay”.

Un thème secondaire était le soutien aux « pro-occidentaux » d’Ukraine et à leur infortuné candidat, l’homme au visage ravagé par le poison. On m’a proposé un brassard orange en leur faveur, et je ne l’ai pas refusé. Il y avait aussi beaucoup d’Arméniens, sous leur pittoresque drapeau. Et des jeunes gens bien mis portaient les drapeaux respectifs de la plupart des pays d’Europe.

L'In-nocence aurait dû profiter de ce rassemblement pour essayer de se faire connaître. Nous devrions disposer d’un ou plusieurs feuillets à distribuer en nombre, qui diraient ce que nous sommes et exposeraient sommairement notre programme.

Sur l'esplanade du Champ-de-Mars, en avant de la statue de Joffre et donc de l'École militaire, il y a maintenant un affreux monument "à la Paix", je crois bien, un édicule insignifiant, mais haut et large, en verre, en ciment et en acier, ou en fer-blanc, je ne sais, très marqué en tout cas de ce caractère de méchante camelote qui caractérise en général l'art monumental contemporain en France. On pourrait sans mal trouver plus laid, mais l'on ne saurait trouver plus mal placé. Les édiles, les conseillers aux arts plastiques, les "artistes" qui sont responsables de l'érection de cet imbécile monument ne savent sans doute pas ce qu'ils font. À moins que délibérément ils ne veuillent nuire, humilier la ville, la dépouiller de sa beauté – ce que je ne peux pas tout à fait croire –, il faut qu'ils soient aveugles. Ils ont saccagé une des plus belles perspectives de Paris, celle qui va de l'École militaire au palais de Chaillot. L'École militaire elle-même, un des monuments les plus représentatifs du XVIIIe siècle français, ils ont rendu impossible qu'on la contemple avec un peu de recul, parmi ses jardins, dans sa majesté. Il est vraique ces jardins sont souillés de toute part, mal tenus, couverts de feuilles mortes, et surtout parsemés de détritus.

*

J'ai retrouvé la carte de visite qui était tombée de mon volume *The Years*. Elle dit : *sabine kipka*, sans capitales, *stud. phil.* L'adresse est celle-ci (à quarante ans d'écart, je suppose qu'il n'y a pas indiscrétion) : *freising, angerstrasse 24, tel. 529*. On lit aussi, assez mystérieusement pour moi qui ne suis pas germaniste : *z. z.* Au dos, à la main : *Vittoria Zavagli + Sabine Kipka*. Il n'y a pas trace que ce carton ait été épinglé où que ce soit, mais ses bords latéraux sont gansés d'un papier bleu nuit, destiné sans doute à lui donner un caractère de fête. Je ne serais pas étonné que cette carte ait accompagné un petit cadeau (Noël 1965, Banbury Road?).

En tout cas *The Years* était un bon choix, pour glisser pareille relique. Je crois que ce roman n'a pas très bonne réputation, qu'il passe même pour raté, et ce n'est pas sans raison. On s'est étonné aussi qu'il fût par

bien des côtés assez conventionnel, presque “réaliste”, venant comme il fait après *The Waves.* Je le lis pourtant avec plaisir (et beaucoup plus de facilité que *The Waves* – c’est peut-être une des raisons de mon plaisir). Il ne parvient pas à se nouer, c’est vrai, les personnages trop nombreux n’y prennent pas consistance, il ne s’y passe pour ainsi dire rien, sinon le temps (encore cette formule-là est-elle un peu trop flatteuse). Cet effet de *vague* dont il est question dans *La Promenade au phare* (*… that life, instead of being made of little separate incidents, that one lives one by one,* devient un tout, comme une vague qui nous emporte et vient se briser avec nous sur le sable, *there, with a dash on the beach*), cet effet de vague ne se produit pas, ou très rarement. Ne survient pas non plus, et pour cette raison même, de grand emportement poétique, comme dans *Mrs. Dalloway* ou *To the Lighthouse*, justement. Pourtant on continue à lire, sans ennui (par esprit de contradiction, peut-être). La pensée du suicide de l’auteur est très présente dans l’esprit du lecteur, bien sûr. Voilà ce qu’on écrit quand on va se suicider, songe-t-on.

Une étrange brutalité concourt à maintenir l’intérêt en éveil. Au début, en l’année 1880, une femme encore jeune, la mère de nombreux enfants, va mourir (comme la mère de Virginia Woolf).L'une de ses filles est très impatiente que l’événement survienne. Elle est très déçue lorsqu’une alerte se révèle trompeuse. Elle a du mal à cacher sa joie lorsque l’issue très attendue se présente. Aucune explication de ces sentiments n’est fournie. On suppose que l’atmosphère de maladie où baigne la maison, l’impossibilité de rire, d’aller danser, de faire des projets, sont les motifs de cette impatience peu filiale (ou très filiale).

Près de soixante ans plus tard, une femme dont on suppose qu’elle est un des personnages les plus proches de l’auteur, un médecin, a la même sécheresse, la même froideur, mais plus désespérée, plus consciente d’elle-même. Cette Peggy a l’occasion de vérifier que rien ne la rattache à rien ni à personne au cours d’une longue soirée qui est le morceau de bravoure du roman, un peu comme le bal du *Guépard* (en beaucoup plus bourgeois) ou le dîner de *The Dead.* C'est là que tout se noue. On se rend compte qu’il n’y a pas grand-chose à nouer. C'est à la fois l’échec du livre et sa vérité tragique, sa grandeur désolée (mais nullement sinistre).

Voilà, c’est fini. Vraiment, ce n’était pas grand-chose. Il ne reste à éprouver que la froidure de l’eau, dans la rivière au pied des collines.

Lundi 6 décembre, dix heures du soir. Il n’est pas douteux qu’il me manque quelques éléments pour apprécier les connotations idéologiques diverses d’une foule quelconque et des signes qu’elle émet. Hier, dans la petite manifestation de l’École militaire, il y avait, aux côtés des divers drapeaux des nations de l’Europe, plusieurs exemplaires d’un drapeau jaune frappé d’un lion noir dressé. Je me demandais ce que cela pouvait être, mais, un homme ayant demandé devant moi à l’un des porteurs de cette oriflamme de quoi il s’agissait, il lui fut répondu que c’était le drapeau de la Flandre. Ce soir on voyait à la télévision, à l’occasion du procès de Maxime Brunerie – l’homme qui a voulu tuer Jacques Chirac –, un reportage sur les groupes d’extrême droite auxquels il a appartenu, et sur leurs diverses apparitions. On pouvait observer, au cours de ces apparitions, le même drapeau jaune au lion noir. Est-ce l’emblème du Vlaams Blok?

D’autre part je ne comprenais pas, hier, pourquoi certains jeunes gens manifestaient très visiblement leur attachement au Paris-Saint-Germain.Or il était question aussi du Paris-Saint-Germain dans le reportage sur Brunerie. Apparemment, le soutien à son égard est aussi un *topos* bien repéré de la jeunesse masculine d’extrême droite. Moi qui souffre d’un manque d’affinités particulièrement marqué avec les supporters de clubs de football et leur folklore…

En permanence sous la main, il me faudrait un Jean-Yves Camus – heureusement que je dispose d’un Luc Charcellay…

Mardi 7 décembre, neuf heures et demie du soir. C'est bien ma chance ! À ceux qui naguère m’accusaient d’antisémitisme, et voulaient à tout prix

que je fusse un disciple et continuateur de Barrès ou un Céline du pauvre, je répondais que mon idole c'était Virginia Woolf, et je croyais être bien tranquille. Mais voilà qu'à présent Virginia Woolf elle-même est accusée d'antisémitisme !

Heureusement, deux femmes qui toutes les deux se déclarent juives et dont l'une est Geneviève Brisac – j'oublie le nom de l'autre, pour le moment – viennent de publier un livre sur Woolf et font véhémentement justice de cette accusation.

Il est vrai que dans les *Les Années* quelques apparitions de personnages juifs sont assez singulières. Ainsi l'une des femmes de la famille Pargiter, à la suite de graves revers de fortune, suppose-t-on, vit dans une maison meublée où elle doit partager la salle de bain (horreur!) avec d'autres locataires. Quand un visiteur s'étonne des bruits de tuyauterie, elle dit :

« C'est le juif qui prend son bain. »

On suit ainsi chaque étape du bain du juif. Et la demoiselle Pargiter se plaint que le juif (*the Jew*) laisse des poils dans la baignoire, ce qui la dégoûte – on ne sait pas si c'est parce que ce sont des poils, ou bien parce que ce sont les poils du juif.

Le ton nous paraît peu précautionneux, c'est vrai (on dira que je peux parler). Mais c'est un ton d'époque, d'une époque où l'on n'estimait pas avoir de précautions particulières à prendre pour parler des juifs. Il n'y a pas là d'antisémitisme à proprement parler. Les personnages juifs sont traités sans douceur, c'est vrai, mais les autres aussi.D'autre part – le roman a été publié en 1937 –, plusieurs allusions sont faites à la montée des périls, sur un mode nettement antihitlérien. Enfin le mari de Virginia Woolf était juif, et elle était très attachée à lui.

*

Flatters estime à présent qu'aucun des livres de Virginia Woolf n'est tout à fait réussi. Un peu curieusement (mais les rapprochements de Flatters sont en général assez inattendus), il rapproche Woolf de Giacometti : deux artistes obsédés par l'échec, et ils n'auraient pas tort,

car très souvent ils ne parviennent pas à atteindre leur but, en effet – mais la grandeur de leur œuvre et de leur personnalité artistique viendrait justement de ce rapport obsessionnel à l'échec.

Flatters met Woolf très au-dessous de Tolstoï, d'autre part – encore un rapprochement auquel je n'aurais guère pensé, mais qui est très attesté dans le *journal* de Woolf, où Tolstoï fait l'objet d'une admiration constante, et souvent d'un complexe d'infériorité. Selon Flatters, ce complexe est tout à fait fondé : Woolf n'aurait jamais la sûreté de touche de Tolstoï, on la verrait échouer là où lui réussit sans mal.

Je dois dire que ces deux écrivains sont tellement éloignés l'un de l'autre dans ma mythologie littéraire que j'ai du mal à les envisager d'un seul regard, d'une seule pensée et d'une seule phrase. Woolf m'est infiniment plus *congenial*, mais c'est peut-être parce que je connais assez bien l'Angleterre et pas du tout la Russie.

(Alain Finkielkraut, à la radio, a dit récemment que *congenial* était le mot anglais dont l'équivalent français lui manquait le plus – je suis bien de son avis (comme d'habitude).)

*

Peuples, cultures, civilisations, "communautés" au sein desquels on jette sur le sol, sur le trottoir, au bord des routes, dans les rivières ou dans la mer ce dont on n'a plus l'usage (papiers gras, emballages, bouteilles, canettes, boîtes de cigarettes, mégots, etc.); peuples *etc.* au sein desquels il n'en est pas question un seul instant : entre lesdeux, pour moi, une barrière très marquée – et des préférences insurmontables.

(Vont sans dire ici les ennuyeuses précautions oratoires habituelles, selon lesquelles au sein des peuples où l'on jette tout à terre il y a des individus qui ne jettent jamais rien, tandis qu'au sein des peuples où l'on ne jette rien il y a des imbéciles et des salauds qui prennent l'espace public pour une poubelle – bien entendu, bien entendu, bien entendu. Qu'il faut être laborieux et piétonnier, pour être convenable idéologiquement ! Il reste que les territoires de ces différents peuples, et

de ces cultures, et de ces civilisations, même lorsque transplantation il y a eu, laissent paraître très clairement la différence, nonobstant les individus minoritaires de l'un et l'autre parti.)

(Les Aeberhard de Plieux, à mon grand étonnement, ont trouvé l'Écosse très sale, et surtout Édimbourg.)

(Le lieu qu'une civilisation, n'importe laquelle, a le mieux réussi selon mes goûts, c'est Bateman's, la maison et le domaine de Kipling dans le Sussex. Voilà pour moi la perfection des accomplissements d'une culture, d'un peuple – il y a un siècle on aurait dit *d'une race* (en pensant bien sûr à la "race" anglaise). Tout en moi *approuve* cet endroit (et *désapprouve* à proportion ce qui s'en éloigne).)

(Mais bien entendu la bonne pensée, ou tout simplement la morale, ou le bon sens, s'empresseraient de faire remarquer que le plus haut accomplissement topologique d'une culture, d'une communauté, d'une histoire, se doit sans doute d'être un lieu plus communautaire, plus collectif, moins retiré, plus *représentatif* – c'est certainement vrai (non, *pas certainement* : car il est de certaines civilisations dont le plus haut mérite est d'avoir permis l'*individu*, et les accomplissements *individuels*).)

(La pensée que Bateman's *existe*, qu'au moins il y a cela, qu'il reste ce témoin de ce qu'est pour moi la perfection d'un lieu, de ce que c'est que d'avoir réussi un endroit *parfait,* me réjouit tous les jours que Dieu fait.)

(Mais bien sûr ce serait encore mieux si Bateman's appartenait encore à la famille Kipling, ou à n'importe quelle famille, ou bien à un individu (moi, par exemple, *té*). Que le domaine soit propriété publique, qu'il appartienne à une association, suffit hélas à l'ériger encitation, en simple trace, en vestige, en témoin – infiniment précieux, il va sans dire, mais qui n'est pas tout à fait la même chose que la chose.)

(Je dirais bien sûr qu'on ne peut rien comprendre à ce que je fus, à ce que je suis encore, si l'on ne connaît pas Bateman's.)

Plieux, mercredi 15 décembre, dix heures du soir. Il n'y a pas eu d'entrée ici depuis plus d'une semaine, d'une part parce que j'ai été malade, un formidable rhume qui dure encore – je n'ai jamais tant toussé de ma vie –, et qui a pris deux ou trois jours durant, la semaine dernière, la forme d'une vraie grippe, avec fièvre, courbatures et maux de tête; et d'autre part, et surtout, parce que j'ai consacré tous mes efforts à un bizarre trente-troisième éditorial pour le parti, un monstre de près de deux cent mille signes, dont je ne suis venu à bout que ce matin.

C'est un dialogue avec Marc du Saune, il s'intitule *La Dictature de la petite bourgeoisie* (en référence bien sûr à la "dictature du prolétariat"). J'y ai travaillé depuis la fin d'octobre, un quart d'heure ou vingt minutes par jour au début, puis six ou sept heures tous les jours depuis mon retour de Tunisie (je m'en suis un peu occupé à l'hôtel de Sidi-Bou-Saïd, une après midi, dans ma chambre). Le texte est cinq ou six fois plus long que les "éditoriaux" précédents, qui déjà étaient beaucoup plus longs, pour la plupart, que ce qu'on appelle habituellement un "éditorial". Le rapport de celui-ci avec l'In-nocence est assez lâche, d'ailleurs, au moins superficiellement. J'aimerais en faire un livre à part, et d'ailleurs j'aurais grand besoin de le vendre, car, à la suite des secousses récentes au sein de mes relations avec Fayard, ma situation financière est pire qu'elle ne l'a été depuis plusieurs années. J'ai donc envoyé une copie à Christian Combaz, qui est chargé de la transmettre au Rocher. Une autre est partie pour le bureau de Sylvie Topaloff, où devrait se faire un tirage pour Alain Finkielkraut, qui devrait à son tour le transmettre à Élisabeth Lévy, à l'intention de Mille et une nuits. Une troisième a été envoyée, en "fichier joint" comme les précédentes, au bureau de Frédéric Beigbeder chez Flammarion – mais lui est absent jusqu'en janvier, m'a-t-il dit.

Je ferais sans doute bien de ne pas placer trop d'espérances en ces démarches. Les maisons d'édition ne se disputent pas ma collaboration, en général, et il se pourrait bien qu'elles jugent mon envoi parfaitement délirant, et ne lui accordent aucune attention. Je craignais d'avoir franchi définitivement les bornes de la raison et de la prudence, avec ce petit pamphlet, mais Pierre et surtout Flatters en disent grand bien, ce qui m'a surpris. En tout cas je suis content de m'en être débarrassé, et d'avoir mis

sur le papier les sentiments qui s'y expriment, auxquels je vais pouvoir ne plus songer.

Jeudi 16 décembre, dix heures et quart, le soir. J'ai hésité à placer dans mon anthologie de l'*Amour des hommes* un poème assez déplaisant de Ginsberg, *Sphincter*, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il ne correspond ni à mon érotique ni à ma poétique (*out with the dumps, in with the condom'd / orgastic friend* – (c'est encore pire en français : *les crottes sortent, l'ami orgastique entre / avec sa capote* –)). Je l'ai mis tout de même.

Lors de la réunion de l'In-nocence, il y a quinze jours, à Paris, où il n'y avait guère que des lecteurs, et lors du dîner qui a suivi, plusieurs personnes m'ont dit, et d'autres approuvaient tandis que parlaient celles-là, qu'un problème était qu'on ne pouvait pas *offrir* mes livres, le *journal*, en tout cas, parce que souvent les gens étaient affreusement choqués – pas par mon idéologie (bien que le cas doive se présenter aussi), par mes mœurs et par l'exposé que j'en fais (ou que j'en *faisais*, car je suis bien chaste, dernièrement).

Une jeune femme me racontait qu'elle avait offert un volume de mon *journal* mais que la bénéficiaire du cadeau, une femme, s'était arrêtée de lire, et le lui avait dit, à un moment où je me plaignais que du foutre tachât mes chaussures (je me demande si ce ne serait pas plutôt l'épisode où Farid, dans *Incomparable* (mais aussi dans le *journal* de cette année-là, donc), dit que ses chaussures sont couvertes de foutre, quand il rentre chez lui après une nuit de *back-room*).

Perdre des lecteurs pour des raisons aussi sottes n'est pas bien grave, à mon avis (sauf *économiquement*, bien sûr, et surtout pour l'éditeur). Quelqu'un qui ne peut pas supporter de lire que le foutretache les chaussures est de toute façon fermé à la plus grande part, et peut-être la meilleure, de la littérature moderne.

Vendredi 17 décembre, onze heures du soir. Arte m'a bien eu, une fois de plus. J'ai décidé de dîner tôt pour regarder en prenant mon repas *Sarabande*, de Bergman, qui sort en même temps à la télévision et dans les salles. Je dois dire que malgré l'expérience je n'avais pas envisagé une seule seconde que le film puisse être diffusé en version *doublée*. Je ne m'étais même pas posé la question, cela ne me paraissait pas concevable. Je ne vois pas très bien qui peut avoir envie de voir un film de Bergman en français. Surtout je ne vois pas très bien ce qu'il en subsiste. Je ne dirais pas que la langue est *tout*, chez Bergman, mais elle est le ciment qui tient le reste. Sans elle, c'est à peine regardable – non que ce soit mauvais, mais ça n'a pas de sens artistique, aucune consistance. C'était insupportable, je n'ai pas pu tenir jusqu'au bout.

Quand on pense que cette chaîne en remontrerait presque au *Monde* et même à France Culture en bien-pensisme dégoulinant et en endoctrinement idéologique permanent, on mesure à ce trait les limites de son amour prétendu de l'autre et de sa passion pour l'étranger : l'étranger, l'étranger, l'étranger, certes, mais qu'il n'aille pas jusqu'à parler sa langue – c'est au-dessus de nos forces.

Le principal personnage du film, qui a quatre-vingt-six ans, vit à la campagne, et reçoit des félicitations pour la beauté du paysage qu'il peut contempler de ses fenêtres. En effet, ce qui nous en est montré est magnifique. Est-ce qu'en Suède il est encore possible, comme en Écosse, d'avoir sous les yeux une immense étendue de paysage qui de bout en bout soit magnifique, sans rien qui la souille ?

Ce qui frappe Léonard de Vinci quand il vient en France, dans le livre de Combaz que je viens d'achever, *Lion ardent*, c'est l'immensité du pays et son caractère désertique. Avant même d'entreprendre le voyage, quand il rencontre François Ier à Milan, il se construit, en écoutant le roi, un tableau détaillé de ce qui l'attend, et qui semble l'attirer :

« Ces paroles m'inspirèrent une imagination précise de ce pays, de ses hautes forêts, de ses fleuves immenses qui scintillent dans labrume, de

ses palais et chaumières bordés de chemins blancs. J'eus la vision la plus exacte de ce royaume vaste et désert où m'appelait un prince puissant et où je pourrais vivre sans me soucier de ma subsistance. »

On a peine à concevoir que la France, aujourd'hui grignotée de toute part par la laideur, et où nous voyons si avancé le processus de transformation en banlieue universelle, ait pu être et paraître « un royaume vaste et désert ». « Un royaume vaste et désert », c'est exactement à cela que mon cœur aspire – oh, peut-être pas tout à fait *désert*, non, mais qui ait encore *du désert* à offrir, de l'intouché, de l'intact, du pas encore petit-bourgeois (c'est-à-dire du pratique, du commode, du commun, du commercial, de l'utilitaire, du contingent, du *désaliéné*, du *libéré-des-dieux*).

(Je suis encore tout à fait dans la vibration d'écriture de l'"éditorial 33", *La Dictature*, et tout ce que je rencontre par l'œil et par la pensée semble vouloir s'inscrire dans la perspective énoncée par ce texte. Arte diffusant en français des films étrangers qui paraîtraient relever de la cinéphilie la plus pure, cette pratique est dénoncée avec indignation dans mes pages à peine sèches (qui toutefois n'avaient pas prévu que ce passage à la moulinette puisse être imposé à Bergman). Quant à la disparition du paysage, du *grand* paysage, et à la *banlocalisation* (petite-bourgeoise) du monde, c'est également un thème très présent).

(Je dois aller chercher Pierre à Lectoure, à l'autocar. Malheureusement je suis encore bien mal fichu : rhume, reniflements, toux, diarrhée… Et il fait un temps affreux, de grand vent et de pluie glacée. Cependant je serais encore bien plus à plaindre, si je n'avais *pas* à aller chercher Pierre.)

Samedi 18 décembre, neuf heures du soir. Le car était très en retard, hier, parce que le train l'avait été avant lui. J'ai attendu une demi-heure, en écoutant Olivier Rolin reçu par Alain Veinstein, sur France Culture. Puis j'ai eu la bonne idée de prendre la route d'Agen au lieu de rentrer à la maison pour attendre un coup de téléphone. J'ai croisé le car, en çà de

Sainte-Mère, et je suis reparti pour Lectoure en lesuivant. Il était plus d'une heure du matin quand nous avons regagné notre logis.

Pierre part lundi pour ses montagnes et le sein de sa famille. Moi j'irai jeudi chercher ma mère, qui viendra passer Noël ici, comme d'habitude. Il y a eu une hésitation sur ce point, car la maison est à peine chauffée, et le premier étage, où se trouve sa chambre, ne l'est pas du tout jusqu'à présent. J'essaierai de chauffer sa chambre avec de petits radiateurs électriques, dont nous avons une abondance. Si ce n'est pas suffisant, Jeanne Lloan, avec sa gentillesse coutumière, a proposé de recueillir ma mère chez elle, à Fleurance.

Si j'avais eu trois sous je serais parti mercredi prochain pour Clermont, j'aurais passé une nuit à l'hôtel, et en revenant ici jeudi j'aurais pu montrer à ma mère, au prix d'un assez long détour, le nouveau pont de Millau, qui a été ouvert avant-hier à la circulation. Mais en fait je suis tenu de faire l'aller et retour dans la journée, car trois sous sont bien ce que j'ai le moins. Il faut absolument que la semaine prochaine je "repasse positif" à la banque, d'autant que je ne l'ai pas fait le mois dernier. Or mon compte est déjà à découvert de trois mille trois cents euros, et la seule rentrée prévisible c'est ma mensualité P.O.L, deux mille huit cent cinquante. Comment faire la liaison, ne serait-ce que pour deux ou trois jours? J'ai déjà soutiré trois cents euros à Pierre, ces jours-ci, et lui-même n'a pas un sou vaillant. Pendant ce temps les factures impayées s'accumulent. À Paris, le téléphone est déjà coupé.

Les mensualités Fayard relatives au *journal* 2003 doivent s'arrêter en février prochain. Dans l'état actuel de mes relations avec cette maison, je m'imagine mal lui demander un nouveau contrat, pour le *journal* 2004 (alors qu'on ne sait toujours pas ce qui doit advenir du *journal* 2002, dont la publication était prévue pour le mois dernier, et la voici remise sine die, au motif de mes positions lors de la dernière élection présidentielle). Si rien n'arrive d'ici février, il va me falloir réduire considérablement mon train de maison, qui déjà, pourtant, n'a rien de bien somptueux, même s'il est passablement coûteux.

Or je ne vois pas très bien ce qui pourrait arriver. Il faudrait vendre le *journal* 2004, *celui-ci*, qui ne semble pas susciter d'intérêt, sauf de la part d'un éditeur complètement inconnu, qui sans douten'aurait pas un

maravédis à me donner, et qui m'écrit qu'il «pourrait être intéressé », ce qui n'est pas très engageant, comme formule. Son e-mail commence d'ailleurs par « Bonjour! ». J'ai un net problème avec les e-mails qui commencent par « Bonjour ! ». On pourrait bien sûr considérer que tel est le nouvel usage. Mais comme d'habitude j'aime mieux l'ancien. Celui-là me heurte. Pourquoi le changement de support devrait-il entraîner le changement de protocole?

Aux messages d'inconnus qui commencent par « Bonjour! », en règle générale je ne réponds pas. M'en est arrivé encore un hier, venant d'un jeune homme qui fait une maîtrise, dans une école de communication. Ce garçon ne m'a pas l'air très doué pour la communication, ou peut-être ne l'est-il que trop. Est-ce qu'on ne leur apprend rien sur les *niveaux de langage*, dans ces écoles? Est-ce qu'on ne leur instille pas le soupçon que leur façon "naturelle" de s'exprimer n'est pas nécessairement la bonne en toute circonstance? Bien entendu le message se termine par « Cordialement ». *Cordialement* a beaucoup de succès ces temps-ci parmi les semi-éduqués. Dans les manuels de correspondance qui sont venus mourir au temps de ma jeunesse, on vous apprenait, si vos parents ne l'avaient pas fait, que *cordialement* est la formule appropriée *quand on s'adresse à un inférieur.* Mais de nos jours il n'y a plus d'*inférieurs*, puisqu'il n'y a plus de *supérieurs.* N'empêche : je me demande si ces jeunes gens, quand ils recherchent une situation, écrivent *bonjour!* et *cordialement*?

Une petite difficulté particulière vient de ce que ce jeune homme, celui de l'école de communication, a un nom et un prénom très arabes – il m'interroge sur Dieudonné, et sur ce que je pense de son affaire. Si comme j'en ai l'intention je ne lui réponds pas (« *Bonjour!* », « *Cordialement* »), avec ma mauvaise réputation, est-ce que mon silence ne va pas passer pour du racisme?

Et *quid* d'une femme de la région, qui m'écrit une lettre assez aimable (« Cordialement » aussi, maintenant que j'y pense…), et qui se veut même très enthousiaste, mais qui me dit ne m'avoir jamais lu, passe encore (elle a survolé mon "site", par hasard, et découvert que nous étions voisins, et que j'avais fait toute sorte de choses dans un château…), et ne pas envisager de me lire avant longtemps, parce qu'elle

a « un mètre et demi de livres en attente », à côté de son lit ? Je ne suis pas obligé de répondre, n'est-ce pas?

Mieux vaut répondre à Mme Applefeld, l'épouse du grand diététicien, qui l'un et l'autre nous avaient si somptueusement reçus en 2002, les Finkielkraut, Pierre et moi. Elle persiste, très aimablement, nouvel exemple à l'appui, dans une petite objection relative à *Du sens*, livre dont elle dit grand bien dans l'ensemble. Là nous sommes en pleine civilisation, au contraire.

J'ai appris par le site des Lecteurs que Finkielkraut, invité mercredi dernier à faire partager ses lectures favorites, à la Bibliothèque nationale, avait fait lire par Jacques Bonnaffé des extraits de Péguy, bien entendu, de Gracq, de Lévinas, de Gombrowicz et, plus surprenant, de… moi – en l'occurrence du *Chien Horla.* Cela m'a fait grand plaisir, pour moi surtout et aussi un peu pour le chien Horla, qui sans doute n'avait pas imaginé (il est enterré à quelques mètres d'ici, le malheureux) avoir un jour les honneurs de la Bibliothèque nationale.

J'ai téléphoné à Finkielkraut pour le remercier. Il part dans trois jours pour le Kenya et les éléphants, avec sa famille. Il a reçu le texte de *La Dictature*, imprimé dans les bureaux de sa femme. Il m'a même dit qu'il allait essayer de le lire avant son départ, et (moi qui pourtant crains plus que quiconque les envois de manuscrits et les obligations de lecture!) je ne l'ai pas suffisamment assuré qu'il ne devait pas s'infliger cette contrainte. Nous n'avons jamais été en termes aussi chaleureux. Il a dit à Flatters qu'il avait été enchanté de notre déjeuner au Zebra Square, il y a quinze jours, et je l'étais aussi. Mais je me sens un peu traître parce qu'il est probable que si le *journal* 2002 avait été publié, sa femme et lui seraient de nouveau fâchés à mon égard – non certes qu'il s'y trouve quoi que ce soit *contre* eux, Dieu sait, mais ils n'aiment pas ma liberté de ton à leur sujet, ma façon de rapporter leurs propos, notamment, et ce qu'ils nomment mes *indiscrétions* (sur les rapports parfois difficiles d'Alain et de son fils, par exemple, qui pourtant n'ont rien que de très classique, et sont éminemment *humains* (et d'ailleurs très affectueux, pour ce que j'en peux observer)).

Flatters m'a lu des pages magnifiques de son livre sur Piero, cette après-midi – livre qui d'ailleurs évoque bien d'autres choses et d'autres

peintres que Piero, et qui doit s'appeler *Lieu clair.* Les pages d'aujourd'hui, qui sont les mieux venues de ce que j'ai eu l'occasion d'entendre de cet ouvrage, et véritablement superbes, portaient sur la fresque de *Salomon et la reine de Saba*, à Arezzo. J'en ai été très exalté.

Mais quel sera le sort de ce livre? Flatters pardonne mal à Paul Otchakovsky de lui avoir refusé un manuscrit, et ne veut pas risquer le renouvellement (probable, car Paul juge les écrivains plus que les livres) de ce qu'il a ressenti comme une humiliation (ah, ma position n'est pas facile…). Mais quel autre éditeur pourrait être intéressé? Le ciel m'est témoin que je ne suis pas un expert, pour ce genre de problèmes…

Lundi 20 décembre, neuf heures et quart, le soir. Aïe, il commence à faire très froid. Impossible pourtant de pousser les machines, j'ai déjà sur mon bureau une facture de Totalgaz, d'un montant de six cent quatre-vingts euros, pour une livraison correspondant seulement à *un quart* du contenu de la cuve, qui est passée de soixante pour cent à quatre-vingt-cinq pour cent de remplissage. Bien entendu nous ne pouvons pas payer. Ce qui m'inquiète surtout est ma mère, qui sera là jeudi, et qui comme d'habitude doit habiter le premier étage, où le chauffage central n'est pas *du tout* en service, alors qu'à cet étage-ci il est en fonctionnement à l'intensité minimale. Nous comptons sur les radiateurs électriques pour chauffer la chambre de ma mère. Je ne sais pas s'ils seront suffisants. Dans la cuisine ils remplissent à peu près leur tâche, mais la cuisine a beaucoup moins d'ouvertures, elle est beaucoup plus facile à chauffer. Et pourtant, ce soir, la température extérieure ayant sérieusement chuté, il n'y fait pas chaud du tout. Ici non plus, au demeurant. Jacqueline Voillat m'a offert un énorme pull-over, de deux ou trois tailles trop grand pour moi, mais c'est soigneusement calculé, et je le porte par-dessus deux ou trois autres, dont celui que m'a offert André Clerc, et qui pourtant est déjà très épais. Ce sont mes lecteurs qui m'habillent.

Jeanne Lloan dit que je devrais soigner mon rhume, que les rhumes qui durent trop longtemps deviennent chroniques, ou se transforment en

bronchites. Mais je ne peux faire aucune dépense, même médicale. Il est impératif qu'à la banque je "repasse positif" avant la fin du mois, et à cette intention j'ai encore arraché un chèque de cinq cents euros au pauvre Pierre, à déposer dans quelques jours seulement. Le plan ne peut réussir que si aucun incident ne survient; et par exemple s'il n'y a pas le moindre retard dans le virement mensuel de la P.O.L, qui habituellement survient le 27 oule 28. Mais je n'ose pas téléphoner à Paul ou à sa comptabilité pour m'assurer que les "fêtes" ne risquent pas d'introduire un peu de désordre dans les procédures.

Pierre est parti aujourd'hui pour l'Ariège. Je l'ai conduit à la gare d'Agen. Hier soir nous avions dîné chez les Rodriguez, à Beaumont-de-Lomagne. Il y avait là Jean-Noël Guichou, collègue d'Antoine Rodriguez et son coaccrocheur à Plieux. Ces messieurs nous ont parlé de leur récent séjour à New York, où ils ont participé au fameux marathon, avec un troisième Beaumontois que je ne connais pas. Ils étaient très enthousiastes, et de New York et du marathon. Nous avons vu des photographies. Ils ont dîné avec Jim Byerley, que je leur avais fait rencontrer lors de son passage à Plieux, en septembre. Il paraît que dans Central Park il y a un rocher dit "ariégeois", appelé *le rocher d'Ercé*, si je ne me trompe (orthographe non garantie), qui évoque un rocher de l'Ariège, peut-être, et où se réunissent les Ariégeois de la ville. Jean-Noël Guichou est ariégeois d'origine, comme Pierre et comme Antoine Rodriguez, et il partait aujourd'hui faire du ski en Andorre. Jim Byerley, qui est maintenant à la retraite, passe l'hiver à Porto Rico.

Nous avons fait comme d'habitude un excellent et riche dîner, qui n'a pas trop mal passé, même si je ne suis pas, en fin de banquet, le plus sémillant des hôtes. Je suppose que les plaisirs de la chère finissent par s'éloigner comme ceux de la chair, avec le temps, et que ne demeurent que ceux de l'esprit, si je puis les nommer de la sorte me concernant – ceux-là, Dieu merci, ne donnent pas de signes d'amenuisement.

Les relations père-fils ne sont décidément pas faciles, à en juger par les quelques exemples que j'ai autour de moi. Le cas Rodriguez est nettement plus spectaculaire que le cas Finkielkraut, au demeurant. Antoine Rodriguez n'adresse jamais la parole à son fils aîné, et se comporte en sa présence comme s'il n'était pas là. Pour les tiers c'est

assez troublant. À ma connaissance, tout ce qu'il a à lui reprocher c'est d'avoir raté ses examens, de ne pas travailler suffisamment à ses études, de consacrer trop de temps à ses travaux littéraires et surtout d'avoir changé de nom, d'avoir pris un pseudonyme pour ses publications – non, cela le père l'accepte, mais il ne pardonne pas à son fils d'utiliser ce pseudonyme dans la vie courante, et mêmed'avoir souhaité l'officialiser. Un an et plus de mutisme total semble une réaction un peu disproportionnée à ces crimes, pour un observateur extérieur. Mais évidemment l'observateur extérieur n'a pas tous les éléments d'appréciation, si tant est qu'on les ait jamais.

***

Flatters, lui, est parti hier pour la Corse. Dans le texte qu'il m'a lu samedi, et que j'ai trouvé si beau, il évoque une excursion en Toscane et en Ombrie, qu'il a faite à l'âge de quatorze ans, avec sa famille italienne. Ses oncles et tantes l'ont conduit à Arezzo, et aussi à Monterchi, pour voir la Madone du Parto.

Quatorze ans, ce doit être aussi l'âge que j'avais lors de ma découverte de l'Italie, avec ma propre famille. Mais ces bourgeois de la province française, mes parents, n'avaient pas pour la peinture la vénération d'Italiens du peuple – il est vrai qu'en France il n'y a pas de grande peinture aussi répandue qu'en Italie sur toute l'étendue et dans la profondeur du territoire. Nous avons bien dû voir quelques musées, en Lombardie, mais ce n'était pas le but essentiel du voyage. L'objet de visite par excellence, c'étaient les maisons, les palais, les jardins, les îles Borromées, les sites. Flatters estime après Jean Puyaubert que je parle bien de peinture, mais je n'en suis pas convaincu. Ce qui m'obsède ce ne sont pas les tableaux, ce sont les *lieux. Réussir un lieu*, voilà au fond pour moi la forme par excellence d'un *art total*, celle à laquelle je suis le plus sensible. Bateman's, la maison de Kipling, le manoir élisabéthain de Fountains Abbey, Sissinghurst, ce qu'il y a entre des fenêtres et un gazon, entre une façade et un parterre de fleurs, entre un paysage et un toit, voilà pour moi des réussites et des domaines de labeur artistiques aussi

précieux, sinon plus, que les chefs-d'œuvre de Piero, ou du Rosso, ou du Lorrain. C'est un champ d'accomplissement dans lequel je n'aurais guère brillé, malheureusement, faute de temps et d'argent, j'aime à le croire. Ici les façades se délitent, le jardin part en quenouille sans avoir jamais été grand-chose, et tout alentour le paysage se dégrade sans que j'y puisse rien, encore moins que pour le reste. Toute ma vie pourtant j'ai été obsédé par cet idéal qui sur terre devient de plus en plus rare : *un lieu parfait.*

Mardi 21 décembre, dix heures moins dix, le soir. Une variante intéressante au terrible *ça fait* (ou *cela fait*, ou *ça fait depuis*) médiatique :

« Ça fait un certain nombre de temps... »

*

Il fait si froid dans cette maison (et dans la région, et dans le pays) qu'un changement de programme est à présent envisagé, pour Noël : plutôt que d'aller chercher ma mère et de l'amener ici, j'irai passer deux ou trois jours en Auvergne avec elle, en couchant bien sûr à l'hôtel (coucher chez elle est au-dessus de mes forces, comme d'ailleurs de tout le monde, ou presque) – je paierai avec ma carte bleue, les sommes ne seraient à couvrir qu'à la fin de janvier…

Ma mère essaie désespérément de trouver deux mille euros qu'elle s'est engagée à payer au début de janvier pour tâcher de sauver le studio parisien. Tout ce qu'elle a trouvé jusqu'à présent, c'est une femme qui veut bien la mener à Saint-Étienne, où il y a encore un mont-de-piété : elle compte y engager quelques tableaux. Dans mon expérience, hélas, ce que l'on dépose au mont-de-piété, alias *Crédit municipal*, on ne peut jamais le récupérer.

***

Je travaille assidûment, ces temps-ci, au premier des sept chapitres qui doivent constituer *Travers III (l'Amour l'Automne)*. Les phrases ne viennent pas mal, les paragraphes non plus, mais j'ai peur d'élaborer une de ces œuvres qui sur le papier ont tous les mérites, qui obéissent parfaitement à leur "programme", qui seraient excellentes s'il y avait une justice, et si les bonnes recettes faisaient la bonne cuisine, mais qui sont indigestes parce qu'elles manquent de grâce, de justesse sensible, d'éclat.

Comme d'habitude je vais rédiger une version complète du chapitre, puis le reprendre entièrement. Mais entre Noël et ma mère, j'ai peu de chances d'avoir fini avant la fin de l'année comme il le faudrait (quoique rien ni personne ne me presse, Dieu sait, sauf un scrupule à l'égard de la P.O.L, qui ne saurait me payer non pas certes *à ne rien faire*, mais à ne rien *produire*, ou trop lentement).

***

Dans un *Country Life* récent il y avait, parmi les propriétés à vendre, une assez jolie maison qui pour une fois était à peu près dans mes prix – dans mes prix, *that is*, si je vendais Plieux un bon prix, à quoi je ne songe plus. Son intérêt (pour la rêverie) était de donner une idée de ce qu'on peut avoir en échange d'une somme pas tout à fait inconcevable (cinq cent soixante-quinze mille livres, si je me souviens bien). C'était une maison du XVIIIe siècle, sans doute, mais très simple, pas spécialement grande, sise à l'extrême nord de l'Angleterre, au-delà du mur d'Hadrien, à deux pas de Borders, ou même *dans* les Borders, mais à l'est, pas très loin de Berwick-upon-Tweed, avec vue lointaine sur la mer du Nord (je ne retrouve pas le magazine, malheureusement, et je n'ai pas le temps de chercher).

Comme cette maison faisait l'objet d'un article spécial de la chronique immobilière (ma favorite), on apprenait qu'elle avait été habitée jusqu'à sa mort par la comtesse douairière de Tankerville, passée de vie à trépas l'année dernière. Cette dame devait vivre avec peu de confort, car on était prévenu que de considérables travaux étaient à prévoir. Mais la maison, posée en un recoin d'un immense domaine – propriété de

l'actuel comte de Tankerville, peut-être? –, était recommandée à l'attention des amateurs d'extrême solitude. Il était question aussi d'une vue à couper le souffle. La vieille comtesse de Tankerville, du coup, est devenue l'une de mes plus habituelles compagnes de promenade. Je la consulte sur tout. Elle trouve que je fais bien des histoires, pour le froid.

Mercredi 22 décembre, neuf heures du soir. Mise devant un choix – que j'aille la chercher et l'amène ici, ou bien que j'aille passer deux ou trois jours auprès d'elle en Auvergne –, ma mère, après quelques moments d'hésitation, a finalement préféré la deuxième solution. Je partirai donc demain pour Royat et Chamalières. J'ai déjà réservé ma chambre à l'hôtel Radio.

À vrai dire j'ai joué aujourd'hui avec la tentation d'une variante, déraisonnable mais tentante, tentante mais déraisonnable. Je savais déjà qu'il y avait à Martigny, en Suisse, une exposition consacrée àFautrier, un de mes héros. J'ai appris cette après-midi, grâce à l'émission de Jean Daive sur France Culture, qu'il y avait à Turin une grande exposition sur les impressionnistes et la neige, et surtout, surtout, qu'il y avait au château de Rivoli, à côté, une exposition rétrospective de l'œuvre de Franz Kline, mon idole. J'étais au bord de proposer à ma mère de rejoindre avec moi le Piémont, puis de sauter de là dans le Valais. Mais ce serait bien sûr une folie, d'une part parce que je n'ai pas un sou, et beaucoup moins que pas un sou, d'autre part parce que affronter impromptu, en compagnie d'une femme de quatre-vingt-treize ans, une double traversée des Alpes, en cette saison, en pleine période de Noël et donc du ski, quand les routes risquent d'être à la fois verglacées et encombrées, et tous les hôtels pleins, c'est courir et faire courir trop de risques. Je n'en ai même pas parlé à ma mère, qui aurait sans doute été très enthousiaste – tout ce qui la tire de son trou la transporte de joie.

Dix heures du soir. Je viens de parler longuement à Christian Combaz, qui non seulement dit que les routes ne sont ni si mauvaises en ce moment ni si encombrées, mais qui en plus nous a invités, ma mère et moi, à coucher chez lui demain soir, à côté d'Albertville – du coup l'hypothèse Kline-Neige-Fautrier prend de la consistance, malgré la déraison dont elle est frappée. J'ai essayé de joindre ma mère, mais elle ne dîne pas chez elle ou bien elle est occupée.

*

J'ai reçu aujourd'hui le nouveau volume du *journal* de Pascal Sevran, *Il pleut, embrasse-moi*, novembre 2003-2004. Il lit mon propre *journal*, *Sommeil de personne*, dont le titre lui paraît incompréhensible mais beau. Le libraire chez qui il achète le livre, à Strasbourg, s'étonne que je ne le lui aie pas fait envoyer. Mais bien sûr je le lui ai fait envoyer. Seulement il ne l'a pas reçu. D'ailleurs il écrit lui-même, plus loin :

«La moitié des services de presse que nos éditeurs adressent aux journalistes et à nos confrères et amis s'égarent en chemin, les filles de chez Albin Michel sont absolument certaines que les livres partent, le problème c'est qu'ils n'arrivent pas, ou alors par hasard. Ça ne va pas mieux chez Gallimard... » *etc.*

Comme il déteste les chiens, il évoque mes démêlés avec les voisins qui se plaignent des miens, et il leur donne raison :

« ... Renaud nomme "irascibles" les gens qui n'admettent pas que ses sept chiens se laissent aller devant leur maison. Ça lui paraît inimaginable qu'on puisse être mauvais coucheur à ce point-là, il ne voit pas pourquoi ses chiens n'auraient pas le droit de se laisser aller où ça les prend, y compris chez les voisins. C'est son mauvais côté Bardot. »

Comme quoi on lit ce qu'on veut lire… Car bien sûr je vois très bien «pourquoi (m)es chiens n'auraient pas le droit de se laisser aller où ça les prend ». Je donne raison à mon correspondant sur le fond, et prends

aussitôt des mesures pour qu'il ne soit plus importuné. Ce que je déplore, c'est qu'il m'écrive directement une lettre d'insultes, très grossière, où il me parle de *mes* crottes, au lieu d'expliquer posément son problème, afin que j'en tienne compte, ce que j'eusse fait et que j'ai fait. Mais comme Sevran est persuadé que les propriétaires de chiens sont tous abusifs et mal élevés, il explique à ses lecteurs que je ne comprends pas qu'on puisse être mécontent de mettre les pieds dans des crottes de chien. Lire, c'est forcer le sens. Nous avons tous tendance, moi le premier, à chercher dans les livres (et dans les journaux, les "intimes" et les autres) ce qui confirme ce que nous pensons, en bien ou en mal. Ainsi, lorsque je note « Anti-soi-mêmisme? » en marge de ce passage de la préface à la *Phénoménologie de l'esprit* (je lis en alternance Hegel et Pascal Sevran), est-ce que je ne monte pas en épingle, au détriment du reste, ce qui m'arrange :

« – En même temps, quand ce savoir substantiel sans concept prétend avoir le caractère propre du Soi-même enfoui dans l'essence et qu'il philosophe de manière vraie et sacrée, il se dissimule qu'au lieu d'être dévoué à Dieu, en méprisant la mesure et la détermination, il ne fait au contraire, tantôt, que laisser prévaloir en lui-même la contingence du contenu, tantôt, que faire prévaloir en celui-ci son propre arbitraire»?

À Venise, au Danieli, Philippe Besson, en compagnie de Sevran qui relève le fait, « s'esquinte à lire dans *Le Monde* un article-fleuve de notre ami Renaud Camus auquel il ne comprend rien :

« "Ce qui s'appelle rien, mon chéri, absolument rien, pas une ligne, pas un mot, c'est effarant..." »

Ce sont les extraits de ma conférence à la Sorbonne, qui depuis lors est devenue *Syntaxe*. Il est vrai que, coupée pour *Le Monde*, elle en a démonté plus d'un. Mais je ne suis pas sûr que, complète, elle eût paru beaucoup plus claire.

Sevran note encore, un peu plus loin, que je suis scandalisé parce que la mort de Balthus est obnubilée par celle de Trenet – ce qui devient sous sa plume, à peine exagérative :

« De là à admettre qu'on puisse enterrer les gens [*les artistes de variétés*] autrement qu'en cachette, ça non, il ne le peut pas. »

Mais enfin :

« Si l'on se contente de parcourir en diagonale les passages trop érudits pour nous qui ne comprenons rien à la "peinture moderne", le journal de Renaud C. reste inégalable. »

La "peinture moderne" (guillemets compris), Sevran n'arrive pas à s'y faire. Il dîne beaucoup chez ses amis Berri, mais il ne peut pas croire ce qu'il y voit sur les murs. Ryman surtout lui reste en travers de la gorge (il s'est fait épeler le nom).

La compagne de Berri, Nathalie Rheims, fille de Maurice Rheims, lui conseille de se présenter à l'Académie :

« Présente-toi au fauteuil de papa, m'a-t-elle conseillé. Tu as des chances… contre Robbe-Grillet. »

Mais lui résiste sagement :

« Je n'ai nullement l'intention de postuler à l'Académie française, une bonne maison certes, mais tenue par la gauche, ce qui rend ma candidature très aléatoire et franchement impensable contre Robbe-Grillet, ce maître à penser que le monde, que dis-je, l'univers nous envie. »

Stéphane Martin m'a appris que dans le dernier numéro de *Têtu* Catherine Robbe-Grillet, interviewée, estimait que c'était moi qui devrais entrer à l'Académie, parce que je m'intéressais beaucoup à la langue française. Elle évoque aussi nos expéditions dans des cinémas pornographiques de Rio.

Sevran, quand il n'est pas chez les Berri ou à Morterolles, voit beaucoup Marc-Olivier Fogiel, Jack Lang et surtout son grand amiBertrand Delanoë, le maire de Paris. "Bertrand" vient d'ailleurs le voir à Morterolles. Lui note avec satisfaction :

« Mon ami Lang devance dans les sondages mon ami Sarkozy, lui-même suivi de près par mon ami Delanoë. »

Lang se montre d'ailleurs d'une surprenante candeur, avec lui :

«Jack Lang ne croit pas du tout au scénario catastrophe que je viens de lui prédire, à savoir la candidature [*à la présidence de la République*] de Ségolène Royal qui, cédant à l'amicale pression de ses amis, se

présentera comme la “sauveuse” de la République en danger. (…) Jack Lang croit, au contraire, que le temps joue pour lui, qu’il deviendra "inévitable”. »

Voilà une information intéressante, par exemple! Jack Lang croit qu’il va devenir « inévitable »…

Sevran raconte aussi, ce qui ne m’étonne pas, qu’il reçoit une abondance de protestations, écrites et orales, quand il fait état de ses bonnes fortunes, dans son *journal.* Même des amis lui disent sauter les passages où il relate les complaisances de “livreurs de pizzas”. Je n’ai jamais compris l’agressivité des lecteurs, sur ce point. On dirait que c’est eux qui se sentent agressés. Les épisodes sexuels me semblent indispensables au tableau, et je ne vois pas pourquoi on les gratifierait d’un statut spécial, auréolé de secret. J’en parle d’autant plus à mon aise, désormais, que je n’en ai guère à relater, sauf de nature conjugale, qu’en effet il n’est pas question de réexposer chaque fois…

Je suis émerveillé par cette citation sans doute fameuse du *journal* de Kafka, 2 août 1914 :

« L'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie – Après-midi piscine. »

Chamalières, hôtel Radio, jeudi 23 décembre, onze heures et demie du soir. J’ai tout de même renoncé au projet Kline-Fautrier, au moins pour le moment – en compagnie de Pierre, ce serait plus amusant et plus facile (mais il désapprouve la dépense impliquée).

Je n’ai quitté Plieux que très tard, et j’ai subi un petit accès de mélancolie, en route. Le temps était gris et bas, souvent pluvieux. Tout rapprochement de la zone familiale entraîne chez moi des perturbations atmosphériques. J’entendais à la radio un homme très bien, un psychiatre, Jean Maisondieu, si je ne me trompe, reçu par Francesca Isidori, et dont les thèmes (la peur des malades mentaux, par exemple) étaient bien faits pour m’assombrir, malgré toute l’humanité qu’il y mettait.

Je lis le soir une biographie de Virginia Woolf, ces temps-ci, et j'apprends qu'elle avait une demi-sœur, Laura, née d'un premier mariage de son père, qui était *demeurée* ou folle, plutôt débile, et qui n'est morte qu'en 1945, après avoir passé la plus grande partie de sa vie dans une institution pour malades mentaux, dans le nord de l'Angleterre, si je comprends bien. Virginia ne témoigne à son égard aucune affection, et même très au contraire. Elle se plaint que la famille ait dû partager ses repas avec cette malheureuse, dans son enfance. En 1914, ayant croisé un groupe effrayant de débiles mentaux, elle écrit qu'il faudrait les tuer tous (ce texte est paraît-il tristement fameux – je n'en avais jamais entendu parler). Lorsque meurt vers 1934 ou 35 George Duckworth, demi-frère né d'un premier mariage *de la mère*, lui, et qui semble-t-il l'a violée quand elle était enfant (de même qu'il aurait violé l'infortunée Laura, ce que certains commentateurs considèrent comme la source des troubles de celle-ci, ou de leur aggravation), Virginia Woolf écrit qu'il est bien dommage que ce ne soit pas plutôt Laura qui passe de vie à trépas. D'après ce que je comprends elle n'est jamais allée la voir. Toute cette histoire sinistre a beaucoup coloré aussi mon moment de dépression, moins par les ombres qu'elle porte sur le personnage de Virginia Woolf que par celles, assez semblables, que je reconnais en cette occasion dans ma propre personnalité (je n'ai pas de sœur débile mais j'ai une mère assez difficile, qui est à présent dans une situation presque impossible, et avec laquelle il n'y a pour ainsi dire pas moyen de communiquer).

*

Très "ma mère", justement :

« Je suis en train de lire *Le Horla*, c'est vraiment merveilleux! »

Moi, *in petto*, flatté, pensant qu'elle me parle enfin de *Vie du chien Horla* :

« Eh bien, il était temps…

– Oui, toutes ces nouvelles de Maupassant, et *Montoriol*, qui se passe à Châtelguyon. D'ailleurs je vais lire aussi sa biographie... »

***

J'ai dîné seul à la brasserie de Maître Kanter, place de la Victoire, au pied de la cathédrale, à Clermont. J'aime les brasseries et la viande était très bonne. Le bâtiment est celui qu'occupait le magasin Les Dames de France, dans mon enfance – ou Les Dames du Puy, j'ai un doute? Ou Les Dentelles du Puy? À cinquante mètres à angle droit, face au flanc droit de l'abside de la cathédrale, se dressait le grand bâtiment de la maison Camus. Il a été stupidement démoli, et remplacé par un vilain immeuble moderne.

Chamalières toujours, samedi 25 décembre, onze heures moins le quart, le matin. J'ai mal dormi, je me suis réveillé très tôt, et j'ai mal au dos. J'espère que la voiture et conduire ne me fatiguent pas, à présent, alors que jusqu'à maintenant je m'en accommodais tout à fait sans dommage.

Il est vrai que j'ai parcouru beaucoup de chemin, depuis avant-hier. Plieux-Chamalières jeudi, et hier un immense tour avec ma mère, au cours duquel nous avons touché à quatre départements : Puy-de-Dôme, Haute-Loire (à peine), Cantal (beaucoup) et Lozère (un peu).

Il y a eu des hauts et des bas, comme d'habitude – mais plus de hauts que de bas, et je crois que ma mère était très satisfaite, ce qui après tout était le but de l'opération.

Le point le plus bas, comme toujours, fut mon passage à son appartement, entre neuf heures et dix heures, le matin. J'éprouve pour cet endroit (et je ne suis pas le seul) une véritable horreur, dont la composante principale, il faut bien le dire, est le dégoût. Chaquefois il me faut deux heures au moins pour m'en remettre, et dans l'intervalle mon humeur est très sombre.

Comme je lis, avec beaucoup d'intérêt, la grosse biographie de Virginia Woolf par Hermione Lee, je vois tout à travers ce prisme-là. Elle non plus n'avait pas des relations familiales faciles. Elle en parle avec un

grand souci de vérité, et sa biographe encore plus. Cela dit je suis peut-être allé un peu vite, hier, en parlant de *viol*, de la part des frères Duckworth (les demi-frères, nés du premier mariage de la mère). Le viol n'est pas avéré, bien que beaucoup de commentateurs l'envisagent. Ce qui semble acquis, ce sont des attouchements poussés de la part de Gerald Duckworth, dans l'enfance de Virginia, puis une sorte de harcèlement sexuel et sentimental, dont on ne sait pas très bien jusqu'où il est allé, dans l'adolescence et la jeunesse. L'héroïne semble avoir mis une certaine complaisance dans l'évocation voilée de ces scènes, comme si elle en tirait un certain prestige romanesque. La biographe, elle, insiste beaucoup sur l'attitude nettement abusive du père, sir Leslie Stephen, "éminent victorien" s'il en fut, et sur les sentiments très ambivalents à son égard des filles, Vanessa Bell et Virginia Woolf.

Cet hôtel Radio a deux points faibles, le petit déjeuner, qui ne me convient pas du tout, et la très insuffisante isolation des chambres. S'agissant du petit déjeuner j'ai fait ce matin quelques progrès, je me suis avisé qu'on pouvait commander, à la carte, du jambon et des œufs sur le plat. Mais on est encore bien loin des merveilleux "buffets" matinaux des hôtels d'Angleterre et des paradors – sans compter que ce doit être ruineux, mes commandes au coup par coup. Le souci économique entrait sans doute pour une grande part dans mon insomnie de cette nuit. Ce petit voyage de rien du tout m'a déjà coûté au moins cinq cents écus, et nous arriverons sans doute à mille avant la fin. Cependant il se peut aussi que j'aie un peu trop bu et trop mangé, hier soir. Ma mère et moi sommes allés à la brasserie de Maître Kanter, place de la Victoire, à Clermont, où j'avais déjà dîné la veille. Mais autant les brasseries conviennent pour un dîner solitaire et ordinaire, quand elles ont de la bonne viande et de médiocres pommes de terre frites (on m'a appris à cinq ans qu'il était vulgaire de dire *des frites*, et je ne peux pas surmonter ce tabou), autant elles se révèlent insuffisantes dès qu'on essaie d'y faire une sorte de dîner de fête : le foie gras n'était pas mauvais mais la "cassolettede coquilles Saint-Jacques et de langoustines" tout à fait médiocre. En plus le service est très lent.

En sortant nous sommes entrés dans la cathédrale toute voisine, où se célébrait une messe de minuit d'avant minuit. Peut-être faut-il rendre

cette justice à l'Église catholique, elle dépérit sous "la dictature de la petite bourgeoisie", comme dit Machin Truc, le grand théoricien politique. Sous ce règne-là elle se morfond lamentablement et elle ne parvient pas à s'en accommoder, comme elle a fait de tous les autres régimes. C'est tout à son honneur : il y a incompatibilité. La magnifique nef de la cathédrale gothique, moins qu'à demi pleine, était tendue de ces vilaines bannières et banderoles dont les chrétiens d'aujourd'hui ont le secret, et qui gâchent les plus beaux édifices. Un maigre chœur chantait de la plate "musique", et il était disposé, en deux rangées, sur les marches et la plate-forme du maître d'autel, exactement à l'emplacement qui de mon temps était le saint des saints, là où on vénérait le Très Saint Sacrement : pour quelqu'un de formé comme moi à l'organisation spatiale de l'ancien culte, on aurait dit que tout cet office étriqué était la célébration de dix ou douze chanteurs dépenaillés, poussant leurs chansonnettes comme la chorale de *La vie est un long fleuve tranquille* (mais avec moins d'entrain).

Nous ne sommes pas restés. Mais mon cousin Jean Chassaigne, qui était là avec sa femme, a gentiment couru après nous. Nous avons échangé quelques mots sur le trottoir. Il a insisté pour que nous nous rendions cette après-midi à la réception que donne sa belle-sœur, la femme de son frère Pierre, "le grand agent immobilier", dans le château paraît-il superbe que ce couple vient d'acquérir près de Courpière, à deux pas de leurs diverses maisons de famille. Mais je ne suis pas en état d'affronter d'un coup soixante personnes de mon cousinage, sans compter que je n'ai pas prévu de mondanités, je n'ai rien à me mettre.

Ma tante Suzanne, "Belou", la sœur de ma mère, que j'ai appelée ce matin, m'a pourtant vivement encouragé à emmener ma mère là-bas. Un seul de ses arguments aurait suffi à me décourager :

« Ça vous fera une soirée... », m'a-t-elle dit.

Mon Dieu, « qu'il y a de malentendus entre les êtres ! ». Est-il vraiment possible que ma tante ait voulu dire : ce sera toujours deuxou trois heures de tuées, un moment au moins dont vous saurez quoi faire ?

Nous avons eu, elle et moi, un de ces échanges qui prévoient pour les heures qui suivent d'autres téléphonages, ou même une visite, mais

multiplient les évocations d'obstacles éventuels ou d'incertitudes, par quoi se signifie en sous-conversation un peu bruyante que personne ne tient très fort à une intimité plus marquée.

Ma tante m'offre une grande table qui était aux Garnaudes, au milieu du salon – une table XVIIIe, paraît-il : j'ai oublié de quoi elle avait l'air et je n'ose pas poser trop de questions. Le problème est qu'il faudrait la faire transporter, je n'ai guère les moyens de convoquer un déménageur et d'affréter un camion spécial.

Oui, je disais que les points faibles de cet hôtel étaient le petit déjeuner et la médiocrité de l'insonorisation intérieure. Comme dans la plupart des hôtels du monde, si l'on essaie de travailler dans sa chambre durant la journée, ou de dormir, on a l'impression, surtout le matin, de subir un véritable siège. Personne jusqu'à présent n'a essayé d'entrer, je dois le dire. Mais les autres clients parlent fort sur le palier, les femmes de ménage vont et viennent, traînent des seaux, passent l'aspirateur à deux mètres de ce clavier. Un titre général possible, pour l'ensemble de mes travaux, ce serait *Éloge de la double porte.*

Les points forts de l'hôtel Radio ce sont le style du bâtiment, assez amusant, la vue sur Clermont, très vaste, et la gentillesse de tout le monde à mon égard. Je suis connu et reconnu, ici, je crois qu'on me prend pour un écrivain célèbre, c'est agréable.

Cependant j'étais sans doute parti pour raconter notre journée d'hier, j'ai un peu dévié. Nous fûmes à mes trois châteaux favoris, Pompignac, à Loubaresse, près du viaduc de Garabit ; Fraisse, près de Saint-Juéry, en Lozère; et La Bohal, ou La Boyle, près de Brezons, au pied du plomb du Cantal. Nous vîmes aussi les châteaux du Chassan et de Montvallat, près de Chaudes-Aigues, celui de Saint-Juéry, sur le Bès, où je crois me souvenir et savoir que la future duchesse de Fontanges passa son enfance, La Chaldette, le pont de Tréboul, Pierrefort, les cols de la Griffoul et de la Tombe-du-Père, Albepierre, le château de l'Œillet, la petite église de Bredons, sur sa butte, et Murat. Devant l'église de Bredons, juste avant la nuit, il y avait ungarçon très sexy, un homme plutôt, en anorak rouge, avec une voiture immatriculée 91 : très brun, avec un visage mangé de barbe, mais sans barbe – seul, à cinq heures et demie, la veille de Noël, c'est étrange, mais bon… (Je l'aurais peut-être trouvé moins sexy si ma

mère n'avait pas été à mes côtés; je trouve toujours les gens plus excitants quand ma mère est là, et que je ne peux pas trop les regarder.)

Cela dit Pierre m'a téléphoné ce matin, et j'en ai ressenti un très grand plaisir. Pascal Sevran dans son *journal* insiste beaucoup sur ma chance et sur mon bonheur d'avoir Pierre, et je suis parfaitement de son avis. Il oppose ma situation à la sienne, et au deuil de son Stéphane, dans lequel il vit. J'en éprouve de la joie et de la peur.

Des trois châteaux que j'aime, Pompignac, Fraisse et La Boyle, c'est décidément à Fraisse que va ma préférence, bien que ce soit à peine un château. Qui disait, et de quoi :

« Si l'on ouvrait mon cœur, on y trouverait le nom de... »?

Si l'on ouvrait le mien, on y trouverait, avec quelques autres noms et quelques autres images, la silhouette de Fraisse dans son paysage. Ceux qui m'aimeront, s'il en est, pourront toujours donner là rendez-vous à mon ombre, j'y serai toujours un peu. Si l'on voulait savoir ce qui m'a paru beau, admirable bouleversant, ce avec quoi j'ai voulu me confondre, ce que j'aurais souhaité *être*, il suffirait de contempler le manoir de Fraisse, entre Saint-Juéry et La Chaldette – sans y être jamais entré, j'y ai mis ou souhaité d'y mettre plus de moi qu'en plusieurs de mes livres.

Cependant je me demande si je ne vais pas essayer de dormir un peu. J'ai bien mal au dos.

Une heure et demie. J'ai dormi trois minutes et rêvé de neige, et aussi de quelque chose d'autre qui m'a étonné au réveil et que j'ai oublié depuis. Mais il n'y a rien à faire. Même lire est impossible ici tant il y a de bruit, et si proche, derrière la porte et au-delà des cloisons, comme si c'était dans mes veines, dans mes nerfs, dans les chambres de mon cerveau qu'on faisait le ménage. Comme il n'y a que quatre ou cinq chambres à cet étage, je crois, je n'arrive pas à comprendre ce qui peut expliquer pareil branle-bas de combat domestique permanent.Quelqu'un a aussi frappé à ma porte. Quand j'ai répondu, on s'est éloigné. Il est très fréquent que le silence soit la chose du monde que je désire le plus, qui me paraisse la plus indispensable.

Comparé à Virginia Woolf, pourtant, je suis vraiment très peu fou (jusqu'à présent) – et aussi très peu malade. J'ignorais qu'elle avait eu une existence à ce point éprouvée, physiquement et mentalement.

*

Un trait sous-estimé de la dictature de la petite bourgeoisie (j'ai une crise de démence, par mimétisme), c'est l'assurance avec laquelle les gens emploient soudain des mots nouveaux, comme si tout le monde devait les comprendre, comme s'ils étaient des termes officiels. Une femme de chambre vient de frapper à la porte, de nouveau. Je lui ai dit que j'allais sortir, mais que de toute façon il m'était indifférent qu'elle fasse la chambre ou non.

« Vous ne voulez même pas qu'on vous change les éponges? »

Qu'on me change les éponges? Du cerveau?

(J'imagine qu'elle parlait de "serviettes-éponges"… ?)

Plieux, dimanche 26 décembre, neuf heures et demie du soir. Il y a eu une jolie petite crise, de nerfs, de ma part, avec ma mère et contre elle, hier, le jour même de Noël. Et cette nuit j'ai à peine pu fermer l'œil, soit que l'insomnie ait eu sa cause dans le remords de m'être emporté contre une pauvre femme de quatre-vingt-treize ans, faible et seule et pauvre; soit qu'elle ait procédé de l'extrême étroitesse de la "fenêtre d'opportunité" qui est offerte au sommeil, à l'hôtel Radio de Chamalières, entre le retour nocturne du voisin de gauche et le réveil du voisin de droite; soit encore que j'aie eu un peu trop mangé et trop bu, hier soir, dans un médiocre et un peu sinistre restaurant chinois de la rue Fontgiève, à Clermont, où toutefois nous avions dîné assez gaiement, ma mère et moi, réconciliés – la crise n'avait duré que quelques minutes, ou même une seule. Et ce matin tout était arrangé et même l'humeur excellente, lors de ma dernière visitefiliale avant de quitter Chamalières,

parce que ma mère avait ouvert la veille au soir, dans la nuit, une lettre des impôts arrivée l'avant-veille, et par laquelle son percepteur avait le plaisir de lui annoncer qu'il lui restituait deux mille euros de taxes "trop perçues" (la plus belle expression de la langue française).

À vrai dire il reste un petit doute sur la réalité de ce miracle de Noël. Ma mère n'a pas voulu regarder une deuxième fois la lettre, crainte d'avoir mal compris. Deux mille euros, c'est exactement la somme qu'elle recherchait désespérément pour les premiers jours de janvier, où elle doit faire un premier versement sur les huit mille euros qu'on lui réclame en urgence pour sauver le studio de Paris, ce à quoi elle tient très fort.

Deux mille euros de "trop-perçu", c'est tout de même assez peu vraisemblable, à y bien réfléchir. C'est ce qu'elle croit avoir lu, mais nous avons des problèmes de lunettes, elle et moi. Elle m'a prêté les siennes au restaurant chinois, hier soir, pour que je déchiffre le menu, et je viens de m'apercevoir que je les avais emportées avec moi et qu'elles étaient ici. Maintenant elle croit avoir les miennes, qui sont pourtant ici. Elle a peut-être ma deuxième paire, que j'avais retrouvée récemment, que je crois avoir emportée en Auvergne, c'est vrai, et que je n'ai pas sous la main pour l'instant. La paire prêtée par elle au restaurant chinois, hier soir, n'est même pas vraiment à elle, mais à son amie Madou qui la lui a prêtée, ou peut-être plutôt au frère de Madou, Jacques Mazet, qui vient de mourir à près de cent ans. Bref il y a beaucoup de raisons de penser qu'une erreur de lecture de la lettre du percepteur est possible, hélas. Mais ma mère ne veut pas y jeter un coup d'œil de vérification avant demain, crainte de gâcher ce beau jour.

Hier il y avait eu force cafouillages, d'où mon bref mais violent effondrement nerveux. Rendez-vous était pris pour deux heures au bas de chez elle. À deux heures, personne. J'attends jusqu'à deux heures et quart, sonnant en vain (la sonnette de l'interphone, elle ne l'entendait pas quand elle marchait, et maintenant elle ne marche plus, comme beaucoup de choses autour d'elle, à commencer par la télévision, qui offre une image et un écran noir, alternativement, toutes les deux secondes). Je vais alors faire un tour, dans un quartier bizarre, d'ailleurs, zones de villas

difficiles à atteindre et de petitsjardins, au-dessus de la voie ferrée de Clermont à Royat – on se retrouve à l'entrée basse du parc Bargoin.

À trois heures re-personne. Je rentre à mon hôtel, et téléphone à ma mère de ma chambre : d'après elle nous n'avions pas du tout rendez-vous à deux heures en bas de chez elle, à deux heures *je devais téléphoner* pour que nous convenions d'un rendez-vous – ce n'est absolument pas ce qui avait été arrangé, mais inutile de discuter. Re-rendez-vous : je viens tout de suite, je serai en bas dans cinq minutes. Et je le suis en effet, mais elle non, dix minutes, un quart d'heure d'attente. Et quand elle paraît enfin elle a *trois* sacs à main, ce qui achève de me mettre hors de moi, car l'affaire des valises en voyage (quatre ou cinq) et des sacs en promenade (deux ou trois) est un très vieux contentieux entre nous, qui ne donne aucun signe d'apaisement. On me tend les sacs, que je dois porter. Et je refuse, je les jette à terre (ou les pose un peu brusquement, de vingt ou trente centimètres de hauteur). On me prie de ne pas faire de scandale devant l'immeuble. Il est vrai que j'ai un peu crié, en plus. Avec ses sacs, dont deux sont plutôt volumineux (mais légers), ma mère a l'air de ces folles ou pauvresses du métro, à Paris, qui trimballent indéfiniment toute sorte d'impedimenta mal ficelés. La *folie des sacs*, c'est je crois une psychose bien répertoriée. Et selon moi il n'a été question entre nous que d'une petite promenade d'après-midi, tout ce fourniment n'a pas lieu d'être. Mais il paraît qu'il est là pour permettre de parer à toute éventualité, et *pour mon bien*, par considération pour moi, par gentillesse à mon égard, pour ne pas me forcer à ce que nous repassions chez ma mère, le soir, si nous allons dîner dans un endroit un peu "habillé", qui rendrait nécessaire qu'elle se change, car elle s'est vêtue pour battre la campagne par mauvais temps.

Bien. Je mets les sacs dans le coffre de la voiture, et fais la tête un quart d'heure, ou peut-être une demi-heure. Nous vaquons au programme de promenade que j'ai élaboré pour l'après-midi, et qu'il faut sérieusement concentrer, car l'après-midi est bien entamée, avec tous ces incidents, et la nuit vient entre cinq heures et cinq heures et demie, ces temps-ci. Mon programme a l'heur de plaire, ce qui est généralement le cas, et l'après-midi se déroule sans autre anicroche, de même que la soirée.

Comme la veille, nous quittons l'"agglomération clermontoise", à partir de Royat, selon des "coursières" compliquées que j'ai de longue date mises au point : Boisséjour; Ceyrat; Opme où l'on aperçoit le château médiéval où séjourna pendant la dernière guerre le futur maréchal de Lattre de Tassigny; Chanonat où l'on voit le château de Valéry Giscard d'Estaing, tout frais repeint et un peu clinquant; La Roche-Blanche où vécut Delille, si je ne me trompe, et d'où l'on peut rejoindre assez facilement, sous Le Crest, l'autoroute vers Saint-Flour et le sud. Mais hier nous ne prîmes pas l'autoroute, nous ne fîmes que l'enjamber, et nous explorûmes plusieurs des villages et des bourgs montueux des bords et abords de l'Allier : Orcet où naquit le terrible Couthon; Millefleurs où était à vendre l'an dernier un château qui fut je crois la propriété de Georges Onslow, le compositeur; Busséol surtout, où je voulais voir et montrer le château, bien connu et qui m'intrigue depuis longtemps, car on le voit de loin, mais une solide tradition de famille commande d'ignorer cette région populeuse, que nous englobons couramment dans ce que nous nommons avec mépris "la plaine", par opposition à la noble "montagne" alors qu'elle n'est que buttes escarpées et villages sur des pitons – il y aurait beaucoup à dire, ce serait même assez intéressant (le Dauphiné d'Auvergne, ma mère, les névroses familiales, etc. (Pierre dit cela, il dit : « J'ai oublié ce que j'allais dire… C'est dommage, c'était très intéressant... »)), mais il me faut m'arrêter.

Lundi 27 décembre, neuf heures et quart, le soir. Flatters ne se tire pas mieux que moi du pétrin familial, et même il est revenu de Corse beaucoup plus chamboulé que je ne reviens d'Auvergne. Lui a carrément abrégé son séjour et fait pleurer sa mère, ce qui m'a tout de même été épargné – et surtout à la mienne, de mère. Je me demande quelle proportion de Français envisagent ces fêtes, et les vivent, avec une appréhension, une angoisse parfois, une agitation psychologique comparables aux nôtres. Il n'y a que Pierre pour revenir très serein de son village, après une semaine parfaitement tranquille (ou presque).

Flatters présentait les mêmes symptômes que les miens, à commencer par l'insomnie. Rien à faire, on ne peut pas dormir. Onne peut pas dormir à cause d'un mélange imparable d'exaspération et de culpabilité, d'animosité et de remords, de pitié et de fureur.

Lui a affaire à un problème plus large que le mien, parce que c'est toute une famille dont il ne s'accommode pas, et même toute une société, toute une île. Il ne supporte pas la Corse, il ne supporte pas son village, il ne supporte pas le paysage qui se détériore de toute part autour de son village, au point d'être devenu horrible, dit-il. Il ne supporte pas son neveu et les adolescents d'alentour, qui tous sont habillés et coiffés comme on l'est à la Star Academy, ou essaient de l'être. La Star Academy et la télévision en général jouent d'ailleurs un grand rôle dans le syndrome de Noël, car Jeanne Lloan, qui est une sainte, m'a dit que sa sœur, avec laquelle elle s'entend mal mais qui habite la maison la plus voisine de la sienne, et qui a passé Noël en sa compagnie, car toutes deux sont seules, s'est prise de passion pour la Star Academy, ce qui ne facilite pas les rapports. Flatters dans sa maison familiale est rendu fou par TF1 allumé en permanence, et il est accablé de voir sa mère affalée toute la journée devant les programmes les plus bêtes.

Surtout il est accablé par le malheur, par la glu de malheur dont la famille vous enduit. Dans son cas il y a bien sûr le malheur trop réel de la disparition du frère, dont sa mère ne se remet pas. Mais il y a aussi le malheur corse, le malheur familial, le malheur comme fond de l'air, comme matière des échanges, comme normalité de la vie. Il cite le cas de son neveu, celui qui s'est fait la tête d'un candidat à la Star Ac, et qui le soir de son arrivée sur l'île, quand sa sœur est venue le chercher à l'aéroport, était à l'hôpital en coma éthylique, ce qui ne me semble pas bien méchant, une sorte de rite de passage. Lui ne voit pas cela ainsi, raconte les coups de téléphone des gendarmes, les coups de téléphone des médecins, et il trouve que je prends tout cela bien légèrement, il envie mon (semi-)détachement. Il dit que *La Dictature de la petite bourgeoisie* est une formidable observation clinique de la réalité du monde où nous vivons, et n'a d'autre défaut que de n'être pas encore assez sombre, assez effrayant dans la description. Il dépeint des êtres totalement abandonnés à eux-mêmes, abrutis par Jean-Pierre Foucault et Nikos Aliagas, privés de

langage, privés de croyances, privés de toute structure pour eux-mêmes et pour leur existence, n'ayant aucune idée de ce qu'ils pourraient faire de leur vie, de leur temps, et ne soupçonnant mêmepas qu'on puisse en avoir une, d'idée – ce qui me fait penser que ma tante Suzanne, qui est encore plus sourde que ma mère, et avec laquelle il est tout à fait impossible d'avoir une conversation, même au téléphone, insistait beaucoup, samedi matin, pour que nous allions samedi soir à la réception donnée par mon cousin Pierre, au motif que…

… Ah mais non, j'ai déjà relevé tout cela, c'est moi qui perds la tête : je l'ai noté samedi alors que je viens de regarder si je ne l'avais pas noté hier dimanche et de conclure de cet examen que je ne l'avais pas noté du tout…

« *Ça vous fera toujours une soirée...* »

On en revient toujours à la difficulté bien repérée des rapports entre les êtres (très minoritaires) à qui le temps manque tout le temps, qui voudraient des journées de cent heures, qui ont toujours une occupation en réserve, et ceux qui au contraire cherchent en permanence une occupation, justement, une façon de tuer le temps, une compagnie qui leur fasse paraître les journées moins longues. Ma mère se réjouit de n'importe quelle visite, y compris celle des gens les plus ennuyeux de la terre. Et sa faiblesse, comme souvent les faiblesses, est un formidable instrument de pouvoir, pour obtenir qu'on fasse pour elle ceci ou cela, qu'on passe plus de temps avec elle, qu'on prolonge indéfiniment une conversation où pourtant il n'entre pas le moindre élément de conversation puisque, dès avant la surdité, tous les sujets ou presque en étaient bannis, et le sont encore, n'ont même plus besoin de l'être.

Ma mère n'entend pas ce qu'on lui dit, mais j'ai peine à croire qu'elle n'entende même pas qu'on lui dit quelque chose. Elle doit bien *voir* qu'on lui parle, au moins ! Jamais elle ne demande qu'on lui répète quoi que ce soit, jamais. Et le plus troublant, le plus efficace pour décourager toute conversation, tout échange, tout *espoir* d'échange, c'est qu'elle prend la parole, très naturellement, et sur un tout autre sujet, au milieu d'une de mes phrases, quand j'essaie de lui raconter ou de lui décrire quelque chose. Je ne connais pas d'attitude plus traumatisante, et qui vous *nie* plus radicalement.

Cependant me voilà à parler encore de ma mère, alors que j'étais parti pour parler de celle de Flatters, dont il dit que c'est un cas bienplus grave, parce qu'elle n'a pas une culture qui lui permette de faire face aux tragédies de la perte et de l'âge. Elle était en larmes quand il lui a dit qu'il partait, qu'il n'en pouvait plus, qu'il n'était pas capable de voir déverser sur lui, comme sur la seule personne qui fasse quelque chose de sa vie, tout le malheur de la famille et toute la laideur de la société corse, et maintenant du paysage. Elle ne comprenait pas ce qu'il lui disait, croit-il. Il est pour tous les siens celui qui a réussi, celui qui est parti, celui qui échappe par statut, par absence, par égoïsme peut-être (bien qu'il soit fort généreux), à tous les drames et à toutes les difficultés de la vie quotidienne au sein d'une famille pauvre de Bastia et d'alentour. On lui reproche sa fuite, son incapacité à supporter son milieu, à faire face au monde réel tel qu'il est éprouvé quotidiennement par les siens. Il réplique que s'il n'était pas parti il serait aujourd'hui comme l'autre de ses frères, non pas celui qui sans doute s'est suicidé, mais celui qui a été longtemps dans un asile, et risque à tout moment d'y retourner. C'est cela, le *double bind* de la famille. C'est vous ou eux. Le corps ne veut pas, ne veut pas, ne veut pas. Je crois que je comprends toujours très bien Flatters, que je ne comprends personne aussi bien que lui, et réciproquement, qu'il y a entre nous très peu de perte de sens; mais je ne l'ai jamais compris si bien que lorsqu'il me parlait de ses insomnies en Corse, puisqu'elles étaient les miennes à Chamalières. Nous sommes des monstres? Peut-être bien. Mais nous n'avons guère le choix. Oh, nous ne sommes pas tout à fait sans scrupules, ni sans remords, bien loin de là. Mais les scrupules et les remords, qui pourtant nous malaxent du matin au soir, et surtout du soir au matin, ne vont pas tout à fait jusqu'à nous convaincre qu'il faut nous sacrifier, que nous devons nous laisser manger, dévorer par l'angoisse, anéantir par la névrose, torturer par la maladie d'être fils, frère, oncle ou neveu. Nous voudrions bien être des saints mais les nerfs s'y refusent – pour notre bien?

Mardi 28 décembre, neuf heures et demie du soir. La radio et la télévision sont d'accord, les rives de l'océan Indien, ravagées avant-hier par un effroyable raz de marée, dégagent une forte odeur de *charogne.* Un journaliste scrupuleux précise même : «puisqu'il faut bien appeler les choses par leur nom ». Comme d'évidence il ne s'agit pas de dépouilles d'animaux, on doit en conclure que ces messieursdes médias ne savent pas ce que c'est qu'une *charogne*, et qu'ils ignorent le mot *cadavre.*

« Voulez-vous qu'on vous renvoie les charognes de votre fils et de votre bru? »

Ou mieux encore, plus représentatif du mélange coutumier d'extrême brutalité et d'extrême gnangnanerie, en régime de dictature de la petite bourgeoisie :

« On a retrouvé les charognes de votre papa, de votre maman et de votre p'tit frère »…

***

Frédéric Beigbeder m'écrit qu'il *adore* (*sic*) la thèse soutenue dans *La Dictature de la petite bourgeoisie*, qui lui rappelle les vues de « l'ami Philippe Muray ». En revanche il regrette beaucoup que cette thèse, pour s'exprimer, ait pris la forme d'un dialogue artificiel, ce qui en diminue beaucoup la puissance, à son avis. Il se pourrait bien qu'il ait raison. Il dit que peu de travail suffirait à donner au texte un caractère beaucoup plus percutant. Cependant il ne suggère pas qu'à ce travail-là je me livre à son profit, en vue d'une publication par ses soins.

Il m'apprend d'autre part qu'il se prépare à lire le *journal* 2002. Peut-être vais-je attendre qu'il m'exprime une opinion sur ce texte-là pour le sonder plus avant sur ses éventuelles intentions éditoriales, à mon sujet.

*

M. de Rigaud est mort samedi, le jour de Noël, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. J'ai assisté cette après-midi à son enterrement, dans l'église de Plieux (glaciale), puis au "goûter" offert par la famille dans les jolis salons de la chartreuse, au-dessous d'ici. Le soleil a fait une apparition tardive à travers les hautes fenêtres ouvrant sur le parc, c'était très tchékhovien (ou bergmanien ?). S'il y avait de la tristesse dans les cœurs et les esprits, il n'y paraissait pas. La mort des gens très âgés paraît juste et sage, elle ne suscite pas de sentiment de révolte ou de grand chagrin, tout juste se dit-on qu'une époque s'en va.

M. de Rigaud est le premier Plieusain avec lequel j'aie parlé, je l'ai rencontré chez le notaire, à la fin de l'été 1992, quand je lui ai acheté le château. En mettant ses lunettes il disait :

«Bonjour lunettes, adieu fillettes. »

Et comme le notaire le félicitait de se souvenir si bien de la date de son mariage (en 1938, je crois) :

« On se rappelle toujours les conneries qu'on a faites. »

Ce mot avait beaucoup plu à Jacques de Ricaumont, auquel je l'avais rapporté. Il disait que c'était là tout à fait l'esprit de la vieille noblesse terrienne. Il s'étonnait toutefois que ses livres, consultés, donnassent pour éteinte la noble maison de Rigaud de Vaudreuil, à l'exception d'un rameau, «qui se perpétue obscurément au Canada». Je n'ai jamais éclairci ce mystère.

À la chartreuse j'ai rencontré mes amis du manoir de Combarrau, le général Moreau et sa femme Anne, que je n'avais pas vus depuis une réunion exactement semblable, le "thé" qui avait suivi l'enterrement de Mme de Rigaud, dans les mêmes salons, il y a bientôt deux ans – il me semble que c'était hier. Sur un élégant carton à sa mémoire, tel qu'on en glissait jadis dans les missels, je vois qu'elle était née (Jacqueline de Portalon de Rosis) le 11 janvier 1914. Elle est morte le 28 janvier 2003. Paul de Rigaud était né le 24 juin 1909. Il est mort, donc, le 25 décembre 2004.

Il était déjà question de vente de la chartreuse, cette après-midi. Un gendre disait qu'aucun des enfants n'avait les moyens de la conserver. Il disait aussi que les travaux les plus urgents, à effectuer immédiatement,

s'élèveraient au moins à cent cinquante mille euros, un million de francs; et que le toit était entièrement à refaire. Les plafonds et les murs présentent bon nombre de craquelures, en effet. Mais les pièces ont encore très bon air, avec leurs beaux meubles et leurs larges ouvertures, qui laissent entrer à flots la lumière blond-vert du jardin, un peu brumeuse aujourd'hui.

***

J'avais été surpris dans *The Years* par la brutalité de certaines considérations sur la maladie et la mort, confiées bien sûr à despersonnages de fiction. Quand la mère meurt et met longtemps à mourir, au début du livre, une de ses filles s'impatiente et lui reproche intérieurement de prendre son temps, de laisser passer de bonnes occasions, de donner de fausses espérances lorsque l'on croit qu'une crise va l'emporter et qu'elle la surmonte encore une fois.

Virginia Woolf, vers la fin de sa vie, se félicite que son père soit mort à soixante-dix ans et non pas à quatre-vingt-quinze comme il arrive quelquefois :

« Je n'aurais eu aucune vie à moi », commente-t-elle.

Ma mère à moi ne m'empêche pas de vivre, sauf peut-être lorsque je suis à ses côtés, ce qui n'arrive que quelques jours par an; et je ne souhaite pas l'abrégement de ses jours, en quoi je suis plus tendre que Virginia. Mais il est vrai que la biographie de Woolf, que je suis loin d'avoir terminée, et *Les Années* que j'avais lu juste avant, et mes souvenirs de *Jacob's Room*, de *Mrs. Dalloway*, de *La Promenade au phare*, ont beaucoup coloré mon séjour récent en Auvergne, et ma façon d'écouter les récits de Jean-Paul sur son séjour en Corse. «Il se prend pour Virginia Woolf », eût dit sans nul doute Matthieu Galey. Nous voyageons avec toute sorte d'ombres, de vivants et de morts, d'amis et d'ennemis. Matthieu Galey et Didier Eribon sont presque en permanence à mes côtés, pour critiquer tout ce que je fais, tout ce que je pense, tout ce que je dis, et pour me signifier leur mépris. Virginia Woolf n'est pas très indulgente non plus, mais nous avons davantage en commun, si j'ose

dire, du pire et du meilleur. Et samedi j'avais dans la tête le charmant M. Mazataud, le géographe clermontois, l'auteur de *L'Archipel de Clermont*, que j'interrogeais en vain, mais cet *en vain* est provisoire, sur tous ces gros villages de la Comté, outre-Allier, où sans doute s'est fait beaucoup plus de l'histoire de l'Auvergne qu'en les hautes terres où notre amour la cherche, de même qu'il faut bien convenir qu'en Écosse c'est dans les Lowlands que s'est joué cent fois le destin du pays, bien plus qu'en les Highlands désertes.

Mercredi 29 décembre, neuf heures et demie du soir. La bourgeoisie clermontoise et la noblesse de la montagne auvergnate se sont toujours méfiées de cette plaine qui n'en est pas une, la "Comté", ainsinommée parce que les comtes d'Auvergne parvinrent à s'y maintenir un peu plus longtemps qu'ailleurs, à cause de toutes ces buttes qui parsèment le paysage, et dont la plupart, aujourd'hui encore, portent des ruines féodales. Le pays est extrêmement populeux, ce qui n'est jamais bien loin d'être "populaire", selon les points de vue, voire "populacier". Les villages sont nombreux, et ce sont autant d'assez gros bourgs, qui paraissent avoir toujours été très densément peuplés. On s'y croirait parfois dans quelque bourgade de la campagne italienne, tant les rues sont étroites, et tant elles font un lacis inextricable. Orcet, Veyre-Monton, Les Martres-de-Veyre, Mirefleurs, Corent, Vic-le-Comte, Buron, Montpeyroux, c'est folie de s'aventurer en voiture entre leurs vieux murs, on risque de ne jamais s'en extraire. La promenade à pied est en revanche généreusement récompensée, car une très longue et riche histoire a jeté là ses vieux porches, ses fenêtres à meneaux, ses encorbellements, ses échoppes vénérables et ses belles églises. Pays de vignerons, je crois bien, qui ne devaient pas facilement s'en laisser conter. On ne fait plus guère de vin qu'à Corent, à ma connaissance, encore est-il plutôt bon, dans un genre rosé tirant vers la transparence. Le phylloxéra a ruiné tout cela, je suppose. Mais la proximité de Clermont, et d'Issoire, accessoirement, fait que la densité humaine n'a en rien diminué, bien au contraire. Tradition de mauvaise humeur viticole, goût

des associations, esprit ou mauvais esprit de banlieues ouvrières, je ne suis pas sûr qu'il fasse bon avoir de ce côté-là des châteaux. D'ailleurs il ne s'en maintient guère, et la plupart sont des collèges techniques, des centres d'éducation spécialisé ou des colonies de vacances, comme celui de Mirefleurs, qui appartint à la famille Onslow, celle du compositeur, et qui est à la fois très bien entretenu et terriblement enlaidi : les façades sont immaculées, elles viennent même d'être repeintes, mais beaucoup des beaux œils-de-bœuf Louis XVI du deuxième étage ont été impitoyablement transformés en de vraies et très vilaines fenêtres, tandis qu'alentour ont poussé toute sorte de bâtiments adventices, plus mal seyants les uns que les autres – bref ce pauvre beau château fin XVIIIe a été traité comme s'il n'était rien, comme s'il n'avait aucun caractère, comme s'il ne fallait y voir rien d'autre qu'un vaste bâtiment éventuellement exploitable comme tel. Je me demande si c'est lui, qui était à vendre il y a un an ou deux. Ce semble peu vraisemblable. Il doit y avoir un autre château à Mirefleurs. Je m'y suis intéressé deux ou trois jours, je m'en souviens, par Internet interposé. Mais j'ai bienvite compris qu'on était là beaucoup trop près de la grande ville pour espérer être tranquille.

De l'autre côté d'un col entre les puys Saint-André et Saint-Romain, Busséol est un peu plus à l'abri, à peine. Sur sa butte au-dessus du village, le château n'est plus en ruine, s'il le fut jamais. Depuis trente ou quarante ans, il a été restauré avec soin. D'origine carolingienne, il paraît dater surtout du XIIe siècle, en son état actuel – autant dire que ce n'est pas une demeure de plaisance, bien qu'il doive être très agréable à habiter. Je l'aurais visité avec plaisir, mais vendredi dernier il était fermé, comme c'est le cas tout l'hiver. Il se vante d'un jardin suspendu, que l'on aperçoit de l'arrière, et qui doit être délicieux. En tout cas il a fière allure, dans sa massivité abrupte. Toutefois la vue que l'on a sur lui est en grande partie gâchée par de plus ou moins grands garages, au pied de son rocher, tout fiers de leur étincelance. Déjà l'église du village n'était pas bien belle. Mais ces garages, si c'en sont bien, sont fatals à Busséol. On ne parvient pas à ne pas les voir. Leur édification est récente, et elle est inexplicable. Est-ce que ce château n'est pas classé? Il est pourtant, à juste titre, une des images les plus familières de l'Auvergne. Comment a-

t-on pu la laisser souiller de la sorte? Comment se fait-il que le “périmètre de protection” n’ait pas joué? « Questions embarrassantes, il est vrai, mais qui ne sont pas situées au-delà de toute conjecture. »

La pauvre voiture en a vu, ce jour-là. Puisque nous ne pouvions pas accéder au château lui-même nous sommes montés sur une butte, en face de lui, par un chemin bien défoncé. Je crois que c’est le puy Saint-André. Il y a là-haut un château d’eau, mais surtout on y jouit d’une vue admirable, comme de toutes ces hauteurs du val d’Allier, qui font face à toutes les chaînes de l’Auvergne et à tous ses hauts plateaux, les Dôme, les Dore, le Cézallier : toutes ces solitudes paraissent se pencher pour mieux offrir au regard leurs puys, leurs pics, leurs cheminées volcaniques et leurs planèzes enneigées. C'est dans le crépuscule une splendeur sombre, noir et brun – même la neige, en irradiant, paraît émettre une lumière de charbon –, qui, si l’on était sur les lieux eux-mêmes, ne serait point tout à fait telle, sans doute.

Jeudi 30 décembre, neuf heures et demie du soir. Cette après-midi, des rives de l’Auroue, nous avons vu assez longuement, et à courte distance, un sanglier de bonne taille, qui courait sur notre chemin familier, celui qui mène au premier et au deuxième gué. Il a ensuite tourné à angle droit, et il a gravi à travers champ la butte de Castillon, pour disparaître à nos yeux dans le bosquet qui la coiffe. Il était poursuivi par quatre ou cinq chiens, qui m’ont surpris par leur grande beauté et leur haute race – je ne savais pas qu’il y en avait de tels dans le pays. Nous avons entendu quelques coups de feu, mais nous n’avons pas aperçu les chasseurs. Ils étaient semble-t-il distancés et par leur gibier et par leurs limiers. Pour ma part, j’étais de tout cœur du côté du cochon. J’espère qu’il s’en est bien sorti. Il ne courait pas très vite, moins vite que les chiens, mais il les a désorientés par son changement de direction, ils ont perdu du temps à la rivière, quand il est arrivé au sommet de la colline il avait de nouveau une bonne avance. Il est peu d’instincts que j’aie moins que celui du chasseur.

Pierre, étonnamment, est très expert en matière de traces. Il examine longuement les empreintes, il les compare, il en tire toute sorte d’enseignements. C'est qu’il a beaucoup accompagné son père, sans chasser lui-même. Son père reconnaissait les pistes, la veille de la chasse,

se penchait longuement sur les marques, dans le sol, pour en exploiter les leçons, puis lui demandait à lui de les effacer, afin que les chasseurs des autres villages ne puissent pas en profiter.

*

De Busséol nous avons gagné Vic-le-Comte, ma mère et moi, vendredi dernier, et nous y avons tourné à la hâte, à cause de la nuit qui tombait, et en voiture, ce qui est une opération très délicate, car les rues sont très étroites. Le bourg est le plus gros de ceux de la Comté. Il a une élégante mairie de la fin du XVIIIe siècle, dirais-je, et une intéressante Maison du peuple, à moins que ce ne soit la halle, ou bien la salle polyvalente, comme on ne disait pas encore dans les années trente, quand cet édifice fut construit (*sans doute* – il est peut-être plus tardif). Vic a aussi une Sainte-Chapelle, construite pour recevoir une épine de la sainte couronne, très agrandie en 1840 et parachevée plus récemment encore par un clocheton du meilleur effet, œuvre del'ineffable Ruprich-Robert (où est-il question de Ruprich-Robert? Dans Cocteau? Dans Claudel? C'est Luc Olivier Merson, le peintre pompier, qui fait une apparition remarquée dans *Le Soulier de satin*…).

Vic-le-Comte a surtout toute une histoire, où se pressent l'Écosse et Florence, en la personne de Jean Stuart, duc d'Albany (Pierre Mazataud, qui doit savoir ce qu'il fait, écrit *d'Albanie*, ce qui m'intrigue – c'était peut-être l'orthographe du temps, le début du XVIe siècle?), époux d'une Anne de La Tour qui lui vaudra le titre à ce stade assez vide, je crois, de *comte d'Auvergne*; et en celle de Catherine de Médicis, *no less*, fille de Madeleine de La Tour d'Auvergne et elle-même comtesse d'Auvergne, comme après elle sa fille la Reine Margot, laquelle a beaucoup traîné ses jupes dans ces parages mal curiaux, plutôt à son corps défendant.

De Vic-le-Comte nous sautâmes à Buron, dont le château est plus impressionnant encore que celui de Busséol, bien qu'il soit tout à fait en ruine. Il n'en reste qu'un ou deux pans de murs noirs, qui se confondent avec la roche basaltique, au sommet d'une butte très abrupte, haut par-dessus le village. L'ensemble a un aspect formidable, d'autant plus

effrayant que nous y arrivâmes à la nuit tombante, et bientôt tombée. Comme j'essayais d'aller le plus loin possible en voiture, je dépassai même l'église, et m'engageai sur un chemin précipiteux et boueux, mauvaise combinaison, où il fallut bientôt s'arrêter et d'où j'eus beaucoup de mal à m'extraire, plus tard, en marche arrière. Entre-temps j'avais couru jusqu'au bout du promontoire, sans essayer de monter jusqu'aux ruines, qui déjà disparaissaient dans l'obscurité, et qui, même pendant la journée, ne doivent pas être d'un sûr accès. Je fus tout de même enchanté de ma course, parce que ce Buron, près de quoi le Lacoste de Sade a l'air du Petit Trianon, commande un panorama énorme, presque inimaginable d'ampleur et de majesté, montagnes et plateaux déserts offerts au regard stupéfié comme un cirque pour des géants, et dont les neiges brillaient sous la lune entre les pics, les ravins, les volcans et les cheires. Le ciel lui-même s'est mis de la partie : il était aussi tumultueux que le paysage, tout en balafres énormes, en striures gigantesques, en boursouflures du diable, prêtes à s'écraser sur le *wanderer* nain au pied de la forteresse maudite, le tout à l'encre noire comme chez Hugo, ou bien à l'huile, mais avec le manche du pinceau, comme chez le plus sauvage Constable.

C'est égal, j'aimerais bien aller à Rivoli voir Kline – mais comment faire?

Vendredi 31 décembre, neuf heures vingt le soir. Il faisait nuit noire lorsque après mes courses à pied et difficiles manœuvres j'ai retrouvé ma mère à l'orée du chemin qui mène au théâtre du monde, samedi dernier, à Buron. Elle était en grande discussion avec des *locals*, devant l'église. Je crois que nous apprîmes d'eux que la cloche qu'on voit là est la plus vieille d'Auvergne, mais j'ai un peu quelques doutes.

De Buron j'ai cru pouvoir rejoindre Issoire à vue de nez, malgré l'obscurité, ce qui m'a valu de nous fourvoyer longuement, et de la belle façon, sous le hameau de Fontcrépon, et jusqu'à un château solitaire dont deux ou trois fenêtres illuminées flottaient au-dessus d'un invisible

Allier, entre les futaies. Retour à Fontcrépon, traversée de La Molière, retour même à Buron, ou du moins à Yronde, qui lui sert de socle; et refourvoyage, refourvoiement, du côté de Saint-Babel, c'est bien le moins, sous les bois de la Comté. Par Orbeil nous sommes tout de même arrivés à rejoindre Issoire, finalement, et nous y avons trouvé Saint-Austremoine ouverte, comme je l'avais espéré – après tout c'était le jour de Noël, et bien que nous eussions eu tout le temps de nous habituer à la nuit, il n'était que six heures et demie du soir.

L'église d'Issoire est un peu desservie, par rapport à ses rivales en romanisme telles que Saint-Saturnin, Saint-Nectaire ou Orcival, par sa présence au cœur d'une ville, d'une vraie ville. Mais après tout c'est aussi le cas, et même a fortiori, de Notre-Dame-du-Port, à Clermont, qui est bien plus étroitement enserrée dans les maisons, et qui n'en jouit pas moins de la meilleure réputation. On est injuste avec Saint-Austremoine, dont l'abside sublime est admirablement dégagée, au contraire. Peut-être ne s'agit-il que d'un préjugé de ma famille, qui en abonde. Ou bien le sentiment général en veut-il à ce monument magnifique, et capital, d'être encore *peint*, à l'intérieur? Le vieux Guide bleu parle de *bariolage*, ce qui n'est pas gentil. Ces peintures décoratives, abstraites, qui recouvrent toute la surface disponible, à l'exception de la contre-façade, furent réalisées par un certain Dauvergne, en 1859, ainsi qu'en témoigneune plaque. Il s'en est donné à cœur joie. Les bons pères de "La Nuit des temps" lui vouent une exécration vengeresse, ainsi qu'il était à prévoir. J'avoue avoir un faible pour son travail. Il est d'un style difficile à apprendre à aimer, un peu comme ces ensembles décoratifs mid-victoriens à la William Morris et consorts, qui sont à première vue ce qu'il y a de plus éloigné du goût "moderne" mais qu'avec un effort et grâce à une pratique assidue on parvient à apprécier non pas comme l'ont fait leurs contemporains, qui sans doute n'en furent pas fous eux non plus, au début, mais comme la seconde génération des amateurs de cette époque, qui s'y attachèrent passionnément, en bons suivistes récalcitrants que nous sommes tous.

D'ailleurs il est probable que Dauvergne, le bien nommé, n'a fait que peindre sur de la peinture, puisqu'on nous dit toujours que les églises romanes étaient colorées, même si nous ne pouvons pas supporter

qu'elles le soient aujourd'hui, non plus que les temples grecs. D'autre part il a de très beaux rouges, toute sorte d'ingénieux motifs, tout cela est chaleureux et riche, sans doute un peu barbare, en plus d'un sens, mais l'art de pareils édifices ne l'est-il pas lui-même, en même temps que somptueux et raffiné? J'irai jusqu'à vanter certains des vitraux XIXe, richement abstraits eux aussi, et bien plus adéquats que nombre d'initiatives des plus récentes décennies. Ils concourent à la réussite d'une entreprise contestable, sans doute, mais dont je suis heureux, pour ma part, qu'on puisse l'apprécier dans son inauthentique authenticité, ou l'inverse, et qu'elle soit là pour témoigner, presque seule je crois bien, d'un état des églises romanes sans doute plus proche de l'état primitif que celui qu'un bon goût fluctuant veut nous imposer comme une norme.

Comme il n'était toujours que sept heures du soir lorsque nous fûmes rendus au parvis de Saint-Austremoine, j'envisageai un moment d'emmener ma mère dîner au restaurant d'Anzat-le-Luguet, dans la montagne, dont Pierre et moi fûmes une fois très contents. Mais c'était un jour d'égarement, décidément, et je me perdis de nouveau, par suite d'une confusion sans doute assez fréquente entre Saint-Germain-l'Herm et Saint-Germain-Lembron. Il faut dire que consulter les cartes, la nuit, quand on conduit soi-même et qu'il faut chaque fois passer des lunettes, c'est toute une affaire. Après quelques moments d'errance dans les faubourgs d'Issoire, je renonçai à monprojet, et c'est sans doute tant mieux, car il aurait fallu revenir à Clermont après le dîner, de cet Anzat qui sur les cartes n'a pas l'air très éloigné d'Issoire, mais qui est en fait de laborieux et tortueux accès. Nous rentrâmes donc directement, ou presque – il y eut une tentative sur Montpeyroux, où les voitures ne sont pas les bienvenues –, et ce fut ce dîner chinois que j'ai dit, éminemment oubliable.

C'est cette nuit-là que j'ai si mal dormi – la Chine n'y est pour rien, je pense. J'ai eu tout loisir de songer à Pierre, à mon impatience de le retrouver le lendemain, à cette sérénité qu'il donne à ma vie, loin des tarabiscots psychologiques de la vie de famille. Je lis ces jours-ci un manuscrit que m'a transmis mon lecteur et ami Philippe Jullien, professeur de philosophie, spécialiste de Heidegger et qui fut le dernier secrétaire général (ou trésorier, je ne sais plus) de "Pli selon Pli". C'est un

journal, consacré surtout à l'adoption et la rencontre, au Guatemala, par sa femme et par lui, de leur fils Selvin, après la mort d'un premier enfant adopté, Raul. Mais il est question au passage, en termes dûment heideggériens, de Pierre et de moi, de l'arrivée de Pierre dans ma vie, et dans ce *journal*-ci. Jullien dit que la seule chose qu'il n'aimait pas, entre mes pages (il n'est pas le seul, encore que d'autres lecteurs n'aimaient qu'eux…), ce sont les passages trop crûment sexuels.

«Mais par bonheur, grâce à Pierre, ils ont disparu. Je me rappelle combien son arrivée dans la vie de Renaud avait immédiatement changé le style même, de l'écriture en son "procès", qui dans le journal épouse toujours les aléas de l'âme. Avant même que Renaud s'aperçût qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait depuis longtemps, son écriture, son âme, le *Grundstimmung* de son *Dasein* (*sic*) l'avait compris. Depuis, la lumière du journal est calme et dorée comme la fin d'après-midi d'un beau jour de printemps, au moment où l'on passe enfin à l'heure d'été. »

Pascal Sevran, dans son *journal* à lui (nous allons peut-être entrer dans un monde où tout le monde tiendra son *journal*, et tous ces *journaux* se commenteront les uns les autres, et commenteront les commentaires qui sont faits d'eux…), parle également de ma vie avec Pierre, avec une sorte d'envie amicale d'autant plus touchante qu'elle est nostalgie déchirante de son amour à lui, cet amour détruit par la mort qui fait la matière de ses propres livres :

« Quand Renaud écrit : "Pierre ne tardera pas à rentrer", je lis :

"Stéphane ne tardera pas à rentrer". La littérature sert aussi à cela, à nous faire croire à l'incroyable. À l'amour par exemple. Son château peut s'écrouler, son ordinateur avaler les points-virgules qu'il se donne tant de mal à placer là où il faut, Renaud est sûr que "Pierre ne tardera pas à rentrer" ».

Je n'ai pas besoin de ses rappels littéraires, heureusement, pour être conscient de l'énormité de ma chance, et de la précarité du bonheur. Quant au château qui s'écroule – en effet…

C'est l'"affaire Fayard" qui lui aura porté le coup le plus rude, cette année, et elle est l'événement séculier qui aura le plus marqué 2004, et le plus défavorablement, dans ma petite vie. Même Hélène Guillaume, la

collaboratrice de Claude Durand, avec laquelle je croyais avoir établi des liens d'amitié, ou presque (elle était membre de la Société des lecteurs, elle est venue à Plieux avec elle, nous étions en excellents termes), a totalement disparu et ne se manifeste plus du tout, pas même un coup de téléphone. Flatters dit que j'aurais tort de m'en offenser, que c'est cela la vie professionnelle, que la première des loyautés est à qui vous emploie. Mais je ne sache même pas que nous soyons brouillés, Fayard et moi. Nous sommes noyés dans le silence.

Beigbeder m'a écrit hier ou avant-hier qu'il transmettait *La Dictature* à l'équipe de l'Atelier du roman, Lakis Proguidis, François Taillandier, les amis de Philippe Muray. Nous verrons bien ce qu'il en advient. Financièrement aux abois, après une conversation avec le percepteur, j'ai appelé hier Philippe Martel, qui m'avait parlé de ses relations d'amitié avec Xavier Patier, nouveau directeur des richissimes laboratoires Fabre, mais aussi de la vieille maison Privat, qui en dépend. Je comptais proposer à cet homme mon projet de petit livre, *Comment massacrer efficacement une maison de campagne en dix-huit leçons*. Mais Philippe me dit que Patier à pour intention de "dérégionaliser" Privat, d'en faire à nouveau une maison nationale de littérature générale, et pourrait donc être intéressé par le *journal* – et pourquoi pas par *La Dictature*? Je dois téléphoner lundi, et tâcher de prendre un rendez-vous à Toulouse, pour soumettre là-bas mes trois projets, le petit, le grand et le moyen. En attendant je travaille à *Travers III*, dont je n'ai toujours pas fini, hélas, le premier chapitre.Je dois être le 12 janvier à Paris, pour l'émission de Finkielkraut, avec François Taillandier. Il faudrait qu'au moins je sois venu à bout, d'ici là, de ce premier exercice églogal. Et peut-être le lent avenir, qui sait, aura-t-il, à cette date, dévoilé un ou deux de ses oracles ?

1 Ici une longue et belle note, que je ne puis malheureusement reproduire, mais qu'on pourra apprécier en se reportant au texte lui-même, qui dénonce le singulier rapprochement entre Alain Finkielkraut, qui n'est pas nommé mais clairement reconnaissable, et moi : c'est la bonne entente inattendue du juif homophobe et de l'homosexuel antisémite. La suite du texte fustige mes façons de me prendre pour un personnage de la *Recherche du temps perdu*, mes poses de petit-bourgeois jouant au châtelain, mes ridicules prétentions au statut de « *gentleman -writer* », mes pitoyables tentatives pour me présenter en homme de goût et de culture : manifestations de racisme social et culturel d'autant plus absurdes qu'elles sont sans fondement réel, mais qui n'en font pas moins le lit du racisme tout court.

2 Espace laissé blanc dans le texte [*Note de Jean Starobinski*].

3 Les dispositions légales nous obligent à réduire considérablement, ici, les citations. Le lecteur intéressé devra se reporter au texte original (Flammarion), (NdA).

4 *Id*., *ibid*.

5 *Id*. L'auteur ne me voyant pas à cette soirée, pense que l'"affaire Camus" m'a « définitivement fermé les portes du Gers ». Puis il revient sur notre vif échange de la rue du Bac et l'on croit comprendre que je m'assimile couramment à Marcel Proust : « Ainsi vous interdiriez Proust!» (J'avais dit que les propos de dîners en ville avaient de tout temps fourni une abondante matière pour les livres.) On apprend enfin que m'ayant quitté il s'est précipité à la chapelle de la Médaille-Miraculeuse pour se nettoyer l'âme. (NdA).

6 De ce projet est issue une fusion, sur le site webmatique personnel de Renaud Camus, entre la «Chronologie» et l'ensemble des photographies mises en ligne. Sous la rubrique *Le Jour ni l'Heure*, on peut y voir de nombreuses images, et par exemple de l'année 2004 (Corée, Écosse, Espagne, Lomagne, etc…) http://perso.wanadoo.fr/renaud.camus, *Le Jour ni l'Heure*.

Index des noms de lieux

Abats : 358.

Aberfoyle : 348.

Afrique du Nord : 589.

Agen : 30, 480, 496.

Aire-sur-l'Adour : 271.

Albi : 260.

Algérie : 524, 597.

Allier : 262, 645, 651, 653, 655.

Alligny : 533.

Altenkirchen : 42.

Andong : 237-8, 240-5, 249-50, 276, 283, 319.

Angleterre : 32, 66, 178, 189, 337-8, 341-2, 365-7, 372, 409, 482, 547, 550, 555, 570, 582, 592, 605, 616, 631, 636.

Aragon : 548.

Arezzo : 193, 626, 629.

Argelès : 553.

Argenton-sur-Creuse : 524.

Ariège : 34, 144, 238, 424, 628.

Arras : 136-7, 145.

Artense, l' : 192.

Asie : 191, 197, 210, 225, 237, 253, 257, 270, 272.

Assynt Coigach : 347, 482.

Astaffort : 431, 479, 515.

Athènes : 115, 203, 427.

Autun : 531-2.

Auteuil : 82.
Autriche-Hongrie : 57, 116.
Auvergne : 147, 187, 355-6, 422, 452, 586, 630-1, 643, 645, 651-3, 655-6.
Aveyron : 71, 481.
Aydat, lac : 386.
Azincourt : 277-8.
Balquhidder : 350.
Barbazanges : 297.
Baslow : 338-9.
Bath : 352.
Bazas : 409, 412-5.
Bazoches : 529.
Beauce : 249.
Beaumont-de-Lomagne : 628.
Beauvais : 141, 175.
Bénezet : 354.
Ben Nevis : 349.
Bergame : 65.
Bergen : 54.
Berlin : 44, 88, 169, 171, 271, 285.
Bidonne, vallée de la : 17.
Bizerte : 590.
Bonny-sur-Loire : 163.
Bordeaux : 12, 21, 25, 131, 237, 294, 408-9, 424.
Borders, les : 193, 341-2, 366, 631.
Bosnie-Herzégovine : 524.
Boston : 31.
Boulogne-Billancourt : 236.

Boulzane, vallée de la : 524.
Bourbon-l'Archambault : 262.
Bourbonnais : 355.
Brésil : 101, 260.
Bretagne : 384, 528.
Brie : 249.
Brive : 296, 298, 561-2.
Bruges : 352.
Bucarest : 35.
Burnfoot : 341.
Buron : 652, 655-6.
Busséol : 645, 653-4.
Cahors : 144.
Californie : 200-1.
Cantal : 335, 637, 640.
Capitole, place du : 165.
Carélie : 272.
Carthage : 308, 600.
Carron, loch : 193, 199, 345.
Castelnau-Montratier : 144, 193.
Castet-Arrouy : 33, 111, 437.
Castillon-la-Bataille : 16-7, 654.
Castille : 550, 552, 555.
Cayenne : 104.
Cézallier : 18, 192, 653.
Chaalis : 138, 145, 162, 166, 167, 171.
Chamalières : 241, 262, 372, 545, 575, 631, 635, 637, 642-3, 648.
Cambridge : 53, 390.
Champs : 173.

Champ-de-Mars : 197.
Chantilly : 141, 167.
Charm el-Cheikh : 34.
Charroux : 356.
Chastellux : 529-30.
Château-Chinon : 531.
Château-Yquem : 409.
Châteauroux : 526, 531.
Chaumeil : 297.
Cheongju : 257.
Cheongnyangsan, montagne : 241-4, 246-7, 260.
Cheongoksan, montagne : 239.
Chilcheon : 257.
Chili : 528.
Chine : 614, 658.
Chuncheon : 222, 224, 252, 257, 481.
Chungju, Chungiu : 252, 257, 283.
Clamecy : 529.
Clermont-Ferrand : 22, 34, 118, 120, 159, 163, 201, 299, 335, 354, 386, 545, 575, 595, 609, 624, 635, 638, 640, 642, 644, 651-2, 656, 658.
Collonges-la-Rouge : 296, 298.
Combronde : 262.
Commentry : 262.
Compiègne : 140-1.
Condom : 358, 396, 413, 450, 528.
Corbigny : 530-2.
Corée : 60, 111, 149, 150-2, 185, 191-2, 194-5, 204-8, 210, 212-3, 216, 220, 222-3, 227-8, 233-44, 246, 248-9, 252-3, 255-6, 258-62, 265, 267,

269, 273, 275-6, 279, 282-6, 291-4, 296, 298, 302, 314, 317-9, 325, 359, 363, 481, 502.

Corée du Nord : 225, 284-5.

Corent : 652.

Corse : 388, 519, 528, 629, 645-6, 648, 651.

Cuellar : 555.

Cumes : 15.

Daecheongbong, mont : 243.

Danyang : 246, 250, 252-3.

Davos : 65, 82.

Demanda, sierra de la : 549.

Déols : 526-7.

Dijon : 44, 149, 231, 358, 362.

Dôme, puy de : 187, 355, 637, 653.

Donegal : 582.

Dores, chaîne des : 335, 653.

Douzon : 355.

Drumlanrig : 351, 403.

Druyes-les-Belles-Fontaines : 529.

Dublin : 59.

Dumfries : 359, 403.

Duncansby Head : 348.

Dunnet Head : 348.

Dunvegan : 345.

Durness : 348.

Ébreuil : 356.

Écosse : 192-3, 199, 231, 250, 300-2, 312, 326, 341-2, 344-7, 350, 359, 363, 365-7, 372, 384, 387, 403, 417, 446, 482, 488, 502, 533, 555, 582, 607, 619, 621, 651, 655.

Édimbourg : 343, 403, 619.

Egg, île d' : 365.

Égypte : 34.

El Burgo de Osma : 551, 559-60.

Elgol : 345, 365.

Embarthe : 521-3.

Ermenonville : 142, 168.

Espagne : 29, 131, 192, 489, 502, 544, 549-55, 561-2, 569.

Estaing : 481.

États-Unis : 37, 97, 171, 202, 211, 273, 282-3, 293, 313, 384, 426, 436, 511-2, 556, 577.

Ettrickbridge : 340, 342-3.

Eugénie-les-Bains : 480.

Europe : 26, 138, 184, 210, 223, 271, 286, 352, 360-2, 379, 396, 398, 401, 495, 504, 530, 561, 591, 614, 616.

Évry : 34.

Fatima : 242.

Feurs : 386.

Firminy : 241.

Flandre : 616.

Fleurance : 65, 69, 107, 150, 325, 334, 357, 359, 420-1, 468, 583-4, 624.

Flodigarry : 345, 369, 388.

Florence : 277, 302, 612-3, 655.

Floride : 371.

Forres : 344-5, 347-8.

France : 13, 21, 38, 48-50, 52, 66, 79, 93, 159, 178-9, 186, 196, 205, 213, 230, 252, 271, 277-8, 282, 284, 292, 295, 303, 309, 323, 327, 348, 353, 366, 381-2, 390, 392, 408, 413, 417, 427, 432-4, 447-8, 461, 523, 548, 550, 553, 555, 557, 588, 591-4, 597, 605, 614, 622-3, 629.

Frome : 353.
Front de Seine, Paris : 115, 131, 138, 153-4, 188, 271, 532, 606.
Gakwasan : 239.
Galloway : 351, 403.
Gangneug : 234, 236, 239-40.
Gangwondo : 222, 224-5, 247, 249, 253, 481.
Gannat : 262.
Gargan, mont : 296.
Garges-les-Gonesses : 210.
Garonne, vallée de la : 12, 410-2.
Garrière, bois de la : 20, 164, 359.
Gascogne : 16, 301, 429, 450, 475, 498, 515, 523, 529.
Genève : 63, 237.
Gers : 302, 321, 356, 383, 432, 435, 450, 465, 528.
Geumgangsan, mont : 285.
Gimont : 13.
Glasgow : 351, 373, 403.
Glen Coe : 349.
Glencolumcile : 582.
Glyndebourne : 96.
Godonville : 164, 521.
Goseon, vallée : 237, 239-41, 243.
Grande-Bretagne : 179, 197, 293, 327, 348, 354, 361, 390, 403, 417, 482, 592-3, 597.
Grèce : 29, 385, 427-8, 588.
Guadeloupe : 42.
Guyenne : 16.
Gyeosangbukdo : 247, 249-50.
Hahoë : 245-9, 265, 283, 290, 298.

Halatte, forêt d’ : 140-1.
Hambourg : 236.
Hangyeryeong, col de : 227.
Hastings : 354.
Hawick : 341-2.
Helensburgh : 350-1.
Highlands : 193, 334, 341, 351, 365, 373, 388, 488, 651.
Homs : 29.
Hyendong : 237-8.
Ile-de-France : 169.
Indre : 526-7.
Inveraray : 350.
Inverness : 344-5, 347, 349, 482.
Inversnaid : 350.
Irak : 175, 293, 313, 444.
Iran : 97.
Irlande : 59, 515, 582.
Isle-Bouzon : 484, 512.
Issoire : 652, 656-8.
Italie : 65, 93, 159, 193, 200, 208, 277, 279, 384, 511, 593, 629.
Janggu : 258.
Jangheung : 258.
Jangsudae : 227.
John O'Groats : 347.
Juilly : 171-2.
Kenya : 609, 626.
Kyonsangbukdo : 244.
Lac Noir d’Urbion : 549, 551-2, 559.
La Granja de San Ildefonso : 551, 554.

La Haye : 293.
La Marsa : 588, 600-1, 604.
Landiran : 460, 484.
Landogne : 356.
Langolm : 341.
Langon : 409-12.
Lanteuil : 298.
Laqueuille : 335.
Larzac : 71, 561.
Las Vegas : 223, 393.
Lausanne : 336, 354.
Lauzerte : 144.
Lavardens : 35.
Lectoure : 47, 107, 303, 358, 387, 413, 419-20, 453, 460, 484, 528, 580-1, 604, 610, 623.
Lewes : 353.
Lille : 136-9, 145, 147, 149, 163, 167.
Limoges : 296.
Lomagne : 253, 394, 485, 500, 502, 522.
Lomond, loch : 350.
Londres : 115, 327, 372, 597.
Lormes : 532.
Lot : 356.
Lourdes : 242, 548.
Lowlands : 651.
Lucques : 237.
Luxembourg (pays) : 292.
Lys-Saint-Georges : 525, 527-8.
Magnas : 359-60, 484, 514.

Magnet, Le : 525-8.
Malemort : 298.
Malvern : 352.
Manche (la mer) : 336, 356-7.
Marbella : 393.
Marne, rivière : 173.
Marne-la-Vallée : 173.
Marrakech : 546.
Marsac : 293, 394-6.
Massachusetts : 26, 210.
Massagettes : 452.
Mauroux : 521-2.
Mazières : 525.
Medellin : 104-5.
Mers-sur-Loire : 525.
Mexique, golfe du : 371.
Mexique : 261, 279, 371.
Midès : 481.
Milan : 65, 370, 622.
Millau, pont suspendu de : 624.
Miradoux : 262, 433, 457, 489.
Mirefleurs : 652.
Monaco : 393.
Monédières, massif des : 296.
Mongolie : 206.
Moniaive : 343, 351, 405.
Montagne Sainte-Geneviève, Paris : 607.
Montauban : 49, 459, 571.
Monténégro (pays) : 192, 397.

Montenegro, Espagne : 549.
Monterchi : 629.
Montferrand : 97.
Montjuzet : 473.
Montluçon : 223, 262.
Montmarault : 355.
Montparnasse : 128.
Montpellier : 45, 312, 381.
Montpeyroux : 17, 652, 658.
Montreuil : 527.
Morvan : 529-33, 536.
Mytilène : 191, 588.
Najera : 550.
Nakdonggang, fleuve : 238, 241-3, 246, 248-9, 265.
Naksan : 227-8, 233.
Namsan, montagne : 213.
Namsan, ville : 214, 220, 232.
Namyang : 222.
Nantouillet : 171-2.
Naples : 11, 569, 587, 590.
Naudin : 497-8.
Nérac : 415.
Ness, loch : 345, 349, 482.
Neuvic-d'Ussel : 336.
New York : 25, 28, 64, 195-6, 327, 330-1, 480, 537, 628.
Nice : 117, 388, 571.
Noailhac : 298.
Noailles : 298.
Nohant : 525.

Noisiel : 171, 173.
Northumberland : 342.
Norvège : 545, 56, 59, 613.
Notre-Dame de Tudet : 164.
Nouvelle-Angleterre : 26-7, 146.
Nuremberg : 285.
Ob, fleuve : 270.
Ocheon : 244, 249.
Oklahoma : 69.
Okdolbong, montagne : 253.
Ombrie : 193, 629.
Orbeil : 656.
Orcades : 348.
Orcet : 645, 652.
Orcival : 656.
Orégon : 93, 192, 263.
Oulan-Bator : 206.
Oural : 162, 271, 308.
Ouroux-en-Morvan : 532.
Padoue : 277.
Palaiseau : 606-7, 609.
Paris : 575, 586-7, 591-2, 594-5, 603-4, 606, 608, 614, 621, 623, 635, 643-4, 660.
Pays-Bas : 200.
Pedraza de la Sierra : 551, 563.
Pékin : 206.
Penafiel : 555.
Penpont : 351.
Périgord : 16.

Périgueux : 17.

Perth : 343-4.

Pézenas : 413.

Picardie : 141.

Plieux : 20, 81, 117-8, 132, 136, 144, 152, 165, 189, 193, 203, 232, 256, 286, 295-6, 301, 321, 333-4, 353, 355, 358-9, 376, 388, 395, 410, 425, 430, 434, 439, 446, 453, 465, 479, 480, 489, 500, 514, 516, 519, 521, 524, 528, 532, 535, 548, 551, 587, 599, 601, 606, 610, 619-20, 628, 631, 636-7, 642, 649, 659.

Plockton : 193, 345.

Poitiers : 296, 347, 444.

Pologne : 271, 291, 298, 397.

Pompéi : 95.

Pontpoint : 140.

Pont-Sainte-Maxence : 140.

Portree : 345.

Portugal : 29, 225, 301-2, 549.

Prunget : 524.

Pusan : 243, 246, 251, 255, 260-5, 283.

Puycasquier : 108.

Puys, chaîne des : 335, 653.

Pyongyang : 265.

Pyrénées : 164, 334, 424, 475, 548, 553.

Quartier Latin, Paris : 608.

Rambouillet : 109.

Rannoch, loch : 199, 344, 350.

Raray : 143-4.

Rauzan : 13.

Ravenne : 30.

Réole, La : 12-3.
Rive-de-Gier : 241.
Rodmell : 353.
Roissy : 204.
Rome : 199, 208, 230, 301-2, 305, 592.
Roubaix : 138, 385.
Rouge, mer : 34.
Rouillac : 489.
Roumanie : 236, 397.
Royat : 118, 144-5, 335, 354, 356, 372, 386, 611, 631, 644-5.
Rum, île de : 345, 365.
Russie : 116, 160, 272, 293, 310, 433, 452, 494, 618, 635.
Rye : 337-8, 353-4.
Saint-Agnan, lac de : 531, 533.
Saint-Antoine-Pont-d'Arrats : 425.
Saint-Babel : 656.
Saint-Baudille, mont : 312.
Saint-Chamond : 241.
Saint-Clar : 177, 521-2, 566.
Saint-Créac : 394, 506.
Saint-Émilion : 14-6, 21.
Saint-Étienne : 223, 386, 571, 630.
Saint-Flour : 11, 645.
Saint-Germain-l'Herm : 657.
Saint-Germain-Lembron : 657.
Saint-Germain des-Prés : 399, 563.
Saint Jean-de-Blaignac : 14.
Saint-Juéry : 640-1.
Saint-Léger-Vauban : 531.

Saint-Michel-de-Montaigne : 15-6.
Saint-Nectaire : 656.
Saint-Ouen : 203.
Saint-Pétersbourg : 271.
Saint-Pierre et Miquelon : 27.
Saint-Quentin : 385.
Saint-Saturnin : 656.
Saint-Sauveur-en-Puisaye : 531.
Saint-Sébastien : 570.
Saint-Symphorien : 408-9.
Saint-Tropez : 123, 393, 564.
Saint-Xantin : 298.
Sainte-Catherine (place à Bordeaux) : 21, 25.
Sainte-Hélène : 526.
Sainte-Marie-de-la-Pierre-qui-Vire : 536.
Sainte-Mère : 35, 489, 623.
Salamanque : 237.
Salas de los Infantes : 550.
San Esteban de Gormaz : 551, 560.
Santo Domingo de Silos : 549-61, 559, 562.
Sarajevo : 396, 523.
Sarlat : 413.
Saulieu : 533.
Sauternes : 410.
Sauveterre de Guyenne : 13.
Sedan : 278.
Ségovie : 551-2, 554, 560.
Selkirk : 342, 352.
Senlis : 140-1.

Seoraksan, massif du : 228-9, 243, 279.

Seoraksan National Park : 226, 229, 231, 233, 242, 249, 275.

Séoul : 149, 151, 192, 194, 203, 205-7, 212-5, 218-23, 228-9, 231-4, 239, 343, 246-7, 249-50, 254-6, 258-9, 261-2, 265-8, 270-1, 274, 283, 292, 309-10, 314.

Settons, lac des : 531.

Séverac-le-Château : 271.

Sfax : 591-6.

Shepton Mallet : 353.

Shieldaig : 345.

Sibérie : 272, 310, 494.

Sicile : 302.

Sidi Bel-Abbès : 601.

Sidi Bou Saïd : 587-9, 596, 601, 620.

Sidi Dhrif : 587, 596.

Sidobre, le : 230.

Sienne : 277.

Sissinghurst : 337, 629.

Skye : 193, 345, 350, 388, 480.

Socheon : 238.

Sokcho : 228, 230, 275.

Sommecaise : 528.

Soria : 559, 562.

Sos del Rey Catolico : 548-9, 563.

Stockholm : 35.

Suède : 260, 622.

Stronachlachar : 350.

Sud-Ouest : 13, 465.

Suwon : 250, 255-7.

Taebaek : 233, 238, 240-1.
Taebaksan, montagne : 247.
Tain : 347-9.
Tamerza : 481.
Tanger : 546.
Tanglewood : 26, 32.
Téhéran : 97.
Terrasson : 11.
Thornhill : 350-1, 403, 405, 417.
Tilloloy : 139-40.
Tolède : 174-5.
Torridon, loch : 345.
Toscane : 193, 302, 384, 576, 629.
Toucy : 529.
Toulouse : 65-7, 97, 113, 121, 152, 165-, 412, 427, 449, 456, 480, 510, 587, 604, 559.
Trotternish, péninsule de : 345, 388.
Tulle : 296-7, 335, 452.
Tunis : 222, 308, 587, 590, 592-9, 602-6.
Turenne : 296, 298-9.
Turquie : 184, 360, 506, 591, 610, 613-4.
Uig : 388.
Ukraine : 614.
Ullapool : 344, 346-7, 469, 482.
Ulsanbawi, rocher : 230-1, 237, 242-3, 275.
Uzès : 413.
Vancouver (ville) : 497, 514-5.
Vancouver (île) : 513.
Venise : 66, 259, 302, 352, 460, 633.

Versailles : 66, 157, 339, 343, 538.
Vésuve, le : 95, 97.
Vic-le-Comte : 652, 654-5.
Vietnam : 293, 437.
Vienne, Autriche : 58, 115, 191.
Villeneuve-d'Ascq : 138.
Wangdusan, montagne : 239.
Wells : 352-3, 359.
Woraksan, parc national du : 255, 257, 260, 283.
Worcester : 352.
Xaintrie, la : 18.
Yannggu : 221, 225-6, 232-3, 257, 269, 481.
Yangyang : 227, 236, 275.
Yeongwol : 253.
Ygrande : 262.
Zuider Zee : 33.
Zurich : 236, 600.

ÉGLISES, CATHÉDRALES, ABBAYES, TEMPLES, SANCTUAIRES

Bénédictins, couvent des, La Réole : 12.
Bongjeong, temple : 247, 317.
Burgo de Osma, cathédrale d'El : 560.
Buseaksa, temple : 247.
Cheongpyeongsa, temple : 223, 240, 481.
Faget-Abbatial : 523.
Fountains Abbey : 341, 629.
Geumgong-neung : 222.

Jongmyo, sanctuaire royal : 220, 270.
Madeleine, église de la : 137, 147.
Moncel, abbaye du : 140.
Pierre-qui-Vire, abbaye de la : 356, 531-4, 551-2.
Naksansa, temple : 233-5.
Ripon, cathédrale de : 341.
San Esteban, église : 560.
San Miguel, église : 560.
Saint-Andoche, église : 533.
Saint-Austremoine, église : 656-7.
Saint-Cernin, basilique : 120-1.
Saint-Christophe, prieuré de : 140-2, 163.
Saint-Eustache, église : 354.
Saint-Martin-aux-Bois, abbaye de : 564.
Saint-Nectaire, église de : 656.
Saint-Saturnin, église de : 656.
Saint-Waast, abbaye de : 136-7.
Sainte-Chapelle de Vic : 654.
Salisbury, cathédrale de : 353.
Stonehenge, site préhistorique : 353.
Tewkesbury, abbaye de : 352.
Vera Cruz, église de la : 552.
Wells, cathédrale de : 352.

CHÂTEAUX, DEMEURES, PALAIS, PARCS, JARDINS

Abbotsford, château d’ : 343.
Aitkins Tower : 343.
Bateman’s, domaine de : 338-41, 619-20, 629.

Bazian, château de : 358, 460.
Bodiam Castle : 337-8, 409.
Bontin, château de : 528-9.
Boyle, château de la : 640-1.
Brède, château de la : 408.
Buchanan Castle : 350.
Buron, château de : 655.
Busseol, château de : 645, 655.
Cassaigne, château de : 396.
Cawdor, château et jardins de : 301, 344.
Chaillot, palais de : 614.
Champ-de-Mars, esplanade du : 197, 613-4.
Champs, château et parc de : 173.
Changdeok-gung, palais de la Vertu illustre : 218-20, 222, 247, 258.
Changgyeong-gung, palais : 219-21, 258, 270.
Chareil, château de : 355.
Chassy, château de : 531-3.
Château-Raoul : 526-7.
Chatsworth, domaine de : 211, 338-41, 612.
Chenillat, tour de : 355.
Cheongnyangsan, parc régional : 240, 242-4, 246-7, 260.
Clot, manoir du : 489.
Deoksu-gung, palais de la Longévité vertueuse : 204, 211, 213, 258.
Dracy, château de : 529.
Drumlanrig, château de : 351, 403.
Dunrobin Castle : 348.
Edinample Castle : 350.
Eilean Donan Castle : 350.
Filhot, château de : 410.

Fontariol, château de : 355.
Fort George : 344.
Fraisse, château de : 640-1.
Francs, château des : 566, 574.
Gramont, château de : 394-5, 498.
Gyeongbok-gung, palais royal : 206, 208-9, 212, 214, 255, 258, 283.
Gyeonghui-gung, palais de l'Ouest : 214-5, 258.
Hardwick Hall : 16, 340.
Hermitage Castle : 341, 343.
Herstmonceux, domaine : 354.
Hill House : 350.
Hontasses, les : 512-3.
Hwaseong, forteresse : 256.
Lacoste, château de : 655.
Longleat House : 353, 362.
Lys-Saint-Georges, château de : 525, 527.
Magnas, domaine de : 359-60, 514.
Malagar, demeure : 409-11.
Malromé, château de : 412.
Marsac, château de : 394-6.
Maumusson House, Salisbury : 353.
Médicis, villa : 301, 305, 307, 532.
Menzies, château : 344.
Montaigne, château de : 16-7, 19, 21.
Montépilloy, château de : 163, 167.
Montpeyroux, château de : 17.
Nakseonjae : 219, 222, 243.
Noisiel, parc de : 173.
Pierrefonds, château de : 257, 277.

Plieux, chartreuse de : 489.
Plieux, château de : 81, 165, 286, 321, 446, 528.
Pompignac, château de : 640-1.
Raray, château de : 139, 143-4.
Riofrio, palais du : 554.
Roquetaillade, château de : 409, 412.
Sérillac, château de : 301, 383.
Sissinghurst, château de : 337, 629.
Souche, château de la : 354.
Studley Royal : 341.
Tapgol, parc de la Pagode : 205, 216.
Trocadéro, jardins du : 196-7.
Tuileries, jardins des : 197, 537-8.
Unhyeon, palais du régent : 254, 270.
Yongso, cascade de : 227, 243, 275.
Valbois, maison de : 355.
Villandraut, château de : 409-10.
Vinzelles, château de : 299.
Yquem, château d' : 410, 412.

MUSÉES, MONUMENTS, SALLES DE CONCERTS, THÉÂTRES

Beaubourg, Centre Pompidou : 126, 307, 389, 536, 542.
Bibliothèque nationale : 275-8, 626.
Carnavalet, musée : 535-6, 540.
École militaire : 614, 616.
El Jem, amphithéâtre romain : 593, 596.
Espace Écureuil : 165.

Grand-Palais : 537-8, 541.
Théâtre du Châtelet : 96.
Cité de la Musique : 130.
Exposition « Dante et Virgile aux Enfers »: 275.
Exposition «Paris 1400 »: 276.
Exposition « Stieglitz et son cercle » : 538.
Exposition «Turner-Whistler-Monet» : 538.
Glyndebourne : 96.
Guimet, musée : 195, 211, 242.
Jacquemart-André, musée : 66.
Louvre, musée du : 146, 275, 303.
Mode, musée de la : 145.
Orsay, musée d' : 537-40.
Palais des Beaux-Arts de Lille : 138.
Panthéon : 43.

RESTAURANTS, BARS, BRASSERIES, HÔTELS

Alcazar, restaurant l' : 294.
Armes de Buccleuch, hôtel des : 403.
Auberge en Gascogne, l' : 429, 515.
Balzar, brasserie le : 21.
Beauty Valley Motel : 233, 238.
Beaux-Arts, brasserie les : 113.
Benkay : 154-5.
Bœuf Apis, restaurant le : 22.
Cross Keys Inn : 340.
Coupole, la (Paris) : 295.
Coupole, la (La Marsa) : 600, 604.

Danieli, hôtel : 633.
Diwan Dar El-Jeld : 598.
Hôtel Bosville : 345.
Hôtel Crillon : 254.
Hôtel Edelweiss : 246.
Hôtel de l'Horloge : 396.
Hôtel Koreana : 203-4, 211, 221, 233-4, 250-1, 254, 261, 273, 291.
Hôtel Lotte : 254, 258.
Hôtel Lutetia : 254.
Hôtel du Morvan : 531.
Hôtel Régina : 145.
Hôtel Radio : 631, 635, 638, 640, 642.
Hôtel des Tours : 136, 138.
Mermaid Inn, la Sirène : 338, 354.
Le Noailles, restaurant : 12, 21, 23, 411.
Les Prés d'Eugénie, restaurant : 480.
La Rotonde, brasserie : 295.
Le Sélect, brasserie : 143.
Park Tourist Hotel : 241.
Rannoch Moor Hotel : 344.
Seorak Tourist Hotel : 226, 228-30, 233.
Square, the, restaurant : 479.
Zébra Square, brasserie : 142, 609, 626.

LYCÉES, ACADÉMIES, UNIVERSITÉS

Byeongsanseowon, académie confucéenne : 245, 248-9, 265.
Cambridge : 54, 56, 607.
Columbia, université : 28.

Columbine, collège : 69.
Connecticut College, université : 81, 576.
Dosanseowon, académie confucéenne : 237-40, 242-3, 247.
E.N.I.O., école normale israélite orientale : 82.
Ehwa, université féminine coréenne : 259, 283.
Lycée Blaise Pascal : 22.
N.Y.U, université de New York : 28.
Oxford : 189, 607, 612.
Polytechnique, école, Palaiseau : 606-8.
Saint Andrews : 607.
Saint Clare's Hall, université : 612.
Sciences-Politiques, école des, « rue saint-Guillaume » : 146, 169, 171, 174.
Sorbonne, université : 21, 44-5, 76, 105, 118, 183, 231, 380, 535, 634.
Sosuseowon, école confucéenne : 247.
U.C.N.Y, université de la ville de New York : 26.
Yale, université : 81.

GALERIES, LIBRAIRIES

« 291 » : 537.
An American Place : 537.
Cahiers de Colette, librairie les : 159.
Compagnie, librairie : 61, 147.
Galignani, librairie : 145, 278, 538.
Intimate Gallery : 537.
La Hune, librairie : 518.
Kyobo, librairie : 208.
Lelong, galerie : 533.

Machine à Lire, librairie la : 21, 25.
Marché aux Puces, Saint-Ouen : 203.
Schmitt, galerie : 145.
Visions, librairie : 147.

Index des noms de personnes

ABDÜL HAMID II, sultan de l'empire ottoman et calife des musulmans (1842-1918) : 397.

ABENSOUR, Michel, sociologue : 400-1. ADLER, Alexandre, historien et journaliste (1950) : 511.

ADLER, Laure, journaliste (1950) : 374-7, 381, 545-6.

AEBERHARD, Jacques, exploitant agricole : 20, 43, 109, 164, 366, 376, 619.

AILLAGON, Jean-Jacques, haut fonctionnaire et homme politique (1946) : 119.

ALGALARRONDO, Hervé, journaliste : 143.

ALIAGAS, Nikos, journaliste et animateur de télévision (1969) : 646.

ALKAN, Charles-Valentin, pianiste et compositeur (1813-1888) : 407.

ALLAIN, Jérémie : 146.

ALLÉGRET, Catherine, actrice (1946) : 507.

ALLIOT-MARIE, Michèle, femme politique (1946) : 558-9.

ALPHAND, Luc, sportif (1965) : 37.

ALPHANT, Marianne, écrivain et critique littéraire : 513.

ÁLVAREZ DE TOLEDO, Illán, marquis de Casa Fuerte (1882-1962) : 569, 587.

ANGOT, Christine, écrivain (1959) : 101.

ANISSIMOV, Myriam, écrivain et biographe (1943) : 289.

ANTHONY, Richard (Richard Btesh, dit), chanteur (1938) : 472.

ANTONIONI, Michelangelo, cinéaste italien (1912-2007) : 466.

APPEL, Alfred, universitaire américain : 573.

APPLEFELD, Mme : 626.

ARAFAT, Yasser, président de l'Autorité nationale palestinienne (1929-2004) : 564.

ARAGON, Louis, poète et romancier (1897-1982) : 11, 26, 88, 385, 533.

ARDANT, Fanny, actrice (1949) : 116.

ARDISSON, Thierry, présentateur de télévision (1949) : 97-8, 361, 363, 511.

ARENDT, Hannah, philosophe allemande naturalisée américaine (1906-1975) : 367.

ARISTIDE, Jean-Bertrand, président de la République d'Haïti (1953) : 130-131.

ARTAGNAN, Charles de Batz, comte de Montesquiou, seigneur d' (1611-1673) : 262.

ATTALI, Jacques, économiste, écrivain et haut fonctionnaire (1943) : 462.

AUBERT, Jean, architecte (1680-1741) : 167.

AUBRY, Charles, photographe (1811-1877) : 279.

AUDEN, Wystan Hugh, poète anglo-américain (1907-1973) : 147.

AVELOT, Marc, écrivain et éditeur : 287.

AVERROÈS, philosophe, théologien et médecin arabe (1126-1198) : 403.

BACH, Jean-Sébastien, compositeur allemand (1685-1750) : 85, 130, 402.

BACHELARD, Gaston, philosophe (1884-1962) : 403.

BADINGUET voir Napoléon III.

BAETENS, Jan, écrivain, poète et critique littéraire belge (1957) : 81.

BAHLOUL, Abdelkrim, réalisateur et scénariste d'origine algérienne (1950) : 468.

BALDUS, Édouard Denis, photographe d'origine allemande (1813-1889) : 279.

BALTHUS, Balthasar Klossowski de Rola dit, peintre français d'origine polonaise (1908-2001) : 64, 531-3, 634.

BARDEM, Juan Antonio, réalisateur espagnol (1922-2002) : 201.

BARDOT, Brigitte, actrice (1934) : 361, 633.

BARENBOÏM, Daniel, pianiste et chef d'orchestre (1942) : 409.

BARRÈS, Maurice, écrivain et homme politique (1862-1923) : 617.

BANTOCK, Sir Granville, compositeur britannique (1868-1946) : 345.

BARRAQUÉ, Jean, compositeur (1928-1973) : 473.

BARROUYER, Sophie, productrice (1951) : 46-7, 296, 471-2.

BARTHES, Roland, écrivain et sémiologue (1815-1980) : 35, 77, 127, 135, 143, 151, 319, 423, 428, 462, 473, 485, 562.

BARTHOLDI, Frédéric Auguste, sculpteur alsacien (1834-1904) : 531.

BARTÓK, Béla, compositeur hongrois (1881-1945) : 40.

BARUZY, comtesse : 135.

BASTIEN-LEPAGE, Julien, peintre (1848-1884) : 484.

BATH, Alexander Thynne, marquis de, peintre, écrivain, homme d'affaires anglais : 362-3.

BAUMONT, Stéphane, écrivain, politologue, universitaire et avocat (1949) : 492-3, 496-7, 510, 578.

BAX, Sir Arnold, compositeur britannique (1883-1953) : 180, 189, 190, 408, 469, 518, 519, 521, 582.

BAYOL, Jean-Paul, éditeur : 610.

BAYROU, François, homme politique (1951) : 360.

BECKFORD, William Thomas, essayiste, critique d'art et homme politique britannique (1760-1844) : 529.

BEETHOVEN, Ludwig van, compositeur allemand (1770-1827) : 85, 402, 407.

BEGAG, Azouz, chercheur, écrivain et homme politique (1957) : 596-7, 599-601, 606.

BÉHIC, Armand, fondateur et président des Messageries Maritimes (1867-1891) : 17.

BEIGBEDER, Frédéric, publicitaire, critique littéraire et écrivain (1965) : 466, 492, 510, 604-5, 620, 649, 659.

BEIJI, Hélé, écrivain tunisien de langue française (1948) : 591, 606.

BELL, Vanessa, peintre et architecte d'intérieur britannique (1879-1961) : 420, 638.

BENASSAYAG, Michel, philosophe et psychanalyste argentin : 108.

BERENSON, Bernard, écrivain et critique d'art américain (1865-1959) : 30.

BERGER, Yves, écrivain et éditeur (1931-2004) : 576.

BERGMAN, Ingmar, cinéaste, et metteur en scène suédois (1918-2007) : 622-3, 649.

BERGSON, Henri, philosophe (1859-1941) : 83, 267.

BERIO, Luciano, compositeur italien (1925-2003) : 130.

BERNARD, Daniel, diplomate (1941-2004) : 597.

BERNHARD, Thomas, écrivain autrichien (1931-1989) : 377, 603.

BERRI, Claude (Claude Langmann dit), réalisateur et producteur (1934) : 634.

BERTIN, Célia, écrivain et biographe (1922) : 115.

BERTRAND, Jean-Paul, éditeur : 463, 488.

BERTRAND, Jimmy Rodriguez, dit Mathieu François du, écrivain et poète : 81, 152, 333, 376, 382, 388, 394, 424, 429, 528.

BERTRAND, Henri Gatien, général du Ier Empire (1773-1844) : 526, 531.

BESSON, Philippe, écrivain (1967) : 633.

BEY, Maïssa, Samia Benameur dite, écrivain algérienne (1950) : 596-7, 599, 601.

BIRNBAUM, Jean, journaliste et critique littéraire : 72.

BIRNBAUM, Pierre, historien et sociologue : 367.

BISSON, Louis-Auguste (1814-1876) et Auguste-Rosalie (1826-1900), photographes : 279.

BLACKIE, Walter, éditeur écossais (XIXe siècle) : 350.

BLANC, Jacques, homme politique (1939) : 120.

BLANCHET, Thomas, peintre (1614-1689) : 137.

BLANCHOT, Maurice, romancier, critique et philosophe (1907-2003) : 82.

BOISSONNAS, Édith, poétesse : 513.

BOLDINI, Giovanni, peintre italien (1842-1931) : 156.

BOLTANSKI, Christian, artiste (1944) : 369.

BOLTON, Mme, vénézuélienne : 576.

BONAPARTE, Marie, princesse Georges de Grèce, psychanalyste et écrivain (1882-1962) : 115.

BOND, Edward, dramaturge britannique (1939) : 70, 186.

BONNAFFÉ, Jacques, acteur (1958) : 626.

BONNARD, Pierre, peintre, illustrateur et lithographe (1867-1947) : 145, 536.

BONNEFOY, Yves, poète, essayiste et critique d'art (1923) : 25, 137, 237.

BORDE, Raymond, critique de cinéma (1920-2004) : 480.

BORGES, Jorge Luis, écrivain (1899-1837) : 588.

BOREL, Marie, poétesse : 515.

BORLOO, Jean-Louis, homme politique (1951) : 48, 306.

BOTTICELLI, Sandro, peintre italien (1445-1510) : 316.

BOUAJILA, Sami, acteur (1966) : 70.

BOUGHEDIR, Ferid, réalisateur tunisien (1944) : 600.

BOUKOFF, Youri, pianiste d'origine bulgare (1923-2006) : 406.

BOULEZ, Pierre, compositeur (1925) : 40, 82, 311.

BOURBON, ducs de : 276, 355, 460.

BOURDELLE, Émile-Antoine, sculpteur (1861-1929) : 71.

BOURGUIBA, Habib, homme d'État tunisien (1903-2000) : 591.

BOUTET DE MONVEL, Louis Maurice, peintre, illustrateur de livres d'enfants (1851-1913) : 163-5.

BRAHMS, Johannes, compositeur allemand (1833-1897) : 25, 407.

BREERETTE, Geneviève, critique d'art : 136, 138.

BRESSIS, Virginie : 428, 463.

BRISAC, Geneviève, éditrice et écrivain : 617.

BROSSOLET, M. et Mme : 358.

BROWN, Lancelot, dit *Capability Brown*, paysagiste anglais (1715-1783) : 339.

BRUNERIE, Maxime, auteur d'une tentative d'assassinat sur Jacques Chirac (1977) : 616-7.

BUCCLEUCH, ducs de : 343, 403.

BUCKLE, Henry Thomas, historien britannique (1821-1862) : 547, 548.

BUISINE, Alain, universitaire et écrivain : 193.

BULNOW, Ludwig, professeur allemand : 82.

BUSH, George, 41e président des États-Unis (1924) : 37.

BUSH, George Walker, 43e président des États-Unis (1946) : 192.

BYERLEY, Jim : journaliste et critique de films : 479, 628.

CABANES, Damien, peintre et sculpteur (1959) : 165-7, 535.

CALLIMAQUE, poète, grammairien et érudit grec (315-240) : 176.

CAMBIER, Jean-Christophe, écrivain (1956) : 126.

CAMPOS, Alvaro de, hétéronyme de Pessoa (1890-1935) : 568.

CAMUS, Albert, écrivain et philosophe (1913-1960) : 61.

CAMUS, Didier, cousin de l'auteur : 586.

CAMUS, François, oncle de l'auteur : 336, 586.

CAMUS, Jean, sculpteur, grand-oncle de l'auteur (1877-1955) : 336, 609.

CAMUS, Jean-Yves, chercheur, essayiste et historien (1958) : 617.

CAPDECOMME, Pierre, assureur : 106-7.

CAPDECOMME, Brigitte, médecin : 487.

CAPOTE, Truman (Truman Streckfus Persons, dit), écrivain américain (1924-1984) : 535.

CARNÉ, Marcel, cinéaste (1906-1996) : 426.

CARPENTER, Humphrey William Bouverie, écrivain et biographe anglais (1946-2005) : 64.

CARRÈRE, Emmanuel, écrivain (1957) : 120, 159-61, 185.

CARRIÈRE, Mathieu, réalisateur, acteur et scénariste (1950) : 520.

CASSIRER, Ernst, philosophe allemand (1874-1945) : 65.

CASTRO, Ève de, romancière : 383.

CAVAFY, Constantin, fonctionnaire, journaliste et poète grec (1863-1933) : 328, 469.

CAZENEUVE, Maurice, directeur d'Antenne 2 en 1967-71 (1923) : 358, 502.

CEAUSESCU, Nicolae, homme d'État roumain (1918-1989) : 210.

CECCATY, René de, écrivain, traducteur et critique littéraire (1952) : 373.

CECCO, Bravo, Francesco Montelatici dit, peintre italien (1601-1661) : 117.

CÉLINE, Louis-Ferdinand Destouches dit, écrivain (1894-1921) : 617.

CENDRARS, Blaise, Frédéric Louis Sauser dit, écrivain et poète d'origine suisse (1887-1961) : 139.

CHABOT, Franck, professeur des écoles et homme politique (1973) : 30.

CHALUPT, René, poète et critique (1885-1957) : 40.

CHAMPAIGNE, Philippe de, peintre (1602-1674) : 69, 460.

CHAOUAT, Bruno : 44, 149.

CHAPLIN, Arthur, peintre (1869-1935) : 570.

CHAPSAL, Madeleine, journaliste et écrivain (1925) : 562.

CHARCELLAY, Luc, photographe (1962) : 32, 81, 106, 133, 148, 270, 296, 309, 506, 609-10, 617.

CHARLEMAGNE, Charles Ier dit Charles le Grand, roi des Francs, empereur d'Occident (742-814) : 17, 277.

CHARLES, prince de Galles (1948) : 123.

CHARLES Ier, roi de Grande-Bretagne (1600-1649) : 515.

CHARLES V, dit Charles le Sage, roi de France (1338-1380) : 277.

CHARLES VI, dit Charles le Bien-Aimé, roi de France (1368-1422) : 276-8.

CHARNAY, Désiré, explorateur, archéologue et photographe (1828-1915) : 279.

CHASSAIGNE, Jean, cousin de l'auteur : 639.

CHATEAUBRIAND, François René vicomte de, écrivain (1768-1848) : 94, 173, 464, 591.

CHAUDESSOLLE-FAYOLLE, Guy, camarade de classe de l'auteur : 609.

CHIRAC, Bernadette, épouse du président de la République (1933) : 179.

CHIRAC, Jacques, homme d'État (1932) : 360, 458, 600, 616.

CHOPIN, Frédéric, compositeur et pianiste polonais (1810-1849) : 189, 505.

CLAIR, Gérard Régnier, dit Jean : écrivain et historien de l'art, directeur du musée Picasso de 1989 à 2005 (1940) : 390.

CLAUDEL, Paul, écrivain et diplomate (1868-1955) : 122, 655.

CARDINALE, Claudia, actrice italienne (1938) : 601.

CLAVERIE, Guy, administrateur : 113-4, 166-7.

CLÉMENT V (Bertrand de Got), pape (1264-1314) : 409.

CLERC, André, gentilhomme : 627.

CLERGIER, Denise : 298-9.

CLERGIER, Sophie, amie d'enfance de l'auteur : 299, 356.

CLIFF, William, poète belge francophone (1940) : 147, 149.

CLOUET, François, peintre et portraitiste (1515-1572) : 168.

COCTEAU, Jean, écrivain, poète et dramaturge (1889-1363) : 122, 139, 306, 385, 492, 655.

COETZEE, John Maxwell, écrivain afrikaner d'expression anglaise (1940) : 157.

COLETTE, Sidonie Gabrielle Colette dite, écrivain (1873-1954) : 122, 126, 531.

COMBAZ, Christian, écrivain et essayiste (1954) : 463, 465-6, 470, 476, 486, 488, 492, 495, 546-7, 561.

CONFAVREUX, Joseph, journaliste : 432.

CONIO, Gérard, écrivain et professeur : 465-6.

CONSTABLE, John, peintre anglais (1776-1837) : 655.

COPLAND, Aaron, compositeur et chef d'orchestre américain (1900-1990) : 146.

COUPERIN, François, musicien (1668-1733) : 41.

COURBET, Gustave, peintre (1819-1877) : 343.

COURTENAY, William « Kitty », 9e comte de Devon (1768-1835) : 529.

COUTHON, Georges, homme politique (1755-1794) : 645.

DAEWON-GUN Heugseon, régent de Corée (1820-1898) : 221, 254, 270.

DAGEN, Philippe, écrivain et critique d'art (1959) : 136.

DAIVE, Jean, écrivain et journaliste (1941) : 632.

DALIDA, Yolanda Gigliotti dite, chanteuse de variétés (1933-1887) : 122.

DANIEL, Jean (Jean Daniel Bensaïd dit), journaliste (1920) : 288, 595.

DANTE ALIGHIERI, poète, homme politique et écrivain florentin (1265-1321) : 130, 275, 314-6.

DANTEC, Maurice G., écrivain naturalisé canadien (1959) : 62-3.

DARBANS, Suzanne, chanteuse lyrique : 525.

DAUDET, Lucien, homme de lettres (1883-1946) : 570.

DAUVERGNE, Louis, peintre (1828-1899) : 656-7.

DARRIEUSSECQ, Marie, écrivain (1969) : 294, 374.

DAUMIER, Honoré, peintre, caricaturiste et lithographe (1808-1879) : 156.

DÁVILA, Nicolás Gómez, écrivain colombien : 393.

DAYEZ-BURGEON, Pascal, administrateur culturel : 203-5, 213, 219-20, 229, 233, 251, 255, 260-3, 265, 267-9, 273, 284, 292.

DEBRAY, Régis, philosophe, écrivain, homme politique (1940) : 543, 591.

DE CHIRICO, Giorgio, peintre italien d'origine grecque (1888-1978) : 258.

DE DREU, Elsa : 25.

DEFAUCONPRET, Auguste Jean-Baptiste, écrivain et traducteur (1767-1843) : 372.

DEGAS, Edgar, peintre, graveur et sculpteur (1834-1917) : 145, 540, 604.

DEGUY, Michel, poète et philosophe (1930) : 316.

DE HOOCH, Pieter, peintre hollandais (1629-1683) : 460.

DE KONINCK, Philip, peintre hollandais (1619-1688) : 343.

DELACROIX, Eugène, peintre (1798-1863) : 145, 159, 275, 316.

DELANOË, Bertrand, homme politique et maire de Paris (1950) : 182, 635.

DELBARRE, Frédéric, homme d'armes : 409.

DELILLE, Jacques, l'abbé Delille, poète (1738-1813) : 645.

DELIUS, Frederick, compositeur britannique d'origine allemande (1862-1934) : 180.

DELUMEAU, Jean, historien (1923) : 187-8.

DEMORAND, Nicolas, journaliste (1971) : 546.

DEMUTH, Charles, peintre américain (1883-1935) : 537.

DENEUVE, Catherine (Catherine Dorléac), actrice (1943) : 115.

DEPARDIEU, Guillaume, acteur (1971) : 100.

DEPREZ, Olivier, dessinateur : 490.

DERMONCOURT, Bertrand, journaliste, critique musical et écrivain : 189.

DESCOMBES, Vincent, philosophe (1943) : 377.

DESPLECHIN, Arnaud, cinéaste : 70.

DERAIN, André, peintre, illustrateur et sculpteur (1880-1954) : 537.

DERRIDA, Jacques, philosophe (1930-2004) : 606.

DESPIAU, Charles Albert, sculpteur (1874-1946) : 71.

DEWITTE, Jacques, philosophe et traducteur : 44, 76.

DIANA (lady Diana Spencer), princesse de Galles (1961-1997) : 123, 231.

DICKENS, Charles, écrivain britannique (1812-1870) : 572.

DIEUTRE, Vincent, cinéaste (1960) : 24, 160-1.

DIEUZAIDE, Jean, photographe (1921-2003) : 453.

DIEUZAIDE, Michel, photographe et réalisateur de cinéma (1951) : 453, 465.

DIDIER, Jacqueline : 30, 549.

DIMITRIEVITCH, Vladimir, éditeur : 466.

DINO, duchesse de, voir DOROTHÉE.

DOHNANYI, Christoph von, chef d'orchestre allemand d'origine hongroise (1929) : 96.

DOMBASLE, Arielle (Arielle Laure Maxime Sonnery de Fromental, dite), actrice, chanteuse (1953) : 116, 546.

DOROTHÉE, princesse de Courlande, comtesse Edmond de Périgord puis duchesse de Dino (1793-1862) : 399.

DOSTOIEVSKI, Fedor Mikhaïlovitch, écrivain russe (1821-1881) : 58.

DRAGA, Mashin Obrenovitch, épouse du roi Alexandre de Serbie : 570.

DRÈME, Tristan, Philippe Huc dit, poète (1889-1941) : 29.

DREYER, Carl, cinéaste danois (1889-1968) : 426.

DRILLON, Jacques, universitaire, linguiste (1954) : 181.

DUBUFFET, Jean, peintre, sculpteur et plasticien (1901-1985) : 535.

DUCKWORTH, George et Gérald : 636, 638.

DUCOS, Jean-Henri, castellologue : 489.

DUEZ, Ernest, peintre (1843-1896) : 137.

DUFAU, M. et Mme : 358.

DU GUESCLIN, Bertrand, connétable de France (1320-1380) : 277.

DUKAS, Paul, compositeur (1865-1935) : 407, 421.

DUMAS, Alexandre, écrivain (1802-1870) : 43, 450.

DUMAS, Mireille, journaliste de télévision (1953) : 507.

DUMONSTIER, Pierre, peintre (1545-1625) : 168.

DUNETON, Claude, enseignant, romancier, essayiste et journaliste (1935) : 571, 578.

DUPONT, Éric, marchand d'art : 166-7, 535.

DUPOUY, M., exploitant agricole : 498.

DUPRAT, Antoine, chancelier de François Ier, archevêque (1463-1535) : 172.

DUPRAT, Pierre, camarade de classe de l'auteur : 473.

DURAND, Claude, éditeur (1938) : 33, 73-6, 89, 106, 112-3, 124-5, 149, 186, 321, 330, 358, 364, 428, 438, 457-9, 462-4, 466, 470, 474-6, 479, 491, 493, 504, 507-11, 515-8, 542-3, 546, 567, 605, 611, 659.

DURAND, Guillaume, journaliste (1952) : 99-100, 187, 322.

DURAS, Marguerite, écrivain (1914-1996) : 29-30, 401.

DURIS, Romain, acteur (1974) : 520.

DUSAPIN, Pascal, compositeur (1955) : 181.

DUTROUX, Marc, criminel belge (1956) : 323, 464.

DUVAUCHELLE, Nicolas, acteur (1980) : 71-2.

ECHENOZ, Jean, écrivain (1947) : 464.

EDEL, Joseph Léon, critique littéraire et biographe nord-américain (1907-1997) : 64.

ÉDOUARD VII, roi de Grande-Bretagne (1841-1910) : 397.

EIFFEL, Gustave, Alexandre Gustave Bonnickausen dit, ingénieur et industriel (1832-1923) : 173, 196.

EINSTEIN, Albert, physicien allemand naturalisé américain (1879-1955) : 424, 512.

EISENSTEIN, Sergueï, réalisateur soviétique (1898-1948) : 426.

ELGAR, Sir Edward, compositeur anglais (1857-1934) : 190, 352.

ÉLISABETH II, reine de Grande-Bretagne (1926) : 241, 582.

ÉLISABETH de Wittelsbach, dite Sissi, impératrice d'Autriche et reine de Hongrie (1837-1898) : 116.

ÉLIÉZER, gendarme : 155, 301, 413.

ELLMANN, Richard, critique littéraire et biographe anglo-saxon (1918-1987) : 64.

ELLROY, Lee Earle Ellroy dit James, écrivain américain (1948) : 175.

ENSOR, James, peintre belge (1860-1949) : 363.

EQUILBEY, Laurence, musicienne, directrice du chœur *Accentus* : 130.

ERIBON, Didier, écrivain : 72, 101-3, 111-2, 208, 221, 230, 233, 238, 245, 269-70, 298, 317, 475, 589, 651.

ERLANGER, baron Rodolphe d', peintre et musicologue (1872-1932) : 589.

ESTÈNE, Casimir, Rémi Santerre dit, écrivain (1938) : 25, 513.

FABRE, André, écrivain (1900-1983) : 290.

FACCHETTI, Paul, photographe et marchand d'art (1912) : 535.

FANTIN-LATOUR, Henri, peintre et lithographe (1836-1904) : 137.

FASSBINDER, Birgitt, chanteuse lyrique : 512.

FAURE, Félix, homme d'État (1841-1899) : 202.

FAURE, seigneurs d'Ouche : 386.

FAUTRIER, Jean, peintre et lithographe (1898-1964) : 147, 490, 535, 632, 635.

FAYOLLE, Marie-Émile, maréchal de France (1852-1928) : 609.

FERDINAND II, dit Ferdinand le Catholique, roi d'Aragon et de Castille (1452-1516) : 548.

FICIN, Marsile, philosophe florentin (1433-1499) : 133.

FINK, Eugen, philosophe allemand (1905-1976) : 80.

FINKIELKRAUT, Alain, philosophe et essayiste (1949) : 44, 82, 102, 108, 149, 154, 160, 169-71, 184, 280, 367, 400-2, 437, 458, 499, 504, 516, 543, 546, 578, 587, 591, 600, 605-6, 609, 618, 620, 626, 628, 660.

FLATTERS voir MARCHESCHI.

FLAUBERT, Gustave, écrivain (1821-1880) : 26, 249.

FOGIEL, Marc-Olivier, présentateur de télévision (1969) : 97, 634.

FORSTER, Edward Morgan, romancier et nouvelliste britannique (1879-1970) : 521.

FOUCAULT, Michel, philosophe et épistémologue (1926-1984) : 492.

FOUCAULT, Jean-Pierre, animateur de radio et de télévision (1947) : 644.

FOUCHÉ, Joseph, duc d'Otrante, homme politique (1759-1820) : 398.

FOURREAU, Thierry, écrivain et éditeur (1961) : 123, 158, 474.

FRANCO, Francisco, général et chef d'État espagnol (1892-1975) : 526, 551.

FRANCO, Mme : 528.

FRANÇOIS Ier, roi de France (1494-1547) : 172, 622.

FRANÇOIS, Claude, chanteur (1939-1978) : 121-2.

FRÉDÉRIC II (Frédéric de Hohenstaufen), roi de Prusse (1194-1250) : 377.

FREUD, Sigmund, philosophe et psychanalyste autrichien (1856-1939) : 115, 309.

FRIZE, Bernard, artiste (1954) : 307.

GABRIEL, Jacques Ange, architecte et décorateur (1698-1782) : 167.

GALARD, Mme de, vétérinaire : 439, 443.

GALEY, Matthieu, critique littéraire et de théâtre, journaliste et écrivain (1934-1986) : 651.

GALGARIO, fra, voir GHISLANDI.

GALLIMARD, Simone, éditrice : 492, 510.

GALLO, Vincent, acteur, réalisateur et producteur américain (1962) : 200-1.

GARCIN, Jérôme, écrivain, critique littéraire et animateur radio (1956) : 269, 299, 492.

GARDEIL, Jean-François, chanteur lyrique : 40.

GARDEIL, Pierre, professeur de philosophie : 443.

GARY, Romain (Romain Kacew, dit), écrivain d'origine russe (1914-1980) : 289.

GAXOTTE, Pierre, historien (1895-1982) : 12.

GEDALGE, André, compositeur (1856-1926) : 380.

GELLIS, Paula, sculpteur (1949) : 527.

GENET, Jean, écrivain, poète et auteur dramatique (1910-1986) : 186, 464, 510, 533.

GEORGE V, roi de Grande-Bretagne et empereur des Indes (1865-1936) : 397.

GÉRICAULT, Théodore, peintre (1791-1824) : 159.

GERSHWIN, George, compositeur américain (1898-1937) : 379.

GHISLANDI, Vittore dit Fra Galgario, peintre bergamasque (1655-1743) : 65-9.

GIACOMETTI, Alberto, sculpteur et peintre suisse (1901-1966) : 618.

GIBSON, Mel, réalisateur, acteur et scénariste américain (1956) : 187-8.

GIESBERT, Franz-Olivier, journaliste, biographe et romancier (1949) : 100, 287, 322, 399.

GINSBERG, Allen, poète américain (1926-1997) : 147, 331, 619.

GIDE, André, écrivain (1869-1951) : 26, 347, 398.

GIRARD, René, écrivain, anthropologue, universitaire franco-américain (1923) : 274, 287-8, 309, 317.

GISCARD d'ESTAING, Valéry, homme d'État (1926) : 645.

GOBEIL, Madeleine, journaliste et réalisatrice canadienne de télévision : 282, 575-6.

GOJONG, roi puis empereur de Corée (1852-1919) : 204, 209, 211-2, 216, 219-22, 254, 270, 293.

GOLDSCHMIDT, Georges-Arthur, écrivain d'origine allemande (1928) : 367.

GOLDSWORTHY, Andy, artiste britannique (1956) : 351.

GOMBROWICZ, Witold, écrivain polonais (1904-1969) : 626.

GONGORA, Luis de, poète et dramaturge espagnol (1561-1627) : 377.

GORYEO, dynastie coréenne établie de 918 à 1392 : 211, 290.

GOULD, Glenn, pianiste et écrivain canadien (1932-1982) : 407.

GOURDIAT, Jean, grand-père de l'auteur : 386.

GRACQ, Julien, Louis Poirier dit, écrivain (1910) : 626.

GRAZIANI, Françoise, écrivain et universitaire : 316.

GRECO, Domenikos Theotokopoulos dit El Greco, peintre de l'école espagnole (1541-1614) : 69, 326-7, 510.

GREENE, Graham, romancier anglais (1904-1991) : 199.

GRISEY, Gérard, compositeur (1946-1998) : 308, 377.

GUÉRARD, Michel, cuisinier (1933) : 480.

GUICHOU, Jean-Noël, marathonien : 430, 480, 628.

GUILLAUME, Hélène, responsable éditorial : 463-4, 477, 517, 659.

GUILLAUMIN, Émile, paysan et écrivain (1873-1951) : 262.

HAHN, Reynaldo, compositeur vénézuélien naturalisé français (1875-1947) : 570.

HALLAM, Henri, historien anglais (1777-1859) : 547-8.

HAÏLÉ Sélassié Ier, empereur d'Éthiopie (1892-1975) : 293.

HAMPSON, Thomas, chanteur lyrique américain (1955) : 96.

HANDLEY, Vernon, chef d'orchestre anglais (1930) : 408.

HARDWICK, Bess of, épouse de Sir William Cavendish (XVIe siècle) : 16.

HARPIGNIES, Henri-Joseph, peintre et aquarelliste (1819-1916) : 513.

HARTLEY, Mardsen, artiste britannique : 537.

HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich, philosophe allemand (1770-1831) : 391, 569, 633.

HEIDEGGER, Martin, philosophe allemand (1889-1976) : 65, 92, 267, 464, 658.

HENRI IV, Henri de Bourbon, roi de Navarre et de France (1553-1610) : 415.

HENRY, Michel, philosophe et romancier (1922-2002) : 151.

HERBERT, Zbigniew, poète, essayiste et dramaturge polonais (1924-1998) : 119.

HERGÉ, Georges Prosper Rémy dit, auteur belge de bandes dessinées (1907-1983) : 359.

HESS, Rudolf, secrétaire particulier puis adjoint de Hitler (1894-1987) : 348.

HESSE, Hermann, romancier, poète et essayiste allemand (1877-1962) : 87.

HINNISDAL, Thérèse d' : 139.

HIROHITO, Showa Tenno, empereur du Japon (1901-1989) : 292.

HIRSCH, Jean-Paul, éditeur : 158.

HITCHCOCK, Alfred, cinéaste britannique, naturalisé américain (1899-1980) : 123, 199, 443.

HITLER, Adolf, homme d'État allemand (1889-1945) : 55, 58, 401-2, 512, 618.

HOMEM, Antonio, marchand d'art : 322.

HOPPER, Edward, peintre et graveur américain (1882-1967) : 404.

HOROWITZ, Wladimir, pianiste russe (1903-1989) : 423.

HORVAT, Frank, photographe (1928) : 149, 152-4, 156, 185-6, 325.

HOUELLEBECQ, Michel Thomas dit Michel (1958) : 157, 593.

HOUPPERMANS, Sjef, universitaire et critique : 7, 63-4.

HUGO, Victor, écrivain, poète, dramaturge (1802-1885) : 12, 17, 655.

HUILLET, Danièle, cinéaste (1936-2006) : 146.

HUSSERL, Edmund, philosophe allemand (1859-1938) : 82, 87, 92.

HUSSON, Mme : 385.

ISIDORI, Francesca, animatrice radio : 557, 636.

JABÈS, Edmond, poète (1912-1991) : 453.

JACOB, Max, poète, essayiste et peintre (1876-1944) : 518, 521, 533.

JACQUEMART, Nélie, épouse André : 167-8.

JACQUOT, Benoît, cinéaste (1947) : 115, 546.

JANACEK, Leos, compositeur tchèque (1854-1928) : 407.

JEAN, duc de Berry, comte de Poitiers (1340-1416) : 276-7.

JEAN STUART, duc d'Albany (1482-1536) : 655.

JEANNE D'ARC, dite la Pucelle d'Orléans (1412-1431) : 163-4, 218.

JEONGJO, roi de Corée (1776-1800) : 219, 256.

JAMES, Henry, écrivain anglais d'origine américaine (1843-1916) : 64, 117, 354, 521.

JOHN, Reginald Kenneth Dwight, sir Elton, chanteur britannique (1947) : 123.

JOHNS, Jasper, peintre et dessinateur américain (1930) : 127.

JONES, Thomas, peintre gallois (1742-1803) : 159.

JOSEON, dynastie coréenne établie de 1392 à 1910 : 211-2, 290-1.

JOUHANDEAU, Marcel, écrivain (1888-1979) : 103.

JOUVET, Louis, acteur et metteur en scène (1887-1951) : 380.

JULLIEN, François, philosophe et sinologue (1951) : 438.

JULLIEN, Philippe, professeur de philosophie : 658.

JUVARRA, Filippo, architecte italien (1678-1736) : 560.

KACEM, Mehdi Belhaj, écrivain (1973) : 377.

KAGEL, Mauricio, compositeur, chef d'orchestre et metteur en scène argentin (1931) : 312.

KAHN, Axel, généticien (1944) : 287.

KAHN, Jean-François, journaliste (1938) : 287-8.

KARPINSKI, Wojciech, historien des idées et critique littéraire polonais (1943) : 119.

KEATS, John, poète romantique anglais (1797-1821) : 135.

KÉCHICHE, Abdellatif, réalisateur et acteur tunisien (1960) : 47-8.

KÉCHICHIAN, Patrick, journaliste et critique littéraire (1951) : 545.

KELLER, Gottfried, nouvelliste, romancier et poète suisse de langue allemande (1819-1890) : 180.

KEMPFF, Wilhelm, pianiste allemand (1895-1991) : 189, 326, 406.

KERBER, Colette, libraire : 159, 276, 294, 576.

KEYNES, John Maynard, économiste et mathématicien britannique (1883-1946) : 420.

KIM, Ki-duk, cinéaste sud-coréen (1960) : 276.

KIPKA, Sabine : 612, 615.

KIPLING, Rudyard, écrivain anglais (1865-1936) : 340, 619, 629.

KLINE, Frantz, peintre américain (1910-1962) : 632, 635, 656.

KOENIG, Gaspard, écrivain (1982) : 492.

KOONS, Jeff, artiste américain (1955) : 322.

KOUCHNER, Bernard, médecin et homme politique (1939) : 313.

KOUNELLIS, Jannis, peintre et artiste italien (1936) : 14, 286, 535.

KOUSSEVITSKY, Serge, chef d'orchestre russe naturalisé américain (1874-1951) : 26, 146.

KRAVETZ, Marc, journaliste : 108.

LA FONTAINE, Jean de, poète, moraliste, dramaturge, librettiste et romancier (1621-1695) : 266.

LA FOSSE, Charles de, dessinateur (1636-1716) : 136-7.

LA FRESNAYE, Roger de, peintre (1885-1925) : 537.

LAGERFELD, Karl, styliste, couturier, photographe allemand (1933) : 340.

LA GRANGE, Henry Louis de, musicologue et biographe (1924) : 64.

LAMBERT, Yvon, marchand d'art : 127.

LAMBRICHS, Georges, écrivain et éditeur (1917) : 513.

LANÇON, Philippe, journaliste et critique littéraire : 534.

LANFREY, Pierre, historien (1828-1877) : 547.

LA MOTHE, Mme de : 358.

LANDON, Emmelene, peintre et écrivain australienne (1963) : 158, 160.

LANG, Fritz, réalisateur allemand d'origine autrichienne, naturalisé américain (1890-1976) : 426.

LANG, Jack, homme politique (1928) : 48, 378, 380, 426, 634-5.

LARBAUD, Valery, écrivain (1881-1965) : 12, 93-4, 355.

LARGILLIÈRE, Nicolas de, peintre (1656-1746) : 66-7, 69.

LAROUSSE, Pierre, pédagogue, lexicologue et éditeur (1817-1875) : 529.

LA TOUR D'AUVERGNE, Anne de, épouse de Jean Stuart (1495-1524) : 655.

LA TOUR D'AUVERGNE, Madeleine de, épouse de Laurent II de Médicis (1495-1519) : 655.

LA TOUR DU PIN, Patrice de, poète (1911-1975) : 475.

LATTRE DE TASSIGNY, Jean-Marie Gabriel de, maréchal de France (1889-1952) : 645.

LAUGHTON, Charles, acteur et réalisateur britannique naturalisé américain (1899-1962) : 426.

LAURENS, Camille, écrivain (1957) : 158, 572, 587, 597, 602-3.

LAURRENT, Éric, écrivain (1966) : 158-9.

LE BIHAN, Samuel, acteur (1965) : 71.

LEBRUN, Jean, journaliste, producteur et animateur de radio : 24.

LECLERC, Michel-Édouard, entrepreneur (1952) : 490.

LEE, Hermione, critique littéraire et biographe anglaise (1948) : 638.

LÉGER, Jack-Alain, Daniel Théron dit, écrivain (1947) : 24, 600-1.

LE GRAY, Gustave, photographe (1820-1884) : 278.

LEIRIS, Michel, écrivain et ethnologue (1901-1990) : 595.

LELONG, Daniel, galeriste et éditeur : 535.

LEOPRADI, Giacomo, poète, moraliste et philosophe italien (1798-1837) : 93-4, 200.

LE PEN, Jean-Marie, homme politique (1928) : 360, 458, 478, 508.

LEROY, Eugène, peintre (1910-2000) : 385, 542.

LEVET, Henri Jean-Marie, diplomate et poète (1874-1906) : 17.

LÉVI, Primo, chimiste, écrivain juif italien (1919-1987) : 289.

LEVINAS, Emmanuel, philosophe d'origine lituanienne (1906-1995) : 92-3, 108, 132, 149, 151-2, 626.

LEVINAS, Yehiel, père d'Emmanuel : 92.

LÉVI-STRAUSS, Claude, ethnologue, philosophe et écrivain (1908) : 98. LÉVIS, ducs de : 173.

LÉVY, Benny, Pierre-Victor dit, philosophe et écrivain (1945-2003) : 286.

LÉVY, Bernard-Henri, écrivain, cinéaste et éditorialiste (1948) : 289, 294, 546, 567.

LÉVY, Élisabeth, journaliste et essayiste (1964) : 473, 543, 620.

LHÉRITIER, Françoise, anthropologue : 545.

LICHTENBERG, Georg Christoph, savant et philosophe allemand (1742-1799) : 194.

LIEVENS, Jan, peintre hollandais (1607-1674) : 343.

LINDON, Jérôme, éditeur, directeur des éditions de Minuit (1925-2001) : 464.

LINDON, Mathieu, écrivain et journaliste (1955) : 157.

LISZT, Franz, pianiste et compositeur hongrois (1811-1886) : 119, 380, 406-7.

LLOAN, Jeanne, animatrice culturelle et philanthrope : 345, 349, 354, 357, 369, 385, 394, 421, 424, 468-9, 479-80, 544, 551, 624, 627, 646.

LOISEAU, Bernard, chef-cuisinier (1951-2003) : 533.

LORRAIN, Claude Gelée dit Le, peintre (1600-1682) : 541, 629.

LOUIS II, Ludwig von Wittelsbach roi de Bavière (1845-1886) : 530.

LOUIS XIII, roi de France (1601-1643) : 187.

LOUIS XV, roi de France (1715-1774) : 13, 355.

LOUIS XVI, roi de France (1754-1793) : 400-401, 526, 652.

LOUIS XVIII, roi de France (1755-1824) : 37.

LOUIS, Émile, criminel (1934) : 565.

LOUIS-PHILIPPE Ier, roi de France (1773-1850) : 410, 413, 526.

LOVATO, plombier : 574, 584-5.

LUZI, Mario, poète et écrivain italien (1914-2005) : 316.

MACDONALD, Flora, héroïne écossaise (1722-1790) : 345, 365, 369, 388, 480.

MACHART, Renaud, journaliste et musicologue (1962) : 180.

MACKINTOSH, Charles Rennie, architecte, dessinateur et aquarelliste écossais (1898-1928) : 350.

MAGNE, Pierre, homme politique (1806-1879) : 17.

MAILLOL, Aristide, sculpteur (1861-1944) : 538.

MAISONDIEU, Jean, psychiatre et écrivain : 636.

MALAINGRE, M. : 457, 486.

MÂLE, Émile, historien d'art (1862-1954) : 168.

MALHERBE, François de, poète (1555-1628) : 12.

MALKA, Salomon, journaliste et écrivain : 64-5, 77, 82, 92.

MALKA, Victor, journaliste et écrivain : 585.

MALLARMÉ, Stéphane, poète (1842-1898) : 94, 135, 538, 540.

MALRAUX, André, écrivain et homme politique (1901-1976) : 289, 538, 557-8.

MANET, Édouard, peintre (1832-1883) : 66, 137, 540.

MARCELLE, Pierre, journaliste (1952) : 62, 446.

MARCHESCHI, Jean-Paul dit Flatters, peintre (1951) : 24, 27-8, 30, 45-7, 71-2, 76, 79-80, 95-6, 104, 107, 110, 114, 118, 125-6, 133-6, 146, 155, 157, 193, 274, 281, 286-9, 297, 308-9, 316, 320, 326, 331, 345, 399, 419, 423, 425, 430-1, 444, 446, 453, 458, 462, 464-5, 470-2, 476, 503, 509-11, 518-20, 527, 533, 542, 549, 557-8, 565-6, 583, 585-6, 602, 606, 608-10, 618, 621, 626-7, 629, 645-8, 657.

MARÉCAT, Madeleine, dite « Madou »: 116, 134, 354, 386, 575, 586, 643.

MARFAING, André, peintre (1925-1987) : 453.

MARGUERITE DE VALOIS, dite la Reine Margot, reine de France et de Navarre (1553-1615) : 655.

MARIE DE MÉDICIS, reine régente de France (1519-1589) : 655.

MARIN, John, peintre américain (1870-1953) : 537.

MARION, Chantal, secrétaire de direction : 541.

MARIVAUX, Pierre Carlet de Chambrain de, journaliste, auteur dramatique et romancier (1688-1763) : 45-6, 521.

MARQUET, Albert, peintre (1875-1947) : 535-7, 540-1.

MARSAC, Cécile de : 394-5.

MARTEL, Philippe, commissaire à l'aménagement du domaine de Chambord : 578, 657.

MARTIN, Daniel, critique littéraire : 159.

MARTIN, Henri, libraire : 19.

MARTIN, Stéphane, administrateur : 130, 634.

MARTIN-ROBIN, Serge : 49-51.

MARTIN-ROBIN, Quynh : 49-51, 459.

MARX, Julius Henry dit Groucho, acteur américain (1890-1977) : 600.

MARX, Karl, philosophe et économiste allemand (1818-1883) : 58, 67, 419, 432-3, 462.

MASSON, André, peintre (1896-1987) : 126, 295.

MASSUYEAU, Michel, correcteur : 89, 93.

MATHEY, Paul, peintre (1833-1929) : 137.

MATISSE, Henri, peintre (1869-1954) : 145, 537.

MATTILA, Karita, chanteuse lyrique finlandaise : 96.

MAUPASSANT, Guy de, romancier et nouvelliste (1850-1993) : 637.

MAURIAC, François, écrivain (1885-1970) : 408-11, 513.

MAURIAC, Jean, journaliste (1924) : 412.

MAURUS, Patrick, maître de conférences à l'INALCO : 192, 194, 204, 206, 221, 261, 284.

MAZATAUD, Pierre, géographe (1934) : 651, 655.

MAZET, Jacques : 386, 643.

MÉGRET, Bruno, homme politique (1949) : 360, 613.

MÉHÉDIN, Léon-Eugène, archéologue, architecte et photographe (1828-1904) : 279.

MEHMED V, sultan de l'empire ottoman et calife des musulmans (1844-1918) : 397.

MÉRIL, Macha, princesse Marie-Madeleine Gagarine, comédienne (1940) : 383.

MERSON, Nicolas Luc-Olivier, peintre et illustrateur (1846-1920) : 655.

MESSIAEN, Olivier, compositeur et organiste (1908-1992) : 380.

MEYNARD, Laurent : 297.

MÉZIÈRES, Yves, écrivain et administrateur : 572, 587-91, 594-8, 600-3.

MICHALAK, Frédéric, rugbyman (1982) : 97.

MICHAUX, Henri, écrivain, poète et peintre d'origine belge (1899-1984) : 535.

MICHEL-ANGE, Michelangelo Buonarotti dit, peintre, sculpteur, poète et architecte italien (1475-1564) : 176.

MICHEL-THIRIET, Philippe, écrivain : 569.

MILHAUD, Darius, compositeur (1892-1974) : 40.

MILLER, Patrick, psychanalyste : 32.

MILZA, Pierre, historien (1932) : 278.

MIN, reine Minbi, impératrice de Corée assassinée en 1895 : 209, 211-2, 229, 255.

MINGUS, Jean-Luc, correcteur : 158.

MISRAHI, Robert, philosophe et universitaire (1926) : 44, 105, 110, 151-2, 159, 171, 182-4, 186, 497, 513-4, 585.

MITTERRAND, François, homme d'État (1916-1996) : 531.

MOERAN, Ernest John, compositeur britannique (1894-1950) : 408.

MONGAULT, Henri, traducteur (1888-1941) : 451.

MOIX, Yann, journaliste, écrivain et cinéaste (1968) : 121.

MONET, Claude, peintre (1840-1926) : 537-8, 541.

MONGAULT, Henri, traducteur (1888-1941) : 451.

MONK, Ray, professeur anglais de philosophie post-analytique : 53, 58, 64.

MONTAIGNE, Michel Eyquem de, écrivain et philosophe (1533-1592) : 16-9, 21.

MONTAND, Yves, Ivo Livi dit, chanteur et acteur (1921-1991) : 507.

MONTESQUIEU, Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu, philosophe et écrivain (1689-1755) : 400.

MONTEVERDI, Claudio, compositeur, violoniste et chanteur italien (1567-1643) : 413.

MONTHERLANT, Henry de, romancier, essayiste et dramaturge (1895-1972) : 64, 98-9, 172.

MONTICELLI, Adolphe, peintre (1824-1886) : 137.

MOORE, Michael, écrivain et réalisateur américain (1954) : 70.

MORAND, Paul, écrivain et diplomate (1888-1976) : 39, 64, 266.

MORDILLAT, Gérard, romancier et cinéaste : 177, 187-8.

MOREAU, Anne, actrice : 650.

MOREAU, Catherine : 460.

MOREAU, Jean, général : 650.

MOREAU, Jean-Luc, metteur en scène : 460.

MORONI, Giovan Battista, peintre bergamasque (1524-1578) : 66.

MORRIS, William, écrivain, poète, peintre et dessinateur anglais (1834-1896) : 657.

MOZART, Wolfgang Amadeus, compositeur autrichien (1756-1791) : 402, 409, 413.

MURAT, princesse Caroline Bonaparte, épouse du prince Murat : 168, 640.

MURAY, Philippe, romancier et essayiste (1946-2006) : 659.

MUSSET, Alfred de, poète, auteur dramatique et romancier (1810-1957) : 93.

MUSSOLINI, Benito, homme d'État italien (1883-1945) : 511.

MUTSUHITO, Meiji Tenno, empereur du Japon (1852-1912) : 292.

NABOKOV, Vladimir, romancier, poète et critique littéraire américain d'origine russe (1899-1977) : 97-8, 521, 573.

NAPOLÉON Ier, Napoléon Bonaparte, empereur (1769-1821) : 61, 526, 533, 541, 547.

NAPOLÉON III, Charles-Louis Napoléon Bonaparte, surnommé « Badinguet », empereur (1808-1873) : 17, 277-8.

NASH, Paul, peintre et graveur sur bois britannique (1889-1946) : 117.

NATHALIE, reine de Serbie, morte en 1941 : 570.

NAVARRA, André, violoncelliste et pédagogue (1911-1988) : 408.

NEMOURS, Aurélie, peintre (1910) : 389.

NERVAL, Gérard Labrunie, dit Gérard de, poète et prosateur (1808-1855) : 142.

NEY, Michel, maréchal d'Empire, prince de la Moskowa (1769-1815) : 526.

NICOLAS Ier, roi du Monténégro (1841-1921) : 397.

NICOLE, Eugène, écrivain et universitaire (1942) : 24-30, 146, 158, 263, 399.

NIETZSCHE, Friedrich, philosophe et philologue allemand (1844-1900) : 153-4, 407, 491.

NIJHOFF, Martinus, poète et essayiste hollandais (1894-1953) : 83.

NOAILLES, Marie-Laure de, mécène (1902-1970) : 306.

NOGUEZ, Dominique, écrivain et essayiste (1942) : 62, 333.

NOLOT, Jacques, acteur et réalisateur (1943) : 160-1.

NORWID, Cyprien, poète polonais : 564.

NOTT, Jonathan, chef d'orchestre britannique (1962) : 130.

NOUGARO, Claude, chanteur de variétés (1929-2004) : 120-2.

ODELLO, Max, peintre et professeur de dessin : 25.

O'KEEFFE, Giorgia, peintre américaine (1887-1986) : 537.

ONFRAY, Michel, philosophe (1959) : 377, 429.

ONSLOW, George, compositeur (1784-1853) : 645, 652.

O'ROURKE, père Kevin, anthologiste et traducteur : 243-4.

OTCHAKOVSKY-LAURENS, Paul, éditeur (1944) : 75, 105, 110, 118, 124-6, 130, 149, 157-60, 167, 294, 354, 358, 438, 458, 472, 474, 491, 497, 499, 508, 516, 627-8.

OTHONIEL, Jean-Michel, artiste (1964) : 165-7.

OZON, François, réalisateur (1967) : 116.

PALAFOX Y MENDOZA, Juan de, évêque d'Osma (1600-1659) : 560.

PALLADIO, Andrea, architecte italien (1508-1580) : 608.

PANZÉRA, Charles, chanteur d'opéra suisse (1896-1976) : 473.

PARK, Mungo, explorateur écossais (1771-1806) : 352.

PARROCEL, Joseph, peintre (1746-1704) : 137.

PASCAL, Blaise, mathématicien et philosophe (1623-1662) : 262.

PASTOUREAU, Michel, chercheur universitaire : 326.

PATIER, Xavier, administrateur (1958) : 659.

PÉBEREAU, Agnès, exploitante agricole : 382, 384, 420, 432.

PÉBEREAU, Iris : 382-4.

PÉBEREAU, Michel, économiste, inspecteur général des finances (1942) : 383, 432-4.

PÉBEREAU, Sarah : 382-4.

PELLET, Rémy, magistrat et universitaire : 274, 280-1, 308-9.

PERBEN, Dominique, homme politique (1945) : 597.

PEREC, Georges, écrivain (1936-1982) : 183, 514.

PÉRONCEL-HUGOZ, Jean-Pierre, journaliste : 299.

PERRET, Pierre, auteur, compositeur et interprète (1934) : 266.

PESSOA, Fernando, poète portugais (1888-1935) : 568.

PESSON, Gérard, compositeur (1958) : 181, 286-7, 295, 301, 303-8, 310-12, 326, 548.

PHILIPPE, Charles-Louis, romancier (1874-1909) : 262.

PIAF, Giovanna Gassion, dite Édith, chanteuse (1915-1963) : 122.

PIAZZETTA, Giovanni Battista, peintre vénitien (1683-1754) : 66.

PICASSO, Pablo, peintre espagnol (1881-1973) : 537.

PICASSO, Paloma, créatrice de mode et femme d'affaires (1949) : 135.

PIERO DELLA FRANCESCA, peintre toscan (1420-1492) : 133-4, 193, 519, 626, 629.

PINSENT, David, étudiant anglais mort en 1918 : 53.

PIREL, Bertrand, éditeur : 429.

PITRON, Frédéric, avocat : 610.

PLANCADE, Jean-Pierre, homme politique (1949) : 114.

PLATON, philosophe grec (428-347 av. J.C.) : 87, 133, 377, 416.

PLENEL, Edwy, journaliste (1952) : 308, 605.

POMPON, François, sculpteur (1855-1933) : 533.

PORTER, Charles, universitaire américain : 81.

POU-YI (Puyi ou Xuantong), empereur de Chine (1906-1967) : 222.

POUSSIN, Nicolas, peintre (1594-1665) : 26, 136.

PRIEUR, Jérôme, écrivain et cinéaste (1951) : 177, 187-8.

PROGUIDIS, Lakis, écrivain et directeur de revue littéraire : 659.

PROUST, Marcel, écrivain (1871-1922) : 24, 27, 286, 319, 450, 464, 492, 557.

PUTMAN, Andrée, décoratrice et designer (1925) : 546.

PUYAUBERT, Jean, médecin et collectionneur : 40-1, 45, 121, 126, 135, 295-7, 385, 444, 452, 594, 629.

PYNCHON, Thomas Ruggles Jr, écrivain américain (1937) : 377.

QUENEAU, Raymond, romancier, poète et mathématicien (1903-1976) : 295.

QUENTIN DE LA TOUR, Maurice, peintre pastelliste (1704-1788) : 385.

RAFFARIN, Jean-Pierre, homme politique (1948) : 51.

RAMADAN, Tarik, essayiste suisse (1962) : 567.

RAUSCHENBERG, Robert Milton, artiste plasticien américain (1925) : 371.

RAVEL, Maurice, compositeur (1875-1937) : 379.

RAVIER, François-Auguste, peintre (1814-1895) : 137.

RÉCAMIER, Juliette dite Madame Récamier (1777-1849) : 351.

RÉCHOU, Olivier : 32.

REDGRAVE, Vanessa, actrice britannique (1937) : 521.

RENARD, Jules, écrivain (1864-1910) : 531.

RENOIR, Pierre-Auguste, peintre (1841-1919) : 540.

REY, Marc-Michel, éditeur genevois (1720-1780) : 84.

RHEIMS, Maurice, commissaire-priseur et écrivain (1910-2003) : 634.

RHEIMS, Nathalie, actrice et romancière (1959) : 634.

RICARDOU, Jean, écrivain et théoricien du roman : 117.

RICAUMONT, comte Jacques de, écrivain (1913-1996) : 650.

RICH, Catherine, actrice (1932) : 603.

RICH, Claude, acteur (1929) : 399.

RICHARDS, Ben, étudiant anglais contemporain de Wittgenstein : 53.

RICHEBOURG, Pierre-Ambroise, photographe du Second Empire (1810-1875) : 279.

RICHELIEU, Armand Jean du Plessis, cardinal de France et homme d'État : 139.

RICHEPANCE, Antoine, général (1770-1802) : 42.

RIGAUD, Paul de (1909-2004) : 20, 579-80, 649-50.

RIGAUD, Mme de, née Jacqueline de Portalon de Rosis (1914-2003) : 650.

RIMBAUD, Arthur, poète (1854-1891) : 79.

RIOUFOL, Yvan, éditorialiste (1952) : 287-9.

ROBBE-GRILLET, Alain, romancier et cinéaste (1922) : 21, 64, 100, 133, 181, 205, 262, 444, 634.

ROBBE-GRILLET, Catherine, actrice et écrivain (1930) : 133, 262, 634.

ROB ROY (Robert Roy Mac Gregor, dit), héros populaire écossais et hors-la-loi (1671-1734) : 350, 359, 372-3.

ROCHANT, Éric, réalisateur et scénariste (1961) : 71.

RODRIGUEZ, Antoine : 232, 420, 430, 439, 479-80, 628.

RODRIGUEZ, Ventura, architecte espagnol (1717-1785) : 559.

ROH MOO-HYUN, homme d'État coréen (1943) : 314.

ROHMER, Éric, Jean Maurice Schérer dit, cinéaste (1920) : 120.

ROLIN, Nicolas, chancelier du duc de Bourgogne (1376-1462) : 531.

ROLIN, Olivier Jean, écrivain (1947) : 623.

ROLLAND, Romain, écrivain (1866-1944) : 529.

ROMILLY, Jacqueline Worms de, philologue, universitaire et écrivain (1913) : 55.

ROREM, Ned, compositeur et chroniqueur américain (1923) : 181, 304, 306.

ROSA, Salvator, poète, graveur et peintre italien (1615-1673) : 484.

ROSSO, Giovanni Battista di Iacopo de Rossi, dit le, peintre italien (1494-1540) : 193, 519, 629.

ROUBAUD, Jacques, mathématicien et poète (1932) : 9, 337.

ROUD, Gustave, poète suisse roman (1897-1976) : 12, 180, 187, 389.

ROUDINESCO, Élisabeth, psychanalyste et historienne de la psychanalyse (1944) : 115, 135-6, 157, 230.

ROUDINESCO, Docteur : 136.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, écrivain et philosophe genevois (1712-1778) : 84-7, 94, 168.

ROUSSEL, Albert, musicien (1969-1937) : 117.

ROUSSEL, Raymond, écrivain (1877-1933) : 61, 117.

ROUSSILLON, Jean-Paul, comédien (1931) : 70.

ROUSSILLON, Annie : 460.

ROUX, Pierre Guillaume de, éditorialiste et écrivain : 488, 578.

ROY, Bruno, éditeur : 328.

ROYAL, Ségolène, femme politique (1953) : 635.

ROZANOV, Vassili, écrivain russe (1856-1919) : 466.

ROZYNÈS, Pierre-Louis, journaliste : 101.

RUBENS, Pierre-Paul, peintre flamand (1577-1640) : 136, 138, 145, 327.

RUDE, François, sculpteur (1784-1855) : 526, 531.

RUNEL, Séverine, journaliste : 460, 463.

RUPRICH-ROBERT, Victor, architecte (1820-1887) : 655.

RUSKIN, John, écrivain et critique d'art anglais (1819-1900) : 541.

RUSSO, Henri, historien : 545.

RYMAN, Robert, peintre américain (1930) : 634.

RYU JE-HUN, professeur à l'université du Texas : 248.

RYU SONG-RYONG, lettré coréen du XVIIe siècle : 248.

SACHER, Paul, chef d'orchestre et industriel Suisse (1906-1999) : 82.

SADE, Donatien Alphonse François, marquis de, écrivain et philosophe (1740-1814) : 655.

SAFRANSKI, Rüdiger, universitaire allemand : 65.

SAINT-GAUDENS, Augustus, sculpteur américain d'origine irlandaise (1848-1907) : 343.

SAINT-GEORGES, Joseph Bologne de Saint-Georges, dit le chevalier de, violoniste, chef d'orchestre et compositeur (1745-1799) : 42.

SAINT-JUST, Louis-Antoine de, homme politique (1767-1794) : 400-1.

SAINT-SAËNS, Camille, organiste et compositeur (1835-1921) : 421.

SALMON, André, poète, journaliste et critique d'art (1881-1969) : 41.

SAND, George (Aurore Dupin, dite), écrivain (1804-1876) : 122, 520.

SAPPHO, poétesse grecque de l'Antiquité (Ve siècle av. J.C.) : 12, 135.

SALLENAVE, Danièle, écrivain : 28, 184, 602.

SANCHEZ, Diniz, danseur et chorégraphe portugais : 30.

SANGUINETI, Edoardo, écrivain et poète italien (1930) : 130.

SANGUINETI, Federico, philologue, critique littéraire et universitaire italien (1955) : 130.

SARRAUTE, Nathalie, romancière (1900) : 37, 557.

SARDOU, Victorien, auteur dramatique (1831-1908) : 450.

SARGENT, John Singer, peintre américain (1856-1925) : 156.

SARKONAK, Ralph, universitaire et critique canadien : 497, 514-5, 521, 524, 534.

SARKOZY, Nicolas, homme politique (1955) : 40, 48, 471, 584, 605, 635.

SARTRE, Jean-Paul, philosophe (1905-1980) : 183.

SATIE, Erik (Alfred Éric Leslie Satie, dit) compositeur (1866-1925) : 295, 471.

SAUSSURE, Ferdinand de, linguiste suisse (1857-1913) : 148, 573.

SAVIGNEAU, Josyane, journaliste et critique littéraire (1951) : 27, 269, 603.

SCARLATTI, Domenico, compositeur napolitain (1685-1757) : 85.

SCHEHR, Lawrence, universitaire et critique américain : 81.

SCHIAPARELLI, Elsa, créatrice de mode parisienne (1890-1973) : 145.

SCHOECK, Othmar, compositeur suisse (1886-1957) : 180.

SCHROEDER, Barbet, réalisateur et producteur d'origine suisse (1941) : 103-4.

SCHUMANN, Robert, compositeur allemand (1810-1856) : 189, 326, 406-7, 423, 473.

SCHWEITZER, Louis, homme d'affaires (1942) : 490.

SCIASCIA, Leonardo, écrivain italien (1921-1989) : 117.

SCIGALA, Valérie, documentaliste, archiviste et critique littéraire : 148, 275, 281, 308-9, 356-7, 469, 486, 573, 609-10.

SCOB, Édith, comédienne (1937) : 603.

SCOTT, Sir Walter, écrivain écossais (1771-1832) : 343.

SEBBAH, François David, philosophe et écrivain : 92.

SEI SHÔNAGON, femme de lettres japonaise (965-1037) : 188.

SEJONG LE GRAND, roi de Corée (1397-1450) : 212, 292.

SEMPRUN, Jorge, écrivain et homme politique espagnol (1923) : 287-8.

SÉNAC, Jean, poète algérien d'expression française (1926-1973) : 147, 151, 469.

SERODINE, Giovanni, peintre baroque italien (1600-1630) : 137.

SERRAULT, Michel, comédien (1928-2007) : 361.

SEVAN, Hubert, directeur de l'Alliance française de Pusan : 261-4, 286.

SEVRAN, Pascal, animateur, producteur de télévision et écrivain (1946) : 334, 632-5, 641, 658.

SHAKESPEARE, William, poète et dramaturge anglais (1564-1616) : 70, 176.

SHEILA (Annie Chancel, dite), chanteuse de variétés (1945) : 123.

SIBELIUS, Jean, compositeur finlandais (1865-1957) : 181, 190, 326.

SICRE, Jean-Pierre, éditeur : 30.

SIGNORET, Simone (Simone Kaminker, dite), actrice (1921-1985) : 507.

SIMON, Claude, écrivain (1913-2005) : 464, 505.

SIN SAIMDANG, érudite coréenne (1527-1572) : 234, 238, 240.

SINGER, Isaac Bashevis, écrivain américain d'origine judéo-polonaise (ca 1902-1991) : 494.

SIOUFFI, Gilles, universitaire : 45, 76.

SKINNER, Francis, étudiant anglais contemporain de Wittgenstein (1912-1941) : 53-6.

SLOTERDIJK, Peter, philosophe allemand (1947) : 37, 110.

SMADJA, Denis, médecin : 71.

SOLJÉNITSYNE, Alexandre, romancier et dissident russe (1918) : 462.

SOLLERS, Philippe (Philippe Joyaux, dit), écrivain (1936) : 63, 142, 315, 603.

SOOKHEE, Chae, présidente du département de français de l'université de Pusan : 261-2.

SORIN, Raphaël, éditeur : 157.

SOULARUE, Alain, directeur d'entreprise : 297.

SPINOZA, Baruch, philosophe hollandais (1632-1677) : 183, 380, 525.

STAËL, Mme de (née Germaine Necker), romancière et femme de lettres suisse romande (1766-1817) : 554.

STALINE, Joseph, homme d'État soviétique (1878-1953) : 11.

STAROBINSKI, Jean, écrivain et historien de la philosophie (1920) : 148, 573.

STAUFFENBERG, Claus Philip Maria Schenk, comte de, officier allemand auteur d'une tentative d'attentat contre Hitler (1907-1944) : 401.

STEIN, Édith, philosophe et théologienne allemande (1891-1942) : 533.

STEINER, Georges, critique littéraire et linguiste américain d'origine autrichienne (1929) : 100, 388.

STEPHEN, Sir Leslie, polygraphe anglais (1832-1904) : 638.

STERNE, Laurence, écrivain anglais (1713-1768) : 481, 558.

STEVENSON, Robert-Louis, écrivain écossais (1850-1894) : 343, 372.

STIEGLITZ, Alfred, photographe américain (1864-1946) : 537-8.

STOECKEL, Philippe, administrateur de sociétés (1940) : 96, 171.

STOMY BUGSY, Gilles Duarte, dit, chanteur de rap (1972) : 100.

STORA, Benjamin, historien et professeur (1950) : 467, 472-3, 511.

STRAUB, Jean-Marie, cinéaste (1933) : 146-7, 188.

STRAUSS, Johann, compositeur autrichien (1825-1899) : 473.

STRAUSS, Richard, compositeur et chef d'orchestre allemand (1864-1949) : 96, 180, 407.

STRAUSS-KAHN, Dominique, homme politique (1949) : 169-71, 313-4.

STRAVINSKY, Igor, compositeur d'origine russe (1882-1971) : 26, 535.

STRINDBERG, écrivain, dramaturge et peintre suédois (1849-1912) : 541, 557.

SUARÈS, André, écrivain (1892-1976) : 555.

SULLY, Maximilien de Béthune duc de, ministre d'Henri IV (1559-1641) : 528.

SUNJONG, empereur de Corée (1874-1926) : 204, 212, 219, 222.

SUPERVIELLE, Jules, poète et écrivain franco-urugayen (1884-1960) : 475.

SZYMANOWSKI, Karol, compositeur polonais (1882-1937) : 180, 421.

TADIÉ, Jean-Yves, universitaire et critique littéraire (1936) : 557-8.

TAILLANDIER, François, romancier, essayiste et journaliste (1955) : 578, 587, 659-60.

TAKUBOKU, Ichikawa, poète japonais (1886-1912) : 312.

TALBOT, Lord John, Ier comte de Shrewsbury (1384-1453) : 16.

TALI, Farid, écrivain (1977) : 45, 521, 621.

TALLEYRAND, Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, prince Bénévent, diplomate et homme politique (1754-1838) : 398-9.

TANKERVILLE, comtesse douairière de : 631.

THOMAS D'AQUIN (saint), théologien et philosophe italien (1228-1274) : 377.

THOMSON, Joseph John, physicien britannique et explorateur (1856-1940) : 351, 404.

THOMSON, Virgil, compositeur et chroniqueur américain (1896-1989) : 306.

TIECK, Catherine, marchand d'art : 535.

TILLIER, Claude, pamphlétaire et romancier (1801-1844) : 529.

TILSON THOMAS, Michael, chef d'orchestre américain (1944) : 26, 146.

TINAN, Jean de (dit Jean Le Barbier de Tinan), écrivain (1874-1898) : 29.

TINAYRE, Marcelle (1872) : 297.

TOLSTOÏ, Léon, écrivain russe (1828-1910) : 57-8, 450-1, 454, 468, 547, 618.

TOPALOFF, Sylvie, avocate : 154-6, 160, 167, 170, 279-80, 458, 620.

TOULET, Paul-Jean, écrivain et poète (1867-1920) : 12, 23-4, 445, 529, 570.

TOULOUSE-LAUTREC, Henri de, peintre et lithographe (1864-1901) : 412.

TRAKL, Georg, poète autrichien (1887-1914) : 398.

TRAUNER, Alexandre, décorateur de cinéma d'origine hongroise (1906-1993) : 426.

TRENET, Charles, chanteur (1913-2001) : 634.

TRIER, Lars von, réalisateur danois (1956) : 467.

TRONCIN, Dominique, pianiste, musicologue et compositeur (1961-1994) : 312.

TURNER, Joseph Mallord William, peintre, aquarelliste et graveur britannique (1775-1851) : 537-8, 541.

TWOMBLY, Cy, artiste américain (1928) : 47, 126-7, 130, 134-5, 152, 535.

VALENCIENNES, Pierre-Henri de, peintre (1750-1819) : 117.

VALÉRY, Paul, écrivain (1871-1945) : 190.

VALLEJO, Fernando, écrivain colombien (1942) : 104.

VALLS, Manuel, homme politique (1962) : 34.

VANECK, Pierre, acteur (1931) : 603.

VAN SANT, Gus, réalisateur américain (1952) : 69-70.

VARÈSE, Edgard, compositeur naturalisé américain (1883-1965) : 473.

VASSEUR, Nadine, journaliste : 185.

VATRY, Mme de : 168.

VAUBAN, Sébastien Le Prêtre, marquis de, ingénieur militaire, maréchal de France (1633-1707) : 527, 531.

VAUGHAN WILLIAMS, Ralph, compositeur anglais (1872-1958) : 189.

VEINSTEIN, Alain, poète, romancier, éditeur et producteur de radio (1942) : 621.

VÉRONÈSE (Paolo Caliari, dit Paul), peintre italien (1528-1588) : 510.

VÉROT, patron du *Bœuf Apis* : 22.

VIALATTE, Alexandre, écrivain (1901-1971) : 595.

VIEILLE, Jacques, artiste : 165-6.

VIOLLET-LE-DUC, Eugène, architecte (1814-1879) : 412.

VIGNON, Claude, peintre, graveur et illustrateur (1593-1670) : 137.

VILLEPIN, Dominique Galouzeau de, homme politique (1953) : 598.

VILLIERS, Philippe Le Jolis de, homme politique (1949) : 360.

VINCI, Léonard de, peintre et inventeur italien (1452-1519) : 510, 622.

VIRCONDELET, Alain, romancier, essayiste et universitaire : 301, 383, 449, 458, 461, 465.

VIRGILE (Publius Vergilius Marco), poète latin (70-19) : 135, 142, 275, 473.

VISCONTI, Luchino, duc de Modrone, cinéaste italien (1906-1976) : 279, 604.

VLAMINCK, Maurice de, peintre d'origine flamande (1876-1958) : 136.

VOILLAT, Jacqueline, écrivain suisse francophone : 63, 115, 193, 250, 300, 336, 346, 354, 357, 458, 469, 536, 544, 551, 627.

VOINCHET, Marc, producteur et animateur radio : 289, 367, 389.

VOLLON, Antoine, peintre (1833-1900) : 137.

VOLTAIRE (François Marie Arouet, dit), écrivain et philosophe (1694-1778) : 232.

VOVELLE, Michel, historien et universitaire : 400, 402.

WAGNER, Richard, compositeur allemand (1833-1883) :

WAHL, Jean, philosophe (1888-1974) :

WALTON, Sir William, compositeur anglais (1902-1983) : 189.

WANG WEI, poète chinois (701-761) : 231.

WARHOL, Andy, artiste américain (1928-1987) : 127, 330.

WATTEAU, Antoine, peintre (1684-1721) : 523.

WEBER, Nicholas Fox, critique artistique et biographe : 64, 532.

WEBERN, Anton, compositeur et chef d'orchestre autrichien (1883-1945) : 82-3.

WEGMANN, Chloé : 81, 334, 424.

WEININGER, Otto, philosophe et écrivain autrichien (1880-1903) : 53, 58.

WEITZMANN, Marc, journaliste, critique littéraire et écrivain (1959) : 157-8, 230, 287, 417.

WELLES, Orson, cinéaste américain (1915-1985)

WELLESZ, Egon, compositeur et musicologue autrichien (1885-1974) : 189.

WERMÈS, Maurice : 527.

WHISTLER, James Abbot McNeill, peintre américain (1834-1903) : 538, 540-1.

WILDER, Billy, réalisateur, producteur et scénariste américain (1906-2002) : 426.

WILLIAMS, Carlos Williams (WCW), poète américain (1883-1963) : 343.

WILSON, Robert dit Bob, metteur en scène et plasticien américain (1941) : 576.

WINCKLER, Marc Zaffran, dit Martin, médecin, romancier et essayiste (1955) : 294.

WINOCK, Michel, historien (1937) : 461.

WITTGENSTEIN, Ludwig, philosophe autrichien puis britannique (1889-1951) : 27, 30-1, 53-9, 64, 72, 603.

WLADKOWSKI, Michaël, pianiste : 421.

WOOLF, Laura : 636.

WOOLF, Virginia, romancière et critique anglaise (1882-1941) : 117, 353, 521, 612, 615, 617-8, 636, 638, 642, 651.

YEATS, William Butler, poète irlandais (1865-1939) : 12.

YI BANG-JA (princesse Masako), princesse japonaise mariée au régent de Corée, morte en 1994 : 219.

YI SUN-SIN, amiral coréen (1545-1598) : 208.

YI U, haut administrateur coréen, érudit (1469-1517) : 242, 244, 247, 260.

YI HWANG (dit aussi T'oegye), érudit coréen (1501-1570) : 242-3, 247, 253, 257, 290.

YI YUL-GOL (dit aussi Yi I) philosophe et administrateur coréen (1536-1584) : 234, 238, 242, 244.

YU KWANN-SOONN, héroïne coréenne : 218.

ZAVAGLI, Vittoria : 612, 615.

ZEP, Philippe Chappuis dit, dessinateur suisse de bandes dessinées (1967) : 424.

ZONCA, Érick, cinéaste (1956) : 71.

ZURFLUH, Jean-Michel : 32.

DU MÊME AUTEUR

ÉGLOGUES

I. Renaud Camus, *Passage*, roman, Éditions Flammarion, collection «Textes», 1975.

II. Denis Duparc, *Échange*, roman, Éditions Flammarion, collection «Textes», 1976.

III. 1. Renaud Camus et Tony Duparc, *Travers*, roman, Éditions Hachette/ P.O.L, 1978.

2. Jean-Renaud Camus et Denis Duvert, *Été* (Travers II), roman, Éditions Hachette/P.O.L, 1982.

3. J. R. G. Le Camus et Antoine Duparc, *L'Amour l'Automne* (Travers III), Éditions P.O.L, 2007.

ÉLÉGIES

I. *Élégies pour quelques-uns*, Éditions P.O.L, 1988.

II. *L'Élégie de Chamalières*, Sables, 1989. Réédition Éditions P.O.L, 1991.

III. *L'Élégie de Budapest*, in *Le Voyage à l'Est*, Éditions Balland et La Maison des écrivains, 1990.

IV. *Le Bord des larmes*, Éditions P.O.L, 1990.

V. *Le Lac de Caresse*, Éditions P.O.L, 1991.

VI. *Vie du chien Horla*, Éditions P.O.L, 2003.

ÉLOGES

Éloge moral du paraître, Sables, 1995. Réédition Éditions P.O.L, 2000.

Syntaxe ou l'Autre dans la langue, suivi de *Éloge de la honte* et de *Voix basse ou l'Autre dans la voix,* Éditions P.O.L, 2004.

CHRONIQUES

Tricks, Mazarine, 1979. Nouvelle édition complétée, Persona, 1982. Édition définitive, P.O.L, 1988.

Journal d'un voyage en France, Éditions Hachette/P.O.L, 1981.

Incomparable (avec Farid Tali), Éditions P.O.L, 1999.

Corbeaux, journal de l'affaire Camus suivi de quelques textes rebutés, Les Impressions nouvelles, 7, rue Taclet, B.P. 22, 75965 Paris cedex 20. e-mail : i.n@free.fr.

JOURNAL

Journal de Travers *I et II (1976, 1977)*, Éditions Fayard, 2007.

Journal romain (1985-1986), Éditions P.O.L, 1987.

Vigiles (Journal 1987), Éditions P.O.L, 1989.

Aguets (Journal 1988), Éditions P.O.L, 1990.

Fendre l'air (Journal 1989), Éditions P.O.L, 1991.

L'Esprit des terrasses (Journal 1990), Éditions P.O.L, 1994.

La Guerre de Transylvanie (Journal 1991), Éditions P.O.L, 1996.

Le Château de Seix (Journal 1992), Éditions P.O.L, 1997.

Graal-Plieux (Journal 1993), Éditions P.O.L, 1998.

La Campagne de France (Journal 1994), Éditions Fayard, 2000.

La Salle des Pierres (Journal 1995), Éditions Fayard, 2000.

Les Nuits de l'âme (Journal 1996), Éditions Fayard, 2001.

Derniers jours (Journal 1997), Éditions Fayard, 2002.

Hommage au Carré (Journal 1998), Éditions Fayard, 2002.

Retour à Canossa (Journal 1999), Éditions Fayard, 2002.

K.310 (Journal 2000), Éditions P.O.L, 2003.

Sommeil de personne (Journal 2001), Éditions Fayard, 2004.

Outrepas (Journal 2002), Éditions Fayard, 2005.

Rannoch Moor (Journal 2003), Éditions Fayard, 2006.

ROMANS

Roman Roi, Éditions P.O.L, 1983.

Roman Furieux (Roman Roi II), Éditions P.O.L, 1987.

Voyageur en automne, Éditions P.O.L, 1992.

Le Chasseur de lumière, Éditions P.O.L, 1993.

L'Épuisant Désir de ces choses, Éditions P.O.L, 1995.

L'Inauguration de la salle des Vents, Éditions Fayard, 2003.

RÉCITS

El, dessins de François Matton, Éditions P.O.L, 1996.

RÉPERTOIRES

Etc. (Abécédaire), Éditions P.O.L, 1998.

Répertoire des délicatesses du français contemporain, Éditions P.O.L, 2000.

MISCELLANÉES

I. *Buena Vista Park*, Éditions Hachette/P.O.L, 1980.

II. *Notes achriennes*, Éditions P.O.L, 1982.

III. *Chroniques achriennes*, Éditions P.O.L, 1984.

IV. *Notes sur les manières du temps*, Éditions P.O.L, 1985.

V. *Esthétique de la solitude*, Éditions P.O.L, 1990.

VI. *Du sens*, Éditions P.O.L, 2002.

TOPOGRAPHIE

Sept sites mineurs pour des promenades d'arrière-saison en Lomagne, Sables, 1994. Édition augmentée : *Onze sites mineurs pour des promenades d'arrière-saison en Lomagne*, Éditions P.O.L, 1997.

Le Département de la Lozère, Éditions P.O.L, 1996.

Le Département du Gers, Éditions P.O.L, 1997.

Le Département de l'Hérault, Éditions P.O.L, 1999.

QU'

Qu'il n'y a pas de problème de l'emploi, Éditions P.O.L, 1994.

« VAISSEAUX BRÛLÉS »

P.A. (Petite Annonce), Éditions P.O.L, 1997.

Vaisseaux brûlés (Petite Annonce), http://perso.wanadoo.fr/renaud.camus, 1998, 1999, 2000.

Ne lisez pas ce livre! (Vaisseaux brûlés 1), Éditions P.O.L, 2000.

Killalusimeno, Éditions P.O.L, 2001.

Est-ce que tu me souviens?, Éditions P.O.L, 2002.

ÉCRITS SUR L'ART

Discours de Flaran, Éditions P.O.L, 1997.

Nightsound (sur Joseph Albers) suivi de *Six Prayers*, Éditions P.O.L, 2000.

Commande publique, Éditions P.O.L, 2007.

ÉCRITS POLITIQUES

Le Communisme du XXIe siècle, précédé de *la Deuxième carrière d'Adolf Hitler*, suivi de *Que va-t-il se passer?* et de *Pire que le mal,* Éditions Xenia, 2007.

MANUELS

Comment massacrer efficacement une maison de campagne en dix-huit leçons, Éditions Privat, 2006.

ENTRETIENS

L'Étrangèreté, entretiens avec Emmanuel Carrère et Alain Finkielkraut suivi de *La mort d'Ailleurs*, extraits de textes inédits, Éditions du Tricorne, Genève, 2003.

La Dictature de la petite bourgeoisie, entretiens avec Marc du Saune, Éditions Privat, 2005.

THÉÂTRE

Au théâtre ce soir, Éditions Jean-Paul Bayol, à paraître.